



# Esthétique et politique dans la poésie de Charles Maurras

Julien Cohen

**ADVERTIMENT.** La consulta d'aquesta tesi queda condicionada a l'acceptació de les següents condicions d'ús: La difusió d'aquesta tesi per mitjà del servei TDX ([www.tdx.cat](http://www.tdx.cat)) i a través del Dipòsit Digital de la UB ([diposit.ub.edu](http://diposit.ub.edu)) ha estat autoritzada pels titulars dels drets de propietat intel·lectual únicament per a usos privats emmarcats en activitats d'investigació i docència. No s'autoritza la seva reproducció amb finalitats de lucre ni la seva difusió i posada a disposició des d'un lloc aliè al servei TDX ni al Dipòsit Digital de la UB. No s'autoritza la presentació del seu contingut en una finestra o marc aliè a TDX o al Dipòsit Digital de la UB (framing). Aquesta reserva de drets afecta tant al resum de presentació de la tesi com als seus continguts. En la utilització o cita de parts de la tesi és obligat indicar el nom de la persona autora.

**ADVERTENCIA.** La consulta de esta tesis queda condicionada a la aceptación de las siguientes condiciones de uso: La difusión de esta tesis por medio del servicio TDR ([www.tdx.cat](http://www.tdx.cat)) y a través del Repositorio Digital de la UB ([diposit.ub.edu](http://diposit.ub.edu)) ha sido autorizada por los titulares de los derechos de propiedad intelectual únicamente para usos privados enmarcados en actividades de investigación y docencia. No se autoriza su reproducción con finalidades de lucro ni su difusión y puesta a disposición desde un sitio ajeno al servicio TDR o al Repositorio Digital de la UB. No se autoriza la presentación de su contenido en una ventana o marco ajeno a TDR o al Repositorio Digital de la UB (framing). Esta reserva de derechos afecta tanto al resumen de presentación de la tesis como a sus contenidos. En la utilización o cita de partes de la tesis es obligado indicar el nombre de la persona autora.

**WARNING.** On having consulted this thesis you're accepting the following use conditions: Spreading this thesis by the TDX ([www.tdx.cat](http://www.tdx.cat)) service and by the UB Digital Repository ([diposit.ub.edu](http://diposit.ub.edu)) has been authorized by the titular of the intellectual property rights only for private uses placed in investigation and teaching activities. Reproduction with lucrative aims is not authorized nor its spreading and availability from a site foreign to the TDX service or to the UB Digital Repository. Introducing its content in a window or frame foreign to the TDX service or to the UB Digital Repository is not authorized (framing). Those rights affect to the presentation summary of the thesis as well as to its contents. In the using or citation of parts of the thesis it's obliged to indicate the name of the author.

UNIVERSITÉ MICHEL DE MONTAIGNE BORDEAUX III  
ÉCOLE DOCTORALE MONTAIGNE HUMANITÉS (ED 480)

PROGRAMME « TELEM »

UNIVERSITAT DE BARCELONA  
DEPARTAMENT DE FILOGIA ROMANICA

PROGRAMME « TRADICIÓN Y CRISIS »

---

THÈSE DE DOCTORAT EN LITTÉRATURES FRANÇAISE,  
FRANCOPHONE ET COMPARÉE

**ESTHÉTIQUE ET POLITIQUE  
DANS LA POÉSIE DE CHARLES MAURRAS**

**Tome II**

-

**Julien COHEN**

**Sous la Direction de**

**Philippe Baudorre, professeur des universités, Bordeaux III**

**Et**

**Alicia Piquer Desvaux, profesor titular, universitat de Barcelona**

**Membres du jury :**

Francisco Lafarga, catedrático Filología Francesa, Universitat de Barcelona, président du jury

Eric Benoit, professeur des universités, Université de Bordeaux III

José M<sup>a</sup> Fernández Cardo, catedrático Filología Francesa, Universidad de Oviedo

Jean-Yves Guérin, professeur des universités, Université de Paris III

Àngels Santa, catedrática Filología Francesa, Universidad de Lleida



## Troisième Partie : Durer : 1926-1952

« De ces personnages, presque de grandeur naturelle, les uns en mouvement, d'autres immobiles, tout porterait à croire que les silhouettes marchantes sont des défunts qui partent, qui s'en vont. Elles semblent glisser par la route du fleuve bas. »

(Corps glorieux)

Nous devons aborder dans cette dernière partie la longue période qui va de 1926 à 1950, si tristement riche d'événements tragiques. Tout d'abord dévorée par la politique, cette seconde moitié de la vie de Charles Maurras ne sera dédiée que tardivement à la publication poétique. Ainsi l'étude de deux recueils de poésie distants de vingt-quatre ans se heurte à ce long laps de temps.

Si l'on en croit la datation des poèmes donnée par Maurras dans *La Balance intérieure*, un seul inédit, *La Consolation à Térrence* daterait de 1922. Quelques poèmes indiquent la période de l'entre-deux guerres, *A la traductrice de l'Altissime poète*, de 1926, *La petite suite impaire des saisons*, de 1927, *La vieille chanson ou l'autre signe*, de septembre 1928, *Le Codicille*, de 1930, *La Dédicace*, de 1932, le groupe d'hommage à Ronsard, *A Madame la Marquise de Maillé par qui fut rejeté le faux squelette de Ronsard*, d'août 1933, *A Madame la Marquise de Maillé par qui se retrouvèrent les vrais os de Ronsard*, de juillet 1934, *Ainsi soient-ils*, de novembre 1937 et *A soi-même*, de 1938. La datation, lorsqu'elle devient un élément évident de la création poétique, reprend en novembre 1943 avec *Coin du feu en Provence*. Est-ce à dire que Maurras n'a plus fait de vers, ou si peu, entre 1927 et 1943 ? L'ensemble de *La Balance intérieure*, si l'on exclut les œuvres de jeunesse et les poèmes de *La Musique intérieure* réintégrés à l'ensemble a-t-il été écrit pendant et après la seconde guerre mondiale ? Sur l'ensemble poétique, qui compte 99 titres de poèmes :

- 4 sont datés des années 189... sans plus de précision.
- Les deux *Colloques des morts* et l'intermède qui les relie ne sont pas datés.
- 26 sont datés, de 1927 à 1950 et 19 de la période 1943- 1950.
- 69 poèmes ne sont pas datés.

Quel sens donner à cette absence de datation ? Et, tout d'abord, la datation a-t-elle un sens précis ? S'agit-il de montrer une efflorescence poétique née à un moment tout

particulier ? N'est-ce qu'un hasard de follicules, certains feuillets étant datés et d'autres non ? Si la volonté de dater certaines pièces de prison, de donner le lieu exact de l'emprisonnement - Riom ou Clairvaux – est manifeste, pourquoi omet-elle les deux tiers de cette production dite « de prison » et presque totalement, si l'on excepte *Ainsi soient-ils*, l'emprisonnement de 36-37 à La Santé ?

Quelques éléments nous invitent à penser que Maurras n'a pas seulement composé en prison, qu'il a poursuivi son œuvre poétique tout au long de cette période 1927-1944, en sus des quelques poèmes clairement datés de ces années de combat politique. C'est du moins ce que ces quelques dates éparses, autant de cailloux blancs, laissent à penser. Un poème, *Au roi du festin, variation sur l'ode du premier livre*, est doublement daté, de Martigues 1927 et de Clairvaux, 1945-1950. Il s'agit donc d'une pièce « en reprise » qui indique la continuité du propos et même sa permanence durant vingt-trois ans.

La préface de *La Balance intérieure* est datée de mars 1944, huit ans la séparent de la parution du volume : elle serait donc écrite, contre toute logique, avant des pièces datées de 1944-1945 –1947-1950. Cette date ne nous inviterait-elle pas plutôt à penser que l'œuvre poétique était alors écrite, construite, mais que les événements, l'arrestation de l'auteur, son procès, en ont empêché la publication ? N'oublions pas que *La Balance intérieure* a été imprimée le 19 avril 1952, que le dépôt légal est daté du 2<sup>ème</sup> trimestre 1952, et que Charles Maurras est mort le 16 novembre 1952. Nous ne pouvons omettre que Charles Maurras avait fait publier par Lardanchet, l'éditeur lyonnais qui publiera également *La Balance intérieure*, un recueil de poésie, *Au devant de la nuit*, sous le pseudonyme de Léon Rameau : ce recueil, que nous examinerons plus loin, contient 42 poèmes et s'achève sur cet *Ainsi soient-ils* que nous voyons daté de novembre 1937, dans *La Balance intérieure*.

Enfin un détail qui n'a rien d'hagiographique, le témoin et rapporteur du fait, Lucien Rebatet, s'en servant pour tourner en ridicule son ancien héros. Il nous montre Maurras, en pleine nuit d'émeute, le 6 février 1934, en train de composer « un sonnet provençal à Pampille. » Un ridicule et une indifférence consommés ou un moyen usuel de vaincre l'anxiété, voilà ce que nous ne saurons pas. Mais la poésie, même lorsqu'elle n'est pas publiée, semble avoir été toujours là.

Si nous suivons cette logique, en sus des pièces datées de 1927-1938, nous nous trouvons devant une création d'une soixantaine de poèmes avant 1943. Ainsi, bien qu'il soit éclairant et largement privilégié par les exégètes de Maurras, tous ne peuvent être lus selon le prisme de la prison. Nous suivrons donc l'hypothèse de travail sous entendue par Maurras lui-même et cette datation lacunaire. La période qui sépare les deux œuvres ne serait pas une

période d'abandon du chant poétique mais de lente maturation et de création privée, selon une démarche identique à celle que l'auteur revendiquait déjà dans la préface de sa *Musique intérieure*, comme l'acceptation d'une haute conception de l'art poétique, faite de rigueur, d'ardente réflexion ainsi que d'un mûrissement longuement pesé par une introspection sévère et solitaire : « Je rime pour l'oreille, pour cette raison que je n'écris pas mes vers, je me les dis, je me les chante, me les redis, me les rechante ; entre le jour de leur naissance et celui de leur transcription, il peut s'écouler des années. »<sup>1</sup>

Cette vision peut également accréditer la figure redondante du guerrier de plume dévoré par la tribune de son journal, que délasse la poésie mais qui n'a pas de temps pour construire l'œuvre majeure dont il rêve. Elle implique néanmoins de s'attarder aux événements qui ont parcouru ce chemin, l'œuvre poétique étant pour le poète qui nous intéresse un perpétuel mouvement d'âme et la recomposition permanente non seulement de sentiments, de sensations, mais d'une pensée qui ne s'interdit aucunement d'être politique : « Le poète a ceci de particulier qu'il ne peut pas garder pour lui les biens secrets, [...] et qui ont cette propriété d'éveiller des correspondances dans les autres cœurs. Il a ceci de propre qu'il ne peut les laisser à l'état d'ineffable, d'indicible muet. L'élan qu'il subit et mesure ne vaut pour lui qu'à la condition d'être dit. »<sup>2</sup>

Afin de mieux entrevoir comment se mêlent et interagissent le politique et le poétique dans la création et la perception littéraire de Charles Maurras, nous avons tenté de situer notre angle de vue au plus près des événements, généraux et particuliers, de ces années trente et quarante. Nous ne pouvions passer de *La Musique intérieure*, publiée en 1925, à *La Balance intérieure*, publiée en 1952, en faisant l'ellipse des événements qui conduisent de l'une à l'autre. Certains faits, anecdotiques, seront repris, ici et là, et intégrés à cette hagiographie maurrassienne qui est l'un des premiers obstacles que doit surmonter notre analyse, cette hagiographie, au demeurant incontournable de par sa précision et sa qualité de source directe, ne donnant à lire qu'une vision ou une partie des faits.

Nous tenons à préciser que nous avons utilisé plus particulièrement les deux sources biographiques qui nous ont semblé les plus pertinentes, *Maurras, le chaos et l'ordre*, de Stéphane Giocanti, qui a eu accès au fonds d'archives de Jacques et Nicole Maurras, un fonds privé qui permet de mieux connaître l'homme, et celle de Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, Boutang étant, depuis 1935, ce jeune maurrassien si particulièrement aimé

---

<sup>1</sup> Charles Maurras, *La Musique intérieure*, préface, op. cit. p. 98.

<sup>2</sup> Charles Maurras cité par René Lalou, dans : *Entretien sur la poésie d'aujourd'hui*, la Muse française, op. cit. p : 335.

du maître qu'il lui a dédié, chose rarissime, *La Consolation à Téreence*, dans *La Balance intérieure*. En sus de ce regard, qui témoigne directement de ce qu'il a vécu, nous avons également utilisé le site internet « Maurras.net », édité et actualisé par l'Association des Amis de la Maison du Chemin de Paradis qui offre une bibliothèque des textes de Maurras et des articles intéressants comme des commentaires actuels. Ces sources ont néanmoins pour point commun de révéler Charles Maurras, reprenant ses confidences ou ses digressions autobiographiques, ainsi devons-nous en citer les apports en conservant une distance avec ces récits bienveillants. Nous devons par ailleurs proposer une lecture présentative de textes devenus canoniques pour les admirateurs de Charles Maurras, essais, commentaires ou confessions comme les *Quatre nuits de Provence*.

De nature plus directe, nous puisons une perception presque immédiate des événements dans les articles d'*Action française* à la base de ce travail. Autant de réactions à chaud, saisies au fil des jours. Afin d'offrir une indispensable mise en perspective du poids et du ton de Charles Maurras, les événements historiques et politiques, aux répercussions profondes, doivent être intégrés à notre étude afin d'appréhender et d'analyser au mieux les évolutions esthétiques, thématiques ou philosophiques qui se font jour, en gestation ou en question dans *La Balance intérieure*. Leur incidence ou éventuelle absence ne peut se constater qu'après leur examen. Suivant l'enchaînement d'un événementiel presque quotidien, nous avons privilégié l'angle de la presse. Ces années mouvementées et riches verront peu à peu, de 1925 à 1939, l'Europe joyeuse des « années folles » se tourner vers la guerre. Si nous avons cherché la caution et le soutien historique d'ouvrages d'histoire générale et d'études sociologiques ou politiques qui y réfèrent, nous avons axé notre fil narratif sur la bibliothèque en ligne de la BNF, site internet gallica. Cette compilation exhaustive numérisée des grands journaux français offre une qualité documentaire comme une exposition directe des faits. Nous avons également consulté le fonds offert par la somme journalistique *Chronique du XXème siècle* qui s'appuie sur une richesse de documents d'archives multiples, journalistiques, juridiques, cinématographiques, radiophoniques, photographiques, palliant par ces facettes multiples à une proposition journalistique tronquée, née de la censure de guerre exercée sur les grands organes de presse de 1939 à 1944, ou moins immédiate, en raison d'une analyse historique postérieure.

Nous avons donc cherché la ligne la plus chronologique qui soit, en privilégiant l'implication de Charles Maurras et de *L'Action française* dans les événements, basant l'approche historique sur le travail d'archives de presse indispensable. Cette recherche, tout comme cette narration factuelle, ne visent aucunement à extraire une analyse historique d'une

vision morcelée et nécessairement lacunaire. C'est un éclairage, indispensable, mais qui n'est pas exempt de zones d'ombres ou d'une hiérarchisation des événements discutable : la mise en lumière qui privilégie tel ou tel événement suit en fait le fil rouge de l'*Action française* selon que les faits sont ou non cités ou étudiés par son principal rédacteur. Notre travail n'est pas de prétention historique, il tente d'approcher au plus près une mise à plat journalistique. Cette tentative peut nous entraîner parfois assez loin de la poésie maurrassienne, du moins en apparence et si l'on pense que la dimension littéraire du personnage de Charles Maurras puisse se détacher du polémiste combattant.

Une véritable difficulté tient justement à l'absence d'œuvres de poésie, si l'on excepte quelques courts poèmes, dans cette période dense et particulièrement polémique. Des livrets, des recueils modestes, émaillaient le chemin des années vingt pour donner enfin naissance à *La Musique intérieure*. En ce qui concerne *La Balance intérieure*, il n'en est rien. A cette absence de textes nouveaux correspond un énorme travail de compilation, entrepris par Maurras et son secrétaire Chardon dès 1925, qui permettra la parution de recueils synthétiques comme *Le dictionnaire Politique et critique*, en 5 volumes, ou *Mes idées politiques*. Toutes ces compilations d'écrits publiés avant 1925 seront organisées selon les disciplines abordées – politique, critique ou philosophique - et se verront par la suite réunies dans *Les Œuvres capitales*. Nous étudierons donc les préfaces de ces recueils, lorsqu'ils paraîtront, les quelques textes ou articles nouveaux, en privilégiant les textes inédits de critique littéraire, qui reviendront, peu à peu, et certains suppléments politiques éclairants.

Nous sommes bien conscients que cette forme de narration, souvent digressive, n'est pas totalement inhérente à l'analyse poétique proprement dite mais la problématique de l'utilisation de la littérature en politique reste l'un des enjeux majeurs de cette étude. D'une œuvre à l'autre, les mutations du fond et de la forme ou leur fixité restaient à établir. Il nous importait donc de comprendre et de situer les irrptions du fait littéraire tout au long de cette vie publique, après l'émergence du fait poétique, afin d'en donner à voir le poids ou l'incidence sur l'œuvre à venir.

Nous axerons le premier ensemble de cette partie sur cette période de 1926-1940 : nous verrons la mise à l'index de Maurras et les luttes internes qui ont suivi, jusqu'à l'émeute du 6 février 1934, le chemin de la reconquête de l'opinion, de la lutte contre Le Front Populaire des années 1935-1936 au moment de gloire de 1939, date de l'élection tant attendue à l'Académie française. En second lieu, le tenant pour intrinsèquement lié à une mutation profonde et au retour de Maurras à la poésie, nous étudierons le choc considérable de la défaite et de la débâcle sur Charles Maurras. Nous suivrons son parcours de Vichy aux heures



noires de l'Occupation, de 1940 à 1944, avant d'en venir à l'étude poétique proprement dite de *La Balance intérieure* et de ses conditions d'écriture, de la condamnation de 1945 à sa parution en 1952.

## I - L'épée et le laurier : 1926-1939

Malgré quelques voix légèrement dissonantes, peu nombreuses en vérité, comme celle de Roger Martin du Gard, la publication de *La Musique intérieure* offre à Charles Maurras cette stature de poète dont il avait si grand désir. Plus de 60 000 exemplaires vendus, en six mois, le succès dépasse largement le simple succès d'estime. C'est un poète de grand talent, d'une hauteur de vue peu commune, mais qui peine à s'extraire d'un préjugé partisan.

Afin de parler de ce qui lui est cher, et de lui-même, le maître rédige une préface poétique pour un livret traduit de Dante et un article critique sur Joseph d'Arbaud, poète de Camargue. Madame Louise Espinasse-Mongenot fait en effet paraître, en cette même année 1926, *Guirlande de neuf leçons sur douze sonnets de Dante*, et Maurras, qui avait écrit *Le conseil de Dante* avant la Guerre, en l'honneur de la « traductrice de l'Altissime poète », lui offre ce « sonnet liminaire », précédé de la citation du Paradis de Dante :

A la traductrice de l'altissime poète,

Madame Espinasse-Mongenot

.... La bella Ciprignia, il folle amore  
Dante, Paradis,<sup>3</sup>

« Haute messagère  
D'un ciel enchanté  
Par qui l'Aligère  
Nous a visités,  
Sa fable étrangère,  
Son vers contracté  
Sa grave et légère  
Inhumanité,  
ANGE ! A votre école  
Sont vite surpris  
De l'âpre symbole  
La Lettre et l'Esprit  
Que règle une folle  
Planète Cypris. »

---

<sup>3</sup> Dante, Paradis, VIII :

«*Solea creder il mondo in suo periclo  
che la bella Ciprigna il folle amore  
raggiase, volta nel terzo epiciclo.* »

C'est-à-dire, selon une traduction approchante : Le monde avait coutume de croire pour son péril / que la belle Cypris envoyait le bel amour / en tournant sur le troisième épicycle. ».

L'amour porté à Dante et à cet « Ange » qui le traduit sont manifestes, comme la présence de cette Cypris, étoile Vénus qui jette sur terre l'amour fou depuis l'un des cercles des sphères. L'on se souvient d'*Oedipe et Cypris*, du ton païen de l'ensemble, et l'on peut voir une parenté d'esprit et d'imaginaire mythologique entre Dante et le poète de *La Musique intérieure*. Selon une démarche voisine d'amitié et d'inclusion, l'analyse élogieuse de *La Bête du Vaccarès*, du Provençal d'Arbaud n'est en rien surprenante. Il faut faire plaisir à Daniel Halévy, qui supplie Maurras, épuisé de journalisme, de ne pas oublier « sa » bête du Vaccarès et la promesse qu'il lui a faite, voici deux ans déjà.<sup>4</sup> Il s'agit tout autant d'exalter une veine visionnaire, propre aux chantres méditerranéens, qui créent un bestiaire fabuleux pour mieux donner à connaître les forces telluriques qui animent l'univers.

« Joseph d'Arbaud a certainement rencontré en songe sa Grande Bête, et s'il lui a laissé quelque sombre auréole empruntée à la nuit des temps, c'est, je crois, pour produire en nous le plus bel effet de recul, car j'ai rarement lu un poème où l'imaginaire et le réel, le sens de la nature et le rêve de Pan, aient donné lieu à de si curieux entrelacs. »

Il est vrai que la force latine baigne cette poésie que Maurras se complaît à nous traduire du Provençal, insistant, çà et là, sur la force étymologique d'un mot et sur la fluidité chantante de l'ensemble : « Un beau et brave peuple continue à parler gaiement une belle langue sonore et, d'année en année émergent de son sein les petits groupes d'hommes qu'unit le lien flottant des fraternités du félibrige. » En ce retour aux sources, Maurras fustige, en passant, les difficultés de porter une langue « un peu trahie par les conditions politiques et mentales d'une société centralisée jusqu'à la folie. » Mais l'essentiel demeure, pour lui, ce retour à la terre du Provençal, à qui l'on disait « écris en français » et qui s'en est retourné au fond de sa Camargue « mener entre les étangs, le ciel et la mer, la vie des gardiens de taureaux ».

Il le comprend, l'admire : « Les choses et les hommes qu'il y a rencontrés étaient tous d'une espèce qui allait au devant de son langage intérieur. Ils lui chantaient, d'eux-mêmes, sa secrète chanson. ». Poésie de musique, de la musique d'une langue ancienne, authentique et fière, l'œuvre de Josep d'Arbaud est à la fois provençale et universelle. Et elle a pour elle cette force innée du Rhône, fleuve créateur, « Le Père Rhône ». Voilà pour la forme, qui ne se peut dissocier du fond, lequel ressemble à la force joyeuse de Mistral : « Tout comme dans Mistral, il faut compter l'enthousiasme du pays, la foi à la langue des pères, la piété militante qui transforme la moindre pièce du costume local en une sorte de « saint signal » ».

---

<sup>4</sup>Lettre de Charles Maurras à Daniel Halévy, 7 nov. 1924, citée par Marie-Thérèse Jouveau, *Joseph d'Arbaud*, Imp. Bene, Nîmes, 1984, p. 302.

Cette adoration de la terre natale, de la patrie première fait d'Arbaud « Le fier poète ! Le noble amoureux de sa race ! », qui, par ce poème, fait œuvre de politique, car il rend force et courage à son pays, lui permet d'exister dans son essence première, en une entité vivante : « Je ne fais pas de politique, je ne veux pas en faire » dit-il à ses amis Jugez un peu s'il en faisait ! C'est, soyons nets, une politique de prince menée avec un goût d'artiste, d'un accent de héros, c'est la politique de la Patrie. »<sup>5</sup>

Maurras achève cet hommage en imaginant Joseph d'Arbaud monté sur la statue équestre de gardian qui consacrera sa gloire. Mais, à lire ces lignes, l'on voit quels fils relient cette *Bête du Vaccarès* à sa propre poésie, si métaphysique fut-elle, ainsi que le rôle fondamental qu'il donne à la musique de la langue. Toutefois les raisons de douter s'accumulent, la poésie et la littérature deviennent un refuge incertain, en cette fin des années vingt où le pire semble à venir.

## 1. Le temps des trahisons : 1926-1929

Les années 1926-1929 seront en effet lourdes de rupture. En ce début de 1926 - le 31 janvier - les Belges et les Anglais évacuent Cologne, ce qui donne lieu à une immense liesse populaire dans toute la Rhénanie. Londres avait décidé, en 1918, d'occuper la ville, sur la rive gauche du Rhin. « La barrière de granit » se brise.<sup>6</sup> C'est une folie ou une trahison d'en partir, selon *L'Action Française*. Selon sa vision d'une paix fallacieuse, Maurras s'oppose à Briand, qui fait, en février, un vibrant discours pour la paix à la chambre et qui, comble d'inanité politique, soutient l'entrée de L'Allemagne au sein de la SDN.<sup>7</sup>

En France, la crise des institutions - les ministères succèdent aux ministères - se voit redoublée par la précarité financière, le souci de la dette nationale étant augmenté par une inflation que l'on semble ne pouvoir enrayer. Maurras s'en prend au parlement, certes. Et après... Dans ce climat d'insatisfaction grandissant des milieux bourgeois qui soutiennent *Action Française*, la garde monarchiste du duc de Guise craint ce pouvoir énorme de Charles Maurras sur la base, plus de 100 000 abonnés, et une aura de prophète que tend à renforcer son image de poète.

---

<sup>5</sup> Charles Maurras, art. *Joseph d'Arbaud, poète de Camargue*, Journal de *L'Action Française*, 1926.

<sup>6</sup> Chronique du XXème siècle, année 1925, Art. *La conférence de Locarno officialise les arbitrages*, op. cit. p 348.

<sup>7</sup> La promesse d'intégrer la Société Des Nations avait été faite à l'Allemagne à Locarno. L'assemblée va cependant s'y opposer, le 13 mars 1926, la majorité des deux tiers n'ayant pas été acquise. Briand espérait en finir avec les germes d'hostilité s'élevant des deux côtés du Rhin.

Achevant l'entreprise de détachement des royalistes initié par Valois, le Pape s'en mêle. Alarmé par ce qui se passe en Italie et dans toute l'Europe, Pie XI n'a de cesse d'appeler à la réconciliation. Il prône une église fraternelle, ouverte aux autres, et entend moderniser cette institution séculaire afin qu'elle donne une réponse aux angoisses qui soulèvent tous les milieux. Soudain tombe le couperet contre Maurras et *L'Action française*.

## 1.1 L'Index

L'attaque, déjà ancienne contre L'Action française, est venue des milieux catholiques qui redoutent l'influence extrême prise par Charles Maurras sur la jeunesse catholique. Devant la violence de ses positions qui refusent toute modernisation de l'Eglise, et, en particulier, son refus lapidaire de la démocratie chrétienne qui est en train de naître, le Vatican condamne sans appel « Action française ».

La curie romaine s'inscrit absolument contre la ligne d'un intégrisme thomiste jugée largement dépassée. Thomisme au demeurant de façade, comme le donnent à penser les allégories païennes de *La Musique intérieure*, les ébats de Cypris ne pouvant être excusés comme le fait de rêveries de jeunesse au même titre que les pages autrefois « pardonnées », mais jugées sulfureuses, d'*Anthinéa* ou du *Chemin de Paradis*. C'est ainsi que le journal d'*Action française* et six livres de Maurras sont mis à l'index, tout catholique ayant interdiction de les lire sous peine d'excommunication.

L'index, qui a été prononcé en décembre, éclate, par la voix de *La Croix*, le 8 janvier, et fait l'effet d'une bombe. Maurras contre-attaque immédiatement : il ne donne pas de rubrique « La Politique », dans *L'Action française* du dimanche 9 janvier, et intitule sa mise au point « L'Action française condamnée, les documents et les faits » : il tient à donner lui-même les faits et leur réalité, sans qu'intervienne la moindre interprétation hâtive, venue de tiers fâcheux : « Je ne puis laisser à personne le soin de publier et de présenter au public les deux documents qui, hier, nous sont arrivés de Rome par le ministère de *La Croix*. Ceux qui connaissent ma pensée et celle de *L'Action française* ne seront pas surpris du respect profond et quoi qu'on en puisse dire, sincère, avec lequel seront accueillies de telles paroles. Pour ma part, je ne les couperai, je ne les interromprai d'aucune objection. Elles se développeront, avec la liberté que leur assure une autorité souveraine jusqu'à leur terme. A ce point seulement, je demande, non à être entendu, à titre d'homme mortel, mais à faire entendre, respectueusement, des vérités qui sont de fait et que rien ne peut empêcher d'être ou d'avoir été. »

Mise au point à la fois humble et cinglante, qui implique le mensonge et la contre-vérité. S'ensuit le texte intégral du décret du Saint-Office, condamnant certaines œuvres de Charles Maurras et le journal *L'Action française*. Le décret s'appuie sur deux comptes-rendus de congrégations préparatoires aux décisions de La Sacrée Congrégation de L'Index, l'un du 15 janvier 1914, l'autre du 29 décembre 1926. L'Eglise s'inquiète donc depuis plus de douze ans. Dès janvier 1914, le rapport indiquait que : « Tous les consultants furent unanimement d'avis que les quatre œuvres de Charles Maurras : *Le Chemin de Paradis*, *Anthinéa*, *Les Amants de Venise* et *Trois idées politiques*, étaient vraiment mauvaises et donc méritaient d'être prohibées ; à ces œuvres ils déclarèrent qu'il fallait ajouter l'œuvre intitulée *L'Avenir de l'Intelligence*. Plusieurs consultants voulurent qu'on y ajoutât aussi les livres intitulés *La Politique religieuse* et *Si le coup de force est possible*. »

Le rapport de 1914 fait état des hésitations du Pape, inquiet du grand nombre de pétitions et de lettres qui lui sont adressées, et note qu'il laisse la Sacrée congrégation de l'Index en décider. La congrégation se met donc en travaux : « Les Eminentissimes Pères, entrant donc au cœur de la question déclarèrent donc que, sans aucun doute possible, les livres désignés par les Consultants étaient vraiment très mauvais et méritaient censure, d'autant plus qu'il est bien difficile d'écarter les jeunes gens de ces livres, dont l'auteur leur est recommandé comme un maître et comme le chef de ceux dont on doit attendre le salut de la patrie. Les Eminentissimes Pères décidèrent unanimement de proscrire, au nom de la Sacrée Congrégation, les livres énumérés, mais de laisser la publication du décret à la sagesse du Souverain Pontife. Pour ce qui concerne le périodique *L'Action française*, revue bimensuelle, Les Eminentissimes Pères estimèrent qu'il fallait en décider comme des œuvres de Charles Maurras. »

Le décret n'a pas le temps d'être promulgué, en raison de la mort de Benoît XV. Pie X, tombé d'accord avec les conclusions de la Sacrée congrégation, décide néanmoins de surseoir à la publication du décret, en raison de la guerre : « Sa Sainteté déclara que ce moment n'était pas encore venu, car la guerre durant encore, les passions politiques empêcheraient de porter un jugement équitable sur cet acte du Saint-Siège. » L'assesseur du Saint-Office ayant jugé bon de porter l'affaire au jugement du Pape Pie XI, celui-ci décide de confirmer et de publier le décret de son prédécesseur, d'autant qu'une campagne est menée par *L'Action française* « et nommément par Charles Maurras et Léon Daudet » contre le Vatican et ce pape – en grand froid avec Mussolini – qui encouragerait les pacifistes, soutenant le relèvement allemand et les « menées » de Briand à Locarno. Le décret du pape Pie X, non publié, va donc être promulgué par Pie XI et étendu : « au susdit quotidien,

*L'Action française*, tel qu'il est publié aujourd'hui, de telle sorte que ce journal doit être tenu comme prohibé et condamné, et doit être inscrit à l'Index des livres prohibés, sans préjudice, à l'avenir, d'enquêtes et de condamnations pour les ouvrages de l'un et de l'autre écrivains.

Donné à Rome, au palais du Saint-Office, le 29 décembre 1926.  
Par ordre du Saint-Père  
Canalli, assesseur. »

Maurras cite ensuite une lettre du Pape Pie XI informant du décret le cardinal Andrieu, archevêque de Bordeaux, qui, aux dires de la lettre, avait alerté le premier la papauté sur la nature subversive des écrits de Maurras. Le pape entend également rétablir la vérité sur la mémoire de son vénéré prédécesseur, Pie X : « Sans doute, il Nous était très pénible de voir opposer (comme on l'a si souvent fait plus ou moins ouvertement) le nom et la conduite de notre prédécesseur à Notre nom et à Notre conduite vis-à-vis de *L'Action française*. »

Le pape explique la longueur des délais par la guerre, et, dans le cas de Pie X, il confirme que sa condamnation était bien réelle : « Pie X était trop antimoderniste pour ne pas condamner cette particulière espèce de modernisme politique, doctrinaire et pratique auquel nous avons affaire. » Toutefois, des documents « positifs » manquaient, qui ont été trouvés du fait du rattachement de La Sainte Congrégation au sein du Saint-Office, en 1917. De fait, les éléments anciens et nouveaux réunis, le Pape se devait d'écarter les fidèles d'un tel danger. En effet, depuis le 20 décembre, devenait manifeste, pour le consistoire, la forte dérive d'*Action française* :

« Il s'est révélé une absolue absence de toute juste idée sur l'autorité du Pape et du Saint-Siège et sur sa compétence à juger de son extension et des matières qui lui appartiennent ; une absence non moins absolue de tout esprit de soumission ou tout au moins de considération et de respect ; une attitude prononcée d'opposition et de révolte ; un oubli ou plutôt un vrai mépris de la vérité, allant jusqu'à l'insinuation et la divulgation d'inventions aussi calomnieuses que fausses et absurdes ; tout ceci s'est abondamment et si clairement révélé que beaucoup de bons catholiques ont vu et compris à qui et à quel esprit ils s'étaient liés en pleine bonne foi. »

Maurras réagit avec adresse, en reproduisant les deux textes dont faisait part « *La Croix* », en marquant sa surprise, d'autant que cette condamnation éclate alors que se mène « la politique de Locarno ». Il déclare ne rien avoir à opposer, du moins immédiatement, aux écrits du Pape : « Quoiqu'il en soit, je n'aurai pas le mauvais goût d'opposer une contestation quelconque au jugement du Souverain Pontife sur ma personne, mon œuvre ou ma pensée »,

mais il argumente du contraire. L'index prononcé contre certaines de ses œuvres, il l'avait déjà prononcé lui-même : « Nous avons cru notre devoir de dire aux catholiques que certaines de mes œuvres n'étaient pas pour eux, et nous nous étions fait ainsi, depuis de longues années (1912) notre propre index. ».

En outre un index prononcé en 1913 ou 1914 sur certains textes peut ne plus être nécessaire dans un tout autre contexte, en 1926. Que le Pape Pie XI le condamne, soit, mais il ne peut admettre la condamnation de Pie X, qui, à plusieurs reprises et selon plusieurs témoins l'a soutenu, le préservant justement des menées adverses. Maurras rapporte deux scènes, l'une où le Pape, recevant « un religieux éminent, ami d'Action française, » lui aurait parlé des menées entreprises contre Maurras en affirmant :

« - Ils ne feront rien. *Faranno niente*, répondit le Pape avec une extrême vigueur de regard et d'accent. »

Et le moine avait obtenu une bénédiction spéciale pour Charles Maurras, lequel reçut, le 17 janvier 1914 lettre et bénédiction. La seconde anecdote parle d'un second intercesseur auprès du Pape Pie X, lequel aurait retenu sous la manche la condamnation de la Sainte Congrégation de l'Index : « - Elle est là, dit le Pape en montrant son bureau, et elle n'en sortira pas. » Et Pie X de bénir à nouveau Maurras en affirmant « E un bel defensor delle fede. ». De même, le cardinal de Cabrières, auquel *La Voix catholique*, qui s'en prend à Maurras, aurait demandé son témoignage à charge, aurait-il dit, parlant d'une audience papale de juin 1914 : « - Nous avons parlé de Maurras, et j'ai vu le Saint-Père très résolu, et heureux de l'avoir protégé. »

Maurras prétend ainsi posséder de nombreux témoignages, et il parle des menées entreprises contre lui : « Tous les gouvernements, toutes les chancelleries se ressemblent, et les bureaux embarrassés ont rarement péché par excès de scrupule, qu'il s'agisse de solliciter, de forger ou de maquiller ! » Et il affirme que « En 1914, quand la France était absente du Vatican depuis dix ans entiers, l'intrigue allemande, tenue en respect par Pie X, était déjà très forte. <sup>8</sup> D'autres raisons nouvelles l'ont aggravée et fortifiée aujourd'hui. » Il s'agit donc d'un complot, ourdi contre lui, par des ennemis pro-germaniques, comme ce cardinal Andrieu, hautement suspect, à ses yeux, « pour avoir innocemment copié les mensonges et les faux de l'agent allemand Fernand Passelecq. » L'affaire a été rapportée par *L'Action française*, affaire de manipulation, qui dure depuis des mois : « Quoiqu'il en soit, la preuve est faite. C'est d'un agent germaniste belge que tout a découlé. Sa brochure, propagée par l'abbé Trochu en

---

<sup>8</sup> Maurras fait référence au cardinal allemand Herman Joseph Esser, responsable de L'Index lors des délibérations de 1914.

supplément de *L'Ouest-Eclair*, a trompé le métropolitain de Bordeaux, l'erreur de Bordeaux a trompé la Métropole romaine, et la cabale boche, pro-boche et philo-boche a tout aggravé et envenimé. »

Il s'agit donc d'erreurs, de « petites erreurs » qui n'ébranleront ni les catholiques ni Maurras lui-même, qui appuie sa fermeté de conviction sur la longue pérennité de la monarchie et de l'Eglise. Ses idées seront peut-être plus difficiles à défendre. Ce n'est pas pour cela qu'il en changera ou se découragera : « Ces condamnations respectent nos devoirs à l'égard du Saint-Siège. Elles ne peuvent en aucun cas effacer aucun de nos devoirs envers la patrie. Je ne cesserai pas de la défendre ni de la mettre en garde contre la barbarie dont elle est menacée. Je n'arrêterai pas mon sillon, je n'interromprai pas mon œuvre, je ne trahirai pas une pensée dont la fécondité n'est pas discutable et dont l'Eglise même a eu des profits que je ne cherchais pas. Il y a un dossier des vocations catholiques opérées par *L'Action française* et même par son directeur indigne. Il y a un dossier des vocations sacerdotales qui se sont produites parmi nos jeunes gens. » S'ensuit un compte de conversions issu de la présidente générale de l'Association des Jeunes Filles Royalistes entrées en religion ; « Ces jeunes françaises nous lisaient : leurs belles voix pures diront si ce journal ou si nos livres les détournaient de leur devoir ! »

Maurras ne comprend pas. Il s'indigne de voir, au rang des livres proscrits, non seulement *Anthinéa* et *Le Chemin de Paradis* mais encore *L'Avenir de l'Intelligence*, *La Politique religieuse* et *Les Amants de Venise*, qui, en dénonçant les effets pervers du Romantisme, a rendu tant de bons et loyaux services à la restauration morale qu'il appelle de ses vœux. La conclusion du propos, reprenant l'idée tenue pour évidente du complot, s'ancre également dans la décision de maintenir le cap sans faillir. Les personnes trompées aujourd'hui en jugeront demain : « Que Rome, évidemment trompée, censure le modeste appoint que portent nos faibles forces à la défense intellectuelle et morale de la civilisation contre l'anarchie, encore une fois, c'est son droit. Il ne m'appartient pas de protester. Il ne m'appartient pas non plus de cesser. A côté de Rome, il y a la France. Je n'ai pas le droit de cesser la défense de mon pays. *Kiel et Tanger* n'a pas été censuré et c'est bien heureux ! Nous nous tiendrons, très fermes, sur ce bout de rempart qu'a respecté la germanophilie devenue maîtresse de quelques avenues et antichambres du Vatican. »

Comme on le voit, ni regret, ni fausse contrition, tout au contraire, il s'agit d'une nouvelle facette du combat contre l'ennemi allemand. La polémique va ainsi se poursuivre durant tout le mois de Janvier, Charles Maurras arguant de témoignages assurés contre une quelconque désaffection de Pie X à son endroit, de preuves véritables, qu'il n'hésitera pas à



faire éclater au grand jour si les manœuvres diffamantes de *La Vie catholique* ne cessent pas à son endroit. « Comme toujours, je ne publie pas tout ce que je pourrais publier. »

Il fait, dans cet article du 27 janvier, la « Déclaration solennelle » de la vérité de ses allégations, tenant absolument à dissocier cet index de 1926, celui de Pie XI, des complots ourdis au sein de la curie depuis 1913-1914 contre lesquels Pie X avait tenu bon. Maurras s'appuie sur le fossé de treize années qui sépare le prétendu index de Benoît XV et celui que vient de prononcer Pie XI. Le prétexte d'archives enfin retrouvées paraît d'ailleurs assez peu convaincant. Comme il est aisé de le comprendre, cette mise à l'index, si l'on suit son raisonnement, n'est que le fruit de contingences troubles, « obscures ». Il ne s'agit pas de juger du contenu réel des livres mais d'affaiblir par tous les moyens les coups portés à l'ennemi germanophile par le champion du nationalisme contre-révolutionnaire.

Le propos sera repris, amplifié par le climat délétère qui règne autour de *L'Action française*, que confortent les affaires sanglantes qui entourent le journal. Maurras est menacé d'excommunication. Le Vatican a-t-il mesuré, dans sa colère, que l'excès de cette démarche allait contribuer à forger l'image même du martyr ? Il n'en demeure pas moins que l'Index est largement répercuté dans toute la presse parisienne et *Le Temps* lui-même fera écho à l'article d'*Action française* du 9 janvier.

C'est un coup de tonnerre, un schisme s'opérant au sein non pas des militants mais des abonnés. Les monarchistes ultra font bloc derrière la Papauté. L'affirmation, pour d'aucuns la diffamation, voit le jour, qui infiltre non seulement les milieux catholiques mais également les milieux politiques : Maurras n'a pas la foi, il a longtemps professé une sorte de paganisme néo-classique, et il suffit de le lire encore... Aussi est-il plus que discutabile qu'un tel personnage continue à s'arroger le droit de choisir la voie théologique que l'Église doit suivre. Il s'est joué des catholiques, entraîné par sa passion politique, et s'est servi du catholicisme de la façon la plus amoral et cynique qui soit. L'image de l'homme intègre s'effrite, elle devient celle d'un hypocrite arriviste, manipulateur et dangereux. Pour d'autres, c'est le signe patent du pouvoir extrême des ennemis pacifistes ou « pro-boches ».

Il n'en demeure pas moins que, pour Maurras, le coup est rude, ainsi que pour le quotidien qui voit son tirage s'effondrer de près de cent mille à moins de trente mille exemplaires. De nombreux collaborateurs fidèles à Rome s'en vont, Valois, Maritain, non sans déchainement passionnels et crises violentes propres au tempérament de Maurras. S'enfuient des lâches et des traîtres, à leur plus grand déshonneur, l'idée de la loyauté au chef demeurant communément admise, alors que toute une droite conservatrice reste

passionnément fidèle à son vieux mentor. Pour beaucoup, il s'agit d'erreurs de jugement de l'Eglise, que le temps et la fermeté de l'homme emporteront.

Pour Charles Maurras, c'est un moment de grave discrédit, qui ne l'empêche pas, tout au contraire, de poursuivre ses attaques en matière de politique intérieure : il feint de féliciter Poincaré, dès la fin janvier, d'avoir remis en ordre les finances publiques, mais s'étonne faussement de sa faiblesse. Maurras prône l'affermage des monopoles, leur participation à l'impôt et il condamne sans réserve les « faiblesses » de Poincaré à l'égard de la bourse. Poincaré n'est plus un ami, tout au plus est-il un moindre mal, un bon bourgeois de la droite parlementaire subissant sans cesse les attaques de la Gauche. Maurras enfourche son second cheval de bataille sans délaisser pour autant le premier, le combat contre un pacifisme niais et dangereux : il combat les grandes puissances de l'Argent. Il s'indigne à la pensée que l'on puisse vendre certaines industries du pays, s'insurge contre les monopoles : « Précisément parce que nous souhaitons la réforme, nous ne voulons qu'elle soit sabotée d'aucune façon. Elle peut l'être par des tripotages parlementaires et financiers. Elle peut l'être aussi par une participation excessive de l'Etranger à cette industrie désétatisée. ».<sup>9</sup>

La constante du reproche politique, l'idée de cette perversion de l'Etat par le parlementarisme qui en fait le valet des puissances d'argent revient sans cesse. Quant à la presse, qui fait l'opinion, étant vénale, elle est complice. Le schéma de Maurras est aussi rigoureux que cohérent, mais il a le défaut d'être de plus en plus nourri par le refus, le rejet, la paranoïa, et d'isoler l'idéologue, englué par ce réseau d'explications simplistes et récurrentes. Il s'éloigne, en réalité, de la société mutante qui l'entoure. Quelques satisfactions lui demeurent, comme cet *Orphée*, que donne Cocteau, en juin, qui confirme l'influence d'un art moderne revisité par les Muses. Un jeune écrivain catholique, Georges Bernanos, fait paraître *Sous le soleil de Satan*. Camelot du Roi, il est encore des proches de Maurras. D'autres satellites apparaissent, en particulier des étudiants comme Jacques Isorni ou Tixier-Vignancourt. Aux alentours de 1925, Pierre Gaxotte lui aurait présenté le jeune Georges Dumézil, qui fera par la suite la brillante carrière d'anthropologue que l'on sait.<sup>10</sup> Mais si l'on écarte sa garde rapprochée, le directeur de *L'Action française* convaincu de moins en moins, les nouveaux adeptes sont plus rares, il est de plus en plus seul.

Afin de retrouver force et appui, l'éditorialiste se jette dans le combat patriotique, contre cette corruption affairiste et surtout cette niaise faiblesse des parlementaires pacifistes. Tant de mollesse l'exaspère, et, en particulier les attitudes pacifistes de Briand, qu'il juge

---

<sup>9</sup> Charles Maurras, article *Devant les monopoles*, Journal *L'Action française*, 27 janvier 1927.

<sup>10</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 323.

irresponsables, quand l'Allemagne est à nouveau forte « d'associations militaires qui comptent plus de deux millions de membres, armés, équipés et organisés. » Il tonnait déjà dans cet article daté du 11 novembre 1926 : « Jusques à quand les représentants de l'intelligence et du patriotisme dans les deux chambres oublieront-ils l'étroit devoir de mettre, le plus tôt possible, le traître Briand en accusation ! »<sup>11</sup>

Cette guerre dont il parle sans cesse, comme elle semble loin, comme il sera bon de trouver tous les moyens de l'éviter ! Dans un vertige d'inconscience, Paris s'indiffère et s'amuse. En contrecoup du traumatisme des combats, la ville chante et rit, pleine d'artistes, de peintres, de « fous » surréalistes, d'envie de liberté. C'est le Paris des grands boulevards, celui du Music Hall, du Charleston, de Mademoiselle Chanel. Ce temps, celui des « années folles », n'a guère souci des tribulations d'un doctrinaire politique qui semble poussiéreux à cette jeunesse insouciant. Sait-elle qu'en juillet, à Weimar, Hitler a réuni le premier congrès du Parti Ouvrier National Socialiste Allemand ? En uniforme, le nouveau führer salue ses troupes avec, pour la première fois, le bras tendu, comme Mussolini. Trente mille « nazis » l'entourent, dont il est devenu le chef incontesté.

1926 s'achève, Aristide Briand reçoit le prix Nobel de la paix cependant que l'Italie adopte le faisceau pour emblème national. Supportant comme des conséquences annexes de sa mission patriotique les outrages dont il est victime, Charles Maurras soutient dans *L'Action française* ses points de vue sur l'état de la déliquescence parlementaire, les petits milieux affairistes et la corruption du gouvernement. Il essaie de maintenir une surenchère militaire, s'insurge contre ce nombre minimum de divisions que le pays doit maintenir en temps de paix et la conscription ramenée à un an mais mal encadrée : « Le service de un an implique des cadres renforcés en qualité et en quantité. Pas de réforme ni d'amélioration des cadres inférieurs, pas de service de un an ! »<sup>12</sup>

Il faut rester ferme et patriote jusqu'au bout. Cette fermeté plaît aux anciens combattants et le journal se remet un peu de la fuite des lecteurs perturbés par l'Index. Maurras est ce qu'il est, mais on aime tant le lire... Les difficultés financières sont toutefois devenues pérennes, l'organe de presse ne couvrant plus que la moitié de son lectorat. On se console en se disant que ce sont-là des amis fidèles.

Jusqu'en 1927, la violence des coups est compensée par l'idolâtrie que nous avons vue précédemment. Maurras reste un guide idéalisé pour de fervents admirateurs qui enracinent

---

<sup>11</sup> Charles Maurras, art. *Pour fêter la victoire*, Journal *L'Action française*, 11 novembre 1926.

<sup>12</sup> Charles Maurras, art. *La Loi de un an et le conseil supérieur de la Guerre*, Journal *L'Action française*, 11 novembre 1926.

cette évidence dans la force et la beauté de son message poétique : « Ce qui me retient et me charme le plus, dans la poésie de Charles Maurras, ce n'est pas ce qu'elle montre évidemment de clarté, d'ordre, de force, d'harmonie classique, mais plutôt la sensibilité secrète qui y frémit partout, sans s'étaler nulle part.

« C'est dans ces poèmes que le guerrier s'échappe et se repose,  
Ce sont ses jeux, ses rêves, ses soupirs. »<sup>13</sup>

Ce poème libre d'Abel Bonnard est symptomatique de l'enlacement, pour les admirateurs du maître, des figures du guerrier et du poète, images omniprésentes dans la construction symbolique maurrassienne qui lie constamment la plume à l'épée. Car il devient primordial, pour l'homme politique déstabilisé, d'affirmer sa primauté intellectuelle, et d'être un poète inattaquable sur le plan littéraire. Mais c'est alors qu'il espère avoir fait ses preuves, après la publication de *La Musique intérieure*, que lui sera porté le plus sensible coup.

## 1.2 La trahison des clercs

En 1927, Julien Benda fait paraître *La Trahison des clercs* à la NRF, pôle littéraire au demeurant central et qui prend aussitôt ses distances avec Maurras. Le pamphlet n'est pas violemment personnel, il ne s'attaque d'ailleurs à Maurras qu'en note annexe, mais il décrit le cheminement de l'homme en une biographie qui dénonce le parti-pris d'un équilibre préservé entre le politique et le poétique : pour Benda, la passion politique a entraîné le journaliste comme l'homme de lettres, elle a asservi la littérature à n'être qu'un message partisan : c'est « la trahison des clercs », de tous ceux qui, sachant manier la plume, l'ont détournée de l'universalité de l'art. Pire encore, Maurras est-il vraiment un homme de lettres égaré ? N'est-il pas plutôt un homme politique qui sait écrire ? En ce cas, il n'est qu'un homme d'action, un militant fervent qui perd toute crédibilité littéraire.<sup>14</sup> Maurras, dont s'éloignait déjà le monde littéraire, est définitivement discrédité ainsi que ceux qui tenteraient de l'imiter. La frontière, des plus floues, qui délimitait littérature et politique, semble de moins en moins admissible.

Aussitôt, c'est un déluge d'invectives et le traître se voit gratifié des surnoms de « Rabbi Bendada »<sup>15</sup> et de « gnome étranger ».<sup>16</sup> Le coup est sensible, au point que Maurras y reviendra, plus de vingt ans après, dans la préface de *La Balance intérieure*, en donnant ce

---

<sup>13</sup> Abel Bonnard : « Ce qui me retient et me charme... » in Revue *La Muse française*, op. cit. p. 362.

<sup>14</sup> Julien Benda, *La Trahison des Clercs*, Nouvelle Revue Française, 1927 : réédition Grasset, coll. *Les Cahiers rouges*, n° 127, novembre 2003.

<sup>15</sup> Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, op. cit. p. 200.

<sup>16</sup> Julien Benda est d'origine belge.

titre de *Trahisons de Clerc* au livre IV de ce recueil : « Dans la troupe honteuse des faux intellectuels qui poussèrent à la décomposition mentale et morale, figure un mauvais petit juif, nommé Benda, Julien Benda, qui s'est fabriqué une espèce de gloire, digne de grand mépris : il accable d'aigres sarcasmes les esprits français qui, ayant vu la vérité, s'astreignent à la servir et à lui rapporter toute la vie de leur amour. La grande *Trahison des Clercs* ! criait-il avec des gambades, Pierre Lasserre, Jacques Bainville, Léon Daudet étaient de traîtres clercs. Et moi-même bien entendu ! »<sup>17</sup>

Il est vrai que le thème du complot et de l'opprobre sournois est constamment repris, comme celui de la trahison, Julien Benda, l'auteur de *Belphégor*, étant autrefois proche des idées maurrassiennes. Maurras va-t-il tomber de son piédestal ? Plus qu'un simple pamphlet, la publication de *La trahison des clercs* par la NRF cristallise la perte d'emprise de Maurras et de *L'Action française* sur cette revue et sur les milieux littéraires français. Le monde parisien semble se trouver d'autres héros, saluant, en ce mois de mai 1927, l'héroïsme de Charles Lindbergh, qui vient de franchir l'Atlantique en aéroplane.

Il faut dire que les remous n'épargnent guère *L'Action française* : on est venu arrêter Léon Daudet, ce 13 juin. Pour se faire, le ministre de l'intérieur a déployé dans la nuit environ 2000 gardiens de la paix et 200 gardes républicains. Léon Daudet s'est retranché rue de Rome dans les bureaux du journal qui prennent des allures de camp retranché. On menace de donner l'assaut à l'immeuble ! Quelle trahison, Raymond Poincaré étant revenu à la tête des affaires ! Rappelons qu'à la suite de la mort de son fils Philippe, Léon Daudet avait accusé sans preuve le chauffeur de taxi Bajot de faux témoignage. Bajot avait juré sous serment qu'il n'avait pas entendu de coup de feu, ce qui accréditait la thèse du suicide. Malgré les appels à la clémence de Paul Bourget, Paul Valéry ou Anna de Noailles, qui demandaient un peu de compassion pour ce père éploré, le « gros Léon » avait été condamné à cinq mois de prison et à 25000 francs de dommages et intérêts. Or cela fait dix-huit mois que le jugement a été prononcé. Ayant épuisé tous les recours judiciaires, Léon Daudet doit se rendre. Il finira par le faire, le préfet de police l'ayant prié de revenir à la raison : « Le sang que vous risquez de faire verser ne rachèterait pas celui que vous pleurez. »<sup>18</sup>

Léon Daudet est donc incarcéré à La Santé. Les deux grandes plumes de *L'Action française* sont atteintes. Maurras est seul. Cependant, il ne faiblit pas. Est-il conforté par la création des « Croix de feu » du colonel Laroque, en cette même année 1927, offrant un bras

---

<sup>17</sup> Charles Maurras, préface de *La Balance intérieure*, p. 29-30.

<sup>18</sup> Article : Arrestation mouvementée de Léon Daudet, 13 Juin 1927, in *Chronique du XXème siècle*, op. cit. p. 371.

armé à la révolution nationale ? Pas vraiment, car il juge cette faction dangereuse, sans équilibre politique, instrument de Valois, ce traître, et de Coty, « le Ploutocrate », ainsi qu'il le surnomme. Le riche homme d'affaire et parfumeur, viscéralement anti-communiste, finance en effet *Le Faisceau* et Les Croix de feu. Il n'en est pas moins un personnage trouble, « juché sur son monceau d'or », capable, selon Daudet, « de vendre La France à l'Amérique pour une poignée de dollars. » Et cet arriviste a acheté *Le Figaro*...

Pour l'heure, Maurras juge le Fascisme, non dans le fond mais dans la forme, avec un certain pragmatisme. L'action fasciste lui semble peu importable, son succès rapide étant dû, selon lui, « aux concours rencontrés dans la structure de l'état monarchique, dynastique, aristocratique italien. Elle avait été précédée d'une évolution nationaliste non moins rapide qui avait été servie par les mêmes facteurs. Au fond, les hommes de Regno et de l'Ida nazionale, comme ceux de l'Impero et du Popolo d'Italia, les Federzoni comme les Mussolini avaient le cœur de l'état pour eux. Nous l'avons contre nous. L'œuvre est plus difficile. Elle est plus lente : elle se fait. A travers les assassinats de héros, le martyr d'un enfant, les intrigues et les trahisons de police, cette œuvre d'Action française marque son progrès tous les jours. Les fascistes italiens devraient souhaiter qu'elle se termine avant que la maçonnerie et la juiverie aient réussi à jeter les deux nations latines l'une contre l'autre au grand bénéfice des Allemands. »<sup>19</sup>

En France, il faut attendre et patienter, ne pas jeter des enragés dans les rues au risque de perdre le crédit si patiemment et difficilement obtenu. C'est d'ailleurs le rôle que finira par jouer ce pauvre Gressent-Valois, celui d'un « rat » que les fascistes italiens croient payer alors qu'il n'est que le fantoche agité par Briand pour déconsidérer toute action véritablement nationale : « Mon pauvre Gressent-Valois, ça sent mauvais pour vous. Votre cuisine sent très mauvais. Vous êtes communément traité de casserole, de casserole de Briand, et le gouvernement italien qui, croyant subventionner un ennemi farouche du gouvernement maçonnique français, s'aperçoit avec étonnement que ses subventions sont allées à un simple valet de plume d'Aristide. Ainsi la vilénie de votre caractère rabaisse d'un degré, presque au plan de l'inconscience, l'acte matériel de votre haute trahison payée. »<sup>20</sup>

Comme on le voit, la lutte est ouverte, à l'extrême droite, et il sera malaisé de détourner Maurras du chemin d'une révolution monarchiste légalisée et de ce succès obtenu par les urnes qu'il ambitionne de mener à bien. Il ne ménage pas sa peine pour transformer l'échec de 1924 en victoire future, on le suit, écrivant à la section d'Alsace ou à celle de

---

<sup>19</sup> Charles Maurras, *Toujours la guerre des dogmes*, La Politique, *l'Action française*, 1927.

<sup>20</sup> Charles Maurras, art. *Courses d'un rat empoisonné*, in La Politique, *L'Action française*, 1927.

Nîmes, comptant des soutiens fidèles, se démenant afin de conserver partout des représentants locaux malgré le manque d'argent. Heureusement, il reste les jeunes amis, les collecteurs qui ont ramassé auprès des Parisiens, sou à sou, 4000 francs en pièces de monnaie, 4800 pièces de monnaie, ce qui montre bien quelle est la nature populaire et simple qui compose le « public » de l'Action française.<sup>21</sup>

Et la poésie, dans tout cela ? Elle n'est pas aussi absente qu'elle le semble. L'on trouve ainsi dans *La Balance intérieure*, un poème *Le roi du Festin* où apparaît cette date de 1927 suivie de « *Clairvaux, 1947-1950* », le poème ayant été repris, ainsi qu'une autre pièce uniquement datée de 1927, *Petite suite impaire des saisons*. Le poème, en un mélange d'heptamètres et de vers neuvains, s'extrait totalement des luttes triviales. C'est un moment clair et lumineux, où la ronde des saisons baigne le poète de la certitude bienfaisante d'un apaisement :

*Petite suite impaire des saisons*

« Si vos flèches d'ambre  
Passent l'horizon,  
Soleil de décembre,  
Dorez ma maison.

Couronnez de roses  
L'acanthé et le buis  
La douleur des choses  
Et mon propre ennui.

Douce flamme oblique,  
Riez aux langueurs  
Du Mélancolique  
En deuil de son cœur. »

(*Petite suite impaire des saisons, Florales décentes,*  
*La Balance intérieure.*)

Voici les trois premières strophes, teintées de recul et d'ironie sur soi-même. Seule importe la beauté solaire du monde.<sup>22</sup> Il n'est donc pas de découragement. Le combat semble à l'homme de bronze d'autant plus nécessaire qu'il entrevoit partout des menaces : le recensement de juillet 27 ne fait-il pas état, sur les 42 250 000 personnes résidant en France de 2 544 000 étrangers ? Ce nombre comme les postes qu'ils occupent lui paraît un double

---

<sup>21</sup> Source : Charles Maurras, *Remerciements sur la quête d'avant-hier soir*, Journal *L'Action française*, 1927.

Ces trois extraits sont donnés à lire par le site *Maurras.net*, in *Bibliothèque des textes de Charles Maurras*, sans que soient indiqués les jours exacts de la parution.

<sup>22</sup> Maurras dédie cette pièce à « Henri Rambaud, ami et critique de bon conseil. Avec ma vive gratitude. » Mais nous ignorons si le poème lui a été adressé avant sa parution en 1950.

motif d'inquiétude et de surveillance. Il s'insurge contre un nouveau « coup » des parlementaires qui ont rétabli, le 21 juillet, le scrutin uninominal à deux tours pour les élections législatives. Il s'ensuit que les « petits » partis, plus faibles, ne pourront présenter partout des candidats et que la prétendue démocratie se joue elle-même des désirs profonds du peuple sur lequel elle prétend s'appuyer.

Il serait bon, pourtant, d'écouter la sagesse née de l'expérience et de ne pas baisser la garde. A Vienne, de violentes émeutes ont éclaté, entre des ouvriers « rouges » et l'université de Vienne, qui passe pour le berceau et le bastion du nazisme. C'est la grève générale, l'armée intervient, le gouvernement déclare avoir la situation en main mais les voix s'élèvent, nombreuses, pour réclamer, comme *Le Journal de Francfort*, une annexion pure et simple au Reich. Maurras s'inquiète, comme beaucoup, de cette nouvelle figure de l'hégémonie allemande. Alors que le Maréchal Pétain vient de présider l'inauguration de l'ossuaire de Douaumont, faut-il oublier si vite tant de morts ?<sup>23</sup>

En cette fin de 1927, les positions se radicalisent, qui bougeront peu par la suite : au pacifisme et à l'envie de profiter de la vie s'opposent des poussées de fièvre violentes, revanchardes, lutte des classes d'un côté, lutte de classe d'un autre. Les idéologies deviennent envahissantes, débordant les frontières, ainsi voit-on se tenir, le 8 novembre, à Paris, l'assemblée plénière du Parti National-socialiste français, conduit par Gustave Herbette. Dans ce climat, les avis de conservatisme royaliste de Maurras, coupé d'une large partie de sa base par l'affaire de l'Index, semblent anachroniques ou archaïques. Il passe au second plan, on l'oublie. Le fauteuil vacant de Robert de Flers, à l'Académie française, est attribué à l'historien Louis Madelin. Et le vieil ennemi de naguère, en philosophie comme en politique, Henri Bergson, avec lequel l'on s'était vaguement réconcilié lors de la guerre, mais qui était et reste un juif dreyfusard, vient d'être couronné du prix Nobel de littérature.

Maurras est-il discrédité ? Peut-il prendre d'ores et déjà conscience d'une mise à l'écart aussi relative que progressive ? Il semble des plus fermes, bien qu'il soit fort malaisé de distinguer quelque recul sur soi-même de l'affirmation sans cesse réitérée d'un devoir intransigeant. S'il maintient la posture du chef inébranlable, a-t-il été affecté par ces campagnes de dénigrement ? Nous ne saurions l'affirmer. Le monde où il vit reste étroit, entouré des siens, il sert de centre au cercle fermé qui le vénère. Il se bat, de la façon la plus polémique, mais il le doit à « la défense de la patrie ». Il est poète, aussi, un poète qui ne s'est

---

<sup>23</sup> Chronique du XXème siècle, art. *Très violentes émeutes en Autriche*, 15 juillet 1927, op. cit. p. 372.



que trop longtemps sacrifié. Polémiste et poète : « Cette originalité, dans notre triste monde politique, fait sa grandeur. Elle lui vient des Muses. »<sup>24</sup>

En ce début d'année 1928, reprenant un propos critique à son endroit, Maurras consent à faire plaisir à tous ceux qui lui demandent quelques éclaircissements sur ses vers. C'est ainsi qu'« après l'explication et l'examen de *La Musique intérieure* », qui l'« a entraîné à écrire plusieurs chapitres de souvenirs ordonnées par la méditation et par l'analyse, » il accepte de livrer quelques prolongements explicatifs réclamés par « beaucoup de lecteurs. »<sup>25</sup>

### 1.3 Corps glorieux ou vertu de la perfection

Le petit volume de 36 pages est un livre de luxe : il sera tiré à 290 exemplaires, sur Vélin d'Arches, avec des illustrations de Carlègle. Un second livre sera tiré à 325 exemplaires, sur Vélin d'Arches, avec des aquarelles d'Allonsius. La couverture voit se détacher du fond havane la tête dorée d'Athéna. *Corps glorieux Ou Vertu de la perfection* est un essai d'autocritique biographique, divisé en treize parties, qui se plaît à exposer le cheminement métaphysique du poète en « un aperçu notable de certaines variations et croissances d'une pensée. » Ainsi Maurras indique-t-il que « Ces *Corps glorieux* peuvent témoigner de l'intime travail commencé à Athènes en 1896 et que je n'ai mis par écrit qu'à mon retour de Rome, trente ans plus tard. »<sup>26</sup>

I : A Rome, en avril 1926, durant un voyage de deuil, il éprouve la tristesse d'une contemplation funèbre, découvrant, « sur le forum et sur la voie sacrée » la vision obsessionnelle des signes de l'anéantissement : « Ici *repose* et surtout *ne repose plus* la cendre même ayant volé par un interstice de sépulture. » A cette pénible méditation s'oppose le souvenir lumineux des sensations anciennes, éprouvées en un même mois d'avril, autrefois « dans la petite nécropole du Céramique. »

II : « Existe-t-elle encore ? Où est-elle à présent ? » Cet endroit béni de sa mémoire, au centre de l'ancien quartier des potiers d'Athènes, n'est plus : il est « aujourd'hui couvert de bâtisses neuves ». Mais il doit bien rester une route qui mène au Pirée, comme il doit conserver, au fond de son âme « le mouvement d'une jeunesse avide de savoir, de comprendre et d'utiliser ! »

---

<sup>24</sup> Fortunat Strowski, *Dante, Racine et Charles Maurras*, Revue, *La Muse française*, 10 juin 1927, op cit. p. 436-440.

<sup>25</sup> Charles Maurras, *Corps glorieux ou Vertu de la perfection*, Ed. L. Pichon, Paris, 1928.

<sup>26</sup> Ibid.

III : La description qui affleure montre de « petits tertres, des vallonnements semés de longues asphodèles, » où « montaient comme des tableaux de marbre posés debout ces lames de pierre tombale où les plus intelligents et les plus sensibles de notre race inscrivent leur sentiment de ce que l'homme universel craint le plus. » Quel sentiment se voit ainsi fixé ? Non la paix religieuse du Moyen-âge, qui ne parle que de la perte du corps et du salut dans la foi, mais « au contraire, un mélange du repos et du mouvement. Quelque chose y est pris au vol, avant la fuite de l'instant où le mort est devenu mort. » Le ciseau des sculpteurs montre un échange, un avenir, par delà le trépas. « Un adieu ? Non : l'au revoir, fixe, perpétuel. ».

IV : ce texte décrit les stèles, il dit comment les bas-reliefs racontent, opposant la peine des vivants à la douce sérénité des morts. Ces derniers sont déjà absents, absorbés par leur voyage dans la barque du passeur. Maurras contemple les morts, ce pêcheur, qui s'indiffère d'être mort ou cette belle jeune fille, riche, fauchée en fleur : elle semble n'en avoir nul regret, contemplant un coffre à bijoux entrouvert. « D'où vient donc une apparente résignation si facile ? » Cette question, le jeune homme la pose à la belle statue qui paraît lui répondre : elle n'a pas peur d'avoir perdu, en mourant, sa beauté, sa jeunesse : la grande question du « Qui sait ? » demeure : « La Vierge au clair visage se fait un cas de conscience de croire vraiment à la mort. Plus qu'Iphigénie et mieux qu'Antigone, elle rêve autre chose. Demi-triste, demi-curieuse, mais en paix, on l'entend qui dit : - *Qu'en est-il ?* »

V : Le jeune homme ou l'homme d'âge s'interroge : n'est-ce pas lui qui prête aux morts athéniens cette sérénité, ne les fait-il pas parler un langage qu'ils ne lui tiennent pas ? Il lui semble que non : tous les personnages qui sont gravés sur ces tombeaux conservent une paix attentive. Dans la nécropole athénienne, Charles Maurras ressent combien « Les Lois sont fixes, elles durent : « ordre de l'insertion et de l'involution éternel au même rameau. » Mais il ne tranche pas, s'endormant à la belle étoile. Ainsi n'a-t-il pu trouver la solution à sa question métaphysique au quartier de Céramique mais « au Musée National, rue de Patissia. ».

VI : Le jour où il voit enfin « la stèle incomparable que l'on peut appeler « *Le jeune homme pleuré* », il reçoit la confirmation de ses prémonitions : le beau jeune homme ne ressent pas de peine à être mort : trois amis le pleurent : « S'ils gémissent qu'il n'est plus, ne l'entendent-ils pas répliquer : Non. Je suis. ? ».

VII : La réalité de cette perfection ne tient pas à la révélation, par la mort, d'une beauté supranaturelle, venue de l'éternité, mais de cet état soudainement atteint où le mort ne fait plus qu'un avec l'essence de la vie, ce mouvement vital qui l'a fait naître, par le désir, et auquel il retourne soudain, dans une immédiate transcendance : « Ce point du temps où meurt le temps se reconnaît sans doute à ce que chaque être y retrouve le plus beau de soi. » La

leçon, celle qui revient sans cesse dans les vers de *La Musique intérieure*, est donc ancienne, forgée à cette sensation devenue conviction.

VIII : « Platonisme ? » Maurras s'interroge lui-même sur le nom que peut prendre cette vision des choses. « Les auditeurs de Platon et Platon lui-même devaient voir aussi bien que nous comment un être fait retour au sol nourricier. ». Comment ne pas croire à ce moment où la perfection-même des êtres et des choses les éternise ? Et qu'il est tentant, si ce n'est vrai, d'y croire... Cette pensée, presque une certitude, Athènes la porte et la professe.

IX : L'idée pure, cette idée de « notre Heure parfaite » n'a pas toujours été pleinement comprise. Ainsi les Latins ne s'en sont-ils pas contentés : « la plupart, néanmoins, ne purent aborder ce thème du Divin touché, ravi, communiqué, dans sa splendeur atteinte, sur une crête enfin domptée, sans y coudre aussitôt l'épilogue brutal que les hommes d'action à forte vie intérieure devaient tirer de la perfection du devoir : *le désir de finir la vie si la coupe en était vidée ; le devoir de quitter la vie si la haute somme en était conquise.* » L'idée du suicide affleure et domine : pourquoi poursuivre après avoir connu ce point d'acmé ? Ainsi les « élégants de la République », loin de comprendre la leçon attique, l'ont détournée en ce stoïcisme qui tient « à en tirer un Art subtil, non de bien vivre, non même de bien mourir, mais de se résoudre à la mort. »

X : L'erreur est d'autant plus grossière que Maurras en a lui-même subi le vertige, en une tentation assez commune : « beaucoup d'esprits, dans nos générations les plus récentes, se révélèrent plus que sensibles à la double incantation ; ils se représentèrent avec le même amour, les uns la beauté, les autres la béatitude, dans la mort élue et fatale ! ». Ainsi le héros de « Eucher de l'île » l'un des contes du livre de jeunesse, *Le Chemin de Paradis*, avait-il grande envie d'arrêter là la course. Comme un jeune Provençal qui, en 1894, se laissait bercer par cette fascinante plénitude. Jusqu'à ce qu'il aille en Grèce, deux ans plus tard, et ne reçoive la leçon de Pallas.

XI : La fuite du temps est de faible importance : « la vie s'écoule flot à flot, la mort saisit ce qu'elle veut, c'est affaire à l'une et à l'autre. » Et quand chacun aura vécu, il recevra « tout ce qui a valu en lui ». Hâter la mort, ce n'est pas la sagesse puisque c'est refuser de construire ce chemin, fut-il douloureux, incertain : « Ayant vécu comme on a pu, l'on revit enfin comme on doit, réintégré au juste éclair de minute enflammée... ».

XII : La sagesse d'Athènes, cette vision de la mort qui n'est pas la mort, vient de Pallas et d'une religion née des dieux, dieux qui offrent la vie et le destin, la nature, tout le bien et tout le mal : pour les grecs anciens, « cette idée était dans leur âme, que tout se conduit par les dieux et que rien ne peut réussir sans leur aide. » C'est ce qui rend le mythe d'Ulysse

central... Mais, peu à peu, les stoïciens mirent l'homme au centre de sa vie : « De transcendante, leur morale devint immanente et laïque. » Ils perdirent ainsi le contact étroit qu'entretenaient les Athéniens avec le monde, un monde gorgé de la foi en la présence réelle du divin « qui relie ce qui meurt à ce qui ne meurt point. » Pour les Grecs, il n'y avait pas de doute, ils vivaient dans un monde aussi mythique que mythologique : « La limpide évidence de quelque Voie Lactée où les âmes iraient reflévir dans leurs corps était de celle que chacun croyait voir et toucher. » Une foi, pour les Athéniens, un espoir et une voie à explorer « pour des hommes de bien vêtus d'une chair digne et pure. »

XIII : Certes, le propos tient du rêve, certes, la résurrection des corps « a été espérée hors du polythéisme. » Mais avec quelle résignation et à quel prix ? Charles Maurras parle de lui et pour lui : « Pour ma part, je viens de le dire, ce tendre rayon a changé en moi quelque chose. La flamme attique m'a permis de poser autrement que dans l'ordre italiote et latin, isolant et trop personnel, le pénible problème des rapports que soutiennent le Bonheur et le Temps. » Une morale neuve s'ensuit, pleine d'espoir et de vie, en dépit des coups du sort : « Tout est tenu, rendu, de ce qui en vaut la peine et l'honneur. » Cette morale permet de vivre et d'avancer, féconde et libératrice. Elle est au cœur de la poésie maurrassienne, le poète se prenant, berçant le souvenir de la perfection des stèles grecques, à se citer lui-même, dans son *Colloque des morts* :

« A la fleur de vos mouvements  
Dans le rayon de la minute  
Où vous étiez parfaitement,  
Esprits vêtus de chair ignée  
Souverains maîtres d'un beau corps... »

Car le rôle de l'Art est d'exalter cette leçon de vertu, cette leçon antique, en gardant la jeunesse comme la vieillesse de toute désespérance. Nous recevons ainsi, en ces quelques « feuillets », une explication « historique » et biographique de la doctrine et de la symbolique qui nourrissent *La Musique intérieure*. En reprenant son chemin culturel comme un pèlerinage, Maurras situe ses angoisses métaphysiques dans le champ clos d'une perception philosophique du monde hérité de la Grèce archaïque. Ce n'est pas de religion qu'il s'agit, mais de l'adhésion d'une âme jeune et blessée à une conception de mystique naturaliste du monde. Sans se renier, tout au contraire, Maurras dévoile le grand besoin qu'il avait de croire, dans sa jeunesse, à un ordre des choses qui donnât force et raison à sa vie.

Dans le combat politique, Maurras était redoutable : il devient féroce, mêlant la dénonciation des malheurs du pays à la justification plus ou moins implicite des violences

qu'il a dû montrer. Dans ses colonnes, à la fin des années vingt, il ne souffre ni compromis ni bienveillance. Il est vrai que toutes les positions se font de plus en plus arrêtées : ainsi le Parti Communiste Français décide-t-il d'adopter la tactique « classe contre classe », enfermant son mouvement dans une lecture marxiste sans nuance. Maurras, de son côté, brode inlassablement dans *L'Action Française*, sur les thèmes qui lui sont chers. Il condamne sans réserve la loi de mars 1928, qui abaisse à 12 mois la durée du service militaire. Que n'écoutez-on les réserves émises par l'Etat-major, le Maréchal Pétain en particulier ?

Ce mois de Mars 1928 est d'ailleurs particulièrement violent, et agité de soubresauts divers. Le Pape Pie XI n'a pas faibli, tout au contraire. Le 25 mars, les décrets de la condamnation de *L'Action française* entrent en application. Non seulement les rédacteurs du journal, qui n'ont fait aucun acte de contrition, mais également les adhérents du mouvement politique sont exclus des grands sacrements, comme le mariage ou les funérailles. Maurras est excommunié ! Une incroyable division s'ensuit, dans le parti et jusqu'au sein des familles. Les incidents se multiplient : le président d'une ligue royaliste a poursuivi jusque dans la rue le prêtre qui lui avait refusé la communion, le traitant d'imposteur et de « Tartuffe ». Au contraire, un prêtre n'a pas hésité à donner l'absolution à un extrémiste royaliste que l'on enterrait en survolant la tombe en avion. Pas de terre, donc pas d'inhumation : il n'a pas désobéi au Pape. L'affaire fait grand bruit et amuse fort, sauf dans les couloirs de la Curie ou dans ceux d'*Action française*.<sup>27</sup>

En ce même mois de mars, marquant son dédain et affirmant son glaive, Charles Maurras fait paraître une petite publication qui ne sera pas sans causer quelque bruit, en particulier outre Manche, *L'Anglais qui a connu la France*. Le petit livre de 77 pages est édité par Les Cahiers de Paris, dirigés par Claude Aveline et Joseph Place. Cette édition reste confidentielle, la parution étant limitée à 1500 exemplaires numérotés. Il est à noter que ce cahier, le N° X, est tiré sur différents papiers, 50 sur vergé d'arches, 1425 sur vélin d'alfa, 25 sur papier de Madagascar, ceux-ci étant réservés à des souscripteurs, médecins bibliophiles et membres bibliophiles du Palais. Cette précision, qui éclaire l'aspect de complicité familiale et bourgeoise des dernières publications de Maurras, montre combien son public fervent s'est restreint, depuis la mise à index de 26 et sa récente application. Elle nous a paru intéressante à mentionner dans ce cas précis en raison des conditions si particulières de la parution.

---

<sup>27</sup> Source : site BNF gallica : La Croix, art : *Primauté du Spirituel*, 27 mars 1928.

#### 1.4 L'Anglais qui a connu la France

L'essai, à visée légèrement biographique, raconte et commente le voyage que fit en France Monsieur Courtenay Bodley, et l'ouvrage *France* qu'il publia ensuite. Une préface nous éclaire sur les raisons présentes de la publication de cet essai, à la rédaction fort antérieure, selon Charles Maurras : « Dans un très remarquable article paru l'automne dernier, à la *Nineteenth Century and after*, le Révérend Longford est allé jusqu'à se demander si la publication en 1898 du livre de Bodley intitulé « *France* » n'est pas à l'origine de tout notre mouvement de réaction politique. Il serait à peine exagéré de faire place à M. Bodley dans le collège des maîtres directs. Si, pour ma part, je ne l'ai connu qu'après 1900, après la rédaction de *L'Enquête sur la monarchie* et la fondation de l'Action Française, la lecture de son livre m'a causé quelques-unes des plus rares satisfactions de ma vie : sans pouvoir en admettre les conclusions littérales, je trouvai ce beau livre si plein de vérifications et de suggestions décisives que je laissai éclater mon enthousiasme dans un petit travail destiné à le résumer plus qu'à le juger. A quelques termes près, les pages qu'on va lire datent de vingt-cinq ans. »<sup>28</sup>

Il est bien évident que Maurras ne peut permettre de voir sa doctrine et sa ligne politique attribuées à un autre, un étranger, par un étranger. Il ne doit qu'à lui-seul, et à quelques maîtres discrètement évoqués, la force dynamique de sa pensée. Mieux, il en affirme l'aura, l'influence et la prééminence, de la façon la plus habile, en dédiant le petit essai à de nouveaux amis : « Il me paraît juste de dédier ce portrait, cet éloge de *L'Anglais qui a connu la France*, aux amis nouveaux qui, d'Oxford, de Harvard et de tous les hauts lieux de la culture d'outre-mer s'intéressent au sort de nos jeunes doctrines et suivent ou discutent l'impulsion qu'elles donnent à l'intelligence et au cœur français. »<sup>29</sup>

Comment mieux dire l'importance et l'actualité de ses écrits ? Les universités, prestigieuses, l'accueil intéressé que l'on y fait à ses théories, tout cela a de quoi compenser les vexations diverses que l'on croit bon de lui infliger chez lui. L'opportunité de la publication ne fait guère de doute, et il est bon de rappeler la fermeté du contenu. Maurras nous présente tout d'abord M. Courtenay Boyle comme « un amoureux » de la France, ce qui permet à ses propos d'avoir quelque poids. Si « l'Anglais » n'eût pas aimé notre pays, à quel titre écouter ses remarques ? Filant d'une façon assez voltairienne le procédé du regard extérieur, cet « ingénu » britannique considère attentivement la France, et ce qu'il en dit ne

---

<sup>28</sup> Charles Maurras, *L'Anglais qui a connu la France*, préface, p 7-8. Ed. Les Cahiers de Paris, n° X, Paris 1928.

<sup>29</sup> Ibid. préface, p 8.

peut que plaire à un français patriote : ainsi Maurras le cite-t-il complaisamment : « Une aimable banalité sur la France, dite par un Français n'a aucun prix. S'il a du goût, il évitera de l'écrire. Mais, venu du dehors, le mot le plus simple, parti du cœur, va droit au cœur. Je n'ai point entendu sans un mouvement de plaisir un sujet britannique déclarer que notre territoire est « la partie de l'Europe la plus agréable et la plus riche » ; que nous parlons « une langue de grâce et de clarté » ; que l'on trouve des « traces » de « la civilisation française » « dans toutes les classes de la société » et que c'est ainsi que nos « ministres » et nos « hauts fonctionnaires », quoique très rarement recrutés dans les rangs élevés de la nation, arrivent à remplir leurs fonctions importantes sans la maladresse qui caractérise les hommes nouveaux dans d'autres pays. »<sup>30</sup>

On le voit, ces affirmations ont de quoi plaire au partisan d'une race française de langue et de culture, d'autant qu'il pense cet Anglais amoureux de la France éclairé par les beautés de cette terre française qu'il aime tant. Laisant un instant Courtenay Bodley à ses admirations, Charles Maurras se penche sur un autre livre, « *L'énergie française* », rédigé par Gabriel Hanotaux. Ecorchant au passage « le ton officieux ou même officiel de l'ouvrage, et son fumet parlementaire, » Maurras reconnaît néanmoins à l'ancien ministre l'amour du sol natal comme il lui reconnaît le grand mérite de faire un pèlerinage « historique » en France et de dire fermement que la « conception » du pays date en réalité « de l'union violente de la Gaule avec Rome. ». Maurras se déclare en cela pleinement d'accord avec M. Hanotaux : « Religion, langue, civilisation, administration, unité, tout jaillit comme un sang généreux du cœur romain de la France. ».

Après avoir laissé les deux ouvrages à plat sur sa bibliothèque, Maurras compare leurs analyses, très proches. Les deux écrivains, l'Anglais et le Français s'étonnent tous deux du pessimisme dans lequel ils voient sombrer nos compatriotes. Un pessimisme profond, un mal de l'âme contre lequel le ministre écrit, décrivant à la France, jeune fille boudeuse, toutes ses raisons d'être heureuse, sa beauté, son activité, son histoire, son art : « Tu seras énergique, lui dit-il, si tu prends conscience de l'énergie qui vit en toi. ».<sup>31</sup>

Le remède au même mal, apporté par « l'ami anglais », est de nature plus analytique. Bodley consacre huit années entières à visiter, Paris, La Corse, l'Algérie, les provinces, en des lieux fort différents. Et il analyse ce qu'il voit, sur le plan physique et historique, en y intégrant un troisième élément. « *Quelles sont nos institutions ?* » Avec une constance admirable, le brave homme étudie les lois constitutionnelles de 1875, sans oublier les

---

<sup>30</sup> Ibid. p. 16.

<sup>31</sup> Ibid. p. 25.

amendements. Il cherche à comprendre les plus hautes fonctions de l'état français et son fonctionnement, jugeant le jeu des partis : « Royalistes, Bonapartistes, ralliés, centre-gauche, opportunistes, radicaux et socialistes sont ramenés à leurs composants. »

Et notre Anglais est formel : nous sommes malades de nos institutions ; « Nous sommes dévorés par le fonctionnarisme, accablés par l'Impôt » et nous l'acceptons mal ; alors que l'Anglais « porte le même mal d'un cœur allègre, et ne cesse de célébrer sa joyeuse et vieille Angleterre, le français s'écrie « Pauvre France ! » à tout venant. »<sup>32</sup> « Un Pessimisme aigu et contagieux » pense Bodley qui ajoute que les maîtres de la pensée contemporaine ajoutent encore à ce pessimisme – le pays est l'un des plus mal gouvernés qui soit – par leurs critiques âpres et ironiques. Mais pourquoi ? Et Bodley, un peu tâtonnant, en vient à énoncer une opinion fort intéressante : « Le pessimisme des français leur vient, assure M. Bodley, de la *combinaison du gouvernement parlementaire avec la centralisation.* »

L'on peut comprendre l'intérêt de Maurras pour le livre qui énonce si bien cette vérité récurrente dans sa prose. Par la suite, citant toujours çà et là l'essayiste anglais, il nous montre la surprise, pour un Anglais, de voir tant de bons habitants de nos régions suivre les ordres venus de la capitale. Le « préjugé anglais » considère la centralisation non seulement comme une œuvre absurde et mauvaise, mais comme une œuvre nulle ou destinée à s'annuler : ainsi Bodley, en visite à Lyon chez le préfet du Rhône, s'étonnait-il de le voir « entouré de bons Lyonnais, se faisant gloire de leur esprit indépendant mais n'ayant point l'air de considérer le commissaire du gouvernement comme un ennemi. » Faut-il penser que ce qui est mauvais pour les Anglais est bon pour les Français ?

Le « naïf » Bodley franchit le pas, aussitôt vertement repris par Maurras. Non, la centralisation n'est pas bonne, elle est un fléau véritable : « ce régime sépare de la vie publique les meilleurs citoyens, les plus directement intéressés au bien de tous. [...] Ils se réfugieront dans l'inertie et l'abstention, bien convaincus de la vanité de leurs efforts. Utiles dans leur petit monde où vous les annulez, ils se sentiront noyés dans l'énorme masse volante. ».<sup>33</sup> C'est la centralisation qui ôte aux gens tout esprit d'entreprendre. Le commentaire, peu à peu, selon une tendance caractéristique de Charles Maurras, s'émancipe du sujet premier pour offrir une tribune et un déroulement aux idées du prétendu commentateur.

Le ton devient plus sec, plus incisif, plus décisif également. Maurras affirme où Bodley interroge. Il reprend l'exemple du ministre Hanotaux, qui n'est en rien

---

<sup>32</sup> Ibid. p. 28.

<sup>33</sup> Ibid. p. 37.



décentralisateur, tout au contraire, mais qui n'a pu s'empêcher de noter que « partout, sur tous les points du vieux sol gaulois, il y a eu une vie locale intense et comme une formation spontanée de civilisation. » Le propos, que cite Maurras, lui semble fondamental. Hanotaux s'intéresse à des Normands : « Ah, ils y tenaient, à leurs lois, à leurs usages et à leurs coutumes ! » et lui à ses Provençaux : lorsque « les privilèges des communautés furent abolis dans l'étrange nuit du 4 août, plus d'une communauté provençale, en approuvant cet acte, demanda qu'il fût pourtant soumis à la ratification des Etats locaux et suivi de l'établissement d'un « régime provincial. »<sup>34</sup>

Poursuivant cette même analyse, M. Bodley observe les politiciens centralisateurs français : triste spectacle, en vérité, car La France, qui a construit son système parlementaire, depuis Voltaire et Montesquieu, sur le système anglais, ne possède pas ces partis sages et ordonnés qui sont le fait d'une vision politique apaisée et ancrée dans la tradition ; tout au contraire, comme le souligne Maurras, pour Bodley « La base du parlementarisme manque aux Français, nous n'avons pas de partis au sens anglais, et nos partis, au sens français, ne sont que des pillards qui vivent de l'Etat. En temps ordinaire, la politique ne séduit que les gens qu'elle peut nourrir, c'est à dire les classes les moins recommandables de la nation. » Bodley a rencontré ces tristes opportunistes et s'en est détourné : « Il cherche les Français étrangers à la politique. Ils sont nombreux, observe-t-il. Ils forment, ajoute-t-il, la vraie force de la nation. »

Hanotaux voit, de même, la force du pays dans les petites gens et dans leur épargne, ce fameux « bas de laine » ancestral qui permet à « de grands établissements financiers d'établir leur puissance et d'étendre celle du pays au dehors par la concentration et l'utilisation de cette infinie quantité de petits capitaux. » Mais là où l'ancien ministre ne voit pas le mal, Maurras s'indigne, car « les intermédiaires financiers qui disposent de ces valeurs immenses *ne sont pas tous des Français.* »

Bodley, poursuivant son analyse, déclare que « la distribution publique des mêmes forces est viciée par la machine parlementaire et l'anarchie qu'elle produit. L'aspect ordonné qui tient à la centralisation la fait admettre de Français pour lesquels le plus grand principe est celui de l'ordre, Français habitués à tout ordonner, de la toilette à la table, et qui « sont accoutumés instinctivement à classer leurs idées, et leur éducation, à tous les degrés, développe cette tendance. »<sup>35</sup>

---

<sup>34</sup> Ibid. p. 41.

<sup>35</sup> Ibid. p. 53.

Cet amour inné de l'ordre sauve la nation de l'incompétence, voire de la malhonnêteté de ses gouvernants. Cependant, deuxième grave reproche que l'on peut faire à ceux qui gouvernent la France, ils sont dissociés de l'élégance, du « bon ton » et des lumières de l'esprit : « en règle générale, l'élégance, la politique et la culture se rencontrent rarement sur un terrain commun. ». Maurras déplore cet état de fait comme il en affirme la pérennité, depuis le voyage de M. Bodley.

« Le salon » n'existe plus et les penseurs dédaignent la politique : ils n'exercent pas ou dédaignent d'exercer « une influence sérieuse » en politique comme ailleurs. C'est ainsi que les individualités brillantes de cette société s'éparpillent au lieu de se fédérer, nourrissant l'impression de la vanité de tout effort particulier. Enfin, la classe autrefois dominante, l'aristocratie, s'est vue rejetée du monde politique par le régime parlementaire. Elle est devenue oisive, n'ayant nulle place à exercer, et avide d'argent. « L'argent, qui se mêle de tout est donc en train de tout corrompre, parce qu'il n'y a point d'autre facteur puissant à lui opposer. ».<sup>36</sup>

Ainsi « la classe » accepte-t-elle fort mal les membres des plus honorables familles du pays s'ils n'ont point de particule, alors qu'elle ouvre grand ses portes « aux gens que Barrès désigna un jour d'un grand mot sommaire, *les Rastaquouères*. » Achevant le raisonnement, Maurras affirme que le grand mal de ce système social vient de l'absence de l'exemple : « La vérité est que l'ancien nœud vital de la France, où tout se raffinaient, s'épurait et donnait la fleur s'est évanoui : *Il n'y a plus de cour ni de monarchie*. C'était le but de l'activité spontanée de la race entière. De là partait la direction sous forme de conseil ou d'ordre, de précepte ou d'indication, et là convergeait en conséquence le total des énergies. »<sup>37</sup>

Afin de conclure, Maurras poursuit le croisement des idées de Courtenay Bodley et de Gabriel Hanotaux, l'un affirmant avec un accent britannique ce que l'autre ne peut penser, étant trop impliqué dans ce système : trois causes essentielles pervertissent l'énergie française : « Il existe un premier dommage que le parlementarisme cause au pays. Secundo : la bureaucratie centralisée oppose des entraves à la libre expansion des personnes et surtout des communautés. Enfin il y a dissociation évidente des éléments de la race, de la civilisation du pays. Triple gémissement assez distinct de nos jours. ».<sup>38</sup> Il s'ensuit un désir non de jardin anglais, trop fouillis, trop libre, mais français, clair et ordonné, où le génie national retrouvé pourrait enfin s'exprimer, un vœu pieux tant que subsistera « ce triple malheur : désordre

---

<sup>36</sup> Ibid, p. 64.

<sup>37</sup> Ibid. p : 67-68.

<sup>38</sup> Ibid, p : 69.

politique, embarras administratif, dissociation générale... » Contre « cette triple peste », il reste « une poignée de bons citoyens », écrivant « de bons livres » pour guérir le pays de ce mal.

Le petit livre, publié à titre discret, presque intime, semble le résumé politique de la vision de Charles Maurras ; une vision qu'il donne pour partagée, selon une ancienne analyse anglaise prise dans un commentaire ancien de vingt-cinq ans, qui lui semble des plus actuels. C'est une façon, assurément, de rassurer les monarchistes qui doutent de son bon vouloir, les critiques, qui ne mesurent pas sa fidélité à cette mission d'écriture dénonciatrice et, par la simplicité des arguments fournis, une façon habile de mêler le principe même du gouvernement aux affairistes, de parler de ces petits épargnants du « bas de laine » qui ne voient pas le bénéfice de leur épargne s'ils n'en sont pas spoliés. *L'Anglais qui a connu la France* ressemble à un petit livre d'éloges. Il n'en est pas moins un pamphlet antirépublicain ressassant toutes les haines réchauffées prêtes à s'épandre.

### 1.5 A boulet rouge

Tenant toujours la plume et fourbissant le reproche, Maurras attaque ferme au cours de cette année 1928. Il reprend la démonstration monarchiste et l'actualise, n'ayant de cesse de comparer les malheurs que la République attire sur la nation et les bienfaits qu'offrirait le roi. Tenant absolument à se rapprocher des monarchistes, il édite deux textes dont la déférence et la soumission ne peuvent laisser place au doute : le premier, *Le Roi et les Provinces*, reprend et glorifie les propos d'une lettre adressée à un monarchiste « inoubliable lettre sur la décentralisation » par Monseigneur le Duc d'Orléans : « La décentralisation, c'est l'économie, c'est la liberté, c'est le meilleur contrepois comme la plus solide défense de l'autorité... »<sup>39</sup>

Le second écrit, *La Nation et le Roi*, est un véritable manifeste à la gloire de la restauration des Bourbons, unique contrepois à la déliquescence annoncée : « Les révolutions ont permis à un peuple étranger, à une confédération de peuples étrangers, de s'élever sur nous et de régner sur nous. En s'emparant des bureaucraties de l'Etat, en présidant aux comédies électorales, en réglant la parade parlementaire, l'Etranger de l'intérieur peut encore tromper un petit nombre de bons français amis d'une illusion qu'ils estiment commode. Mais cette illusion, ils la paient, leur consentement aux fictions

---

<sup>39</sup> Charles Maurras, texte extrait de *Guirlande à la maison de France*, dans *La Revue fédéraliste*, N° 100, Paris 1928.

constitutionnelles les promène de déconvenues en déconvenues, et l'histoire de leur opposition ne se compose que de culbutes. »

Dans ce même texte, sur un ton encore plus lapidaire, Maurras exhorte « les bons français inaptes à servir les juifs et les métèques » à en user comme Jeanne d'Arc avec les Anglais : «Le nationalisme français implique donc une action révolutionnaire. Mais depuis trente ans quelques-uns des principaux directeurs de ce mouvement ont compris que, le mal venant de l'Etat, du pouvoir, toute tentative nationaliste se doit de commencer par nationaliser le pouvoir. Cette maîtresse-vue, qui rallia tant de dévouements et d'intelligences et qui soulève aujourd'hui un peuple, n'aurait jamais été possible sans un fait historique immense et dont les conséquences ne font guère que commencer ; le programme énoncé à la même époque par Monseigneur le duc d'Orléans, digne et légitime héritier des pères de notre patrie, correspondait exactement à cette insurrection nationale. »<sup>40</sup>

Les violentes attaques, dont ces citations offrent quelque exemple, n'ont de cesse. Ainsi Maurras s'en prend-il aux « coups bas » portés par le parlement contre les grandes forces du pays, ses enfants et son église. Paru dans l'Almanach de l'Action française pour l'année 1928, un texte intitulé « *L'Ecole laïque contre la France* » voue l'école aux gémonies : il commence ainsi :

« Un système d'abêtissement :

Il faut en finir avec le carnaval de la liberté de l'esprit.

Il faut en finir avec la plus sournoise mais la plus odieuse oppression intellectuelle qui ait pesé sur le pays.

Il faut en finir avec la théocratie kantienne et roussienne qui accable écoliers et contribuables français. »

L'ensemble de l'article tempête contre cette école qui a supprimé le catéchisme : « il propageait tout l'essentiel de la morale et de la religion, il apprenait aux bambins ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter, et comment, et pourquoi. » On l'a remplacé par « le manuel de morale laïque » « le bien pur pour le bien sec ! Le devoir de croire au devoir ! » Autant de présupposés inadaptés et faux, qui débouchent sur : « une fois sur dix, éducation pervertie, neuf fois sur dix, néant d'éducation, d'où il résulte que le « petit sauvage » demeure in-éduqué et qu'il se produit un formidable développement de criminalité dans l'enfance et dans la jeunesse. »

On a supprimé les fables, on le veut, on y tient. La deuxième affirmation déclare que « Tout le régime d'enseignement désigné sous le nom de laïcité représente un système complet

---

<sup>40</sup> Charles Maurras, *La Nation et le Roi, Guirlande à la maison de France, La Revue fédéraliste n° 100*, Paris, 1928.

d'embrigadement et de domestication des intelligences et des consciences populaires. » Pire, le système est pervers car « Un fils de famille bourgeoise a la chance d'apprendre une autre morale que la prétendue éthique indépendante et ses burlesques fariboles : un enfant du peuple, non. » Dans ces pages terribles, Maurras accuse la « morale rousso-kantienne » d'être un « mécanisme d'abrutissement », un « instrument de démoralisation » d'où découlerait la ruine morale du pays : « Cela tue le pays. Cela tue l'esprit du pays. »

Car ce laïcisme est devenu un dogme, celui de l'anticatholicisme, « c'est-à-dire la haine des idées, des sentiments, des images du culte et de l'ordre, qui ont composé les 90 centièmes de la tradition mentale et morale du peuple français. » La troisième affirmation poursuit ce compte d'ignominie : l'Histoire de France, à l'école, est professée par des maîtres qui ne croient pas à l'histoire ou qui croient l'histoire de France « mauvaise » jusqu'à la Révolution qui semble une revanche sur les siècles passés...

La quatrième assertion s'intéresse aux instituteurs : ce ne sont pas des responsables, mais des victimes, qui n'ont pas appris les doctrines qui les eussent sauvés, celles de Taine, Comte, Renan, Fustel ou Le Play, doctrines dont « l'Action française a opéré la synthèse en 1900 » et qui « entrèrent pour une grande part dans cette renaissance de l'orgueil français qui aura fait le caractère des quatorze années qui suivirent. Notre enseignement libre, ajouté aux enseignements religieux, qu'il doublait, secondait, au lieu de les contredire, notre enseignement fit ce que l'enseignement officiel avait manqué. » Selon Maurras, une secte a tout gouverné, une « Contre-église, celle de la III<sup>ème</sup> République. »

Enfin, en dernier objet de mépris, vient l'argent, scandaleusement demandé à chacun pour payer cette école : « il suffit pour condamner cette école que, enseignant la doctrine de quelques-uns, elle soit payée par tous et obligatoire pour tous, en particulier pour ceux qui n'ont aucun moyen de se défendre contre ses inventions, ses conjectures, ses frénésies et ses fanatismes. »<sup>41</sup>

Comme on le voit, Maurras riposte, il tient à être ce champion du monarchisme et de la contre-révolution nationale qui ne s'est pas trompé naguère et ne se trompe pas depuis. Il condamne, il admoneste, il fait flèche de tout bois. S'en prenant aux traités pacifistes qui nous désarment, il rédige encore *La Démocratie, la Marine et les colonies*, article qui fustige l'incapacité du gouvernement français à assurer l'ordre et sa pérennité dans l'empire colonial : pourquoi tant d'incurie ? Il faut dénoncer la difficulté où nous serions, si un conflit éclatait, à trouver les cent millions d'hommes dont nous aurions besoin pour vaincre.

---

<sup>41</sup> Charles Maurras, art. *L'Ecole laïque contre la France*, Almanach de *L'Action française*, année 1928.

Pour Maurras, l'éclatement tient à l'absence d'une marine digne de ce nom. Les pourparlers qui tendent à limiter, ici et là, nos forces maritimes oublient que le devoir d'une bonne administration de l'empire tient à des communications rapides d'un bout à l'autre de cet immense territoire. Comment l'assurer sans des forces navales suffisantes et bien gouvernées ? Fort mal, assurément : « Notre empire colonial nous est nécessaire. Nous avons besoin de lui pour maintenir et nourrir notre puissance métropolitaine ; c'est seulement avec son empire colonial que la France atteint aux cent millions d'habitants qu'espérait le général Mangin pour nous permettre d'équilibrer nos ennemis sur le continent. Mais l'empire sera coupé et nos cent millions d'hommes seront privés de communication s'il nous manque la liberté de la mer. Cette liberté, une flotte l'assure. Et nous ne l'avons pas ? Et nous ne la construisons pas ? Ou nous ne la construisons qu'à petits morceaux ! Pourquoi ? Par la seule raison que nous vivons sous le régime de « la femme sans tête » comme disait Sembat. »<sup>42</sup>

Durant toute l'année 1928, Maurras poursuit la charge contre les traîtres de la paix, contre Briand qui signe avec Kellogg un pacte de renonciation à la guerre : aux voix qui ricanent qu'une guerre entre la France et les Etats-Unis n'était guère d'actualité, le secrétaire d'état américain répond qu'il appartient à toutes les puissances intéressées de mettre de même « la guerre hors la loi ». Parmi les états signataires, outre la France et les Etats-Unis, se trouvent la Belgique, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Japon, la Tchécoslovaquie, la Pologne et surtout l'Allemagne, sous la houlette de Gustave Stresemann. C'est une victoire de Briand que la presse parisienne salue de grosses manchettes : « La Guerre millénaire mise hors la loi ! ». Quinze nations se sont ainsi engagées, le 27 août 1928.<sup>43</sup>

De même, les jeux olympiques ont eu lieu, à Amsterdam, sans exclusion de concurrents, un air de trêve et d'entente met au passé les protestations bellicistes d'*Action française*. Petite récréation dans cette agitation du monde, Maurras continue à composer des vers : ainsi date-t-il, dans *La Balance intérieure*, un poème, *Vieille chanson ou l'autre signe* de septembre 1928.

Cette pièce, mêlant le décasyllabe et le pentamètre, est composée de cinq quatrains de rimes croisées qui figurent l'oscillation de la pensée entre la triste constatation du réel, le corps se fait vieux :

---

<sup>42</sup> Dans cet article « *La démocratie, la Marine et les colonies* » du 10 avril 1928 paru dans *Les Cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts*, Charles Maurras extrait ce paragraphe du chapitre XVII de *Kiel et Tanger*. L'essai politique, écrit en 1905, complété et publié en 1910, augmenté en 1913 et 1921, est à nouveau publié en 1921. Il fait l'état de nos faiblesses militaires, lesquelles sont liées à l'inertie du système républicain. Il est par ailleurs à remarquer qu'il aime à citer Marcel Sembat, le socialiste ayant prédit, aux dires de Maurras, la fortune du monarchisme si la République ne parvenait pas à s'imposer.

<sup>43</sup> Source ; site BNF : gallica : Art : *Il importe d'envisager le pacte ( Pacte Briand- kellogg ) avec prudence*, L'Echo de Paris, 28 août 1928.

« J'ai subi le vol des astres, la course  
Oblique des cieux  
D'ainsi naviguer aux flammes de l'Ourse,  
Le temps m'a fait vieux »

Et, malgré l'approche de la mort,

« Les muscles raidis, les yeux qui se brouillent  
Contiennent la mort. »

Reste la volonté intacte de l'âme. Il demeure ce qu'il a toujours été, de sa jeunesse jusqu'à sa maturité, une pensée qui ne peut renoncer, une voix de conscience, indomptable, à laquelle s'est dévoilée une Vérité millénaire :

« Quel est donc ce chant qui sourd et qui monte  
Plus haut qu'autrefois ?  
Au secret d'un cœur où rien ne la dompte  
Quelle est cette voix ? »

Certes, cette âme forte dans ce corps affaibli est peut-être mue par un fol orgueil :

« Ame, mettrais-tu  
Plus haut qu'il ne sied l'orgueil de te rire  
D'un lustre abattu ? »

Mais toute voix devra s'éteindre, n'étant chantée

« Que pour oublier le risque d'éteindre  
L'acre vérité. »

(Vieille Chanson ou l'autre signe, septembre 1928,  
*La Balance intérieure.*)

Vérité de la mort, souveraine, de l'éphémère chanson de l'âme. Un ton, un peu désenchanté suit les fluctuations d'un propos mélancolique. Les vacances s'achèvent, à Martigues, le bruit du monde revient, assourdissant.

A Paris, la valse des ministères continue. Raymond Poincaré constitue un nouveau cabinet, de droite modérée qui se prive d'Edouard Herriot. Le départ du socialiste satisfait une partie de l'opinion et navre l'autre. Les radicaux-socialistes sont à leur tour divisés lors du congrès d'Angers, malgré la fermeté d'Edouard Daladier. Le 28 octobre, les comités radicaux-socialistes des Charentes ayant décidé d'élever à Pons un monument à la mémoire d'Emile Combes, le père de la loi de séparation de l'Eglise et de l'état, un jeune homme mutilé, à coups de marteau, le visage du « petit père Combes. » Il est blessé mortellement par un gendarme. Quarante-huit manifestants d'Action Française sont arrêtés, Maurras soutient

que le véritable combat pour la religion catholique n'a nul souci d'un index abusif. A la chambre, l'agitation, extrême, tient à l'anticléricalisme vigoureux qui agite les rangs. C'est dans cette atmosphère fiévreuse que l'Assemblée vote une loi contre les congrégations religieuses.<sup>44</sup>

A la fin de l'année, alors que des bruits inquiétants viennent des Etats-Unis, ce pays compte plus de 10% de chômeurs, un scandale financier ébranle la capitale. La banquière Marthe Hanau a été arrêtée et inculpée d'infraction à la loi sur les sociétés, d'escroquerie et d'action illicite sur les marchés financiers. Avec son ex-mari, Lazare Bloch, elle avait fondé *La Gazette du franc et des nations*, attirant un grand nombre d'épargnants dont elle jouait l'argent... au casino ! Les grandes banques demandent une enquête, le scandale est retentissant et le gouvernement se voit obligé d'intervenir, un peu tard, il est vrai. Une foule furieuse se réunit devant le bel immeuble de la rue de Provence, la ruine menaçant les petits épargnants naïfs.<sup>45</sup>

Lorsque commence l'année 1929, les remous de l'affaire de « La Banquière » secouent encore le Tout-Paris. Signe précurseur d'une crise plus grande, ils offrent à *L'Action française* une opportunité de plus pour fustiger le monde de l'Argent, les affairistes cosmopolites et les parlementaires véreux. Il sera repris, sans cesse, avec le thème d'une école dévoyée et insuffisante, qui sacrifie à la science les humanités classiques, c'est-à-dire la réflexion et le savoir véritable né de la sagesse passée. Une école insuffisante, des maîtres mal formés, une université « enjuivée » et jacobine, ouverte à des étudiants ignorants, l'enseignement du latin ayant été bradé par la réforme éducative de 1902 :

« Dans la curée de la victoire dreyfusienne, parmi les satisfactions promises aux partis avancés, il y avait d'abord la diminution du service militaire, qui fut réalisée en 1905 (21 mars), ensuite l'accession la plus large possible des élèves et des maîtres à l'enseignement supérieur sans passer par l'enseignement secondaire. » Maurras dénonce hautement cette cuisine éducative qui a détruit une élite véritable : « Le latin étant le signe visible de la différence – le latin n'était pas enseigné à l'école primaire. Il restait le fait de l'enseignement privé à l'école élémentaire – on fit du latin une spécialité, on lui donna d'autres spécialités pour égales, on appela baccalauréat un examen qui pouvait ne comporter ni une page de latin ni une page de grec, et ainsi fut construit en partie, en partie amorcé, le pont qui menait directement du primaire au supérieur sans entremise d'aucune sorte. Un public était garanti

---

<sup>44</sup> Source : site BNF gallica : Art : *Il faut un chef (nouveau ministre Poincaré)* L'Echo de Paris, 28 nov. 1928.

<sup>45</sup> Chronique du XXème siècle, art. *Marthe Hanau, la banquière sans scrupules, est arrêtée*, décembre 1928, op. cit. p : 392.



aux professeurs de faculté. Des carrières nouvelles étaient assurées à de prétendus « humanistes modernes », et la barbarie démocratique eut un nouveau moyen d'action sur les multitudes et sur les élites de ce pays. »<sup>46</sup>

Si le thème des inepties ou des abus de l'école républicaine devient important, c'est que l'école laïque, fortement soutenue par la population, reste le fer de lance de ce régime démocratique qu'il faut désormais ébranler. Le temps de l'Union sacrée est loin ! Autant d'affaires fâcheuses, « parisiennes », permettent de fixer dans l'opinion, rurale en particulier, quelques préjugés durables : Paris ne pense qu'aux siens, Paris méconnaît ou déteste le monde paysan : « On était convaincu, dans les campagnes, que l'école, le cinéma, la littérature et la presse n'avaient qu'un but : insuffler aux enfants des campagnes le mépris de la vie aux champs, attirer à la ville les meilleurs éléments de la jeunesse paysanne, vider les campagnes en un « exode rural » qui brisait le cœur. »<sup>47</sup>

Alors qu'un exode rural important s'amplifie, seuls les conservateurs louent les vertus rustiques, l'isolement « aux champs », opposant de plus en plus la Terre, tellurique et féconde, porteuse d'un instinct d'harmonie,<sup>48</sup> et le capitalisme d'industrie, anonyme, dévoré par l'argent international : « Il semblait aux paysans qu'il n'y avait plus de chef politique ni d'institution républicaine capable de s'intéresser, de comprendre ou de prendre en main le malheur des campagnes. Gauche ou droite, la politique leur semblait dominée par le désir de s'approvisionner moins cher à l'étranger, quel qu'en soit le coût pour l'avenir du pays et celui de la petite exploitation. Et aucune voix ne s'élevait dans le monde intellectuel ou littéraire pour rendre au paysan français un peu de sa dignité en lui expliquant que ce qui lui arrivait n'était pas le résultat de la paresse, de la stupidité ou de l'abdication morale. »<sup>49</sup>

C'est ainsi qu'un fort ressenti monte des campagnes et que l'on voit s'opposer les travailleurs aux mains sales et les autres, petits cols blancs traîtres à leurs racines. Le peuple se voit coupé en deux, et aux ouvriers pervertis par « les rouges » s'opposent les « braves paysans » demeurés fidèles aux blancs. Or le monde agricole vit des heures difficiles. Depuis la fin des années 1920, le long déclin des campagnes est amorcé : « Les prix agricoles ne

---

<sup>46</sup> Charles Maurras, *Réflexions et souvenirs, Les Humanités classiques*, article paru dans l'Almanach d'Action française, année 1929.

<sup>47</sup> Robert O Paxton, *Le Temps des chemises vertes, révoltes paysannes et fascisme rural, -1929-1939-* op. cit. p. 24.

<sup>48</sup> En 1929 paraît *Colline*, de Jean Giono, œuvre à la gloire de la Terre, du dieu Pan et de la noblesse enracinée dans l'âme paysanne par les forces telluriques qui l'entourent.

<sup>49</sup> Robert O. Paxton, *Le temps des chemises vertes*, op cit. p. 23.

cessant de décroître, et durablement, bien des familles avaient beau redoubler d'efforts, elles n'arrivaient plus à joindre les deux bouts. »<sup>50</sup>

Travaillant toujours l'opinion, le second volet de l'entreprise maurrassienne repose plus que jamais sur une germanophobie viscérale doublée d'un très fort sentiment de trahison interne. En juin 1929, la conférence de Paris fixe les dommages de guerre. Le plan du banquier américain Young diminue sensiblement la dette allemande par rapport au plan Dawes de 1924 : l'Allemagne paiera – 116 milliards de marks lui sont demandés – mais le remboursement sera échelonné sur cinquante-neuf ans, c'est-à-dire jusqu'en 1988... En outre, le gouvernement allemand redevient maître de ses finances, toutes les commissions de réparations doivent cesser tout contrôle. Une banque internationale sera chargée de répartir les indemnités. L'on devine sans peine les hurlements au scandale, à la captation d'intérêt, à la trahison pure et simple des enfants morts de la Patrie, émis, en France, par les feuilles nationalistes. En Allemagne, c'est encore pire : des foules immenses se réunissent contre les réparations de guerre, des manifestations sont partout organisées par les nationalistes allemands, les Nationaux-socialistes et les Casques d'acier. Ces mouvements se rapprochent dangereusement les uns des autres. Malgré ce climat d'agitation extrême, la république de Weimar ratifie le traité Young.<sup>51</sup>

En Juillet, Raymond Poincaré, malade, démissionne. Son intervention, décisive, a redressé la monnaie française, et les français de droite se sentent orphelins d'un homme qui a présidé aux destinées du pays pendant quelques vingt ans. Qui, pour le remplacer ? L'on croit savoir que le Président Doumergue va appeler Aristide Briand pour former le nouveau gouvernement. Pour *L'Action française*, c'est tomber de Charybde en Sylla. Maurras condamne le parlementarisme honni, toute tribune lui étant bonne, avec une conviction devenue paroxystique : ainsi s'exclame-t-il dans son « allocution pour la réception de Charles Benoist à l'Institut d'Action française » discours tenu le 12 novembre 1929 : « Devant le péril national, il n'y a plus de république qui tienne ! la république viole les *Lois de la Politique française*, vous l'avez démontré, et démontré si fortement que personne, absolument personne n'a contesté la démonstration. »

---

<sup>50</sup> Ibid. p. 23.

<sup>51</sup> Source : site BNF Gallica *Le plan Young et la guerre*, important corpus d'articles : voir Le Gaulois, Le Figaro, L'humanité, 29 juin 1929.

Après avoir reçu ce discours d'éloges enflammés, Charles Benoist répond, exposant l'idée maîtresse de son livre sur Canovas del Castillo<sup>52</sup>, qui paraîtra dans *La Revue universelle*. Nous citons in-extenso quelques paragraphes de la conclusion de ce discours, afin de donner à voir la nature des propos tenus en public et cette idée, montante, d'un renversement « indispensable » du régime parlementaire corrompu : « Dans la vie de tous les pays, il arrive toujours un moment où ils se sentent foulés par des barbares, dont ils aspirent à être délivrés : barbares du dedans et du dehors ; invasion de hordes étrangères, ou agression de bandes formées à l'intérieur, nées de l'audace du vice encouragée par la défaillance du pouvoir. Ni contre les unes, ni contre les autres, La République démocratique ne saurait être une protection, encore moins une sûreté. C'est un régime sans ressort, parce que c'est une République sans vertu, même en ne prenant le mot que dans son acception de *virtu*, la qualité virile, ce qui fait l'homme.

A ce moment, quand le pays n'en peut plus, et, sans vouloir peut-être autre chose nettement, n'en veut plus, il faut que le Prince veuille. Que le Prince veuille fortement. Point n'est besoin d'avoir la majorité la veille, on l'aura dès le lendemain. Depuis les commencements de l'histoire, il n'y a pas d'exemple qu'un changement de régime ait été l'ouvrage d'une majorité. Le vœu public a toujours été la volonté d'un homme ou de quelques hommes, si cette volonté a été assez puissante et assez persévérante pour produire l'événement.

La Restauration espagnole est venue de l'exil. Toutes les Restaurations viennent de l'exil. Le jour où la nécessité s'impose, une frontière ne l'arrête pas. Non plus que ne l'arrête l'éternité qu'une constitution se décerne à soi-même dans un article déclaré sacro-saint. Ce jour-là, sans qu'on sache comment, le nécessaire devient le possible, et le possible, à son tour, devenu nécessaire, s'accomplit, sans qu'on sache pourquoi.

L'heure arrivée, la condition préalable remplie, alors : « Qu'il paraisse donc, Celui qui viendra délivrer la Nation de cette barbarie ! « *Qui que tu sois, implorait Barrès dans la fièvre de sa jeunesse, Axiome, Religion ou Prince des hommes !* »

*Non ! pas qui que tu sois.*

*Mais vous, qui êtes l'héritier de quarante rois de votre sang, le successeur de soixante-dix rois de nos trois races – Rois, pendant quinze siècles, des Francs, de France et des Français - , Vous dont la maison a fait la patrie ! »*<sup>53</sup>

---

<sup>52</sup> Canovas del Castillo (1828-1897) : politicien espagnol et théoricien de la monarchie, conseiller et ministre du roi Alphonse XII, assassiné par un anarchiste. Source : Joseph Pérez, *Histoire de L'Espagne*, Fayard, Paris, 1996, p. 626-636.

<sup>53</sup> Charles Benoist, *Revue : Les Cours de l'institut d'Action française*, n° 19, janvier 1930.

L'adresse au Prétendant en exil est sans équivoque : il est grand temps qu'il rentre et assume le rôle que lui impose l'Histoire.

Cette même année 1929 est également ternie d'un nouveau deuil, Antoine Bourdelle, le sculpteur et ami de Maurras, on se souvient de ses premiers vers, vient de mourir. C'est un mois difficile qui commence. Les nouvelles d'outre-Atlantique étaient inquiétantes, elles deviennent affolantes : un Krach boursier sans précédent éclate à Wall Street. La banqueroute est imminente, les épargnants, les sociétés, les banques sont en un rien de temps ruinés. Le capitalisme semblait triomphant. Comment comprendre ce désastre en cascade dans un système qui paraissait garantir une pleine et entière prospérité ? Par la spéculation, le vol des « filous ».

Les actions s'effondrent, les épargnants vendent, la panique est contagieuse. Et qu'attendre, en France, du gouvernement, quand le cabinet Briand est, à nouveau, renversé, quand les coalitions ne tiennent pas ? Vers qui se tourner ? Un héros, Foch, vient de mourir, en mars, et Clemenceau, en novembre. L'épithète ne sera pas la même. Il est mort, le vieil ennemi de l'Affaire Dreyfus, ce père-la-victoire si commodément appelé perd-la-victoire pour sa faiblesse lors de la signature du traité de Versailles.

Clemenceau, le républicain, le protestant, le franc-maçon : quelques phrases, qui plantent l'atmosphère de haine mieux qu'un plus long discours, le mot de Paul Copin-Albancelli : « Comment « Le Tigre » est-il demeuré aussi craintif sous le regard de la « Veuve » qu'un vulgaire matou devant le balai d'une concierge ? »<sup>54</sup> Ou la phrase de Léon Bloy : « Chaque fois que la République ôte sa chemise, c'est pour en mettre une plus merdeuse. Le maître, cette fois, c'est le dictateur, Clemenceau, environné de ses domestiques parmi lesquels le souteneur Briand et la fille Picquart. A quelle curée vont encore se livrer ces chiens ? »<sup>55</sup>

L'union sacrée est loin, et, avec elle, les échos triomphants de *L'ode historique à la Bataille de la Marne*. Désormais, dans *L'Action française*, le thème de la Victoire perdue tient lieu de poncif évident. Cependant, à Munich, d'immenses manifestations contre le remboursement des dettes sont organisées par le nationaliste Hugenberg et Adolf Hitler. Tous les journaux d'Hugenberg servent désormais de tribune au désir de revanche et de vengeance des Nazis.<sup>56</sup> Un vertige tient le monde, dégrisé, au bord des années trente.

---

<sup>54</sup> Paul Copin-Albancelli, *La Guerre occulte, les sociétés secrètes contre les nations*, Ed. Perrin et Cie, Paris, 1925, p. 37.

<sup>55</sup> Léon Bloy, *L'Invendable*, rééd. Robert Laffont, coll. *Bouquins*, 1999, p. 620.

<sup>56</sup> Source : site BNF gallica : Rubrique de presse « Le règlement de la paix » in *Le Temps*, avril 1928 à janvier 1930 ainsi que *Chronique du XXème siècle*, note Munich, 26 octobre 1929, op. cit. p. 401.

## 2. Les Ferments de l'émeute : 1930 - 1934

### 2.1 La montée des périls

Les débuts de 1930 sont difficiles, pour Charles Maurras, qui essuie la peine d'une désertion : un jeune rédacteur brillant de *L'Action française*, Jean de Fabrègues, lui fait part de son désir de départ. Fabrègues, profondément catholique, se fait un cas de conscience de rester, après l'interdit papal. Il souhaite fonder une nouvelle revue, anti-démocratique mais plus particulièrement catholique. Maurras essaie de le retenir, en vain. Jean de Fabrègues quitte *L'Action française* pour fonder « *Réaction pour l'ordre* », une revue qui ne tiendra que deux ans mais à laquelle collaboreront Bernanos, André Maurois, Maurice Blanchot. Maurras, déçu malgré son expérience des « dissidences », poursuit avec ceux qui restent, et notamment Maurice Pujo, qui, depuis qu'il a remplacé le défunt Marius Plateau, le vénère mais passe aussi pour « l'accaparer ».<sup>57</sup>

Dans le pays comme dans les bureaux d'*Action française*, l'atmosphère est électrique : aux nouvelles qui rassurent, comme la signature finale de l'Allemagne, lors de la Conférence internationale de la Haye, qui permet de régler globalement la question des réparations allemandes en suivant le plan Young, s'opposent celles qui fâchent. Si l'Allemagne ne peut payer, elle pourra demander un moratoire. Et qu'advient-il si elle ne paie pas ?<sup>58</sup> Les agitations de rue allemandes inquiètent, à juste titre. En Espagne aussi, l'émeute gronde, l'agitation sociale et politique est telle que le directoire militaire de Primo de Rivera ne peut faire face. Devant l'instabilité politique, économique, le général Francisco Franco donne des instructions à la garnison pour qu'elle se soulève contre cette dictature sans vigueur. Craignant la guerre civile, Primo de Rivera démissionne, à la fin de janvier. Il semble que son successeur, le général Berenguer entende obéir au roi et à la constitution espagnole : la république constitutionnelle serait-elle de retour, en Espagne ?

A Londres, la conférence sur le désarmement maritime n'est pas faite pour rassurer le camp des « militaristes » nationaux. L'Italie accepte une réduction de l'armement, à la condition que la réduction de l'armement français soit paritaire : n'est-ce pas fort dangereux, comme Maurras l'a déjà écrit, pour l'empire colonial français et pour la patrie, qui se voit peu à peu dépassée par « l'hégémonisme anglais » ?

---

<sup>57</sup> Stéphane Giocanti : *Maurras, L'ordre et le Chaos*, op. cit. p. 365.

<sup>58</sup> Chronique du XXème siècle, art. *Clôture de la Conférence de La Haye*, 20 janvier 1930, op.cit. p. 406.

## 2.2 Le lit de la corruption

D'ailleurs qu'attendre de ce gouvernement instable, à nouveau en crise. André Tardieu, qui était à Londres pour la conférence, a du rentrer tout de suite et solliciter du Président de la République la formation d'un autre gouvernement : Gaston Doumergue fait appel à Camille Chautemps, le président du groupe radical-socialiste... et c'est ainsi que Paul Reynaud devient ministre des finances. La nouvelle tourmente les milieux de la droite conservatrice et les petits bourgeois : est-ce bien le moment de confier les finances à des ministres aussi dispendieux, qui, sous couvert de redistribution des richesses, vont compromettre le redressement si péniblement obtenu par Poincaré ?

On le devine, la plume de Maurras n'est pas inactive, reprenant le poncif d'une ploutocratie permanente, d'une corruption organisée. Les affaires sont sans cesse rappelées, comme l'affaire Hanau ou l'affaire de la banque Oustric, ce dernier banquier entraînant dans le sillage d'une ruine en cascade le nom d'hommes politiques de second rang, en 1929, puis très influents, en 1930, et enfin celui d'Aristide Briand, « le riche Aristide Briand » comme le surnomme Maurras. Cette corruption omniprésente, récurrente est l'une des causes du déclin et de l'incurie française : « On laboure la mer quand on veut distinguer ce qui est aussi étroitement confondu que la démocratie et la ploutocratie. Ce n'est pas moi, c'est un socialiste unifié, M. Frossard, qui, dans *Le Soir* de mardi dernier, à propos de l'élection scandaleuse de M. Louis Dreyfus, à Cannes, déclarait déplorer « que... à notre époque (et à toutes les époques, mon vieux !) il soit possible d'acheter une circonscription, comme on achète du bétail sur les champs de foire. »<sup>59</sup>

Cette incapacité d'un état centralisé, « parisien », trop lointain pour secourir les pauvres gens sur le terrain est soulignée par de terribles inondations, qui, en mars 1930, ravagent le sud de la France : l'on revoit le spectacle de désolation de maisons écroulées, de cercueils alignés : le 9 mars est déclaré jour de deuil national par le Président de La République et l'on craint le retour de graves épidémies. Alors que des nouvelles plus lointaines atteignent les consciences, la Chine étant déchirée par la guerre civile, le traité naval est signé à Londres, par Briand, ministre des Affaires étrangères, et Dumesnil, ministre de la Marine, pour la France : le traité entend limiter les tonnages des navires afin d'enrayer le processus de la « course aux armements ».<sup>60</sup>

---

<sup>59</sup> Charles Maurras, Journal *L'Action française*, 27 décembre 1930.

<sup>60</sup> Source : site BNF gallica : Rubrique de presse « Le règlement de la paix » in *Le Temps*, art. *Conférence navale de Londres*, 15 avril 1930.

Un gouvernement de pacifistes corrompus, voilà ce qui, pour Maurras, gouverne la France : Le président du conseil André Tardieu ne vient-il pas d'ordonner l'évacuation anticipée de la Rhénanie, sans la moindre contrepartie ou engagement quant à la préservation de nos frontières ? Et, toujours dans ce même esprit d'un pacifisme naïf et niais, ne vient-on pas d'accepter la candidature de l'Allemagne pour organiser les jeux olympiques de 1936 ? L'Allemagne, qui devient de plus en plus inquiétante et qui ne parle guère de paix... Il est vrai que la crise, outre-rhin, fait des ravages et que la violence monte inexorablement : en septembre, lors des élections législatives, c'est la stupéfiante avancée des extrêmes qui inquiète : les Nationaux-Socialistes, que l'on sait hautement belliqueux, sont passés de 12 à 107 sièges. Quant aux communistes du KDP, ils passent de 23 à 77 sièges ! La France s'alarme, la peur revient.

En décembre, évoquant la lettre adressée par le prétendant à la couronne de France à Charles Benoist, « Une lettre énergique et claire, dont tous les mots respirent une haute sagesse, désigne à nouveau Monseigneur le duc de Guise à l'attention et à la réflexion des Français dignes de ce nom »<sup>61</sup>, Maurras formule à nouveau l'idée d'une contre-révolution indispensable, pour sauver la patrie : « La paix menacée, la victoire perdue, une prospérité apparente et fugace déjà hors de vue, la République ne fait guère plus que maintenir l'ordre matériel, car l'ordre moral corrompu ou compromis depuis longtemps a été déclaré lui-même en faillite tous ces jours-ci. »<sup>62</sup>

Cette grande cause, fidèlement monarchiste, permettrait de détacher enfin le bien public de l'argent qui le corrompt, un roi légitime n'ayant pas à payer celui qui permet son élection puisque un roi ne saurait être élu. Cette illusion ancienne, si longtemps caressée, pourrait trouver corps et avoir lieu, si le prétendant consentait à prendre la tête de ses troupes. Bientôt, qui sait ? « Cessons de labourer la mer. Revenons à la norme des possibilités politiques telles que la raison et l'histoire naturelle de l'homme nous les révèlent : les vrais chefs qui nous viennent du fond de l'histoire de France sont ceux avec lesquels tout le monde français peut faire œuvre de citoyen et travailler à ce qu'un de rois appelait noblement « la république du Royaume », vrai bien public français. La lettre de Monseigneur le duc de Guise montre la voie. Au royaliste de lui faire écho et de rallier, par la plume, par la parole et aussi par l'exemple, le plus grand nombre possible de bons français ! »<sup>63</sup>

---

<sup>61</sup> Charles Maurras, art. *Les institutions corruptrices*, Journal *L'Action française*, 27 décembre 1930.

<sup>62</sup> Il s'agit, bien sûr, des suites des scandales financiers, Oustric ayant noué des relations fructueuses avec de nombreux hommes politiques.

<sup>63</sup> Charles Maurras, article *Cessons de labourer la mer*, La Politique, *L'Action française*, 27 décembre 1930.

La ligne politique ne change pas : Maurras harcèle le gouvernement et, en particulier, Aristide Briand. Sur le plan littéraire, en cette année 1930, il donne peu de chose, étant absorbé par sa tâche polémique. L'on sait néanmoins qu'il date d'octobre de cette même année le poème *Codicille*, intégré au livre VII des *Mortuaires* de *La Balance intérieure*. C'est dire que le testament spirituel est prêt depuis longtemps et que l'on peut lui ajouter cette pièce. En fait, une notice explicative, parlant de Maurras à la 3<sup>ème</sup> personne du singulier, explique qu'il a changé d'avis sur sa sépulture : il avait indiqué, dans *Election de sépulture*, vouloir être enterré à Martigues. Mais après la mort de sa mère et de son frère cadet, tous deux enterrés dans le caveau familial de Roquevaire, il change d'avis : « Tout dessein de séparation lui apparut alors ingrat et impie. Cette moitié de décision ne le résolvait pourtant pas à quitter pour jamais les eaux et la terre natales où tout ce qu'il a de personnel demeure engagé. Il s'avisa enfin de donner à l'*Election de sépulture* un codicille que voici. ».<sup>64</sup>

### 2.3 Codicille

La pièce poétique se compose de neuf quintils, en vers neuvains, en rimes croisées à prédominance de féminines enchâssant chaque strophe, au commencement de la pièce, avant que l'alternance ne l'emporte. Dès le début, le poème figure une réponse à un dialogue précédemment amorcé, une décision prise après une longue et difficile délibération, mais prise, dans un élan du devoir :

« - Non, je connais qu'il faut descendre,  
Là, chers corps, où vous êtes tous : »

L'acceptation du premier quintil entre dans l'ordre des choses de ce retour à la terre:

« Vos roches-mères vont reprendre  
Des braises vives de ma cendre  
Ce qui me vint d'elles par vous. »

L'enchaînement par le rejet figure cette ligne continue de la mort à la vie sur laquelle s'érige la poésie philosophique de Maurras. Cependant l'opposition n'est pas construite, en pure rhétorique, après l'explication de cette acceptation première. Le « Mais » habituel survient dès le début du second quintil. Alors que « la civière apportera » son corps « impassible créature », « le cœur de chair y manquera ». Le cœur du poète suivra la course vagabonde de ceux qui partent sur la mer, il est et reste : « Fils de la Mer et des Etangs ». Une famille

---

<sup>64</sup> Charles Maurras, Avant-propos du poème *Codicille*, *La Balance intérieure*, 1950.



seconde naît sous la plume dans les strophes quatre, cinq et six, une famille de marins, nos « Jeunes pêcheurs de nos lagunes », « Nos Capitaines de fortune / Soldats, corsaires et planteurs. ». Le « nos » est certes fédératif : mais s'adresse-t-il aux morts du cimetière de Roquevaire qui appartiennent à cette même race, ou à un ensemble plus vaste, provençal, national ? Le poète appartient à cette filiation aventureuse, qui, vagabonde, prend la mer en regardant le ciel :

« De caps en caps, d'îles en îles,  
Leur règle d'or, qu'au fond des cieux  
Interrogeait leur œil tranquille,  
Découragea la houle hostile  
Ou le plan d'eau silencieux. »

Une navigation imprécise, persévérante en dépit des dangers, unit les pêcheurs de l'étang de Berre et les marins de Martigues. Mais tous, prenant le large, tendaient les bras vers les « voûtes inatteintes », et

« Quelque sirène mal éteinte  
Gonflait leur voix des sourdes plaintes  
Du Destin qu'on n'achève pas. »

L'allusion au Mystère d'Ulysse est évidente : l'idée revient de cette insatisfaction permanente, de ce besoin d'évasion et de plénitude qui est une peine sans consolation :

« Gardez mon cœur, nids de macreuses,  
Vols de mouettes au vent du Nord ! »

La prière, injonctive, unit ce cœur en errance à l'immensité du ciel martégal. Quelques souhaits demeurent, rêve ou dernières volontés : un tombeau, face à la mer... un cercueil fait de « l'aubier rose d'un cyprès ». La dernière strophe qui reprend l'idée de l'acceptation et de la prière débute par « Ainsi soit fait ! » dont l'exclamative ne laisse plus de place aux hésitations. La prière revient, par deux subjonctifs singuliers « Et puisse et veuille / Là reposer mon cœur de chair », comme si la volonté de rentrer dans le rang et dans le caveau familial restait en opposition avec ce cœur itinérant, toujours porteur de volonté après la mort, et peu porté au repos :

« Ainsi soit fait ! Et puisse et veuille  
Là reposer mon cœur de chair,  
Quelque murmure qui l'accueille  
D'un lit poudreux d'amères feuilles,  
Myrtes séchés et lauriers verts. »<sup>65</sup>

---

<sup>65</sup> Le corps de Charles Maurras sera bien enterré à Roquevaire mais son cœur sera inhumé à Martigues, selon ce vœu.

Les symboles végétaux parlent de douleur « amères feuilles » et d'anéantissement « lit poudreux », de l'oubli, le myrte toujours vert, symbole de renaissance, étant séché, mais aussi de la gloire du héros, ou du poète transcendant le temps, par la présence de l'arbre d'Apollon, les lauriers toujours verts.

*Codicille*, méditation sur l'ensevelissement, l'essence de l'être, la place de la sépulture et le repos à y trouver, est un poème offert à une postérité qui, en ce moment d'écriture, ne fait pas de doute. Il évoque aussi une âme pleine de combat, aventureuse, portée à l'être par le sang généreux des marins provençaux. Cette importance de la terre natale, terre du retour final, indique toutefois un souci propre à l'âge, Maurras a soixante-deux ans, et l'on voit l'idée de la mort, qui rôde. Ce qu'il a été, vivant, ce qu'il deviendra, mort, ce sont là les deux plateaux de *La Balance intérieure* qu'il publiera vingt ans plus tard, où ce *Codicille* trouvera toute sa place.

Une réflexion de même inspiration, le retour aux siens et la confiance retenue, réservée aux intimes, telle qu'elle apparaissait déjà dans la préface de *La Musique intérieure*, voit le jour, en cette même année 1930. Elle semble provenir d'un besoin de confiance et d'éclaircissement assez semblable à celui dont nous parle le texte de *Corps glorieux*. Les « *Quatre nuits de Provence* » éclairent, puisque pour Maurras, toute clarté réelle naît de la nuit, elles illuminent d'un jour personnel les diverses étapes de sa construction : « La journée va finir sans flammes, j'ai prié qu'on n'allumât point. Que le soir monte avec ses fumées incertaines : le détail, l'accident, l'inutile y seront noyés, il me restera l'essentiel. Ai-je rien demandé d'autre à la vie ? »<sup>66</sup>

## 2.4 Quatre nuits de Provence

C'est la nuit, ce moment où affluent les questions et les souvenirs ; nous voyons l'homme âgé, seul devant l'âtre vide, plongé dans l'ailleurs du souvenir. Un souvenir qui s'ordonne toutefois, les quatre nuits se succédant, moments de grâce vécus à Martigues. L'ensemble de la confiance nous invite, au présent, à suivre le fil de l'exhumation méthodique d'une conscience ; la lune apparaît : « Cette face souffrante pourrait décliner en silence. Mais l'accent de sa flamme morte insiste, de très haut, et m'impose, en quelque manière, le ressouvenir du refrain d'un beau chant entendu, il y a de longues années, et qui n'a rien perdu de sa force sur ma pensée. »

---

<sup>66</sup> Charles Maurras, *Quatre nuits de Provence*, prologue, op. cit.

Il se souvient d'un petit chant qui suffit à précipiter le cours de ses pensées. Il a quitté la fenêtre où il regardait la lune, et s'éveille sur sa terrasse provençale, confus de mêler les songes et les souvenirs : ces souvenirs, convoqués par son esprit « pour l'aider à écrire un Mémorial intellectuel » dansent, tout à leur joie « de vivre ou plutôt de survivre. ». Les souvenirs veulent exister, comme doués d'une volonté propre, et emplissent le narrateur « de l'horreur d'un oubli qui doit les coucher avec moi. ». Plongé dans ses souvenirs, leur charme, il les appelle, ces « vieux amis » afin que revienne au moins l'image du bonheur d'autrefois : « Restez, attendez, revenez, pour revivre et briller, pour me baigner encore, pendant ces quelques nuits, d'un rayon du jour éternel. »

### *Première nuit : L'Enthousiaste*

Le premier souvenir, qui provient de la toute petite enfance « Ceci remonte à l'âge où je ne connaissais en somme que le jour. », naît de la lampe de porcelaine blanche que son père aimait beaucoup, que la vieille bonne lui montait dans son bureau : « La petite flamme très pure tournoyait lentement sur l'escalier monumental, qui m'initiait aux premières ombres. » Il se souvient du 24 décembre 1873, des friandises de Noël, sur la table, et de l'absence de la lampe aimée, remplacée par « deux longs flambeaux de cuivre lantés de tristes cierges. » Il sait bien tout ce qu'il doit savoir de la nativité, mais il ressent trop de pesanteur dans cet appareil formel : la bonne Sophie, malgré sa mère mais avec la complicité souriante de son père lui donne à boire « un doigt de vin muscat », et l'esprit de l'enfant, réchauffé et comme galvanisé, va tout enregistrer du moment et de la conversation de ses parents. Ils parlent des cousins, qui récoltent ce vin, des Maurras vivant près de l'Huveaune, du nouveau curé, bien jeune, selon le père, « un beau défaut dont il se guérirait tous les jours », selon sa mère. Et le mot que le petit retient :

« - Il me paraît enthousiaste. »

Et aussitôt d'interroger ce père trésor d'explications, toujours prêt à se répandre sur mes curiosités rallumées,

« - Dis, qu'est-ce que c'est qu'*enthousiaste*, papa ?... »

Le mot étant difficile à expliquer, l'enfant ne reçoit pas tout de suite de réponse : au contraire, on le questionne sur le contenu de la prière qu'il fait tous les soirs au Bon Dieu. L'enfant récite par cœur, puis le père lui demande ce qu'il en est, ensuite. Et il explique qu'après la prière, l'enfant se sent bon, transporté par le plaisir de bien faire. Comme il trouve « enthousiaste » un peu loin, qu'il se sent floué par la réponse, son père lui explique que

l'enthousiasme est ce sentiment que Dieu lui donne alors. Le petit s'interroge : « l'enthousiasme vient-il de son ange gardien ? Non, pas vraiment.

- Ou bien est-ce comme mon pauvre frère Romain, qui est au ciel ? »<sup>67</sup>

Son père reprend l'explication : « l'enthousiasme est en lui, il est une part de lui-même, en toi, il est à toi, il ne vient que de toi et du Bon Dieu qui est partout, même en toi. ». La leçon, si c'en est une, restera gravée en lui. Le regard de sa mère, aussi, la façon qu'elle a de lui expliquer le souci de bien faire du jeune curé, celle des hommes de bien qui font tout ce qu'ils peuvent pour tirer les autres d'erreur. Il mange une datte, sur les genoux de la bonne, il écoute encore et apprend qu'il saura bientôt le latin. Sa mère le trouve un peu jeune – il n'a pas encore six ans – mais son père, qui tient à ce qu'il soit enfant de chœur, par tradition familiale, y tient : « Mais je veux qu'en servant la messe, il se rende un peu compte de ce qu'il chantera. ».

Un père qui n'était pas si religieux que ça... Une mère qui avait la foi. Et, au milieu de ce bonheur familial, le drame. Son père mourut, dix jours plus tard : « Un coup de froid nous l'enleva, le 3 janvier, à soixante-deux ans. Je le revois, l'œil brillant, le rire subtil, la voix jeune. Ma mère, plus grave, m'intimidait souvent. Lui, jamais. Je n'éprouvais pas le besoin de lui faire ma cour. » La première nuit se poursuit. Le petit Charles s'endort, se réveille, les coups de minuit résonnent, il questionne à nouveau et on veut qu'il dorme. Les souvenirs reviennent. Il se revoit, à sa première leçon d'enfant de chœur, devant « l'enthousiaste jeune curé », et le bruit des chaînettes entrechoquées de l'encensoir seront ce « que le Songe nomme tout bas ma leçon de latin. » Bien des éléments pour expliquer Maurras, dans cette première nuit, que domine le sentiment de la perte.

### *Deuxième nuit : Chœur des étoiles*

La deuxième nuit nous renseigne sur l'heure de l'écriture, le présent d'énonciation : c'est à la Noël de 1929 que Charles Maurras écrit ses « nuits » qui ne paraîtront qu'en 1930 : comme si la nuit de Noël avait éveillé le souvenir ancien. Les nuits de Provence, « ces grandes nuits du Midi que Racine trouvait plus belles que les jours de Paris ! », illuminent sa mémoire. « Entre toutes, il en est une, qui, dans la huitième année de mon âge m'introduisit au ciel étoilé. La bonne, Sophie, lui a dit, un soir d'été, à Roquevaire, qu'ils allaient aller à la Sainte Baume le lendemain. Du coup, il ne peut fermer l'œil, tant il attend ce moment,

---

<sup>67</sup> Les parents de Charles Maurras ont perdu leur fils aîné, Romain, âgé de deux ans, trois mois avant la naissance de Charles.

remonter « le ruisseau sacré de l'Huveaune » pour aller à ce pèlerinage. Ils partent alors qu'il fait encore nuit et, il entend résonner la voix de sa mère : « - Mais regarde ! Regarde ! ».

Et il découvre le ciel étoilé, non pas quelques étoiles mais une « invraisemblable multitude de disques d'or... » C'est un déluge de constellations : « Leurs épées et leurs piques poussaient comme des épées et des piques sur le tremblement de mon cœur. Quelle angoisse ! Elles étaient trop qui accourraient de trop de côté. » L'enfant en ressent « une véritable épouvante », un choc qui produit une sorte d'hébètement douloureux. Il va tomber à la renverse. Sophie, qui pense qu'il craint la voiture, s'élance à la cuisine et noue autour de son cou une étrange « médaille », « un gros sel de cuisine replié avec soin dans un papier gris, fort rugueux. » Et le miracle s'accomplit, il marche à la voiture comme un petit homme, ne craint plus ces « millions de lieues d'espaces stellaires, et maîtrise les cahots de la carriole comme « cette haute et lente sensation du vertige dont nous pénétre le déplacement régulier des sphères célestes. »

Il reconnaît quelques constellations « et cet interminable chemin de Saint-Jacques qui part du bas du ciel et monte en serpentant vers des hauteurs confuses dont j'ambitionnais de connaître, quelque jour, le terme et le sens. » Un regret coupe le récit, celui de n'avoir pas étudié l'astronomie, de s'être rassuré à une connaissance, et une question demeure : le rôle joué par le petit grain de sel dans son état serein : « Ne m'a-t-il pas rendu la liberté, la paix de l'admiration ? Un gris-gris ? Ce n'est pas impossible. »

Une seconde anecdote soutient cette hésitation, une petite scène « de sorcellerie » : Sophie ayant mal aux dents, la jeune bonne Emilie va chercher le secours de sa mère, dans une tannerie proche, et Charles la suit. La mère, apprenant ce mal, se met à faire bouillir trois pierres rondes dans de l'eau, et à faire un nombre incalculable de signes de croix à l'envers. Charles n'en croit pas ses yeux : « cette absurdité me rendait béant... » Mais au bout d'un long moment, la sorcière, « armée de pincettes, saisit les galets un par un et les rejeta derrière elle, d'un air inspiré. » A l'entendre, Sophie n'avait plus mal aux dents. Et c'était vrai.

Maurras s'interroge encore, après tout ce temps. Son père ne croyait pas aux sorcelleries : il lui avait offert les *Contes de Perrault*, de jolies histoires, mais « un remède de bonne femme, une histoire de revenants l'horripilaient. Avait-il tout à fait raison ? Cette haine des préjugés était-elle sans préjugé ? » Et il pense à Sophie, la vieille servante « accordée dans son cœur à tels secrets qui lient le monde, fidèle au merveilleux de son enfance et de son pays. Avait-elle tout à fait tort ? Une mystique d'incertitude et de prémonition existe, l'idée de forces cosmiques, telluriques aussi, qui emplissent le souvenir de cette deuxième nuit de l'intuition de l'inexpliqué. Evocation si fréquente, dans la poésie de Maurras qu'elle nous

semble plus aisé à expliquer par ses fortes impressions enfantines que par tout le concours du Platonisme ou d'un Comtisme idéalisé.

### *Troisième nuit : Les Degrés et les Sphères*

Le souvenir nous laisse aux huit ans du jeune Charles, lorsqu'il arrive à Aix pour ses études « secondaires ». Ils allaient habiter dans un appartement, à l'étage, et cela le navrait. Bien sûr, pendant ces neuf années, à Aix et par des Aixois, il a sinon tout du moins tant appris. Mais ce ne fut pas sans sacrifice, Martigues, l'hiver, la première moitié du printemps, la seconde moitié de l'automne, et Roquevaire à la belle saison. Une vie au grand air, qui fortifiait l'enfant chétif, tourmenté d'une « petite fièvre » qui le rendait « attentif à toute chose avec un mélange d'application et d'impatience. » L'ennui était qu'il n'avait pas faim, jamais faim, que le nourrir était une corvée, qu'on lui poussait sous le nez tous les bienfaits de la terre et de la mer du pays sans succès : « Je refusais toujours et tout. » Pour le faire manger, un jeu : armée d'une cuiller, Sophie l'oblige à avaler un peu de soupe de riz à l'eau, s'il veut passer de barque en barque. Un jeu auquel elle gagne, auquel il perd, car il lui faut, ensuite entendre combien il est difficile, alors que tant d'enfants et de gens n'ont rien à manger.

Maurras s'attarde un instant à la peinture de la servante : non, ce n'était pas « la servante au grand cœur » de Baudelaire, mais une âme simple, gaie, qui n'ayant pas vécu sa vie, vivait celle de la famille, « et la mienne d'abord. » Econome, marchandant pour eux, catholique et pleine de foi, disant sans cesse : « Si le Bon Dieu veut » et une autre prière inintelligible, ou incantation étrange, en langue d'oc : « ce n'était pas du latin. Haut-Provençal ? Dauphinois ? » Sophie tenait la prière de sa mère, c'est-à-dire qu'elle venait « du fond des siècles de l'histoire de France, avec son charme étrange et son mystère de sous-bois. » De cette vieille femme issue de « cette vieille souche de paysannerie montagnarde », il a beaucoup appris. Sophie racontait combien sa mère, qui avait connu la Révolution, en craignait le mal : « - *Es quand touti se tuion ! C'est quand tout le monde s'entre-tue.* ».

Au lieu de parler d'Aix, Maurras poursuit, avec Sophie, qui l'avait soigné et nourri, dont il était un peu l'œuvre. Elle lui avait appris tous les dictons populaires qu'il connaît encore, et il se souvient avec reconnaissance de tout l'amour dont il fut entouré. Un amour que lui prodiguait aussi « les amis », tous ces gens que ses parents avaient aidés, son père le Percepteur, étant attentif aux pauvres gens, à toutes leurs difficultés : « Par son art, un métier ingrat devenait bienfaisant, presque populaire. » Et sa mère, *Madame*, connue du fait de ses parents, son père, Officier de Marine, ayant été maire du pays... Il était donc l'objet de mille

gâteries, on lui faisait raconter tout ce qu'il savait et son éloquence lui valait ces fruits à l'eau de vie cachés dans les armoires « qui s'ouvraient toutes seules. »

Non, les paysans de Roquevaire n'étaient pas avarés, mais généreux, ils l'aimaient, il les aimait aussi. Il aimait tout son pays, la beauté sage et ensoleillée, pleine de fruits et de lumière qu'il décrit avec complaisance. Et revenant à l'enfance, il poursuit quelques souvenirs, ses jeux avec Fouquet, son ami, ses façons de promettre tant et tant de belles choses à Sophie, qu'il lui donnerait quand il serait grand, et soudain, cette première étrange perception du moi qu'il avait eue : « Qu'étais-ce moi ? Qu'est-ce que j'étais ? » L'idée de sa condition, il la tenait de sa mère, qui les élevait « à la dure, dans l'oubli de tout superflu, en frappant d'un mépris altier les besoins fictifs du *paraître* », son frère et lui, répétant souvent à Charles la réalité de leur situation : « nous étions sans fortune, je devrais travailler beaucoup ; et de bonne heure, dès que j'aurai mes grades ; étant l'aîné, le Chef, il dépendait de moi que mon jeune frère pût ou non achever son éducation. »

L'école était fort importante : « à Roquevaire, chez les frères, il y avait beaucoup de petits paysans. A Martigues... » Deux écoles, à Martigues, celle où voulait l'envoyer son père, partisan de l'école unique : il mena Charles à l'école communale, où il apprit en quelques jours tant de gros mots que la chose ne pouvait durer. C'est ainsi que Monsieur Maurras père, prenant son chapeau, s'en fut supplier le curé d'ouvrir une école « dont le petit public fût seulement un peu choisi. L'école ouvrit, quelques mois après sa mort et Charles y fut admis. Un de ses maîtres, un jeune séminariste, lui offrit l'*Histoire romaine* d'Emile Franc, « où tout est raconté d'une façon vivante. » Mais quels que fussent les mérites de la petite école, qui prospéra rapidement, et la gentillesse de ses camarades, « la plupart retardait sur moi, » ce qui élevait « une petite cloison entre nous ».

Il enviait ces enfants, plus libres que lui, qui parlaient provençal, qu'il ne comprenait pas bien. Il lui fallait être un petit monsieur, habillé « comme un petit singe », distinct des autres, jusqu'à cette arrivée à Aix. Là, c'était une autre chanson. La plupart de ses compagnons de classe étaient d'un échelon supérieur, par l'âge, le savoir, la fortune ou le train de vie. Beaucoup étaient nobles, et le faisaient sentir. Un souvenir nouveau affleure, précis au point d'être daté d'un samedi d'août, une de ces petites hontes indélébiles de l'enfance : il s'est méchamment moqué du nom de Cabre-Roquevaire, un vieux nom de noblesse provençale, alors qu'il se promenait, avec les bonnes Sophie et Emilie, son jeune frère, sa mère et les dames de Cabre-Roquevaire, Madame et Mademoiselle, deux aristocrates à demi-ruinées devenues de petites rentières. Et comme il leur est donné le nom de comtesse,

Charles, poussé par la républicaine Emilie, qui déclare que Cabre veut dire chèvre, en patois, s'écrie : « - Si ce sont des chèvres, il faut leur traire le lait ! »

Il en a eu honte, immédiatement, il en a toujours honte, ne comprenant de quel démon lui est venue cette sottise grossière. Pourtant, il n'était en rien « révolutionnaire », il avait toujours admis ce propos souvent répété de son aïeule paternelle : « Mes enfants, il ne faut jamais regarder au dessus de vous. Regardez en dessous. » Toutefois, il avait l'habitude « d'un petit monde d'amis inférieurs » qui allait lui manquer complètement à Aix, où les rangs sociaux seraient inversés.

Sophie étant restée à Martigues, Emilie s'étant mariée, ils avaient pris avec eux une petite bonne, Annette, à laquelle son petit frère s'attacha fortement et fut toute sa vie attaché. Mais, après quelques mois, Madame Maurras doit se séparer de la bonne : « La vie chère n'est pas d'hier, ma mère apercevait avec effroi la limite de ses moyens. » En effet, elle ne veut pas de bourses, pour Charles, au Lycée, elle tient absolument à l'enseignement ecclésiastique. Ainsi c'est elle qui fera la cuisine « de ses belles mains. » Il ressent cette gêne, éprouve « un trouble de petit dépaycé, déclassé et dépossédé. » Il est bon élève, heureusement, cela compense un peu : après une huitième manquée, il fait une Septième « très brillante. Et les classes suivantes ne furent pas mauvaises, jusqu'à ma Quatrième, au-delà de laquelle je devins sourd. ».

Le mot tombe, lourdement, en fin de phrase, comme une fin des jours heureux. Dans le silence, il aurait dû, lui semble-t-il, se retrouver lui-même. Ce fut tout le contraire qui arriva. « Le silence, la demi-mort de ma personne profonde en furent même aggravés. » Il se replie, s'enferme, dans les livres, dans les idées. Certes, « grâce au maître éminent dont le nom est inséparable de mes premiers progrès réels dans la vie de l'intelligence, celui qui allait devenir Monseigneur Penon », il s'adonne aux spéculations intellectuelles avec passion, mais il s'y engloutit, au point qu'il a le sentiment de ne pas exister vraiment. Son moi profond ne refait surface que devant l'injustice ou la bataille avec un « mauvais compagnon ». Il devient tout de suite violent, éclatant « en scènes farouches dont le collège retentissait. » On lui reproche de ne pas être communicatif : comment aurait-il pu l'être, étant « rentré dans sa coquille ». Il n'a de vie que d'esprit : « Les questions et les doutes sur la religion, la curiosité des successions et des révolutions de l'histoire, surtout le culte des poètes, absorbaient, aspiraient, captivaient les parties essentielles du drame intérieur sous-jacent : LA POESIE emportait et sublimait tout, de sorte que je finissais par ne plus distinguer si tout n'était pas rêverie. »



Ainsi peint-il « neuf années d'une adolescence » avant que ne survienne l'événement salvateur : les grands élèves sont invités par l'ordre des Jésuites d'Aix à passer trois jours dans la maison de campagne de l'Ordre, à Saint-Joseph du Tholonet. La discipline s'y relâche un peu, on parle de poésie, Musset, Ronsard, Chénier sont dans ses bagages, et la beauté du site l'émerveille : « A l'ample pureté des lignes d'horizon répondait, sur une étendue de plusieurs hectares, la profonde douceur des ombrages et des eaux vives. » Et tant d'arbres... C'est là, dans cette immersion dans la Nature environnante, qu'il va enfin se retrouver, sentir à nouveau battre son cœur : « C'est là, et non ailleurs, que Psyché perdue, retrouvée, et sa sœur la Princesse mal endormie, plus mal réveillée encore, l'Ame amortie et renaissante de ce qu'il prenait pour Lui-même, de ce qu'il imaginait être Soi, sembla lui revenir d'une décade de silence, mais avec bien des masques, avec bien des grimaces, dont la plus folle lui semblait la pure expression de son cœur. »

La jeunesse se trompe en s'enflammant, et il en tenait pour Baudelaire « exaltant la Loi en vue du Péché et vantant la Règle au profit de la Transgression ». La foi de Lamennais « devenait le stimulant de l'Anarchie », il était au point de « rouler dans les ébriétés de la bacchanale ». Quelque force qu'ait eu alors ce fantasme révolutionnaire, un antidote puissant le retint, il ne pouvait y croire : « Quelques subtiles apparences qui se pussent jouer dans le clair-obscur de l'Ame et de l'Heure, et de quelque intérêt que les honorât ma folie, un mouvement était plus fort et né du plus ancien et du meilleur de moi : le goût simple, l'appétit passionné du vrai. »

C'est la nuit, il songe et se reprend, non pas enivré mais apaisé par la perception d'un avenir sinon prometteur du moins personnel et fécond. « Des ténèbres égales s'étaient répandues sur la terre. » Il voit de petites lanternes, dans le lointain, qui semblent mues par on ne sait quelle nécessité ou quel hasard. D'ailleurs qu'importe la fortune ou l'infortune « toutes deux promises à la même borne de notre mort ! » A la fenêtre, il sent monter la campagne vers lui et tomber les étoiles, sensible « à tout ce qu'épanchaient de grave et que pleuvaient de beau les cataractes du firmament. » C'est ainsi qu'il devint lui-même : « Ainsi versée et répandue, cette large Nuit de printemps dut remuer quelque une des semences de poésie dont rien ne m'a plus délivré : probablement versa-t-elle aussi un peu de raison. » Car il est désormais dégagé de tout orgueil, de tout besoin de domination.

Après la belle et douce leçon de cette nuit, une autre nuit, cinq ans plus tard, vint la conforter, sur la terrasse du château de Pau. De la nuit du Tholonet, il tenait pour ferme et assuré qu'il est une maladie, l'habitude et le goût de se tenir pour mesure de soi et pour soleil du monde : « Le soleil est là-haut, que nous ne créons pas, ni ses sœurs les étoiles. » Il s'agit à

la fois de sagesse et de morale : « Nous ne nous possédons qu'à la condition d'acquérir la notion de nos dépendances pour conserver un sens de la disproportion des distances de l'Univers. » Il ne faut pas se fermer aux passions, « L'Amour, La Curiosité, l'Ambition, » mais il faut les tenir pour passagères, imprimant un mouvement de bonheur fugace à notre âme. Pour reprendre les claires pensées qui naquirent de ces deux nuits, Maurras nous offre la liste des commandements qu'il se fit à lui-même, à l'impératif : Il faut tout d'abord reconnaître la passion qui nous anime :

*« Défends-toi de changer leurs noms, ne leur permets jamais d'en usurper un autre... Surtout ne va pas croire que tout se résume à lutter pour ton aliment. Le nécessaire est peu. Sur le plan voisin, où l'on traire les honneurs du commandement, il faut aussi te délivrer des fades mensonges qui courent. L'autorité est une charge plus qu'une dignité. L'éclat du rang lui-même est lourd.*

*Jette un nouveau regard sur le cirque du monde. [...] A moins de n'en vouloir retenir que les rares points extrêmes, les hauts et les bas de la Fortune paraissent souvent dignes de sourires équivalents.*

*Indifférent et large, divers et plan, tel est le chemin de la vie ! [...] Peu importe à chaque personne son destin ! L'Esprit s'en affranchit : il peut même en jouer jusqu'au point d'exceller à tirer le bien et son mal, fût-ce du plus cruel, selon les deux leçons de l'Epreuve qui définit et du Sacrifice qui régénère. »*

L'aurore le trouve « affermi » dans ses principes, qu'il va professer sa vie durant, même s'il a parfois été trop faible « pour les suivre avec plénitude ».

#### *Quatrième nuit : Météores marins*

Cette nuit est proche, « entre la cinquante-neuvième et la soixantième année, une nuit où il fut réveillé par les lueurs des éclairs et le bruit de la tempête, audible « à mon oreille même ». Tonnerre, éclairs, déluge, tout semble pouvoir emporter « la maigre épaule de roche et d'humus qui soutient la maison. » La tempête fait rage, l'esprit se prend, dans ce naufrage, à rêver « de gouvernail et de rame, à moins qu'une ancre d'espérance nous retînt sur la déclivité de tout ce limon. » Prêt à tout, il contemple et attend, mais, peu à peu, la tempête se calme. Il se recouche donc mais un ancien souvenir endormi vient soulever son sommeil : « durement bercé du même mouvement de houle qui m'avait autrefois balancé, sur le même parquet de la même chambre, dans la même vieille maison, voilà plus de quarante années [...] ». »

Ainsi que le narrateur nous le dit, « La nuit du Tholonet est des premiers jours de l'été 1885. Nous sommes au 3 août suivant. ». Il est avec son frère, âgé de treize ans, un ami de son frère, « fils de pêcheur et un peu mousse, de dix-huit mois plus vieux, dans une petite barque :

les trois garçons sont allés se baigner et s'en retournent, en ramant à longs coups, sans égard pour l'orage qui menace : « Mais dans un air très calme, les enfants entendent au loin un coup de tonnerre, dont ils me font part. Bah, nous avons le temps. ». Il se sèche, prend justement tout son temps quand il entend lui-même un second coup de tonnerre. Il faut donc se hâter, car « les rames flottent dans les mains de mes compagnons ; » le ciel et l'eau sont menaçants.

Charles demande au jeune garçon s'ils ont le temps d'arriver, le gamin a des yeux pleins d'effroi. Il prend une rame, la lâche, Charles s'en saisit et son frère prend l'autre, fermement. Soudain « une espèce de mur, d'un gris sale, (liquide ou gazeux, qui savait) haut de deux ou trois mètres et dans lequel, tout aussitôt nous nous trouvons pris, emportés ». Une pensée, à Baudelaire, « Le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre »<sup>68</sup>, les pleurs et la prière du « mousse » qui appelle ses parents, et auquel Charles conseille de prier la Vierge, pour qu'il recouvre un peu de calme. Portés, maniés, ballottés, ils vont sans savoir où. Charles se sent serein, il n'a pas peur de la mort, étant dans un état de détachement dépressif : « La vie ne m'était plus très douce. Elle m'apparaissait de moins en moins brillante. »

Pour tout avouer, il venait de subir un échec complet pour sa seconde année de baccalauréat de philosophie, et attendait la session d'automne avec « une mauvaise humeur sans limite. A dix-sept ans, les petites choses tournent volontiers au *rien ne m'est plus*. ». Et pourtant, il veut vivre, il est porté par une ardeur contraire, il tient ferme la rame, il montre aux deux enfants un visage tranquille : « J'aimais la mort. Et quelque chose de plus fort que moi, mais en moi, tendait à la vaincre. Le Sang, la Vie, la Force ! » Une seule raison pour accepter de périr, qu'un des deux garçons passât par-dessus bord. Revenir, tous trois, ou pas du tout, sa décision étant prise, il philosophe, dans la tourmente : « Le cauchemar kantiste et pascalien me tenait plus à cœur que l'ouragan qui nous ballottait. Je murmurais le verset : *Notre âme est jetée dans le corps où elle trouve nombre, temps, dimension...*<sup>69</sup> ».

Le temps se calme peu à peu. Ils voient ce qui les entoure, ils voient une tête d'homme qui nage vers eux, le croient-ils, et qui, en fait, se noie. Ils rament, pour bien peu de profit, mais ils sont vivants. Lentement le ciel redevient bleu et ils voient l'étang, vert, tout secoué de vagues, avant une houle « glauque, frangée d'écume, mais plus riche d'espérance qu'un arc-en-ciel. » Ils ne peuvent aller à Martigues, ils reviennent à Charbonnière, d'où ils sont partis, se jettent à l'eau, tirent la barque : ils sont à terre, sauvés. Deux hommes sortent de l'eau. Ils ont perdu leur compagnon qui ne savait pas nager... Ils rentrent, alors qu'à Martigues, on les

---

<sup>68</sup> Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal, Le Voyage*, VIII.

<sup>69</sup> Il est à noter que cette citation de Pascal se trouve en en-tête du poème inachevé *L'été ou l'âge d'or*, dans *La Musique intérieure*.

a déjà pleurés : « Nous revenions à petits pas le long du rivage, appesantis par la fatigue, dans la douceur du soir. Sur le port se tenaient, en groupe, tête baissée et bras pendants, nos familles et nos amis. Personne n'en croyait ses yeux. Après les larmes, quel triomphe ! » A Martigues, l'on appela longtemps l'année 1885, « l'année du cyclone », ce qui le faisait sourire. Pourtant, cette nuit de 1928 ou de 1929, alors qu'il rêve, il revit toutes les émotions de cette « Nuit marine » et il éprouve, en songe, ce qu'il n'a pas connu, sur la mer démontée : « LA PEUR. »

Nous avons cru bon de décrire, en les citant brièvement, ces *Quatre nuits de Provence*. Elles offrent une vision toute différente du personnage, par le regard adouci du temps et la mise en perspective d'une enfance heureuse jusqu'à la mort du père, puis écartelée entre deux lieux, deux positions. La valeur de la confidence tient à la notion de souvenir, à l'envahissement de ces souvenirs qui « veulent survivre » et qu'il faut donc écrire. Un récit premier, celui de Maurras âgé, seul chez lui, en Provence, mêle son ton d'amitié un peu distante à l'irruption fraîche et involontaire des images du passé. L'auteur semble ouvrir un album d'images anciennes comme un recueil de photos vieilles. Quelques peintures, assez rapides, évoquent, malgré une légère ironie de ton, des images d'Epinal, comme l'enfant, tout petit, à la veillée de Noël, les gâteaux et les fruits du Noël provençal, l'image baignée de lumière et d'indulgence de son père, le portrait de Sophie, archétype de la bonté et du bon sens populaires, autant d'images idéalisées d'un petit monde pétri de traditions et de bonheurs simples, répétitifs.

Pêcheurs, paysans, ombres vieillottes des braves femmes ouvrant leurs armoires, ou des bonnes dames amies de sa mère, tout semble ordonné et paisible. C'est un monde en dehors du temps, contre-révolutionnaire, où l'on parle des langues anciennes, où elles semblent contenir des formules incantatoires. Un monde déjà latin, tout pétri de latin de messe et de cette grosse « Histoire Romaine » qui lui a été donnée par son premier maître... Autant de thèmes plus que présents dans l'œuvre poétique, sans parler de la leçon philosophique de la révélation transcendante, nuit de Tholonet, nuit de Pau... Charles paraît néanmoins bien seul.

L'on voit assez peu son frère, trop petit pour être un véritable compagnon,<sup>70</sup> et l'on ressent une cassure entre lui et les autres enfants. Il est partout différent, et, lorsqu'il pourrait se rapprocher enfin des autres, la surdité le mure dans un isolement où il se complaît mais où il se perd. La nature est là, consolation et joie, la philosophie le tourmente, comme la mode poétique, jusqu'à ce qu'il n'écoute la leçon de sagesse et de détachement des étoiles. La

---

<sup>70</sup> Le petit frère, tout petit lors de ces souvenirs d'enfance, est né le 3 septembre 1872 : quatre ans le séparent de Charles.

beauté de la terre de Provence, la force démontée de la mer, le bateau, qu'il faut guider, les compagnons, qui comptent sur vous, il y a déjà tout cela dans son histoire. La familiarité du propos est immédiate, même si l'on ne peut lire de conflits véritables, conviés comme visiteurs, hôtes et témoins de rapide passage.

Le plus convaincant reste certainement, dans la troisième nuit, cette triste peinture d'une adolescence intellectuelle, en réelle souffrance. L'on y trouve, aussi, ce rôle de chef de famille, si tôt donné, certainement bien lourd, ce cadre maternel, tellement exigeant, et tout cela explique et adoucit la vision que l'on pourrait avoir du vieux chef intransigeant. Ces pages d'hagiographie discrète seront abondamment lues, happées, commentées par ses biographes, l'on nous les servira de maintes façons, par petites bribes qui donnent le sentiment d'une confiance pêchée aux lèvres du maître alors qu'elles sont le fruit d'un travail d'écriture mûrement réfléchi qui n'est pas sans évoquer le petit François-René de Chateaubriand dans les premiers chapitres des *Mémoires d'Outre-tombe*.

Retenue du ton, mise en distance des figures parentales, un peu glaciales, amour et dévouement d'une servante-femme du peuple, difficultés matérielles, solitude par la différence, différence intellectuelle et sociale qui finissent par devenir un isolement, besoin de vivre exacerbé de l'adolescence et des « orages désirés », la mer, et l'envie de prendre le large. De même l'ensemble offre-t-il une veine biographique recomposée, ordonnée par l'âge, qui va de la découverte du monde et de soi-même à la métaphysique et au besoin d'exister. Ce sont certainement des pages fort importantes, qui semblent permettre de mieux appréhender la poésie de Charles Maurras, à ceci près que la poésie n'est pas forcément une leçon de philosophie, mais une lecture intime d'évocations de sentiments et de sons, c'est-à-dire un espace personnel de sensations.

L'un des problèmes, et non des moindres, que nous rencontrons, tient à cette propension à vouloir expliquer « sa » poésie sans tenir compte de l'espace intime propre au lecteur de poésie, que celle-ci soit maurrassienne ou non. Nous reviendrons évidemment sur ce problème qui tient, entre autres, des liens distanciés qu'entretient le poète entre son œuvre et les quelques pages de confiance données ici et là. Cependant le texte, à la fois lyrique et pudique, est d'une incontestable beauté et il reçoit un concert d'éloges : nous ne citerons pas seulement ceux des proches, comme René Lalou qui écrit dans *La Quinzaine critique*, après avoir comparé Maurras et Poussin : « Il est bien caractéristique de Maurras que, dans ces scènes nocturnes, tout soit clarté. » Ainsi, *Le Matin* crie au chef d'œuvre : « transparent comme une âme d'enfant » par l'un des « plus grands écrivains de langue française. »

L'enthousiasme touche la Belgique, la Suisse et même la Hollande dans le *Nieuwe Rotterdamche*, par le critique Hubert Nooots.<sup>71</sup>

## 2.5 Le passé présent

Commencée en 1925 avec les premiers chapitres de la préface de *La Musique intérieure*, une tendance nouvelle apparaît, dans le tournant des années trente : Maurras tient à définir son parcours, à exposer les peines et les désillusions cruelles de sa jeunesse. Il attend de la compréhension, une sorte d'empathie jusque là dédaignée. On le sent attentif au jugement, écorché vif par l'injustice d'une critique de son œuvre qu'il entend resituer dans un contexte et exposer dans son ensemble, en une plénitude d'associations. Ainsi, après la préface longuement explicative de *La Musique intérieure*, trouvons-nous *Corps Glorieux*, puis *Quatre nuits de Provence*. C'est comme si la poésie lui permettait enfin d'entrouvrir la porte de la confiance. Il se penche sur le passé, s'y appesantit. Est-ce en raison de l'âge ? Soixante-deux ans, c'est l'âge où est mort son père... Ce poids du passé et du temps le pousse à totaliser son œuvre en lui adjoignant quelques commentaires et souvenirs.

Aussi les années 1931-1932 voient-elles devenir systématique la réimpression ordonnée des textes écrits précédemment, qui ne peuvent et ne doivent sombrer dans l'oubli, car ils portent en germe ou analysent déjà les causes des maux actuels. C'est ainsi que commence, en 1931, chez Fayard, une vaste entreprise de réédition en fascicules, *Le Dictionnaire politique et critique*, dont nous étudierons quelques articles, au fil de l'actualité : les textes collationnés par cette encyclopédie maurrassienne plongeront jusqu'en 1893, avec interdiction faite au secrétaire et collecteur, Pierre Chardon, d'exhumer des textes qui soient antérieurs.

Un secrétaire tout particulier, puisque Pierre Chardon, qui signe ses lettres « votre Chardon » est en réalité Madame Rachel Stefani, qui fut, dit-on, la maîtresse de Maurras jusqu'en 1910, date de son mariage avec Jules Stefani. Elle est restée très proche et dévouée au point de faire ce minutieux travail de bénédictin et de s'immerger dans les milliers d'articles parus.<sup>72</sup> Sur le plan politique en particulier, l'ensemble du dictionnaire paraîtrait manquer de synthèse si les événements n'étaient, après exposition, l'occasion de développer « les idées-mères » d'une philosophie doctrinale. Ainsi, dès qu'il le juge opportun, Maurras cite des textes largement précédents, en insistant sur l'actualité intacte du propos.

---

<sup>71</sup> Ces critiques, ainsi que d'autres, tout aussi enthousiastes, sont collectées par le biographe de Maurras, Stéphane Giocanti, dans *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 358.

<sup>72</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit, p. 363.

En 1931, alors que le cabinet a de nouveau été renversé (27 janvier) et que, la crise ressemblant à un ballet perpétuel, le président Doumergue charge Pierre Laval du gouvernement, avec A. Briand aux affaires étrangères, offrant en sus d'autres portefeuilles à d'autres bêtes noires socialistes de Maurras comme André Tardieu ou Paul Reynaud, Maurras reprend l'article *L'Anthropophage*, publié dans *L'Action française* du 9 juillet 1908. Le texte raconte, deux ans avant sa mort (28 octobre 1910) le lent martyre que Tolstoï s'est infligé lui-même, en se privant de toute nourriture, de tout aliment, au prétexte que tout ce que nous mangeons et buvons vient du vivant, animal ou végétal.

L'extrémisme de cet ascétisme de vieillard entêté, cette folie de « douceur » qui veut préserver l'ensemble de la création sont longuement décrits avant que d'être conclus par une *Pièce justificative* de 1931 qui dénonce cette faiblesse coupable, cet excès d'une compassion délétère qui fait les délices du pacifisme mais fera les malheurs de la guerre : « Ce conscrit libéré de l'école du peloton ne sera plus gardé de l'envahisseur allemand et cet enfant, privé de la direction de son père, sera abandonné à tous les pièges de la rue. » Se citant lui-même, Maurras insiste : si l'on va au dernier terme du raisonnement, nul individu n'a le droit d'imposer quoique ce soit à un autre. C'est légitimer la pure anarchie, donc la pire violence. En refusant de brimer, la démocratie se dévore elle-même comme Tolstoï, qui, ne s'alimentant plus, dévorait son propre corps en ce « festin d'anthropophage. »

Les critiques contre la démocratie, sont, de fait, toujours les mêmes s'appliquant simplement à des erreurs nouvelles ou à ce vice de fond qu'est, selon Maurras, la structure électorale donc vénale, d'un tel gouvernement. Autrefois, il avait déjà raison, il a, encore et toujours raison et, d'après lui, les faits le prouvent. C'est selon cette logique qu'il recueille sous le titre *Principes* plusieurs articles donnés au début du siècle – *Amis ou ennemis*, dans *La Gazette de France* du 23 septembre 1901 – *Qu'est-ce que la civilisation ?* dans *La Gazette de France*, 9 septembre 1901- *L'Industrie*, -1909- ou *La querelle des Humanités* qui regroupe deux articles *Démocratie et Latin*, du 11 mai 1911 et *Démocratie et Peuple*, du 13 mai 1911, tous deux parus dans *L'Action française*. Symptomatique de ce redéploiement perpétuel de ses idées, le recueil *Principes* paraîtra à nouveau en 1937 dans *Mes Idées politiques* puis sera réintégré aux *Œuvres complètes*.

Ces *Principes* reprennent point par point les erreurs passées, devenues présentes, le mirage ridicule du pacifisme béat, la crainte, chez les Républicains, d'une histoire nationale née avant 1789 et le rejet du substrat culturel afférant à la tradition millénaire, et à sa sagesse, la trahison qu'il y a à laisser l'industrie nationale devenir le jeu spéculatif des intérêts boursiers, la faute grave d'abandonner le latin, ou, plutôt, d'en priver le peuple et ceux qui en

seront issus pour devenir enseignants, coupant ainsi la langue de ses racines par pure idéologie socialisante. Pêcher une élite dans une médiocrité éducative, ce sera fort bon pour la démocratie, mais c'est le peuple qui paiera cette carence en subissant les fautes de « mauvais médecins, de mauvais professeurs, de mauvais fonctionnaires... ». On le voit, propos réadaptés – et indéfiniment propres à être resservis – dans ce moment de grave crise économique et politique.

En Allemagne, l'on compte dès janvier 1931, 4 765 000 chômeurs. L'émeute gronde, sans cesse, les milices sont dans les rues et Hitler demande à redéfinir la politique allemande.<sup>73</sup> Les mineurs sont en grève, au pays de Galles, en Espagne, le pays tangué : après que Berenguer a proposé sa démission, les monarchistes s'opposant à une opinion publique de plus en plus hostile. Lorsque les élections municipales voient le succès massif des républicains, Alphonse XIII abdique et prend le chemin de l'exil. C'est la liesse dans les rues espagnoles, sauf à Barcelone où des affrontements sanglants ont lieu en raison du désir d'indépendance des Catalans.<sup>74</sup> Ce départ du roi est une folie, pour Maurras, qui donne un autre recueil de compilations, d'apparence fort distante des événements qui secouent la monarchie espagnole, *Triptyque de Paul Bourget*.

Cet ensemble fait la somme de trois textes parus en 1895 - 1900 - 1923 et reprend le thème du départ de la ville, de la sagesse retrouvée dans le jardin méditerranéen d'Hyères où Maurras lui rend visite, et où il découvre que Paul Bourget, le voyageur, le conteur, le mondain, est devenu chrétien et qu'il refuse désormais toute valeur intrinsèque à l'individu. Ainsi Paul Bourget a-t-il changé, ainsi corrige-t-il ses anciennes œuvres ! Ainsi est-il devenu monarchiste ! Une évolution intéressante en vérité.

Un moment privilégié couronne l'engagement monarchiste de Charles Maurras, l'accueil qu'il reçoit, lors du mariage du Prétendant avec Isabelle d'Orléans-Bragance. Après les noces, célébrées le 8 avril par l'archevêque de Palerme, Maurras reçoit les jeunes époux à bord du paquebot « Compiègne », spécialement affrété par L'Action française pour ce grand moment. « A Paris », crient les quelque quatre cents Camelots du roi et invités présents, qui rêvent d'une restauration en apothéose. Suit un immense banquet où le prince, sa jeune épouse au bras, étreint fortement Maurras, Daudet, l'amiral Schwerer et les cris fusent « Vive le Dauphin ! », « Vive la Dauphine ! » « Vive le roi ! », Vive la Reine ! ». <sup>75</sup>

---

<sup>73</sup> Maria Teresa Llistosela dir. *Dictionnaire d'Histoire universelle, Les guerres mondiales*, Vol. 19, Ed. Salvat, Barcelona, 2006, p. 306-307.

<sup>74</sup> Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne, La II République*, op. cit. p. 702-704.

<sup>75</sup> Léon Daudet, *Souvenirs politiques*, op. cit. p. 299-300.



La scène édifiante qui suit est inscrite en lettres d'or dans l'hagiographie maurrassienne : « Un témoin raconte qu'après le départ des invités Maurras se retrouve seul au milieu de ses compagnons. « Un immense cri éclate : Vive Maurras ! » Il faut avoir vu frémir, à ce moment, le maître du nationalisme intégral. Sa conviction, sa passion le portent. Le geste impérieux, la voix vibrante du chef établissent le silence, tout d'un coup : « - Non ! Pas cela ! Surtout pas aujourd'hui ! Criez vive le Roi ! Criez vive la France ! Car le Roi lui-même, c'est La France, au premier rang des Français ! » Et son monde de répondre : Vive le Roi ! »<sup>76</sup>

Avant de revenir en France, Maurras visite Pompéi, avec Daudet, puis ils rentrent en France, assistent à un congrès d'A.F à Marseille, font un séjour à Martigues avant de retrouver Paris, où les attendent quelques motifs de nouvelle réjouissance ; La France s'est enfin décidée à rendre hommage au Maréchal Lyautey : après avoir remis au Président Doumergue, la médaille frappée à l'occasion de l'Exposition coloniale, Lyautey accompagne le président tout au long des cérémonies. L'Exposition coloniale est un énorme succès qui confirme « la grande France » de plus de 100 millions d'habitants et le rôle fondamental de la « civilisation française. » Un succès pour ceux qui ont appelé de leurs vœux cette consécration de L'Empire français. Une autre demi-victoire, le président Paul Doumer, qui était président du Sénat, devient président de la République : une joie, il bat Aristide Briand déstabilisé après avoir essuyé les attaques de corruption de la presse d'extrême droite. Toutefois le nouveau président a soixante-quatorze ans... Et il est soutenu par Laval qui est renommé dans ses fonctions de chef du conseil : cuisine, cuisine...

En Juillet 1931, une nouvelle conférence a lieu, à Londres, alors que le monde financier vacille : l'Allemagne est dans la crise, les banques, qui n'ont plus de liquidités, ferment leurs portes au public. Il faut fixer d'urgence un moratoire pour le remboursement de la dette et suspendre les remboursements à court terme. Cependant, en France, l'alliance douanière déclarée entre l'Autriche et l'Allemagne soulève l'indignation et la peur, l'agitation de rue, en uniforme, effraie, marquant l'alliance d'Hitler et de Huginsberg qui veulent « renverser le système en place. »

La crise financière se résout, peu à peu, les banques allemandes ouvrent leurs guichets en août, mais le pays paraît rongé par le chômage et la violence. C'est dans ce climat des plus instables que Pierre Laval, accompagné d'Aristide Briand va rendre visite au président Hindenburg, à Berlin. Or, le général Paul von Hindenburg, élu président de la République de

---

<sup>76</sup> Mariage de SAR le prince Henri de France avec SAI la princesse d'Orléans-Bragance, Librairie de France, 1931, p. 55.

Weimar, figurait en bonne place sur la liste des criminels de guerre du traité de Versailles. Il semble aux anciens combattants français que la forfaiture n'a pas même la dignité de se cacher. Sans quitter la polémique présente mais se servant à nouveau de ses écrits passés, Charles Maurras invective.

Il collationne ses mises en garde en un nouveau volume, au titre alors<sup>77</sup> plus ou moins ironique « *Décernez-moi le prix Nobel de la paix.* » Reprenant la chronologie de ses écrits, il remonte, en une première partie, avant 1914 : il donne un article « *L'Existence de la guerre* » (1904) où il expose cette permanence des conflits, inhérents à la condition de l'homme « un loup pour l'homme », dirait Hobbes, et la nécessité de leur extériorisation : « La condition et la nature profonde du genre humain ne change pas mais l'institution des sociétés canalise les instincts belliqueux en les tournant contre le dehors, contre l'Étranger, et elle fait régner au sein de chaque groupe politique une paix relative, en réprimant, avec un minimum d'équité, tout perturbateur. ». Ainsi la guerre purge-t-elle de la violence humaine l'intérieur d'un système social, qui, sans elle, serait rendu à l'état « de la plus obscure des mêlées dans la plus sanglante barbarie. »

Maurras s'interroge ensuite « Sur le discours d'un Maître », Anatole France, à la commémoration de la première conférence de la paix.<sup>78</sup> Et il s'insurge contre un pacifisme qui reconnaît en l'autre un semblable et un inconnu auquel il est normal de n'avoir nul désir de nuire. Car, de ce fait, la violence se retournera contre le proche, ce voisin que l'on n'aime guère, cette personne du coin qui vous a blessé... Vouloir la paix externe, c'est, selon Maurras, s'ouvrir au danger de la guerre civile, la pire qui soit. Vouloir aussi la paix à tout prix, c'est s'offrir à la guerre, faible et vaincu d'avance : « Le pire des désarmements, et la pire des tromperies sont venues à l'homme français des philosophes, rhéteurs et poètes qui lui disaient que le mal de la guerre était à jamais conjuré, et que dans l'avenir il n'y aurait plus de batailles : « Folie des armements » chantait le candidat socialiste au printemps de 1914, et l'on représentait dans une image populaire combien l'achat de livres d'école vaudrait mieux aux petits Français que l'acquisition ou la construction de canons. Trois mois après ce vote pacifiste, faute de canons et faute de munitions, il fallut bien offrir des poitrines humaines aux canons ennemis, et l'erreur s'expia par des centaines de milliers de vies innocentes. »

L'ensemble de la partie I de ce « *Décernez-moi le prix Nobel de la Paix* » reprend le grief d'un pacifisme criminel contre France, contre Jaurès (1912), contre Hanotaux, contre Carnegie (1913). Puis en deuxième partie, après 1914, il fait la liste de ses admonestations

---

<sup>77</sup> Le titre et l'ensemble seront repris, plus tard, de façon tout à fait sérieuse.

<sup>78</sup> Il s'agit de la première conférence de la paix qui eut lieu à La Haye en 1899.

afin de vaincre vraiment, de ne plus laisser souffler à l'ennemi à terre, de ne pas croire que tout est fini... Tous les articles collationnés – *Pronostic de paix* – L'Action française du 21 mai 1915- *Germanisme ou Capitalisme* (1918) , *La démocratie et la Guerre* (1917-1918), *La guerre, la Paix, la Justice* ( 1924), *La « Grande Illusion »* (1924), *La Guerre, les Coffres-forts, les Peuples* (1927), *La Guerre et la Vertu* (1927), *La Guerre Hors-la-loi* ( 1928), reprennent toutes ses critiques contre la folle crédulité de Kellogg ou de Briand et le profit qu'en tirent les Anglo-saxons, et surtout les Germains.

Pour finir, il cite un article de 1918, qui clôt la série avec ce ton de morale publique et de parole prophétique, que l'on n'a pas voulu entendre, autrefois, au temps de France et de Jaurès, et que l'on cherche à faire taire, aujourd'hui. La guerre ou plutôt le maintien de la paix française : « notre état républicain s'appliquait à n'y point songer. Son esprit lui faisait un devoir d'en détourner même la pensée de ses commettants. Sa diplomatie, ses armes étaient conçues, réglées, organisées de manière à produire cette amnésie et cette paralysie de la prévision, avec leurs conséquences : le pacifisme, le charnier. »

## 2.6 Le triomphe fasciste

L'année 1932 débute dans ce même climat de défiance et de peur : l'affaire Calmette, vaste escroquerie financière qui secoue les milieux médicaux jette de l'huile sur le sentiment général de corruption et d'abandon qui irrigue tous les mécontentements du petit peuple. La danse ministérielle épuise ce qui reste de crédit au gouvernement : Laval, auquel le Sénat a refusé la confiance, a démissionné le 12 janvier... pour former un troisième gouvernement le 14, toujours avec Tardieu et Reynaud auxquels on décerne simplement de nouveaux portefeuilles : « On prend les mêmes et on recommence ! ».

La presse est plus acide que jamais, d'autant que la crise mériterait une énergie que ces gouvernements éphémères ne sauraient avoir. Après la mort d'André Maginot, qui a fait voter en 1930 la fameuse ligne défensive qui doit préserver la frontière française, le ministère de la guerre est confié à Tardieu, ce qui ne convainc guère. Aristide Briand meurt, le 7 mars, désabusé, épuisé par les campagnes incessantes qui ont condamné sans relâche sa politique de paix.<sup>79</sup> D'autant que l'Allemagne inquiète... Les élections présidentielles d'avril 1932 voient la victoire d'Hindenburg, au second tour, alors qu'Hitler a obtenu 36,8 % des suffrages. Les nazis, fort de leur succès dans les urnes se répandent dans les rues où les exactions sanglantes

---

<sup>79</sup> Source : site BNF gallica : Art : *Monsieur Maginot est mort*, L'Echo de Paris, 8 janvier 1932 et art : *Monsieur Aristide Briand est mort*, L'Echo de Paris, 8 mars 1932.

se multiplient. Le président Hindenburg dissout par décret les SA et Les SS auxquels Hitler ordonne de rentrer dans le rang, pour l'instant. Les membres du NSDAP sont plus de 500.000...

La peur rôde, en ce printemps de 1932, où les frustrations s'aigrissent. Et c'est dans ce climat que retentit la nouvelle : le président Doumer vient d'être assassiné ! Il a été atteint de plusieurs tirs de revolver alors qu'il venait assister, à la fondation Rothschild, à la vente annuelle de livres au profit des anciens combattants. Le président a voulu s'approcher de la foule et a été abattu par un forcené aux cris de « Ça ne fait que commencer ! ». L'assassin, prétendument appelé Paul Brède est en fait un dénommé Gorgulov, qui agit, selon ses dires, « pour les paysans contre le communisme ».

Le pays est atterré, on cherche des coupables, on crie au complot, l'assassin étant un étranger accueilli sur le sol national pour y commettre cet horrible forfait, on s'interroge sur le rôle de la police et de la sûreté dans cette affaire. Les députés, consternés, veulent l'apaisement. C'est dans ce climat d'affolement que les chambres, réunies en parlement, vont élire non pas le socialiste Paul Faure mais le modéré Albert Lebrun, ancien président du Sénat, dont les qualités d'amabilité et d'écoute sont bien connues. Ne faudrait-il trouver un homme moins convenu, moins « politique » ? En juin, le socialiste Edouard Herriot a été nommé à la tête du conseil. Ne court-on pas vers la ruine ?

Alors que les Anglais ont lourdement dévalué, en 1931, la livre ayant perdu plus de 20%, la France soutient le Franc fort et l'équilibre budgétaire. La déflation est à l'honneur, qui grève les exportations. L'industrie va mal, et la grande grève qui sévit en Belgique fait peur. Le discours se durcit, l'on appelle au secours le grand homme intègre qui conduirait enfin la nation sur le chemin du renouveau.

Cette voix porte, l'action tente, si ce n'est l'opinion du moins une partie de la jeunesse. Mussolini, pour fêter les dix ans du régime fasciste, n'a-t-il pas été reçu en grande pompe au Vatican par Pie XI ? Pour la droite, de plus en plus inquiète, l'ennemi reste rouge. Il est aussi « républicain, démocrate, ploutocrate », c'est-à-dire faiblement belliqueux. La conférence de Lausanne vient de solder les comptes de la dette allemande : l'Allemagne effectuera un dernier versement de trois milliards de marks-or et sera quitte. A l'extrême droite on s'insurge, au centre, on s'inquiète, en cette fin de Juillet, alors que les élections législatives allemandes se sont déroulées dans des affrontements sanglants entre les nazis d'un côté et les socialistes et communistes de l'autre. A Altona (Hambourg) des communistes ont attaqué avec des armes à feu une manifestation nationale-socialiste, ce fut un bain de sang. Les heurts politiques se transforment partout en batailles rangées. C'est dans ce climat que les députés

d'Hitler remportent les élections : premier parti du Reichstag, le NSDAP n'a pourtant pas obtenu la majorité absolue.<sup>80</sup>

Les nouvelles, outre-Atlantique ne sont guères meilleures, l'on compte plus de 11 millions de chômeurs aux USA : c'est dans un climat de tension fort lourde qu'ont lieu les Jeux Olympiques de Los Angeles. Est-ce un avis, une mise en garde contre ce désir du chef providentiel ? Charles Maurras fait paraître en cette même année 1932, un de ces longs commentaires d'histoire politique dont il a le secret, *Napoléon avec ou contre la France*.

## 2.7 Napoléon avec contre La France

Le rédacteur tient, dès l'avant-propos, à déclarer la neutralité d'une analyse « de sang-froid » : il s'agit pour lui de juger des bienfaits et des méfaits de l'aventure napoléonienne et d'en tirer quelque bilan nécessaire à l'édification future : « Ce qu'il nous faut, à tous, républicains, bonapartistes ou royalistes, c'est retrouver les conditions de la vie et les conditions de la force commune. » Il fonde son avis sur son amour de la patrie, avis « nationaliste » selon lui, en ce qu'il se place « du seul point de vue utile et pratique : celui de l'intérêt français. »

Le premier point, qu'il faut bien relever, est que le coup d'état du 18 Brumaire n'est pas pour lui déplaire : « nous avons plus que des sympathies pour le coup de décembre qui mit en prison les bavards. » Mais de grands rois ont châtié avant Bonaparte les « robins » des parlements et le coup de force n'est admissible que s'il rétablit l'ordre et la prospérité pour longtemps. Avec Bonaparte, cela ne fut pas le cas, il « ruina la famille rurale et la vie locale. C'est par ses résultats que se juge une politique. »

Certes le nationalisme ne peut se garder d'admirer les grandes victoires napoléoniennes, « Marengo, Austerlitz, Iéna, Wagram... En tant que chose française, l'empereur est à nous. » Car les succès de l'empereur, ce sont avant tout les succès des « armes françaises. » Bien sûr, ce fut un très grand général, et cela « s'enseigne encore à l'Institut d'Action française. Mais nos professeurs n'omettent pas d'ajouter que ce grand chef est mort. » Est-ce à dire qu'un guerrier identiquement doué nous agréerait ? Pas vraiment, car il y a, selon Maurras, guerre et guerre, celles qui n'ajoutent rien au pays, qui ne sont « qu'une fumée dorée de gloire » et celles qui l'agrandissent : « les guerres fécondes, les guerres-mères, les grandes guerres génératrices qui fondent, consolident, protègent ou étendent le domaine de

---

<sup>80</sup> Maria Térésa Llistosella, *Dictionnaire d'Histoire universelle, L'Ascension d'Hitler*, op. cit. p. 314-317.

la patrie. » Or, après les campagnes napoléoniennes, la France s'est retrouvée plus petite, « là est le grief national, inexpiable ».

Après ce prologue de mise au point, une première partie nous parle du centenaire de la mort de Napoléon Bonaparte, en 1921. Les Républicains, bon gré, mal gré, ont fêté ce deuil, se croyant peut-être propres à soutenir la comparaison : mais « il était difficile de croire que la routine d'un Tardieu pût réussir là où le génie de Bonaparte, servi par des circonstances exceptionnelles avait lamentablement échoué. » Les reproches que les Républicains font à l'Empereur tiennent à l'idée qu'il n'a pas suivi l'idéal révolutionnaire : c'était un grand homme mais ce n'était pas Robespierre : Homme admirable, œuvre exécrationnelle, selon Mr. Herriot, qui parle d'un dictateur. Alors que, pour Maurras, c'est tout un : « comme si le Bonapartisme et le Robespierisme ne s'équivalaient pas dans les grandes lignes de leurs principes. »

Le second reproche tient à l'excès des territoires : « Erreur, l'annexion successive de tant de provinces et de royaumes ! Un pays doit être homogène et cohérent. Ses parties doivent avoir l'habitude de tenir et de vivre ensemble. » Et Maurras, d'ajouter, plus loin, qu'« il est absurde et dangereux de vouloir imposer, l'épée à la main, une manière de vivre ou de parler, une langue ou une culture. » Le troisième reproche est économique : la France est sortie exsangue de l'aventure napoléonienne, toute sa jeunesse étant engagée dans des guerres meurtrières, toutes les forces vives du pays le privant du recours de ses bras.

Voici les reproches. Fondés, selon Maurras, encore que les sottises ultérieures du XIX<sup>ème</sup> siècle aient amoindri la France sans que l'on puisse imputer la chose à Napoléon I<sup>er</sup>. Maurras déplore avant tout la saignée démographique : le drame n'est pas seulement dans les jeunes Français qui sont morts, mais dans ceux qui ne sont pas nés. Qui ne sont pas nés en raison des délires rousseauistes appliqués par le Code Civil, préférer peu d'enfants à beaucoup, et les choyer sans leur apporter la force morale nécessaire. Il dénonce ensuite cette expansion fatale, qui ruina pour longtemps tout équilibre en Europe, par la suppression pure et simple de deux cents cinquante trois états allemands, voulue par Napoléon, qui favorisait la Prusse au détriment de l'Autriche.

Une fois le monstre allemand créé, comment freiner cette puissance nouvelle au cœur de l'Europe ? Comment ne pas voir les désordres ainsi entraînés en Pologne, dans les Balkans ? Comment ne pas voir des désordres à venir, nés de cette folie de la politique Napoléonienne reprise par son neveu, le vaincu de Sedan ? « Proudhon le prophétisait déjà dans sa brochure « Si les traités de 1815 ont cessé d'exister » et Jacques Bainville l'explique,

admirablement, dans son *Bismarck et la France*, paru en librairie en 1909, qui prépare aux conclusions motivées du *Napoléon* qui est de 1931. »

Tout cela ne serait pas le pire si l'intérêt français avait trouvé son compte dans le premier Empire. Mais il n'en fut rien, sans même parler de la catastrophe de l'état de guerre permanent : Napoléon a uni ce qu'il eût fallu tenir divisé, il a réveillé ce qu'il eût fallu tenir endormi : « Il ne profita même pas de ses victoires, ne sut pas briser la dynastie des Hohenzollern ni dépecer immédiatement son territoire quand il la tenait à sa discrétion. » Au lieu d'anéantir le projet d'union allemand, ce qu'il pouvait faire, en 1806, « il arrondit de ses mains, auprès de la Prusse, d'autres royaumes qui, simplifiant le chaos germanique, devaient, le jour venu, rendre plus facile l'unité. »

Le propos est repris, Maurras cite à nouveau Bainville, donnant à penser que quelque propos publicitaire affleure dans son commentaire, puis un soldat, Marbot, estafette de l'Empereur qui se permettait néanmoins d'en juger la politique et de dire que, si les huit cents princes du corps germanique ne pouvaient s'entendre, il n'en allait pas de même de trente-deux, qui s'unissant avec la Russie, allaient renverser l'Empereur. Telle est la politique de compromis « qu'ont héritée de la Révolution et de L'Empire les Wilson, les Tardieu, les Loucheur et leurs camarades ; pour notre malheur ! Nos soldats se sont battus avec le sang, le cœur, le patriotisme, l'élan de la France éternelle. Nos négociateurs n'avaient que les idées d'une France fragmentée et transitoire, dissociée et décérébrée ; les idées qui reflètent notre décadence depuis plus de cent ans. »

Faut-il, dès lors, décrier totalement Bonaparte ? Non, car il fut grand, il donne du lustre à notre histoire et un patriote, surtout à l'étranger, ne peut que vibrer d'exaltation à l'évocation de tant de victoires magnifiques. Ainsi Maurras conclut-il cette première partie : s'il faut être juste avec l'homme, « La France doit aussi répéter la parole impartiale, la parole nationale de l'équité :

- Encore une fois, je le trouve grand. »

La seconde partie du discours s'intitule « Une erreur napoléonienne ». Maurras s'amuse tout d'abord d'un livre de Mr. J-M Bourget, spécialiste d'art militaire qui imagine une conversation entre Foch et Bonaparte à propos de la guerre de 1914-1918. Il n'est pas, quant à lui, spécialiste de stratégie, mais il peut parler sur ce qui concerne la mauvaise utilisation d'une guerre victorieuse. Foch se plaint que les négociateurs de la paix ne l'ait pas écouté, ni lui, ni l'opinion du pays tout entier : « Ni Clemenceau, ni Poincaré, ni Tardieu n'ont même pensé à s'appuyer sur l'opinion publique de la nation française, alors que même

tel royaliste les en suppliait. « Nous seuls », disaient-ils, « et c'est assez », quitte ensuite à montrer ce que leur suffisance avait d'insuffisant ! »

Mais qu'il s'agisse de Foch ou de Napoléon, comme des parlementaires de la suite, nul n'a compris que la victoire sur l'Allemagne serait rongée de l'intérieur si on n'imposait à ce pays que des restrictions militaires. Avoir le Rhin, et l'Alsace, soit ! Mais pas seulement ! Il fallait imposer des conditions politiques, ne plus accepter le Reich unitaire allemand, morceler à nouveau et passer du militaire d'abord au *Politique d'abord* ! Cela, « les imbéciles, les intrigants, les farceurs, les moutons » de 1918 ne l'ont pas voulu parce qu'ils ne l'ont pas cru possible. Ils en ont agi comme Napoléon, en son temps, ménageant la Prusse et lui agrégeant quantités de satellites sans voir le réel danger de l'entreprise : « Ainsi Napoléon n'a pas voulu détruire l'unité de la Prusse. Il croyait faire mieux que ses prédécesseurs, et il a fait plus mal. Que son insuccès n'ait servi de leçon ni à nos civils ni à nos militaires, c'est prodigieux. »

La partie suivante, seconde partie de ce II, dénonce la *Diplomatie de Bonaparte*, qui, par haine de l'Autriche, va favoriser la Prusse. Cette politique sera suivie par Napoléon III, qui subissait « la fatalité de ses origines » et qui alla à Solferino pour aider l'Italie alors que la Prusse allait à Sadowa et réunissait l'Allemagne. L'Allemagne, qui s'unissait d'ailleurs à l'Autriche, pour le défaire.

La partie IV *Génie de Napoléon et question napoléonienne* reprend le point du nationalisme béat qui admire Bonaparte : certes, il était grand, génial, immense, mais, tenant la France entre ses mains, qu'en a-t-il fait ? « C'est au double fléau de la centralisation et de la dépopulation » que le pays doit ses misères. En effet, la centralisation administrative et la division départementale n'auraient pas fait long feu sans la poigne de fer de Bonaparte. Par ailleurs, Napoléon était prisonnier de la constitution de La Belgique qui déplaisait si fort aux Anglais. Il ne voulut pas transiger sur ce point et se retrouva avec des ennemis acharnés : il voulut « improviser » une flotte, cela ne s'improvise pas, et il fut défait sur la mer.

L'Angleterre put donc prospérer, et l'Allemagne, dont il avait permis la réunification avant l'heure : des ennemis fortifiés, une France affaiblie, voilà les bienfaits du premier Empire. L'article suivant, *Napoléon et la Restauration*, donne à voir le rôle méconnu mais immense que joua Louis XVIII, à La Restauration, du simple fait qu'il était le roi légitime, seul capable de s'interposer entre le pays et les forces coalisées contre lui. Le congrès de Vienne a sauvé une France que Napoléon laissait prête à être dépecée. Mais le mal profond a subsisté, les uns en tenant pour l'Empereur, et derrière lui, pour La Révolution, les autres pour le roi.



On sait ce qu'il en advint... Et les Français, depuis, sont divisés : ils se sont repris à s'aimer, en 1914, devant le péril, puis, après la victoire, ils ne s'aiment plus. Divisés, individualistes, quelle partie pourront-ils jouer à l'avenir ? L'article VI, *De Napoléon à Lénine, ou le nerf des révolutions*, parle tout d'abord du mal immense qu'il y eut à centraliser : le pays, gouverné par un seul sous la monarchie, conservait malgré tout « Familles, ateliers, paroisses, bourgs, villages, compagnies, provinces, corps et ordres d'Etat. C'étaient des unités vivaces, entre lesquelles l'égalité était nulle mais qui jouissaient de libertés magnifiques. » Au nom de l'égalité, tout cela a été piétiné : l'état gère le tout, décide du tout, rompt les forces anciennes et cette « maladie révolutionnaire » est encore aggravée par le Code Civil qui hait la famille et le patrimoine.

Mais quels sont ces hommes qui prétendent établir une parfaite égalité ? Ce sont les chefs d'un petit clan, très fermé, très fidèle, comme le dictateur corse avec sa famille, comme tous les juifs qui s'acharnent à demander l'égalité des individus, l'uniformité des institutions. Mais les juifs « La démocratie n'a point d'artisans plus dévoués ni plus passionnés » s'appuient sur « leur clan, étroit, fermé, jaloux, il est d'une loi particulière très stricte ; et parce qu'il est cela, et parce qu'il le sait, parce qu'il sent très bien que sa communauté juive, sa fraternité juive, son entraide juive, sa coutume juive résisteront, longtemps, par elles-mêmes, à l'uniformité des lois et à l'égalité des conditions, qu'il demande ceci et cela pour les autres. »

C'est ainsi que les juifs ont aidé la Révolution, qu'ils ont aidé l'Empire, qu'ils ont aidé le Reich de Bismarck, qui leur ouvrait ces droits où « il [le juif] devint tout ce qu'il voulut. ». Et il en va de même « dans La Russie bolchevisée. » Pour ruiner la Russie des Tsars, « tenir les anciennes institutions gouvernantes, il fallait un être principal uni et lié. Le monde juif a fourni ce groupe. » Il est prépondérant désormais, dans les soviets. Au début, c'est à peine s'il existait, il réclamait, tout au plus, l'égalité, mais, après la révolution, il est devenu essentiel. Ainsi ces « destructeurs orientaux » ont-ils « forgé une chaîne marxiste plus dure que tout ce que l'on avait vu sous les Tsars. »

La septième partie, *L'école d'Etat*, s'en prend à l'Université. Autrefois, elle était un corps libre et corporatif mais elle est devenue révolutionnaire, selon le modèle d'Université établi par Napoléon : elle permet à des institutions d'état, dont elle fait partie, d'exister et elle devient un « moyen de gouvernement. » L'école, désormais, prêche le respect de la République, elle en fait un dogme et affiche un front sectaire : « l'Etat se permet donc de faire enseigner ce qui lui plaît. Il colloque aux instituteurs et aux professeurs des ouvrages

tendancieux, bourrés d'erreurs intéressées ; il entend façonner à son gré l'intelligence de la nation en lui imposant les programmes d'étude qu'il définit. »

Certes, l'enseignement reste libre, pour qui veut ou peut payer de sa poche ! Mais c'est encore l'état qui délivre les diplômes et chaque candidat doit être instruit de ce que l'on veut qu'il sache : les programmes officiels étant en outre surchargés, comment trouver le moyen d'y ajouter ce qu'ils ne contiennent pas ? L'état a la mainmise sur l'enseignement supérieur mais plus encore sur l'enseignement primaire : l'instituteur est une puissance, dans les villages, et, par son rôle de secrétaire de mairie, c'est souvent lui le maire véritable. Et si l'instituteur ne plie pas devant les ordres de la préfecture, ce n'est pas parce qu'il est indépendant – en ce cas, on le briserait – c'est parce qu'il fait peur, étant membre d'un syndicat. L'anarchie est ainsi partout semée, partout entretenue. Et cette école est primordiale pour le régime de la démocratie parce qu'il dépend du vote des citoyens. Il lui faut donc s'attacher ce vote, faire croire au jeu des partis, qui, lorsqu'on le regarde de près, n'est qu'un jeu d'arrivistes fort complaisants entre eux. Quant au niveau des élèves, pourquoi en avoir souci ? Ainsi voit-on « les effets concrets de son action larvée : abaissement de l'Intelligence, oppression des caractères, le nombre des illettrés augmentant comme la criminalité. »

La partie VIII de la harangue *La Part de l'intérêt français* fait le point sur ce qu'a apporté de bon le Bonapartisme, fils direct de la Révolution : des guerres, incessantes, une vision violente de l'égalité, égalité fautive d'ailleurs, puisque le seul respect va à la seule inégalité qui reste, celle de l'argent. Sans Bonaparte, nul doute que la Révolution ne se soit peu à peu calmée et que des mesures certes nécessaires n'aient été prises, mais sans dogmatisme, sans pérennité : c'est à Napoléon Bonaparte, selon Maurras, que l'on doit l'installation du jacobinisme et des institutions parlementaires dans notre pays. Et, pour un monarchiste, l'on ne se relève que très lentement et très insuffisamment des erreurs commises par « les énergies cristallisées de ce demi-dieu. »

Le chapitre IX de ce qu'il faut bien appeler du nom de pamphlet antirépublicain - *La Dynastie* - brosse le portrait ironique des Bonaparte : car Napoléon aimait les siens et leur offrait les plus hautes charges sans tenir compte de leurs défauts : « Joseph, léger, paresseux, récalcitrant, vaniteux, tortueux et cupide... » ou Lucien, doué de quelques qualités mais « brouillon, fanfaron, sec, ingrat, prodigieusement infatué de lui-même... ». Il y a encore Louis, « rêveur, taciturne, atrabilaire, inquiet et soupçonneux... », ou Jérôme « présomptueux, irascible, pusillanime, prodigue et libertin... ». Tous sont différents mais semblables par leur « envie, jalousie, ingratitude ». Bref, une galerie de portraits peu reluisante et tout à fait impropre à donner ce qu'elle aurait dû donner, une dynastie. Car les aînés d'une dynastie

possèdent, selon Maurras, et au plus haut degré, les vertus de noblesse et de désintéressement dont ces « Bonapartides » sont cruellement dépourvus. C'est de Saint-Louis que descendent les rois de France... Non, Bonaparte ne pouvait avoir de vraie descendance, il n'était qu'une erreur de l'histoire, lui-même seul à ne l'avoir compris, avec « son poète » Victor Hugo.

Concluant ces idées sur La Révolution, Bonaparte et tous les maux qui ont suivi, L'article X s'interroge sur *Ce qui reste vivant de la tradition napoléonienne* : La leçon d'histoire comparée indique que La Prusse de 1806 et celle de 1918 sont semblables, qu'elles usent des mêmes moyens pour ne pas concéder la victoire, sourdement puis violemment, dès qu'elles le peuvent. Il fallait, comme le Capétien, comme Rome, diviser et morceler la Germanie pour qu'elle cesse d'être belliqueuse : mais l'erreur de Napoléon, laisser un champ politique à la Prusse, a été renouvelée par Tardieu : « L'erreur n'a pas cessé d'être recommencée de 1921 à 1930, jusqu'à l'évacuation de Mayence et même au-delà. » Et cette tradition « napoléonienne » de nos affaires extérieures dure encore, dure toujours, « Et nous la payons. Jusques à quand ? »

Ce texte est un condensé précis de la pensée politique contre-révolutionnaire de Maurras et de son application à l'actualité de 1932. L'on y lit la crainte de l'Allemagne, redevenue menaçante, et la dénonciation de la diplomatie inepte des années vingt. L'on peut imaginer son poids, dans le contexte ambiant, et sa portée. Il sera à nouveau publié dans *Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon*, puis intégré aux *Œuvres capitales*. Une fois encore, Maurras tient à éclaircir le présent en se servant du passé. Napoléon, qu'Hitler admire, un moment de grandeur impériale couronné des lauriers à la romaine du néo-classicisme triomphant... Comme nous pouvions l'espérer, la leçon ne porte pas sur la méfiance qu'il faut avoir pour tout dictateur, comme si le fait allait sans le dire et que le légitimiste Maurras n'avait cure des aspirations fascisantes nées autour de lui. Il les écarte d'un revers de main : l'important, pour lui, reste la stigmatisation permanente du gouvernement républicain. D'ailleurs n'a-t-il pas fait paraître, cette même année 1932 *Au Signe de Flore*, qu'il dédie au Comte de Paris.

*Au Signe de Flore* décrit la trajectoire, intime et forgée par les événements, qui a fait de Maurras le monarchiste fidèle qu'il est, était, ne cesse d'être. Le propos de cette justification politique tient des Mémoires et s'appuie sur les difficultés du premier combat, lorsqu'il était seul, ou presque, à vouloir retrouver un roi pour retrouver l'intégrité du trône royal. Il évoque ses luttes, le félibrige, la naissance d'Action Française, et tant de luttes acharnées, menées pied à pied : il devient, sous sa propre plume, ce journaliste qui ne peut

lâcher la seule arme de son combat, la puissance des rotatives, et cet écrivain qui sacrifie une œuvre plus littéraire au bien de la patrie.

Il explique, surtout, qu'il ne recherche aucun pouvoir et surtout pas « Le » pouvoir. Il n'est pas de ces personnages qui prennent des postures héroïques à des fins personnelles, il est plutôt un soutien, un mentor pour le nouveau Télémaque que le sort ou la Providence donnent à La France : il faut ouvrir non pour une voie violente, dont on ne sait ce qu'il pourrait sortir, mais pour « donner » au prince le pouvoir par toutes les voies légales. Le projet, s'il devient plus crédible en 1930, aux vues des errances républicaines, qu'en 1886, où l'on pouvait encore y croire, reste hasardeux. Ne faut-il d'autant mieux combattre ? « La restauration de la Monarchie paraît-elle difficile ? Cela ne prouve qu'une chose : la difficulté d'une Renaissance française. »<sup>81</sup> Le prince remercie son « vieux serviteur » par une lettre qui fait le récit de leur première rencontre, rue de Verneuil, lorsqu'il était enfant, avant l'exil du Maroc. Le souvenir est très précis, ainsi que le sentiment « d'une sympathie mêlée d'admiration. » Dans cette évocation, qui sert de début à cet écrit, le prince déclare : « C'est dans les mêmes sentiments, qui étaient nés spontanément pour vous, rue de Verneuil, que je suis avec attention l'œuvre à laquelle vous, particulièrement, et tous vos collaborateurs, vous avez apporté le tribut de vos intelligences et de vos dévouements. »<sup>82</sup>

Charles Maurras n'a désormais de cesse de louer, dans *L'Action française*, son « jeune prince. » Les thèmes, particulièrement propres à la monarchie française d'amour filial, de piété filiale, d'affection paternelle, serviront à décrire les rapports des deux hommes jusqu'aux difficultés nées de 1934. Ces mêmes termes sont souvent utilisés envers les jeunes rédacteurs qui poussent les portes du fameux bureau d'Action française ; ainsi, lorsqu'ils partent, la blessure n'en est que plus vive. Après le départ de Fabrègues, une seconde défection, en forme de trahison, froisse Maurras. Bernanos est passé à l'ennemi. Est-ce par manque d'argent que l'écrivain et ancien camelot du roi se met à écrire dans les pages du *Figaro* qui appartient, rappelons-le au parfumeur-millionnaire fascisant Coty ?

Coty a présenté, sur les listes électorales, en face des candidats de L'Action française, des hommes qui ne sont pas monarchistes. Lorsque Bernanos lui apporte son soutien, Maurras le désavoue dès le lendemain : « Bernanos, je vous dis adieu ». <sup>83</sup> Bernanos répond, avec déférence, dans *Le Figaro* du 21 mai, qu'il aura toujours envers lui, en dépit des querelles, une révérence absolue : « Qu'il me suffise de garder désormais, dans la citadelle de l'âme,

---

<sup>81</sup> Charles Maurras, *Au Signe de Flore*, op. cit. p. 292.

<sup>82</sup> Lettre d'Henri, comte de Paris, à Charles Maurras, du 7 juillet 1931 ; Archives nationales, fonds Maurras, 576 A P 166.

<sup>83</sup> Charles Maurras, art. *Un adieu*, Journal *L'Action française*, 16 mai 1932.

avec le souvenir des morts, la leçon de grandeur dont vous avez enivré votre jeunesse, et que nous allons transmettre à nos fils. » Mais la brouille s'envenime, l'ancien disciple qui ose traiter le maître de « vaine Cassandre » est traîné dans la boue. La polémique dure quelques mois avant que l'*Action française* ne se taise définitivement sur Bernanos. Il continuera à prendre le quotidien pour cible, assurant que L'A.F est « déchu », « décadente » mais il n'obtiendra pour toute réponse que le silence du mépris absolu. Est-ce en compensation, en riposte, Maurras publie un autre texte exhumant le passé et poursuivant d'autres préoccupations, moins basses et politiques, la part littéraire de son œuvre étant toujours donnée en lecture parallèle, comme un besoin récurrent de retrouver la pureté hors des contingences triviales de la réalité.

## 2.8 Prologue d'un essai sur la Critique - 1896-1932

Il s'agit d'un texte de 1896, adressé en 1932 à Lucien Moreau, et lui rappelant « cette esquisse inachevée ». Elle avait paru dans *La Revue encyclopédique Larousse*, en 1896, en un beau temps, celui de disputes « non politiques mais littéraires. » A Maurras, qui, de retour d'Athènes, fustigeait « une multitude d'écrivains à la mode », le jeune secrétaire de la revue avait demandé d'établir quelques-uns des principes qui réglaient, selon lui, une esthétique poétique de quelque valeur. Ce qu'il ne fit pas, ce qu'il fallut bien faire, sous la sommation qu'il fallait absolument un texte « au lendemain midi ».

Il s'enferma « rue du dragon », écrivit, écrivit sans cesse, cent pages en quatorze heures de suite. Il était temps. Le journal allait fermer, c'était midi moins cinq... : « Mon cher ami, aviez-vous vingt ans ? Je n'en avais pas trente. La soixantaine bien sonnée, qui m'avertit, me donne le droit de vous dire que nous aurons écrit ensemble un des plus beaux cycles de l'intimité de l'esprit. Par quels temps difficiles ! Sous quels maux publics et privés ! La longue adversité vaincue imprime à deux noms accolés sur la même feuille un petit accent de trophée. Sans fausse modestie ni gloriole vaine, on peut être sensible au plaisir du regard promené sur un hier lointain, où tout a poli et passé, non la confiance, non l'amitié. »

Après cette introduction amicale, nous retrouvons le texte de 1896, sans retouches. Ainsi voyons-nous, selon le même découpage en parties : I *Dignité de la Critique* II *Espèces de critiques* III *La critique proprement dite* IV *Du goût* V *Objet propre du goût et nature du style* VI *Les principes du goût* VII *La notion de Barbarie* VIII *Destination de la critique - fragments*- Nous avons déjà parlé, dans la seconde partie de notre étude, du contenu de cette

somme philosophique, réactionnaire en ce qu'elle s'attache à retrouver l'équilibre du goût dans le modèle classique et malherbien.

Les phrases comme les théories de Maurras n'ayant pas bougé, c'est sur cette fixité qu'il nous semble bon de nous interroger. Maurras n'a pas le moins du monde changé d'avis. A quoi peut donc servir cette réimpression ? A le dire et à affirmer, après quelque trente quatre années, la véracité de ses vues. Afin que ce soit bien clair, il donne une conclusion nouvelle, en quatre points, à son ancien écrit.

Dans ces annexes, le premier point souligne combien le propos fut novateur, en 1896, quand «le système des images romantiques, naturalistes, impressionnistes tenait le haut du pavé », pour dire combien se sont ensuite rangés derrière « ces idées sur la valeur et le rang de la critique », comme d'anciens « amis » devenus ennemis, tel que Paul Soulay, dans *Le Temps*. En annexe 2, Henri Bremond prétend lui en remonter sur les apports d'une critique érudite et savante, mais ses considérations sont postérieures d'un bon quart de siècle aux écrits de Maurras sur le propos. L'annexe 3 cite un lecteur de la préface de *Romantisme et Révolution*, qui fait très justement remarquer à l'auteur qu'il invoque Barrès, qui dans, *Les Marges*, en 1920, dit combien il est plus facile, au XIXème siècle « de dénombrer des noms célèbres que des chefs d'œuvre », point de vue commun aux deux auteurs et dont la première expression a été « retrouvée dans cet opuscule. » Enfin, en annexe 4, Maurras dit à quel point ce discours fut non seulement fécond, ayant permis à Charles Forot, Jacques Reynaud, Henry Charpentier, La Houssaye « de voir le jour, mais surtout précurseur, car, à l'époque où le texte fut écrit, tous ces nouveaux malherbisants n'avaient pu sortir de terre, où, par la faute de leur âge, ils dormaient encore ou germaient. »

« Mais l'école Romane existait, Moréas, agissait ; ce qui méritait d'être à été. » Nous touchons ici au point fondamental, dit, répété, repris tout au long de ces rééditions, de façon directe, sans s'arrêter à quelque fausse modestie : il a été le premier à dire la vérité, une vérité qui permis à d'autres voix de se faire entendre, il « voit » le vrai, en politique comme en littérature, même si l'on ne veut pas lui en reconnaître le crédit. Les faits sont là et il est nécessaire de rafraîchir la mémoire collective.

En ce mois de novembre 1932, quelques lueurs d'espoir s'offrent à ses ennemis républicains : elles viennent tout d'abord des Etats-Unis, où les démocrates ont triomphé, au congrès comme à la Maison Blanche, avec l'élection de Franklin.D. Roosevelt. Une ère nouvelle, un « nouveau pari », s'ouvre pour le monde démocrate. En Allemagne, les élections de Novembre ont également apporté une bonne surprise : les nazis ont reculé, perdant 34 sièges au Reichstag. Hitler, affaibli, ne parvient pas à constituer seul un

gouvernement. Il récuse donc la proposition d'Hindenburg de devenir chancelier, comme les pouvoirs spéciaux qui lui étaient offerts.<sup>84</sup> Peut-on respirer, en cette fin d'année qui voit Louis Ferdinand Céline couronné à Paris du prix Renaudot pour *Le voyage au bout de la nuit* ?

Un répit de bien courte durée : A Berlin, le 30 janvier 1933, après un mois de négociations, Hitler devient le chancelier du Reich. Hindenburg s'est laissé convaincre que les Nazis seraient maintenus dans des lignes acceptables par l'armée et les forces catholiques du pays. Il propose à Hitler un gouvernement de « concentration nationale » et il n'y a, de fait, que trois nazis au gouvernement, dont Hitler, Frick, devenu Ministre de l'intérieur et Goering, commissaire de l'intérieur pour la Prusse. Les manifestations pour fêter la victoire nazie sont impressionnantes : à Berlin, une imposante retraite aux flambeaux va de la porte de Brandebourg à la chancellerie.<sup>85</sup>

Après l'incendie du Reichstag, le 28 février, toute l'année 1933 sera marquée par la terrible « mise au pas hitlérienne » : Thomas Mann et Bertold Brecht s'enfuient, bientôt suivis des intellectuels qui le peuvent, quinze mille arrestations ont lieu en mars, en Prusse, des camps de concentration sont ouverts, près de Berlin, la loi *Lex van der Lubbe*<sup>86</sup> prévoit l'application de la peine de mort, par pendaison, pour toute atteinte à la sûreté publique, les juifs sont persécutés, leurs magasins pris à parti et pillés. En avril, ils sont exclus de tous les postes de fonctionnaires, enseignants et professeurs : les professions libérales, hommes de loi, médecins et artistes qui ne sont pas aryens, sont encouragés à se défaire « spontanément » de leur métier, les universitaires juifs sont mis en disponibilité : beaucoup prennent alors le chemin de l'exil.

Maurras prend sur le sujet une position particulière, assez déconcertante : il écrit, craignant que l'antisémitisme viscéral d'une part de ses ouailles ne les portent à admirer le dictateur : « Que plus ou moins les juifs forment un peuple, il est difficile de le dissimuler. Qu'il y ait, partout, une question juive, cela n'est pas moins certain. Mais ni l'exode ni le massacre ne résolvent ce problème. »<sup>87</sup> Cependant, dans *L'Action française* du 4 avril, dans un article intitulé *Les juifs en Allemagne et en France*, il croit pouvoir affirmer « qu'il y a très peu de violences » en Allemagne et que « Les manifestations anti-juives ont été conduites, dirigées, modérées avec une rare discipline. » Cependant il affirme, un peu plus tard, dans

---

<sup>84</sup> Maria Térésa Llistosella, *Dictionnaire d'Histoire universelle : Les guerres mondiales*, V. 19 : les années cruciales, op. cit. p. 306-307.

<sup>85</sup> Ibid. p : 308-312.

<sup>86</sup> La loi porte le nom de l'incendiaire du Reichstag, Marinus van der Lubbe, un jeune maçon néerlandais. On a trouvé sur lui une carte du parti communiste et il avoue : cela ne suffit pas à dissiper le doute dans les esprits, l'incendie ayant eu lieu quelques jours avant les élections décisives de mars.

<sup>87</sup> Charles Maurras, art. *Les juifs d'Allemagne*, Journal *L'Action française*, 31 mars 1933

*L'Action française* du 9 octobre : « Nous ne croyons pas aux nigauderies du racisme. » Le point reste à débattre et la question suspendue.

En Allemagne, cependant, le second ennemi de l'intérieur, le syndicalisme, est décapité, les syndicalistes sont arrêtés et leurs locaux fermés. Le 10 mai 1933, les nazis font du nettoyage : ils brûlent en place publique tous les livres qui semblent tendancieux, vidés des bibliothèques publiques. L'autodafé a lieu dans toutes les grandes villes, et l'association des libraires allemands, considérant ces livres comme « non allemands » demande à ses membres de ne plus les vendre... Malgré ces terribles nouvelles, l'Allemagne n'est pas exclue de la scène internationale, tout au contraire. On espère l'amadoué, comme Mussolini, jadis.

Les Quatre – France - Grande-Bretagne – Italie – Allemagne – signent un traité en vue d'adoucir les relations diplomatiques : l'Allemagne pourra se prévaloir désormais d'un traitement d'égal à égal avec les autres puissances. Le président de la SDN, Arthur Anderson, vient rendre visite à Hitler, à Berlin, ce qui permet à ce dernier d'accéder à la scène internationale...<sup>88</sup> Que peut le gouvernement ? Pas grand-chose, en vérité, il semble subir les événements. Durant toute l'année, *L'Action française* est partagée entre deux indignations, celle de voir le radical Daladier, nouveau président du conseil, incapable de freiner ce que les militants d'extrême droite appellent la lâcheté des plouto-démocrates et celle de voir Hitler parader en uniforme.

Il faut dire que Maurras, toujours farouchement germanophobe, se défie particulièrement du chancelier allemand et voit, dans ses postures bravaches, la confirmation de son système critique à l'endroit de la sottise de la III<sup>ème</sup> République. Ainsi écrit-il dans *L'Action française* du 26 juillet 1933 : « Quoique fassent ces Barbares, il suffit d'appartenir au monde officiel, au monde de gauche français, pour incliner à leur offrir de l'encens, le pain et le sel et la gémissement. Je voudrais dire que l'esprit libéral et démocrate français à ce goût-là, cette tendance-là dans le sang. » Il reste néanmoins très inquiet et la passivité de la République « corrompue » le révolte. Des images valant mieux qu'un long discours, nous donnons à voir deux caricatures de l'année 1933 tirées de l'Almanach d'*Action française* qui décline en caricatures les douze travaux d'Hercule sur les douze mois de l'année 1933 :

---

<sup>88</sup> Source : site BNF gallica, Art : *Hitler Chancelier du Reich*, L'Echo de Paris, 31 janvier 1933 et art : *Hitler fait jeter en prison les chefs des syndicats socialistes et met la main sur leur organisation*, L'Echo de Paris, 3 mai 1933.



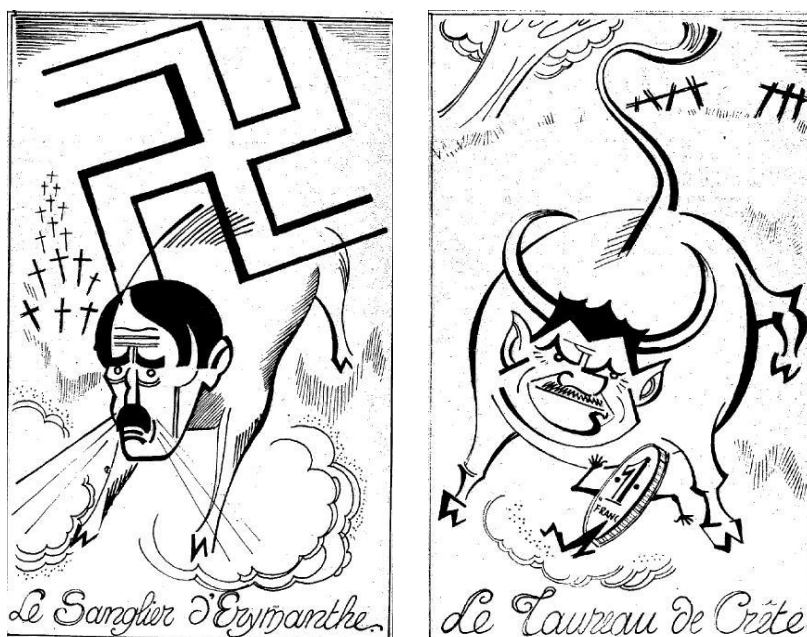


Figure 1 : Almanach de l'Action Française de 1933.

Comme il est aisé de le constater, le trait n'est pas des plus fins. A la fin de l'année 1933, le 21 décembre, reprenant les mises en garde qu'il n'a eu de cesse de proférer, il écrit dans *L'Action française* un article, resté célèbre, et que nous ne saurions omettre : « Un jour Hitler sera installé à Vienne, et la France ne bougera pas, les meilleurs des français n'étant pas d'avis

qu'elle bouge. Un autre jour, Hitler s'établira dans le couloir polonais. Même immobilité de la France. Même cause morale de cette immobilité. Un autre jour, Hitler prendra Eupen et Malmédy à nos amis belges... ». Et il appelle à s'armer, très vite et massivement : « Français ! Français ! Français ! Comprenez le piège que vous tend toute campagne d'accord, d'entente, de conversation avec ce voisin dont la satisfaction ne peut être trouvée, ni conçue, ni rêvée qu'à vos dépens. C'est un devoir de dire ARMONS ! ».

Le souci est grand, le sentiment de prêcher dans le désert également. La littérature et ses nobles soucis parviendra-t-elle à tenir son rang d'exutoire ? En cette même année 1933, le 30 avril, Anna de Noailles est morte : le doux poète de « *Cœur innombrable* », seul poète à être inscrit au fronton des citations de *La Musique intérieure* n'est plus. Tout le monde littéraire lui rend hommage. Avec elle semble enterré le temps de l'Avant-guerre, de l'insouciance et des derniers écrits postromantiques.

Le fait littéraire retrouvant sa place malgré la lourdeur des menaces, Maurras donne un essai philosophique, *L'Amitié de Platon*, dans *La Revue universelle* des 1<sup>er</sup> et 15 février 1933. Le traité s'intéresse particulièrement à l'Amour, dans sa définition platonicienne, pour en venir à la dimension que lui donnèrent les troubadours provençaux et à la « divinisation » de

la femme. Puis il reprend le thème de cet Amour de vision transcendante qui irrigue, pour lui, la philosophie de Platon comme sa propre philosophie. Il conclut cet essai sur la métaphore de la vie, constante traversée maritime : « Le pilote est l'Amour. Un Dieu de beauté fait l'étoile. Si les îles heureuses<sup>89</sup> ont été englouties, pourquoi la nature propice ne les ferait-elle pas émerger quelque jour à l'avant d'un navire bien construit pour y aborder ? Tout va et vient, tout se défait pour se refaire, sans qu'il soit légitime de rien opposer d'un peu sûr aux destinées platoniciennes, pleines de signes favorables. Dans toute la longue succession des purs philosophes, il n'y en a pas un qui ait conçu des mondes où tourne un plus grand nombre de Possibles amis. »

Se tournant vers un autre pivot de sa construction littéraire, Maurras s'intéresse particulièrement à Ronsard. Il est vrai que Ronsard, dont les os ont été - ou n'ont pas été - retrouvés en 1932, trouve soudain un renouveau d'actualité.

## 2.9 Le squelette de Ronsard

Nous trouvons, dans *La Balance intérieure*, au centre du livre III « Parvis d'hommages » un diptyque édifiant de deux sonnets classiques en alexandrins : la première pièce, datée d'août 1933, est offerte par son titre « *A Madame la Marquise de Maillé par qui fut rejeté le faux squelette de Ronsard* » ainsi que la seconde, qui la suit immédiatement, et qui est datée de juillet 1934 : « *A Madame la Marquise de Maillé par qui se retrouvèrent les vrais os de Ronsard* ». Une note nous éclaire : « *Pour ce sonnet et le suivant, voir l'Appendice VII* ».

Dans cet appendice VII, Maurras nous explique que le 27 septembre 1932 on découvrait dans le déambulatoire de l'ancienne église du prieuré Saint-Côme de Tours des ossements humains « que la première émotion avait fait prendre pour ceux de Ronsard. Un examen attentif détruisait bientôt cette erreur. Mais le 10 mai de l'année suivante, des recherches bien conduites par le Dr. Robert Ranjard mettaient à jour le vrai squelette du poète qui pouvait être identifié par des concordances, des indices et enfin des preuves irréfutables. C'est grâce à Madame la Marquise de Maillé, vice-présidente et animatrice de la Sauvegarde de l'Art français, que ces recherches précieuses ont été entreprises et menées à bien. »<sup>90</sup> Un éloge explicatif s'ensuit, sur l'érudition de la Marquise de Maillé, spécialiste du Moyen-âge,

---

<sup>89</sup> Les Îles heureuses, ce sont « les îles Fortunées » de l'Antiquité, un Paradis terrestre où régnerait encore l'Âge d'or.

<sup>90</sup> Appendice VII, *Le squelette de Ronsard*, *La Balance intérieure*, op. cit. p. 252.

et sur ses ascendances provençales dont « ont cru pouvoir disposer les deux sonnets lus plus haut. »

La première pièce poétique « A madame la Marquise de Maillé par qui fut rejeté le faux squelette de Ronsard » imprime le chemin descendant qui va d'Ulysse, le premier héros, qui « écarta pour jamais le vulgaire des âmes » et permit cette hiérarchie, après la mort, « Juste inégalité de l'éloge et du blâme » qui fonde la postérité et la mémoire. Après les quatrains, qui enracinent dans l'Antiquité ce chemin des Enfers, le premier tercet amorce un dialogue ou plutôt une apostrophe :

« - O fossoyeur d'Hamlet qui nommais au hasard  
Tes crânes sans honneur, tes squelettes sans gloire,  
Les premiers os venus ne sont pas de Ronsard ! »

Apostrophe indignée devant l'ignorance avide d'attribuer ces ossements sans en comprendre l'importance et le lustre, sans comprendre la valeur intacte de l'âme au travers de sa sépulture et la profanation qui naît à confondre de vulgaires ossements et ces restes sacrés. Le second tercet débute par le « Mais » maurassien, à la fois révolte et justice, et invoque la dame par qui la vérité éclate :

« Mais, Madame, par vous, au rivage de Loire  
La science, l'amour, les mesures de l'art  
Vengent l'éternité, le Poète et l'Histoire. »

La mésaventure, par l'utilisation des noms génériques soulignés de majuscules, prend une valeur d'apologue, de fable instruisant de la victoire du savoir sur l'ignorance. Le rejet du verbe « vengent », sa puissance de présent général professent le besoin impérieux de rétablir, par hommage à CE défunt, une vérité qui ne se satisfasse d'une insupportable désinvolture.

Le second sonnet se construit en opposition au premier : « vrais os » répond à « faux squelette », « se retrouvèrent » à « fut rejeté » : c'est une victoire qui tient son éclat de l'insanité précédente. Le premier quatrain, filant la tonalité néo-classique est une adresse, une prosopopée, tous les éléments de la Nature tourangelle se conviant les uns les autres à cette fête de résurrection :

« - Venez : Notre Ronsard est sorti du tombeau, »

Italiques de discours direct et tiret de parole invitent, comme à l'habitude, à entendre ce qui ne parle pas mais se parle, que le poète entend, qu'il a su faire parler. D'« Amboise à Tours, » s'énumèrent « les prés et les vignes/ les belles au long cou, blanches comme des cygnes ». Suivant ce printemps revenu, s'égrènent les prénoms des rois de la Renaissance : « Henri,

Charles, François furent jeunes et beaux » puis cette affirmation où triomphe l'exclamation : « Ils t'auraient tous aimée, ô princesse des Baux ! ».

Puisque la Marquise de Maillé descend des princes des Baux de Provence, puisque l'amour royal s'est si bien illustré en « cette grâce » insigne, celle qui coule des vers de Ronsard. Les deux tercets professent cette appartenance : ni la « mer des Atlantes » ni le « pâle désert catalaunique » n'ont pu l'emporter, dans son sang, et refroidir « nos soleils dans ta veine brûlante. » Femme de passion, de race provençale, la Marquise de Maillé, associée pour l'éternité à la gloire de Ronsard, voit « l'étoile aux seize dards » dorer ses oriflammes de cette flamme solaire qui illumine « sur la rivière lente/ Du poète endormi le sépulcre et le nom. »

Suivant le diptyque, dans ce même souci de révérence et d'appartenance, toujours en allusion à La Pléiade, viendra un troisième sonnet, *Nouveau regret de Joachim du Bellay*. Mais il sera daté, très précisément de « Lyon, fin septembre 1944, Prison Saint-Paul - Saint-Joseph. »

En 1933, toujours concernant Ronsard, Maurras réédite, dans *Le Dictionnaire politique et critique*, fascicule n° 22, trois textes qui furent autrefois publiés dans *L'Action française*. Le premier, du 9 juillet 1911 répond au projet de l'érection d'un monument à la gloire du poète, à Tours. *Sur les commémorations de Ronsard* il se moque du prétendu Gérard d'Houville, pseudonyme de Madame Henri de Régner<sup>91</sup>, qui demande, dans *Le Figaro*, des couronnes de roses et des tresses de feuillages pour ce monument à la gloire du grand poète. Mais Ronsard n'a pas été que ce chantre réduit au végétal de « Mignonne, allons voir si la rose... » C'est le trahir que d'en borner ainsi l'hommage à l'éphémère : il mérite, de fait, le marbre le plus pur, le bronze impérissable, car il fut AUSSI le poète de La Patrie, comme tant de grands maîtres : « Les grandes âmes, les fortes âmes ne comprendraient rien aux « solitudes » de l'amour romantique ; leur chant noble s'élargit au fur et à mesure que l'âge le mûrit, jusqu'à ce qu'elles prennent entière conscience de leur race et de leur nation. »

Le second texte, *Le cinquième centenaire*, est paru le 8 juin 1924, en pleine tourmente ou désastre, selon ce que l'on choisira, puisque ce même mois avait vu la victoire du « Cartel des Gauches » qui contraignit le président Millerand à démissionner. Et l'on parlait de Painlevé pour le remplacer ! : « Il ne sera pas dit que le malheur des temps nous aura empêchés de saluer le cinquième centenaire du plus divin poète que la France ait porté. » Certes, le lecteur, « impatient », ne comprend pas l'importance de Ronsard en un moment

---

<sup>91</sup> Madame de Régner était la fille de José Maria de Heredia.

pareil, mais Honorer Ronsard c'est honorer la France, sans autre souci de Millerand ou de Painlevé, comme le disait déjà le critique Paul Albert, en 1871 :

« Le deuil est sur la France ! Et c'est dans ce moment  
Que Vendôme à Ronsard élève une statue ! »

Fausse indignation s'il en fût, et vrai mérite que de ne pas oublier, dans la défaite - Sedan ou le Cartel...- le poète « ami de nos rois » : « Parler de lui, c'est encore exercer, entraîner et fortifier les Français. »

Dans le troisième article, *L'Exposition Ronsard*, paru le 20 janvier 1925, Maurras avoue sa vive satisfaction de voir l'exposition couronnée de succès et de trouver, sous la vitrine de la Bibliothèque Nationale, ces alexandrins :

« Je suis joyaux de pouvoir autant plaire  
Aux bons Français qu'aux mauvais veux déplaire. »<sup>92</sup>

Selon lui, les vers d'Henri Estienne disent combien la langue française et l'identité nationale étaient déjà intimement mêlées, au XVI<sup>ème</sup> siècle, et combien il est ridicule de professer « que nous n'avions ni patriotisme ni nationalité avant 1789 ! ». Toujours redire, chercher et trouver une vérité déjà dite par la génération antérieure, tel est le sort commun.

S'il est somme toute naturel de s'approprier un poète aimé, le fait, chez Charles Maurras ne semble pas tenir de la seule communion d'âme : chantre et « re-découvreur » de la poésie de la Renaissance comme de la poésie classique, il semble qu'il établisse un quasi droit de propriétaire sur les œuvres qu'il révère. Honore-t-il Ronsard pour lui-même ou pour montrer l'acuité et la permanence de son génie critique, tel est, toujours et encore, le point d'achoppement. C'est comme si les Romantiques étaient, tous, obligatoirement, voués à La Révolution, à La République, aux forces qui font le délitement social du pays et les Classiques à l'ordre moral, à la résurrection d'une nation purifiée, et à la vision politique qui, les ayant promus, les possède...à titre conservatoire. Charles Maurras en a, ainsi que les siens, le dépôt sacré. Et cette affaire « Ronsard » nous semble particulièrement illustrative de cette appropriation.

Fort significatif en dépit des efforts de plume du polémiste, le début des années trente marque la progressive mise à l'écart des idées maurrassiennes et leur perte d'emprise discursive sur les différents milieux où cette parole et cette pensée avaient su prendre et

---

<sup>92</sup> Maurras cite les vers trouvés « au premier feuillet du projet du livre intitulé *De la précellence du langage français* ». Ce projet de l'imprimeur Henri Estienne fut souvent cité dans les nombreuses éditions de la *Défense et Illustration de la Langue française* de Joachim du Bellay.

préserver une place de premier ordre. Bien qu'il tente de perpétuer l'image de fidélité, de courage et d'intégrité qu'il était parvenu à construire dans l'immédiat après-guerre par diverses publications où la confiance retenue côtoie l'hagiographie idéalisée, cette construction mythifiée va peu à peu se fissurer. Elle commence à être concurrencée, dans son propre camp, par l'image du manipulateur opportuniste. Maurras, dévoré par l'orgueil, ne sert pas un courant politique, il s'en sert, pour être cette figure centrale que chacun révère : ainsi ce n'est pas au prétendant au trône que l'on est assujéti, mais à Charles Maurras, le porte-parole étant devenu tout puissant du fait du pouvoir médiatique.

Le reproche est ancien, le duc d'Orléans s'écriait déjà, dans *La Correspondance nationale* du 30 novembre 1911 : « Quand je commande, je m'attends à être obéi, je suis seul juge de la direction et de l'orientation politique de mon parti. » La querelle s'était apaisée, pour un moment, mais elle a repris de plus belle après la condamnation de Maurras par le Vatican, les milieux royalistes ne pouvant guère que se ranger sous l'autorité du Pape. Après l'échec électoral des listes d'Action Française en 1924, Louis Lazarus, journaliste à *L'Intransigeant*, avait attaqué l'influence excessive de Maurras qui captait selon lui à son profit les idées de la droite « révolutionnaire » : « Encore quelques instants, et il n'y aura plus en France que deux partis : celui de l'ordre et celui du désordre. Le premier, sauf dans une petite minorité, n'aura pas les idées royalistes. Mais il aura les idées maurrassiennes. »<sup>93</sup>

De même Charles Maurras a-t-il, depuis longtemps, perdu la foi. Il a longtemps professé une sorte de paganisme néo-classique en même temps qu'il appelait à une intransigeance doctrinale plus politique que proprement spirituelle, allant jusqu'à détourner les croyants de leur Pape. Il s'est joué des catholiques, s'est servi de la foi des fidèles avec un rare cynisme. La critique porte et l'image de l'homme intègre en sort encore ébranlée. Ainsi la crise, monarchiste et vaticane, que traverse l'Action française depuis la défaite du Bloc National et la mise à l'Index papal, ne cesse d'affaiblir Charles Maurras. Elle mine une action politique qui repose sur la force du propos et la valeur de l'image, au moment même où toute une jeunesse de droite, portée par un puissant besoin d'action et nourrie d'un sentiment de décadence caractéristique de l'état d'esprit de la droite réactionnaire du début des années trente, tend à se rapprocher des idéologies plus extrêmes et plus novatrices, figurant l'avenir, que représentent le Fascisme et le National Socialisme.

La fissure grandit, les défections commencent à poindre, mais Maurras reste un père spirituel, moins écouté et moins révééré qu'il ne le fut autrefois en politique mais respecté pour

---

<sup>93</sup> Louis Lazarus, cité par Bruno Goyet dans *Charles Maurras*, op. cit, p. 33, extrait de P. Serant, *Les dissidents d'Action française*, Copernic, Paris, 1978.

ce qu'il fut. *L'Action française*, le journal de leur père, est ainsi concurrencé par de nouveaux journaux dont la rédaction accueille les premiers dissidents. Dans la rue, *L'Action Française* partage le pavé avec de nouvelles ligues. En littérature, Charles Maurras jouit également de cette posture du vieux maître, dont on juge le propos poétique parfois trop hermétique, pour ne pas dire un peu dépassé, et dont on fête le jubilé littéraire. Il participe lui-même à de nombreuses réceptions visant à célébrer une œuvre qu'il semble préparer depuis 1920 pour la postérité. Une entreprise éditoriale sacralise ce monument par le lancement, entre 1921 et 1926, par la Nouvelle Librairie Nationale, de « 6 volumes des *œuvres de Charles Maurras*, dans la collection qui se voulait prestigieuse, « Les Ecrivains de la Renaissance française ».<sup>94</sup>

Si, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises, le discours ancien, peu ou vaguement remanié, tend autant à éclairer les événements présents qu'à monter l'avant-gardisme et la prédominance des idées maurrassiennes sur certains sujets, il n'est que peu de nouveautés dans ce discours, qu'il s'agisse de production littéraire ou de pensée politique. Quant à la production poétique, elle est, en termes de publication, inexistante, quelques poèmes paraissent, à titre intime, réservés aux cercles le plus privés, ainsi que les pièces choisies d'un poète de cour.

Parachevant la réimpression de ses écrits avec une insistance d'écrivain vieillissant qui tient à laisser à la postérité une œuvre achevée, Charles Maurras participe lui-même à la diffusion semi-affectueuse semi-moqueuse de son surnom parmi ses jeunes admirateurs. Il est devenu « le vieux ». Amplifiée par sa surdité, l'image du vieillard qui se répète sans cesse, de « l'homme qui se cite » commence à poindre, en ce début des années trente, vivifiée par ces stratégies d'impression où la réimpression d'articles antérieurs, datant parfois des années 1890, est devenue dévorante.

Il fixe ainsi sa pensée et ses théories selon les articles de son *Dictionnaire politique* rédigé en 1931 : dans les cinq tomes du dictionnaire, il est à noter que les articles privilégiés ont été écrits entre 1908 et 1918. Les derniers articles retenus s'arrêtent en 1925, comme si l'expression de sa pensée était alors achevée. Au point que son secrétaire, Pierre Chardon, affirmera en préface : « On peut donc considérer cet ouvrage comme enfermant l'expression définitive de sa pensée dans son cours définitif. » L'ouvrage est ainsi à la fois sacralisation et « tombeau de la doctrine maurrassienne ».<sup>95</sup> Dès cette époque, Maurras, isolé, se fige et s'enferme dans une fidélité étroite à ses idées de jeunesse. S'il fut révééré comme un oracle dans la courte période qui s'étend des dernières années de la guerre à la publication de *La*

---

<sup>94</sup> Bruno Goyet, *Charles Maurras*, .p. 27, op.cit.

<sup>95</sup> Bruno Goyet, *Charles Maurras*, p. 93, op.cit.

*Musique intérieure*, force est de constater que cette emprise maurrassienne sur les champs qu'elle prétendait investir paraît fragile, en forme de chant du cygne. Qu'il s'agisse de religion, de politique ou de littérature, une perte de crédit s'amorce, en ce début des années trente, que les événements semblent précipiter.

### **3. Défections et Reconquête : 1934-1939**

L'année 1933 s'achève, fiévreuse, dans un climat de « tout va mal » : entre 1930 et 1934, l'on estime à plus de 40% la baisse des revenus, dans le commerce et l'industrie. L'agriculture est touchée, tout comme l'élevage. Dans un pays encore fortement agricole, la crise a été retardée : maintenant, elle est là. Les salaires chutent, ne suivant pas une baisse des prix de 20% qui ruine les petits commerces. Les faillites ne se comptent plus, en quatre ans, leur chiffre annuel a doublé, il y a plus de 350 000 chômeurs dans un pays qui manque de bras. Les impôts, trop élevés, mal compris, achèvent de fixer l'idée d'un gouvernement d'incapables.

Cris de rage, d'indignation : « Nous entreprendrons une marche convergente vers cet antre qui s'appelle le Palais-Bourbon et, s'il le faut, nous prendrons des fouets et des bâtons pour balayer cette Chambre d'incapables. ». Et le tribun qui parle n'est pas un agitateur politique, tant s'en faut, mais le président de la Fédération nationale des contribuables.<sup>96</sup> Le climat de méfiance et d'écœurement qui s'installe ressemble à une atonie faite de tous les renoncements.

#### **3.1 Le feu aux poudres**

L'année 1934 commence donc péniblement. Les caisses sont vides, le pays tout entier, fonctionnaires, paysans, ouvriers, anciens combattants, est atteint. Le gouvernement semble poursuivre son menuet de fantoches : Daladier a été renversé, en octobre 1933, puis Sarraut, en novembre. Chautemps, en poste depuis, espère assainir le budget mais il se heurte aux socialistes... Voici un scandale, encore un, après Hanau, Oustric, Calmette et tant d'autres... Un scandale que débusque Maurice Pujo, dans *L'Action française*. Puis « L'affaire » prend corps, grossit, envahit toutes les colonnes : l'escroc Stavisky a détourné 240 millions de francs du Crédit Municipal de Bayonne ! Il sévit, dans le monde de la finance, depuis près de

---

<sup>96</sup> Extrait du Discours de Louis Large au Magic-City, le 28 janvier 1933.



vingt-trois ans. Avec quelles complicités ? Combien de petits épargnants a-t-il ruinés ? Où est-il ? Il a disparu et c'est un peu de répit, pour le gouvernement, car les ramifications de l'affaire éclaboussent de hauts fonctionnaires, la police, le parquet, le parlement, le gouvernement...

Alexandre Stavisky s'est illustré depuis 1909 dans des affaires louches, comme celle du théâtre Marigny, salle louée à la mairie de Paris, places vendues, spectacle pitoyable et factures impayées... Une escroquerie minable, qui lui coûte 24 francs d'amende et quinze jours de prison : mais il a déjà compris – il a 23 ans – l'importance d'un bon avocat : il s'est adjoint les services du frère de Clemenceau... Une suite d'affaires louches, ventes d'armes en Italie, cabaret tripot du « cadet-Rousselle », mise en place d'escroqueries variées ayant pour base la technique de « la cavalerie » ou le « lavement de chèques » et, avant qu'il ne prenne un envol véritable dans la spéculation, une dernière affaire, en 1926, celle des « bons de Brunoy », de faux bons du trésor : impossible de l'inculper, les pièces essentielles du dossier ont disparu, et il a d'excellents avocats, comme Maître René Renoult, député, qui deviendra bientôt garde des sceaux...<sup>97</sup>

Usant de titres volés, il est poursuivi, en 1927, pour un détournement de cinq millions de francs. Jugeant dès lors plus sage de changer de nom, il sera désormais Serge Alexandre, le fameux Monsieur Alexandre qui connaît si bien le Tout-Paris. Les escroqueries prennent de l'ampleur, Stavisky tisse une toile d'araignée faite de sociétés à l'allure respectable comme la « Compagnie foncière d'entreprises et de travaux publics » fondée en 1929, qui recourt à l'emprunt : les enquêtes suscitées par un intérêt garanti à 5% sont stoppées par le procureur Pressard. Une autre société, la « Caisse autonome des règlements des grands travaux internationaux » montre clairement les implications politico-financières des montages de Mr. Alexandre, cette caisse étant présidée par le vicomte de Fontenoy, ancien ambassadeur, et Henry Rossignol, le président de l'Union Nationale des Combattants.

Le scandale éclate à propos des « crédits municipaux », c'est-à-dire du Mont-de piété, d'Orléans et surtout de Bayonne, sur lesquels Stavisky a mis la main : tout le système repose sur la différence entre les taux d'intérêt : les villes empruntent à 6% puis prêtent sur gage à 8% : les dépôts deviennent importants, faux bijoux de valeur, faux bons du trésor, tripotages divers couverts par des complices, garanties apportées aux banques de prêt par la signature d'un ministre... Tout va bien tant que les prêteurs ne demandent pas à recouvrer le capital et les intérêts.<sup>98</sup>

---

<sup>97</sup> Pierre Pellissier, 6 février 1934, *La République en flammes*, Ed. Perrin, 2010, p. 28.

<sup>98</sup> Ibid. p 29-30.

Lorsque le détournement de fonds apparaît au grand jour, début janvier, l'on voit tout de suite quel parti en tirer et la campagne de presse s'organise aussitôt : le pays est ruiné, par la faute des étrangers, des juifs, comme ce Stavisky, autant d'escrocs qui ne se font naturaliser que pour mieux piller la nation française à genoux. Et c'est aussi la faute des franc-maçons, corrompus comme Chautemps qui est connu pour être l'un des plus hauts dignitaires des Loges. Le 7 janvier, Maurice Pujo écrit : « Il n'y a plus, pour les honnêtes gens dépouillés, de recours auprès d'une magistrature et d'une police complices des malfaiteurs. Il faut que, pour défendre leurs biens avec la propreté du pays, ces honnêtes gens se lèvent pour accomplir eux-mêmes la tâche. Au début de cette semaine qui verra la rentrée du parlement, nous engageons les parisiens à se tenir prêts à venir en foule, autour du Palais-Bourbon et, au cri de « A bas les voleurs », exiger la justice et l'honneur. ».<sup>99</sup>

Le 8 janvier, Stavisky est retrouvé, à Chamonix, agonisant : alors que la police forçait sa porte, il vient de se brûler la cervelle. Le scandale, loin de s'apaiser, s'enflamme : c'est un crime, un meurtre, cette mort arrangeant trop de monde, tout ce milieu interlope du Tout-Paris qui profite depuis plus de dix ans des largesses de « Monsieur Alexandre ». Voulait-il avouer, dire les protections dont il avait bénéficié ? Par qui a-t-il été « suicidé » ?<sup>100</sup> Le 9 janvier, *L'Action Française* change de titre : « A bas les voleurs ! » devient « A bas les assassins ! ». Les Etudiants d'Action française sont dans la rue, comme les Camelots du roi : les échauffourées entre les ligues et la police sont constantes durant les trois semaines que mettra le cabinet Chautemps avant de démissionner : en face d'eux, les troupes de Jean Chiappe, le préfet de police.

Est-ce le grand moment, celui où « tout peut arriver ? » Le 9 janvier, jour de la journée parlementaire, quelques centaines de Camelots du roi sont sur le boulevard Saint-Germain et d'autres place de la Concorde : il faudra plus d'une heure pour dissoudre les groupes belliqueux. Et, le 10, Léon Daudet prend à son tour la plume : « Camille Chautemps, chef d'une bande de voleurs et d'assassins ! ». Il aurait fait tuer Stavisky pour sauver son beau-frère, le procureur général Pressard, du scandale qui éclabousse son incompetence ou sa complicité. Le 11, nouvelle émeute, plus de quatre mille « jeunes activistes » sont dans les rues, Action française ayant reçu l'appui de la ligue « Solidarité Française », stipendiée par Coty.

---

<sup>99</sup> Maurice Pujo, in *Journal L'Action française*, 7 janvier 1934.

<sup>100</sup> Source : site BNF gallica : Art : Pour être sûr de son silence : Le gouvernement se débarrasse de Staviski en le faisant abattre à Chamonix, *L'Humanité*, 9 janvier 1934.

La chambre devient houleuse, le socialiste Léo Lagrange demande des comptes à Chautemps et met à son tour en cause le préfet Chiappe : « Comment expliquer que, surveillé depuis six ans par Monsieur Chiappe, Alexandre Stavisky ait pu agir impunément ? » La droite demande à son tour des explications : que peut faire le parquet, ligoté par la présence du magistrat Pressard à sa tête ? Et que peut faire Chautemps, ainsi compromis ? On le récuse, on veut sa démission, il cherche à obtenir, et obtient, pour un temps, que la chambre fasse front face à ce torrent de boue.

Simultanément, une visite a lieu, que rapportera brièvement *L'Action Française* du 11 janvier. Tous les mois, pour un ou deux jours, les chefs d'Action Française, Maurras, Pujo et l'amiral Schwerer sont reçus en Belgique, au manoir d'Anjou, lieu de l'exil de la famille de France. L'on convie, plus rarement, pour la seule journée, Léon Daudet, Henri Massis, Jacques Bainville ou René Benjamin, qui sont moins bien en cour, bien que les conversations entre Maurras et le prince soient souvent houleuses. Lors de cette entrevue de début janvier, le prétendant aurait clairement signifié à Maurras sa volonté : l'heure d'agir a sonné : « Henri paraît croire que, si la monarchie ne peut être immédiatement rétablie, le régime peut être renversé. Il songe à un rassemblement des forces vives de la Nation autour de quelques principes : renouveau politique, honnêteté morale et intellectuelle, grandeur de la France. »<sup>101</sup>

Il semble néanmoins que le prétendant au trône doute de la réelle volonté d'agir d'Action française : « - Saisissez votre chance. A vous de jouer, mais nous vous jugerons à vos résultats. Vous exigez l'entière responsabilité. Nous tirerons les conclusions de votre action et prendrons à notre tour les décisions que nous jugerons bonnes. ».<sup>102</sup> Le propos n'est pas loin de ressembler à un ultimatum. Il ne faut plus dénoncer mais enfoncer les portes du Palais-Bourbon.

Le mois de janvier est fébrile, le 11, les ligueurs d'Action française, les Camelots du roi et les groupes de Solidarité française de François Coty, sont plus de quatre mille à hurler sur le pavé. Mais il ne s'agit, pour le gouvernement, que de quelques agitations de rue, pour quelques heures, et l'on va tenter de calmer tout cela en doublant les forces policières dans la capitale. Mais il faut bien convenir, à la fin de janvier, que c'est peine perdue : quatre ligues sont dans la rue, le 27, le cabinet Chautemps s'effondre, le 28, après la démission de deux ministres qui seraient compromis. La presse se déchaîne, et dans cette atmosphère de trouble grave, le Président Lebrun cherche un président du conseil, en vain, avant de s'arrêter, à nouveau, à Edouard Daladier, qui accepte la mission de rétablir l'ordre républicain : le chef du

---

<sup>101</sup> Pierre Pellissier, 6 février 1934, *la République en flammes*, op. cit. p. 39.

<sup>102</sup> Ibid. p. 39.

conseil demande à savoir, il obtient un rapport sur Jean Chiappe, qui montre qu'il savait certains des agissements de Stavisky.

Le groupe socialiste ne tergiverse pas longtemps, il demande la démission du préfet de police, cependant qu'un homme s'agite beaucoup, l'ancien ministre du travail du cabinet Chautemps soudain devenu ministre de l'intérieur, Eugène Frot. Ancien rédacteur de l'Humanité en 1950, socialiste qui quitte seul la SFIO en 1924, Frot sera accepté par les radicaux comme par les modérés. Mais il semble faire un curieux républicain. Dès 1933, il aurait rencontré, en secret, les milieux de l'extrême droite, Pierre Gaxotte et de Laroque, et il se tiendrait prêt... Si le coup réussit, c'est d'un dictateur dont on a besoin, d'un homme qui puisse fédérer tant de ligues diverses tout en comptant sur de nombreux appuis.<sup>103</sup>

Cependant Paris tient à son préfet de police. Chiappe est remercié, sommé de démissionner. La situation s'envenime et début février, cela pourrait être « le grand soir » dont rêve le comte de Paris : il faudrait, pour cela, peu de choses... Que Chiappe, qui est aimé de ses hommes, rallie les rangs de l'Action française. Le vendredi deux février, les hommes d'Action française tentent de joindre l'ancien préfet : Maxime Réal del Sartre pense que rien ne peut se faire sans cet appui décisif : « il faudrait avoir au moins la bienveillance de Jean Chiappe. » Il contacte donc son gendre, le journaliste Horace de Carbuccia. Rendez-vous est pris à son domicile de l'avenue Foch. Réal del Sartre arrive le premier. Lorsque Pujo et Calzant le suivent, ils apprennent que le rendez-vous n'a plus aucun sens. Réal del Sartre leur annonce que le préfet ne viendra pas, il ne veut rien entendre de ce qu'il appelle « une aventure ». <sup>104</sup>

Dès lors, comment réussir ? Dans la rue, parmi tant de ligues, ce ne sont pas les monarchistes qui l'emportent : tous les groupuscules qui s'agitent rêvent d'un régime dictatorial, mais certainement pas de restaurer le Duc de Guise. Maurice Pujo est effondré : « Quarante ans d'efforts inutiles ; Au moment où nous voyons presque le but... »<sup>105</sup> Daladier ne peut faiblir sous peine de perdre tout crédit et de laisser l'émeute à la rue. Chiappe est donc relevé de ses fonctions, le 3 février, et nommé résident général au Maroc. Le préfet démissionne mais sa lettre de démission, publiée par la presse, fait l'effet d'un coup de tonnerre : voilà donc la justice de Daladier ! On fustige un homme honnête pour laisser des coquins en place, tout cela pour plaire aux hommes de la SFIO et pour garder son fauteuil.

---

<sup>103</sup> Pierre Pellissier : *6 février 1934, La République en flammes*, coll. Une journée dans l'Histoire, Perrin 2010, p : 69.

<sup>104</sup> Ibid. p. 69.

<sup>105</sup> Ibid. p 69 : citation de Pierre Pellissier, note 1, p. 69 : paroles de Pujo, « Selon Henry Charbonneau, *Les Mémoires de Porthos*, Ed. Le Clan, 1967. »

Frot s'alarme de la tournure que peuvent prendre les choses à Paris. Il envoie une note à tous les commissariats. Si les chefs de la police municipale ne font pas face, empêchant toute émeute, ils seront révoqués. Note qui circule, imprudemment, et lui vaut les foudres de Charles Maurras lui-même, le 4 février, dans *L'Action française* : « Autrement dit, faites l'impossible ou je vous révoque. De toute évidence, M. Frot ne sait pas ce que c'est de donner un ordre. Quel jacobin en peau de lapin ! » La presse se déchaîne, *L'Action française* étale sa manchette « Un Fructidor à la manque » avec, en sous-titre, « Cédant au chantage maçonnique et socialiste, le « vertueux » et « énergique » Daladier fait un petit coup d'état pour sauver les voleurs. »

Le lundi 5 février, la fièvre monte dangereusement : la campagne de presse se poursuit, dans tous les journaux comme dans les colonnes de *L'Action française* qui s'arrachera à 193 000 exemplaires, ce jour-là, multipliant par six son ordinaire : « M. Daladier et le jeune Frot, parvenus au pouvoir par la fourberie, décidés à s'y maintenir par la violence, prétendent faire marcher la France. Ils adressent aux honnêtes gens, aux bons français, les menaces que leur dictent leur mauvaise conscience et leur effroi. Les bons français et les honnêtes gens envoient à ces escrocs l'expression de leur mépris. »

Des mesures sont prises pour assurer la paix, dans la rue. Le soir, dans la nuit, Les Croix de Feu manifestent bruyamment. Retenus à l'écart par François de La Roche, qui n'a pas cru jusque là à ces débordements puérils, ils sont dans la rue, cette nuit, pour signifier leur présence. Peu d'incidents, en vérité, la journée essentielle devant avoir lieu le lendemain.

### 3.2 Le 6 février 1934

Le 6 février, Paris est en fureur : à l'appel de tous les journaux, le peuple de Paris est dans la rue, toutes opinions confondues : il n'y a pas que *L'Action française* qui appelle à manifester : « Aujourd'hui, les voleurs se barricadent dans leur caverne. Contre les voleurs, contre leur régime abject, tous, ce soir, devant la chambre. » *L'Humanité* a répondu : Manifestez ! Sous prétexte du départ de Chiappe, les organisations fascistes et [...] les troupes gouvernementales sont mobilisées contre les travailleurs. »<sup>106</sup>

Malgré les mesures de défense du nouveau préfet de police Bonnefoy-Sibour, policiers et gardes nationaux dans les rues, fermeture des métros Concorde et Chambre-des-Députés, la foule afflue ; tous les militants parisiens convergent vers la Concorde et deux camps

---

<sup>106</sup> Source : site BNF gallica : Art : *Aux usines, aux chantiers, dans les gares, MANIFESTEZ !* *L'Humanité*, mardi 6 février 1934.

s'opposent, portés par la même indignation, « nettoyer l'Assemblée ». Sur la place de la Concorde, noire de foule, deux mille gardiens de la paix s'opposent aux anciens combattants et ligueurs, d'un côté, aux communistes de l'autre. Des pierres volent, prises sur un chantier, un autobus est incendié. « L'émeute éclate, le sang coule, les gardes tirent en l'air, par sommation, les pompiers mettent les lances en batterie, des coups de feu éclatent, un cri court de groupe en groupe : « On a tiré à balles sur les anciens combattants ! Des hommes ont été tués par des gardes ! » Trois charges sabre au clair, des revolvers qui tirent, on compte déjà sept morts et quarante blessés. Dans la Chambre, la séance se déroule dans le tumulte. Daladier et le gouvernement se font traiter d'assassins et de fascistes... Dehors, le combat fait rage. Dans la nuit, le bilan s'alourdit : on dénombre 16 morts et 516 blessés chez les manifestants ; un garde à cheval a été tué, 254 blessés dans les rangs de la police. ».<sup>107</sup>

Mais qu'en est-il exactement, si l'on peut avoir une vue plus ou moins exacte, à l'Action française. Les appels à manifester sont clairs : mais où se regrouper ? Le journal n'a pas donné de lieu de ralliement, ce qui lui sera vivement reproché plus tard. Beaucoup de camelots du roi seront donc, à leur ordinaire boulevard Saint-Germain. Maurice Pujo avait, de son côté, monté toute une opération : deux cents jeunes camelots du roi attendent avec impatience près de l'Assemblée l'ordre de l'investir. Ils doivent prendre une salle et tenir, avant la manifestation qui ne pourra avoir lieu qu'après 18 heures. Ainsi Action française « aura pris » « l'antre des voleurs ». Mais l'ordre ne vient pas. Pire, Pujo la décommande, au dernier moment : « Des difficultés imprévues » dira-t-il, mais il ne s'expliquera jamais davantage.<sup>108</sup>

Au siège d'Action française pèse une ambiance lourde, sans enthousiasme. On attend Maurras, jusqu'à 19 heures, mais il n'arrive pas plus tôt que d'habitude, enveloppé dans son grand manteau, les poches pleines de journaux. Léon Daudet, absent, est au manoir d'Anjou et ne sautera dans un train pour Paris qu'en apprenant que la manifestation est plus forte et grave qu'il ne le croyait. Maxime Réal del Sarte est absent, lui aussi : il s'est rendu à l'hôtel de ville avec l'écrivain Binet-Valmer. Les royalistes ont été invités par les élus parisiens qui comptaient sur de jeunes troupes pour les préserver et les acclamer en cas de proclamation. Chassons ces parlementaires-ci pour ces parlementaires-là ! Avec un vieux renard comme del Sarte, ils en seront pour leurs frais !

Lorsque Léon Daudet arrive à l'Action française, vers 20 heures, les esprits sont surchauffés : on sait qu'il y a eu des événements sanglants, tragiques :

---

<sup>107</sup> Ibid. p. 465.

<sup>108</sup> Pierre Pellissier, op.cit, p. 114.

- « - On a tiré à la mitrailleuse. Il y a un tué. On n'ose pas vous dire qui.
- Qui ? insiste Daudet.
- Maxime ! »

Léon Daudet, en rage veut partir à l'assaut : qu'on le suive, que viennent avec lui tous ceux qui ont à cœur de venger Réal del Sarte ! « Maurras s'interpose, prend doucement Daudet par le bras, tente de le raisonner : « - Pas encore, lui murmure Maurras. »<sup>109</sup> Maurras est-il calme ou « en dehors du coup ? » Y croit-il seulement ? Au manoir d'Anjou, le téléphone sonne toutes les demi-heures : le duc de guise et son fils sont inquiets, les renseignements par téléphone alarmants. Mais le prétendant n'a pas accédé à la demande de ses fidèles, venir à Paris, être en tête d'une grande marche d'Action française. « C'était tentant, écrira-t-il : marcher dans Paris entouré de fidèles, alors que vacille une République d'affaires et de scandales. » Mais il a laissé Léon Daudet prendre seul le train d'une occasion « qui ne se reproduirait plus avant longtemps. »<sup>110</sup>

C'est vers onze heures trente environ que Charles Maurras, accompagné de Lucien Rebatet, quitte la rue du Boccador, où l'on panse quelques blessés légers, pour gagner la rue Montmartre où se trouve l'imprimerie du journal. Il est en retard à son ordinaire, et le journal, cette nuit sera bien difficile à boucler. Il a tenté de calmer les esprits, rue Boccador, et le fait, au journal, où ils sont particulièrement échauffés. Pourquoi risquer davantage ? Il est sans illusion : cette émeute n'est pas le grand jour, les manifestants n'ont pu passer le pont de La Concorde et encore moins prendre le Palais-Bourbon. Force est de se rendre à l'évidence, la police et l'armée sont fidèles à la République.

Quant aux émeutiers épars, la colère les conduit tous contre « les voleurs » mais ils n'ont aucun intérêt, aucune vue semblable. Certains sont des « factieux », d'autres des ennemis... Cette attitude en recul est-elle de la sagesse ? Qu'est-ce qu'un chef qui n'ose rien et tremble, quand le moment d'agir est enfin arrivé ? Les remarques, qui ne tarderont guère, ne sont pas encore d'actualité. Pour l'heure, le journal « bouclé », il retourne chez lui, rue de Verneuil, au petit matin, escorté par Pierre Varillon et Maurice Constantin-Weyer, tous deux déterminés à veiller à sa porte.

Ce n'est pas mal vu : du côté du gouvernement, des décisions ont été prises, dès 23 heures, afin que le 7 février ne soit pire que le 6. Il faut arrêter, préventivement, quelques agitateurs patentés : on évitera les anciens combattants et les élus municipaux de Paris, mais il faut décapiter Solidarité française et Action française : Maurras et Pujo doivent être arrêtés,

<sup>109</sup> Pierre Pellssier, 6 février 1934, *La République en flammes*, op. cit. p. 139.

<sup>110</sup> Ibid. p. 183.

ou plutôt, la sémantique évoluant avec la nuit, et le calme revenu, « invités » à suivre les policiers. On ajoute Léon Daudet à la liste. Deux informations doivent être ouvertes, l'une contre Charles Maurras, pour « provocation directe au meurtre et menaces écrites de mort », l'autre contre Pujo, pour « provocation à l'attroupement. »

Lorsque les policiers se présentent, dès huit heures, chez Maurras, il n'est pas encore rentré du journal. Lorsqu'ils repassent, un peu plus tard, et qu'il est dans son lit, ses amis expliquent aux policiers qu'il dort profondément et qu'il est impossible de le réveiller. Ils n'ont pas de mandat d'amener et doivent « inviter » le dormeur à les suivre, sans forcer sa porte. Oui, mais il est sourd ! Ils partent et ne reviendront pas, car, l'après-midi, le gouvernement Daladier a démissionné. Cependant le journal du 7 a été saisi et les policiers surveillent la rue du Boccador en interpellant systématiquement les visiteurs. Une bonne nouvelle, outre celle de la démission de Daladier. Maxime Réal del Sarte a bel et bien été roué de coups, mais il n'est pas mort. C'est ainsi que *L'Action française* du 8 février titrera « Les assassins prennent la fuite. » Le journal entend tirer parti du fait que, pour la première fois depuis 1871, la République a tiré sur le peuple. Ainsi le journal rapporte-t-il en témoignage la lettre de Mr. Gaston Gros, avocat à la cour d'appel :

« Au débouché du pont de la Concorde, sur la place, une colonne de mutilés se heurta à un barrage composé, semble-t-il, de gardes mobiles, avec lesquels une tentative transactionnelle s'ébaucha. Les mutilés réclamaient le passage d'une délégation et s'affrontèrent à un personnage en pelisse qui leur cria :

- « - Pas de délégation. Dispersez-vous ou je vous fais matraquer !
- Vous ne tirerez pas sur des Français ?
- Si ! Feu ! »

Aussitôt, du toit d'une automobile un fusil-mitrailleur tira un chargeur et les deux premiers rangs furent décimés. Un mutilé fut atteint d'une balle en plein front, un invalide eut le bras transpercé. Son neveu, dont je tiens le récit, le mit sous la protection d'un agent qui facilita le transport à Beaujon. »<sup>111</sup>

Un témoignage indirect, on m'a dit que... tout à fait invraisemblable. Il n'y a pas eu de mitrailleuse place de la Concorde, mais le journal de Maurras veut des coupables, et il s'entend à souffler sur les braises chaudes. L'on tient pour absolument responsables Daladier et ses ordres excessifs, Frot, qui fait figure de lâche, d'incapable, d'ambitieux dévoyé et sur le dos duquel tout le monde s'accorde, les socialistes, qui ont fait renvoyer Chiappe et les

---

<sup>111</sup> Journal *L'Action française*, 8 février 1934.



communistes qui sont descendus dans la rue. Tandis que ces mêmes communistes, furieux contre « le gouvernement d'Union nationale qui fusille les ouvriers parisiens » demande absolument la dissolution des ligues fascistes et l'arrestation des chefs fascistes,<sup>112</sup> Léon Daudet s'emporte encore dans *L'Action française* du 10 février : « Il importait au salut du pays que Daladier, Cot, Frot, Blum, Lucien Barthe et tous les responsables de la tuerie de mardi fussent passés, le plus tôt possible, par les armes. Quant aux autres, à mesure de l'enquête, il y a des bateaux pour Saint-Martin de Ré, puis le baignoire. Les morts de ces « messieurs » crient vengeance. »

Ce 10 février *Le Populaire* appelle tous les militants socialistes à la grève et à la manifestation : « Travailleurs, contre le fascisme, cessez tous le travail lundi. Venez en masse manifester cours de Vincennes. » Le 12 février a lieu la grève générale, largement suivie ; les journaux ne sont pas distribués, si ce n'est *L'Action française* le seul journal qui bénéficie d'un service à la criée, les Camelots du roi. Ce même jour pourrait naître l'orage : les deux partis de gauche, SFIO et PC, ont appelé à une manifestation d'union, pacifiste : elle est autorisée, mais à l'est de Paris, cours de Vincennes. Les dirigeants voient converger les deux colonnes, immenses, et ils ont peur d'un affrontement entre les deux forces qui ne cessent depuis dix ans de s'entre-déchirer. Des poings se lèvent, mais c'est un signe de ralliement, au grand soulagement de Léon Blum qui s'écrie, micro en main, dans le tumulte : « Citoyens, le peuple s'est rassemblé aujourd'hui pour crier au fascisme : Halte-là ! Vous ne passerez pas ! La démocratie française ne le tolérera jamais... »<sup>113</sup>

Il y a encore des troubles, quatre morts, en banlieue, mais Paris se calme peu à peu. Le mois de février 1934 voit se rétablir, difficilement, l'équilibre toujours fragile du parlement français. Il est vrai que l'on a eu peur du chaos, de l'aventure, et que Paris, dégrisé, panse ses plaies ; il faut néanmoins trouver des coupables à ces morts, à cet ordre inepte de tirer sur la foule, une commission d'enquête doit en juger, au plus vite. Quarante quatre députés se réunissent, le 24 février. Ils statueront, en août, en minimisant l'affaire, en rejetant la responsabilité des débordements sur Frot, lequel est par ailleurs « blanchi » de toute tentative de complot, et entérinent l'idée que les premiers coups de feu sont partis de la foule où des individus possédaient des revolvers chargés. La blessure du 6 février 1934 restera néanmoins profonde.

Après l'émeute règne un climat de dégrisement ou de rage froide. Il pourrait sembler que les violences du 6 février 1934 soient de faible portée, une péripétie de plus dans le

---

<sup>112</sup> Manifeste du PC du 9 février.

<sup>113</sup> Pierre Pellissier, *6 février 1934*, op. cit. p. 253.

combat maurrassien pour l'ordre et la probité. Il reste que l'échec est réel, béant, que le Prétendant n'a plus aucune chance de monter sur un trône que personne, ou presque, ne songe à lui donner, si ce n'est un vieillard obstiné, de courage facile dans ses courroux de plume, mais bien pusillanime et tremblant au bord de l'action véritable. Qu'il le sache ou l'ignore encore, le commandeur est, ce soir-là, tombé du piédestal.

### 3.3 Déconvenues

En réalité, Maurras et L'Action française figurent parmi les premières victimes du coup de force raté : les dirigeants royalistes voient eux-mêmes la cause de leur erreur : ils n'ont pas de chef, ou plutôt, ils n'ont pas de leader. Georges Gaudy, un dirigeant d'Action Française, ne dit-il pas lui-même que Maurras est un penseur, un homme d'idées, mais qu'il n'est en rien un meneur d'hommes. Il est sourd, boiteux, il n'a jamais combattu, les armes à la main, et il a 66 ans au moment des faits. On l'a dit emprisonné, on l'a cru, un instant, mais il n'en est rien. Une preuve de plus que l'adversaire n'a aucune crainte à son endroit.

La perte d'audience et de crédibilité est profonde et ce sont bientôt les plus fervents parmi les Camelots du roi qui s'en vont, Pierre de Bénouville, Michel de Camaret ou Jacques Renouvin : pourquoi, pour qui resteraient-ils ? La plupart des éléments du 16ème arrondissement, formés par Eugène Deloncle, n'ont plus que faire du « vieux ». Ils fondent aussitôt une société secrète qu'Action française elle-même affuble du nom de « La Cagoule », car certains de ses membres, « les chevaliers du glaive », de Nice, s'affublaient de ce heaume tout particulier... L'on y comptera Filliol, l'un des amis de François Mitterrand, nourri à *L'Action française* en son jeune temps, et des proches, comme Lucien Rebatet, celui-là même qui accompagnait Maurras la nuit de l'émeute. Et Rebatet, écœuré, raconte à qui veut l'entendre ses hésitations, pire, son indifférence : alors que l'émeute fait rage, Maurras, complètement détaché et incapable d'agir, compose des vers en provençal pour Pampille...<sup>114</sup>

Une importante partie de la nouvelle génération, modelée aux idées maurrassiennes et préparée, depuis l'après-guerre, à former la fraîche relève des cadres de l'Action française, quitte ainsi le mouvement, littéralement écœurée par cette organisation si tapageuse envers le régime républicain mais qui n'a pas su le renverser au moment où celui-ci se trouvait suffisamment affaibli pour que le coup de force soit enfin possible. « Les jeunes Maurrassiens comme Brasillach ont souvent affirmé que c'est de cette journée du 6 février que leur

---

<sup>114</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 377.

radicalisation fasciste datait, au spectacle d'un Maurras uniquement préoccupé du numéro de journal à sortir pour le lendemain et rentrant tranquillement chez lui en récitant des poésies au lieu de tenter le coup de force dont il parlait depuis si longtemps. »<sup>115</sup>

La déception est d'autant plus forte que l'Action française est perçue comme l'instigatrice des émeutes ; c'est bien elle qui avait sonné la charge, dès le 21 décembre 33, en dévoilant ce qui allait devenir le scandale Stavisky, et c'étaient les camelots du roi qui avaient été les plus actifs dans la rue au cours des diverses émeutes qui ponctuent ce début d'année 34<sup>116</sup>. En effet, selon les rapports de police, près des deux-tiers des manifestants, lors des émeutes du 6 février, sont des camelots du roi<sup>117</sup>, ce qui démontre à la fois l'importance militante de ce mouvement dans la rue et la difficulté de plus en plus croissante que rencontrent ses dirigeants à le contrôler.

Néanmoins, l'absence de préparation préalable au renversement d'un régime, infiltration de la police, de l'administration, qui aurait nécessité des mois de méthodique préparation tout comme l'incapacité propre de l'Action française de pourvoir à un personnel aussi spécifique, l'absence d'un soutien certain de généraux qui ont des sympathies monarchistes, comme Pétain ou Lyautey, mais qui demeurent extrêmement légalistes justifie, ainsi que la base se soit montrée si optimiste et le commandement si incertain. D'ailleurs l'armée ne saurait suivre les ordres d'un excommunié, rédacteur d'un journal mis à l'index : la rupture avec le Vatican a creusé un isolement politique que cachaient les indignations communes contre les « voleurs et autres pourris ».

Comment réussir un putsch sans chef et sans fusils, sans même une menace crédible de fusils ? « Quand surgissait une situation insurrectionnelle, ce prétendu mouvement d'insurrection se trouvait totalement dépassé. C'est ce qui choqua les jeunes gens énergiques qui, ayant appris à considérer Maurras en particulier comme omniscient et à estimer que leur mouvement était résolu à prendre avantage de la première occasion qui s'offrait de réaliser un coup, se voyaient opposer, au lieu de cela, la même vieille objection, à savoir que la situation n'était pas mûre... Ce n'était que l'excuse facile d'hommes qui se savaient incapables de s'élever au dessus de leur discours. »<sup>118</sup>.

La base se sent ainsi littéralement abandonnée, trahie par un commandement dont l'impuissance et la faiblesse semblent issues de leur propre embourgeoisement. Ainsi « le conservatisme croissant de l'Action française, remplaçant le caractère révolutionnaire des

---

<sup>115</sup> Bruno Goyet, *Charles Maurras*, op. cit. p. 73.

<sup>116</sup> Maurice Weyembergh, *Charles Maurras et la Révolution française*, Ed.Vrin, Paris, 1992, p. 97.

<sup>117</sup> Stéphane Giocanti, *Charles Maurras, Le chaos et l'Ordre*, op. cit.

<sup>118</sup> Eugen Weber, *L'Action française*, op. cit, p. 377.

débuts, s'était reflété dans son alliance avec l'église. Après 1926, ses espoirs de prendre le pouvoir ayant disparu, elle devint le représentant le plus franc du pessimisme défaitiste, et dans une série de violentes ruptures et de nouveaux départs, se sépara brusquement de plusieurs champions d'un nouveau radicalisme nationaliste conscient et organisé. »<sup>119</sup>.

Ce refus de l'action condamne Maurras aux yeux d'une mouvance nouvelle qui en fait un faux révolutionnaire se satisfaisant parfaitement d'un ordre établi contre lequel il jacasse perpétuellement selon les mêmes rengaines rhétoriques lesquelles ne seraient, au fond, que purs exercices de style littéraires : « Maurras volontiers platonicien, aura été le révolutionnaire platonique au sens le plus inutilement cérébral du mot. »<sup>120</sup> Il est ainsi décrit comme un vieil homme conservateur redoutant le coup de force dont il parle vaguement comme d'une nécessité lointaine : « N'est-ce pas ainsi qu'en vieillissant Maurras aime de plus en plus sa doctrine et l'action telle qu'elle y est définie et de moins en moins l'action concrète ? N'est-ce pas ainsi qu'il aime de plus en plus se donner raison à propos des raisons qu'il donne et de moins en moins faire passer ses constructions abstraites dans la réalité ? »<sup>121</sup>.

Maurras a-t-il trahi sa doctrine, s'est-il trahi lui-même ? Le reproche sera sans cesse repris pendant les remous des années trente : Maurras n'est plus révolutionnaire que pour les républicains : « Cet étrange parti, à la façade longtemps menaçante, n'avait jamais eu le sens, politiquement décisif, des alliances fécondes et nécessaires. Ses chefs s'étaient toujours signalés, au contraire, par un formalisme pointilleux, une intransigeance sur les doctrines et les disciplines qui rappelaient singulièrement les mesquines querelles de leurs adversaires, radicaux et sociaux démocrates, sans l'emploi roué que ceux-ci savaient en faire. »<sup>122</sup>.

L'Action française serait devenue « le parti de la rouspétance »<sup>123</sup> ; les jeunes radicaux reprochent ainsi à Maurras de « s'être perdu dans le borbier électoral »<sup>124</sup>, d'avoir voulu « attaquer la démocratie là où elle est vraiment imbattable »<sup>125</sup> et d'avoir révélé par là le nombre des citoyens décidés à voter pour l'Action française. Depuis ce jour du 6 février 34, Maurras et son journal ne passent plus pour les ennemis de la République des notables, « loin de menacer la république, l'A.F lui sert de soupape de sûreté »<sup>126</sup>. On semble alors bien loin de l'engagement antiparlementaire et belliciste des premières années en politique, de la

---

<sup>119</sup> Eugen Weber, *Action française : Royalism and Reaction in Twentieth-Century France*, op. cit. p. 292.

<sup>120</sup> Lucien Rebatet, *Les Décombres*, op. cit. p.126-127.

<sup>121</sup> Maurice Weyembergh, *Charles Maurras et la Révolution française*, op.cit. p. 94.

<sup>122</sup> Lucien Rebatet, *Les Décombres*, op. cit. p. 126-127.

<sup>123</sup> Propos d'Emmanuel Berl (1932) cité par Alain de Benoist dans *Vu de droite, Anthologie critique des idées contemporaines*, Ed. Le Labyrinthe, Paris, 2001, p. 550.

<sup>124</sup> Lucien Rebatet, *Les Décombres*, op. cit. p. 126.

<sup>125</sup> Ibid. p. 113.

<sup>126</sup> Ibid, p. 550.

fougue révolutionnaire qui voyait Maurras réunir la droite souverainiste autour des principes d'optimisme et de primauté du politique. Et les divers pamphlets ou mémoires de cette jeunesse déçue du maurrassisme « d'opposer le journal, jeune, brillant, audacieux, inventif d'avant 14 à ce qui avait suivi après la guerre. »<sup>127</sup>.

Selon la même perspective, toute compétence d'analyse politique lui est peu à peu contestée. Il devient un vieillard pitoyable dont on ne reconnaît la lucidité que lorsqu'il reste dans l'abstraction, qui veut expliquer ce qu'il ne comprend pas et dont on déplore la faiblesse. Le portrait à charge de Charlotte Montard, *Quatre ans à l'Action française*, figure parfaitement ce glissement dépréciatif de l'image de Maurras en tant que chef politique. L'ouvrage, sorte de pendant caricatural de *Au signe de Flore*, procède par enquête interne au sein du mouvement auquel l'auteur avait adhéré. L'image qu'elle fixe de Maurras se veut en apparence bienveillante : « À C. Maurras, dont l'œuvre littéraire charme ses ennemis politiques et intellectuels eux-mêmes, à l'Esprit qui est toujours probe et lucide tant qu'il reste dans l'abstraction, au seul qui me fut ami mais dont je déplore la faiblesse. »<sup>128</sup>. Mais elle dresse rapidement une caricature farouche qui l'accable du dernier ridicule, le présentant comme un vieillard manœuvré par ses hommes, en proie à des colères infantiles, plus navrant que terrible.

Outre les accusations d'impuissance, de faiblesse et de connivence maquillée avec le régime républicain, ce sont les imputations d'incompréhension de son temps qui menacent : ainsi le mot cinglant de Gide qui s'exclame : « Maurras est sourd comme l'Angleterre est une île. »,<sup>129</sup> certainement en écho à la phrase célèbre de Jules Michelet : « Cela explique toute son histoire. » La révolution maurrassienne serait-elle devenue une révolution de salon littéraire animée par une sorte de « bohème septuagénaire »<sup>130</sup> aux égéries elles-mêmes vieillissantes ? Plus que le sens politique – dénaturé – de son message, c'est jusqu'à sa personne qui est attaquée au travers de pamphlets de plus en plus nombreux et cinglants, venus des milieux les plus proches, retournant contre l'ancien maître la violence polémiste qui était son arme propre, dans la tradition de Bloy et de Péguy, selon un schéma qu'avait amorcé Benda lors de *La trahison des clercs*. Les nouvelles critiques évoluent vers de véritables attaques personnelles à l'encontre des anciens ténors de l'Action française, selon une logique amplement démystificatrice.

---

<sup>127</sup> Maurice Weyembergh, *Charles Maurras et la Révolution française*, op.cit. p. 97.

<sup>128</sup> Charlotte Montard, *Quatre ans à l'Action française, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu*, Ed. Lori, Neuilly, 1931, p. 7.

<sup>129</sup> André Gide, cité par Bruno Goyet in *Charles Maurras*, op. cit. p. 71.

<sup>130</sup> Lucien Rebatet, *Les Décombres*, op. cit. p. 120.

Les images du poète académique et du bohème lettré, sur lesquelles Maurras tente de s'appuyer alors que la politique l'abandonne, vont être parmi les icônes les plus violemment attaquées par cette presse de plus en plus largement anti-maurrassienne. C'est que l'académisme littéraire demeure l'image la plus évidente, symboliquement, de son embourgeoisement. Elle permet également de figer métaphoriquement les logiques des stratégies attentistes de Maurras en leur conférant une forte valeur d'intentionnalité : Maurras devient aux yeux de ses détracteurs et anciens disciples ce petit-bourgeois égoïste qui, par son attentisme de vieillard, aurait fait passer sa carrière d'académicien avant les intérêts du pays, d'où l'image, récurrente, d'un Maurras plus préoccupé de poésie et de mondanités que de révolution alors que la colère gronde à Paris.

C'est ainsi qu'en peu d'années, l'image d'un Maurras académique, embourgeoisé, attentiste et impuissant, plus préoccupé de sa postérité littéraire que de sa prétendue mission politique, se répand au sein de sa propre mouvance. Malgré les efforts de la mystique maurrassienne à magnifier son attitude de chef raisonnable durant les émeutes de février 34, Maurras et l'Action française en sortent durablement affaiblis et discrédités. La brisure idéologique est profonde ; non seulement l'Action française perd une immense partie de sa jeunesse la plus brillante, mais également le crédit des princes, hors de laquelle un parti monarchiste n'a plus de raison d'être.

Le Prétendant n'est pas venu, seconde erreur. Alors que Maurras reprend ses habitudes de noctambule du marbre, une autre rupture menace. Ce ne sera pas un coup d'éclat mais un éloignement progressif et définitif. Le prétendant ne croit plus en lui. Il ne veut plus que Maurras capte à son profit l'idée monarchiste.

Le Duc de Guise, prétendant orléaniste du trône de France sous le nom de Jean III, poussé par les ambitions politiques de son jeune fils Henri comte de Paris et futur prétendant au trône sous le nom d'Henri VIII, commence ainsi à prendre ses distances avec un mouvement qui, selon lui, a connu son heure de vérité<sup>131</sup> et lance ses propres publications, d'abord *Questions du jour* puis *Le courrier royal*, reprise du projet du *Courrier royal*, une feuille à très faible tirage dans les années 1920, qui devient une revue mensuelle.

Maurras se doit de l'aider à « démarrer » : il rédige un article sur la Provence pour le premier numéro et le texte de présentation de ce nouveau journal. Pour l'heure, nul ne parle de dissidence. Mais le *Courrier royal* deviendra peu à peu l'organe officiel du courant monarchiste et il atteindra près de 40 000 adhérents en 1935, autant et peut-être plus

---

<sup>131</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 377. et suiv.

qu'*Action française*, avec, pour objectif, se démarquer de l'*Action française* voire la concurrencer auprès des militants monarchistes puisque ce dernier organe de presse se place rapidement sur le même terrain que l'*Action française*<sup>132</sup>, malgré les recommandations de Maurras qui cherche à domestiquer les ambitions de ce jeune prince avide de pouvoir : « Ni politique, ni actualité, ni questions sociales »<sup>133</sup>, recommandations qui seront très vite ignorées. Les rédacteurs qui entourent Louis Salleron sont jeunes, catholiques, sans cette violence polémique excessive qu'Henri de France ne supporte plus accolée à son nom. Sans que Maurras le sache, le Prince qu'il sert demande à certains collaborateurs d'*Action française* de travailler pour *Le Courrier royal*...<sup>134</sup>

La rupture, pour l'heure, n'est pas consommée, mais le mal ronge le vieux royaliste « de raison ». Les apparences de l'entente sont encore préservées, pendant cette année de 1934 qui a commencé de façon si violente. Alors qu'il continue à soutenir chaque nuit la parution de son journal, tandis que Léon Daudet emplît les salles pour raconter, en de longs discours enflammés, cette nuit « de boue et de sang », Maurras demeure à l'écart. Il semble s'isoler de plus en plus et s'appesantir sur le passé.

### 3.4 Leçon de monarchie

Au printemps, il donne néanmoins à imprimer pour la revue de *L'Étudiant français* une étude sur l'un de ses maîtres, *Le Marquis de La Tour du Pin*. La Tour du Pin, si ardent défenseur de la patrie, si fidèle, en amour, qu'il attendit que sa cousine fût veuve puis que sa mère ne fût plus pour l'épouser, rayonnante « fiancée de soixante ans », avant de la perdre, puisqu'il devait vivre plus longtemps que la belle tant aimée.

Ceci, c'est le portrait de l'homme : vient ensuite la leçon de vie publique, l'admiration de La Tour du Pin pour le Comte de Chambord, l'édifiante leçon d'amitié née de l'exil, la perception, une évidence, de la stupide politique française qui acceptait sans en voir le danger l'alliance Austro-prussienne, tout est tiré d'une lettre datée de 1881. Puis Maurras raconte l'échec de La Tour du Pin, émissaire fidèle du comte de Chambord, qui demande au général Billot, alors ministre de la guerre, s'il serait « accessible à une proposition de coup d'Etat en faveur du rétablissement de la monarchie. »

---

<sup>132</sup> Bruno Goyet, *Un rôle politique, Henri VIII comte de Paris, 1908-1940*, thèse sous la direction de Serge Berstein, Institut d'Études Politiques de Paris, Janvier 1996, 513 f°.

<sup>133</sup> Charles Maurras, cité par Bruno Goyet, in *Charles Maurras*, op. cit. p. 243.

<sup>134</sup> David Foubert, *Le Comte de Paris et le Courrier royal*, Mémoire de maîtrise, Université du Maine, Le Mans, 1994.

On devine l'échec, les conséquences immédiates pour l'émissaire, sommé de demander une mise en retraite immédiate : « Tel était le loyalisme éclatant de ce légitimiste fidèle. Telle était sa religion du droit national et royal. » Pour ce qui est de la doctrine de La Tour du Pin, « ainsi que l'a fait remarquer le marquis de Roux – dans l'admirable petit livre qu'il a consacré à la défense de mes idées et de mes intentions – lorsqu'il s'est agi de compléter la doctrine politique de l'Action française par une doctrine sociale, j'ai adopté en bloc celle de La Tour du Pin. ». Il faut retenir la tradition, « *la bonne coutume des sociétés prospères* » selon le marquis, qui demande sans cesse que l'on ait soin de décentraliser dans son journal *La Corporation*. Ainsi, lorsque Maurras publiera avec Amouretti, en 1899, *Dictateur et Roi*, dans les appendices de *l'Enquête sur la monarchie*, c'est au colonel de La Tour du Pin qu'en fut donnée la première lecture, et le maître voulut bien être nommé pour tel, plusieurs années plus tard : « mon maître direct, à la page 7 de *l'Enquête sur la monarchie*. »

Par un retournement habile, Maurras se laisse aller à penser que c'est lui, jeune et enthousiaste, qui a donné quelque raison d'espérer au vieux monarchiste et qui l'a ainsi poussé à « reconnaître » et à signer les *Aphorismes de Politique sociale* qui exécutent si bien et si totalement la démocratie. Un seul point de querelle, entre les deux penseurs : pour La Tour du Pin, la monarchie était successive à la religion alors que, pour Maurras, elle lui précédait et en permettait la pérennité. La Tour du Pin, dans son désir d'aider le peuple souhaite des institutions qui restaurent la société : « rétablissons-y les justes libertés du bien, du vrai, du sain, du national, du social, du religieux, du domestique et du fraternel ; » l'entreprise échouera, dans les milieux ouvriers, mais elle aura plus de succès dans les milieux paysans.

Ce syndicalisme terrien garde encore des appuis, mais on ne le comprit pas : « le libéralisme politique, doublé du libéralisme économique régnait alors sans partage. » Le projet n'anima que des intérêts professionnels, il ne permit pas une véritable régénérescence sociale. Il avait pour ennemi, la République, centralisée, l'école publique, qui empêchait de voir l'intérêt commun pour une utopie collective, et cette habileté républicaine, qui, trompant le Vatican, avait fait croire au vieux pape Léon XIII que la concorde et l'harmonie pouvait naître avec la prospérité laïque, dans un état républicain. Mais la quête du suffrage a tout perverti, même les républicains les plus zélés, s'il s'en pouvait trouver. Et l'on a oublié la sagesse de La Tour du Pin, on l'a mise de côté sans la comprendre ni la combattre. Le pauvre La Tour du Pin souffrait du délitement général des valeurs du pays, un mal qu'il jugeait si profond qu'il lui semblait irrémédiable. Ce que Maurras ne pouvait supporter : il fallait, au



contraire, bouger les quelques forces vives qui restaient : « Avant de bâtir, il faut enclouer le canon, prendre la mitrailleuse, détruire l'instrument de la destruction. Si le destructeur s'appelle l'Etat républicain, il faut détruire cette démocratie et cette République. »

Autant le dire, pour détruire la démocratie républicaine, il n'y avait, il n'y a toujours que « l'action de la monarchie. » Et ce cri de *Politique d'abord !*, toujours tellement actuel, bien qu'il ait été salué comme salvateur par le Marquis de La Tour du Pin dans une lettre écrite à Maurras en 1909. Une lettre de chaude félicitation pour l'entreprise d'Action française, qui se conclut par ces termes : « Aussi j'aperçois *dans votre œuvre, et dans elle seulement, la voie du salut bien repérée.* ». Si Charles Maurras a raison, La Tour du Pin aussi, par la voie qu'il ouvre à des corporations qui verront un jour le bien-fondé de son analyse. Si le présent ne le montre assez, l'avenir le montrera davantage : « Le centenaire de La Tour du Pin, célébré par les hommes, le sera plus encore par les choses, par les évidentes confirmations que ce cours des choses va lui apporter. »

Ce texte, publié dans *L'Etudiant français*, 14<sup>e</sup> année, n° 9 du 25 avril 1934, reprend plusieurs textes annoncés dans *L'Action française* entre le 1 et le 18 avril 1934. Et il nous semble particulièrement intéressant par sa démarche d'obédience à la monarchie et par cette parenté induite entre le philosophe monarchiste et lui-même. Une fidélité d'homme, à toute épreuve, une droiture sans souci d'intérêt personnel, un amour véritable du Comte de Chambord, une attention aux problèmes du peuple, alors que l'on n'en a soi-même nul besoin. Un vrai souci du bien public, par-dessus toutes les calomnies, et une étroite collaboration trans-générationnelle, l'un reprenant l'autre, poursuivant une œuvre et lui redonnant souffle, sans que le temps n'en vienne briser l'élan, tout au contraire, puisque le temps est, en histoire, le garant d'une vision juste et le témoin qui la vérifie.

Article de révérence, qui reprend sans cesse la même louange indirecte mais ne permet pas d'oublier son rôle, le texte ressemble fort à un plaidoyer personnel. A qui s'adresse-t-il ? Au prétendant, qui ne saurait écarter le vieil homme sans montrer l'étendue de son ingratitude et se discréditer lui-même ? A ce Louis Salleron, rédacteur du *Courrier royal*, qui travaille sur le corporatisme paysan et ne devrait oublier de qui il tient ses belles théories ?<sup>135</sup> Une crise se noue, qui ira s'aggravant entre Maurras et le prétendant. Les disputes sont âpres, à la maison d'Anjou, dont se souvient la comtesse de Paris qui n'a oublié ni l'odeur de menthe et de lavande du personnage, ni la surdité de Maurras qui contraint chacun à lui parler au bord de la narine.<sup>136</sup> Maurras argue sans cesse de sa fidélité : mais à quoi bon un serviteur fidèle s'il est

---

<sup>135</sup> Louis Salleron publiera en 1937 un livre issu de sa thèse : *Un régime corporatiste pour l'agriculture.*

<sup>136</sup> Xavier Walter, *Un roi pour la France, Henri, comte de Paris*, Ed. F. .X. de Guibert, Paris, 2002.

inutile, dépassé à droite, et si ses propos antirépublicains confortent à la longue non pas le camp royaliste mais le redoutable clan fasciste ?

### 3.5 De sang et de feu

Des émeutes ont lieu, en Autriche, à la fin de février, où des ligues s'opposent à l'état qui finit par imposer à Vienne la loi martiale. Les nouvelles allemandes sont alarmantes : dès le 14 juin, on apprend avec stupeur que c'en est fini de la dette allemande : l'Allemagne ne paiera plus, ni à court ni à long terme. La stupéfaction est totale, mais on ne réagit guère. On se prend à avoir peur... Hitler, à Venise, visite Mussolini : les deux dictateurs ne peuvent toutefois s'accorder, car Hitler veut annexer l'Autriche et Mussolini tient à protéger cet état tampon et le chancelier Dolfuss... Pas très longtemps, toutefois : le chancelier autrichien est assassiné le 25 juillet, lors d'un putsch manqué, organisé par des membres du parti nazi autrichien.

En Allemagne, à la fin de juin, « la nuit des longs couteaux » a mis fin aux Sections d'Assauts de Röhm. L'ancien compagnon de route d'Hitler est exécuté, comme des centaines d'hommes, par la Gestapo. Le 2 août, dans une terrifiante succession des faits, le président Hindenburg meurt : Hitler, réunissant désormais les deux charges de l'état, a été nommé président et chancelier dès le 1<sup>er</sup> août, veille de la mort du vieux général. Tout le mois d'août, d'immenses manifestations ont lieu dans le pays où l'on professe le testament d'Hindenburg : Hitler et les siens sauront guider l'Allemagne. Si la « consultation populaire le veut bien, les soldats devront désormais jurer fidélité non au peuple et à la patrie mais à la personne même du chancelier. » C'est ainsi qu'Hitler appelle les allemands, dans un discours radiodiffusé, à lui apporter aide et confiance : les électeurs ne lui font pas défaut : 95, 71% des Allemands inscrits se rendent aux urnes et Hitler obtient 89,93% des voix.<sup>137</sup>

L'amie, peut-être déjà la maîtresse de Maurras, La comtesse de Dreux-Brézé, dont nous retrouverons la trace dans *La Balance intérieure*, publiera en 1936 un petit livre de carnet de voyage, *Deux mois chez les nazis d'Autriche*. Maurras en fait la préface, dénonçant l'assassinat tragique de Dolfuss et soutenant ferme le cri d'alarme de la comtesse. Connaissant parfaitement l'Allemand et séjournant en Autriche au moment du drame, l'auteur

---

<sup>137</sup> Source : site BNF gallica : Art : *Hindenburg est mort*, L'Echo de Paris, 3 août 1934 et art : *Le plébiscite accuse une diminution des suffrages*, L'Echo de Paris, 20 août 1934.

croit nécessaire de décrire « des patriotes traîtres à leur patrie autrichienne, alliés à d'autres patriotes allemands qui conspiraient une œuvre de sang et de feu. »<sup>138</sup>

Cependant, une nouvelle tragédie secoue la France : Louis Barthou, le ministre des affaires étrangères du cabinet Doumergue accueille le roi Alexandre 1<sup>er</sup> de Yougoslavie à Marseille, ce 9 octobre 1934. La foule acclame le cortège officiel, qui s'engage en décapotable sur la Canebière quand un homme bondit sur le marchepied et vide le chargeur de son revolver. Le roi est tué, presque instantanément, et Louis Barthou, grièvement blessé, saute du véhicule pour s'effondrer sur le pavé où il meurt, vidé de son sang. De quelles complicités ce crime a-t-il bénéficié ? Pourquoi le service d'ordre était-il si faible ? On sait qu'en Croatie, l'Allemagne et l'Italie fournissent le nécessaire à des camps d'entraînement d'opposants croates qui ne veulent pas entendre parler de la « Petite Entente » ni d'un roi qui passe pour favoriser les Serbes.<sup>139</sup> La crise va s'étendre à l'Europe et la France est jugée sinon coupable du moins responsable de cette mort et des tensions exacerbées dans le centre de l'Europe et les Balkans.

### 3.6 Un couteau de cuisine

Que faire, pour contrer la menace allemande, de plus en plus pressante ? Ecouter ceux qui prônent, depuis tant d'années, un rapprochement du « sud » contre le « nord », unir enfin les « forces latines ». A Rome, le 7 janvier 1935, Pierre Laval, devenu ministre des affaires étrangères, signe un accord avec le Duce. Les Italiens de Tunisie perdent leur statut particulier et sont rattachés à la France. En échange, l'Italie obtient une vaste zone désertique en Tunisie, aux confins de la Libye, une parcelle de la Somalie, les actions du chemin de fer Djibouti-Addis-Abeba. Autant dire que la France laisse les mains libres à l'Italie en Ethiopie... L'on se consultera si, d'aventure, l'Allemagne menaçait l'Autriche, les forces de Mussolini campant pour l'heure sur le Brenner. L'accord est chaleureux, il paraît solide.<sup>140</sup> Mais la France n'oublie-t-elle pas, dans son perpétuel désir d'apaisement que le référendum de détermination française ou allemande va avoir lieu dans la Sarre ? Le 13 janvier, la Sarre a voté, massivement, et choisi l'Allemagne, à 90,8%. Le succès est évident, pour Hitler. Le

---

<sup>138</sup> Charles Maurras, extrait de la préface adressée à la comtesse Joachim de Dreux-Brézé, *Deux mois chez les nazis d'Autriche*, Ed. Les Œuvres françaises, Paris, 1936, p. 13.

<sup>139</sup> « La petite entente » est le nom donné à un traité d'alliance qui englobe l'Europe centrale. Barthou revenait à peine de Prague, Bucarest et Belgrade, quand l'attentat a eu lieu.

<sup>140</sup> Source : *site BNF gallica : Art : Les accords franco-italiens ont été signés hier soir au palais de Venise*, L'Echo de Paris, 8 janvier 1935.

référendum n'étant contesté ni par La France ni par la SDN, la Sarre sera à nouveau allemande le 1<sup>er</sup> mars, et le salut hitlérien enseigné immédiatement dans les écoles.<sup>141</sup>

Maurras reprend la plume. Mais qu'ont-ils dans les yeux ? Comment peuvent-ils rester aveugles ? Et, plus grave, est-ce bien de l'aveuglement ? Les ligues envahissent la rue, les bagarres se multiplient entre les Camelots et les communistes : ainsi, le 3 février, devant l'église du Pecq, Marcel Langlois, chef de groupe des Camelots du roi reçoit un violent coup à la tête. Il en meurt, à trente ans et fait figure de martyr pour les siens. De grands défilés populaires ont lieu, en Belgique, contre le réarmement, en France, le 6 février, à l'appel unifié de la gauche, en hommage anniversaire aux morts de l'année passée. La gauche, unie par le péril, prétend faire barrière au fascisme et à la guerre. Dérisoire, consternant, pour Maurras, car l'Allemagne s'arme à nouveau, toutes les radios germaniques diffusent la nouvelle du retour du service militaire obligatoire, ce qui rompt unilatéralement le traité de Versailles. Hitler a décidé de former 36 divisions, soit 500 000 hommes prêts à la guerre, Goering ne cache pas aux attachés militaires des puissances alliées la constitution d'une armée de l'air efficace. La France, en réaction, décide de doubler la durée du service militaire qui passe de 12 à 24 mois. Mais n'est-il pas trop tard, après les baisses successives décidées depuis plus de dix ans ?<sup>142</sup> La peur d'une guerre imminente plane sur l'Europe.

Prenant l'initiative diplomatique, Mussolini réunit, à Stresa, des délégués britanniques, français – Laval et Flandin - et italiens, afin d'envisager quelles mesures prendre contre Hitler. On convient qu'il faut être énergique, mais on ne fait qu'une déclaration commune que l'Allemagne déclare aussitôt nulle et non avenue. A Genève, en 1932, la Société des Nations, a accordé une égalité militaire à l'Allemagne, en signe d'apaisement. Or ce n'est plus d'égalité mais de course aux armements qu'il s'agit. L'Assemblée est sommée de réagir, et elle finit par condamner une Allemagne « dont les usines gigantesques vomissent jour et nuit des munitions. »<sup>143</sup>

Hitler s'insurge, exigeant immédiatement l'égalité des droits, prétendument accordée en 1932 et refusée en 1935. La France refuse, le 17 avril, d'accorder une quelconque légalité à ce réarmement massif, qui viole l'esprit des traités précédents. Qu'importe aux dictatures : Hitler promulgue, en septembre, à Nuremberg, au congrès du NSDAP, l'ensemble des lois raciales qui prétendent sauvegarder le sang allemand : citoyenneté allemande attribuée uniquement aux ressortissants apparentés par le sang au peuple allemand, interdiction d'union

---

<sup>141</sup> Chronique du XX<sup>ème</sup> siècle : art. *La Sarre redevient un territoire allemand*, janvier 1935, p. 476.

<sup>142</sup> Maria Térésa Lisantello, *Dictionnaire d'Histoire universelle*, Vol 19, *Les années cruciales*, op. cit. p. 346-347.

<sup>143</sup> Chronique du XX<sup>ème</sup> siècle, Année 1935, op. cit. p. 479.

entre un juif et un citoyen allemand, annulation des mariages « mixtes » contractés à l'étranger, interdiction de tout rapport hors du mariage entre juif et allemand, interdiction d'employer, pour les juifs, des serviteurs allemands, de porter les couleurs du Reich... Nous connaissons et nous retrouverons, dans les années qui conduisent plus directement à la guerre, la position de Maurras face à Hitler. Sa position sur l'antisémitisme demeure plus équivoque, dans la mesure où il demeure convaincu que le peuple juif, par sa propension à « instrumentaliser » la démocratie, est largement responsable des maux qui le frappent.

L'opposition des socialistes à Mussolini dans l'affaire d'Ethiopie, que Maurras juge comme une folie aux conséquences irrémédiables, le jette dans une campagne de presse au vitriol. Comme il avait poursuivi Briand d'incessantes diatribes, Maurras s'en prend désormais à Léon Blum, le socialiste, le pacifiste, l'homme qui trahit la patrie en danger, qu'il traite de « monstre de la République », de « détrit humain, à traiter comme tel ». Ainsi écrit-il, en avril 1935, dans l'*Action française* : « L'heure est assez tragique pour composer la réunion d'une cour martiale qui ne pourrait fléchir. MR. Reibel demande la peine de mort contre les espions. Est-elle imméritée des traîtres ? Vous ne direz qu'un traître doit être de notre pays : M. Blum en est-il ? Il suffit qu'il ait usurpé notre nationalité pour la décomposer et la démembrer. Cet acte de volonté, pire qu'un acte de naissance, aggrave son cas. C'est un homme à fusiller, mais dans le dos. »

Comment comprendre cette bouffée de haine ? Il poursuit ses attaques, organisant une campagne ardente contre l'attentisme des députés de Blum, en Allemagne, et leurs positions clairement hostiles à Mussolini, tout aussi dangereuses en ce qu'elles peuvent empêcher l'axe latin que Maurras n'a de cesse de préconiser. Les coups bas pleuvent, jetant le débat dans la boue. Ainsi écrit-il, dans *L'Action française* les 22 et 28 septembre, s'en prenant aux députés de gauche qui réclament des sanctions contre Mussolini et qu'il appelle « Les Assassins de la paix » : « Votre folle démarche fait de vous les otages de la Paix. En suscitant la guerre, vous en subissez immédiatement les conséquences. Quelques soient les mesures que vous prendriez alors pour nous réduire à l'impuissance, il resterait toujours en France assez de camelots du roi et de couteaux de cuisine. »

L'arme avilissante, et à laquelle Maurras semble tenir particulièrement, serait une allusion au « coltello » de Dante, destinée à tourner en ridicule les traîtres qui ne méritent pas une arme plus noble. Car il insiste, déclarant à ses troupes : « Vous avez quelque part un pistolet automatique, un revolver, ou même un couteau de cuisine ? Cette arme, quelle qu'elle soit, devra servir contre les assassins de la paix dont vous avez la liste. »

Cependant Mussolini, conforté par la position éminente qui lui a été accordée à Stresa, donne, le 2 octobre, ordre à ses troupes d'envahir l'Éthiopie. Sans déclarer de guerre préalable, le vieux pays chrétien voit déferler sur son sol dix-huit divisions de l'armée italienne. La différence des armements est telle que la honte saisit la communauté internationale. Dès novembre, les Éthiopiens résistent contre toute attente, la SDN parle de voter des sanctions. Mussolini envoie des renforts, il ne démordra pas d'effacer du drapeau italien la souillure d'Adona et de rendre à l'Italie son rôle civilisateur et sa stature d'Empire colonial.<sup>144</sup>

Le parlement maintient sa condamnation et Maurras n'en démord pas : appeler à des sanctions contre l'Italie dont on a tant besoin contre l'Allemagne est un crime. Il poursuit ses menaces et on se souvient... comment il avait menacé Schrameck, et, avant lui, Jaurès... La haine est aussi forte que l'angoisse, Léon Blum en est, dit-on, réduit, à se cloîtrer chez lui, à faire mettre des verrous à ses portes, à surveiller gonds et huisseries. L'émotion monte, les socialistes réclament des sanctions immédiates, et *Le Populaire* du 1<sup>er</sup> novembre n'a pas peur d'user à son tour de menaces : si la guerre contre l'Allemagne est déclarée « les mobilisés abattront MM. Béraud et Maurras comme des chiens. » L'affaire du « couteau de cuisine » empoisonne la vie publique parisienne, les uns étant pour des sanctions, d'autres contre : c'est dans ce climat survolté que la X<sup>ème</sup> chambre correctionnelle de La Seine condamne Maurras à quatre mois de prison. Il demande un pourvoi en cassation, l'obtient, et n'entend céder en rien à quelque modération.

C'est dans ce contexte houleux qu'il publie dans *L'Almanach d'Action française* de l'année 1935 « *La plus grande France* ». C'est le texte d'un discours qu'il a prononcé le 1<sup>er</sup> septembre 1934, à l'occasion d'un banquet d'Action française « destiné à resserrer les liens intellectuels, moraux et politiques qui unissent les diverses parties de notre empire colonial. » Il explique rapidement l'importance de cette « plus grande France et l'amour insigne que portent à la patrie les Français de l'étranger. » Puis, il juge que la France, par son esprit, a le devoir, sinon de coloniser le monde, du moins de « l'éclairer de son rayonnement doux et humain. »

Un devoir piétiné par le régime républicain qui n'a pas de souci d'ensemble et ne parvient pas à concevoir une « plus grande France » Mal gouvernées, ballottées de fonctionnaires en sièges éphémères, les colonies souffrent de ne pas être des parts entières du pays véritable. On lui objectera qu'il y a le problème des races. Il l'admet bien volontiers,

---

<sup>144</sup> Lors de la défaite d'Adona, en 1896, l'Italie avait dû reconnaître l'indépendance de l'Éthiopie.

encore que les races « latines se soient beaucoup mêlées aux autochtones : « petits péchés » ou « graves péchés » mais « péchés d'amour ». Il en fut de bien pires : « Quand, par exemple, on considère, dans l'histoire d'Amérique du Nord, l'anéantissement complet de toute la race indigène par les Anglo-saxons, on est bien obligé de songer à des péchés d'orgueil, à des péchés d'avarice et de cruauté et de haine, aux innombrables homicides qui en ont dérivé. On ne se mêle pas aux races inférieures, soit ! C'est de la vertu. Mais on les massacre : n'est-ce pas du vice ? ».

Certes le système français qui permet que les races « puissent » se mêler a pu suggérer qu'elles le « doivent », ce qui est un excès, chacun en usant sur ce point à sa guise. Mais qu'elles ne le puissent jamais, que cela devienne, pour les Anglais, un interdit de caste ou pour les Allemands un véritable crime, n'est-ce pas là un excès plus grave : « Mais, face aux excès du système français, il faut voir ce qu'il y a d'erroné dans l'essentiel du régime anglo-saxon ou germanique : dur, distant, systématiquement opposé à tout rapprochement, fut-il imploré par le plus légitime amour !... ».

La suite du discours dénonce la brutalité allemande et l'hypocrisie britannique : « Ce que les Allemands disent brutalement sur l'incompatibilité charnelle des races humaines ; ce que les nazis de Hitler re-débitent d'après Gobineau et Chamberlain, les Anglais sont trop courtois, ils sont bien trop gentilshommes pour l'articuler ou même pour convenir qu'elle est l'une des pentes favorites de leur esprit. » L'orateur demande donc cet esprit français de fraternité, éclairé, celui d'un frère aîné pour un cadet balbutiant. Mais, pour guider et aider ce cadet à être intégré à la nation, il faut une marine, une armée, un véritable esprit national. Une France coloniale forte et amicale, monarchiste de surcroît, quand les colonies verront d'un bon œil les douceurs d'un tel gouvernement, voici ce qu'il appelle de ses vœux.

Sur un plan plus personnel, il a la joie de voir la réussite de son neveu et fils adoptif, Jacques Maurras, à son second baccalauréat. Le jeune homme voudrait faire sa médecine, comme son père, mais son oncle et tuteur ne peut envisager de financer sept années d'études sans bourse. Maurras a vu, faut-il le rappeler, les tirages de son journal s'effondrer. A droite et extrême-droite, la compétition fait rage et L'AF ne tire guère qu'à 90 000 exemplaires quand *Gringoire* atteint les 600 000 ou *Le Matin* 700 000.<sup>145</sup> Or Maurras tient à n'avoir qu'un salaire modeste, celui d'un des ouvriers imprimeurs qui travaillent à son journal. Sur ce salaire, il doit payer deux loyers, le sien, rue de Verneuil, et celui de sa belle-sœur, rue de Bourgogne. Il lui faut aussi maintenir sa maison de Martigues et quelque rang, même si ce ne sont pas les

---

<sup>145</sup> Chiffres recueillis par Christian Delporte : *Histoire politique de La France -1919- 1939*, Pygmalion, Paris, 1998, p. 321.

nouveautés vestimentaires qui le ruinent. Il n'est donc pas singulier que, n'ayant pas le temps de tout faire, il republie ses écrits passés, ses droits d'auteur lui offrant un concours indispensable à la vie quotidienne. Le jeune Jacques, sur les conseils de son oncle, ira donc à Sciences Po, ce qui lui ouvrira des débouchés plus rapides.

Peu de temps et peu d'écrits « littéraires » de Maurras, en cette année 1935, où la polémique fait rage alors que l'actualité devient brûlante. Une peur sourde tient la société française qui voit s'affronter sans cesse les partisans de l'armement et ceux de la paix, de la conciliation permanente, que soutient la plus grande partie d'une opinion publique qui n'a pas fait « la der des der » pour envoyer ses enfants dans un nouveau bain de sang. Alors qu'en Allemagne, les décrets d'application des lois de Nuremberg entrent en vigueur, les partis populistes et autres ligues fleurissent, comme celui de Léon Degrelle, « Rex » en Belgique, qui suit les brisées des attaques contre les politico-financiers et autres voleurs-banquiers. Cependant, le procès Stavisky s'ouvre, à Paris, où est mise en accusation une vingtaine de complices de l'escroc. Tous les effluves nauséabonds réchauffés par la presse s'exhalent de nouveau. Peut-on espérer un mieux, un « renouveau » une vie moins dure, un avenir paisible ? Ironie du sort ou non, Paris voit jouer, en ce 11 novembre hautement symbolique, la pièce de Jean Giraudoux : *La guerre de Troie n'aura pas lieu*.

### **3.7 De Blum à Salengro**

L'année 1936 commence : peu de nouveautés, si l'on peut dire, un nouveau cabinet, celui d'Albert Sarraut après la démission de Laval, des condamnations, au procès Stavisky, où l'on voit sur les mêmes bancs de l'accusation des escrocs patentés et des politiciens déchus, et une Allemagne qui n'a peur de rien : Hitler a donné une interview à *Paris-Soir*, publiée le 25 janvier, où il confirme le désir de reprendre les colonies perdues en 1918. En Ethiopie, les forces fascistes progressent si mal qu'il leur faut le concours des raids de l'aviation pour terroriser les populations locales. Quant au blocus économique mis en place par la SDN, il n'est utile que pour convaincre les Italiens de se détourner des puissances coloniales qui ne veulent pas d'eux à leur table.

Maurras ne cesse de s'emporter, de s'en prendre violemment à Léon Blum et à tous ceux qui ont désarmé le pays quand il était fort. Veulent-ils la guerre, maintenant qu'il est faible ? Un deuil survient, Jacques Bainville meurt, le 9 février. Maurras fera son épitaphe dans la préface de *Lectures*, recueil critique qui paraîtra, à titre posthume, en mars 1937, mais dont Maurras donne à lire la préface dès 1936, dans *La Revue universelle*. L'hommage



funèbre raconte leur ultime conversation, sur La Bruyère... Au moment de mourir, rien de plus essentiel que la littérature : « Lui alla jusqu'au bout, il épancha toute la veine merveilleuse : critique, politique, moraliste, historien. Je mourais d'inquiétude. Il se tut. Je me retrouvai ivre d'espoir.

- A demain, dis-je.

Nous n'avons pas eu de demain. »<sup>146</sup>

En dépit des remous de 1935, l'ami de toujours avait été reçu l'année précédente à l'Académie française, au fauteuil de... Raymond Poincaré. Les idées de Maurras ont donc fait leur chemin sous l'auguste coupole. Les obsèques de Bainville ont lieu, le 13, vers midi. Alors qu'une foule de sympathisants d'Action française et de Camelots du roi écoute l'homélie de Léon Daudet, massée aux abords du boulevard Saint-Germain, devant la maison mortuaire, la voiture du député Monnet s'engage. Dans cette voiture, Mr et Mme Monnet, et Léon Blum. Les passagers ont à peine le temps de prendre conscience du danger et de tenter de bifurquer rue de l'Université. Blum a été reconnu, les vitres de la voiture volent en éclat, les coups pleuvent après les injures. Madame Monnet est blessée et Léon Blum, frappé au visage, reçoit un coup de barre de fer à la tempe gauche. La chemise en sang, il s'enfuit, tente de se réfugier dans un immeuble, ne le peut, et reçoit enfin le secours d'ouvriers du bâtiment qui travaillent sur un chantier, au 98 de la rue de l'Université. Blum saigne abondamment, il est âgé de soixante-quatre ans et il lui faudra plusieurs semaines de convalescence pour se remettre : « Je sais maintenant ce que veut dire lynchage », écrira-t-il simplement.

Dès que la nouvelle se répand, l'émotion est à son comble : à L'Assemblée, Albert Sarraut promet de venger Blum « sans hésitation, sans faiblesse, sans retard ». Un conseil des ministres d'urgence est réuni ce même jour à l'Elysée qui prend un décret de dissolution « des associations et groupements de fait, dénommés ci-après : la ligue d'Action française, la Fédération Nationale des camelots du Roi et la Fédération Nationale des étudiants d'Action française. » Les avocats de ces associations demandent immédiatement des pourvois cependant que des perquisitions ont lieu, chez Maurras, Pujo, Réal del Sarte, Lacour, Calzant... Mais il n'y a pas de preuves d'une quelconque préméditation, si l'on exclut les tribunes de presse que protègent la liberté d'opinion, la liberté de la presse, et le code civil de l'époque. Une réinterprétation des faits est alors donnée, qui peut encore se lire sur Internet : « Un provocateur brisa la vitre arrière de la voiture ; la foule se jeta sur l'auto dont les autres vitres furent brisées, blessant légèrement Léon Blum et Madame Monnet... Les Camelots,

---

<sup>146</sup> Charles Maurras, préface de *Lectures*, de Jacques Bainville, p. XXIV. Ed. Fayard, Paris, 1937.

massés sur le trottoir, se précipitèrent, menés par Pierre Juhel, pour empêcher que Léon Blum soit mis en plus piteux état. Ce n'était qu'un incident de rue mais il s'agissait du chef de la SFIO et l'occasion était trop belle pour ne pas être exploitée par la République. »<sup>147</sup>

La victime n'est donc pas le blessé mais ceux que l'on accable de représailles injustes, selon l'éternelle vision du « piège » et du « complot ». Une version de l'agression est en effet donnée par « *Le Petit Bleu* » du 14 février qui parle de « mésaventure désagréable. » Quant à *L'Action française* du 14 février, elle tente d'établir sa vérité propre : Maurras parle d'une voiture qui s'est ruée sur la foule et d'un chauffard « que n'arrête pas le respect de la mort. » Selon ses dires, la foule n'aurait rien fait que houspiller le député qui n'a dû son salut qu'à l'interposition des Camelots du roi qui l'ont protégé des atteintes du forcené.

La querelle s'envenime. La photo de Léon Blum, vieil homme blessé, la tête couverte de pansements souffrant sur son lit d'hôpital, est publiée par *Le Populaire*, le 18 février. Elle navre les uns cependant que les autres crient à la manipulation de l'opinion publique. Une autre coïncidence, retenue dans les pièces à conviction du procès qui s'ensuivra, mettra quelque lumière sur la véracité des faits : un cinéaste amateur, Gérard Bennett, a filmé la scène, images précieuses tournées par hasard en ce jour de février pluvieux.<sup>148</sup> Léon Blum a bel et bien été agressé, avec une violence inouïe, par les Camelots du roi d'Action française, « vengeurs de Marcel Langlois ».

D'autres faits, internationaux, retiennent toutefois l'attention. A la fin de février, les forces éthiopiennes sont finalement écrasées, la victoire revient à la force, une leçon largement entendue. La SDN tente de trouver un terrain de négociation pour régler le conflit, sans grand succès. L'Espagne, cependant, s'agit à son tour : les élections de février voient l'éclatante victoire du « Frente Popular » une coalition de gauche qui confie aussitôt le pouvoir au républicain Manuel Azana. Le nouveau gouvernement exile immédiatement Francisco Franco aux Canaries où on le promet gouverneur.<sup>149</sup>

Au mois de mars, l'attention se concentre à nouveau sur l'Allemagne : Hitler rompt les traités internationaux le 7 mars, envoyant un mémorandum aux puissances qui ont signé le pacte de Locarno, qu'il dénonce comme nul. Simultanément, les troupes allemandes pénètrent dans la zone démilitarisée de Rhénanie : pour Berlin, il ne s'agit que de la simple restauration de la puissance allemande. Un intense échange diplomatique s'ensuit : « les puissances

---

<sup>147</sup> Il est intéressant de lire l'exposé de l'affaire dans : « De 1935 à 1936 (La dissolution) dans le site [http/ www. Camelots du roi.fr](http://www.Camelotsduroi.fr). Internet.

<sup>148</sup> L'agression filmée de Léon Blum est visible aux Archives Nationales de la Cinématographie. Voir également l'article de Cédric Gruat, dans *Arkheia*, n° 17- 18, 1936, L'agression filmée de Léon Blum, sur le site [http/ www. Arkeia .org](http://www.Arkeia.org), Internet.

<sup>149</sup> Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne, L'ascension de Franco*, op. cit. p. 764-766.

occidentales concernées parlent, elles, d'une violation flagrante du droit international. Mais, pourtant, hormis un échange intense de notes diplomatiques et une série impressionnante de conférences, les pays cosignataires du traité qui vient d'être jeté au panier par Hitler ne vont pas jusqu'à prendre des mesures. »<sup>150</sup>

La SDN condamne, sans mettre en œuvre une politique plus dure. Cependant en Allemagne, le parlement est dissous et le peuple appelé à se prononcer, par un simple oui ou non, ce qui doit permettre d'élire les députés du Reichstag et de juger la politique du führer. Le plébiscite donne 99% des voix à Hitler qui établit ainsi une domination totale sur tous les organes du pouvoir. La France reste immobile, le gouvernement étant assurément gêné par l'imminence des élections législatives, qui doivent avoir lieu en avril. La presse appelle au calme, à la modération, sauf *L'Action française*, seule à demander une riposte militaire immédiate. L'ennemi est allemand ! Définitivement ! Comment ne pas le comprendre et poursuivre une politique d'hostilité aussi vaine que néfaste contre l'Italie.

Début avril, en Espagne, le gouvernement Azana fait face aux attaques du « front populaire » espagnol, les syndicats appellent à la grève générale, les troubles intérieurs se multiplient. Des mesures sont prises contre les groupes fascistes, Primo de Rivera est arrêté. En vain, le gouvernement de la République, mis en minorité tombe, tout comme le président. Cette situation périlleuse ne risque-t-elle pas de s'étendre « grâce au soutien de Moscou » au-delà des Pyrénées ?

En France, la campagne électorale débute, violente, qui voit s'affronter deux blocs exaspérés par tant de cris de haine : les affiches de la Droite étalent des manchettes sans ambiguïté : « Le Front Populaire vous mène à la guerre. », « Si vous votez pour le Front Populaire soutenu par Moscou, c'est LA GUERRE. » Mais la politique de discipline du report des voix au mieux placé du second tour est entrée en action, et le Front Populaire triomphe, obtenant 378 sièges à la Gauche contre 222 à la Droite, dont on peut mesurer la consternation. Les socialistes, aidés des communistes, sont au pouvoir. Albert Sarraut est remplacé par Léon Blum. La victoire est totale, bien que fragile, les socialistes ayant besoin des radicaux pour gouverner, et les radicaux, proches du centre, et donc modérés, pouvant être attaqués par les communistes, forts de 72 sièges. Léon Blum déclare qu'il prendra le temps nécessaire pour former le nouveau gouvernement.

---

<sup>150</sup> Source : site BNF gallica : voir journaux français, selon les opinions, *L'Intransigeant*, *Le Figaro*, *L'Aurore*, ou *Le Populaire*, *L'humanité* des 8-9-10 mars 1936 et les documents d'archives groupés sous le titre *Hitler réoccupe la Rhénanie*, *Chronique du XXème siècle*, op. cit. p : 491.

La presse de droite et surtout d'extrême droite s'emporte : « Parmi des dizaines d'articles forcenés qui tonnent dans la presse nationale, celui de Maurras, le 16 mai, réclame que Léon Blum, « ce vieux chameau sémitique de Blum », soit la première victime si sa politique déclençait un conflit avec les alliés de la France de 1915. », <sup>151</sup> c'est-à-dire l'Italie. Maurras, semble-t-il, n'a cure du jugement du 24 avril prononcé à son endroit par la 10ème chambre du tribunal correctionnel de Paris, qui le condamne à huit mois de prison ferme. Il fait appel de cette décision et poursuit ses attaques, d'autant que la réaction de l'ennemi dépasse les espérances nourries par ses sempiternelles provocations : pour soutenir Blum et son gouvernement, La France se met en grève, une grève qui débute le 11 mai aux usines Latécoère de Toulouse, suivie de grèves sur le tas innombrables ; Chez Renault, 100 000 ouvriers occupent ainsi l'usine de Billancourt.

C'est un phénomène nouveau, les travailleurs obéissant sans mot d'ordre syndical et occupant leur lieu de travail, jugeant que le matériel sur lequel ils travaillent est le leur avant tout. Les belges emboîtent le pas aux français. Partout, c'est la grève, dans les hôtels, les transports, les grands magasins, les ports, paralysés : et le climat est encore plus incroyable, fait d'accordéon, de valse musettes, l'alcool est interdit sur les piquets de grève, les femmes sont présentes, qui rentrent toutefois chez elles le soir, et chacun a le droit d'en user selon ses opinions : ainsi les catholiques vont-ils à la messe le dimanche, laissant alors leur place dans le tour de rôle. Inédit, incroyable, bon enfant ou terrifiant, selon son opinion. <sup>152</sup>

Le nouveau gouvernement Blum est formé, composé de socialistes et de radicaux, sans communistes. Un fait notable, il compte trois femmes, et c'est la première fois que l'on voit cette singularité dans un pays où les femmes n'ont pas le droit de voter. La grande grève s'apaise, lentement, malgré le communiste Thorez appelant à « savoir finir une grève ». Les lois tant attendues sont votées le 12 juin : la loi sur les quarante heures de travail hebdomadaire et la loi sur les quinze jours de congés payés. Le patronat, d'abord hostile, se range peu à peu à l'avis qu'il faut absolument revenir à la paix sociale et il consent à une augmentation des salaires de 7% à 15% selon les entreprises. C'est le triomphe des conventions collectives, votées en 1919 mais peu appliquées et dont l'application sera désormais étendue. Dans les rues, la liesse dure, la grève et son étrange euphorie ne meurent que tout doucement.

---

<sup>151</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p : 390.

<sup>152</sup> Alfred Sauvy, *Histoire économique de La France entre les deux guerres*, Ed. Economica, Paris, 1984.

L'on connaît tous les commentaires faits par la droite sur cette folie cryptocommuniste qui va entraîner la ruine totale du pays. L'on peut néanmoins imaginer la rage de L'Action française car le gouvernement dissout, le 18 juin, les ligues qui n'avaient pas encore été frappées par le décret de dissolution du 13 février, c'est-à-dire les Croix de feu, les Jeunesses patriotes et Solidarité française. Est-ce un abus de pouvoir manifeste ? L'affaire est portée devant le conseil d'état.

Après la victoire du Front Populaire du trois mai, le déchaînement de la presse est sans précédent : les articles pleuvent et *L'Action française*, sans renoncer à attaquer sans cesse Léon Blum, s'en prend désormais au ministre de l'intérieur, Roger Salengro. C'est un concert de manchettes, dans *L'Action française*, *Gringoire*, *Charivari*, *Je suis partout*, entre autres... Son passé militaire est en question : *L'Action française* du 14 juillet affirme que c'est un déserteur, qui a passé les lignes ennemies alors qu'il était agent de liaison au 233ème régiment d'infanterie. Puis on décide qu'il a trahi. *Le Gringoire* du jeudi 21 août déclare que Salengro a bel et bien été condamné à mort par contumace, pour trahison, en octobre 1915, mais qu'un pourvoi l'a finalement acquitté.

Henri Béraud le somme de répondre, selon le procédé classique de la mise en demeure : « Si Mr Salengro répond, nous publierons sa réponse. S'il se tait, son silence le jugera. » Les dénégations du ministre ne servent à rien si ce n'est à jeter de l'huile sur le feu. Une enquête est diligentée, sous l'autorité du général Gamelin qui blanchit le ministre : Roger Salengro a bien été fait prisonnier par les Allemands, le 7 octobre 1915, mais, s'il a passé la ligne ennemie, c'était pour ramener le corps d'un soldat français tombé en avant des lignes françaises, avec l'accord de son supérieur. Conformément au règlement pour tout soldat passé entre les mains de l'ennemi, il fut en effet traduit en conseil de guerre et déclaré non coupable. Les preuves sont inscrites au dossier. Il en faut davantage pour faire taire une presse déchaînée à droite et la campagne de diffamation se poursuit, été, automne... Salengro deviendra « Proprengro » pour *Gringoire*, qui ne recule devant rien, pas même un calembour douteux.

Cependant, en ce mois de juillet, l'attention se porte principalement sur l'Espagne : des assassinats ont eu lieu, le lieutenant José Castillo, connu pour ses idées socialistes, certainement tué par La Phalange, le 13 et le député monarchiste José Calvo Sotelo, assassiné en représailles le 14 par un jeune socialiste. Les militaires d'extrême droite prennent prétexte de ce meurtre. Le 18 juillet, sous la direction du général Francisco Franco, les forces armées espagnoles en poste au Maroc se soulèvent afin de renverser le gouvernement du républicain de gauche Santiago Casarès Quiroga. Les divisions armées suivent un peu partout sur le

territoire de la métropole, si ce n'est à Barcelone où les milices ouvrières écrasent le soulèvement militaire.

Quiroga se retire le 19, le gouvernement de la République est finalement confié à José Giral. Les insurgés gagnent rapidement du terrain, les combats sont terribles mais ils sont à Burgos dès le 23 juillet, où ils instaurent un contre-gouvernement nationaliste. C'est le début de la guerre civile. Les pays européens suivent tout d'abord le conflit en s'en tenant prudemment à l'écart, si ce n'est l'Allemagne, qui envoie des navires de guerre dans les eaux espagnoles et des avions « neuf JU 52 » au Maroc. L'on feint de croire qu'il ne s'agit que de protéger les ressortissants allemands en Espagne.<sup>153</sup>

La République appelle au secours, en particulier la République sœur, La France du Front Populaire. Mais la peur de la guerre, d'un embrasement d'alliances comparable à l'engrenage de 1914 est dans tous les esprits : des artistes comme Joan Miro ou Ernest Hemingway ont beau demander une intervention rapide, les puissances alliées ne bougent pas. Le 1er août, Léon Blum proclame le principe de non-intervention en Espagne : il appelle toutefois tous les états à rester neutres et en particulier l'Allemagne et l'Union soviétique. L'Allemagne annonce officiellement son accord avec les positions françaises, mais le cuirassé Deutschland est en escale à Ceuta. Les russes envoient aux Républicains 12 millions de roubles, début août, les brigades internationales reçoivent des armes françaises, les volontaires allemands et italiens arrivent en Espagne.<sup>154</sup>

Tandis que Franco prend Badajoz, ce qui permet la jonction des forces nationalistes du nord et du sud, l'été est bien doux pour les quelque 600 000 travailleurs français qui prennent leurs premiers congés payés. En Allemagne, débutent les 10ème jeux olympiques, dans un faste de propagande inégalé jusque là : accueil chaleureux, réceptions grandioses, tout est mis en œuvre pour assurer tous les visiteurs d'une volonté d'entente et de cordialité. Le président du comité olympique remerciera vivement des hôtes aussi attentionnés.

La guerre d'Espagne fait rage dont on redoute l'extension : le 13 septembre, les forces de Franco ont pris Irun, le 28 Tolède est prise. L'embargo sur les armes à destination de l'Espagne parviendra-t-il à maintenir le conflit en deçà des Pyrénées ? Hitler poursuit sa politique de réarmement avec « la loi sur le service national du travail » : 300 000 jeunes allemands doivent désormais travailler pour le Reich six mois avant d'être enrôlés sous les drapeaux. Alors que la Belgique, alarmée par la réoccupation de la Rhénanie par l'Allemagne, affirme sa neutralité dans tout conflit, détachant ses forces militaires de celles de la France,

---

<sup>153</sup> Source : site BNF gallica : Ar : *Insurrection fasciste au Maroc espagnol*, L'Humanité, 19 juillet 1936.

<sup>154</sup> Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne, La Guerre civile*, op.cit. p. 771-772.

des avions allemands apportent leur appui aérien à Franco. Chasseurs, bombardiers, unités de DCA, la légion Condor est à pied d'œuvre en Espagne, ainsi que plus de 5000 hommes, sous le commandement du général Sperrle. Dans le même temps, les chancelleries françaises et anglaises tentent tant bien que mal de maintenir l'illusion de la non-intervention dans une Espagne à feu et à sang.

Maurras professe immédiatement un soutien inconditionnel au général Franco, rempart contre les menées marxistes. Il fait l'éloge des *Cadets de l'Alcazar* de Tolède, dont Brasillach et Massis établiront le mythe, rappelle que le meurtre du monarchiste Calvo Sotelo fut précédé du massacre de deux cents personnes et de l'incendie de trois cents églises. Il cherche à rassurer l'opinion française quant à ce général « providentiel » et à construire avec cette Espagne les nœuds qui permettront que ce pays, qu'il a su autrefois détourner de la Germanophilie, ne se trompe pas d'ennemi.

Une diplomatie secrète s'initie avec le voyage de Georges Gaudy, en 1936, à Saragosse, où Franco manifeste sa vive sympathie à l'Action française et à Charles Maurras. Ne voyant la violence et la fureur destructrice que dans le camp « rouge », il se désolidarise des prises de position de Bernanos, qui, à Majorque, a découvert les horreurs commises par les Franquistes et qui déclare que tous « s'entre-massacrent ». Bernanos sera l'un des rares écrivains de l'ultra-droite qui condamnera le mélange du religieux et du politique dans la guerre d'Espagne : l'utilisation politique de la croix par les évêques espagnols lui semble insupportable.

Bernanos publiera, cette même année 36, *Le Journal d'un curé de campagne*, qui parle de foi mais aussi de solitude et de pauvreté. Peut-être a-t-il été frappé par l'assassinat de Federico Garcia Lorca, fusillé par la garde civile le 19 août ? Maurras est plus mesuré sur ce point, le camp de la tradition, et du catholicisme, s'opposant évidemment à la fureur bolchevique. Il chevauche toujours son cheval de bataille, honnissant la bande des « 140 », qui n'a pas su ou voulu préparer la Guerre et qui nous y conduit tout droit. Une guerre mal préparée dont il ne faut en aucun cas risquer l'aventure.

Cette nouvelle position « pacifiste » a créé un choc dans l'opinion de droite, mais elle plaît au grand public qui s'y rallie aisément. Ainsi le 7 mai 1936, le professeur Fernand Desonay, de l'Université de Liège, organise une conférence de presse pour demander l'attribution du prix Nobel de la Paix à Charles Maurras. La demande officielle, qui parviendra en bonne et due forme au comité de Stockholm est signée de « professeurs belges, canadiens, suédois, polonais, français et suisses. Aussi le 9 octobre 1937, *L'Action française* publie en première page les noms des adhérents du comité et Maurras redonne à lire son texte

de 1931, « Décernez-moi le prix Nobel de la Paix ! ». <sup>155</sup> Tant de soutiens n'y feront rien : les événements sont contraires au nouvel apôtre, sans parler de la campagne de dénigrement que répand sa boue sur Roger Salengro. Le pourvoi en cassation de la condamnation du 24 avril est rejeté, le 27 octobre. C'est ainsi que Charles Maurras est arrêté par la police, au sortir du restaurant Chauland, rue Fabert, le 29 octobre et aussitôt transféré à la prison de la Santé où il restera deux cent cinquante jours. <sup>156</sup>

Il peut recevoir, dans sa cellule et tous ses visiteurs admirent son indifférence à l'odeur de caveau, à la lumière électrique grisâtre, à toute la précarité sordide qui l'entoure car il peut écrire et communiquer avec l'extérieur ; un droit dont il ne se prive pas, empilant les journaux, les écrits de toutes sortes. Il travaille même à son article quotidien dans *L'Action française* qu'il signe du pseudonyme de « Pellisson », transparent pour tous ceux qui le connaissent et savent qu'il ne quitte jamais la vieille pelisse d'un autre âge qui lui sert de manteau fourre-tout et d'armure. La situation « du vieux » émeut bien sûr les siens, mais Paris, trouvant la peine légitime, retentit d'un malheur qui privera Maurras d'une plus ample compassion : Roger Salengro s'est suicidé, dans la nuit du 17 au 18 novembre, dans son appartement de Lille, ville dont il était maire depuis 1925.

Le député du Nord, âgé de 46 ans, s'est asphyxié au gaz. Il est mort à l'endroit où son épouse était décédée, dix-huit mois plus tôt. En fait, il ne s'était jamais remis de ce deuil : la campagne diffamatoire et le surmenage l'avaient laissé épuisé, moralement et physiquement : dans une lettre adressée à Léon Blum, président du conseil, il explique son geste : « Le surmenage et la calomnie, c'est trop. L'un et l'autre et le chagrin m'ont vaincu. » La nouvelle éclate le 18 et le 19 novembre, *Le Populaire* titre : « Ils l'ont tué ! », « Roger Salengro est mort. Il a mis fin à ses jours la nuit dernière. L'abjecte campagne de calomnie a brisé la force de résistance de ce vaillant socialiste, de cet héroïque soldat. La feuille infâme de la famille Chiappe et ceux qui se sont solidarisés avec l'ignoble Carbuccia <sup>157</sup> sont responsables de sa mort. » Fascisme Assassin : ils l'ont tué « comme ils ont tué Jaurès. » <sup>158</sup>

Pendant toute cette année d'agitation et de polémique, Maurras s'est bien peu occupé de littérature, et aucun des poèmes datés de *La Balance intérieure* ne le sera de cette année-là, ni de celles qui suivront. Il fait néanmoins paraître en fin d'année, dans *L'Almanach de L'Action française* un de ces textes de « réactualisation politico-historique » dont il a le secret,

---

<sup>155</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op.cit. p. 391.

<sup>156</sup> Ibid. p : 390.

<sup>157</sup> Horace de Carbuccia avait fondé *Gringoire* en 1928. Il était également le directeur des Editions de France : nationaliste et anti-communiste, il appartenait au groupe de centre droit « La gauche radicale ». Il était en outre le gendre de Chiappe, le préfet de Paris dont on se souvient.

<sup>158</sup> Christaen Blanckaert, *L'Affaire Salengro, Chronique d'une calomnie*, Ed. Michalon, Paris, 2009.



*Louis XIV et la France*, vibrant plaidoyer pour cette monarchie juste, seule forme capable de maintenir la Nation dans la voie de l'intérêt public et privé. « Le Roi a eu bien raison d'atteler Colbert et Louvois au char de la France : il le pouvait facilement, il n'était pas contraint de subir ces options tranchantes et retranchantes, ces soustractions, ces divisions continues qui sont prescrites au gouvernement des partis quand il veut enfin sortir de son inaction. » Discours plus qu'entendu. Encore faut-il un grand roi pour ce faire, et non un Edouard VIII d'Angleterre, rongé par l'individualisme ambiant, et qui abdique, lorsque le péril est à la porte, pour les beaux yeux de Mrs. Wallis Simpson.

### 3.8 Le désaveu des princes

En prison, la belle affaire ! Jamais il ne s'est senti plus libre, moins contraint ni mieux entouré. Les visiteurs sont nombreux et attentionnés, les siens agitent pour lui l'opinion publique. Du moins ceux qui restent. La division est consommée entre L'Action française et son prétendant. Après des débuts qui ménageaient la susceptibilité du vieux monarchiste, les articles monarchistes n'étant pas signés pour laisser une préséance d'opinion à *L'Action française*, *Le Courrier royal* s'émancipe, il ouvre ses colonnes à des personnalités diverses, parfois à des anciens amis, c'est-à-dire aux pires des ennemis.

Le prétendant se rapproche volontiers des milieux monarchistes dissidents de l'Action française animés par Valois et Bernanos qui voit en Maurras la prétention à « contrôler jusqu'à la fidélité envers les princes » comme de distinguer un « roi légal à Bruxelles » et « la monarchie française rue de Verneuil »<sup>159</sup>. Il lui importe que le prétendant puisse s'adresser librement aux catholiques monarchistes qui, restés fidèles à Rome en dépit de l'Action française, peuvent enrichir ses réseaux d'influences ainsi que son public plutôt que suivre aveuglément un doctrinaire « fécondé par une goutte de sang juif ou maure »<sup>160</sup> qui, « par sa candidature académique, a démontré qu'il se ralliait dans sa vieillesse à un certain ordre de grandeurs temporelles auxquelles il est d'ailleurs probable qu'il ait toujours appartenu. »<sup>161</sup>

Or la main mise de l'Action française sur la droite monarchiste française est telle que « l'émancipation du prince devient une condition de sa crédibilité, le prétendant n'étant candidat d'aucun parti, même royaliste. »<sup>162</sup>. Ainsi l'entourage du comte de Paris va-t-il commencer à entreprendre cette libération idéologique de la pensée monarchiste par la

---

<sup>159</sup> Georges Bernanos, *Nous autres français*, Ed. Gallimard, Paris, 1939, p. 75 et suiv.

<sup>160</sup> Georges Bernanos, *Scandale de la vérité*, NRF Gallimard, Paris, 1939, p. 11.

<sup>161</sup> Ibid., p.37.

<sup>162</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 396.

constitution d'un corps de projets animés par une doctrine propre, s'exprimant à travers de vastes ambitions sociales et modernes, nouant un véritable dialogue avec les organisations syndicales et les partis de Gauche, au point d'être surnommé le « prince rouge » par les nostalgiques maurrassiens d'un monarchisme d'extrême droite, tout en réaffirmant sa fidélité à Rome et au christianisme<sup>163</sup>.

Trahison insupportable, pour Maurras, qui entreprend une campagne systématique de désabonnement : en 1936, *Le Courrier royal* perd ainsi les deux tiers de ses abonnés, « preuve du sectarisme où parvient ce mouvement, entré en rébellion contre son propre prétendant. »<sup>164</sup>

Le comte de Paris ne pouvant se satisfaire de cette situation, il organise une conférence, à Lausanne, et déclare sa décision de mettre fin à la main mise hégémonique de L'Action française sur le royalisme. L'Action française envoie lettre sur lettre au secrétariat du prince, tenant pour responsable de cette situation Pierre de La Roque, aide de camp du Prince et frère du colonel des Croix de Feu auquel L'Action française ne pardonne pas son légalisme républicain et son faible engagement dans l'émeute du 6 février 1934.

Maurras pense l'emporter dans cette guerre des chefs mais le jeune comte de Paris entend bien régner et s'en donner les moyens de son propre chef, sans subir le noyautage d'aucun mouvement politique. Pragmatique et fin politique, il ne cache pas une certaine inimitié pour l'Action française et Maurras, dont il exécra les raisonnements abstraits, qu'il connaît par ailleurs fort bien, ayant lui-même bénéficié des leçons de précepteurs maurrassiens, notamment l'abbé de Dartin, et a surtout été marqué par la pensée de Charles de Benoist, compagnon politique de Maurras<sup>165</sup> qu'il considère péjorativement comme un doctrinaire<sup>166</sup>.

La réponse du prince est ainsi sans appel. Sa lettre est publiée, ainsi que la réponse de Maurras, dans L'Action française du 3 décembre 1937 : « En transformant le juste souci de l'intérêt national et l'amour de la patrie en un culte absolu [...] L'Action française faisait dévier la tradition de la monarchie française. Théoriquement, son enseignement conclut à un monarchisme de raison : pratiquement, il aboutit au césarisme et à l'autocratie. D'autre part, les méthodes polémistes de *L'Action française* ont aliéné à la monarchie bien des français. »

Maurras répond par la fidélité et le respect, attitude qui ne changera jamais, par la suite, à l'endroit du Prince. Ce n'est pas lui qui trahit : « Nous n'avons pas d'autre orgueil que celui d'accomplir notre devoir... Quel devoir ? Le grave devoir de servir notre malheureuse

---

<sup>163</sup> Philippe Delorme, *L'homme qui rêvait d'être roi*, Ed. Buchet Chastel, 2006, p. 250.

<sup>164</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 397.

<sup>165</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 396.

<sup>166</sup> Philippe Delorme, *L'homme qui rêvait d'être roi*, op. cit. p. 250.

patrie, orpheline de ses chefs et défenseurs royaux. Rien ne nous serait plus agréable que de nous en remettre à eux, s'ils étaient là. Ils n'y sont pas. Ils ne peuvent rien pour la défense de la patrie. S'ils n'étaient pas suppléés, elle périrait. » C'est dire, sans le dire, que le reproche est des plus malvenus.

L'entre-deux-guerres est donc une période d'éloignement et finalement de rupture, entre le chef de la maison royale, soutenu par son fils, le « comte de Paris », et le mouvement d'extrême-droite. C'est également le moment où, pour la première fois depuis longtemps, l'orléanisme cesse d'être uniquement synonyme de conservatisme<sup>167</sup>.

### 3.9 L'écrivain en prison

Triste ou déçu, Maurras n'en laisse rien paraître. Il est vrai qu'il conserve un cercle dévoué et fidèle. Dès Janvier, *La Revue universelle* publie un numéro spécial dédié à « l'écrivain en prison » : selon Stéphane Giocanti, « Une trentaine de noms parmi les plus importants du monde des lettres y apportent des contributions souvent remarquables sur les différents aspects de Maurras, sans être forcément royalistes ou d'Action française : de Daniel Halévy à Marcel Jouhandeau, de l'helléniste Mario Meunier au stendhalien Henri Martineau. »<sup>168</sup> Ces personnalités, pour honorables qu'elles soient, connaissent néanmoins le cercle d'obédience maurrassien et ne sont pas sans ignorer que *La Revue universelle* est l'un des nombreux satellites d'Action française.

Maurras écrit sans cesse, articles et lettres. Un courrier lui parvient, suite d'une correspondance engagée dès le 16 août 1936 par une lettre de Mère Agnès du carmel de Lisieux. Elle évoquait la mort de sœur Marie-Thérèse du Saint-Sacrement, une moniale qui avait pris le voile pour « l'âme de Maurras et la paix de l'Eglise de France. » La lettre de la carmélite contenait la dernière photographie de Sœur Thérèse, une Sainte, aux dires du Pape Pie XI, auprès duquel Sœur Agnès laissait entendre qu'elle pourrait intervenir. Selon Pierre Boutang, auquel on doit la mise au jour de cette correspondance, Maurras est « transporté de joie ».<sup>169</sup>

Il avait emporté la missive à Martigues durant ses vacances, et avait médité longuement avant une première réponse, le 14 septembre, un peu avant son arrestation. Sa réponse parle des chères ombres, sa mère, Mgr Penon et Lucien Moreau, « tous deux disparus,

---

<sup>167</sup> George Poisson, *Les Orléans, une famille en quête d'un trône*, Ed. Perrin, Paris, 1999, p. 352 et suiv.

<sup>168</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p : 391-392.

<sup>169</sup> Le pèlerinage de Lisieux est alors des plus populaires : Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus a été canonisée en 1925 et l'Eglise a entrepris la construction d'une basilique encore inachevée.

tous deux invoqués par moi comme mes intercesseurs naturels auprès des puissances mystérieuses que je ne connais pas, mais n'ai jamais niées. »<sup>170</sup> Un pardon serait-il inespéré ? Maurras ne peut pour autant abandonner la position agnostique qui reste la sienne. Lisieux, cependant, lui demande davantage. Une seconde lettre est adressée à Mère Agnès, en octobre, où il écrit : « ... le jour où j'aurai à m'incliner devant un prêtre et à lui confier les fardeaux de ma confiance, je n'aurai certainement pas à lui dire soit que j'aie voulu me servir de l'Eglise au lieu de la servir soit que j'aie ôté la foi à personne. »

S'ensuit une correspondance de prison : il répond à la religieuse dans une troisième lettre, la veille de Noël : « le violent intérêt que je porte aux problèmes de l'au-delà ne peut que s'accroître avec l'âge, la solitude qui se fait autour de moi : parents, amis qui disparaissent. Glissement coutumier, par conséquent attrait, appel, vertige de ces graves questions. Mais il y a la tête, mauvaise tête, si vous voulez ma Sœur, telle que je vous l'ai dénoncée. Comment dire ? Je vois là où je ne vois point ! Je ne me pique d'aucune certitude, mais je ne trouve aucun repos là où on m'assure que le repos existe. » Les points de cette méditation, présents dans *La Musique intérieure*, reviendront plus fortement dans *La Balance intérieure*. Toujours est-il que Mère Agnès le prie d'écrire au Pape Pie XI : certes, le souverain pontife a prononcé contre lui l'Index, mais il aspire à la paix.

Il pourrait fort bien accueillir une lettre intime, privée, s'enquérant de sa santé puisque le Pape est très malade, une lettre qui lui serait transmise par Sœur Agnès et la vénérable Mère. C'est un acte de soumission, de contrition, un acte d'humilité : Maurras s'y résout, il écrit au Pape, le 6 janvier 1937, lui parlant de sa mère, de son adhésion au rejet du Pape du Bolchevisme, lui rappelant qu'il était en prison pour avoir voulu empêcher entre la France et l'Italie une guerre impie. Il déclare que lui reste, intact, « l'invariable, ardent et respectueux enthousiasme, la pieuse gratitude que m'a toujours inspiré le bienfait du catholicisme. »<sup>171</sup>

Cette fois - le Pape n'avait pas répondu à sa lettre de 1926 - Pie XI lui répond, personnellement : Rome attend un retour plus net en son giron et une foi véritable. Mais le Pontife prend note de son bon vouloir et prend à son endroit un ton paternel : « Je continuerai plus intensivement, plus paternellement, ce qu'uniquement, hélas, je peux faire pour vous, c'est-à-dire prier et faire prier pour vous... ». Ce n'est pas encore la levée de l'index, mais c'est un premier pas. La correspondance se poursuivra, avec Sœur Agnès et avec Pie XI.<sup>172</sup>

---

<sup>170</sup> Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, Ed. La Différence, Paris, 1993, p. 544.

<sup>171</sup> Ibid. p : 545.

<sup>172</sup> Ibid. p : 545-546.

C'est de cette époque, novembre 1937, que Maurras date l'un des très rares poèmes écrits à cette époque, au titre assurément baigné de cet hypothétique retour à l'Eglise : *Ainsi soient-ils*.

Cette correspondance sera assurément un réconfort puissant, offrant l'espoir de toutes les réconciliations. Prenant à cœur d'être toujours présent dans le monde, Maurras publie deux recueils, des compilations de textes précédents fidèlement regroupés par Chardon, *Les Vergers sur la mer*, chez Flammarion - où il insert *L'Amitié de Platon* - et *Mes idées politiques*, un résumé de sa pensée politique qui n'aurait rien de neuf si l'on n'y trouvait une préface inédite. Il la donne à lire, en mars dans *La Revue universelle*, et nomme cette préface « *La Politique nouvelle*. ». Il s'agit d'un complément philosophique qui semble influencé par Bossuet, dont il a dit à Sœur Agnès que les « *Elévations sur les mystères de l'âme* » étaient son livre de chevet. L'homme n'est pas ce loup dont parle Hobbes, il est « un homme pour l'homme », depuis le début des temps et l'esclavage, qui en témoigne, puisque chacun sait le prix d'un homme, puisqu'un ennemi ne tue pas, fut-il barbare, mais réduit l'autre en esclavage. L'homme est donc un homme, intrinsèquement. Mais qu'est-il culturellement ? Il n'est rien, lorsqu'il naît, si faible, si démuné. Il faut qu'il reçoive tous les soins essentiels d'autrui.

Cet état d'enfance écarte l'idée funeste de l'individualisme qui ne pourra naître que beaucoup plus tard : « le mode d'arrivée du petit homme, les êtres qui l'attendent et l'accueil qu'ils lui font, situent l'avènement de la vie sociale en deçà de l'éclosion du moindre acte de volonté ; les racines du phénomène touchent des profondeurs de physique mystérieuse. » Une physique mystérieuse n'est-elle pas, par essence, religieuse ? Maurras ne tranche pas, il se contente de dire que cet être social, né de l'enfance, reçoit « forcément » dès sa naissance et de par sa faiblesse une aide « bénigne et douce, charitable et généreuse. » « C'est une entraide pour la vie qu'offre la Nature au petit hôte nu, affamé, éploré... ». La Nature lui dispense donc une « grâce », née d'une disposition instinctive et douce. Comme on le voit, cette physique politique et « mystérieuse » pourrait vite franchir le pas du religieux et devenir le fait de la bénédiction de Dieu sur sa création.

Cette vision apaisée est-elle le fait de l'intercession de Lisieux ou de l'ascèse de la prison ? Il reste que Charles Maurras poursuit le combat de la paix, étant bien assuré que, désormais, c'est lui qui le mène : autrefois, il appelait à prendre les armes, quand la victoire était assurée et la France forte, aujourd'hui, ce serait une folle entreprise : « en rase campagne ou presque, il est trop facile de voir qu'un peuple de 42 millions d'habitants aura fort à faire contre un peuple qui en a 62, 65, 67... ».

La politique de la République a rendu la France faible et comment se fait-il que tous ceux qui voulaient autrefois la paix veuillent la guerre, à présent ? « D'où il suit que ces beaux messieurs n'ont cessé de vouloir la paix quand nous pouvions soutenir victorieusement une guerre juste et sensée ; mais, aussitôt que nous avons été affaiblis topographiquement, privés des positions fortes qui faisaient notre supériorité, ils se sont mis à hurler à la guerre, à cette guerre que nous ne pouvions plus faire que dans des conditions extrêmement difficiles et périlleuses !

Est-ce de la bêtise ?  
Est-ce de la trahison ?  
Est-ce de l'une et de l'autre ? »<sup>173</sup>

Cette position condamnatrice comme la proposition d'une solution latine deviennent de plus en plus récurrentes : Maurras tient pour indispensable à la sauvegarde nationale la constitution d'un axe latin qui n'écarterait ni l'Italie de Mussolini ni l'Espagne de Franco : tout afin de contrer l'Allemagne, l'éternel ennemi. C'est toujours en 1937, du fond de sa prison, que Maurras publie *Devant l'Allemagne éternelle*, au sous-titre évocateur, *Chronique d'une résistance*. Le volume recueille ses écrits de quarante ans, qui parlent du pangermanisme et non du nazisme, mais il adjoint à cet ensemble de réflexions une préface d'une extrême rigueur, glaciale :

« D'après leur type bien connu, les volontés et les passions germaniques n'auront pas peur d'être ce qu'elles sont, les Allemands ne craindront pas de les satisfaire. Nous pouvons nous tenir pour exposés à subir des conditions pires que la mort. Fort de sa mission de Messie humain, ce peuple de Seigneurs, cette race de Maîtres, s'entraîne déjà à compter quelles légitimes violences devront être imposées aux mâles des peuples vaincus et quelles hontes pèseront sur leurs femmes et sur leurs enfants. Ces femmes que vous croyez à vous, jeunes Français, ne vous appartiennent déjà plus dans le songe de l'Allemand. Ni vos fils, ni vos filles, jeunes pères de familles françaises ! Un statut nouveau de l'humanité se prépare, un droit particulier est élaboré : un code de nouveaux devoirs, auprès desquels les pauvres petites corvées et translations pangermanistes de 1918 feront l'effet de jeux d'enfants. Le racisme hitlérien nous fera assister au règne tout-puissant de sa horde et dernier gémissement de nos paisibles populations ahuries, il sera contesté que d'aussi révoltantes iniquités puissent être éclairées par notre soleil. ».<sup>174</sup>

---

<sup>173</sup> Charles Maurras, alias Pellisson, Journal *L'Action française* du 13 janvier 1937.

<sup>174</sup> Charles Maurras, *Devant l'Allemagne éternelle*, préface, p. VII. op. cit.

Raciste et nazi, l'ennemi est allemand, insupportable par une prévention de supériorité qu'Hitler ne fait qu'attiser. Ainsi Maurras poursuit-il « sa » guerre contre l'Allemagne. Lorsque le Pape Pie XI promulgue en mars l'encyclique « Mit Brennender Sorge » - Avec une brûlante inquiétude – rédigée en Allemand et non en latin pour être lue aux fidèles allemands, et qui condamne sans appel la guerre d'extermination et le nazisme, Charles Maurras s'enthousiasme de voir la voix unique du monde s'élever pour « appeler à lutter contre un nouvel aspect des vieilles barbaries. »<sup>175</sup>

Les nouvelles affluent, le printemps est lourd. Chaque jour, Maurras-Pellisson s'insurge, dans *L'Action Française*, devant les difficultés financières du pays après la dévaluation du franc, la compression des finances publiques qui rend Blum impopulaire, et le nouvel emprunt français pour la Défense : le pays cherche à réarmer. Un peu tard, semble-t-il. La guerre civile espagnole se poursuit avec une victoire inespérée pour les forces républicaines qui remportent la bataille de Guadalajara. Les Républicains mettent en déroute les troupes italiennes engagées dans la bataille, plus de 40 000 hommes. Les fascistes sont battus, la République tient Madrid.

En France, de réunions sabotées en coups de main punitifs, les escarmouches se multiplient, malgré les décrets de dissolution des ligues d'extrême droite finalement entérinés par le Conseil d'Etat. A Clichy, au cours d'une soirée de cinéma, le colonel de La Roque présente un film, *La Bataille*, dont des manifestants communistes veulent empêcher la diffusion. Ils arrachent les grilles, mais la police les empêche d'entrer. Dans le cinéma, environ 3000 personnes, au dehors, 7000. Soudain, c'est la bagarre, des coups de feu ont éclaté. Prévenu, le ministre de l'intérieur accompagné de M. Blumel, directeur du cabinet de Léon Blum, se rend sur place. Il y a déjà cinq morts et deux cents blessés. D'autres coups de feu et Blumel s'écroule, atteint de deux balles. Léon Blum, qui assistait à un gala à l'Opéra, se rend en habit au chevet de Blumel : il est hué par les ouvriers, furieux ; la police leur a tiré dessus.<sup>176</sup> Pire, l'on acquitte les « coupables. » Une manifestation immense a lieu, en protestation, où l'on peut lire cette pancarte : « Le souffle républicain doit passer dans la magistrature et la police. » La tuerie de Clichy a des répercussions infinies sur l'opinion publique et la classe ouvrière qui se désolidarise du gouvernement. Un gouvernement qui crie contre le fascisme mais ne fait rien, ou si peu, en Espagne.

Car une tragédie ensanglante ce printemps 1937 : les avions allemands ont pilonné Guernica, la petite cité sainte du pays basque, pendant trois heures. Les avions de la légion

---

<sup>175</sup> Assertions citées par Stéphane Giocanti, dans *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 386.

<sup>176</sup>Source : site BNF gallica, Art : *Complot contre le peuple*, L'Humanité, 17 mars 1937.

Condor ont déversé 50 tonnes de bombes incendiaires sur la population civile : 1654 morts, 889 blessés, le martyre de Guernica provoque une émotion considérable. Les Franquistes tentent d'en rendre les Républicains responsables, leurs amis minimisent l'atrocité du crime : c'est le cas d'*Action française* qui déplore l'attaque mais ne renonce en rien à défendre Franco, puisque le défendre et s'opposer de toutes ses forces à un appui militaire français, celui que réclame la Gauche, c'est défendre les intérêts vitaux de la France.

Il ne faut en aucun cas « tourner » davantage Franco vers l'Allemagne, et il importe, en cas de future victoire franquiste, de ménager l'avenir. Un appui français, tardif et inutile, serait aussi catastrophique sur le plan diplomatique qu'inutile sur le plan militaire : « Une intervention française ne ferait sortir ni les Italiens ni les Allemands de la péninsule. »<sup>177</sup> Cependant Barcelone, la fière cité des amis et félibriges catalans, est à feu et à sang : le 3 mai, un coup de force a lieu du gouvernement contre les anarcho-syndicalistes. La ville est à l'émeute et, le 6 mai, les combats font rage entre les milices et la police. Le 7, à l'appel des syndicats, les militants d'extrême gauche abandonneront le combat.<sup>178</sup>

Le 24 mai, c'est dans un climat de classe ouvrière « trahie », presque hostile, que le président Lebrun inaugure l'exposition internationale : elle voit s'élever fièrement les chapiteaux allemands et russes qui se font face, sur l'esplanade du Trocadéro, mais elle est un nouveau camouflet pour le gouvernement.

Les pavillons de l'Italie, de l'Allemagne, du Japon sont fin prêts depuis mars et celui de la France, bien falot en vérité, n'est toujours pas achevé. « La faute aux quarante heures » ricane la presse de droite. Constatant le retard en février, Blum a exhorté les ouvriers français à travailler vite, à montrer leur savoir faire, pour que La France toute entière puisse « en tirer un orgueil légitime. » Mais les ouvriers parisiens lui ont répondu en hurlant : « des avions pour l'Espagne ! A bas Franco ! », et la presse de droite souligne cet échec du bien faire que pourront constater le public et les 52 pays présents.<sup>179</sup> La droite se moque, ouvertement : « La Tour Eiffel est prête, la Seine aussi ! ».

Léon Blum lutte, pied à pied, mais il perd du terrain : les dissensions nées de la Guerre d'Espagne et la blessure toujours vive des morts de Clichy lui ont ôté l'éventuel appui des communistes. Les députés socialistes soutiennent encore sa proposition de « pleins pouvoirs financiers » mais le sénat la met en échec. Léon Blum ne peut que démissionner. Dès qu'il apprend la nouvelle, le président Lebrun le convoque : tous deux songent à Chautemps, pour

---

<sup>177</sup> Charles Maurras, *L'Action française*, 25 mars 1938.

<sup>178</sup> Joseph Pérez, *Histoire de l'Espagne : Guernica*, op. cit. p. 786.

<sup>179</sup> Voir documents d'archives in Chronique du XXème siècle, art. *L'exposition internationale est ouverte à Paris*, op. cit. p. 513.



lui succéder, ce sera donc Chautemps qui sera chargé de former un nouveau cabinet, le 22 juin. Les Français apprennent la nouvelle en haussant les épaules : c'est le cent deuxième ministère de la III<sup>ème</sup> république. Maurras triomphe avec le renvoi de l'ennemi, Blum, qui l'a mis en prison : Prison d'où il sort, triomphalement.

### 3.10 Les Feuilles de laurier

Le 8 juillet, quarante-trois mille personnes (cette estimation varie selon les sources) se rendent au vélodrome d'hiver pour rendre hommage au « vieux » qui sort considérablement grandi de l'épreuve. Ceux-là même qui le moquaient, autrefois, ou doutaient de lui au lendemain du 6 février 1934, reconnaissent l'infatigable courage du vieil homme. La cérémonie a lieu sous la présidence de la Maréchale Joffre, en présence de nombreuses personnalités. Il leur semble qu'il a, comme il avait, toujours raison. Maurras avait promis au Pape le pèlerinage de Lisieux, et il le fit, écrivant à la carmélite, qui ne peut le recevoir, l'émotion qu'il en a retirée. Fut-il des pèlerins, ce 11 juillet où la basilique neuve est inaugurée par le légat pontifical, le cardinal Eugenio Pacelli ?<sup>180</sup> L'émissaire papal fait un discours exposant les recommandations du Pape contre les doctrines racistes, les persécutions religieuses, en Allemagne mais aussi en Espagne. Il se retire ensuite au carmel, lieu de vie de Sainte Thérèse et de sœur Agnès, se recueille et parle avec des pèlerins. Y reçut-il le message d'apaisement de sœur Agnès pour sauver Maurras de l'excommunication ? Nous l'ignorons mais l'idée du pardon était certainement en chemin.

En Espagne, l'été 1937 voit se dessiner la victoire progressive de Franco, qui reprend Santander à la République. Maurras, qui a recouvré le chemin de son bureau, ne change pas de ligne, il faut conserver la paix quand on ne peut gagner la guerre et armer, à outrance. Il s'alarme, néanmoins, de voir Mussolini parader à Berlin, en cette fin septembre. Les deux dictateurs font assaut d'amabilités et de décorations. S'ils s'unissaient vraiment, c'en serait fait des espoirs de l'alliance latine et de la paix. Mussolini sera-t-il aveugle au point d'oublier qui est Hitler ? Maurras l'avait mis en garde lorsque le dictateur fasciste avait conclu un premier pacte tripartite, en 1933, avec la Hongrie et l'Allemagne, dans *L'Action française* du 10 février : La « supériorité générique » qu'invoque l'Hitlérisme se formule « par rapport à ce que l'on appelle les races latines et (comme il n'y a pas de race latine) sur ce qu'il faut

---

<sup>180</sup> Le Cardinal Pacelli deviendra le Pape Pie XII le 2 mars 1939.

appeler l'esprit latin. Mussolini doit savoir cela aussi bien que nous, il l'oublie, il veut l'oublier. Mais l'oubli se paie cher... ».

Toutes les tensions demeurent, en 1938, avivées par des bruits de bottes, et la peur s'amplifie. La France s'enlise dans ses problèmes monétaires, Chautemps est remplacé par Blum, qui ne tient pas, qui est remplacé par Daladier, un manège qui paraît presque mécanique. La guerre d'Espagne fait rage, encore et toujours : en janvier, les Républicains ont battu les Franquistes, à Teruel, l'aviation italienne bombarde Barcelone, en mars : 1300 morts, plus de 2000 blessés. En avril, les forces de Franco ont pris Lérida, puis elles atteignent l'Ebre, isolant la Catalogne du reste du pays. Pendant que les combats font rage, l'Italie et l'Allemagne, qui ont reconnu le gouvernement de Franco, à Burgos, comme légitime, font savoir aux puissances alliées qu'elles sont d'accord pour le retrait des « brigades internationales » qui sera acté en juin.

Maurras poursuit une diplomatie toute privée avec Franco, dans ce but de conserver au dictateur une image amicale de la France. Il entreprend, début mai 38, un « voyage d'information » en Espagne. Il y est reçu en véritable chef d'état, on lui présente les armes : « Il visite un hôpital militaire guidé par le général Moscardo, « héros de l'Alcazar » ; au cours de tout leur itinéraire, d'Irun à San Sébastian et à Burgos, Maurras et Réal del Sarte sont accompagnés par le comte de Mayalde, secrétaire du ministre de l'intérieur, Serrano Suner, l'un des piliers du nouveau régime. »<sup>181</sup>

Maurras rencontrera enfin Franco auquel il offrira les bases théoriques du système politique d'*Action française* et « *Devant l'Allemagne éternelle* », en insistant sur la nécessité de l'union latine. Les réceptions et banquets se succèdent jusqu'à ce que Maurras ne visite la Catalogne, qu'il ne connaît pas. Il est partagé, ayant longtemps soutenu ce pays luttant pour son indépendance et sa langue et une fidélité de principe à la monarchie espagnole et à l'ami Primo de Rivera. L'opposition farouche de la Catalogne à Franco n'est pas sans poser problème, ainsi qu'il le conte dans *L'Action française* du 18 mai : « Ce n'est pas sans un véritable serrement de cœur, doublé d'une immense rumeur de jeunes et vieux souvenirs, qu'après les villages d'Aragon je me suis reconnu en terre catalane. La Catalogne est pour tout enfant spirituel de Mistral une sorte de prolongement de sa Provence. Les Catalans sont des « frères » éloignés que, depuis de longues années, nous saluons rituellement, coupe en main : cette coupe d'argent qui nous est venue d'eux. ».

---

<sup>181</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 405.

Le souci demeure, pour Maurras, qui ne s'en cache pas, pour tous. Le 13 mars, l'Allemagne a annexé l'Autriche, c'est la réunification : l'Anschluss est soumise à un référendum, le 10 avril, qui se solde par l'émergence d'un parlement unique, les députés autrichiens se voyant fédérés aux députés allemands. La question est double : « Es-tu d'accord avec la réunification du Reich allemand avec l'Autriche opérée le 13 mars ; es-tu par ailleurs d'accord et approuves-tu la liste présentée par notre führer Adolf Hitler ? ». 99, 75 des Autrichiens et 99% des Allemands votent oui.<sup>182</sup>

Ce même 10 avril voit la chute du second cabinet Blum, qui se heurte au Sénat mais aussi à des grèves, des manifestations de rue. Les problèmes d'argent se joignent aux soucis de l'heure, l'impression que le gouvernement ne fait rien et ne peut rien faire s'est répandue partout. Edouard Daladier forme le nouveau gouvernement. On se souvient qu'il avait été ferme – peut-être trop – en février 1934. Sera-t-il l'homme fort que nécessite la situation ? La faim hitlérienne lorgne déjà vers les Sudètes. Alarmés, Français et Anglais signent un accord qui met l'accent sur leurs devoirs communs envers la Tchécoslovaquie. Les opinions publiques renâclent. La guerre, pour les Tchèques comme pour les Serbes, autrefois ? Des heurts ont lieu, entre Tchèques et allemands, la France et L'Angleterre se rendent à Prague pour tenter de résoudre le problème des minorités de langue germanique. Mais le parti allemand remporte à 90% des votants les élections communales.

La guerre arrive : Le ministre des finances, Paul Marchandeaum émet un nouvel emprunt de défense de 5 milliards de francs, l'Allemagne ordonne un accroissement des armées de terre et de mer et le renforcement de la frontière ouest, la Tchécoslovaquie mobilise 200 000 hommes sur sa frontière avec le Reich.<sup>183</sup> De telles nouvelles ne laissent que peu d'espoir. Maurras, en déplacement en Belgique, pour l'inauguration d'un monument à la gloire d'Albert Ier, rappelle l'énergie farouche des Belges contre l'envahisseur redoutable. Sa chronique quotidienne est désormais sans ambiguïté : puisqu'il le faut absolument, ARMONS !

Tout au long de l'année, Maurras poursuit sa correspondance avec Lisieux, il tisse des liens, retrouvant une obédience ancienne qui lui est assurément douce. Mais lorsque le Pape condamne les archevêques nationalistes comme Mgr. Beaussart, auxiliaire à l'archevêché de Paris, Maurras répond, dans *L'Action française* du 19 juillet, que le nationalisme français n'a rien à voir avec le nazisme, déjà en germe dans Fichte, avec « ce narcissisme originel et

---

<sup>182</sup> Source : site BNF gallica : Art : *L'Anschluss a été proclamé par le chancelier Seiss-Inquart*, L'Echo de Paris, 14 mars 1938.

<sup>183</sup> Pierre Vallaud, *1919- 1939, Vingt ans de guerre*, Ed. Acropole, Paris, 2009, p. 139-140.

fondamental où Hitler se retrouve et se voit tout craché. » Hitler défie l'Allemagne mais ce n'est pas là « un dieu des bonnes gens. C'est un dieu absolu. Il sort des profondeurs de la métaphysique éternelle, il possède les attributs que les philosophes assignent à la divinité. Avant de procéder de Thor ou d'Odin, le vieux dieu allemand possède toutes les prérogatives de Jéhovah. Mythiques, soit ! D'abord ontologiques et surnaturelles. Ce qu'il décrète et ordonne pour le peuple élu, qui n'est pas le juif mais l'allemand (car telle est sa contrefaçon fichtéenne et Hitlérienne de l'Écriture), ce qu'il impose de la sorte réunit tous les caractères de la philosophie naturelle et de ce que la religion superpose à la nature. ».

Ce nationalisme allemand tient d'une folie mystique et il conduit à un étatisme insupportable qui s'insinue dans le privé et entend régler les moindres éléments de la vie domestique. Pour Maurras, en dehors de toute considération patriotique, ce nationalisme total est aux antipodes de sa vision fédérative et décentralisatrice : « Quand l'autorité de l'État est substituée à celle du foyer, à l'autorité domestique, quand elle usurpe sur les autorités qui président naturellement à la vie locale, quand elle envahit les régulateurs autonomes de la vie des métiers et professions, quand l'État tue ou blesse, ou paralyse les fonctions provinciales indispensables à la vie et au bon ordre des pays, quand il se mêle des affaires de la conscience religieuse et qu'il empiète sur l'Église, alors ce débordement d'un État centralisé et centralisateur nous inspire une horreur véritable : nous ne concevons pas de pire ennemi. »<sup>184</sup> En cette année sombre, bien peu d'écriture poétique. Une exception, cependant, selon une date de *La Balance intérieure : A soi-même*.

### 3.11 A soi-même

La pièce est composée de cinq quatrains en vers alexandrins. Dix poèmes de *La Balance intérieure* commencent pas ce A... d'offrande, souvent en lien avec de grands poètes, - A Virgile, A Jean Moréas...- et deux à lui-même, cette pièce et le poème *A son corps*, de 1943. Ces poèmes montrent un homme qui s'envisage à la 3<sup>ème</sup> personne du singulier, en deçà ou au-delà de sa réalité terrestre, un esprit qui se parle. Puis un pronom de tutoiement commence l'apostrophe, reflet d'un monologue intérieur familial.

« Tu vécus dix ans de plus que ton père  
Le nombre de tes jours a défié sa loi.  
Quand il s'en alla, le corps de ton frère  
S'était mis de vingt ans en avance sur toi. »

---

<sup>184</sup> Charles Maurras, alias Pellisson, Journal *L'Action française*, 19 juillet 1938.

Etrange prologue : il semble, par ce « vécus » au passé simple que Maurras soit mort, la chose étant actée, dix ans après la durée offerte à son père et vingt ans après son frère. Cette mort hypothétique se fixe donc à l'âge de 70ans. La loi de son père est de le suivre, celle de son frère de le rejoindre, puisqu'une union d'esprit naît de l'idée que c'est le corps, seul, qui est parti. Déjà fortement présent dans *La Musique intérieure*, ce dédoublement corps-esprit sera l'un des thèmes essentiels du prochain recueil. Le corps « s'en va » mais la vie ne part pas pour autant.

Le second quatrain est plus incertain quant au locuteur. On ne sait qui parle au poète. Mais on affirme, dans un présent d'éternité que ses parents, les Héros et les Saints. Ce paradis pétri de syncrétisme représente l'image d'un jardin méditerranéen, doux et bienveillant, où se côtoient l'asphodèle, fleur perpétuelle, et le myrte, toujours vert. Dans ce lieu si bien peuplé, les « âmes mortelles » sont prises en pitié, car elles portent des désirs inassouvis. Pas de moquerie ou de dédain, même devant de « vastes desseins » une sorte d'anoblissement solennel passe par l'usage triplé des majuscules :

« Au jardin du myrte et de l'asphodèle  
Où vivent tes Parents, les Héros et les Saints,  
On prend en pitié les âmes mortelles  
Personne ne sourit de nos vastes desseins. »

Le « nos » indique la généralité du fait et son inclusion personnelle dans le « vaste » projet humain. Ce paradis accueillant, sacré et profane, permet de consoler celui qui vieillit peu à peu et se navre de voir son message si lourd à porter et si diversement reçu :

« L'ample vérité que tu fais connaître  
Aux esprits affranchis qui l'acclament au chœur  
Parfois t'apparaît bien lente à soumettre  
La mollesse des corps ou le trouble du cœur. »

Il n'est pas sans succès, mais le succès n'est pas entier, l'impatience le gagne, avec le temps qui court : « Pour un grand objet trop courte est la vie »... Pourrait-il enfin cesser, céder, se reposer et vivre sans porter cette mission ? Le moment du désespoir est court, aussitôt rejeté par le Mais de relance catégorique de la poésie maurrassienne, renforcé par l'exclamation : «Mais sans l'œuvre à mener tout y serait trop long ! ». Il ne peut fléchir, d'autant que la vie n'aurait pas de sens sans ce projet de longue haleine ; le combat pour une restauration de l'ordre monarchique. Il s'encourage lui-même, seul, puis au sein d'un groupe, donnant à l'impératif une dynamique de marche en avant :

« Va ! persévérons aux routes suivies  
Pour y faire abonder tout ce que nous voulons. »

Un but, à la fois personnel et général, qui le dépasse et l'oblige à poursuivre le labeur entrepris et repris, cet antique ahan, qui marque à la fois la dureté de la tâche et la chance qu'il lui soit échu. L'impératif double la métaphore du travail de la terre, du sillon à tracer, des graines à planter :

« De l'antique ahan bénéficiaire  
Vieil esclave public, laboureur et sème encor  
Sans te lamenter d'un auxiliaire,  
Le Temps, qui fait crédit et sursis à la Mort. »

Plus de plainte, le temps n'est pas un ennemi mais un aide, qui lui permet de poursuivre sa mission plus longtemps qu'il ne se l'était permis. Peut-être quelque instance supérieure lui donne-t-elle ce temps afin qu'il accomplisse le travail éreintant qui le prive de liberté, qui en fait ce « vieil esclave public ». Encouragé, poussé en avant par cette foi, il fait donc fi de l'âge et tient son chemin « aux routes suivies. ». Admirable de persévérance, en dépit des souffrances, c'est ainsi qu'il se voit et s'offre ce viatique poétique, cadeau d'anniversaire de ses soixante-dix ans.

En sus de ce poème, l'on peut noter un texte critique, *La Bénédiction de Musset*, d'un tout autre ton, une réponse polémique où l'acidité le dispute à l'exaspération.

### 3.12 La Bénédiction de Musset

Reprenant sa plume critique, qui n'a rien d'émoussé et pique passablement, Maurras commente un « livre de valeur », « qu'il a lu avec intérêt », *Le secret de l'aventure de Venise*, par Antoine Adam. Il rappelle son propre intérêt pour l'aventure passionnée de George Sand et Alfred de Musset et le livre qu'il a lui-même publié, voilà trente-cinq ans, cette « étude clinique des *Amants de Venise* avec un examen des idées générales qui s'y réfèrent. »<sup>185</sup> Chez M. Adam, pas d'idées du tout, mais le compte quasi chronométrique des brouilles et réconciliations des deux protagonistes : « Il peut écrire, pièces en main, que ce qui était vrai le matin du 4 février ne l'était pas le soir. ». Bref, Maurras se moque de l'écrit, de cette façon

---

<sup>185</sup> Charles Maurras a publié *Les Amants de Venise* en 1902 : il s'intéresse à l'idylle de George Sand et du médecin de Musset, Pagello, pour lequel elle quittera un Musset malade et à demi-fou, selon elle. L'étude biographique est, au demeurant, mise au service d'une démonstration des méfaits et des perversions engendrées par l'amour « romantique ».

d'analyse minutieuse qui n'apporte pas grand-chose, si ce n'est que Musset « a été berné supérieurement » par « le génie artificieux » de George Sand.

De cela, on se doutait un peu... Mais ce n'est pas là la plus grande faute du critique : il ose s'en prendre à Maurras et, chose impie, il ne restitue pas ce que dit le maître, qui cite le critique puis son propre texte, afin de démontrer qu'on lui fait dire ce qu'il ne dit pas, à savoir que « la jolie chanson qui est datée de Venise – 3 février 1834 – dans les poésies nouvelles et qui respire le bonheur : Vivre et mourir là ! » ne saurait avoir été écrite à Venise... Une broutille, en somme. Mais il y a pire : M. Adam est sous l'influence « d'un système ». Un système qui ne veut pas voir le poids du Romantisme dans l'affaire, parce que, détenant en sa main les lettres de George et d'Alfred, le bon critique croit qu'il sait tout, qu'ils disent tout : « Pour Antoine Adam, il ne peut y avoir beaucoup de Romantisme dans l'affaire (P 206), il n'y a même pas de « littérature », George et Alfred sont comme tant d'autres. Il refuse de comprendre ce qu'est l'amour, pour eux, selon eux, et à quel point ils témoignent, par leurs attitudes et propos, du Romantisme qu'ils « véhiculent » ».

C'est dire le peu d'intelligence d'un propos qui s'occupe de classer des faits sans essayer de comprendre leur sens profond : « Que faire de ces faits ? M. Adam les traite un peu comme il m'a traité. Il leur demande d'avoir été autres qu'ils n'ont été. Comme l'auteur des *Amants de Venise* est faussement rangé parmi ceux qui n'ont pas voulu qu'ils fussent amants à Venise, tel épisode décisif est estompé, altéré, mutilé. » La suite du texte étudie la thèse d'Adam, la fameuse bénédiction de Musset à Sand et à Pagello, sa permission de le tromper, n'aurait jamais eu lieu. Pour démontrer son ridicule, Maurras rappelle que la bénédiction a été partout citée, et, en particulier, dans *Les Confessions d'un enfant du siècle*. Adam n'est pas seulement têtue, il est malhonnête intellectuellement : « lorsqu'une lettre n'existe pas, il en fait une preuve de ses assertions, lorsqu'elle existe et le dérange, lui offrant un texte éloquent, utile, pittoresque et probant, pourquoi se garde-t-il de le recueillir ? Hé ! ce texte lui donnait tort. »

En fait, la critique est vide qui évacue la vie et le sens que les héros de l'histoire donnent à leur vie en ne se servant que d'écrits annexes, quotidiens, et en n'intégrant pas à cette perception arbitraire de la vérité les textes littéraires qui les expliquent et les circonviennent mieux que tout. C'est une mode nouvelle, la critique de l'écrivain sans la critique littéraire : « Je crains que la méthode de M. Adam ne suive aussi la mode ; Mais cette mode a pénétré des régions plus hautes et plus sérieuses que celles où nous agitions des modalités d'un simple conflit amoureux. La règle de critique et d'histoire à laquelle se plie le

plus volontiers l'arbitraire fantasque de nos contemporains peut se définir en deux mots : *c'est l'ablation de l'essentiel.* »

Le professeur Adam est éreinté comme il se doit pour avoir mal lu ou mal compris Charles Maurras. Aucune pitié, aucune excuse, de l'ironie et du dédain. A lire cette charge, une question se pose. Qu'est-ce à dire pour ce qui concerne des écrits plus littéraires et intimes, comme sa poésie ? Est-ce l'une des raisons de la vision hagiographique qu'ont donné de *La Musique intérieure* tous ses critiques de son vivant ? La puissance de tir de Maurras, le fort lectorat d'*Action française*, détruit la personne comme l'école critique d'Antoine Adam.<sup>186</sup> La littérature, comme respiration profonde et délassément du combat n'est pas ici en cause, tout au contraire, et il nous a semblé tout à fait intéressant de montrer, au travers de ce texte, que toute approche un peu libre de son œuvre, ou réfutant ses analyses, indispose suffisamment Maurras pour attirer ses foudres.

Un guerrier de plume, même devenu pacifiste de raison, reste un adversaire redoutable. Le conflit devient d'une évidence alarmante, sur l'issue duquel Maurras n'a guère d'illusions, et il répète en majuscules, ARMONS ! Mais qui veut la guerre, en France, en Angleterre, qui veut simplement voir qu'elle approche à grands pas ? Lorsqu'Hitler, dans ses discours officiels du 12 et 13 septembre désigne clairement son prochain but, la Tchécoslovaquie, le ministre Chamberlain se rend aussitôt en Allemagne pour rencontrer Hitler. Le dictateur demande non seulement l'indépendance des Sudètes mais leur annexion pure et simple à l'Allemagne.

Daladier rejoint Chamberlain, les deux hommes veulent éviter le conflit. Hitler exige, dans un ultimatum, que les forces tchèques évacuent les Sudètes avant le 1<sup>er</sup> octobre. La mobilisation est décrétée, en Tchécoslovaquie, le 23, elle l'est à titre partiel, en France et en Angleterre, le 26. La peur ronge les murs. Enfin, sur proposition de Mussolini et sans les Tchèques, les quatre – Allemagne – Italie – France – Angleterre – négocient. Les Français et les Anglais cèdent, la mort dans l'âme, trahissant leur signature internationale. L'on sait que Chamberlain, applaudi à sa descente d'avion, a déclaré : « -It is peace for our time. » et Daladier, fêté de même, aurait chuchoté : « - Ah, les cons, s'ils savaient... ».

Mais Paris et Londres sont en liesse, la paix est sauvée ! Les Français sont plus divisés que jamais entre Munichois et anti Munichois. Les partisans d'*Action française* chantent dans les rues, sur l'air de l'Internationale :

---

<sup>186</sup> Antoine Adam, professeur à la Sorbonne, était un spécialiste du dix-septième siècle. Il a écrit une « Histoire de la Littérature française au XVII<sup>ème</sup> siècle ».



« S'ils s'obstinaient ces cannibales  
A faire de nous des héros  
Il faut que nos premières balles  
Soient pour Mandel, Blum et Reynaud ! »<sup>187</sup>

Hitler, le 1 octobre, fait entrer les troupes allemandes dans les Sudètes. Démembrée par tous ses voisins, la Tchécoslovaquie devient un fantôme exsangue. L'Allemagne nazie, où les persécutions anti-juives redoublent d'horreur vient d'infliger un cinglant camouflet à ses ennemis historiques. Peu de voix s'élèvent pour s'en offusquer. D'ailleurs, de quoi s'offusque-t-on, désormais ? Restant sur sa position de pacifisme défensif, Maurras écrit, dans *La Politique de L'Action française* du 1<sup>er</sup> octobre 1938 : « La paix gagnée – Et comment ! ».

La guerre est évitée, son péril conjuré. Notre *A bas la guerre – non, non, pas de guerre*, - a été exaucé par l'événement. Nous ne reviendrons pas sur les fortes, les irréfutables raisons qui nous installaient dans cette position inflexible. Si elles avaient été faibles, on les aurait discutées. »

Plus loin, dans ce même article, Maurras s'interroge sur le bien-fondé de la diplomatie française à suivre sans cesse les positions anglaises : « Ce qui a été fait pour éviter cette guerre devait être, en ces jours-là, une sorte d'adhésion constante de soumission rituelle aux directions de l'Angleterre. Il ne faut pas s'en plaindre, puisque la paix a été sauvée, mais il ne faut pas s'en louer parce que l'autonomie de la politique française n'y a guère brillé. » Enfin, il entend établir la faiblesse d'une diplomatie qui n'a toujours pas compris quel était le rôle que l'on pouvait, que l'on devait jouer, par une alliance effective avec l'Italie :

« On n'a pu obtenir la paix qu'en insérant une correction essentielle dans la politique étrangère de nos dernières années. Les chefs de notre Antifascisme ont eu le rare bon sens de consentir, sur la demande anglaise, à une entrevue publique et amicale avec le Chef des Faisceaux romains. Le jeune et beau Dunois se plaint que nous élevions sur le pavois Mr. Mussolini. Qu'il aille porter sa plainte où il faut ! Nous, dans notre poste ici-bas, disions à ces Messieurs qu'il leur faudrait en passer par Rome. C'est ce qui vient de leur arriver. En 1934, Hitler était maté au moyen des régiments que Mussolini mettait sur le Brenner. En 1938, on le modère, on le tempère, on le freine légèrement au moyen de l'arbitrage de M. Mussolini. C'est comme ça parce que c'est comme ça. Nous ne sommes pas assez injustes pour en accuser le jeune et beau Dunois.<sup>188</sup> Il a tort de nous imputer une suite de cause et d'effets que

---

<sup>187</sup> Pierre Vallaud, *1919-1939, Vingt ans de guerre*, op. cit. p. 138.

<sup>188</sup> Le jeune et beau Dunois est une antiphrase qui serait basée sur une chanson paillard de l'Empire. Il s'agit en fait de ridiculiser Amédée Catonné dit Dunois, âgé de soixante et un ans, l'un des bretteurs de plume contre lesquels Maurras combat depuis plus de vingt ans. Le rédacteur du *Populaire*, journal de la SFIO dont Léon Blum assure, avec Paul Faure, la manchette éditoriale, accusait *L'Action française* d'une inféodation à

nous nous étions modestement contentés de prévoir. Mais au *Popu*, qui est le journal de Blum, on a des raisons sérieuses de tenir en une sainte horreur tout ce qui ressemble à une prévision juste. »

Maurras entend établir, une fois encore, l'extrême véracité de ses prévisions. Dans cette atmosphère de soulagement provisoire, le 7 Novembre, un attentat a lieu, à Paris. Un jeune juif, Herschel Grynspan, vient d'assassiner le conseiller von Rath à l'ambassade d'Allemagne, pour venger ses parents. C'est le détonateur de la fameuse « nuit de cristal » : la haine raciale attisée jette dans les rues allemandes une populace avide et haineuse : dans tout le pays, après un discours antisémite d'Hitler, les magasins juifs sont pillés, leurs vitrines brisées, plus de cent lieux de culte sont détruits, les camps de Buchenwald, Dachau et Sachsenhausen reçoivent plus de 10 000 prisonniers en quelques jours.

A Paris, l'on a eu trop peur pour s'en soucier vraiment. Si Charles Maurras ne désarme pas, il ne jette pas d'huile sur le feu en cette fin d'année 1938. Il s'offre en fait une trêve de 15 jours, un voyage en Algérie où il sera reçu en triomphateur : les conférences se succèdent, se multiplient à Alger, à Oran, à Tlemcen, à Mostaganem et Blida. Partout le même public enthousiaste, chaleureux, débordant d'un nationalisme bon enfant qui lui réchauffe le cœur. Il est acclamé, encensé, c'est un moment d'apothéose.

Lorsqu'il rentre à Paris, charmé de l'accueil qu'il a reçu, c'est pour prendre connaissance du pacte de non-agression que vient signer J. von Ribbentrop, le ministre des affaires étrangères du Reich, avec Georges Bonnet. Hitler, au prix d'assurances faites aux démocraties occidentales entend bien avoir les mains libres à l'est. Selon les termes de la déclaration, les gouvernements allemands et français « reconnaissent comme définitive la frontière entre leurs deux pays telle qu'elle est actuellement tracée, et, sous réserve de leurs relations particulières avec des puissances tierces, ils s'engagent à demeurer en contact sur toute question intéressant leurs pays et à se consulter mutuellement au cas où l'évolution ultérieure de ces questions risquerait de conduire à des difficultés internationales. »<sup>189</sup>

Pour la France, obsédée par L'Alsace-Lorraine, c'est une grande victoire diplomatique. Pour l'Allemagne, c'est un moyen de déstabiliser l'entente franco-anglaise. En France, il y a un effet immédiat de bonne nouvelle. Le pacte de bonne entente rassure, on rit beaucoup, à Paris, des pitreries de Fernandel.

---

Mussolini. L'on peut consulter la campagne de presse de 1938 sur le site internet : Gallica, bibliothèque numérique : <http://gallica.bnf.fr/editors.type=periodicals>. Il est également intéressant de lire l'article de Marc Sadoun : *Les facteurs de la conversion au socialisme collaborateur*, Revue française de Sciences politiques, vol. 28, N° 3, 1978.

<sup>189</sup> Source : site BNF gallica : Art : *La déclaration franco-allemande a été signée hier, à 15h40 au quai d'Orsay, Le Figaro, 7 décembre 1938.*

### 3. 13 L'année 39

1939, une année qui s'annonce difficile. La guerre menace, mais le pays n'y est pas préparé : prenant la position patriotique qui fit son honneur, en 1914, Maurras lance une grande souscription nationale : « Pour la liberté du ciel de France ». Vingt quotidiens parisiens, plus de cinquante, en province, le rejoignent mais Daladier brise net cet élan. Les grands emprunts contractés suffiront pour acheter des avions sans être redevable à des organes privés, même s'ils semblent animés de pures intentions.

Quel espoir garder, en ce mois de janvier 1939, alors que les juifs, chassés d'Allemagne par milliers passent les frontières : ils étaient 500 000, en 1933, ils sont 234 000, en 1939, auxquels s'ajoutent les juifs autrichiens et ceux des Sudètes. Pour fuir, il faut payer, léguer tout son patrimoine au Reich allemand, ou être « racheté » par des coreligionnaires étrangers. Mais où aller ? De violentes campagnes de presse agitent l'opinion : *L'Action française* qui veut la paix car le pays n'est pas prêt à la guerre suit la campagne antisémite qui rend les juifs responsables du conflit imminent.

Pas de juifs, mais pas de rouges non plus : les réfugiés espagnols s'entassent dans des camps : Tarragone est tombée, le 14, le gouvernement appelle à la mobilisation des hommes de plus de quarante ans tant la situation est désespérée. Le front est rompu, Barcelone vient d'être prise, le 26 janvier, et les Franquistes paradedent sur des chenillettes italiennes après avoir pilonné jusqu'au bout une ville pleine de réfugiés. La Droite se rassure, la victoire imminente de Franco montre que l'on peut espérer contre le péril communiste. Madrid tient encore mais Maurras félicite déjà Franco, dans *L'Action française* du 30 janvier, dans un article intitulé « La victoire de Franco » qui est un « faiseur de paix », un « restaurateur civil » qui saura restaurer la confiance et l'harmonie en Espagne.

Le 10 février, un nouveau deuil afflige la Chrétienté : Le Pape Pie XI est mort. Pour Charles Maurras, la nouvelle n'est pas sans conséquence. Le rapprochement entrepris avec le Saint-Siège aura plus de chance d'aboutir avec un pontife qui ne l'a pas frappé d'excommunication. D'intenses échanges épistolaires ont lieu lorsque le nouveau Pape est élu, le 2 mars. Le cardinal Pacelli, celui-là même qui a inauguré Lisieux, devient Pie XII. Le nouveau Pape veut l'apaisement avec les catholiques de France dont beaucoup soutiennent Maurras dans le fond de leur cœur. Figure patriotique dressée contre l'oppression allemande et contre l'impérialisme bolchevique, voulant armer mais recherchant la paix, attisant aussi un antisémitisme de moins en moins latent, Maurras jouit d'une estime retrouvée : depuis Janvier, *L'Action française* a d'excellents tirages : on écoute « le vieux » qui a si souvent

raison. Quand il a demandé qu'on maintienne l'amitié avec l'Italie, fasciste ou non, n'avait-il pas raison ? L'esprit de Munich, la peur de la guerre, la figure semi-héroïque du personnage – si c'est Lui qui veut la paix, c'est qu'elle est nécessaire pour sauver la patrie – tout concourt à ce moment de gloire. C'est ainsi qu'après plus de quinze années d'attente, Charles Maurras est élu à l'Académie française, au fauteuil de l'historien Henri Robert. L'épée d'académicien lui est solennellement remise le 4 mars.

Cependant la marche hitlérienne a repris, inexorablement : le dictateur s'en prend à la Tchécoslovaquie, ou à ce qui en reste : l'armée allemande entre sans trouver de résistance dans Prague : Maurras s'en émeut, qui aime la Bohême pour sa culture : il titre, dans *L'Action française* du 16 mars : « La mort d'un peuple ». Que ne l'a-t-on écouté ? Depuis 1919, avec Bainville, il prédit cette fin : le traité de Versailles n'a pas donné les garanties nécessaires à cet état nouveau et, en 1930, le retrait de Mayence, l'a encore fragilisé. Que vont faire la France et l'Angleterre ? En France, le printemps est confus, le climat étrange. Depuis le 18 mars et le nouveau protectorat allemand sur la Bohême-Moravie, Edouard Daladier a obtenu les pleins pouvoirs afin d'assurer la défense du pays. En Espagne, Franco a vaincu : Madrid est tombée, le 28 mars, puis Valence, Almería, Carthagène... Le 1<sup>er</sup> avril, une ordonnance de l'armée nationaliste informe de la fin de la guerre civile.

Est-ce la paix ? A bord du cuirassé Deutschland, Hitler annexe le port lithuanien de Memel, dont la population parle allemand : l'armée du Reich occupe sur le champ toute la région qui est intégrée à la Prusse orientale : sans un coup de feu, sans que les Anglais, garant du statut de ce port, ne réagissent. Devant l'exemple, l'Italie, qui se sent pousser des ailes attaque l'Albanie, la conquiert et « l'annexe » en affirmant à la Grèce qu'elle n'a rien à craindre. Le décret d'annexion est pris le 13 avril. Combien de temps les dictateurs joueront-ils avec la carte de l'Europe ? Fin avril, l'Angleterre, qui n'a d'ordinaire qu'une armée de métier, décide d'un service national, avec, pour les hommes de plus de vingt ans, un entraînement intensif de six mois... Le mois de mai ne vaut guère mieux ; l'on parle à présent de la Pologne et de Dantzig.<sup>190</sup> L'actualité ne laisse guère de place à la poésie. Il peut même paraître léger de s'y intéresser. Néanmoins Maurras va donner un long article de critique semi-littéraire semi-politique sur l'un de ses poètes favoris, André Chénier :

### 3.14 André Chénier

Ce long point de vue sur André Chénier est paru en deux fois, dans *La Revue de Paris* des 15 mars et 1<sup>er</sup> avril 1939. Evasion, délassément, il est donné à lire alors que le danger

---

<sup>190</sup> Pierre Vallaud, 1919-1939 Vingt ans de guerre, Op. cit. p : 145.

gronde. Il sera par la suite repris, en 1944, dans la compilation d'articles critiques *Poésie et Vérité*.

Le texte est divisé en cinq parties et conclusion, auquel s'ajoutent des notes annexes. Il ne s'agit pas seulement de rendre à Chénier toute sa gloire, entreprise qui n'a pas attendu 1939, Maurras précisant en note qu'il a déjà développé ses vues, en particulier sur l'avenir posthume de Chénier, en 1928, avec Raymond de La Tailhède. Maurras désire d'étudier le rapport au temps de ce poète, par son œuvre et par sa vie d'homme. L'article se fractionne donc selon un ordre chronologique et la construction très académique des articles de la critique littéraire maurrassienne avec introduction et conclusion. Chaque partie étant intitulée, nous trouvons donc I : Race et naissance - II L'Heure - III L'imitation et l'invention - IV Le Siècle et l'homme - V La Vie posthume.

L'introduction situe le problème, « l'art et le génie » d'André Chénier furent presque entièrement ignorés de son siècle, ce n'est qu'après 1800 qu'il connut une postérité.<sup>191</sup> Cette postérité, qui débute avec Chateaubriand, connut nombre de critiques, dont Anatole France ou José-Maria de Heredia, à ne citer que les plus célèbres, donnant à l'œuvre « une lumière que chacun d'âge en âge s'efforça d'épurer et de rectifier ». Maurras rend particulièrement grâce au dernier commentateur de Chénier, Paul Dimoff, auteur d'une vaste édition critique enrichie de nombreux textes inachevés.

La première partie, *Race et naissance* débute par la citation de Chénier qui est, pour Maurras, une référence absolue :

« Salut Thrace, ma mère et la mère d'Orphée,  
Galata que mes yeux désiraient dès longtemps ! »

Chénier, né à Galata, c'est-à-dire Constantinople, d'une mère qu'il prétend d'origine grecque et d'un père consul de France savait-il lui-même à quel point sa mère était latine, « d'imprégnation romaine » ? Maurras met fortement en doute l'origine à moitié « byzantine » de son poète, établie à Paris et sans grand examen de la chose. Un fait notable, sur l'ascendance paternelle, Louis de Chénier était méridional, de Carcassonne. C'est donc par Chénier que ruisselle sur le sud la gloire d'avoir donné un tel poète à la France, le premier qu'elle lui eût donné, mais l'un des plus beaux. S'intéressant toujours à cette généalogie, Maurras parle d'un ancêtre poitevin du poète, or les poitevins sont de langue d'oïl. C'est un peu regrettable mais la beauté méridionale va l'emporter sur tout le reste et faire d'André

---

<sup>191</sup> André Chénier a fait paraître *Les Bucoliques* en 1785. L'hymne *Sur l'entrée triomphale des Suisses révoltés du régiment de Châteauneuf* est publié dans *Le Journal de Paris* du 15 avril 1792.

Chénier ce poète du sud : né à Byzance, il vécut ses vacances d'enfant à Carcassonne : « Il n'eut pas de peine à reconnaître cette terre légère, le vent violent, l'air rude et la généreuse lumière que l'Orient hellène avait incorporés à son goût et à son esprit. » Est-ce à dire, selon Maurras, qu'un poète est issu d'un sang et d'un sol ? N'allant pas plus loin dans le propos racial et climatologique, il en revient à Chénier qui n'était pas, selon lui, mais se voulait demi-grec : « ce qu'il se jugeait être, il le fut par toutes les faces de son génie. »

La partie II, *L'Heure*, nous indique que ce rêve hellène fut rendu possible par l'heure, c'est à dire l'époque où le jeune homme vécut et fut formé : « sa naissance coïncide avec un renouveau général de l'Antiquité par toute l'Europe lettrée. » Le néo-classicisme n'est pas le fait de la Ière République, de Bonaparte ou de David : il vient de l'époque de Louis XVI et de la découverte d'Herculanum et de Pompéi. Une mode d'anthologies poétiques reprenant toutes sortes de textes et poèmes antiques ne pouvait que nourrir la jeunesse de Chénier « qui eut ses dix ans » lorsque parut celle de Brunck, un helléniste savant, familier du salon de sa mère.<sup>192</sup>

Cette imprégnation à la source antique ne semble faire aucun doute, Sainte-Beuve imaginant Chénier composant, le livre de Brunck ouvert sur son bureau. Certes les textes de l'*Anthologie* en question tenaient pour beaucoup de l'anecdote, du littéraire d'occasion : mais « L'homme de génie, de science et de goût qui la feuilletait était fort capable d'y trouver l'essentiel de son aliment, j'entends bien Sophocle et Homère, le discernement du détail parfait, les aspirations à une synthèse sublime. » Aucune création poétique n'est donc le fait d'une simple influence.

La partie III, qui nous semble de grand intérêt, parle de la tentative vaine et assez inutile de rendre aux poèmes de Chénier un ordre chronologique. Le poète classait certes ses pièces mais selon trois portefeuilles, ce qui était 'fini', 'à finir' et les simples ébauches ou idées, images à construire. Le recueil du « fini » comportait tous les genres, élégies, épîtres, longs poèmes comme *Myrto*. Cela conduit Maurras à penser que, pour Chénier, tout ce disparate n'avait guère d'importance et pouvait constituer un recueil. L'on peut aussi se plaire à penser qu'après avoir imité la mode du temps, Chénier avait découvert « la vertu de sa veine propre » et pris « le parti de s'y confiner ». Maurras ne le croit pas. Il lui semble que le poète, encore très jeune, vagabondait librement d'esprit et de vers. A l'appui de sa thèse, il cite une lettre de Chénier, datée de 1791, où il parle de ses « muses vagabondes » de sa composition brouillonne « Elles font un pied à ce poème et une épaule à celui-là » [...]

---

<sup>192</sup> Richard Brunck (1729-1803) publia une *Anthologie grecque* entre 1772 et 1776 et fut reçu à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres en 1777.

« C'est ainsi que je suis maîtrisé par mon imagination. Elle est capricieuse et je cède à ses caprices... ». <sup>193</sup>

Il existe donc une veine de Chénier, remarquable en ce qu'elle est éparse mais distincte en ce qu'elle est « lui » ; On le reconnaît au travers de tous ses écrits poétiques. Néanmoins, selon Maurras, Chénier s'est astreint à « aller à l'école » des grands auteurs qu'il aimait particulièrement, les Classiques, selon une veine épique, Corneille et Malherbe, extrêmement forte chez lui, une veine comique, née de Molière, faible et pour tout dire peu remarquable, une veine lyrique et tragique, venue de Racine, une veine légère et bucolique enfin, venue de La Fontaine. L'école des grands classiques français a formé cette poésie un peu folle à la mesure et à la rigueur. Des citations de Chénier appuient le propos, exemples qui veulent démontrer sa justesse par une différence, de ton et de couleur, propre à Chénier, mais corrigée d'un ton, celui de Racine : « Un accent racinien demeure, il reste bien posé sur toute voix passionnée de l'âme. »

Suit une digression, en forme d'éloge, sur Racine puis sur La Fontaine. Les deux grands poètes trouvent enfin leur complément en leur disciple, André Chénier. L'image de la transmission, chaîne poétique ininterrompue, trouve ici une transcription évidente : la chose est certaine, La Fontaine lui-même ne le disait-il pas dans son *Epître à Lebrun* :

« Le critique imprudent, qui se croit bien habile,  
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile. »

Et l'on sait que Dante est aussi l'héritier de Virgile. Chénier, « en épigraphe de son poème de l'Invention » avait écrit le petit mot « osons ». Pourtant le jeune poète ne conteste pas ses prédécesseurs admirables, il ne veut pas faire une école nouvelle, s'enorgueillir d'être différent. Ce qu'il ose, c'est maintenir cette lignée et être en même temps lui-même, ainsi qu'un parfait honnête homme d'esprit se doit de l'être. Les influences existent, Maurras parle ensuite de l'influence de Corneille sur Chénier, mais ce ne fut pas une influence excessive, brisant l'originalité du jeune poète : c'est un guide qui lui permet d'atteindre un des chefs d'œuvre de sa poésie : *L'Aveugle*.

« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ? »

Homère, à n'en pas douter :

« Car en de longs détours de chansons vagabondes  
Il enchaînait de tout les semences fécondes, ... »

---

<sup>193</sup> Lettre d'André Chénier à François de Pange, 1791. André Chénier a également composé une ode pour son ami, le marquis de Pange. Sous La Terreur, François de Pange s'enfuit en passant à pied par le Luxembourg.

Ces cinquante vers sont, pour Maurras, une pure merveille qui « reedit tout ce qui fut conté d'Homère à Ovide, sculpté de Phidias au dernier tailleur de pierre de Saint-Rémy. » Il s'émerveille, et, dans le même temps déplore que l'on ne sache pas l'âge exact de ce successeur d'Homère lorsqu'il écrivit ces vers.

La partie IV de l'article précise la part de La Fontaine que Maurras trouve en Chénier : le génie de situer la scène, les personnages avant qu'ils ne parlent, ce trait si sûr du portrait en action. Chez Chénier il y voit une grâce plus lente, un soin de peintre mais qui ne se dispense pas d'aller à son terme, qui n'oublie pas son but, et pour le dire nettement qui n'oublie pas l'essentiel pour un détail superflu. On lui a reproché d'être loin de son siècle, de ne pas avoir pressenti les beautés du Romantisme, d'être plongé dans une rêverie hellénisante et mythologique à l'excès. C'est donc que l'on a rien compris à ce génie qui suivait sa rêverie intérieure et restait lui-même : « André Chénier a su recueillir toutes les fleurs du corps de la Grèce, parce qu'il ne s'est privé nulle part du fruit de son esprit. »

Chénier était-il de son temps ou le survolait-il, plongé dans les sphères de sa rêverie antique ? Il en était, il adhéra, dans ses débuts, aux envies de briser les chaînes des « privilèges. » Mais il s'est vite « dégoûté » devant la violence de la Révolution, toujours selon Maurras. Les lignes qui suivent montrent un Chénier d'un patriotisme ardent, qui invente cette « déesse France » aux autels de laquelle Charles Maurras a fait tant d'offrandes. Mais ce n'est pas Chénier « qui eût confondu sous le nom de patriotes tous ces étrangers qui d'Anvers à Berlin ou à Copenhague, se prononçaient pour les fausses déesses Liberté et Egalité. »

Cessant d'admirer le « Démos », Chénier s'insurge contre l'amnistie des Suisses de régiment de Nancy, qui avaient pillé la caisse du régiment, et qui se voient fêtés en honorés par Collot d'Herbois. Il les attaque en vers, s'insurge contre une autorité sans autorité et devient peu à peu la plume qui porte le fer contre « la confrérie usurpatrice des Jacobins. ». Il écrit alors *L'Ode à Charlotte Corday*. Chénier était monarchiste, peut être un peu mordu par les idées anglaises qui voulaient adjoindre à un roi un parlement, mais il était royaliste. Il supplie les français de le croire quand il leur dit qu'ils se trompent et sont trompés par un régime que le futur couvrira bientôt d'opprobre : « Quand le chagrin m'aura ouvert la tombe, ce ne sera point moi dont nos neveux, victimes de notre démence, maudiront la cendre et détesteront la mémoire. ».

Maurras cite l'arrestation, le 8 mars 1794, 18 ventôse an II, l'ignoble interrogatoire, où ses juges incultes ne comprennent pas les réponses qu'il fait. A la prison de Saint-Lazare, il rencontre Mme de Coigny, à laquelle il dédie *La jeune captive* et, deux jours avant que le



sursaut public du 9 Thermidor, « auquel il avait tant concouru par l'écrit et l'exemple », ne renverse enfin la Terreur, il part dans la charrette qui le mène à l'échafaud. Inhumé dans la fosse commune, on le vénère au cimetière de Picpus, où une plaque de marbre de Paros honore sa mémoire. Charles Maurras a assisté à l'inauguration de cette plaque, en 1897, en compagnie d'Anatole France et de quelques écrivains de son âge. Cependant les grands poètes ont une éternité : Chénier était entré dans la sienne. On le voit, André Chénier est admirable en tous points : il est, en tous points, un modèle. Charles Maurras fera-t-il toute sa vie autre chose que d'imiter André Chénier ?

Vient enfin le temps de la gloire, hélas posthume. Cette vie posthume, dont parle Maurras dans la partie V de son texte, lui importe au plus haut point, parce que Chateaubriand, s'il a exhumé le nom de Chénier des limbes, et grâce lui en soit rendue, n'a pas cité ses poèmes. La Révolution, qui l'a tué, ne savait pas quel poète elle tuait. Deux pièces ont tout de même été publiées, Le 20 Nivose an III *La jeune Captive*, puis, le 1er Germinal an IX, *La jeune Tarentine*. Il faudra plus d'un quart de siècle après sa mort pour que Chénier soit publié, et encore, « dans une version amendée, corrigée, adoucie, [...] dans l'intérêt de l'auteur, paraît-il. »

En 1817, le Romantisme est déjà là. Mais la publication de Chénier est « une commotion dans toutes les têtes. Elle a duré plus de cent ans, elle dure encore. » Vigny y fut sensible, Lamartine aussi, quoiqu'un peu moins, encore qu'il ait dû subir « le puissant pathétique intellectuel qui s'élevait des vers de prison. » Chez Musset, les souvenirs de Chénier sont multiples, ainsi ses appels à la muse dans *La nuit de mai*, Le conte de Lisle lui doit tout dans les Poèmes antiques, Théodore de Banville également ; il faut ajouter à cela la moitié ou le quart de Gautier, de Heredia, et tant d'autres... Baudelaire n'a pu se dispenser « de passer sous la grande toise ». Maurras voit même du Chénier chez Arthur Rimbaud, dans l'évocation d'Ariane :

« Ô douce vierge qu'une nuit a brisée  
Tais-toi !...  
La Source pleure au loin dans une longue extase  
C'est la nymphe qui rêve un coude sur son vase  
Au beau jeune homme blanc que son onde a pressé. »  
(Soleil et Chair)

Verlaine, un peu moins, Anatole France, même s'il s'en est défendu, Hugo, mis à part, car il avoue lui-même ce qu'il doit à Chénier, l'idée qu'il se fait de Virgile. Enfin, relevant la tête après tant de Romantiques, Postromantiques et Symbolistes, après cette interminable période

« Victor Hugo » et son républicanisme mystique, voici enfin le temps où la poésie aime l'ordre et la clarté, la culture antique et le chant vivant de Chénier. Enfin on le découvre, tel qu'il était dans ses écrits, grâce à l'édition Dimoff, avec tant d'ébauches, de pièces incomplètes, qui, parce qu'elles étaient incomplètes ont peut-être jeté plus de germes dans les esprits qui les ont lus que des œuvres parachevées (on ne s'interdira donc pas de publier des « poèmes en cours »).

Et toute une critique que Maurras tenait jusque-là pour fiable, n'étant pas emportée par le souci d'exonérer la Ière République du crime qu'avait été cette exécution, des critiques estimables, donc, déclarent en voyant ces pièces inédites et inachevées que cette mort prématurée, à trente-deux ans, n'enlève rien au génie de Chénier. Maurras ne peut l'admettre, il ne le comprend pas. « Car enfin les quatre volumes de l'édition de Dimoff continuent à montrer quelque chose qui ressemblait à l'atelier d'un marbrier, comme Chénier nous en a prévenus. Ici un bras ou une jambe, là des épaules ou des torsos, à l'état disjoint. »

Comment peuvent-ils être à ce point affirmatifs et ne pas savoir qu'un poète prend et reprend ses idées, ses images, qu'il est en perpétuel travail de réappropriation de son matériau intellectuel et imaginaire ? De plus, les deux plus beaux poèmes, les plus célèbres aussi, ne sont-ils pas les poèmes de prison, c'est-à-dire les derniers qu'il ait composés ? Et dans quelles circonstances horribles ! « Cependant le poète n'était pas abandonné de l'artiste, Ce grand cœur, anxieux et ivre de la vie, était conduit, réglé, rythmé par une fière et forte tête. » Par ailleurs, dans les manuscrits exhumés par Dimoff l'on trouve les invectives de Chénier : ce sont des formules terribles mises en alexandrins adressées à tous ceux auxquels il imputait de *lécher le cul du bon Marat* : « Les invectives de Chénier n'ont rien d'académique, elles auraient pu paraître dans *L'Action française* entre des articles de Léon Daudet et de Pellisson. » Mais ce n'est pas déchoir, tout au contraire que d'employer le niveau de vocable adéquat à la bassesse des gens. Le contraire les honorerait là où ils ne le méritent pas.

Maurras, enfin, évoquant les derniers gémissements de Chénier, se prend à rêver qu'il ait survécu, qu'il ait pu vivre : que de choses pense-t-il, eussent été différentes ! Chénier aurait-il laissé la barrière ouverte à « La Germanie » de Mme de Staël ? Certainement non. Serait-il devenu romantique, lui qui est rangé aujourd'hui « Jeune France » ? Comment aurait-il pu admettre le mélange hasardeux qui fait naître « la liberté en littérature » de « la liberté en politique » et tient pour rien les autres et le passé ? Non, Chénier assurément eût évité tous ces débordements. Et Maurras reprend le petit mot, « osons » ! Il faut oser, dire le vrai, « ne pas se laisser esbroufer par le rappel de quelques fausses élégances, qui peuvent dater [...] ». »

Un Chénier, grand poète de l'homme et de l'Etat a manqué : « Enchanteur de son siècle, il en eût été le sauveur. Les événements, leur leçon, leur expérience l'eussent naturellement établi comme le grand prêtre d'un art que renouvelaient les aspirations d'un civisme ordonné et pur. » En conclusion, d'avoir tué Chénier, « la Bête révolutionnaire » a eu « la gueule heureuse ». Cette mort importait « pour abrutir les âmes et les rendre semblables à elle. » A présent, il faut un sursaut, après tant d'errances littéraires et politiques, les deux étant liées, afin de construire le renouveau national sur André Chénier, par la création de nombreuses sociétés des Amis d'André Chénier :

« Les sociétés Dante Alighieri ont servi puissamment à la renaissance de l'Italie. Il en serait de même si des sociétés d'Amis d'André Chénier se fondaient un peu partout comme cela est sensible depuis quelques années : naturellement antirévolutionnaires et antiromantiques, elles grouperaient ceux qui, ne voulant plus d'une méprise mortifère, désirant travailler à l'ordre dans les esprits et à l'ordre dans la cité, régénèreront les deux biens qui manquent le plus. » Ce serait, pour Maurras, avoir « à peu près gagné la bataille de notre vie. Car l'âme de Chénier commencerait à dévoiler et à rayonner le double bienfait qui la qualifie : le sens de l'héritage qui civilise et l'horreur des révolutions qui ramènent aux barbaries. »

Nous n'avons pu éluder ce texte tant il ouvre de perspectives d'explications. Une vision de l'exemple à suivre, magnifié et réutilisé, une projection centrée sur une appropriation quasi-fusionnelle d'une pensée et d'un talent poétique, André Chénier se voyant attribuer une mission en dehors de toute perspective historique et devenant, en quelque sorte André-Charles Maurras-Chénier. Le fonctionnement de la mise en œuvre poétique de Maurras lui-même s'en trouve éclairé, sans parler de son esthétique, de son « paganisme néo-classique, de sa vision de continuation culturelle. Les termes, tenant parfois du religieux, la certitude de l'énoncé qui fait fi de toute contradiction, partant du fait que s'il parle de Chénier il sait mieux que quiconque de quoi il parle, tout nous indique une certitude de mission ancrée et la mise en saisie d'un grand poète par captation biographique, parce que Chénier fut en effet guillotiné. La question qui se pose n'est pas de savoir ce qu'il fut devenu, mais de se demander s'il serait, pour Maurras, cet écrivain admirable et ce modèle s'il avait échappé à la guillotine.

L'inéluctable décadence, maintes fois annoncée, peut encore être combattue. Mais l'entreprise a besoin de temps. Il n'est pas sage de faire la guerre quand on ne peut pas la gagner. Maurras le dit et le répète, pour l'heure, il faut absolument préserver la paix. Cette position, en accord avec la presque totalité du pays le couvre d'éloges.

### 3.15 Sous la coupole

C'est ainsi que « parrainé par le Maréchal Franchet d'Esperey et Abel Bonnard le récipiendaire est reçu sous la coupole par Henry Bordeaux, le 8 juin. Après roulement des tambours, il entre vêtu du costume traditionnel dans l'hémicycle sous un tonnerre d'applaudissements et de « Vive Maurras ! » qui surprennent les huissiers. ».<sup>194</sup>

Le discours qu'il tient montre une voix ferme, un peu nasillarde. Il commence par l'évocation des « ombres chères », grands noms qui ont été membres de l'illustre académie et qui ont assurément permis qu'y figurât « l'heureux bénéficiaire », avant de remercier ses pairs et de faire l'éloge funèbre convenu de l'historien qu'il remplace, au fauteuil N° 16. Quelques phrases d'éloge, sur Henri Robert, un grand avocat, d'une éloquence admirable, « qu'il fallait entendre, le monstre. Entendre, ce n'est pas mon fort, la nature m'en avait déjà retiré le moyen bien avant mes premières années d'étude à Paris », puis le discours sacrant l'historien admirable.

Un historien, c'est un homme qui rend hommage au passé, qui l'étudie et près, l'analyse et l'aime. Un homme qui cherche tous les liens qui unissent le présent au passé. Le chantre, comme il l'est lui-même d'une « haute civilisation ». Et de finir, en flattant habilement le Vatican, en citant ce qu'il entend encore chanter et qui évoque pour lui les « belles puissances » de sentiment qui émanent du passé : « Pour ma part, je les entends chanter, et même rechanter, ces belles Puissances, dans un vieux Noël du XVIIème siècle, œuvre d'un chanoine avignonnais nommé Saboli ou, comme on doit prononcer à Paris, Saboly. Ses poèmes n'ont pas cessé d'être l'honneur de nos églises, l'amour de nos champs et de nos foyers. Ecoutez son cantique de la délivrance de l'homme : « E leissen doun / E leissen doun / Li causo vano / E que nosti cor / E que nosti cor / Sanon plus fort / Qué touti li campano.

« Et laissons donc / Et Laissons donc / Les choses vaines / Et que nos cœurs / Et que nos cœurs / Battent plus fort / Que toutes les cloches. ».<sup>195</sup>

Après cette consécration tant attendue, un bonheur ne venant jamais seul, les négociations des amis de Maurras auprès de pie XII aboutissent. « Lorsque, le 19 juin 1939, les membres des comités directeurs de l'AF adressent une lettre collective au Pape pour regretter les excès polémiques de 1926, la situation se débloque. La levée de l'Index a lieu le

---

<sup>194</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 408-409.

<sup>195</sup> Charles Maurras, *Discours de réception à l'Académie Française*, 8 juin 1939, édité dans *Poésie et Vérité*, en 1944.

15 juillet, concernant le journal mais non les sept livres de Maurras qui ont été condamnés. ».<sup>196</sup>

Moment de victoire, de reconnaissance : Maurras est accueilli partout, triomphalement, de banquets en réceptions. S'illusionne-t-il encore sur la paix ? Sur le rôle qu'il peut jouer ? Il écrit à Franco une lettre qui en dit long sur la prévention, tenace en lui, de l'union des forces latines. Il demande à Franco de s'unir à Mussolini pour le détourner d'Hitler afin d'empêcher la guerre : « La parité, l'analogie, l'harmonie supérieure de vos deux grands destins créent déjà un rapprochement naturel : la volonté de votre Excellence ne pourrait-elle pas le resserrer encore ? il lui suffirait de faire un effort pour appeler le chef italien sur le plan d'une union catholique, latine, où il retrouverait la vraie France, où la vraie France l'acclamerait et où il serait affranchi, ainsi que sa patrie, du contact d'anarchie et de barbarie qui n'ont rien de latin ! L'Autriche a péri, la Pologne est menacée, mais, mon Général vous avez sauvé l'Espagne, l'Espagne magnanime : qui mieux que vous, mon Général, peut s'opposer à cette entre-tuerie ? ».<sup>197</sup>

Qui le peut, en effet ? En ce mois d'août, la nouvelle résonne comme l'écho d'une ultime et longue trahison : Hitler et Staline ont signé un pacte de non agression. C'est le comble ! La Belgique appelle dès le 26 à la mobilisation générale. Londres s'empresse de rappeler à l'Allemagne l'engagement britannique de soutenir la Pologne « par tous les moyens en cas d'action mettant en danger son indépendance. »<sup>198</sup> Ecœuré, bouleversé, le peuple de Gauche ne comprend plus. Le 25, les journaux communistes *L'Humanité* et *Le Soir* sont saisis. L'Action française pourrait exulter, ce qu'elle ne fait pas dans ces conditions. Comment garder quelque illusion sur la paix, désormais ? Par mesure de sécurité, on entrepose les chefs-d'œuvre des musées nationaux dans les sous-sols de La Banque de France. Le 30 août, plus de 16 000 écoliers vont être évacués de Paris par les soins de la Direction de l'enseignement de la Seine.

Le 1<sup>er</sup> septembre, les troupes allemandes franchissent la frontière polonaise et La France ordonne la mobilisation générale. Le 2 septembre les chambres votent les crédits de guerre. Le 3 septembre, l'Angleterre à 11 heures et la France à 17 heures déclarent la guerre à l'Allemagne : « un seul parti est possible : en avant ! En avant tous les cœurs, tous les corps,

---

<sup>196</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op.cit. p. 409.

<sup>197</sup> Lettre de Charles Maurras au Général Franco, 30 août 1939. Un double est lisible, extrait du fonds d'Archives de Jacques et Nicole Maurras. Note de Stéphane Giocanti, n° 145, partie VI, *Maurras, le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 535.

<sup>198</sup> Source : site BNF gallica, Art : Intense activité diplomatique dans les capitales, Le Figaro, 27 août 1939.

tous les esprits, avec les armées de la France. Puisque voilà la guerre, en avant pour notre victoire ! »<sup>199</sup>

Malgré un retour d'estime évident à la fin des années trente, une sorte de consécration, le déclin de la figure publique de Charles Maurras est manifeste. Lié à l'âge, il peut encore s'expliquer par la difficulté progressive que l'écrivain rencontre à rester maître du discours le concernant, qu'il s'agisse du discours savant comme du discours partisan. Cette difficulté se double de la peine que Maurras éprouve à conserver un contrôle absolu sur son propre parti. Tenu pour responsable, il est entaché par les diverses exactions des Camelots du roi, tandis que tout un pan de la jeunesse de l'Action Française, fraîchement moulée aux idées maurrassiennes, va se radicalisant vers le Fascisme. D'un côté Maurras tente d'accorder son personnage avec les exigences académiques, littéraires et bourgeoises des milieux conservateurs, de l'autre, il est obligé de suivre la tendance générale de radicalisation des mouvements de la droite protestataire, qu'il ne peut mépriser sans courir le risque de se décrédibiliser totalement auprès de ceux-ci.

La stratégie d'harmonisation iconique qui se centre sur l'effigie d'un écrivain patriote va s'avérer catastrophique des deux côtés de la barrière. Elle induit à la fois le rejet catégorique du petit rhéteur embourgeoisé, égoïste et attentiste, par un large éventail de mouvances de la droite antirépublicaine qui s'étend du Fascisme radical le plus ouvertement nazi aux monarchistes dissidents de l'Action Française, et le refus épidermique de cet académisme littéraire perçu comme manipulateur par les milieux conservateurs et intellectuels français. L'image de Charles Maurras est en proie à cette contradiction de plus en plus inconciliable. Elle oscille entre une impression de tentation fasciste, l'Action Française se radicalisant alors que les républiques fragiles d'Europe occidentale cèdent le pas à des régimes autoritaires, et une perception d'impuissance, le doute s'instillant tant chez les partisans de Maurras que dans l'entourage du prétendant et l'aristocratie contre-révolutionnaire française.

Un large fossé se creuse également entre les postures héroïques de Maurras, qui avaient conduit à sa gloire durant la Grande Guerre et qu'il tente de maintenir tant bien que mal, et la réception de cette image altérée au sein du public français, fracture que son attitude confuse sous l'Occupation ne fera qu'approfondir. L'opinion publique le tient pour responsable des troubles qui cadencent la dernière décennie de l'entre-deux-guerres de bastonnades, d'assassinats et d'émeutes antiparlementaires. Aussi Maurras devient-il, au

---

<sup>199</sup> Charles Maurras, *Journal L'Action française* du 3 septembre 1939.

moment même où ses partisans les plus proches l'abandonnent au titre de son impuissance politique, l'une des cibles principales de la lutte antifasciste : « Les années trente et quarante sont celles durant lesquelles l'image du Maurras d'extrême droite, fascisant sinon fasciste, antisémite obsessionnel, s'impose à la classe politique et à l'opinion publique, parallèlement à son académisation littéraire et à sa progressive normalisation religieuse. »<sup>200</sup>

Cette image d'un Maurras fasciste est particulièrement renforcée par les positions néo-pacifistes qu'adopte son journal, suivant l'orientation générale des journaux de la droite conservatrice ou extrême, pour lesquels « un pacifisme détourné sert d'arme absolue à la dénonciation et à la lutte contre le complot international d'origine soviétique » qui prend alors racine en Espagne et menace de se propager en France « appuyé par la masse de manœuvres des communistes de l'intérieur »<sup>201</sup>. Parallèlement, son journal participe largement au développement du climat de psychose anticomuniste qui se développe, à partir du conflit civil espagnol, dans l'opinion française de l'immédiat avant-guerre : peur du complot bolchévique venu de l'URSS, peur des réfugiés de l'étranger, peur de la guerre civile, peur du communisme et peur de l'avenir.

C'est dans ce climat de peur d'un nouveau conflit mondial, alimenté par l'idée du « mécanisme fatal », que Maurras répond, en 1937, alors que la confusion imprègne l'opinion française, à la sensibilité militariste des néo-pacifistes de la droite conservatrice et catholique par la publication de *Devant l'Allemagne éternelle*. L'ouvrage attaque de façon virulente la politique de défense initiée par le gouvernement depuis 1926 ainsi que les diverses concessions concédées à Hitler sur le traité de Versailles depuis 1919. Maurras prône un réarmement rapide en vue d'une intervention militaire de la France en Allemagne. Mais ce réalisme politique, né en 1920, isole l'Action Française sur le plan idéologique à un moment où Fascisme et Hitlérisme pénètrent insidieusement la droite réactionnaire française et où l'opinion française, dans sa grande majorité, demeure « incontestablement imprégnée d'aspirations pacifistes. »<sup>202</sup> Faire la guerre, ce serait la solution, s'il n'était déjà trop tard...

De telles ambiguïtés interrogent. Suivant quelles logiques l'image de Maurras a-t-elle pu, avant l'Occupation, être en prise à d'aussi violentes contradictions ? La statue du commandeur tangué, entre l'impuissance attentiste dont l'accuse la jeunesse de la droite radicale et l'impression de manipulation fasciste maquillée sous couvert de littérature qui se répand non seulement parmi les milieux républicains conservateurs, que Maurras cherche

---

<sup>200</sup> Bruno Goyet, *Charles Maurras*, op. cit. p. 70.

<sup>201</sup> Pierre Laborie, *L'opinion française sous Vichy : les Français et la crise d'identité nationale 1936-1944*, op. cit. p. 113.

<sup>202</sup> Ibid.

pourtant à séduire, mais également dans l'entourage du prétendant et des maurrassiens restés fidèles sinon à Maurras, du moins à la couronne et au Pape. Alors même que la guerre éclate, le voici totalement isolé : « catholique sans foi, sans sacrement et sans pape, terroriste sans tueurs, royaliste renié par son prétendant, il n'avait été, en fin de compte, que l'illusionniste brillant de l'aboulie. ».<sup>203</sup>

## II - La Prison intérieure : 1939-1952

Flambeau déchu des voûtes splendides  
Etoile aimée éteinte en tombant !  
Qui va guider la course rapide  
Du vieux rameur ployé sur son banc ?  
*Marine*

Cette période, si tragique et si dense, ne peut se résumer ou se survoler. Nous ne saurions donner une vision satisfaisante, et encore moins une analyse véritable, des terribles épisodes qui ont jalonné La Seconde Guerre Mondiale. Notre étude va donc se centrer sur les éléments connus de la vie de Charles Maurras, selon ses biographes, ainsi que sur son combat politique jusqu'à l'interdiction de publication de *L'Action française*. Nous nous intéresserons nécessairement aux premiers épisodes déterminants de la débâcle française de 1940, au gouvernement de Vichy, à L'Occupation, et aux prises de position de Charles Maurras durant ces années sombres.

Cette période, fondamentale, en ce qui concerne non seulement la figure de l'homme mais son second recueil poétique, contient de nombreuses zones d'ombre. La mise à sac des bureaux de la rue du Boccador par la police allemande en juin 1940 et la perte des archives du journal dans les bombardements de Berlin en 1945 contribuent à laisser une forte impression de doute. Nous ne saurions reprendre avant la lettre les minutes du procès, à charge et à décharge, qui débutera le 24 janvier 1945 et dont nous avons tenté de donner un compte rendu dans la première partie de notre travail. Nous suivrons donc de notre mieux un fil biographique bien souvent amical, donc « à décharge », que viendra corriger la fixité de moins en moins supportable d'une prise de position politique « à charge ». Nous nous devons de le rappeler, notre but n'est pas de juger l'homme politique ou le journaliste, mais de mieux comprendre les nécessités d'écriture et de construction de *La Balance intérieure*.

---

<sup>203</sup> Lucien Rebatet, *Les Décombres*, Denoël, Paris, 1942, p. 126-127.



## 1. Le dernier combat : 1939-1944

Le long de tes annales sombres  
Hurle la flamme, pleut le sang,

*Ode historique de La Bataille de la Marne*

Selon Pierre Boutang, qui a vécu la scène, c'est avec accablement que Charles Maurras a appris la nouvelle de la déclaration de guerre du 3 septembre 1939. L'Action française titre « En avant tous les cœurs », mais il semble bien que le cœur n'y soit pas. La scène qui nous est narrée se passe au journal, en août, alors que Maurras revient de Martigues. Pierre Boutang avait assuré l'intérim, pour les vacances, et Maurras revient : « J'ai vu, de mes yeux, en 1939, cette pitié dans l'acte de son mouvement. [...] J'ai vu. J'ai vu l'unique pitié de Maurras quand la République, qui avait envoyé nos pères à la lente gloire et à la mort, ne nous destinait à celle-ci que par exception, mais tous, et d'abord les héritiers de Verdun, à la honte. »<sup>204</sup>

Cette pitié, dans les yeux de Maurras, dirait mieux qu'un discours à quel point il est inquiet, à quel point il doute d'une victoire. Il est vrai que son jeune entourage est mobilisé : Jacques, son fils adoptif, qui fait son service militaire depuis 1937, Boutang, son fils spirituel qui doit à son tour rejoindre les drapeaux, Henri Massis, et tant d'autres. Retenant son souffle, le pays attend.

### 1.1 Drôle de Guerre

Durant ce répit que représente la drôle de guerre, *L'Action française* soutient le gouvernement de Daladier, selon le principe du devoir sacré lorsque la patrie est en danger. Maurras, prêchant au rebours des alliances latines, appelle désormais à la plus grande union avec l'Angleterre. Ce renversement de position va lui valoir quelque désagrément.

Depuis les années vingt, et, en particulier après la parution de *L'Anglais qui a connu la France*, Maurras a de nombreux amis et soutiens en Angleterre. Le 13 septembre, *L'Action française* fait état de la lettre de William Morton Fullerton, le correspondant du *Times* à Paris, qui lui marque son enthousiaste appui pour *Devant l'Allemagne éternelle*, analyse dont le Britannique reprend les thèmes point par point. Or, un journal allemand, le *Deutschsender*, a

---

<sup>204</sup> Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 367-368.

osé lui attribuer un article violemment anglophobe. Maurras ne peut supporter cette propagande mensongère et l'usage de son nom : « ...les dix dernières années ont marqué plus d'une liaison utile entre les Britanniques et nous. On connaît d'habiles traductions de nos œuvres parues à la revue *The Criterion*. »

Il n'est pour rien dans cet article, qui, dans une situation de guerre, n'a qu'une incidence, celle de montrer à quel point les Allemands connaissent l'influence considérable qu'il peut avoir sur son lectorat. Maurras ne semble guère goûter le compliment. Afin de mieux établir l'infamie, il reprend ses dénégations dans *L'Action française* du 16 novembre : « Un professeur de Melbourne a une traduction de L'avenir de l'intelligence que l'on dit très exacte. [...] Un très grand nombre de mes vers ont été publiés dans *The Right Review*. [...] En 1937, des Anglais de haute distinction ont bien voulu signer la pétition qui me proposait au prix Nobel de la Paix. Il serait absolument incompréhensible que, dans l'état de tels rapports intellectuels, j'aie énoncé les absurdités que me prête le *Deutschender* allemand – et en des termes d'une telle grossièreté. » Non seulement ce n'est pas sa pensée, mais encore moins son style. L'outrage a fait long feu. Mais il nous intéresse de noter incidemment le « nous et le nos » des articles de presse et le « mes » de mes vers. Les vers sont à lui, ils sont lui.

Ce n'est pas l'un des seuls ennuis qu'ait eu à subir la presse maurrassienne. Certes, *L'Action française* soutient Daladier, d'autant qu'un nouveau pacte germano-soviétique de « partage de la Pologne » indigné l'opinion. C'est en vain que les troupes françaises sont entrées le 6 septembre dans la Sarre, pour faire diversion à l'attaque allemande contre La Pologne. L'échec de l'opération, qui se soldera le 16 octobre par l'évacuation de Forbach et le repli derrière la ligne Maginot confortera d'ailleurs l'idée d'une guerre mal préparée et la nécessité d'une attitude purement défensive. Le 17 septembre, l'armée rouge est entrée en Pologne et, le même jour, Hitler a fait une entrée triomphale à Dantzig. Le 22, les deux dictateurs établissent une ligne de démarcation entre leurs deux positions et, le 27, Varsovie capitule sans conditions.<sup>205</sup>

Maurras, indigné, pousse le gouvernement à entreprendre « enfin » des actions contre les « saboteurs » communistes. Cependant il se voit à son tour censuré, en particulier lorsqu'il met en cause certains ministres juifs. La campagne antisémite n'a pas cessé et *L'Action française* contribue à l'idée que ce sont les juifs qui sont responsables de l'entrée en guerre. Il écrit à Daladier, lui indiquant que la censure qu'il applique au titre de la censure « militaire » est « en fait politique » : « Vous avez donc le devoir de faire ajouter au mot censuré le mot

---

<sup>205</sup> Source : site BNF gallica, Art : 36 000 blessés à Varsovie, Le Figaro, 29 septembre 1939 et art : L'Allemagne a réglé avec la Russie le sort de la Pologne, Le Figaro, 30 septembre 1939.

« politiquement », toutes les fois que c'est votre politique qui intervient » lui a-t-il écrit. Et il a conclu : « Tous mes vœux pour votre victoire ».<sup>206</sup>

Maurras dénonce la censure, subie, en laissant en lignes blanches les parties des articles censurés et en dénonçant des pratiques policières inqualifiables : « A deux sources j'ai appris aujourd'hui qu'il est impossible de se procurer l'AF dans les villes de Dôle, de Lons-le-Saulnier et de Mouchard. A un mobilisé à Dôle, la dépositaire a expliqué que le commissaire achetait toutes les AF dès leur arrivée »<sup>207</sup>

Toutes doléances qui ne cessent, ainsi que les commentaires nécessaires.

« Je suis, quant à moi, bien tranquille. Assis sur un capital matériel bien acquis de prévisions vérifiées qui sont vieilles de plus de vingt ans, nous pouvons regarder d'un œil de pitié, comme disait Lamartine, ces jactances *vulgaires*.

----- (censuré) -----  
-----

Beaucoup de Français se rappellent que l'oubli des responsabilités d'avant guerre a été le commencement des malheurs d'après guerre.

Hé ! ils y pensaient, ces Français !

Ils y pensaient, hé ! hé ! hé ! Croit-on tout à fait impossible qu'ils y pensent avec une certaine continuité ?

Ne jurons de rien, tout arrive. »<sup>208</sup>

Qui est responsable ? Qui doit rendre des comptes au pays pour son impréparation militaire ? Maurras soutient donc, plus ou moins, le gouvernement qui juge bon de le censurer car il continue de demander la mise en jugement des hommes politiques qui ont conduit le pays à cet état de faiblesse. Il reste néanmoins convaincu qu'il faut « galvaniser » les troupes, à présent que le combat est engagé, même dans une « drôle de guerre. »

Quelques raisons d'être satisfaisaient, la signature, à Paris, d'un accord commercial Franco-espagnol qui devrait permettre d'assurer l'alimentation du pays privé de ses jeunes bras par la mobilisation<sup>209</sup> et le soutien à la Finlande, décidé par les Français et les Anglais, le 5 février. Un soutien qui tarde néanmoins, qui tarde trop. Le 27 février, une nouvelle offensive soviétique oblige les forces finlandaises à reculer et le 15 mars, la paix est signée, à

---

<sup>206</sup> D'après Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, note 1 : lettre de Maurras à Edouard Daladier, 10 octobre 1939 : Archives Jacques et Nicole Maurras, op. cit. p. 416,

<sup>207</sup> Charles Maurras, *Journal L'Action française*, 26 novembre 1939.

<sup>208</sup> Charles Maurras, art. *Les idées vagues*, *Journal L'Action française*, 26 novembre 1939.

<sup>209</sup> C'est en janvier 1940 qu'apparaissent les cartes d'alimentation en France.

Helsinki. C'est une paix douloureuse pour les Finlandais, en raison « du faible soutien de leurs amis ».<sup>210</sup>

Alors qu'Hitler a rencontré Mussolini au Brenner, la campagne anticomuniste fait rage : à Paris, en ce début avril, débute le procès de quarante-quatre députés communistes. Ils sont accusés d'avoir voulu reconstituer le parti dissous et d'avoir demandé par lettre au Président de la Chambre des députés (Edouard Herriot) de signer une paix séparée « sous les auspices de l'Union soviétique. » Certains tentaient de faire valoir les slogans pacifistes de la IIIème internationale. Ils sont condamnés à des peines oscillant entre deux et cinq ans de prison et seront internés dans un camp.

## 1.2 Du sang et des larmes

Les Allemands sont entrés en Norvège et au Danemark, au prétexte de « protéger la neutralité de ces deux pays pendant le conflit. » La France riposte, envoie des contingents dès le 16 et le 19 avril, près de 3000 chasseurs alpins débarquent dans le centre du pays. Mais le 3 mai, les troupes alliées doivent évacuer le centre de la Norvège, qu'elles ne peuvent tenir. Un échec cuisant, qui voit Winston Churchill remplacer Chamberlain, démis. Le 10 mai l'Allemagne attaque les Pays-Bas et la Belgique neutre, non avec des fantassins, mais avec des avions, qui pilonnent au sol des forces aériennes qui ne peuvent s'envoler des aéroports, avec des commandos de parachutistes, qui occupent les points stratégiques, Rotterdam ou la fameuse forteresse d'Eben-Mael, réputée imprenable.

La Belgique appelle les alliés au secours, aussitôt Gamelin ordonne aux troupes françaises de se porter à la rencontre de l'ennemi, les Anglais font de même, les combats font rage sur le canal Albert. Le petit état du Luxembourg est aussitôt conquis et occupé par l'Allemagne. Le 11 mai, dans *L'Action française*, l'énorme manchette ne laisse aucune place à l'ambiguïté : « Le chien enragé de l'Europe, les hordes allemandes envahissent la Hollande, la Belgique et le Luxembourg. »

L'avancée fulgurante des Allemands jette sur les routes des milliers de personnes pilonnées par les Stukas d'Himmler. La panique est à son comble, les divisions Panzer foncent sur Sedan. Les Allemands tiennent la rive droite de la Meuse. Les forces de Guderian et de Rommel progressent, Rommel attaque la 1<sup>ère</sup> division blindée française : la bataille est terrible, ne laissant aux Français que dix-sept chars. La ligne Maginot, imprenable, a été

---

<sup>210</sup> Source : site BNF gallica, *Le Sénat adresse un hommage unanime à l'héroïque Finlande*, Le Figaro, 16 mars 1940.

contournée. Paris est bombardé, le gouvernement se réfugie à Tours et le parlement à Bordeaux dans un climat d'effondrement, d'abatement total. Le haut commandement est démis : le 18 mai, Gamelin est remplacé par Weygand. Pétain, appelé par Paul Reynaud, devient le Vice-président du conseil. « Maurras salue ces nominations parce qu'elles consacrent des hommes du « métier » ». <sup>211</sup>

Après cinq jours de combat et la destruction de Rotterdam par un bombardement intense, les Pays-Bas capitulent. Les combats, dans le nord de la France, sont héroïques et vains. Les Allemands, surpris de la rapidité de leur victoire et craignant une contre-offensive, regroupent leurs forces, le 24 mai, devant Dunkerque. Les Anglais décident d'évacuer les forces françaises et anglaises qui tiennent une bande côtière de Gravelines à Nieuport. A Lille, six divisions françaises sont encerclées par les Allemands. Une flotte immense et disparate est chargée par Ramsay d'évacuer les hommes. Le 27, l'aviation allemande pilonne la poche de Dunkerque et les 400 000 soldats alliés qui s'y trouvent encore.

La Navy, dans un effort énorme, secondée par la chasse anglaise qui, en 2739 missions parvient à détruire 262 appareils allemands, sauve 338 226 hommes. L'armée française se bat pied à pied pour permettre l'évacuation, malgré l'aigreur de Weygand qui n'a appris qu'indirectement la décision d'évacuation anglaise. Jusqu'au bout, la Navy embarque, les deux derniers jours, il n'y a plus que des Français à évacuer, au nombre de 26 174. Cependant, les Allemands prennent Dunkerque : ils feront 150 000 prisonniers français, et prendront tout le matériel abandonné, considérable, plus de 2000 canons et 500 000 tonnes d'équipement pour la seule armée britannique.

C'est dans une atmosphère de cendres que, le 8 juin, Robert Brasillach, en « permission administrative » va voir Maurras qu'il trouve, faute d'hommes, en train de travailler lui-même au marbre. Ce sera leur ultime entrevue.<sup>212</sup> Un autre témoignage important nous montre Maurras, seul et luttant, à Paris, en ce mois de juin où le pays bascule dans la défaite. Le comte de Paris lui envoie pour messenger Gabriel Leroy Ladurie, afin de le voir avant de partir : le prétendant s'engage en effet dans la légion étrangère. Maurras décline le rendez-vous : « Dites au prince que j'ai à défendre l'héritage contre l'héritier. »<sup>213</sup> Cinglant, en vérité.

Puis la débâcle se généralise : le 10 juin, l'Italie déclare la guerre à la France et les forces allemandes, qui ont rompu le front français, déferlent sur Paris, ville ouverte. Ce même

---

<sup>211</sup> Stéphane Giocanti : *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 416.

<sup>212</sup> Ibid. p. 416.

<sup>213</sup> Yves Chiron, *La vie de Maurras*, op. cit. p. 413.

jour, Maurras, Pujo et sa famille, Pierre Varillon et Jacques Delebecque quittent Paris pour le sud. Ils s'arrêtent à Tours, où se trouve aussi le gouvernement, partent à Poitiers sur les routes encombrées de l'exode et gagnent enfin Lyon.

Que faire ? Capituler ? C'est l'avis de Paul Reynaud, qui ne veut pas trahir les accords signés avec l'Angleterre, le 28 mars, qui stipulent qu'aucun des deux alliés ne conclura une paix séparée ou ne cherchera un armistice, également séparé. Weygand serait pour l'armistice qui permettrait au pays de ménager ce qui peut l'être. Faut-il que le parlement quitte Bordeaux pour se réfugier en Algérie ? De toutes les façons, après la défaite de la Somme, pour Pétain et Weygand, la guerre est perdue.<sup>214</sup>

Selon Yves Chiron, depuis son périple, Maurras serait parvenu à faire imprimer un numéro d'Action française dans lequel il aurait écrit : « Nous avons devant nous une horde bestiale et, menant cette horde, l'individu qui en est la plus exacte et la plus complète expression. Nous avons affaire à ce que l'Allemagne a de plus sauvagement barbare, c'est-à-dire une cupidité sans mesure et des ambitions que rien ne peut modérer. Nul avenir ne nous est permis que dans le bonheur des armes. »<sup>215</sup> Nous n'avons pu lire ce journal qui laisse clairement entendre que Charles Maurras n'était favorable ni à l'une ou l'autre des alternatives de la défaite. Ce point demeure à éclaircir pour un historien.

Le 14 juin, les Allemands sont entrés dans Paris, un Paris vide, où, sous la pluie, a lieu le défilé des vainqueurs. Le gouvernement a quitté Tours pour Bordeaux, où le 16 juin, après le rejet par le conseil des ministres d'un gouvernement d' « union franco-britannique » Paul Reynaud démissionne. Le vice-président, le Maréchal Pétain, devient de ce fait Président du conseil. Comme on le sait, Charles De Gaulle lance sur les ondes de la BBC son fameux appel à la résistance, peu entendu en France. Quelques rares journaux en feront néanmoins état, le 19 juin, comme *Le Progrès* ou *Le petit Marseillais*. Mais pas *L'Action française* qui ne paraîtra pas avant que ne soit achevée son installation à Lyon.

C'est dans le wagon du Maréchal Foch, à Rethondes, où l'Allemagne de 1918 avait capitulé, qu'Hitler, Keitel, Göring, Ribbentrop et Hess reçoivent le 22 juin la délégation française conduite par le général Charles Huntzinger. Il faudra signer, même cet article 19 infamant, qui accepte de remettre aux Allemands tous les ressortissants allemands réfugiés en France. Il faut tout accepter, la zone d'occupation militaire des deux tiers du pays, les grandes villes, les centres d'industrie et la côte de l'Atlantique. Cependant, pour l'instant, les casques

---

<sup>214</sup> Documents d'archives groupés sous le titre *L'armistice divise le gouvernement*, in *Chronique du XXème siècle*, 13 juin 1940, op. cit. p. 558.

<sup>215</sup> Yves Chiron, *La vie de Maurras*, op. cit. p. 414.

à pointe ne descendront pas jusqu'à Martigues. Avant qu'il ne prenne ses fonctions, le gouvernement de Pétain est immédiatement salué par Maurras qui n'a pas encore de journal mais exprime néanmoins son avis, par l'intermédiaire de l'Agence Havas du 26 juin 1940 : « Unité française d'abord ! »

### 1.3 Maréchal, nous voilà

C'est le 1<sup>er</sup> juillet que le gouvernement s'installe à Vichy et c'est le 10 du même mois que le vieux Maréchal reçoit les pleins pouvoirs. Le gouvernement de la République donne ainsi une nouvelle constitution à l'Etat français. La III<sup>ème</sup> république n'est plus. Le gouvernement de Pétain entend restaurer le pays par des valeurs d'ordre moral et de fidélité à la tradition nationale. Le Vice -président du conseil, dauphin du Maréchal s'il disparaissait n'est autre que Pierre Laval. Le Maréchal, qui reste le héros de Verdun, celui qui a su montrer du cœur dans les tranchées de 1917, est soutenu par tout un peuple effrayé, vaincu, qui compte cinq millions de prisonniers – dont Jacques Maurras et 100 000 morts. Weygand reçoit la charge du ministère de la défense.

Maurras soutient le gouvernement en place, dans les temps troublés, c'est sa devise : il déclare soutenir Pétain comme il a soutenu tous les gouvernements pendant la guerre de 1914-1918. Ce serait, pour lui, selon Pierre Boutang, « un instrument de revanche ». <sup>216</sup> Stéphane Giocanti cite également la formule qui accrédite l'idée d'un Maurras ferme dans ses bottes, qui ne considère pas que le pays ait été vaincu. <sup>217</sup> Cette position, qui va conduire à une perception entriste de Vichy et de ceux qui l'ont soutenu, est assez crédible, mais elle reste en question.

Dès le 27 juillet, Maurras se rend auprès du Maréchal, chez qui il a de nombreux soutiens. Il refuse en effet l'idée d'un parti unique lancée par Marcel Déat. Maurras ne veut pas que le mouvement nationaliste de restauration nationale devienne un mouvement fasciste, ou plutôt nazi : il écrit, dès le 5 août, dans *L'Action française* retrouvée que dans Le Rassemblement national populaire « le titre de national n'est usurpé qu'à la manière d'un masque destiné à couvrir une marchandise étrangère. » Il poursuit, le 6 août, disant que « de toute évidence Marcel Déat est égaré par l'exemple de l'Allemagne et de l'Italie. »

Maurras est persuadé qu'un tel parti unique saboterait durablement les chances de succès de Pétain. Il ne perd pas de vue que le parti monarchiste, sans prétendant, ayant, en

---

<sup>216</sup> Déclaration de Maurras à Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, op.cit. p. 563.

<sup>217</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op cit. p. 418.

face de lui, l'idée du dictateur providentiel, ne saurait durer bien longtemps. Et il déteste Laval, qui appartenait au cabinet Briand, un homme de gauche ayant retourné sa veste, comme Valois, Doriot, Pucheu... C'est ainsi qu'à partir du 26 août 1940 *L'Action française* imprimera sur sa manchette de slogan – *L'Action française* met toujours une référence en exergue de ses parutions – cette unique citation : « La France, La France seule ! ».

Maurras pense à son pays, aux jeunes gens prisonniers, aux morts de cette guerre si courte et si cruelle : il écrit ainsi, pour la Toussaint de 1940 « Aux mânes d'un Maître », hommage inattendu à Anatole France qui se transforme, peu à peu en un dialogue avec d'autres ombres. Le propos de la conversation est toujours le même, c'est la République qui voulait à tout prix la paix et c'est cette même République qui, alors que le pays était faible, a voulu et a déclaré la guerre :

« - C'est cela. Contre une guerre de salut qui eût été pleine de fruits, certainement, Monsieur, La République aurait dit non.

- C'est cela qui confond, cela qui humilie ! Car cela a été possible ! Cela a même été. Comment ?... Or la bêtise et la folie n'expliquent pas tout, Mr. Bergeret, il faut chercher ailleurs.

- Malentendu ? Fatalité ? ce ne sont que des mots.

- De simples mots, Monsieur... Cependant, croyez-vous que la trahison soit un vain mot ? »

Ce texte, de novembre 1940 ne contient rien de bien neuf, si ce n'est qu'il est écrit après la défaite, il en rejette le déshonneur sur la République. Mais, surtout, l'on eût aimé que Charles Maurras s'arrêtât davantage aux mesures prises par le nouveau gouvernement. En fonction en Juillet, il promulgue dès le 3 octobre un premier « statut des juifs ». Un statut qui n'est pas – pas encore, prétend-on – demandé par les autorités allemandes. Cette loi émane du très maurrassien Raphaël Alibert, qui exclut les juifs de l'administration, des métiers de communication, presse, cinéma, théâtre, établit un *numerus clausus* des professions libérales et que Maurras soutient avec satisfaction : cette exclusion sociale des juifs est ce qu'il appelle depuis longtemps de ses vœux, convenable et nécessaire selon son « antisémitisme d'état », qui n'a rien à voir avec « l'antisémitisme de peau », raciste et stupide des nazis. Ainsi écrit-il que ce décret « n'en veut ni à la loi religieuse des israélites, ni à leur sang, ni à leurs biens. Il veut sauvegarder l'esprit et la fortune du pays, comme il en a le devoir et le droit. Nos lecteurs se rappellent la vieille distinction entre l'antisémitisme de peau et l'antisémitisme d'état. »<sup>218</sup>

---

<sup>218</sup> Charles Maurras, *La Seule France, Chronique des jours d'épreuve*, Ed. Lardanchet, Lyon, 1941, p. 194.



Antisémitisme d'état, un courant xénophobe, qui irrigue les discours, habitue à discriminer comme à chercher des coupables expiatoires et qui dure, sous-jacent, parfois atténué, parfois violent, depuis l'affaire Dreyfus.

C'est le 24 octobre qu'a lieu la fameuse rencontre de Montoire entre Pétain et Hitler. Les deux hommes se serrent longuement et symboliquement la main. Après l'échec de la « bataille d'Angleterre » où la RAF a tenu bon, Hitler imagine une opération d'attaque de l'Angleterre à Gibraltar. Le 22, Laval lui a offert son aide. Pétain cependant résiste, il ne veut pas engager l'avenir, et offrir l'Afrique du nord aux Allemands. Il reste que l'on se propose de collaborer, par une entente fructueuse, à ce redressement moral nécessaire.<sup>219</sup>

Maurras donne un avis assez énigmatique dans *La seule France* où il écrit en usant d'un dialogue, selon l'artifice qui lui est commun :

- « - Etes-vous partisan de ce que le Maréchal appelle « collaboration » ?
- Je n'ai pas à en être partisan.
- Adversaire, alors ?
- Non plus.
- Neutre ?
- Pas davantage.
- Vous l'admettez donc ?
- Je n'ai pas à l'admettre, moins encore à le discuter. »<sup>220</sup>

Une acceptation du chef, une résignation, aussi, le pays étant vaincu, à demi occupé. Maurras use néanmoins de son influence, considérable dans les couloirs de Vichy en 1940, contre une politique trop « allemande » et contre Laval. Il rencontre Pétain et Laval, le 11 juillet, le second « l'écœure ». Il revoit le Maréchal le 11 octobre, accompagné de Pujo, « pour lui soumettre une critique en règle des erreurs de Laval ».<sup>221</sup> Maurras revoit encore Pétain le 18 novembre. Enfin Laval, qui attendait que Pétain se rende à Paris, pour le transfert voulu par Hitler des cendres de l'Aiglon aux Invalides, afin de lui interdire par la suite tout retour en zone libre et d'avoir les mains libres avec les Allemands, est arrêté et assigné à résidence. Pétain n'ira pas à Paris, et l'amiral Darlan deviendra le nouvel homme fort du gouvernement de Vichy. L'arrestation simultanée de Marcel Déat enchante Maurras « au point qu'elle déclenche une atmosphère festive dans les locaux du journal. »<sup>222</sup>

---

<sup>219</sup> Document d'archive photographique art. *Pétain rencontre Hitler à Montoire*, Chronique du XXème siècle, 24 octobre 1940, op. cit. p. 568.

<sup>220</sup> Charles Maurras, *La Seule France, chronique des jours d'épreuve*, op. cit. p. 287.

<sup>221</sup> Charles Maurras, *Votre bel aujourd'hui*, Fayard, Paris 1953, p. 38.

<sup>222</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 422.

Les Allemands se méfient de Maurras et de son influence de résistance, sachant que « sa haine traditionnelle des allemands est plus forte que tout. »<sup>223</sup> La publication récente de *Devant l'Allemagne éternelle*, ainsi que les nombreuses études universitaires parues en Allemagne à son sujet font qu'il est parfaitement connu du haut état major allemand, extrêmement défiant à son sujet, au point que certains de ses livres, à commencer par l'ouvrage suscité, figuraient sur la fameuse liste Otto. L'ambassadeur d'Allemagne   Paris, Otto Abetz, voit en *L'Action française* « l'élément moteur, derrière les coulisses, d'une politique anti-collaborationniste, qui a pour objet de rendre la France mère, le plus rapidement possible, pour une résistance militaire contre l'Allemagne. »<sup>224</sup>

Ainsi, l'imaginaire d'une politique d'entrisme de l'Action française au sein de Vichy se développe rapidement auprès de la presse collaborationniste dont Maurras subit régulièrement les attaques polémiques. *La Gerbe*, en particulier, se déchaîne contre *L'Action française*, au point que le préfet de police de Lyon assigne une protection policière   Maurras et Pujo. L'influence de Maurras sur ce « premier Vichy », celui qui temporise et ronge son frein en attendant une revanche nationale, permet-elle d'excuser ce soutien inconditionnel ? Il semble que cette idée soit présente, et que, lorsqu'il applaudit aux chantiers de jeunesse voulus par le Maréchal ou à la Légion française des combattants, les siens sont assurés qu'il songe à un redressement, peut-être à une véritable revanche.

#### 1.4 La divine surprise

Après les quelques mois qui ont suivi la débâcle, Maurras retrouve peu à peu son lustre. Bien que les collaborateurs de Pétain ne soient pas ouvertement maurrassiens – car on ne parle plus de monarchisme mais de maurrassisme – son influence est considérable. Il le sait et entend s'en servir, sur de nombreux points de politique courante : il s'intéresse donc, dans de nombreux articles, à une vaste réforme de l'instruction publique dont les points forts seraient la restauration d'une histoire de France « complète », l'exercice physique, le retour aux langues anciennes, dont le latin, l'apprentissage et la sauvegarde des langues régionales. Le régionalisme lui tient particulièrement à cœur, et il prône une série de mesures permettant le développement d'un corporatisme agricole et la transformation des départements en

---

<sup>223</sup> Ibid. p. 422, selon « Des documents officiels allemands », imprimerie de La Seule France, sans date, p. 1.

<sup>224</sup> Cité par Jean de Fabrègues, *Maurras et son Action française*, op.cit. p. 373.

provinces, tentatives qui courent à l'échec, ce qu'il constatera un peu plus tard, amèrement, aux dires de Pierre Boutang.<sup>225</sup>

Pour l'heure, son soutien à Pétain est total, exemple d'une fidélité au chef qui fonde l'ensemble de sa vision politique et sur laquelle il n'y a pas à revenir. C'est ainsi qu'il fait paraître, dans *Le Petit Marseillais* du 2 février 1941 l'article intitulé « La divine surprise ». L'expression qui viendrait de Jean Moréas, ne reflèterait en rien une surprise joyeuse devant l'arrivée inespérée de Pétain au pouvoir, un tour favorable à des idées tant défendues et enfin promues à un réel avenir politique, mais la surprise de Maurras devant les compétences jusque là inconnues de ce chef providentiel : « Une partie divine de l'art politique vient d'être touchée par les surprises extraordinaires que nous a faites le Maréchal. »

Cependant Marcel Déat s'empare immédiatement de l'article qui porterait témoignage de l'intense satisfaction de Maurras devant la défaite, en trahison à son idéal patriotique, l'idéologue plaçant ses idées, quoiqu'il en dise, au dessus de tout et même de la France. Cette version choquante, que les biographes de Maurras Giocanti et Boutang considèrent comme un contresens à la pensée de Maurras, sera largement accréditée après la guerre.<sup>226</sup> De fait, Déat voit en Maurras le principal adversaire qu'il ait à combattre afin de promouvoir l'idée d'un nationalisme pangermaniste en contradiction avec le « nationalisme intransigeant » de Charles Maurras.<sup>227</sup>

Quelque soit le sens à donner à « la divine surprise », il n'est pas à contresens d'y voir un éloge enthousiaste de Pétain : cette obédience est d'ailleurs étonnante chez Maurras. Pétain n'est pas Weygand, il a toujours été républicain, porté vers le parti radical, c'est-à-dire une droite modérée. Mais il incarne certainement une possibilité d'unité nationale, contre toute dérive de guerre civile, et offre une image de ralliement acceptable, étant pour tous les Français de 1940 « le héros de Verdun. » Maurras contribue donc de sa plume à construire et à maintenir la figure protectrice du Maréchal, seul capable après la défaite de tenir les rênes du pays.

Certains monarchistes, écœurés du tour que prennent les choses à Vichy, ne comprennent pas sa position. Paul Dungler, ancien responsable d'Action française du Haut-Rhin va le voir à Lyon. Le contenu de l'entrevue est inconnu mais Dungler – qui sera l'un des premiers résistants d'Alsace – lui remet une lettre également signée d'un autre résistant

---

<sup>225</sup> Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 302.

<sup>226</sup> Ibid. p : 599. Voir également Stéphane Giocant, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 423.

<sup>227</sup> Un « nationalisme intransigeant », c'est ainsi que François Mitterand définit la pensée politique de Maurras.

royaliste, Louis de la Bardonnie, datée du 30 septembre 1940. L'amertume du ton est à la hauteur de leur déception, extrême :

« Que vous ayez soutenu Pétain et Vichy, c'était, sinon admissible du moins tolérable, jusqu'à Montoire. Actuellement, ce n'est plus permis ! [...] Vous encourez, ce faisant, une bien lourde responsabilité dont, un jour, LA France LIBRE et surtout ceux que vous aurez indignement abusés seront en droit de vous demander des comptes. Cela m'est dur de vous dire cela, croyez-le bien, mais combien moins que la vision quotidienne de votre trahison, car je vous le dis, moi, pauvre petit Français moyen, agir comme vous le faites, c'est TRAHIR la plus sacrée des causes. »<sup>228</sup>

Maurras n'écoute pas plus la mise en garde qu'il n'entend. Il a choisi sa ligne de conduite, et il sera bien difficile de le convaincre d'en changer. Si la théorisation de la décentralisation maurrassienne trouve quelque difficulté à s'établir, celle de l'antisémitisme d'état n'en a guère. Le 2 juin 1941, en même temps qu'il en ordonne le recensement en zone libre, un second statut des juifs est promulgué par Xavier Vallat, qui est à la tête du Commissariat aux questions juives. Maurras connaît Vallat, un ancien d'Action française qui a défendu les cagouards en 1938 et qui s'est largement éloigné de lui. Il l'a vu en 1940, à Vichy, et lui a clairement signifié que l'idée d'un parti unique était aussi dangereuse que contraire à la liberté première, ne pouvant « conduire qu'à un totalitarisme écrasant les foyers aussi bien que les individus. »<sup>229</sup>

Le nouveau statut remplace le précédent et l'étend considérablement. Le « bon juif » qui s'est bien battu en 1914-1918 devra faire valoir des services exceptionnels rendus à la France pour obtenir une dérogation aux interdictions d'exercer qui sont promulguées dans le Journal officiel du 14 juin 1941. Les autorités allemandes promulguent une ordonnance afin d'étendre ce nouveau statut à la zone libre, ce que Vichy refuse. Cependant Maurras ne semble pas s'indigner des nouvelles mesures antisémites, qu'il juge nécessaires, surtout lorsqu'elles concernent des juifs étrangers. Il écrit néanmoins dans *L'Action française* du 30 septembre 1941 que : « l'humanité veut que nous assurions aux juifs qui résident chez nous la sécurité, le respect, la bienveillance, la justice, avec toute l'amitié possible. » Il n'est pas question des juifs français.

Maurras, qui ne perçoit aucun subside pour *L'Action française*, n'a plus de rédacteurs jeunes et zélés. Le journal s'est donc considérablement réduit, du fait de la pénurie de papier,

---

<sup>228</sup> Lettre citée par Stéphane Giocanti : *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op cit. p. 430, lettre citée par François-Martin Fleurot, *Des royalistes dans la Résistance*, Ed. Flammarion, Paris, 2000, p. 482.

<sup>229</sup> Laurent Joly, *Xavier Vallat, du nationalisme chrétien à l'antisémitisme d'état*, Ed. Grasset, Paris, 2001, p. 199.

mais parvient à publier quotidiennement sur une simple page double. Maurras et Pujo deviennent rapidement les seuls architectes du journal. Ce dernier, devenu rédacteur en chef et co-directeur y écrit assez peu, plus préoccupé à résoudre les difficultés logistiques qui sont devenues la réalité du journal. Maurras est seul, ou presque, à écrire, depuis la mort de Léon Daudet. Pas de polémique réelle, il ne peut ni ne veut sortir d'une obéissance presque militaire. Il mène, à Lyon, une vie plus tranquille qu'à Paris, mais plus en rapport avec son âge, et c'est dans ce climat d'apaisement relatif qu'il s'intéresse à nouveau à la critique littéraire.

### 1.5 Entre Bainville et Baudelaire

Le 17 avril 1941, dans *Le Journal*, Maurras écrit un article *Entre Bainville et Baudelaire* où il compare, ainsi qu'il aime à le faire, les deux poètes. Il s'agit de jeunes gens, Périgourdins, qui se disputent, les uns en tenant pour Bainville et les autres pour Baudelaire. Que voilà donc une saine dispute, en 1941 ! Maurras s'en réjouit, une telle joute lui plaît. Puis il parle de Jacques Bainville, l'ami perdu, qui connaissait parfaitement Baudelaire, Baudelaire qui avait traduit Edgar Poe, lequel était le maître de Bainville « qui n'avait appris l'anglais que beaucoup plus tard. »

Poe, et Bainville après lui, « établit une contradiction supérieure entre la démocratie et les archétypes supérieurs auxquels le monde doit sa vie, sa durée, son progrès, sa beauté. » Car ce n'est pas l'égalité, factice au demeurant, qui est une source de bienfaits mais l'inégalité : « C'est la condition de tout bien. Les parents peuvent nourrir l'enfant parce qu'ils sont plus grands et plus forts que lui. Le maître peut enseigner parce qu'il en sait plus long que l'élève. Le guide peut conduire, le chef commander, le riche entreprendre et payer, pour les mêmes raisons. L'égalité n'est mère que de luttes, d'incertitudes ou de stérilité. »

Après cette démonstration, Maurras rappelle que « Cette idée de hiérarchie, salutaire et nourricière, a été reprise, longtemps plus tard, par les italiens du fascisme, - Gerarchia – selon les purs échos de Baudelaire et de Poe, déjà sensible dans la belle préface de *La Vierge aux rochers* de Gabriele d'Annunzio. » Et Maurras établit la chaîne sacrée qui de Dante par Platon, de Shakespeare par Homère, de Baudelaire par Poe puis Bainville permet d'établir cette philosophie du monde et de s'en inspirer. Pour ce qui est de l'esthétique, certes, l'on peut en discuter.

Il vaut mieux, sur ce point se défier de Baudelaire. La mise en garde vient d'un poète qui se souvient de sa jeunesse et sait fort bien de quoi il parle : « Oui, notre génération

baudelairisa avec une passion presque folle, au point de ne s'en être jamais déprise tout à fait, mais elle a dû formuler de bonne heure l'aveu d'une vieille déception, non morale, et tout esthétique : presque aux premiers contacts avec ce maître dangereux, il a fallu douter de sa perfection. Par ses beautés, il nous avait rendus difficiles. Par d'inimaginables chutes, il devait nous désespérer. »

Il vaut beaucoup mieux pour cette belle jeunesse avide de poésie écouter les enseignements de Bainville « qui a senti la douceur du langage aux douceurs souveraines. » Baudelaire est sulfureux, d'exemple et de vision, si pessimiste qu'elle ôte tout désir d'entreprendre. Pour la jeunesse, assurément, il vaut mieux Bainville qui « avait élu de bonne heure les cercles éloignés de la perfection et il n'a jamais cessé d'y marcher, d'y monter. » Ce texte sera repris, en 1944, dans *Poésie et Vérité*.

Cette crainte d'un enrôlement massif et malsain de la jeunesse française par l'Allemagne nazie devient plus précise : ceux qui appartiennent à ce qu'il appelle « le clan des *Ya* » sont de plus en plus nombreux. Doriot crée « La Légion des volontaires français contre le Bolchevisme » (LVF) avec Déat et Deloncle, le cagoulard. Maurras s'emporte contre ces « crétiens » dans *L'Action française* du 3 juillet 1941 : « Préférons à la croisade révolutionnaire ou contre-révolutionnaire la bataille pour la Défense nationale, la bataille pour la patrie. » Il semble de moins en moins entendu, mais, le 27 août un attentat blesse Laval et Déat : alors que tous deux passaient en revue les volontaires de la LVF, à Versailles, un jeune aviateur leur a tiré dessus, atteignant Laval au bras et au foie. Ses jours sont en danger. Déat, qui a reçu l'autre balle, est également gravement blessé. L'on craint pour Maurras, à Lyon, où sa garde policière est maintenue.

Lors d'un entretien avec Stéphane Giocanti, Pierre Boutang lui conte qu'il est venu voir Maurras, le 1<sup>er</sup> octobre, et qu'il lui a dit son projet de gagner l'Afrique du Nord et de combattre, là-bas, contre « le boche ». Il demande à Maurras de le suivre, d'y réfléchir : il pourrait lutter contre les allemands, trouver des appuis et des subsides, écrire librement, tout faire pour le combat. Maurras, tenté, hésite : il appelle Pujol qui s'exclame aussitôt : « -Et nos abonnés ! » L'amitié pour Pujol, les abonnés, qui le supportent depuis tant d'années, le combat contre Déat, le soutien nécessaire au Maréchal, garant de l'unité nationale, tout cela aurait empêché Maurras de partir.<sup>230</sup>

En fait, en cette année 1941, la vie de Charles Maurras est largement tournée vers le midi. En zone libre, il se déplace comme il le veut, va à Martigues de façon plus aisée, étant

---

<sup>230</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 434, d'après un entretien avec P. Boutang.

domicilié à Lyon, et il se rapproche considérablement des amis provençaux. Il est élu membre de l'académie du félibrige d'Aix en Provence puis de Marseille. Enfin, le 1<sup>er</sup> juin 1941, il est élu Majoral, et porte fièrement la cigale d'or qui est la marque de ce statut élevé. Un nouveau texte paraît, dans *Candide*, le 9 octobre 1941, qui sera à nouveau publié dans le recueil *Inscriptions sur nos ruines*, en 1949 : *Français, aimons-nous nous-mêmes*.

Ce texte reprend en fait l'argumentaire de *L'Anglais qui a connu la France*, de 1928, en l'actualisant un peu, en se moquant de la mode d'user de mots anglais, comme le mot « short », et en espérant que les Français sortiront rapidement de cet état de pessimisme, né, selon Bodley et lui-même, de l'incapacité de la république jacobine à instaurer un véritable et fécond épanouissement personnel. Il faut changer et revenir à l'optimisme qui, seul, peut nous permettre de nous relever et ne plus tourner en ridicule le brave brigadier Chauvin qui aimait tant son pays : « On demande parfois aux optimistes d'où provient leur confiance dans l'avenir. On vient de le voir ; elle tient au passé, elle vient de l'acquis, et de cette force secrète qui dort dans nos tombeaux, qui sont tous des berceaux. C'est ce qu'il faut comprendre, c'est ce qu'il faut répandre et, ma foi, dans la mesure du possible, ce qu'il faut imposer. »

Un texte qui semble anodin et le serait, s'il ne montrait pas le souci, chez Maurras, de détourner les Français des tentations étrangères, allemandes, et cette peur de voir naître une guerre civile pour l'instant contenue. Des déraillements, l'exécution d'officiers allemands, à Nantes et à Bordeaux et cette liste d'otages qui sera acceptée par le ministre de l'intérieur Pucheu. Les otages seront exécutés, à Châteaubriant, à Nantes et à Bordeaux.

Besoin d'oubli en ces temps de douleur, envie de poésie ? Maurras publie à nouveau dans *La Nouvelle Revue universelle* du 25 octobre 1941. Il donne à lire un long article critique *Dante et Mistral* en preuve de son indéfectible fidélité.

## 1.6 Dante et Mistral

Madame Marie Gasquet, qui n'est autre que la filleule de Frédéric Mistral, la fille du poète félibrige Marius Girard et la femme de l'ami si regretté, Joachim Gasquet, vient de faire paraître un livre *Gai-savoir* où elle plonge dans les souvenirs d'enfance et de jeunesse, les anecdotes, tout ce sel de la terre provençale que Maurras chérit comme elle. Or Marie Gasquet a commis là un bien grand péché : « Une école sévère interdit d'apporter à l'étude des œuvres des anecdotes allusives à la vie du poète. Et puis après ? La vie est la plus forte. Paul Bourget, intraitable sur ce sujet, n'a pu s'empêcher de lui faire de-ci de-là des concessions. La gageure ne peut tenir. Elle serait plus difficile encore quand il s'agit de ces poètes initiateurs, pour qui

« l'invention d'un beau style nouveau » fut donc une action : œuvre d'artistes, de grammairiens et de lexicologues, œuvre de moralistes et de citoyens, comme c'est le cas de Mistral. » L'ensemble du texte couvre d'éloge la prose charmante de « Girardette », surnom affectueux que lui donnait Mistral, qui lui conseillait, entre les confitures et le piano de se « pénétrer de l'Odyssée. »

« Le doux, le gentil livre ! A part, çà et là, quelques affabulations superflues, la noble gerbe d'épis d'or ! Il a été conçu aux flottantes lisières de la vérité et de la poésie. » Un doux livre, qui parle de Mistral, de Girard, de Péladan, de Charloun Rieu, et qu'il ramène enfin à lui, à ce qu'il était, en 1888, lorsque s'ouvrirent enfin les portes de Mistral. Alors, aux dires d'Amouretti, l'ami fidèle, mort lui aussi, les jeunes gens rêvaient de « mistraliser » le monde : « - Nous y réchaufferons les enthousiasmes, nous attirerons près de lui des valeurs qui s'étiolent. Paris sera décongestionné, un sang vif – le sang de toujours ! – battra au pouls des provinces françaises... Un vaste mouvement se dessine. » Et Maurras, selon Amouretti, était de tous le plus ardent.

L'écrivain veut rétablir quelque vérité, avec modestie, et donner son opinion sur la querelle du Félibre, qui n'était pas si grave, quand une piquante anecdote l'écarte un peu du propos.

En 1892, à la félibrée des Baux, Mistral était ennuyé, n'ayant pas de voiture pour le conduire. Un jeune officier de l'armée d'active, passant par là en voiture, propose de le conduire. En chemin « Le Capitaine se nomma : Pétain... Le futur Maréchal de France fit son premier acte de rénovateur des provinces aux Baux, ce jour-là ! Le monde est bien petit. Ce qu'il contient de présages, de préfigurations, d'intersignes sera-t-il jamais recensé ? »

Peut-on trouver un texte plus propice au compliment détourné et plus révélateur de la permanente mise en valeur des siens et de lui-même que construit sans cesse Maurras ? La suite de l'article analyse rapidement le livre de Louis Gillet sur Dante, un livre où s'imposent les mêmes préférences pour un maître chéri, où le poète est défini comme « quelqu'un qui note et inscrit ce que lui souffle et lui dicte en secret l'Amour... » Toute la mystique de Dante est reprise, « philosophe-poète » au thomisme éclairé dont la pensée était « configurée, rythmée, scandée. » Passant de Gillet à lui-même, c'est à nouveau Maurras qui donne à lire, au travers d'une critique rapide, sa perception de Dante et son influence sur son œuvre poétique. Ce texte sera également repris dans le recueil *Poésie et Vérité* qui paraîtra en 1944.



## 1.7 Sans la muraille des Cyprès

Durant cette année décidément féconde, un recueil paraîtra, *Sans la muraille des Cyprès*, composé de pièces rapportées. C'est la secrétaire de Maurras, Jacqueline Gibert, qui s'est chargée de la direction éditoriale et qui en fut elle-même l'éditeur. L'ensemble se compose de trois textes et d'une préface dont les premiers mots donnent son titre au volume au demeurant composite au point que Maurras, désavouant l'ensemble, demandera expressément qu'il ne soit jamais réimprimé sous cette forme. Nous n'avons pu trouver ce texte : le site « Maurras.net » dont nous tenons ces informations, met néanmoins à la discrétion du lecteur la préface rebaptisée « Le Théorème du cyprès. »<sup>231</sup>

Nous savons et nous reviendrons sur l'importance de cet arbre gardien, symbole du rôle que Maurras lui-même entend jouer auprès d'essences plus chétives, à moins qu'il ne le prête au Maréchal Pétain : « Le cyprès dure, endure, il se tient immobile et fort contre tous ces esprits d'éternelle mobilité qui courent nos espaces et déchaînent le trouble sur les frêles semences de l'espérance et de la foi. » Il parle, dans cette préface, du crime qu'il a commis, de faire couper les cyprès de son mur, et revient sur la scène : il a quatorze ans, il veut le jardin en sus de la maison du partage de famille et il l'aura. Dans ce jardin, un second espace, planté de vieux cyprès. Contre l'avis des siens, Charles désire qu'ils soient coupés. C'était un crime et il révèle qu'il en porte toujours la faute : « On peut trouver comme un écho de ma faute flagrante et de mon repentir gêné dans un petit poème de ma Musique intérieure qui a pour titre *Les Témoins*. »

Maurras cite alors son poème et revient à son adolescence, à son désir de contrarier, de dire « non », fusse à soi-même, folie de sang que n'avait pas son frère, plus jeune mais plus sage. Il a fait replanter des cyprès depuis, de nombreux cyprès, cette « allée des philosophes » qu'il aime tant, et d'autres encore, tout récents, si jeunes qu'il ne les verra jamais « dépasser la masse des autres végétations et découper leur noble dentelle sur mon horizon. » La fin de cette préface évoque tous ceux dont il vient, famille et aïeux, ceux qui viendront après lui, les enfants des enfants de son frère, et ceux, plus nombreux auxquels il souhaite la bienvenue sous ses cyprès. Il est conscient de l'aridité de ce qui suit, « des pensées générales, fort abstraites ». Mais il a écrit ce qu'il a écrit et fait ce qu'il a fait en pensant à la jeunesse, présente et future : « Je l'écris dans une espèce de testament. » Puis revient le « Principe du rempart », le « Théorème du cyprès », le plus humain de tous, puisque tout homme doit être

---

<sup>231</sup> Charles Maurras, *Le Théorème du cyprès*, lisible sur le site : <http://Maurras.net>, dans la bibliothèque en ligne des textes de Charles Maurras.

d'abord défendu, et par conséquent gouverné. La tonalité du texte, empreinte de nostalgie, a quelque chose de « grand-paternel » et l'on voit en effet le souci de la jeunesse qui habite Maurras et ce souci qu'elle le connaisse.

## 1.8 Inscriptions sur nos ruines

Le procès de Riom va avoir lieu. Maurras a souvent demandé des comptes, demandé leur tête et on l'a entendu : le 12 août, Pétain a déclaré « qu'il châtierait lui-même les responsables de notre désastre » et le 16 octobre « les huit membres du Conseil de justice politique et le Maréchal condamnent Léon Blum, Edouard Daladier, Paul Reynaud, Georges Mandel et le général Gamelin à la détention à vie dans une enceinte fortifiée. Mais le jugement continue : « malgré l'avis de cette haute juridiction, la cour de Riom reste saisie. »<sup>232</sup> L'opinion française ne bouge guère : c'est un climat de peur et de délation qui s'est installé en zone militarisée. La zone libre ne vaut guère mieux.

Maurras publie un nouveau texte, sur la paix si difficile : est-ce un effet de la nouvelle qui se répand, malgré la censure et la difficulté croissante de l'information ? Des couloirs de Vichy aux places des villes, le bruit enfle pourtant : le 7 décembre, à Pearl Harbor, le Japon a attaqué les Etats-Unis et les Etats-Unis sont entrés en guerre, contre l'Axe, Le Japon mais aussi Mussolini et Hitler. Peut-être Maurras pense-t-il à l'Est, à la Yougoslavie, qui a osé se soulever contre Hitler, ou à cet autre conflit que l'on pressent terrible, un choc de Titans : l'Allemagne qui a attaqué l'Union soviétique le 22 juin et déferlé au travers des plaines russes, l'Allemagne est à l'arrêt, vaincue par le terrible hiver russe.

Ce texte, *Inscriptions sur nos ruines* sera publié le 26 décembre 1941. Il existera un recueil éponyme en 1949. Le texte considère la difficulté de la paix, assurément née de la nature humaine, et de cette guerre perpétuelle qui est en nous et autour de nous. Maurras fait l'état rapide du monde, qui s'embrase sans s'y arrêter vraiment. Puis il conte une promenade, en Provence, sur le plateau de l'Avarage, au pied du mur grec « et ses vingt-cinq siècles chargés des mystères de la première Provence hellène... » Lorsque l'on s'y promène, quelle paix. Et ailleurs, quelle guerre ! Autrefois, la paix naissait de la guerre, « la paix la moins boiteuse et la moins mal armée étant celle qu'auront imposée ceux qui auront le mieux guerroyé. » Et aujourd'hui ? Sur quoi s'aguerrir, vers quoi se tourner ? « Sans prétendre rien

---

<sup>232</sup> Doc. d'archives : Article : *Perpétuité pour Blum et Daladier*, octobre 1941, *Chronique du XXème siècle*, op. cit. p : 587.

trancher, il ne semble pas possible d'envisager une autre réponse que celle-ci : *sur ce qu'il y a de plus fort et de plus faible au monde, sur le cœur de l'homme, quand il est grand !* »

### 1.9 Raidissement doctrinal

En France, les gens ont froid et faim : le marché noir se met en place, on fait comme on peut, le gros dos bien souvent, et l'on n'en pense pas moins. Maurras, durant toute l'année 1942 ne changera pas de ligne, il affichera un soutien de bronze au Maréchal Pétain, lui-même de plus en plus isolé. Nombre de ses amis, monarchistes et résistants, ne comprennent pas que Maurras, qui pourtant le connaissait et l'appréciait,<sup>233</sup> n'ait pas soutenu de Gaulle. Combien de Maurrassiens sont passés à la Résistance comme le colonel Rémy ou Pierre Messmer, Paul Dungler, Daniel Cordier (le secrétaire de Jean Moulin) et tant d'autres, sans oublier Leclerc et De Lattre de Tassigny ?<sup>234</sup>

Mais il semble que rien ni personne ne puisse le détourner de la ligne qu'il s'est fixée. Il devient même de plus en plus radical : peu à peu, sa position change. Les Résistants gaullistes, non communistes, bénéficiaient d'une relative clémence qui disparaît peu à peu. Les attentats communistes, les affiches de propagande mêlent dans leur détestation Vichy et les Collabos, les Maréchalistes et les Allemands. De Gaulle, à Londres, s'est allié avec les communistes, restés en France. Maurras les traite désormais uniformément de « terroristes » de « gaullo-communistes ». Son analyse d'attachement forcené à Pétain – Pétain grâce à Weygand a conservé l'armée et l'Empire sans lesquels rien ne peut se faire pour sauver le pays – l'écarte du patriotisme que les siens attendaient de lui.

A chaque attentat, les articles d'*Action française* exigent des mesures sans faiblesse, une politique de répression terrible, car, pour Maurras, La Résistance n'est pas une œuvre de libération mais de chaos, un instrument qui vise à empêcher tout redressement national, semant des graines de désordre et de guerre civile. Il veut résister, mais avec Pétain, avec Weygand. Pétain, cependant a-t-il encore le pouvoir ? Après le désaveu cinglant du procès de Riom, qui traîne et s'enlise faute de preuves accablantes de trahison au point qu'Hitler lui-même demande à suspendre ce spectacle lamentable, Pétain demande et obtient la démission de son gouvernement : et c'est Laval qui revient en force, devenant chef de la politique intérieure et extérieure, seul responsable devant le chef de l'état. Le « clan des Ya » exulte.

---

<sup>233</sup> De Gaulle, dès 1934, avait reçu l'appui de *L'Action française* alors qu'il voulait réformer profondément l'armée antédiluviennne et la munir d'armes modernes.

<sup>234</sup> François Marin Fleutot, *Des royalistes dans la Résistance*, Flammarion, Paris 2000.

Avec ce changement de pouvoir, la question juive est revenue : en Allemagne, les juifs portent l'étoile jaune depuis 1941 et en France, à partir d'avril 1942, en zone occupée, elle devient obligatoire. Les hommes de Doriot et de Déat répandent dans la presse des flots d'imprécations : c'en est rapidement fini de l'antisémitisme d'état du vieux Maurras, Maurras que l'on attaque régulièrement dans la Revue *L'Ethnie française*, que l'on traite « d'antiraciste Maurras », vieillard entouré « de sa cour de juifs bien nés, de culs-bénits et de trois-points repentis ». <sup>235</sup> Autant d'invectives issues de *La Gerbe* et qui culmineront avec les propos pleins de haine de Rebatet dans ses *Décombres*, *Décombres* que Maurras qualifiera dans *L'Action française* du 22 février 1942 de « gros crachat de 664 pages ».

Antisémitisme de plume, de race ou d'état, Maurras ne dit rien ou bien peu, et sans témoigner la moindre conviction. La teneur de son article de *L'Action française* du 26 juin 1942 nous laisse partagés entre la stupéfaction et le sentiment qu'il ne croit pas les courriers anonymes qu'il a reçus. « Les rumeurs de certains camps de concentration seraient bonnes à écouter, à écouter bien entendu avec discernement et sens critique, mais, autant que possible, avec des pouvoirs d'enquête et des sanctions immédiates pour le cas où tel gardien serait pris dans le cas flagrant ou évident de quelque faute criminelle. » Lorsque la rafle du Vel d'Hiv a lieu, à Paris, les 16 et 17 juillet 1942, il ne dit rien. En cette mi-juillet, il assiste aux obsèques du Maréchal Franchet d'Espèrey, dans le sud de la France. Il donne une série de conférences où il n'est pas question des juifs.

### **1.10 Jean-Jacques « faux prophète »**

En regard de l'abondance des articles connexes à *L'Action française* rédigés en 1941, l'année 1942 sera peu féconde. L'on peut lire un article de réponse de presse du type des vieilles querelles de plume d'autrefois, concernant Jean-Jacques Rousseau : *Jean-Jacques « faux prophète »*. Charles Maurras y reproche à Henri Guillemin de poursuivre, par-dessus la frontière Franco-suisse, une dispute littéraire qu'il n'avait pas jugée bon d'entamer. Mais « M. Henri Guillemin revient à la charge. Allons-y. »

Guillemin établit que l'aversion de Maurras pour Rousseau est « qu'il apportait Dieu ». Maurras, qui ne supporte pas que l'on parle pour lui, nous l'avons déjà vu, tourne l'argument en ridicule : « Car, ou bien Dante et Bossuet n'apportaient pas Dieu, ou bien j'ai Dante et Bossuet en aversion. » En fait, il le déclare lui-même, Maurras hait Rousseau, pour le

---

<sup>235</sup> Etude et documents : sous la direction de P-A Targieff, *L'antisémitisme de plume*, p : 151.

mal qu'il a fait à la France et au genre humain, pour ce « désordre » que Rousseau a contribué d'établir partout, dans tous les domaines, y compris le religieux.

Pour Maurras, des commentateurs se méprennent en montrant que Les Lumières détestaient Rousseau « parce qu'il avait des principes religieux ». Or, quels principes avait-il, si ce n'est ceux de la Réforme, un Déisme qui ne pouvait que passer pour « une immense diminution de la foi » pour un peuple à l'immense majorité catholique. Rousseau aurait ranimé un sentiment religieux.

Maurras s'en moque bien comme des contradictions que soulève M. Guillemin chez les détracteurs de Rousseau mais non chez Rousseau lui-même. Rousseau s'est montré tour à tour « traditionaliste et révolutionnaire », changeant et suivant la mode : mais ce qui est grave, selon Maurras, en Rousseau, ce ne sont pas ses considérations religieuses, ce sont ses œuvres de philosophie politique, *Le Contrat social* et *Le Discours sur l'inégalité des conditions*.

M. Guillemin cite Maurras, qui a traité Rousseau de « faux prophète » au début de sa carrière, (exactement, en effet, dans un article de 1899) et tous les rousseauistes de « prophètes juifs. » Maurras corrige, il a repris le point, en 1923 et corrigé en « faux prophètes ». Car Rousseau, c'est « le cas-type de l'insurgé contre toutes les hiérarchies. » Et c'est ce que Maurras ne peut souffrir, ce qu'il voit dans les prophètes d'Israël qui « exprimaient contre les pouvoirs réguliers leurs passions, leurs fantaisies, leurs intérêts ou leurs pitoyables raisonnements. Pour Maurras, Rousseau éprouve une « pulsion », assez semblable, étant porté à « tout l'esprit révolutionnaire de l'Orient. »

Deux points viennent après cette démonstration assez courte qui soulignent l'étonnement de Maurras. Comment les français n'ont-ils pas vu le danger que leur faisait courir Rousseau, qui les a conduit par « son trouble génie », « son tour sentimental », « son accent de vertu » à rejeter tout ce qui était stable et durable, pour les mener inexorablement à cette état de faiblesse du pays : « En vérité, au degré où voilà le pays déchu, ce n'est pas le moment de ramener qui que ce soit à l'école de Rousseau ni de réhabiliter celle-ci. »

Le second point d'étonnement tient à l'homme : comment les français peuvent-ils admirer l'auteur des *Confessions*, un personnage comme celui des Confessions ? L'épisode des amours avec Mme de Warens lui est odieux. Est-ce un sacrilège de le dire : en ce cas Maurras offre sa tête à la guillotine de M. Guillemin.

Le texte n'est pas pour surprendre, il reprend l'éternelle démonstration de collusion Judaïsme-Révolution sur lequel Maurras fonde sa doctrine contre-révolutionnaire. S'agit-il, en ce cas, d'un nouvel avatar de « l'antisémitisme d'état » ? Plus neuf, et intéressant, le dégoût qui intervient concernant non pas l'œuvre mais l'homme. Pas de distance, pas la moindre

distinction, la notion de personnage se voyant affirmée pour être aussitôt dissoute dans un tout, l'auteur.

Un grand écrivain doit-il être un « grand homme », avoir, du moins, un fond de vertu à apporter à ses disciples, puisque Rousseau a des Rousseauistes et que le vocabulaire religieux abonde dans la page ? Cette fusion « l'homme et l'œuvre » intéresse au plus haut point notre commentaire en ce qu'elle établit la distance de lui à l'autre comme impossible, selon Maurras.

### **1.11 Le Pain et le Vin**

Un second texte paraît, le 22 avril 1942, qui sera repris en volume aux éditions du Cadran en 1944 : *Le Pain et le Vin*. Le propos parle des économies héroïques qu'il faut faire, sous peine de ne plus avoir de pain et de vin. Or, pour un français, c'est le pire, le français se définissant avant tout et par-dessus tout comme un gros mangeur de pain et un fort buveur de vin. « Ces deux signes réunis ne peuvent tromper, ce sont nos marques naturelles, trouvées de temps immémorial. » Deux choses simples. Simples ? Pour qui n'a jamais semé ou moissonné, pétri et enfourné, jamais taillé, vendangé, foulé, soutiré. Oui, pour ceux-là, choses très simples. Mais, pour Maurras, rien de plus difficile que l'art du pain sinon celui du vin. Il se plaît à nous figurer toutes les étapes de la double transformation, et leur noblesse par le travail accompli et la tradition des gestes ancestraux. « Que de vivantes recettes héréditaires incluses dans la conduite de chaque vin ! » De gestes solidaires, aussi, aucun des deux produits ne pouvant naître sans une chaîne diverse mais unie de travailleurs. Solidaire mais non communiste, chacun y ayant sa place et son savoir, sa règle et son pouvoir : une œuvre collective, en rien collectiviste.

Une autre idée, à laquelle tordre le cou, l'idée qu'autrefois tout était plus simple et que pain et vin tout était commun à tous les hommes. Maurras s'insurge devant l'aberration : c'est du bon et du beau que naissent le désir, s'il n'y a rien, bien sûr, tout est à tout le monde, mais dès que l'informe nature produit un bien, il devient objet de désir et de lutte : les très bons anciens n'existent pas et c'est parce que ces hommes-là n'ont jamais existé que les sociétés ont développé des savoirs, des techniques, des connaissances. « La conquête à main armée naît de la production ouvrière et marchande, bien loin de lui être opposée comme l'ont cru les nigauds du marxisme. Si la nature produisait des biens qui leur fussent communs, les hommes ne se battraient pas entre eux. Est-ce que les loups le font ? C'est que les loups ne peuvent pas se disputer des produits qu'ils ne fabriquent pas. »

La fable communiste a vécu, selon Maurras ; la guerre a démontré que c'est l'industrie qui la nourrit et que, comme elle alimente les champs de bataille, elle ne peut, par conséquent nourrir une population affamée : ni pain ni vin. Quant à ce que mange ou boit l'homme, il mange et boit du travail humain, eau cachetée, mise en bouteille, fruit récolté, venu d'un arbre planté, soigné, greffé : « en mordant la pulpe vous mordez à même la chair et le suc de myriades d'êtres humains. » Une conséquence naît de cette société de produits : plus ils sont rares plus ils sont chers. Plus ils sont chers, plus on les veut ! Une compétition farouche et stupide naît de la possession d'objets de production : « le consommateur qui survient apporte un appétit de plus. Il est redouté, en sus, comme un être de proie et conquérant éventuel. » Celui qui dispose de ces produits n'ouvre sa porte qu'à ceux qui peuvent jouir des mêmes biens. « La défense de ses biens ou leur pillerie, c'est toute l'histoire du monde. » Toute l'histoire ? Non, la moitié : l'autre est dans le même livre, que cet article reprend : commodément puisqu'il est de lui-même, *Mes Idées politiques*.

La guerre vient de ce besoin, mais la concorde aussi, l'amitié aussi ; dès que l'homme comprend qu'il ne peut rien seul, qu'il a besoin de l'autre, il s'ouvre à celui-ci : tel Robinson, qui a besoin de Vendredi et Vendredi de Robinson. Ainsi l'homme peut s'enraciner et s'établir, c'est-à-dire fonder une famille : famille prise au sens latin du terme puisque l'on peut fédérer au noyau biologique la foule des serviteurs et des esclaves. Puisque les vaincus ne seront pas tués, mais asservis, puisque, peu à peu, un bien particulier devient le tout, le pain, le vin, le bien commun, qui construit des villages, des villes, des sociétés complexes, des empires. Le trait est rapide Maurras en convient, « un maigre schéma » qui lui permet cependant d'établir l'essentiel – essentiel ressassé tant de fois – le bien commun doit être défendu par tous : « et le pain n'est pétri et le vin n'est tiré qu'à la condition d'une communauté qui les enveloppe, d'une amitié qui retienne et unisse ses membres et d'un rempart que l'ennemi du dehors n'ait pu démolir. » C'est une loi d'usage et visible dans toute l'histoire : il faut toujours un rempart à un bien précieux sinon il est enlevé. L'homme est bon, Dieu a peut-être mis cela en lui, mais il est aussi méfiant, misanthrope, amer : il est toujours sur la défensive et il faut qu'il le soit : « Telle est ce qu'on peut appeler sa Constitution. Peut-on la réviser ? Je le crois. Mais au parlement des Planètes. »

L'article, condensé de philosophie maurrassienne, insiste sur l'aspect défensif : c'est de cette politique du « rempart, barrière de granit, muraille des cyprès » qu'il entend convaincre. Elle a le mérite d'être pour le moins attentiste, en temps de guerre, comme de dénier tout crédit à une internationale qui n'est qu'une extrapolation fantaisiste, sans fondement historique, au demeurant gouvernée hors du rempart. Choses dites et redites,

prétextes récurrents pour répéter, remettre en avant une pensée qui tient ferme à ce rempart mais qui semble s'y être arrêtée.

Un troisième et dernier article, *Jeunes et Vieux* est paru dans le *Candida* du 18 novembre 1942. Petite somme de sagesse et de recul, il dit à quel point la jeunesse s'indiffère d'enquête sur la jeunesse et combien le propos qui découpe une population selon des tranches d'âge est artificiel, éloigné de la vie, aussi peu authentique que le fait de distribuer en petits paquets cloisonnés les ouvriers et les patrons, les urbains et les ruraux, les industriels et les commerçants. Selon son conseil que faut-il à la jeunesse ? La première évidence, le terrain de jeux, la seconde de bons maîtres et pour couronner le tout, beaucoup de dissemblance : des riches et des pauvres, des malins et d'autres moins, bref des complémentaires. C'est pourquoi il faut dire, aussi à la jeunesse que les gens d'âge ont besoin d'elle, de son appétit et de son allant mais qu'elle a aussi besoin du recours aux anciens : « Plus le jeune homme éprouve une vie ardente et lucide, mieux son instinct lui fait chercher des conseillers qui soient anciens. »

Mais la leçon, agréable de lecture, ne s'arrête pas à cette idée de rencontre féconde et à ce tour de vérité générale : Maurras parle de Maurice Barrès, à vingt ans, qui cherche un conseiller tant il doute du bon chemin à prendre, puis du fait de l'exemple, qui conduit tant de jeunes, jeunes gens et jeunes filles, à devenir parce qu'ils ont vu ou admiré un maître. C'est pourquoi il faut des enseignants qui croient en leur tâche et à qui l'on donne une stabilité, un cadre solide : non pas une opinion événementielle mais une réalité toute pétrie d'histoire et d'expérience : « Chacun donne et reçoit, apporte et emporte à son tour. Comment des mécanismes aussi beaux peuvent-ils être méconnus par l'imagination de quelques pédants ? »

Il semble que Maurras tienne à définir et à expliquer le rôle qu'il a joué auprès de tant de jeunes gens : selon lui, à lire entre les lignes, il n'est pas cette « force d'influence » qu'on lui prête, politique et fortement dialectique, mais un « ancien » selon la tradition grecque du mot, un passeur d'idées et d'aspirations. Ce texte sera repris dans la parution future *Inscriptions sur nos ruines* sorte de legs testamentaire publié en 1949.

Le fond de son propos, un soutien inconditionnel à Pétain, le met de plus en plus en porte-à-faux avec les forces grondantes qui entourent le Maréchal. Il a beau haïr les Allemands, comment se réjouir du débarquement des Alliés en Afrique du Nord ? Alors que Pétain, qui déçoit Darlan, présent en Afrique du nord et mandaté par erreur par Eisenhower, donne les pleins pouvoirs à Laval, Maurras sait bien que ce sont « les boches » qui l'ont emporté à Vichy. Les boches, qui en ont fini avec la mascarade et qui ont envahi la zone libre le 10 novembre. Les contraintes seront les mêmes, tout le territoire sera occupé, l'armée issue de l'armistice devra être dissoute et le pays devra payer une indemnité d'occupation de 500



millions par jour. Comme tous les Français, Maurras apprend, le cœur serré, que refusant de se livrer et se sentant trahie, la flotte s'est sabordée, le 27 novembre, en rade de Toulon.

Ni pain ni vin, ni charbon, ni bois. Quelle ligne tenir en ce pénible, glacial hiver de 1943 ? Pétain n'a plus d'armée, de flotte, les allemands sont partout. Maurras reste convaincu qu'il doit absolument soutenir le Maréchal, qu'il ne pourra éviter la guerre civile qu'à ce prix. Cependant il ne faut pas se tromper d'ennemi : l'ennemi reste allemand, ce qu'il ne peut publier. A présent ses articles sont souvent censurés. Il aurait alors joué d'univocité, aux dires de Pierre Boutang, laissant constamment entendre, sans le dire aussi explicitement, que l'ennemi était allemand.<sup>236</sup>

L'ennemi aurait été vaincu, à Stalingrad. Mais est-ce une bonne nouvelle, pour Maurras, qui redoute les communistes et ce qu'il croit être leur main mise sur les forces de la Résistance ? Les souvenirs de la guerre espagnole l'obsèdent. Pour lui, sur le plan de la ligne de crête de politique interne qu'il entendait mener, l'échec paraît consommé : Joseph Darnand vient de créer la Milice française, contre le communisme. C'est un héros de 1914-1918 et un ancien d'Action française. Maurras écrit, dans *L'Action française* du 2 mars ces lignes édifiantes : « Une troisième affaire est en vue : la Milice. Oh, bonheur pour celle-là ! Les légitimes recommandations ne sont plus à faire. Avec le concours d'une sûre et solide police, nous pouvons frapper d'inhibition toute velléité révolutionnaire et toute tentative d'appuyer les hordes de l'est. Il peut en sortir de grands biens, il n'en sortira aucun mal. »

Les jeunes gens que Darnand embrigade forment une armée qui réprimera toutes les activités « terroristes et subversives ». Des arrestations ont lieu, des scènes de violence, des exactions. Mais l'information, muselée, ne circule pas. Que dirait-il si elle circulait ? On ne sait ce qu'il dit et ce qu'il tait, de plus en plus coupé des réalités exactes du conflit et du pays. Une confidence d'Henri Massis, qui rend visite à Maurras, à Martigues, nous le montre lui confiant « à la barbe des sentinelles » : « Voici réalisé le cauchemar de mon existence. J'ai toujours redouté qu'ils ne viennent en Provence, jusqu'à Martigues. »

Il raconte alors qu'il garde au fond de lui un souvenir de très petite enfance, il revoit ses parents pendant l'invasion de 1870 : « je vois mon père rapporter de la mairie des mauvaises dépêches, et mon père et ma mère, front contre front, les yeux en larmes, suivent sur la carte les progrès de l'invasion, dans un atlas brun que j'appelais « le livre des Prussiens » Ces souvenirs m'ont obsédé... Ils sont les seules tristesses de ma petite enfance... Ce coin est bien le seul qui fût voilé d'un crêpe qui a pesé sur toute ma vie. » Cet aveu,

---

<sup>236</sup> Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 606.

certainement de grande importance, comme tout ce qui touche à son père, montre son sentiment de tristesse et d'échec, plus grand que jamais : les casques à pointe sont arrivés jusqu'à Martigues. La vieille Bastide a même été réquisitionnée par les Allemands.

L'hiver 1943 est difficile, les nouvelles accablantes. Le pays est exsangue, les Allemands partout. La peur est omniprésente, et la faim, dans les interminables files qui usent la patience et la force des gens. L'*Action française* se vend mal. Comme le journal n'est pas un organe de presse dûment agréé, le papier manque. Le journal ne survit, en réalité, que des dons généreux de quelques abonnés, mais l'argent manque, autant que le papier. Les amis sont partis ou morts, comme Daudet, en 1942, Maurras est de plus en plus isolé, amicalement et politiquement. Il s'est définitivement séparé des collaborationnistes, il n'a jamais admis que son ancien rédacteur, Robert Brasillach, ait pu aller à Paris, pour éditer *Je suis partout* en 1942, en zone encore occupée, sous censure allemande. La rupture sera définitive, comme avec Rebatet, qui a publié *Les Décombres* chez Denoël et a eu, à Paris, un beau succès de librairie. Vacillant, sourd, vieilli, surtout depuis la défaite, c'est ainsi qu'il apparaît à chacun. Pire encore, on ne l'écoute plus. Lorsqu'il veut s'en prendre à ceux qui le dénigrent, comme dans « La Tarasconade des doriotistes en chemise bleue » l'article est censuré.<sup>237</sup>

Maurras donne une conférence à Pau, le 4 avril, et soudain, il tombe. Il est victime d'un accident vasculaire cérébral, on le tient pour perdu et lui donne l'extrême-onction. Il a soixante-quinze ans. Contre toute attente, il se remet doucement. On le transporte finalement à Lyon, dans une clinique. C'est alors qu'il compose le poème *A son corps* figurant l'épisode par la notation de lieu : Pau, Lyon, 1943.

### 1.12 A son corps

Ce poème reprend la thématique de l'offrande à soi-même, le propos en 3<sup>ème</sup> personne du singulier et la vision fantomatique et extatique de l'esprit à distance, contemplant le corps. De nature plus littéraire que le précédent, qui d'ailleurs le suivra dans l'ordre donné dans *La Balance intérieure*, il est précédé de plusieurs entêtes. Tout d'abord, une notation de genre, il s'agit d'un « Sonnet cartésien », puis une dédicace, « Au Docteur Larrieu » qui le soigna à Lyon, enfin deux citations de référence, l'une du Phédon (XXXVIII), l'autre de Lucrèce (III, 614), ces deux citations reprenant la même métaphore, celle du corps, enveloppe charnelle et

---

<sup>237</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 442.

vêtement à déposer un jour. Maurras parle donc à son corps, avec l'affection que l'on porte à un vieux vêtement qui nous est cher :

« Cher vêtement qu'il faut que je dépose  
Pour ton usure et pour ta vétusté »

La vieillesse a touché l'enveloppe, l'enveloppe seule, et cet abandon n'est pas sans faire sourire l'âme, un peu surprise de sa nudité. Il faut déposer le fardeau pour s'alléger et aller « Remontant vers le trône des Causes ». Une question, également amusée : L'âme est-elle étroitement liée à la chair, comme le prétendent « de grands docteurs » ? L'esprit sera-t-il diminué sans son « pauvre corps » ?

Après les deux quatrains, sans réelle tristesse et le moindre effroi, le ton restant celui d'une conversation amicale, polie et sans enjeu réel, le corps sera, de fait abandonné, il ne peut en être autrement : l'ensevelissement ne concerne que lui. Mais c'est l'idée d'un sommeil qui se fait jour, sommeil au demeurant provisoire :

« - Mon pauvre corps, qui ne peut sous la lame  
Rien que dormir (en espérant ton tour  
De t'envoler sur mes ailes de flamme), »

L'idée du passage, du corps endormi attendant la renaissance, et la mise en exergue de son impuissance, s'opposent à un mouvement non latéral mais vertical, un essor certain, dont le moment reste à déterminer. La présence significative de la parenthèse, idée secondaire à une première idée, confirme la mise en délibéré de ce corps en attente. La réincarnation, après cette pénitence, s'offre comme une promesse, figurée par l'essor, l'envol des ailes de feu de ce phénix spirituel :

« Veuille le Dieu décerner de longs jours  
De solitude aux gloires de cette âme  
Qui ne sera que jeunesse et qu'amour. »

Le dernier tercet résonne comme une prière. La supplique tient à l'impératif de souhait, vouloir au subjonctif, qui s'adresse non pas à Dieu mais au Dieu qui l'entendra. Lequel ? Le texte demeure incertain, mais toute la mystique chrétienne est reprise dans cette vision d'épuration, de longs jours de solitude et d'ascèse permettant enfin d'accéder à l'état bienheureux : « qui ne sera que jeunesse et qu'amour. »

Poème de 1943, né d'une alerte grave au cours de laquelle Charles Maurras a reçu les derniers sacrements, ce sonnet cartésien prétend au raisonnable. Une certaine passivité, un peu

de résignation surprennent, avant qu'un désir de jeunesse et d'amour ne renaisse, comme renaîtra cet esprit épuisé. Pour cette renaissance il faut néanmoins accepter de quitter la dépouille pesante. Il est évident qu'avant ce sonnet rien ne permettait d'entrevoir une aussi radicale mutation. La mystique, très forte, de la résurrection de la chair l'emporte, sans que nous puissions trouver la moindre allusion à la transcendance païenne d'une Nature divinisée. Un corps abandonné jusqu'au jugement dernier, une âme restaurée dans sa force première, il semble que le vieil agnostique soit sur le chemin de la rédemption.

Son corps se remet pourtant. Et il n'entend pas en rester là, ce dont témoigne assurément la présence du poème *A Soi-même* à la suite de ce sonnet dans *La Balance intérieure*. Aura-t-il encore la force de combattre, et combien de temps ? Pour quel combat ? On parle de lourdes batailles, de combats sanglants, hors du pays, dans le pays. On ne sait pas grand-chose, en vérité.

A peine remis, avec le courage d'une raison de vivre, Maurras reprendra le chemin du marbre. Ces articles du printemps 1943 seront durs, inflexibles envers les communistes qu'il charge de tous les maux du pays. Cependant, délassément ou nécessité, - il n'a rien fait paraître durant son hospitalisation - il publie dans *L'Action française* des 24-25 et 27 avril un long article de critique littéraire, qui lui permet de retrouver, après Mistral et Dante, le « Poète de La France », Ronsard.

### 1.13 La Politique de Ronsard

Un titre évidemment polémique, dont Maurras ne s'explique pas tout de suite : il s'agit pour lui, mais est-ce vraiment le propos, de donner un satisfecit à « un vieil ami », Henri Longnon, qui a publié deux chapitres de *Ronsard, poète de la France* dans *La Revue universelle*.<sup>238</sup> Deux chapitres lus avec délices. Mais quand Maurras les a-t-il lus ? Henri Longnon, un ami de Maurras et proche d'Action française était un spécialiste de Ronsard, sur lequel il avait écrit une thèse en 1904. Les chapitres en question ont été publiés dans une étude sur *Pierre de Ronsard et La Réforme* parue en 1923. Maurras, épuisé par la maladie n'a-t-il pas eu le temps d'écrire pour l'actualité ? A-t-il fait cet écrit depuis la clinique où il a passé près d'un mois ? Ou le texte a-t-il un autre but que de commenter un écrit vieux de vingt années ?

---

<sup>238</sup> Henri Longnon, *Pierre de Ronsard et la Réforme*, Revue *La Revue universelle*, tome XV, n°14, 15 octobre 1923.

Tout d'abord, Longnon voit chez Ronsard non le poète de l'amour mais celui de la vision politique : ainsi, selon Longnon, Ronsard quitte sa retraite des champs pour s'alarmer du danger couru par La France « assassinée et démembrée » au bord des guerres civiles que furent les guerres de Religion. Dès 1560, Pierre de Ronsard prend la plume pour dire l'insuffisance des soutiens que rencontrent la foi et l'église contre l'hérésie. Et il dénonce hardiment l'absence de combattants dans les rangs des intellectuels catholiques : « ce n'est plus par les armes mais PAR RAISONS, par VIVES RAISONS, qu'il faut répondre à l'adversaire. Ainsi avait-il écrit, dès 1560, dans *L'Elégie à des Autels* :

« Ainsi que l'ennemi par livres a séduit  
Le peuple dévoyé qui faussement le suit  
Il faut, en disputant, par livres lui répondre  
Par livres l'assaillir, par livres lui répondre. »

Car la propagande protestante se faisait, par charretées de pamphlets, de libels, et les catholiques, assaillis, ne répondaient pas : « Las ! » s'exclamait Ronsard. »

Et Maurras de reprendre soudain le propos, à son compte : il pensait bien la même chose, avec la même affliction, en 1897, lors de l'Affaire Dreyfus. Une juste cause n'était pas bien défendue faute de voix pour parler juste et fort : « C'est aux Dreyfusiens, c'est au Dreyfusianisme, c'est à l'école des Droits de l'homme qu'il faut nous attaquer, répétaient les futurs fondateurs de l'Action française. Barrès le disait, presque seul, avec le même sentiment d'inanité que Ronsard :

« Et personne ne prend  
La plume et par écrit notre loi ne défend. »

Longnon affirme que, fort heureusement, Pierre de Ronsard prit sur lui de réparer cette faiblesse et qu'il entreprit de répondre avec les deux *Discours des misères de ce temps*, *La Remontrance au peuple*, *la Réponse aux injures et calomnies de je ne sais quels prédicants et ministres de Genève*. C'est-à-dire, pour Maurras, « les chefs d'œuvre en notre langue du tocsin patriotique. » Or le poète compromet pour cela sa paix, sa sécurité, et son prestige ; mais « l'idée qu'il se faisait de « La Poésie » et de « La Mission du poète » l'y entraînaient. Ronsard, nourri d'Homère et de Pindare, était le continuateur de leur art « comme de leur « vertu ». »

Après cette entrée en lice, les catholiques avaient repris courage... Tout comme avaient repris courage les bons Français blessés par le silence honteux de la presse, pendant l'affaire Dreyfus, et qui trouvaient enfin des hérauts tels que Barrès, Spronck, les fondateurs

de la Ligue de la Patrie française et d'autres « les futurs fondateurs de l'Action française, Amouretti, Vaugois, Pujo, moi-même. » Ronsard est de point en point admirable, par la force de ses vers et « un admirable accent de piété pour la terre de France. » Il combat l'opposition, qui naît de La Réforme, entre le peuple et le roi, professant cette vérité première dans ce vers, « un grand mot » : « Peuples et Rois ne sont qu'un même corps. »

Une vision de tête et de corps, d'ensemble biologique où l'un ne peut vivre sans l'autre, selon Maurras qui est bien de l'avis de Longnon sur ce point. Longnon ajoute que Ronsard condamne la Réforme car elle apporte le désordre et la guerre, et qu'il combat, en fait, l'idée de « l'Opinion », qui juge tout, condamne tout, se permet d'affirmer ce qu'elle ignore et de juger sans savoir : « Opinion », née, selon Ronsard, de « Dame Présomption », mise en nourrisse chez « cuider » (croire) :

« Et fut mise à l'école  
D'orgueil, de Fantaisie, et de Jeunesse Folle. »

On ne saurait mieux dire. Poursuivant le discours, Longnon souligne la parenté qui existe entre la vision de Ronsard et celle de Platon, pour lequel toute opinion n'est qu'un leurre, reposant sur « la possibilité, le vraisemblable, la supposition » en opposition à la « Science, seule expression de l'immuable vérité. » Enfin Longnon souligne que l'on a fait cent fois un reproche de paganisme à Ronsard et à la Renaissance, mais que c'est cependant ce poète « païen » qui vola au secours de la foi. Ce Ronsard politique n'est cependant pas un courtisan, il attend un roi sage, mesuré, qui sache être juste et retenir sa main, et il met tout son espoir dans l'avènement d'Henri de Bourbon, Henri de Navarre, le duc de Vendôme dont il était vassal et qu'il connaissait, « de tout enfant » :

« Rien n'est meilleur, rien plus doux que ce roi ;  
Rien plus humain, rien n'est de plus affable  
Ce n'est qu'amour, il n'est rien de semblable ! »

Ronsard rêve de finir ses jours sous un tel règne, qui permettrait enfin d'être « trop pleins d'heur. » Et Maurras n'a pas une autre pensée, ce qui prouve que : « Ronsard avait bien raison : les Poètes (non pas tous ! Les grands seulement) sont Prophètes de La Vérité. » On sait que Ronsard est « Le Poète de Maurras », mais à ce point, on en sourit.

Nous ne pouvons que rester surpris, par cette lecture, et tout ce qu'elle contient de parentés évidentes, presque grossières, filées entre Maurras et Ronsard, comme si de rien n'était, par le truchement, tout de même un peu réchauffé, de ce bon Longnon. Le grand poète, sourd de surcroît, serviteur d'un peuple en train de se fourvoyer, du fait du même et

éternel ennemi protestant, la nécessité du combat de plume, le terrible coût de cet engagement, les effets heureux sur son camp, la France, sauvée d'un péril. L'on trouve tout cela et plus encore, le paganisme esthétique, qui n'est pas en contradiction de la foi, le désir d'une monarchie juste, tout y est, c'est à se demander si M. Longnon ne s'est pas trompé de poète, d'époque et de vers pour rédiger ses deux articles. Ce texte sera intégré au recueil posthume *Critique et Vérité* composé par Pierre Varillon et édité en 1964.

Charles Maurras est décoré, le 8 mai 1943 de l'ordre de la Francisque, petit insigne qu'il arborera avec fierté ou provocation au revers de son veston lors de son procès. Il reprend sa campagne de presse, toujours en faveur du Maréchal, toujours inconditionnelle. Il vit dans une ville résistante, martyrisée par une répression féroce. Il ne voit comme il n'entend rien. Jamais le mot cruel de Gide à son endroit n'a été aussi vrai.

Il donne en outre à paraître, dans *Candide* quelques articles de critique ou de considérations générales, *L'Apologue sous un figuier*, le 29 septembre, qui décrit les fruits, tous les fruits que l'on peut retirer des dons répandus de la douceur méditerranéenne. Le discours sera intégré, en 1947, dans *Inscriptions sur nos ruines* sous le titre de *La Figue-palme*. Il donne encore, le 3 novembre 1943, *Les Humanités vivantes*, qui chantent la gloire du latin et la perte structurelle irrémédiable de ne pas disposer de cet entraînement fécond à la réflexion, à la disposition des mots et à la réappropriation lente et raisonnée d'une culture ancienne, culture véritable, séparant celui qui en dispose de celui qui pallie, souvent piteusement, le manque d'un tel trésor.

Un propos bien connu, déjà lu tout au fil des articles qui stigmatisaient une éducation nationale abêtissante et insuffisante. La Revue *Candide*, qui offre des témoignages critiques et artistiques, ne manque pas d'argent. Elle compte quelques plumes de droite et célébrités du monde du théâtre, comme Sacha Guitry. Elle permet à Maurras de garder un contact avec Paris, qu'il souhaite tout intellectuel, dépourvu de politique, ce qui n'est pas sans interroger, lorsque l'on connaît le poids de la censure pendant l'Occupation.

Tout ce mouvement de publication semble avoir pour but de publier deux volumes, l'un de critique littéraire, *Poésie et Vérité*, l'autre de considérations particulières, philosophiques et politiques, en une somme de vulgarisation de la pensée maurrassienne tournée vers la jeunesse et l'idée de la transmission, *Inscriptions sur nos ruines*. Les événements, qui vont se précipiter, ne permettront pas de venir à bout de l'ensemble de l'entreprise.

Cependant un autre mouvement s'amorce, un retour, sinon à la poésie du moins à la datation des moments privilégiés, particuliers qui donneront lieu à des pièces poétiques

dûment répertoriées : *A son corps*, en avril 1943 et *Coin du feu de Provence*, en novembre 1943, *Le rêve de Pan*, en décembre-janvier 1943-1944. Il date également *Le bien et le Mal* de janvier 1944 et *Les Merlons du mur de Martigues*, de février 1944. Ces poèmes reflètent tous une nostalgie, le temps des bonheurs perdus, l'idée de cette Antiquité, moment béni des Dieux. Nous les étudierons plus avant dans *La Balance intérieure*, mais ils semblent, au moment établi de leur composition, en flagrant décalage avec la lourdeur impardonnable du présent.

C'est en ce même mois de novembre 1943 que Maurras aurait écrit l'Avant-propos de *Poésie et Vérité*, ayant en tête une nouvelle compilation d'articles dont certains plus récents comme *Jean-Jacques faux prophète*, *Entre Bainville et Baudelaire*, *La bénédiction de Musset...* Le recueil doit paraître en 1944, chez H. Lardanchet, le libraire-éditeur de Maurras à Lyon. Maurras semble se rapprocher, mais ne l'a-t-il pas toujours fait en temps de crise, du propos littéraire et de la poésie, l'autre passion de sa vie.

Le recueil semble né du vif besoin de revenir à un propos plus littéraire, projet que l'on sent en germe depuis 1941 et la réapparition d'articles critiques qui ne soient pas les pures copies de feuilles antérieures.

Il est également à souligner que Maurras ne peut et ne veut publier à Paris, sous censure allemande, qu'il est séparé de fait de son amie « Chardon », et que la confiance qu'il peut avoir en sa secrétaire, Jacqueline Gibert, a été quelque peu mise à mal par le mélange incertain de *Sans la muraille des cyprès*. Le problème économique se pose également. Maurras est d'une fierté à la Cyrano de Bergerac, mais il dépend de dons pour pouvoir tirer *L'Action française* et les temps sont durs. Il est à noter à son crédit qu'il verse ses droits d'auteur à une association pour les prisonniers de Guerre. Jacques, le fils de son frère est de ceux-là. Il le restera durant cinq ans.

Le combat journalistique est furieux : la presse clandestine attaque d'autant plus fermement que la peur cède ou change de camp. Depuis que *Le Progrès* a décidé de se « saborder » en novembre 1942, quand la zone libre a été annexée, des presses clandestines publient, malgré le danger et la pénurie de papier.

De son côté, Maurras se perd en diatribes furieuses, aussi violentes, semble-t-il, que sa peur. Il se pense assurément menacé et n'a plus de répit contre ceux qu'il accuse de tuer tout espoir de paix. Perdu, peut-être diminué depuis l'accident vasculaire de Pau, « il reprend la



propagande d'Henriot, il feint de ne voir dans le maquis qu'un ramassis de voyous et de bandits appartenant à la pègre internationale ». <sup>239</sup>

Ainsi écrit-il, le 27 septembre 1943 : « Je reprends la proposition : puisqu'on tient en gage quelques uns des chefs du mouvement communiste auxquels nous devons ces homicides éhontés, pourquoi ne pas faire un tri parmi eux et ne pas passer par les armes les plus hauts gradés en attendant que les coupables directs enfin saisis soient châtiés. » Les pages se font nombreuses, d'une violence souvent insupportable. C'est à croire qu'il ne perçoit rien des signes qui l'entourent.

### 1.14 Poésie et Vérité

C'est au début de 1944 que paraît le *Poésie et Vérité* de Charles Maurras. Le volume de 304 pages, édité par H. Lardanchet, a été tiré à 700 exemplaires. La parution est donc assez confidentielle et destinée à un public choisi, d'autant que le contenu figure sur la page de couverture et indique la présence du discours de réception de Charles Maurras à l'Académie française. Le lectorat sera donc déférent, curieux de « son » homme de lettres, lequel choisit une veine personnelle, le « moi » et un ton légèrement professoral, un peu sentencieux, ce qui est naturel à l'homme d'expérience qui détient « La Vérité ».

#### *Avant-propos*

« *Poésie et Vérité*, non, ce titre n'est pas de moi, il n'est pas non plus de Goethe, il appartient aux premiers traducteurs de ses Mémoires. » Un ton affirmatif, une première dénégation d'un emprunt hasardeux, peut-être ironique, mais nous ignorons si Maurras savait que Paul Eluard avait fait paraître un recueil de poèmes, *Poésie et Vérité*, en 1942. L'œuvre d'Eluard, publiée à Paris, de façon semi-clandestine, sans visa de censure était alors peu connue, de même que le fameux poème *Liberté* qui sera bientôt parachuté sur les contrées occupées par la RAF. Maurras n'y fait cependant pas la moindre allusion.

Maurras parle en termes généraux de la nécessité pour l'intelligence de chercher le Vrai : ce n'est que lorsqu'elle l'a trouvé qu'elle peut se mettre au travail et ouvrir ses ailes. L'esprit prend alors cette hauteur nécessaire à son essor, il peut « embrasser » la complexité des choses au lieu de s'y cogner sans cesse : « Comprendre ! Donc, tenir la cause et la raison. Donc, savoir et sentir, dans tous leurs délices, la loi, la fin, le mouvement, la vie de ce que

---

<sup>239</sup> Appréciation relevée par Géo London : audience du 24 janvier 1945, réquisitoire préalable du Procès Maurras, Ed. Bonnefon, Lyon, 1945, p : 21.

l'on vient d'explorer et de définir. » A cet élan de plaisir intellectuel, presque spirituel, Maurras donne le nom de Poésie. Il ne s'agit pas seulement de vers, de poèmes, bien que la raison réponde à une demande sur ce qu'est la poésie « c'est ce qui est en vers. » C'est, plutôt, ce qui est en « rythme », pour Maurras, ce qui permet de concevoir ce mouvement ascendant et de le trouver dans des matières parfois exemptes, et parfois non, de rythme, comme des ouvrages de critique ou de philosophie.

Après ce préambule, qui permet de saisir la conception globalisante de l'écriture qui est celle de Maurras, un paragraphe nous décrit les articles du volume, indiquant leur importance, le souci de mieux cerner des écrivains au demeurant disparates, de connaître des détails qui permettent de se passionner pour des personnages dont il ne reste que les écrits : « Tout cela remue plus et mieux que des cendres tièdes ou chaudes. C'est le feu qui jaillit du mouvement perpétuel de l'esprit humain, dont l'office n'est pas seulement d'animer les corps ». Et, de cette compréhension passionnée, naît l'envie d'autres engagements.

Une conclusion rapide, fait état des moments divers de l'écriture des onze chapitres de *Poésie et Vérité*. Mais la continuité du propos tient, d'après son auteur, à la justesse permanente de l'analyse : « Ces trois cents pages, accusant la même vérité, récusent les mêmes erreurs. » Comment mieux dire que l'on a raison ? Puis Maurras fait état de ce qui intéresse, au fond, le cœur et le théâtre des sentiments, la raison et son cheminement, tout ce qui nous renvoie à ce que nous cherchons en nous, un être essentiel qu'il nous faut comprendre.

Onze chapitres, dont il a pensé que, « tels quels, ils pouvaient convenir à un public que la vie de l'esprit intéresse encore, malgré cet atroce malheur des temps, qui, je peux le dire, demeure le souci majeur de l'auteur et même du livre, car enfin, c'est dans un constant rapport à « l'heur ou au malheur » des hommes de France que tout est présenté, classé, jugé, blâmé ou glorifié par ici ! » Une conclusion qui fait du volume une œuvre de critique politique indirecte, puisque des éléments de l'écriture poétique Maurras fait le matériau de vérités ou d'erreurs politiques, qui conduiront à la décadence ou au renouveau.

Le volume est en effet formé d'une compilation unissant des textes critiques nouveaux auxquels se mêlent des textes plus anciens :

Jean-Jacques, faux-prophète, 1942 : article de réponse à un essai critique  
André Chénier, 1939 : essai de critique littéraire  
L'Esprit de Maurice de Guérin, 1925 - Préface  
Anatole France et Racine, 1925 : essai de critique littéraire  
Raoul Ponchon, 1927- Préface  
Entre Bainville et Baudelaire, 1941 : article de critique politico-littéraire

Joseph d'Arbaud poète de Camargue, 1926 : préface et essai critique  
Le Conseil de Dante, 1913 - Préface  
Dante et Mistral, 1941 : article de présentation critique  
La Bénédiction de Musset, 1938 : article de réponse à un essai critique  
Le discours de réception de Charles Maurras à L'Académie Française

A l'exception du *Conseil de Dante*, de 1913, texte fondateur, les articles sont tous contemporains ou postérieurs à la parution de *La Musique intérieure*. Tous mettent en scène Maurras lecteur, qui analyse toujours à la première personne, qu'il soit le lecteur direct du poète ou le lecteur plus distant d'une œuvre amicale, qu'il préface, ou faussement usurpatrice de ses avis critiques, voire ennemie, qu'il foudroie. Tous les articles reprennent les clés de la vision littéraire de Maurras, clés esthétiques et politiques mêlées, en y incluant plus fortement une vision biographique rapide et synthétique à l'extrême de « L'Homme » poète, plutôt que l'étude de la qualité intrinsèque de sa production poétique, si ce n'est pour Chénier, qu'il révère depuis toujours.

Une extrapolation rapide permet ainsi d'entrevoir des écrivains dévoyés, dépravés, pervers – Rousseau, George Sand, ou rongés par l'alcool – Musset et Baudelaire – en opposition à des maîtres forts et purs, parfois sauvés de leurs faiblesses par la force de leur mission poétique (Racine) ou par leur valeur d'exemple politique, (Chénier). La vérité à laquelle prétend l'ensemble de l'étude serait donc contenue dans le discours de réception de Maurras à L'Académie française, la poésie n'est pas seulement un chant et une grâce mais une grâce à répandre parmi d'autres grâces, la paix, l'harmonie sociale, que seul le champ politique permet d'atteindre. Toute forme de « Romantisme » individualiste serait donc, en poésie, une perversion de la mission première, améliorer l'amère condition humaine, par la joie sensible, fût-elle éphémère, d'une émotion poétique partagée, ou, plus durable, par la reconstitution d'une énergie fédératrice dont la symbiose poète-lecteur est à la fois la preuve et l'élan.

L'ensemble trouve une ligne de cohérence dans l'écriture de Maurras, qui ne change guère, en vérité, et use constamment du même déploiement rhétorique : un contre-exemple, une mise en situation, un exposé et un déroulé argumentatif qui part de l'exemple pour construire un cadre général. Quelques nuances cependant se font jour, la présence plus sensible d'éléments autobiographiques, un besoin de scénariser le propos en le cadrant par un lieu symbolique (le figuier – le mur grec – le jardin des cyprès...) et la forte présence sémantique d'éléments d'autorité directe « il faut que », venus remplacer les formes interrogatives multiples communément employées dans les textes critiques antérieurs à 1925. Conscient de sa force démonstrative, Maurras se contente d'affirmer ce qu'il dit. Enfin, il est

sensible que l'auteur tient à son grand âge, qu'il met en avant comme la garantie de sa sagesse.

De façon annexe, il est intéressant de trouver, sur le site internet *Maurras.net* un autre texte que les éditeurs du site – Les Amis de la Maison du Chemin de Paradis – datent de 1944. Il s'agit d'un texte de préface « à l'ouvrage de M. Maurice Brun, *Gourmandugi, Réflexions et souvenirs d'un gourmand provençal*, qui sera tiré à 1000 exemplaires et publié par l'auteur en 1949. Au premier abord, ce texte, qui met en scène un Maurras jeune journaliste qui mange bien mal, semble tout pétri d'une veine de confiance et d'un amour gustatif pour sa Provence, acquis au fil du temps et de repas rapides, pris au guichet des gares.

Mais, passant de l'anecdote à cet essentiel autour duquel il butine sans cesse, Maurras explique encore et toujours à quel point le schéma gastronomique suit le principe des traditions, combien le goût de la table, lié au goût de l'enfance et de la famille nous lie à ces traditions bues avec le lait que nous portons en nous et avec nous. Pourquoi, dès lors refuser leur message ? Il n'est de bonheur possible que dans l'éclosion de ces mille terroirs, facilitée par une main ferme mais douce, celle d'un vrai « chef » : « Mais cela n'est possible sans un Etat français. Cet Etat veut un chef, et ce chef, en pays de France, ne sera qu'un fauteuil inerte ou oppressif, disputé par les compétitions s'il a le malheur d'être livré au régime électif. Il faut que le Chef de l'Etat soit héréditaire », monarque éclairé, qui ne peut que sombrer dans « le bonapartisme le plus débile », s'il ne s'appuie du recours « des petites villes, nombreuses, actives, instruites, savantes même » et « des provinces puissantes ».

Une amorce, factuelle, contingente et anecdotique, un corps de textes où la confiance privée devient peu à peu considération générale, puis une argumentation finale, politique, où le nombre des « il faut que » laisse moins de place au conseil qu'au commandement. Démarche devenue permanente et qui s'appelle assurément « faire flèche de tout bois ». Faut-il voir dans cette écriture autoritaire, qui exclut les autres même au titre stylistique de l'interrogation, de la prétention, du pseudo-doute, une preuve de cet enfermement auquel Maurras semble céder ? Michel Déon, devenu son secrétaire, le montre âgé, sourd, tenant mal sur ses jambes et refusant de s'appuyer sur lui. Déon déclare aussi qu'il n'a pas le recul nécessaire pour faire face à une information largement sujette à caution.<sup>240</sup>

Une vague d'arrestation a eu lieu, en mars 1944, tentant de décapiter les MUR – Mouvements Unis de la Résistance – menée par la Gestapo de Werner Knab, August Moritz et Klaus Barbie. Ils sont secondés par le chef de la Milice, Paul Touvier. A la prison du Fort

---

<sup>240</sup> Michel Déon, *Mes Arches de Noé*, op. cit.

de Montluc, plus de 7000 personnes ont été enfermées. 2000 personnes sont mortes, à Lyon et dans la banlieue. La ville est partagée entre la peur et la révolte. Maurras, décidément sourd, ne le sent-il pas ? Plongé dans un aveuglement étrange, il poursuit ses menaces et appels à la plus sanglante riposte.

### 1.15 L'enfermement

Après le bombardement allié du quartier Jean Macé, le 26 mai 1944, il s'enferme dans un système qui unit dans l'infamie la résistance « gaullo-communiste » et les bombardements des alliés, qu'il juge criminels. Il insiste, lors du débarquement du 6 juin, sur Brest et Caen, deux villes détruites, il enrage contre les trains qui déraillent, demande des peines de mort exemplaires, excuse les exécutions en représailles, les opérations allemandes contre les maquis. Un rapide aperçu suffit à montrer la vindicte furieuse, qui culmine dans une flambée antisémite insupportable : ainsi relèverons-nous l'éditorial du 2 février, « Menaces juives » : « Le rôle joué par la Juiverie des deux mondes entre Moscou, Londres et New York doit être observé de plus près que jamais. C'est par elle que tient la paradoxale alliance de l'Amérique, de l'Angleterre et des Soviets. »

Il est d'autres articles, nombreux et graves, qui figurent aux minutes du procès, minutes précieuses car ces textes de *L'Action française* de 1943 et 1944 demeurent difficiles à trouver et ne sont pas encore mis en ligne dans le site d'archivage de la BNF, Gallica, ou sur d'autres pages du Web. Toutes ces lignes, signées, pleines de haine, seront versées à charge lors de son procès, preuves accablantes qu'il semble lui-même se plaire à entasser. Allant plus loin que toute cause ne le permet, Charles Maurras appelle à étendre les châtiments sur les familles des gaullistes, si l'on ne peut en prendre les fils, à exécuter les otages qu'il confond avec les coupables, transporté par une haine de camp qui n'a rien à envier à celle des auteurs des exécutions sommaires qui l'entourent.

Cette attitude enragée aurait des explications que les biographes de Maurras, Giocanti et Boutang, versent au dossier des circonstances atténuantes. Le premier problème serait d'ordre médical. En raison non seulement de son âge et de sa surdité mais également de la commotion cérébrale de 1943, Maurras serait diminué intellectuellement, ce dont il n'a pas conscience : il sait l'usure de son corps, il l'évoque tristement dans *A son corps*, mais il ne mesure pas l'affaiblissement de son esprit : « Cependant il ne voit pas que son esprit même,

bouleversé par la défaite de 1940, a subi une diminution, en accélérant les marques de la vieillesse. »<sup>241</sup>

Maurras sera cependant d'une précision et d'une acuité remarquable tout au long de son procès dont il tiendra à assurer la défense avec ses avocats. Il poursuivra jusqu'à l'extrême limite de ses forces son œuvre littéraire, écrivant sans cesse, et donnera dans *La Balance intérieure* des poèmes datés de 1944 et 1945 qui n'ont rien à envier à ceux de *La Musique intérieure*. Il est vrai que l'éternel problème de leur datation-parution demeure.

Sans qu'il semble admissible de parler d'un radotage sénile, peut-être est-il néanmoins enfermé des idées, qu'il réédite sans cesse et sur lesquelles il revient toujours. Il paraît figé dans l'attitude qui a toujours été la sienne, l'attaque violente, par plume, de l'ennemi, violence d'autant plus grande que les siens sont atteints. De nombreuses morts jalonnent ces semaines noires, amis ou inconnus exécutés « par les terroristes ».

Une seconde mise en perspective nous est proposée : durant l'année 1944, « Maurras délire, parfois avec un accent paranoïaque, en dévoilant l'irrationnelle xénophobie qu'abritait la théorie de l'antisémitisme d'état, la construction prétendue rationnelle, mais contradictoire avec ses intentions : le même homme s'obstine dans l'obscur passion française et européenne après avoir écrit en 1939 que « l'antisémitisme est un mal » s'il conduit aux persécutions. »<sup>242</sup>

Il est vrai qu'il reçoit des nouvelles qui peuvent le pousser à cette peur violente qu'est la paranoïa : le 28 juin, Philippe Henriot, l'un des chefs de la Milice, secrétaire d'état à l'information et à la propagande, est abattu. Est-ce en représailles de l'assassinat de Jean Zay, le 20 juin ? L'ancien ministre de l'éducation nationale de Léon Blum a été abattu par la Milice lors d'un transfert de prison d'une rafale de mitrailleuse dans le dos. Cycle infernal, Georges Mandel, l'ancien chef de cabinet de Clemenceau, est abattu à son tour par la Milice, le 7 juillet. En dépit du risque, Maurras écrit dans *L'Action française* du 21 juillet 1944 un article sur Mandel, où il témoigne une certaine sympathie pour cet adversaire politique qui « se montra le gardien jaloux des bonnes mœurs parlementaires, de la vertu et de l'honneur républicain. »

Il est clair qu'il ne peut en dire plus sous peine d'encourir à son tour les foudres de la Milice, que le débarquement allié et la chute de Mussolini ont rendue incontrôlable. Elle parade, dans les locaux abandonnés par *Le Progrès*, dont le hall a été transformé en salle de propagande. Hors de ce contexte, il est néanmoins difficile de comprendre vraiment. Le 27

---

<sup>241</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 443.

<sup>242</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 448-449.

juillet 1944, la Gestapo a fusillé cinq otages dont les corps sont exposés, Place Bellecour. Dès qu'il sait la nouvelle, Maurras s'y rend, en voiture, avec Michel Déon.

Il écarte de sa canne la foule navrée, et avance seul, au mépris de l'allemand qui relève le canon de son arme. Le vieil homme se décoiffe et reste là, immobile, au garde-à-vous « tout prêt des cadavres dont le sang caillait. » Michel Déon lui prend enfin le coude, Maurras se recoiffe et ils s'en vont, à petits pas. On le voit ainsi rendre hommage aux jeunes fusillés français sous le nez des forces d'occupation, geste paradoxal qu'il justifie par un refus catégorique de voir les allemands s'immiscer dans les affaires de la politique intérieure française. Le même soir, à l'imprimerie, il refusera de publier le communiqué mensonger envoyé par la Kommandantur.<sup>243</sup>

Le climat est devenu un véritable climat de terreur : Maurras le dénonce, dans son article du 12 août, qui fait suite à l'exécution du préfet de l'Isère, plein de zèle dans la déportation des enfants juifs, et heureusement contré dans ses entreprises par la population des « Justes » de l'Isère : « Il faut que la répression soit régulière et ressemble le moins possible à une guerre civile où puissent se donner carrière les passions des particuliers, où les vengeances succèderaient aux vengeances. » La situation n'en est plus là : délation, dénonciation, appels au meurtre, dans la presse collaborationniste et communiste : « Maurras y est mis en cause, dénoncé comme un traître et menacé de mort, parce qu'il aurait inventé Vichy en saluant l'écrasement de la République. »<sup>244</sup>

Il est facile de penser qu'il a peur, seul dans la petite villa de la rue Francklin, dans cette ville de Lyon qui n'est assurément pas la plus propice à l'abriter. A-t-on appris, à Lyon, le massacre horrible d'Oradour-sur-Glane, perpétré le 10 juin ? On sait assurément comment fut conduit l'anéantissement du maquis du Vercors et les ignominies du massacre des civils du village de Vassieux à la fin de juillet. Lyon, c'est la ville de Jean Moulin, arrêté en 1943, celle où la Résistance abonde, dans le centre ville, dès 1942, si l'on en croit le témoignage de François Morin : « On ne pouvait pas faire dix mètres sans se heurter à un autre camarade de clandestinité qu'il fallait ignorer jusqu'à ce qu'on se précipite sur lui une heure après, comme un frère. »<sup>245</sup>

Vieux maréchaliste décrédibilisé, ennemi de Déat et plus encore de Rebatet, Maurras est perdu au centre de la mêlée. Le problème de son « arrestation » par la Gestapo se pose. Les allemands savent depuis toujours sa détestation à leur endroit. Dès qu'ils sont entrés dans

---

<sup>243</sup> Michel Déon, *Mes Arches de Noé*, op. cit. p : 74.

<sup>244</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p : 450.

<sup>245</sup> André Pelletier, Jacques Rossiaud, Françoise Bayard, Pierre Cayez, *Histoire de Lyon : des origines à nos jours*, Ed. Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2007, p. 843.

Paris, ils ont pillé le siège de *L'Action Française*, fouillé les appartements de Maurras et mis les scellés sur les portes. Maurras est un ennemi à tenir à l'œil. Certains de ses livres sont condamnés, comme *Devant l'Allemagne éternelle* et la lecture de *L'Action française* est également interdite dans les camps de prisonniers. On le tolère, parce qu'il soutient Pétain et permet de préserver cette opinion commode que le Maréchal a quelque pouvoir, ce qui n'est plus le cas depuis 1942.

Mais il existe une note du conseiller Schleier, responsable des forces d'occupation, à l'intention de Ribbentrop, qui préconise d'arrêter Maurras en cas de débarquement : « MAURRAS, Charles, 75 ans, directeur de l'Action française et chef du groupe politique du même nom. Royaliste, annexionniste, anti-allemand. Aujourd'hui anti-anglais et anti-américain dans les articles de son journal. Cette attitude ne saurait faire illusion sur son comportement fondamental d'anti-allemand. En relations étroites avec le maréchal Pétain. »<sup>246</sup>

L'ordre est donc de l'arrêter, après le 6 juin. Mais cette arrestation peut faire grand bruit et avoir des conséquences plus fâcheuses que bénéfiques sur une opinion publique où le vieux journaliste ne semble plus avoir l'influence passée. Contournant le problème afin de briser le journal plutôt qu'un homme célèbre, les allemands arrêtent ses collaborateurs, Pujo et Calzant, le 22 juin 1944. Maurras, inquiet de leur absence, se rend à la Gestapo, place Bellecour, accompagné de François Daudet. Il exige la libération de ses collaborateurs et déclare : « S'il y a un responsable, c'est moi. Je demande à être incarcéré à la place de mes amis. »<sup>247</sup> En vain. Il ne sera pas arrêté et Pétain obtiendra la libération des deux journalistes, trois semaines plus tard.

L'été sera, pour Maurras, un moment de tension extrême : le 15 août, la 7<sup>ème</sup> armée américaine débarque en Provence, avec le contingent français de De Lattre de Tassigny, et s'implante avec succès. Le 15 août, Paris s'embrase et le 25 août, De Gaulle proclame la libération de Paris. Lorsqu'il apprend la nouvelle, Maurras, nous dit-on exulte : il hisse un drapeau français à la fenêtre de *L'Action Française* et arrose copieusement la nouvelle.<sup>248</sup>

Cependant la ville de Lyon est en insurrection. La lutte est acharnée entre le 24 et le 27 août, dans le quartier de Villeurbanne. Les Alliés approchent. Lorsque la prison du Fort de

---

<sup>246</sup> Traduction du télégramme n° 3701 de Schleier, document authentifié par Le Ministère des Affaires étrangères et rapporté par Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 454.

<sup>247</sup> Georges Calzant, art. *Prisonnier de la Gestapo au Fort-Montluc*, Les Cahiers Charles Maurras, n° 14, 1965, p. 32.

<sup>248</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 456.



Montluc est abandonnée, le 24 août, 109 résistants juifs s'y trouvent. Ils sont conduits à Bron par Klaus Barbie et exécutés le 26 août.

Enfin, le 2 septembre, une patrouille de la 45<sup>ème</sup> division d'infanterie américaine fait une incursion dans la ville. Le 3 septembre, la ville est libérée par la fuite de l'armée allemande qui, avant de partir, a détruit tous les ponts. C'est une folie de joie. Le même jour, Yves Farge, devenu commissaire de la République, Justin Godard, maire provisoire et Alban Vistel, commandant militaire de la région de Lyon, proclament le rétablissement de la République. Le général de Gaulle viendra à Lyon, le 14 septembre et il attribuera à la ville de Lyon le titre de « Capitale de la Résistance. »<sup>249</sup>

Cependant, du 3 au 10 septembre, l'épuration fait rage : des tribunaux populaires et autres cours martiales condamnent et exécutent. Le 6 septembre des communistes saccagent les locaux d'*Action française*. Maurras est caché par un ami, Henri Rambaud, qui craint pour lui, d'autant que la presse se déchaîne, derrière François Mauriac et le conseil national des écrivains : « ils dénoncent Maurras comme l'inspirateur occulte du régime de Vichy. Toute une presse se déchaîne contre « le traître » qui a conduit au désastre de Vichy. »<sup>250</sup>

Yves Farge signe un mandat d'arrêt contre Maurras, on le fait chercher, finit par le trouver, d'autant qu'il a donné, le 8 septembre, une interview à des journalistes américains. Maurras, arrêté avec Pujo, passe la nuit à la préfecture de Lyon. Le 9, il apprend qu'il est mis en état d'arrestation et on le conduit au Fort de Montluc. Le 10 septembre, Charles Maurras, eu égard à son grand âge, toujours accompagné de Maurice Pujo, est transféré à l'hôpital-prison de l'Antiquaille, puis à l'infirmerie de la maison d'arrêt de Saint-Paul-Saint-Joseph. Il y restera jusqu'au verdict de son procès. Le journal *L'Action française* ne paraîtra plus.

L'extrême ambiguïté de ses positions vis-à-vis de Vichy et de l'occupant le situe à contretemps des problématiques idéologiques et politiques qui animent la période de l'Occupation. Il en ressort un Maurras détesté de l'occupant nazi comme de la presse collaborationniste et parallèlement perçu comme un traître par la Résistance et la France Libre, au même titre que les collaborateurs. Sur le plan politique, Maurras est, depuis son confinement lyonnais, dans une position totale d'isolement, ce que montre assez bien l'hétérogénéité de l'engagement des membres d'*Action française*, de la collaboration à la résistance. Il apparaît ainsi n'avoir plus aucun contrôle sur ses troupes, auxquelles il semble, par ailleurs, incapable de transmettre une ligne cohérente de conduite.

---

<sup>249</sup> André Pelletier, Jacques Rossiaud, Françoise Bayard, Pierre Cayez, *Histoire de Lyon, des origines à nos jours*, op. cit. p. 849.

<sup>250</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 456.

De la même manière, la forte présence de membres ou de sympathisants de l'Action française qui peuplent les allées du pouvoir vichysois<sup>251</sup> reflète plus d'actes d'opportunisme isolés, particulièrement aux premières heures du régime, où de nombreux postes sont laissés vacants dans la fonction publique (éducation, logistique, magistrature etc...) que d'une véritable politique concertée d'entrisme. Cet isolement devient plus total encore après l'annexion de la France libre par les troupes allemandes en avril 42. Sa parole n'a, sur le plan politique, dès lors, plus aucun poids.

## 2. Le Refuge des sons : 1944 - 1952

« Et qu'à peine enfermé dans l'étroite prison  
Solitaire et échu de l'empire des sons  
Dans l'ombre du cachot qu'habite le silence,  
Un autre chant sonore et fluide s'élançait »

*Le Mystère d'Ulysse*

Alors que, durant tant d'années, la poésie personnelle est presque inexistante et le fait littéraire entièrement relié à ce passé de formation d'un homme ou d'une doctrine, la muse réapparaîtra, de façon évidente, dès que le vieux soldat « dévoré par son combat de plume » ne pourra plus tenir ce rôle. Dans cette dernière partie de notre travail sur l'intrication politique et poétique qui fit l'œuvre si singulière de Charles Maurras, nous reviendrons bien peu sur son procès dont nous avons étudié en partie amont de cette thèse les lourdes implications, non plus que sur la postérité politique, incontestable, et littéraire, fort problématique, de cet écrivain, fondateur d'un courant de pensée et d'un mythe passionnel qui courent toujours parmi les siens.

Comme lui, nous reviendrons à la création littéraire en étudiant les derniers feux de sa poésie. Nous relèverons tout d'abord le problème de la datation récurrente qui permettra d'étudier une éventuelle spécificité des poèmes de prison dans l'œuvre. Nous étudierons également, de façon brève et structurelle afin de ne pas répéter plusieurs fois la même analyse, les recueils sous pseudonyme signés de Léon Rameau. Nous centrerons enfin notre analyse sur *La Balance intérieure* en recherchant les permanences de présentation, de suggestion et de langage entre les deux volumes. Après cette étude comparée, nous préciserons notre étude par

---

<sup>251</sup> Denis Peschanski, *Vichy 1940-1944*, art. *Le régime de Vichy a existé, Gouvernants et gouvernés dans la France de Vichy, juillet 40-avril 42*, op. cit. p. 8 à 13.

une approche thématique pour envisager ensuite les éléments particuliers de ce dernier recueil.

## 2.1 La déchéance

« Maurras est une puissance ! » Voilà des mots qui résonnent en un écho fort lointain. En cet automne de 1944, il n'est plus qu'un vieil homme, haï, un accusé qui attend. Les semaines passent, il ne sait pas quel est l'acte d'accusation, il ne recevra lecture de son inculpation et ne sera interrogé que deux mois après son incarcération. Du moins est-il en vie. L'épuration sauvage qu'a connue le pays se calme à peine, et, en ce qui le concerne, il a fallu des ordres particuliers. Dès le lendemain de son arrestation, le général de Gaulle a demandé à ce que le procès se déroule dans des conditions acceptables.<sup>252</sup> Ce seront des conditions assurément particulières : le procès ne durera que trois jours, du 24 au 27 janvier 1945, alors que la guerre n'est pas finie, et que la Bataille des Ardennes fait rage. Ce sera, pour les contemporains, la répétition générale du futur procès de Pétain.

## 2.2 L'isolement

Un climat de haine l'entoure mais le monde ne l'atteint plus. Il n'a pas droit aux visites. Seuls sa nièce Hélène et le père Chervier peuvent venir le voir. Quelques livres lui tiennent compagnie, Pascal, La Fontaine, Virgile, Horace. Durant les mois qui précèdent le procès, il écrit, inlassablement. Le premier texte est ce long mémoire, 160 pages dactylographiées, où il entend assurer sa défense en exposant la cohérence de sa prise de position avant et pendant la guerre. Le second texte est un surprenant ensemble romanesque, *Le Mont de Saturne*, conte magique, moral et policier, une sorte d'autobiographie romanesque écrite à l'emporte-pièce, deux cent vingt pages noircies du 11 au 29 septembre, aux lignes de cohérence assez floues. Il se souvient, se retire en lui-même, et écrit à Henri Rambaud : « Il y avait la bagatelle de cinquante-cinq ans que j'en traînais la pensée. »<sup>253</sup> Un travail accablant ? Un moyen de survie pour un homme qui a tant écrit, chaque jour de sa vie, et auquel l'écriture journalistique est interdite. Ce contact avec soi-même, ce besoin de dire, cette victoire intime des mots, fondamentale, le porte et le soutient.

---

<sup>252</sup> Eric Roussel, *De Gaulle*, Ed. Gallimard, Paris, 2002, p. 489.

<sup>253</sup> Hélène Maurras, *Lettres de prison de Charles Maurras, 1944-1952*, op. cit. p.18.

A Lyon, Maurras écrit à nouveau des poèmes : six pièces sont datées, où des lieux sont, de plus, clairement mentionnés :

*Nouveau regret de Joachim du Bellay*, septembre 1944

*Danaé sur son or*, novembre 1944

*A Virgile -Myste d'amour et de mort-*, 30 novembre 1944, Lyon, Palais de justice.

*Titi Lucretii, clari Clinamen* daté du 30-31 décembre 1944

*Variations sur les deux nuits de Michel-Ange*, prison Saint-Paul, Lyon

*La Rose de l'Idée*, 18 janvier 1945, Lyon

Quelques points généraux apparaissent si l'on décide de les lire ensemble et non selon l'ordre qui leur sera donné par la suite. Ils contiennent tous des références à l'Antiquité et à la Renaissance, et, en particulier, à des personnages trahis ou abandonnés. De grands artistes, bannis et exilés, Lucrèce et Michel-Ange, une Danaé, celle du Titien, qui souffre « des tendres cœurs à jamais quittés », et Virgile, perdu dans sa tristesse. Tous souffrent mais aucun ne se laisse acheter ou corrompre, aucun ne renonce : ainsi pouvons-nous lire dans ce poème pourtant écrit au palais de justice de Lyon, dans les attentes d'un interrogatoire :

« Le vain mot de tristesse est la mystique amphore  
Où les Dieux ont caché le froment du Retour  
Pour les temps que les feux d'une nouvelle aurore  
Mûriront sa douceur dans l'âme de l'Amour ! »

Immédiate ou lointaine, la revanche viendra. Contredisant de même tout abattement, *La Rose de l'Idée* nous montre la volonté farouche d'un homme debout, qui tient à lutter, qui ne le fait pas pour lui mais pour « les yeux rayonnants des têtes juvéniles », elles qui « t'attendent ! ». Promesse d'énergie et de combat, ce dernier poème est également le dernier du recueil, avant l'épilogue de *La Prière de la fin*.

### **2.3 Le Procès Maurras**

Ainsi sera-t-il, droit, lors de son procès, « magnifique », si l'on en croit le célèbre commentateur judiciaire de l'époque, Géo London, auquel nous devons *Le Procès Maurras*. L'on sait l'effervescence des journalistes, venus de Paris, car le procès défraie la chronique, la salle, calme et tendue. Le procureur donne lecture de l'acte d'accusation, accablant, il dit la longue liste de délation et de dénonciation nominale publiée par l'*Action française*, les plaintes de Paul Claudel et de Roger Stéphane, et Maurras lui lance : « Soyez tranquille, Monsieur l'Avocat de la République, je ne vous raterai pas ! »

C'est lui qui accuse, qui retourne la situation, le tribunal étant une comédie grotesque, un déni de justice. Face à ses juges, la morgue du vieil homme qui porte sa francisque ne se dément jamais. Cependant, il faut lui hurler tout ce qui se dit. Alors que le juge veut l'interroger, il tient à lire sa déclaration d'ensemble et s'entête. Il la lira enfin, sept heures d'une lecture interminable, reprise le lendemain, et il lassera l'auditoire plutôt que de convaincre : « Vous m'accusez d'avoir favorisé les entreprises de l'ennemi, moi qui, né en 1868, ait été élevé dans les douleurs de la défaite de 1870, moi qui, dès que j'ai tenu une plume d'écrivain ait combattu l'influence allemande sur le plan littéraire, sur le plan critique, sur le plan philosophique, puis sur le plan politique ! »<sup>254</sup>

Il évoque le combat de toute une vie, tient pour preuve *Devant l'Allemagne éternelle* et finit par s'emporter contre l'absurdité d'une telle accusation : « Ma vie, mon œuvre, mon action sont connues... et ce serait de 72 à 76 ans que j'aurais changé d'idées, de tactique, d'action ! »<sup>255</sup> Perçoit-il l'accusation plus indirecte qui fonde le procès, le fait qu'il ait instillé le fascisme et l'ait développé, fusse à des fins monarchistes, toute sa vie, en effet ? Le lendemain, les témoins viendront à la barre, à charge et à décharge, des pièces apparaissent, un télégramme à décharge concernant la mise à mort par la milice de M. Worms. Mais c'est un faux. D'autres pièces de l'accusation paraissent également, pour le moins incertaines, ce qui ne détourne pas le procureur de la république de demander que soit prononcée la peine de mort. Maurras n'en semble nullement surpris. Le 27, après le plaidoyer de Maître Goncet qui insiste sur le patriotisme de Maurras, son implication dans la Grande Guerre, après un délibéré d'une heure et quart, le jugement est prononcé, Maurras Charles est condamné à la peine de réclusion à perpétuité et à la dégradation nationale. Son avocat lui tend la feuille où est inscrite la sentence. C'est alors qu'il s'écrie : « C'est la revanche de Dreyfus ! »

Les deux accusés ont vingt-quatre heures pour faire appel, ce qu'ils ne feront pas. Dans le climat où ils se trouvent, la sentence est dure mais elle pouvait l'être bien davantage. Par la suite, la peine encourue à l'issue de ce procès, évidemment politique, va dresser les deux camps l'un contre l'autre, ceux qui sont déçus d'une peine qu'ils jugent par trop clémente, ceux qui sont révoltés par ce qu'ils nommeront « une cour d'injustice ».<sup>256</sup> D'autres encore, comme René Etiemble, qui s'est engagé en politique dès 1935, contre Maurras, et s'est alors fédéré au groupe des écrivains antifascistes, s'indignera du fait que l'on ne s'en soit

---

<sup>254</sup> Géo London, *Le Procès Maurras*, op. cit. p. 50.

<sup>255</sup> Ibid. p. 50.

<sup>256</sup> Joseph Roger, *Comment se prépare, se mène et se conclut un procès en Cour d'injustice*, Les Cahiers Charles Maurras, n° 16, Roanne, 1965.

pas pris à l'une des causes selon lui fondamentale de cette folle dérive de Maurras, son antisémitisme.<sup>257</sup>

Cependant la sanction est tombée : la nuit-même, selon Stéphane Giocanti, des Camelots du roi resteront sur le trottoir de la prison Saint-Paul-Saint-Joseph, de peur qu'un groupe de résistants, déçus par le verdict, ne vienne tuer Maurras. Cette même nuit, un camion transporte Charles Maurras et Maurice Pujo, condamné comme comparse à cinq ans de prison et 20 000 francs d'amende, à la prison de Riom. Le nom évoque-t-il, lui aussi, l'idée d'une revanche ? Les a-t-on incarcérés à Riom pour qu'ils réfléchissent enfin à la folie d'appeler à juger, à châtier, à tuer les autres ?

## 2.4 Numéro d'écrou 2068

A Riom, Maurras va-t-il abandonner ? Tout au contraire, il écrit sans cesse, pour dénoncer le verdict inique qui le frappe : il veut démontrer la culpabilité de ceux qui l'ont condamné pour faire selon lui oublier leurs accablantes responsabilités dans la défaite et les abominations qui en ont découlé. Quand il ne lit pas, il écrit, et il semble qu'il se remette courageusement du choc subi, comme le laissent voir les *Lettres de prison* collationnées par sa nièce.<sup>258</sup>

Bien que les conditions de détention soient très dures, dans la prison auvergnate, il ne se plaint pas. Il n'est d'ailleurs pas aussi isolé qu'il pourrait l'être. Son amie, sa dernière dame de cœur, Madame de Dreux-Brézé s'est installée à côté de la prison. Ils s'écrivent régulièrement et elle lui adresse des journaux et des courriers au moyen de colis à double fond. Ses amis ne l'oublient pas, sa correspondance est abondante.

Il se tient au courant du mieux qu'il le peut des débats qui le concernent : ainsi écrit-il à Henri Redon à propos d'un contresens sur sa pensée, émis dans un ouvrage récent, qu'il n'est pas plus païen qu'athée, et l'association des deux termes est, en outre, contradictoire et ridicule.<sup>259</sup> Cependant l'écriture littéraire semble mineure, si l'on ne tient pas compte du courrier, surabondant, qu'il reçoit et auquel il s'efforce de répondre journallement. Ne pouvant plus faire paraître ses opinions, interdit de presse, il semble que Maurras revienne à la prosodie : d'après sa datation lieu-temps, il aurait composé quatre autres pièces poétiques, de 1945 à 1946 :

---

<sup>257</sup> René Etiemble, *Evidence*, article cité en note par Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, op. cit. p : 663, note n° 5.

<sup>258</sup> Hélène Maurras, *Lettres de prison de Charles Maurras*, op. cit.

<sup>259</sup> Charles Maurras, cité par Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p 475.

*Où suis-je* : 2-3 février 1945

*Allégorie du printemps sur un air d'Aubanel*, Riom, mars 1945

*Variation sur l'Odyssée*, Riom 1945.

*Antigone, Vierge-mère de l'Ordre*, Riom 1946

Alors qu'il n'est plus « dévoré » par le marbre, nous ne pouvons que nous interroger sur une production poétique aussi faible : le poète en prison écrit peu de vers. Il est vrai qu'il ne peut faire paraître sa poésie. Le poème *Où suis-je* sera toutefois publié à Genève, en 1945. En cette même année, le 21 juillet, peu après la victoire du 8 mai 1945 qui met fin à la guerre en Europe, s'ouvre le procès du Maréchal Pétain.

## 2.5 Les poèmes de Riom

*Où suis-je*

Ce premier poème sera intégré au corpus des *Floralies décentes*, dans *La Balance intérieure* : il est notable qu'il ne figure pas dans le recueil *Au-devant de la nuit*, écrit sous pseudonyme et publié en 1946, un an après son écriture. Il ne l'est pas moins que ce même poème achève l'opuscule *A mes vieux Oliviers*, publié en 1951.

Est-il par trop connu pour que l'on évente rapidement le stratagème de ces parutions « clandestines » ? Il semble surtout que le mouvement qui produit l'ensemble des « poèmes de Riom » soit fort différent du projet plus global qui a permis la construction de *Au-devant de la nuit*.

En effet, l'ensemble poétique ne pose pas simplement la question « Où suis-je ? » Il y répond, prenant pour support la citation d'Horace : *Risit Apollo*. Apollon rit, épanouissant un bonheur lumineux sur toutes choses, et le poète, attentif à cette joie de la vie, lumière, couleur, fleurs, arbres et parfums, se rit d'une adversité qui ne peut atteindre que son corps.

Le poème suit le déroulé rapide, fortement cadencé, de quatrains formés d'alexandrins en rimes féminines en 1-3, suivis d'octosyllabes en 2-4. Ce rythme alterné, soutenu par de nombreux rejets en tête de second vers, n'est qu'une longue exclamation, une adresse à ces lieux bénis enfermés en son cœur ; Ainsi citerons-nous le second quatrain, qui donne le ton de l'ensemble :

« C'est peu de vous crier que mon cœur vous possède  
Mon Martigues plus beau que tout,  
De la conque de Fos aux Frères de la Mède  
Laissez-moi chanter : *Je suis Vous !* »

Le paysage s'étend, vision d'ensemble et panorama personnel, arrêt sur « Mes cinq arpents de fruits, de fleurs, d'herbes arides » et sur la « vieille maison que nul âge ne ride » vision éternisée par l'immutabilité des choses et ce sentiment de double appartenance, tous les lieux sont à lui comme il est à eux, et rien ne peut briser cette alliance.

Maurras s'en prend en fait à son châtement, l'enfermement, une sentence inutile « Est-il besoin de vous revoir ? », puisque vit en lui le monde qu'il évoque. Tous les végétaux portent « notre deuil », celui de la condamnation : « tant qu'une grille avare/ de ses barreaux nous couvrira. » Mais c'est un deuil passager, si ce n'est la justice, la mort l'en délivrera. Ceux qui l'ont enfermé n'ont aucune prise sur lui :

« Mais vous, mes oliviers, vous mon myrte fidèle  
Vous, mes roses, n'en faites rien  
Je n'ai jamais quitté nos terres maternelles,  
Frères, sœurs, vous le savez bien ! »

En réalité, il est pétri de la sève des fleurs et du sang de la terre, fils d'Apollon, le soleil, et son esprit n'est qu'évasion : les beautés du monde, son jardin de Méditerranée, qu'il imagine et suscite, le libèrent, par ce don du « plus beau des dieux. » Son âme vogue donc « de ciel en ciel » et son ascension lumineuse rend encore plus méprisable ce « verdict infâme » qui n'emprisonne qu'un corps et dont se moque « Le grand rire de l'Immortel. »

*Où suis-je ?* est une réponse, hautaine, provocante, à la peine qu'on lui fait subir ou que l'on croit lui faire subir, nul n'ayant le pouvoir d'enfermer la pensée. Cette affirmation dédaigneuse explique la précision du lieu et du temps : Riom, 2-3 février 1945 : il veut que l'on sache où et quand il a écrit ce poème devenu témoignage de sa liberté intérieure.

Le second poème de Riom, *Allégorie du printemps sur un air d'Aubanel*, suit exactement ce moment d'écriture, puisqu'il est de mars 1945. Il sera inscrit dans le livre *Parvis d'Hommages de La Balance intérieure*, donc fort en aval du précédent. C'est le seul poème de Riom qui figurera dans le recueil *Au devant de la nuit*. Il s'agit à nouveau d'un hymne au soleil, à sa force et à sa bonté :

« Le soleil de mars a percé les grilles,  
N'imaginons plus qu'il neige et qu'il pleut.  
A nos murs de vieille guenille  
Toute pierre brille :  
Quel est cet esprit de vie et de feu ? »

(Strophe 1)



Le même mouvement d'envol et d'optimisme débute le long ensemble poétique, 13 strophes de décasyllabes rythmés par un pentamètre en 4, et dont le découpage s'articule autour des « Mais » d'opposition : 5 strophes, le printemps renaît, chante et enchante, force vitale qui passe des fleurs aux femmes et répand la vie. Mais, déjà, l'ardeur est trop forte, « l'aube est déjà loin du bel orient. », et 3 strophes redoutent en cette apothéose de la vie, la chute et le déclin. Mais le soleil, devenu trop fort, dévore, dessèche avant que ne revienne le mauvais temps :

« Hélas ! Avant peu sur nos pauvres têtes  
Tout retombera d'un juste retour  
De foudre et de pluie, averse et tempête,  
Les urnes sont prêtes,  
Sur le menu cycle où pendent nos jours. »

Qu'importe ce retour :

« De la saison noire à la saison grise  
le temps des cerises  
Qui finit à peine est recommencé. »

Ainsi le vieil homme, qui a contemplé « Septante-sept fois » ce passage de l'été à l'hiver, ne s'en émeut pas : le temps, devenu « pèlerinage » témoigne en même temps de la puissance divine et de l'inanité humaine. Il vit, en prison, vit et contemple cet ordre des choses et c'est peu dire qu'il n'en souffre pas, en étant, devenu « Sage », le meilleur témoin.

Le troisième poème de Riou, absent de *Au devant de la nuit* est nommé *Variation sur l'Odyssée* et nous savons combien le thème est cher à Maurras. Le poème débute par les vers traduits d'Homère : Ulysse, aux Enfers, a retrouvé l'ombre de sa mère : elle est morte, lui dit-elle, d'avoir désespéré et de l'avoir cru mort. Le poème poursuit, sur un tour imitatif, en vers neuvains, le long déroulement de quatre chants que vient conclure en boucle la reprise de la traduction de l'Odyssée.

Il s'agit de montrer cette force de vie, qui tient Ulysse et l'écarte du désespoir ; cette force lui prodigue moins de tourments que de dons, la Déesse ne l'a pas abandonné, ni les siens, qui l'attendent encore. Sa mère, qui la nourrit, qu'il a quittée, revue aux Enfers, l'attend, elle-aussi. Il la retrouvera, sans peur, avec cette sorte de joie résignée d'accomplir un destin depuis longtemps écrit ; il n'y aura donc pas de séparation mais la « réparation » de retrouvailles tant attendues :

« Mais je sais bien qu'au pays des Mânes  
Il nous est dû de revivre un jour  
Flambeaux légers de la forme inane  
Et lourds regards d'éternel amour. »

Ce long chant, à demi-référence à demi-rêverie, n'a-t-il d'autre objet que de passer le temps ? Il tient du jeu, certes, par l'harmonie imitative, mais également de cette même affirmation du prisonnier : cette prison n'est rien pour qui n'a nulle crainte d'être enfermé « sous la lame. » L'image de la mère morte n'est pas non plus incidente ni la parenté avec Ulysse, telle qu'elle apparaissait déjà dans *Le Mystère d'Ulysse*.

Un quatrième poème de Riom reprend le propos antique, filé de façon indirecte par le mythe solaire d'Apollon, dans *Où suis-je*, en reprise d'Horace, puis de façon moins allusive, dans *L'Allégorie du printemps*, les *Variations sur l'Odyssée* et enfin par cette *Antigone, Vierge-mère de l'Ordre*, pièce essentielle de cette « Antiquité sublimée ».

*Antigone, Vierge-mère de l'Ordre*, lui aurait été arrachée par un mouvement de colère devant les extrapolations modernes sur le mythe de la jeune fille farouche et révoltée, en opposition au tyran Créon. En effet, cette vision d'Antigone, moderne, oublie les Dieux, le souci fondamental d'enterrer son frère selon la tradition immuable, plus importante à l'ordre de la cité que les ordres donnés par l'usurpateur du trône de son père. Maurras ne peut admettre que l'on oublie la tradition antique qui baigne le propos non d'une admiration d'Antigone parce qu'elle se révolte et qu'elle est fanatique de sa liberté propre, mais parce qu'elle ne supporte pas l'offense faite à sa race et à sa cité : « Non, l'image courante d'Antigone est à réviser. C'est elle qui incarne les Lois très concordantes de l'Homme, des Dieux, de la cité. »<sup>260</sup> Le poème sera publié à Genève, en 1948. Il fait également partie du livre *Parvis d'hommages* de *La Balance intérieure*.

Il s'agit d'un apparent dialogue, théâtralisé, entre Ismène et sa sœur Antigone. Mais Antigone ne répond pas à celle qui l'accompagne dans la tombe. Ismène cherche à expliquer l'inflexible chemin suivi par la jeune fille. Deux moments séparent la lamentation, celui où Ismène accompagne sa sœur descendant au tombeau, celui où elle revient à la vie, en chantant, afin d'offrir la terrible peine subie par sa sœur à la mémoire et à l'avenir. Le premier mouvement, formé de distiques d'alexandrins, prétend rétablir la vérité :

« Antigone, ma sœur, écoute-moi. Redoute  
L'éloge empoisonné qu'on sème sur ta route. »

Les « rhéteurs ont menti ». Antigone n'est pas punie pour avoir « résisté » mais pour avoir obéi à son devoir, celui d'honorer son sang :

« Tu tiens, cariatide, entre tes belles mains  
Le présent, l'avenir et le passé thébains. »

---

<sup>260</sup> Charles Maurras, *Antigone, Vierge-mère de l'Ordre*, Les trois anneaux, Genève, C.H. , 1948.

Ismène raconte la terrible sentence du tyran et sa vanité, chacun n'étant retenu de sauver la jeune fille que par la peur. Mais, après les hommes, l'Olympe ayant « frémi », s'ouvre une route céleste, une route qui ne laissera pas ce crime impuni :

« Dans l'Ether pluvieux erre le chaud rayon  
Qui mûrit des vengeurs au creux de nos sillons. »

Le second mouvement, suite de sept quatrains d'alexandrins, est chanté par Ismène, qui affirme que la mémoire rendra justice à sa sœur, à sa force et à son courage. Le poème s'achève sur cette promesse :

« Opposons notre joie à tout symbole triste  
Rendons un esprit pur aux mots mal écoutés  
Et recevons enfin des lèvres de nos mystes,  
Antigone, ma sœur, une postérité. »

Riom 1946.

L'ensemble du poème, ponctué d'appels de plus en plus anaphoriques, « Antigone, ma sœur... » n'évoque pas seulement l'injustice mais ce combat de l'ordre mené par Antigone, ce combat aujourd'hui perdu mais demain gagné, par la légende et la vérité, par les « vengeurs » qui se lèveront, par la force qui émane d'un juste combat et cette certitude de la postérité. Il est fort tentant de voir maintes parentés entre cette Antigone de l'ordre, enterrée vive, et ce Maurras de l'ordre, condamné à la réclusion à perpétuité.

Le nom de la prison, la date, qui dit la durée de l'enfermement, tout concourt à laisser penser que l'extrapolation antique prend racine dans la révolte du prisonnier. Ainsi ces quatre poèmes, séparés dans *La Balance intérieure*, offrent-ils, s'ils sont lus ensemble, une double approche, celle d'un homme qui semble recourir au passé, et spécifiquement à l'Antiquité, pour mettre à distance le poids terrible de son humiliation, celle d'un combattant, affirmant sans ambages la médiocrité et la bassesse de ceux qui l'ont condamné pour inscrire sa condamnation dans un destin plus vaste et en appeler à une autre mémoire.

## 2.6 Léon Rameau

En 1946, paraît chez l'éditeur lyonnais Lardanchet, un recueil poétique signé de Léon Rameau, *Au-devant de la nuit*. La parution intègre le recueil à la nouvelle collection *Le Rameau d'or* qui édite des poèmes inédits : la quatrième de couverture affirme qu'en raison de la dureté des temps jamais la poésie n'a été aussi importante : « Si le message des poètes

est toujours de saison, il semble que notre dure époque y cherche essentiellement ce qu'est la poésie : un élan libérateur, une délivrance. »

Le mot n'est pas choisi au hasard. Le nom de ce mystérieux poète, qui reprend le nom de la collection, l'allusion au rameau d'or d'Apollon, consécration de la poésie lyrique, et enfin les poèmes eux-mêmes, laissent aisément deviner le secret contenu dans le petit volume : l'auteur véritable n'est autre que Charles Maurras. S'en cache-t-il ? Les poèmes de l'opuscule n'ont pas été publiés. Mais le mystère demeure transparent : ainsi trouve-t-on *A son corps*, dédicacé au Docteur Larrieu en 1943, au centre du corpus. Et l'éditeur est ce vieil ami de Lyon, éditeur de zone libre de Maurras, inquiété et emprisonné comme lui, en 1945, puis relaxé.

## 2.7 Au-devant de la nuit

L'édition reste mesurée, cent exemplaires sur vélin d'arches, mille exemplaires numérotés et enfin 150 pour la presse, ce qui lui ôte tout caractère confidentiel. L'attente d'une critique paraît évidente, bien qu'elle semble se réserver à un public de fins lettrés. Le recueil entend vivre par la seule grâce des vers : pas de préface, d'allusions aux amis, de références. Apparemment fort éloigné des habitudes éditoriales de Maurras, cet *Au-devant de la nuit* semble ne s'intéresser qu'à fixer un moment de destin, celui d'un homme seul devant la mort. La construction en deux parties comprend 18 et 24 pièces. Elle est précédée d'un court poème en lettres italiques, lui-même divisé en deux ensembles, de 8 et 12 vers. Sans titre, ce premier poème de prologue sera intitulé en table des poèmes selon son premier vers *Chaque jour efface* ».

*Chaque jour efface* est composé de pentamètres, le mot tombant à la rime éclairant le propos : temps – trace – destin – mortes – éteint – pour la première strophe.  
pensée – fol – sol – futile – subtile – retombons – vagabonds – chemin – humain – caravane – pour la seconde.

L'ensemble indique la fuite des jours, de « nos » jours, l'ensemble poétique construisant une communauté par l'utilisation exclusive de la 1<sup>ère</sup> personne du pluriel, le nous étant souligné d'une apposition entre tirets – Tristes vagabonds d'un éther inane –.

La perte de notre durée terrestre est un mal aussi commun que notre destin, puisque nous partageons les mêmes joies, les mêmes peines, autant d'instant que nous croyons uniques mais qui sont le lot commun du trajet humain. La première impression d'une unicité

de la vie se heurte à un Mais catégorique, l'évidence de la mort, destinée commune, détruisant toute velléité de vie « individuelle ».

Les rimes croisées de la première strophe, la brièveté des vers ajoutent à l'effet de balancement monocorde, amplifié, dans la seconde strophe, par l'emploi de rimes plates. Les indéfinis en oxymore Tout - Même - la construction en opposition des deux vers terminant la première strophe, le présent de vérité générale, tout concorde à donner pour évidente la perte de toute dimension personnelle de toute vie, quelque « trace » qu'elle « creuse » :

« Mais tout s'y rapporte  
Au même destin  
Les délices mortes  
Le douloir éteint. »

Expression réaffirmée d'une inconsistance des jours enfuis, d'une superfluité de l'existence que vient marteler la seconde strophe. L'idée de la vanité des spéculations intellectuelles, « de sage ou de fol » construite sur l'idée de la chute « Si haut élevée », « Vois, elle est au sol », reprise par l'énumération en oxymore des adjectifs qualifiant cette pensée : « Utile ou futile / Puissante ou subtile » se voit développée par l'absurdité du monde « un éther inane », que vient parachever la métaphore filée du voyage :

« Nous en retombons  
Tristes vagabonds  
D'un éther inane  
Au creux du chemin  
Où le genre humain  
Fait sa caravane. »

Ce début, d'un noir pessimisme, réfute tout orgueil, devenu dérisoire devant l'évidence de la mort. Il est à noter que ce poème sera intitulé *Intermède*, dans *La Balance intérieure*, et situé entre les deux *Colloque des morts*.

Cette introduction appartient aux codes de la construction maurrassienne mais elle ne sera pas suivie d'une pièce de conclusion. Résume-t-elle le propos ? Quels sont les poèmes, retenus en 1946, qui viennent former ce recueil ? Seront-ils repris ou modifiés dans les parutions postérieures ? Et, si c'est le cas, dans quel but ? Autant de questions qui nécessitent une approche plus précise de ce recueil.

Ayant néanmoins le souci d'éviter la répétition de l'analyse, tous ces poèmes appartenant ensuite, et sans exception, à *La Balance intérieure*, nous en donnerons un descriptif rapide, cherchant d'éventuelles modifications présentes dans la suite de l'œuvre.

## Les poèmes de la première partie :

*Renaissance* : au bord de la mort, seul dans le jardin où il « erre », le poète reçoit une visite mystérieuse et tendre, un baiser « Au seuil des noires portes d'Hadès. »

*Bienvenue* : c'est l'attente de l'aimée : « Elle va venir » et tout le jardin devient une fête conviée à exalter la joie de cette arrivée, la douceur de cette attente qui triomphe des ombres passées :

« Que rien ne pâlisce et ne s'évapore  
Des cristaux vivants qu'irise l'amour ! »

*Jeunesse* : Un rêve de jeunesse s'exaltant à « sentir le vent des lilas » qui est si vite passé, pour le « Prompt adolescent », déjà étendu sous les cyprès.

*Maturité* : Tout un jardin s'épanouit sous une caresse tendre. Cependant, même au plein midi, les myrtes exhalent des « pointes d'amertumes » ; jamais l'amour n'est « trop doux. »

*Plénitude* : Des fleurs, à chaque strophe, pour hausser hampe ou corolle et unir dans un amour parfait forme et parfum, comme s'unissent deux âmes, ou pour faner, comme l'amour, sans souffrance, « De l'irréparable / Usure du cœur. »

*Sagesse* : Née de la fleur de l'olivier, un parfum subtil que « l'initié » reconnaît pour être l'expression fugitive et sacrée du cœur de Pallas Athénée.

Ce premier groupe unit des pièces rapides, deux strophes pour la plupart, toutes tournées vers les fleurs et l'amour, amour de l'aimée, amour tout baigné d'une nature tendre et complice. Il est à noter que le premier de ces poèmes *Renaissance* est intégré sous le même titre dans *La Balance intérieure*, dans la seconde partie des *Vers de jeunesse, livre II, Cycle de Faust et d'Hélène*. Les autres poèmes se suivent dans le même ordre, *Bienvenue – Jeunesse – Maturité* (devenu *Maturation de l'amertume*) – *Plénitude – Sagesse* (Devenu *Flos Olivae*) dans le livre V, *Floralies décentes*.

*Nocturne* : Instant d'échange intense et charnel, où l'attente de la nudité du corps attise le désir et où la nuit voit enfin s'accomplir le miracle de l'union de l'âme et des corps.

*Soliloque* : Comme la flamme et la fumée, monte la quête d'un cœur qui désire trouver l'essence de l'être, l'apaisement, l'accomplissement :

« - Vers les Clartés, vers les Puissances  
Allez, mes Morts, mes Renaissances, »

*Colloque* : Un apparent dialogue, entre deux amants, l'un qui désire, l'autre qui repousse et ne parvient pas à accepter de se donner pleinement.

*L'inconsolé* : Un amour perdu, une femme partie et que l'on voit partout, dont l'absence prive la vie de tout charme : « Eurydice est perdue et n'est pas retrouvée ».

*Les corps perdus* : deux ensembles poétiques, l'un qui témoigne d'un amour physique, absolu, et l'autre d'une passion devenue toute intellectuelle, un mariage d'âmes qui rend impossible toute séparation, même par la mort.

*Crépusculaire* : Semblant quitter la tonalité amoureuse du propos, ce petit poème en deux quatrains figure cette instant d'inquiétude et de peine, quand, après le jour brûlant vient la nuit et que la lune chasse les lumières du jour.

*L'autre ciel* : Une prière, pour que l'aimée se laisse aimer, pour qu'elle l'accepte, lorsqu'il revient des durs travaux du sol « ligne à ligne, sillon à sillon, ras de terre » et qu'il puisse trouver le paradis « où m'enroulent tes bras. »

*Pur esprit* : Une petite pièce d'inspiration platonicienne où se mêlent la force vivifiante du soleil et l'idée de trouver enfin la plénitude de ce « pur esprit »

*Descente du Rhône* : Dans une adresse au fleuve Rhône, personnifié, le poète loue son déroulement puissant, son cours indomptable qui ébranlent les ponts, « vieilles colonnes du temps ». Puis il compare l'élan du fleuve à celui de son cœur, qui s'envole dans l'azur, emporté par « Son rêve, sa vie, sa loi ! »

*Sur un portrait qui sera nu* : peintre avant que poète, il a voulu offrir en hommage à l'aimée :

« Les jeux de nos soleils, la lenteur de nos grèves  
La rudesse des vents, le mystère de l'eau, »

Vaine peinture, en regard de l'aimée, centre du tableau, seul sujet véritable que porte son cœur.

Cet ensemble, de « *Nocturne* » à « *Sur un portrait qui sera nu* », est intégré, dans *La Balance intérieure*, à la deuxième partie des *Vers de jeunesse*, *Le Cycle de Faust et d'Hélène*.

Il est à remarquer que quelques titres seront modifiés :

*Nocturne* ..... *Nocturne de Faust*  
*Soliloque*..... *Soliloque de Faust ou l'objecteur de conscience*  
*Colloque*..... *Petit ménage romantique*

Notons que, dans *La Balance intérieure*, une Hélène répond, qui est ici absente. Il est encore à remarquer que la courte pièce *Epitaphe* suit, dans *La Balance intérieure* le *Petit*

*ménage romantique*. Elle ne marque dès lors qu'un moment d'intense tristesse et non un état de vide quasi permanent.

*L'inconsolé..... Disjectae Membra* (membres éparpillés)  
*Les corps perdus..... Les corps perdus : Damnation de Faust*

Les poèmes : *Crépusculaire – L'autre ciel – Pur Esprit – Descente du Rhône* et *Sur un portrait qui sera nu* sont intégrés dans le même ordre à ce même corpus du cycle de Faust et d'Hélène. Si l'on ajoute *La Monade rêvée*, poème situé en seconde partie de *Au-devant de la nuit*, l'on constate que dix des douze pièces de ce *Cycle de Faust et d'Hélène* sont issues de ce premier recueil. Deux poèmes viennent clore cette première partie :

*Danaé d'après Titien* : La beauté d'une femme, dans la plénitude de sa chair, étendue « sur l'autel d'or qui sert à ta couche ». Mais, malgré tant de beauté, une femme triste et seule, «Vide et veuve », aimée par un dieu mais ayant perdu ses jeunes amants, « Et leurs tendres cœurs à jamais quittés ».

*Épitaphe* : le poème clôt la première partie du recueil : pièce très courte de quatre distiques d'octosyllabes, il termine le discours amoureux par la perte de l'aimée, celle qui avait « entrouvert ce que j'ai d'âme. » :

« Avec les yeux de ma Psyché  
Tous mes soleils se sont couchés. »

Amour perdu, qui ne laisse à l'avenir que la tristesse et l'amertume du souvenir.

Le thème de l'amour exalté et perdu prendra dans *La Balance intérieure* du fait de la présence d'autres pièces plus amères une tonalité plus distante de souffrance subie comme une « erreur de jeunesse. » Dans *Au-devant de la nuit*, une sorte de manque charnel se lie à un instantané de bonheur lumineux. L'amour n'est pas cette passion folle vécue pour Psyché mais cette tendresse parfaite, apportée par Hélène. Il semble que nous assistions à une « poétisation de l'amour », étonnante lorsque l'on sait l'identité et l'âge du poète, et d'autant plus touchante que l'absence sert de fond récurrent aux paroles d'amour.

### **Les poèmes de la seconde partie :**

Il s'agit de pièces beaucoup plus longues, parfois construites en mouvements numérotés. Elles n'ont pas cette rapidité de souvenir furtif, d'évocation aussi fugitive qu'attendrie. Elles tiennent de l'adhésion culturelle et non du souvenir directement vécu.



*Cynégire* : Poème en six strophes de décasyllabes, il s'agit d'une évocation du théâtre antique, de ses héros, de leur force et de leur fermeté, de ce marin qui retient le bateau, bras coupés, bras saignants, et de cette force que le poète fait sienne, reprenant le combat : « Je le retiens avec les dents » pour devenir à son tour un héros grec « ceint du laurier que noue un lierre. »

*A Lucrèce* : Huit quatrains d'alexandrins parlent à Lucrèce et lui disent l'admiration éperdue du poète pour « Sa grande âme », pour sa vision des atomes et de ce perpétuel mouvement du monde, pressenti, ressenti, et qui prépare l'arrivée d'autres savants, par « L'esprit de l'homme grec intrépide et savant » et d'autres poètes, Lucrèce permettant à Virgile de chanter puis à l'évangile de remplacer Apollon. Lucrèce, en réfutant les Dieux, permettait l'existence de cette prière nouvelle. Poème daté de « Riom 1944 » dans *La Balance intérieure*.

*A Virgile : Myste d'amour et de mort* : Virgile, prêtre d'une nature à la fois bénie, agraire et tragique, semant une « tristesse obscure ». Mais, malgré les plaintes de Didon, qui sont nôtres par le partage de l'impossible félicité, la poésie de Virgile est riche d'espoir, par l'idée d'un perpétuel retour de la vie revenue de la mort.

*Variation sur les deux nuits de Michel-Ange* : ce poème est divisé en deux parties à la prosodie très différente : la première partie, en quatrains d'alexandrins, intitulée

*Contre la nuit*, s'adresse à la nuit et lui dit qu'elle n'est rien qu'une absence de jour, vaincue par une flamme, comme celle de Michel-Ange, peignant nuit et jour. La seconde partie, cinq strophes de pentamètres,

*Los de la nuit*, dit la vertu de la nuit, qui nous donne le songe, le souvenir, qui est une façon de revivre le passé et de soigner les peines, une leçon, aussi, qui permet de comprendre la paix et la douceur qui naîtront dans la mort :

« Aux plis de la rive  
Aux anses du port  
Aux définitives  
Beautés de la Mort ! »

*Allégorie du printemps* : beauté du printemps, force de la nature puis chaleur excessive et mort revenue, pour que tout renaisse, le cycle accompli : nous retrouvons ici l'un des poèmes de Riom, mais il n'est ni daté ni situé en ce lieu. Léon Rameau semble ignorer Charles Maurras.

Ces cinq poèmes sont repris, avec quelques différences, de titres et de citations multiples, de datation aussi, dans le livre III de *La Balance intérieure, Parvis d'Homages*.

*Non omnis moriar* : Nous trouvons, un peu plus loin, un autre poème, *Non omnis moriar* qui appartiendra au même livre III sous le titre de *Petite stèle pour la grande Lyre d'Horace*, daté novembre 1944, et donc écrit dans la prison de Lyon. Il s'agit d'un vibrant hommage à Horace comme à la poésie, car tout meurt, sauf les grands poètes, et c'est l'immense consolation que trouve à leur proximité « un vieil homme » pour qui « la mort n'est plus amère. »

*Cynégire*..... *Cynégire eupatride* (+ réf à l'helléniste Cumont)

*A Lucrèce*.....*Titi Lucretii cari clinamen* (Riom 1944)

*A Virgile*..... *A Virgile*

*Variation sur les deux nuits de Michel-Ange*..... *Variations sur les deux nuits de Michel-Ange* (mise au pluriel du titre.)

*Allégorie du printemps*..... *Allégorie du printemps sur un air d'Aubanel*

..... (Plages mortes)

..... (Invitation à la nage)

*Non omnis moriar*.....*Petite stèle pour la grande lyre d'Horace* : novembre 1944.

Ce premier groupement des poèmes de la seconde partie du recueil développe l'idée devenue essentielle d'une fraternité et d'une force poétique nées de la transcendance d'un héritage latin en constante transmission (Grèce, Rome, Italie de la Renaissance), qui permet de ne pas perdre espoir et de vaincre l'adversité par la consolation de ces « frères d'armes » qui n'ont jamais renié leur combat ou démerité.

Nous pouvons noter une certaine retenue dans *Au-delà de la nuit*, où cette forte impulsion de culture antique s'embarrasse de moins d'allusions, de références et d'explications que dans *La Balance intérieure*.

Deux poèmes s'enchâssent dans cet ensemble, *Plages mortes*, qui sera repris dans le Livre V *Floralies décentes* de *La Balance intérieure* et *Invitation à la nage*, inscrit au livre IV *Trahison de clerc*.

*Plages mortes* : Dans de « Beaux soirs ensanglantés » s'achève la vie mais dans la dureté du vent. Toute la nature brûlée gémit tout au long de la lande que maltraite ce glaive, sans que l'on en sache la juste raison.

*Invitation à la nage* : il s'agit d'inviter l'Aeneade à partager cette baignade, à affronter la mer et à nager ensemble :

« Mais de Provence à l'Afrique sauvage  
Il serait beau de défier les sorts ! »

Allusion à l'Enéide, au désir de partage et d'union qui naît du double gouffre, celui du ciel et de la mer « Où se meuvent à l'aise / la chair de l'homme et l'esprit de ses dieux. ». Ces deux pièces offrent un nouvel univers, maritime, à ce désir de communion et de dépassement qui naît des amours perdues et des réminiscences antiques, comme si ces deux pistes de la mémoire ouvraient un même chemin.

Le second poème, *Invitation à la nage*, est l'une des rares compositions poétiques de *Au-devant de la nuit* qui soit intégré à *Trahison de Clerc*, livre IV de *La Balance intérieure*, avec *Le Rêve de Pan*.

*Le renoncement à la rose* : il s'agit d'un sonnet, de tournure assez ronsardienne, encore qu'il s'oppose totalement aux Amours : le poète est vieux, il ne peut accepter un amour non pas nouveau mais venu d'une si jeune fleur. La jeune fille ne saurait réchauffer un cœur déjà entraîné vers la cendre. Le conseil est impératif : « Détourne-toi du seuil des regrets ». Ce poème sera intégré à son tour au Livre des *Floralies décentes* qui égrène les remerciements, réels et supposés, associant amitié littéraire et humaine, sur un ton plus mesuré qui tient de l'hommage mais aussi du recul de la maturité.

*La Monade rêvée* : Rêverie brodée autour des amours de Tite et Bérénice dont l'union, si difficile jadis, est aujourd'hui parfaite :

« De l'âme, de l'esprit, des lèvres qui s'unissent  
Les feux sont réunis pour un même parfum. »

Achevant ce cycle de l'amour assagi, de l'amour descendu vers la mort, en une unité parfaite, ce poème de l'amour fusionnel décline la leçon d'éternel miracle qui naît de l'osmose de ces deux éléments. Dans *La Balance intérieure*, *La Monade rêvée* est insérée dans *Le Cycle de Faust et d'Hélène*, qui figure la seconde histoire d'amour d'un Faust assagi et tendre, loin des emportements et des déceptions du passé.

A ce point d'équilibre, quatre poèmes reprennent, en des formes variables, la même profession de foi : l'amour et la mort sont les deux aspects d'une entité double, la vie.

*Sur une aïeule* : Adresse toute personnelle à cette aïeule paternelle, morte toute jeune et dont il ne possède pas le portrait : condamné à l'imaginer, d'après les récits des anciens, il évoque cette mort, liée à l'enfantement, de la mère, du nouveau-né et de l'époux qui l'a suivie dans la tombe. Il ne reste plus rien, pas même la trace de ces amants morts : ils ne survivent que par lui et le poème qu'il vient de faire.

*Le Rêve de Pan* : Evocation du caducée du Dieu, des forces de la vie qui se combattent pour mieux s'unir. Pan, « le même dieu qui tue et fait renaître », rêve, endormi, cependant que des Charités dansent et minent « La douce, la profonde et tranquille Unité. »

*Reliquiae Foci* : hommage aux forces telluriques qui, vivifiées par l'éternel retour du printemps et du soleil, font renaître toute chose et appel à cette BEAUTE à laquelle le poète s'adresse :

« - BEAUTE, claire raison de l'ombre universelle  
Qui fais l'âme revivre et renaître les corps »

*Le Bien et le mal* : Cinq quatrains composent cet ensemble divisé en deux parties de deux puis trois strophes :

« Chère âme croyez-vous aux célestes balances ? »

L'idée de cette création, humaine, n'a que peu d'importance, du ciel ne descendent que les rayons d'or pur qui ensemencent le monde et lui procurent toute joie. A cette chaleur intense et bienveillante s'oppose le démon d'une âme tourmentée, portée par « le désir » ou « la volonté », qui prétend « se faire soi-même » et n'accepte pas cet ordre des choses. Cette source d'insatisfaction permanente brûle celui qui ne peut s'en défaire :

« Ton oblique destin s'est-il choisi soi-même,  
Monstre, que le dieu seul peut distinguer de moi ? »

Ces poèmes de la révélation, fortement métaphysiques, affirment une foi à la fois d'évidence, devant la Nature, et difficile, au vu des contradictions de la nature humaine. Ils seront intégrés au livre VI de *La Balance intérieure, Vers les pics de sagesse, Reliquae foci* et *Le Bien et le mal* étant les deux derniers poèmes de cet avant-dernier livre.

Le dernier quart de *Au-devant de la nuit* est formé de dix poèmes qui seront tous repris dans le dernier livre de *La Balance intérieure, Mortuaires : Vieille chanson - le Repos disputé - A la belle Cyprine - Coin du feu en Provence - A son corps - Chanson d'Avril - La Demande et la réponse - Visite aux Enfers - La Rose de l'idée - Ainsi soient-ils*. Nous ne notons que deux modifications des titres :

*A la belle Cyprine* ..... *A la « bella Ciprignia »* : La traduction en italien et l'utilisation des guillemets référant clairement à Dante.

*Visite aux Enfers*..... *Descente aux Enfers* : la modification évoquant la nature définitive du voyage.

Quelques nouveaux poèmes seront insérés dans le fil narratif, mais suivant l'ordre dans lequel ils sont d'ores et déjà rangés. De *Vieille chanson* à *Visite aux Enfers*, il s'agit d'une lente approche de la tombe et d'une affirmation sans cesse réitérée, l'âge n'est pas un combat perdu mais un combat de plus, le dernier avant la paix :

« Au secret d'un cœur où rien ne la dompte  
Quelle est cette voix ? »  
(Vieille Chanson)

Le thème est sans cesse repris, sorte de crainte sublimée, d'une éternité de l'être, confondu dans L'Être ou son acception plus païenne, la Nature, ce que toutes les vicissitudes de l'existence doivent permettre d'accepter :

« Sous le croissant couleur de cendre  
Jusqu'au rivage où rien ne luit  
Est-ce demain qu'il faut descendre ?  
N'est-ce plutôt pour aujourd'hui ?  
(A la Belle Cyprine)

C'est dans cet ensemble que se trouvent deux poèmes que nous avons déjà vus, datant tous deux de 1943, *Coin du feu en Provence* et *A son corps*.

Dans le présent opuscule, ils ne portent aucune marque de date ou de lieu. Cette absence de contingence a pour mérite d'universaliser un propos dont est ôté tout élément clairement biographique.

Trois pièces, *Chanson d'Avril*, *La demande et la réponse* et *Visite aux enfers* achèvent enfin cette descente de la vieillesse à la tombe.

*Chanson d'Avril* : Ce bref poème de trois quatrains semble inverser la pièce du début : *Allégorie du printemps* ; la mort est proche, désormais, et le poème, qui débute par une adresse :

« Vieux sang qui bouillonne  
D'enfer en éther  
Tu vainquis l'automne  
Voici ton hiver. »

s'achève en prière :

« Qu'une fleur de flamme  
Se rouvre en tes yeux :  
Les Noces de l'âme  
Se font chez le Dieu. »

La mort comme apaisement est peinte dans *La Demande et la réponse*. Ce poème est divisé en deux parties, description d'une vie où l'amertume se mêle toujours à la douceur, où la conscience de ce lent pourrissement des choses détruit toute plénitude :

« Rares jours heureux, quelle nuit vous compte ! »

La seconde partie reprend le thème mythique du renouveau solaire de la vie, mais en y incluant, à nouveau, une prière, celle de mourir, enfin, et de trouver le repos, l'immobilité, après « la chute éternelle/ L'Eternel essor ! »

*Visite aux Enfers :*

« Ton croissant sur ma lagune  
Allonge son fil »

Ce long poème de vingt strophes, à la tournure de chanson, alterne les octosyllabes et les pentamètres, ce qui lui donne une cadence rapide, un tour précis et définitif : cet ensemble est, à nouveau, divisé en trois parties : le premier groupe de strophes en appelle à la lune pour répondre aux interrogations qui demeurent : faut-il mourir ce mois-ci ? Un projet est-il déjà inscrit, déjà formé pour lui, au paradis des poètes :

« Qui ne trichent ni ne boitent,  
De sens trop couverts. »

Le second ensemble évoque clairement les *Nuits* de Musset : extérieur à son corps, le poète imagine qu'il devient son ombre et, s'incluant dans « le cercle des fantômes », il mesure l'harmonie éternelle de leur état :

« Vaine joie et fausse peine  
Y viennent mourir »

Mais le troisième ensemble, abandonnant la mystique vingt fois reprise et annoncée, ne peut croire à cet apaisement :

« - Eh ! bien, non, c'était un leurre  
Et le cadran froid  
N'a jamais promis cette heure  
De repos pour moi ! »

Il se voit, ombre errante, selon le mode des ombres des bords du Styx, non pas en compagnie des « Morts chéris » mais avec ces grandes âmes insatisfaites qui peuplent sa pensée, Didon,

Phèdre, Eriphyle. Et, dans cette visite au pays des morts, il n'est, pour l'accompagner que le myrte incandescent, symbole de sa quête de comprendre :

« Myrte, ô feuille douce-amère  
Qui ne m'as chanté  
Qu'éternelle et qu'éphémère  
Insatiété. »

Deux poèmes viennent enfin clore le recueil, *La Rose de l'Idée*, qui sera le dernier poème de *La Balance intérieure* avant *L'Epilogue* de *La Prière de la fin*, et *Ainsi soient-ils*.

*La Rose de l'Idée* : D'une teneur, comme son titre, fortement symbolique, le poème, composé de sept quatrains d'alexandrins est divisé en deux parties ; la première s'adresse à un bouton de rose qui prétend former une fleur malgré les rudes assauts de l'hiver finissant, « ciel noir », « eau glaciale » et vent.

« Avril a trop tardé ! » Le soupir de dépit qui amorce le second quatrain parle de la consolation du feu, des « larmes de résine », de la chaleur diffuse qui « apporte son baiser aux lèvres de la fleur. » Elle s'épanouira donc sous l'effet d'une caresse humaine. Il n'est pas de renoncement.

La seconde partie développe la métaphore de cette « Rose de l'idée, si lente à éclore, si « ralentie » dans sa floraison par « un siècle ténébreux qui n'a su que gémir. » Afin d'offrir « aux têtes juvéniles » ce bien indispensable, cet espoir qui évoque, par le parfum de la fleur et « sa pointe qui s'effile », semblable à l'angon des Francs, un devenir véritable, placé sous la protection des « Dieux de la Patrie et l'Esprit de ses Rois ». Il faut poursuivre ce lent combat : « O longue, ô lente Rose de l'Idée. » C'est ainsi que le vieux guerrier ne cesse de lutter :

« Ma main de te servir jamais ne se repose  
Et mon vieil âge en toi retrouve sa vigueur ».

Cette lutte, toujours poursuivie, cette victoire encore incertaine, il n'en peut douter, elle est le projet qui le tient en vie et qui fait sa vie :

« J'ai rêvé de t'offrir, ô Rose de l'Idée,  
Ces ruisseaux d'une flamme immortelle, mon sang. »

Ce projet, politique et spirituel, ce thème médiéval revisité de la fleur représentation métaphorique de la beauté parfaite du monde de l'Idée n'offre pas seulement un arrière-fond

platonicien au projet poétique. Il l'inclut dans ce mouvement plus vaste d'une vie de champion chevaleresque vouée au triomphe du Beau et du Bien.

*Ainsi soient-ils* : Nous n'avons pas oublié le poème écrit en novembre 1943, à la prison de La Santé, à l'ombre du crucifix du Carmel de Lisieux. Pièce poétique aussi construite qu'argumentée, allant en trois parties de l'ensevelissement à la certitude d'une autre vie pour s'achever en un élan mystique qui voit en un Dieu chrétien la force créatrice qui transcende la mort.

« Et, matière, SOIENT-ILS en leur forme sublime  
Nos morts, nés immortels, AINSI régénérés ! »

La dimension finale de ce poème tout pétri de catholicisme nous conduit à la certitude sinon d'une conversion totale, du moins d'un retour dans l'Eglise. Léon Rameau, poète de l'amour, puis de la mort, selon les deux parties du recueil, témoigne de façon retenue de son itinéraire spirituel, du printemps de son existence jusqu'à son rude hivers.

Nous suivons un chemin amoureux, personnel dans la première partie d'*Au-devant de la nuit*, qui devient peu à peu une quête générale, un besoin de paix et de retour à la foi. Cette même construction sera reprise dans *La Balance intérieure*, mais d'autres poèmes, des éléments de datation, des références et des dédicaces viendront témoigner plus précisément de l'identité du poète. Quant à son cheminement spirituel, il semble moins assuré : dans *La Balance intérieure*, le poème *Ainsi soient-ils* n'est pas en final de livre, mais inclus à l'ensemble des Mortuaires. Et il prend une tout autre valeur à voir ses deux derniers vers modifiés :

« Et, matière, soit-il, en sa forme sublime  
L'immortel de nos morts ainsi régénéré ! »

La perte du pluriel, la mutation de « Nos morts nés immortels » en « L'Immortel de nos morts » tout invite à une approche qui ne considère plus l'ensemble de l'humain, -corps et âme confondus- mais l'âme seule, selon une acception moins chrétienne que néo-platonicienne nettement réaffirmée. Nous étudierons dans *La Balance intérieure* les codes particuliers de la poésie Maurrassienne. Mais il semble qu'*Au-devant de la nuit*, écrit sous pseudonyme, tient à marquer une distance certainement liée à cette neutralité de l'identité. Il n'existe aucune référence explicite à la vie de Maurras, si ce n'est dans le titre « coin du feu en Provence », et il n'est fait aucune allusion à la prison. Le cheminement se veut simple,



fortement charpenté par des pièces construites, un monument de la poésie-raison allant du sentiment à l'intellect.

L'esthétique, lissée, évite les expressions de l'enthousiasme outrancier et la figure du héros solaire en est presque absente – si ce n'est, il est vrai, dans *La Rose de l'idée*, où elle est esquissée. Selon une forte fonction imaginative, deux éléments symboliques s'opposent de façon obsessionnelle, le jour et la nuit. Il s'ensuit un discours du souvenir – amoureux – où dominant l'attente et la lune et un autre discours de rêveur éveillé, en extrapolation de son rêve, qui figure un héros contemplatif et désarmé. Ces deux personnages oniriques, auxquels parle le poète-narrateur sont un double de projection.

Nous ne trouvons pas, dans *Au-devant de la nuit*, tout l'arsenal militaire de *La Musique intérieure*. Le combat demeure mais il est transposé dans les difficultés de la nature à affronter les éléments mauvais, le froid d'un hiver tardif ou le feu d'un soleil brûlant. Cette caractéristique symbolique conserve les éléments de la référence méditerranéenne, le myrte en particulier, mais ne s'appuie guère sur des formes païennes, fussent-elles allégoriques. Le Dieu le plus souvent évoqué – il n'est pas clairement nommé, si ce n'est sous une forme indirecte – demeure Apollon, mais une équivoque demeure avec un Dieu de lumière, protecteur et bienveillant, qui ne cesse d'évoquer un syncrétisme chrétien.

La construction par : A/ Description d'un état – B/ Opposition par Mais – C/ nouvel équilibre ascensionnel – est maintenue, quoique la vision éthérée soit le plus souvent descendante : le regard ne va pas du ciel à la terre, mais, sous la tombe, de la terre aux Enfers. Les accents fortement prométhéens de *La Musique intérieure*, exaspération, impatience, sont réduits par l'acceptation d'un devenir fort proche, la mort. Aussi n'avons-nous pas trouvé dans ce recueil « le mécontentement primitif qu'exige la transcendance, ce mouvement d'humeur que traduit l'audace du geste ou la témérité de l'entreprise. »<sup>261</sup>

Puisque l'ensemble de cette poésie, fortement platonicienne, confère à quelque leçon d'une philosophie de l'âge, et que l'auteur reste dans l'ombre, quelle nécessité a pu pousser le poète à publier cette œuvre ? Nous pensons à un besoin d'être, à la nécessité de demeurer, en littérature, alors que les autres modes d'expression lui sont retirés. Peut-être faut-il encore associer le grand âge à cette entreprise un peu téméraire, et la peur, pour Maurras, que ses vers, devenus posthumes, ne soient collationnés de façon éparse, s'ils le sont.

On se souvient du recueil des *Inscriptions*, poèmes réunis par Joachim Gasquet dans un ensemble hétéroclite. Il semble que ces vers de vieillesse aient le même emploi que les

---

<sup>261</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris, 1992, p : 179.

vers de jeunesse : affirmer une nature essentiellement poétique, en dehors de toutes les contingences polémiques. *Au devant de la nuit* « fonctionnera » d'ailleurs comme *Les Inscriptions*, œuvre démembrée puis réintégrée à l'œuvre finale.

## 2.8 Ecrits et protestations

Maurras écrit également, en 1947, une *Apologie de Socrate*, qu'il signe Xénophon III, où il reprend le thème du prisonnier politique, injustement accusé. La correspondance entre Socrate et lui-même est filée de façon évidente : il se voit persécuté par une démocratie qui avilit l'esprit parce qu'elle ne le comprend pas.

Dans ce même temps, il a adressé au garde des sceaux René Meyer, conjointement avec Maurice Pujo, une longue et très circonstanciée demande de révision de son procès : elle est restée sans réponse. Les plaies de la guerre sont toujours vives. Le terrible procès de Nuremberg, qui s'est déroulé de novembre 1945 à octobre 1946, a pris fin, dévoilant aux yeux de tous l'abomination des chambres à gaz. Nuremberg pèse de tout le poids de la vérité sur une opinion publique confondue d'horreur. Une seconde demande de révision des procès Maurras et Pujo, encore plus nourrie et établissant les vices de procédure de l'audition, sera à nouveau adressée au ministre de la justice. En vain.

En Mars, Maurice Pujo et Charles Maurras quittent Riom pour Clairvaux. La détention y sera, semble-t-il plus douce, du moins jusqu'au départ de Pujo, élargi en octobre. La solitude deviendra ensuite plus amère. Des éléments nouveaux viennent néanmoins reconforter le prisonnier. Son disciple et presque fils, Pierre Boutang, est rentré d'Afrique du nord en 1946. Il se démène pour lui. Et, en 1947, le journal interdit renaît de ses cendres. Il a un nouveau titre, aux initiales transparentes, *Aspects de la France et du Monde*. Ce n'est, pour l'heure, qu'une revue hebdomadaire, mais « L'œuvre » se poursuit, Pierre Boutang, rédacteur en chef et première plume du journal s'y voit entouré de nouvelles et d'anciennes plumes de *L'Action française* comme Michel Déon, Roger Nimier, Antonin Blondin, Marcel Aymé. Le combat a donc repris.

Emprisonné à Clairvaux, il semblerait que Charles Maurras n'ait que peu composé, si l'on s'en tient à la datation de quatre pièces poétiques présentes dans *La Balance intérieure* :

*A Jean Moréas*, Lyon, décembre 1944 – Clairvaux, décembre 1949.

*Variation sur l'ode du premier livre*, Clairvaux, 1947-1950

*Pax*, Clairvaux 1949

*La prière de la fin*, Clairvaux, juin 1950.

Mais il n'en est rien. Après la parution d'*Antigone, Vierge-mère de l'ordre*, publiée par Les Trois Anneaux, éditeur genevois, en 1948, Charles Maurras publie à nouveau, en 1949, une œuvre poétique de résistance et de semi-clandestinité. Il n'est plus question de se cacher ; drapé dans sa vertu, il prétend ne plus rien attendre, si ce n'est d'être rejugé, mais ne s'illusionne guère. Cependant les anciens adeptes reviennent peu à peu, encouragés par *Aspects de la France* et ce nouveau tirage suisse, à demi-confidentiel, est pour eux. Soixante quinze exemplaires numérotés sont tirés sur papier de luxe « marais à la cuve » et cinq cents sur vélin. L'opuscule a un format de cahier broché, sans vignettes ni illustrations.

## 2.9 Le Cintre de Riom

Il n'est autre que le cintre de la fenêtre :

« Dans le cintre fleuri de barreaux et de grilles  
Au céleste miroir les jeunes terres brillent,  
Et jusqu'à l'horizon leurs champs illimités : »

De cette arche, le prisonnier en cellule regarde ce qu'il peut voir de champs et de collines. Mais tout lui appartient, selon la citation d'en -tête :

« Oui, tout ce que ton œil tient  
Sans mesure lui appartient. »  
(Le Belvédère)

Le titre du recueil, qui évoque clairement la prison de Riom, reprend le premier des douze poèmes que contient ce nouveau volume. Après les trois premières pièces qui ne sont pas datées, les notations de date et lieu se succèdent tout au long du livret. Elles ne laissent aucune équivoque sur ces « poèmes de prison » : *Au Premier Saint-Thomas* fut écrit « entre les fêtes des deux Thomas, décembre 47, mars 48. », *Le Jeu parti de belle humeur et gai savoir* à « Riom, février 1945 », *Les deux hymnes au soleil, père de la grâce*, à « Riom, 1946 ». *Bonheur d'Ulysse* est composé à « Riom 1945 », *Le chant de la porte des songes*, à « Riom 1945 », *La Prière aux trois Parques* donne pour indication « Février 1949 Cl. » c'est-à-dire Clairvaux et *1794-1944* porte pour mention « Prison de Saint-Paul, Lyon, Octobre du cent-cinquantième de la mort de Chénier. »

Ainsi qu'il est aisé de le voir, tous les poèmes n'ont pas été écrits à Riom. L'ensemble ne suit pas la chronologie de l'écriture, le dernier poème étant le premier à avoir été rédigé.

Nous sommes en face d'un enchaînement thématique qui transcrit en vers la liberté du prisonnier qui s'évade à travers le cintre, la certitude d'une éclosion nouvelle, ce bonheur assuré malgré l'injustice subie par celui qui n'a pas voulu se taire, thème repris en boucle par le dernier poème en hommage à Chénier. Les deux poètes, unis par la parenté d'esprit, se heurtant à la même puissance violente, aveugle et sotté.

En surplus des effets de datation, *Le cintre de Riom* propose un recueil d'offrandes : *Force et Lumière* est une ballade dont l'envoi est adressé à Jacques Maurras, *Les Deux Hymnes au soleil* sont dédiés : « A ma nièce Hélène Maurras » *Bonheur d'Ulysse* est offert à François Daudet, *Le Chant de la porte des songes* à Michel Tournois. Il est facile de constater qu'il s'agit non seulement de son neveu, de sa nièce et de son filleul, mais de la génération suivante, ces dédicaces fondant ainsi le principe du legs poétique et politique.

Selon une mécanique d'inclusion assez voisine de cette perception de l'œuvre comme bien commun, Maurras reprend également le fil des citations : le poème *Le Cintre de Riom* est placé sous la protection de Mistral, cité en Provençal. *La Paraphrase des deux odes d'Horace* poursuit l'agrégat poétique, tout d'abord nettement tourné vers le Moyen-âge, du fait des structures choisies : Ballade – Jeu- Parti – Odelette ou du poème *Au premier Saint Thomas* citant Jean XI, puis tout pétri du socle antique qui semble donner naissance à des pièces présentées comme des extrapolations : *Paraphrase de deux odes d'Horace*, poursuite de *L'Odyssée* dans *Bonheur d'Ulysse*, « berceuse virgilienne » pour *Le Chant de la porte des songes*.

Si elles n'offrent un cadre médiéval, les pièces semblent directement issues de l'Antiquité comme la *Dédicace à Polymnie* ou la *Prière aux trois Parques*. Les référents ne sont autres qu'Horace – Platon – Parménide – Homère – Virgile et enfin Chénier, le néo-classique, le passeur de flambeau.

Alors qu'aucune référence n'était incluse dans *Au-devant de la nuit*, le Cintre de Riom use du mouvement inverse. La poésie porte le prisonnier, et les poètes sont autour de lui, dans une familiarité de l'esprit que rien ne peut altérer. L'effet paradoxal produit par le rapprochement de la contingence de la datation et de l'aspect archaïsant du fonds culturel manifeste cette liberté profonde de l'esprit construit sur une culture qui défie le temps. Tout aussi distancé, le déroulement du recueil se projette dans une sorte de jeu poétique, selon un principe imitatif qui nie l'ennui du temps contraint en ce qu'il devient passe-temps et passe-muraille : ni horloge, ni prison.

Un premier groupe est formé des trois premiers poèmes : *Le Cintre de Riom – Force et Lumière – Odelette ontologique*. Ces trois pièces sont de structure différentes : une ode de six

strophes d'alexandrins, inachevée (selon le procédé des rangs de pointillés), une ballade de cinq quatrains, alternance d'alexandrins et de décasyllabes, avec envoi final et enfin une courte pièce, *Odelette ontologique*, formée de quatre quatrains d'heptamètres. Les deux premiers poèmes filent la métaphore du printemps renaissant, triomphant, et, pour le prisonnier, du message d'espoir qu'apporte cette vue « Que nous vient-on parler de prisons ou de gardes » ; Il est libéré par ce qu'il regarde, métaphore d'une jeunesse revenue : « Tire des feux vivants qui sont à peine verts ». La mort viendra, mais elle ne tuera pas la force de vie qui est en lui :

« Contre les renouveaux de la mère nature  
 La mort, qui ne peut rien, suscite le sommeil.  
 .....  
 ..... »

Figure de l'espoir, le poème, inachevé, montre qu'il n'a pas peur du non-achèvement. S'il ne peut terminer, d'autres finiront. L'idée d'une jeunesse de continuateurs, symbolisée dans *Le Centre de Riom* par « les jeunes terres », « la mousse apriline », « les timides froments », force éclatante qui « casse les chaînes de l'hiver » est reprise dans *Force et Lumière*.

Pris dans un rythme de prière par la reprise des souhaits subjonctifs, les éléments de la lumière et de l'ascension se mêlent en une projection victorieuse. Les images de l'essor abondent, lumineux, selon la projection en flèche solaire « mâle faisceau des célestes rayons » typique d'une « transcendance armée »<sup>262</sup>, apollonienne et virile, dont la connotation sexuelle est sublimée par une euphorie triomphante. En ce futur irradié par « la flamme de l'Art », le moyen d'atteindre la victoire « faisceau – vaisseau – vol des ardeurs » est figuré par cette navigation supra-stellaire, platonicienne et cartésienne, selon l'association lumière-ascension mise en évidence par Gaston Bachelard,<sup>263</sup> et la plus coutumière qui soit chez Maurras :

« Nous ne dévouerons pas aux mortelles étoiles  
 Aux flots soulevés, aux sables mouvants,  
 Le jeune homme hardi qui s'embarque et fait voile  
 Contre la Fortune et contre les Vents : »

Allusion à lui-même, reprise rapide du mythe d'Ulysse, il reste que de cet archétype de la transcendance surgit d'une révolte. Il existe un monde contraire, hostile, rampant, et une amertume profonde à s'immoler dans ce combat :

---

<sup>262</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Ed. Bordas, Paris 1969, rééd. Ed. Dunod, 1992, p. 163.

<sup>263</sup> Gaston Bachelard, *L'Air et les songes, essai sur l'imagination du mouvement*, op. cit. p. 55.

« O jeune aigle apparu sur la cime des choses,  
Enveloppe-toi d'amères splendeurs ! »

Ce sacrifice nécessaire est néanmoins le seul qui vaille : c'est ainsi que Maurras, dans l'envoi de cette ballade, passe à son neveu la torche toujours allumée de l'avenir :

« *ENVOI*

A Jacques Maurras

Tu portes mon fardeau, belle et fière jeunesse  
L'univers ami vienne à ton secours  
Et qu'autour de ton front ce myrte qui renaisse  
Mène en souriant la ronde des jours ! »

L'*Odelette ontologique* reprend le thème, sous forme de question : quel « Thyrses incandescent », figure de la flèche d'Apollon et de l'éternel besoin humain de connaissance, place en nous « grain de sable » cet enchaînement : rêver-vivre-sentir :

« Un cœur, s'il se livre,  
Esprit va fleurir. »

Le cœur, élément premier de la métamorphose spirituelle, en reste l'indispensable berceau.

Après ces pièces de poésie-philosophie de l'action et de la volonté vient la *Paraphrase de deux odes d'Horace* : la première reprend le terme latin : *Solvitur acris* (I,4)<sup>264</sup> et l'image devenue récurrente : « l'âcre hiver s'est enfui... » Un portrait du monde qui s'éveille, hors du temps, bateaux remis à flot, troupeaux sortis de l'étable, jeunesse des astres, Grâces de Cypris, Nymphes de Diane, bonheur partagé « Couronnons-nous du myrte vert », sacrifice d'amour « Mon chevreau te plaît-il ? Dis-nous si tu préfères un agneau blanc ? » Mais ce bonheur est éphémère, la mort survient, égale pour tous :

« Notre vie est si brève / Qu'elle interdit tout long espoir ! »

Ainsi « Ton banquet finira sans toi. » Il reste un ordre « Admire en t'en allant les roses de l'aurore. » et un constat, déjà la femme aimée (note de Maurras : *L'ombre d'Horace me pardonne de substituer la belle Pyrrha au pâle giton Lycidas* !<sup>265</sup>) en aime un autre.

La seconde ode *Eheu ! Fugaces* (II, 14)<sup>266</sup> évoque l'autel, le sacrifice à Pluton, la tombe, l'hommage posthume, si bien nommé :

---

<sup>264</sup> Horace, Odes, I, 4 : *Dénoué, l'âpre hiver : Printemps, brise, à nouveau...*

<sup>265</sup> Ibid : *Finis banquets, vins bus à l'aveuglette / Le tendre Lycidas – et bientôt les grisettes.*

Traduction de Lionel –Edouard Martin.

<sup>266</sup> Ibid, Odes, II, 14 : *Hélas, Postumus, Postumus, elles fuient, les rapides années...*

« Nos ans fugitifs tombent un par un. »

Et cette loi commune emportera chacun, roi, cour et pauvre laboureur. Elle emportera aussi celui qui se croit à l'abri :

« Par tous les chemins tu cours aux enfers. »

Il faudra tout quitter, « l'épouse, la maison, les beaux arbres verts ». La vie est-elle morte pour autant ? Assurément non, et ces vins vieux promis aux dignes festins, si tu ne les as bus, seront-ils perdus,

« Ou, son légitime et rare butin  
Un jeune héritier les boit-il enfin ? »

L'examen des textes latins traduits montre le suivi exact du propos d'Horace, repris et rimé, la souplesse de l'ode alcaïque d'Horace, et le retour des sons latins paraissant plus nerveux, chez Maurras, par le fait d'une rime croisée plus répétitive. La fluidité métaphorique du temps qui passe est esquissée par quelques rejets, mais cette perte inconsolée de la vie n'affleure pas en premier lieu dans les deux « paraphrases ». L'on suit deux odes sur la mort qui s'achèvent sur les vivants, qui jouissent pleinement de la vie et qui sont « la suite » de ceux qui sont partis.

*Au premier Saint-Thomas*, que le poète appelle aussi *Odelette réparatrice*, est une longue suite de quatrains d'octosyllabes, qui s'adresse à Saint Thomas, avec amusement tout d'abord : « Mais il y manque du sérieux » ; on se moque du saint, on se rit de son envie de savoir. Ainsi la première partie du poème, qui se donne pour une chanson, reprend-elle ces traits de moquerie commune. Mais la seconde partie, « réparatrice » de cette calomnie rappelle le martyr du Saint, qui a couru vers sa mort, « face à leurs calomnies. » Le discours devient fusionnel, et l'on retrouve en Saint-Thomas cet éternel reproche fait à Maurras, grand cœur mais « mauvaise tête », destin proche, aussi, qui voit le Saint faire école à son filleul et lui apprendre :

« A démêler, grain après grain, Du vain paraître l'Être. »

Saint-Thomas avait raison ; il est beau de croire sans voir, mais « voir est meilleur encore. » La raison peut éclairer de son flambeau la religion : ce n'est pas encore le cas, certes, mais faut-il pour autant accepter cette ignorance soumise ?

« Mais justement ! Du fond des cieux  
Vienne, grâce et lumière,  
Le bel éclat mystérieux  
D'un feu qui nous éclaire, »

Le poème prie, ensuite, sur cinq strophes, le dieu qu'il nomme « Charité – Moteur immobile- Qui que tu sois- Seigneur » afin qu'il offre enfin aux hommes son « lys de certitude. » Une prière ambiguë, qui ne renonce en rien à comprendre pour croire, adressée entre les fêtes des deux Thomas, Thomas l'apôtre, dont il est ici question, qui mettait en doute la résurrection du Christ parce qu'il ne l'avait pas vue de ses yeux, et Thomas d'Aquin, dont Maurras a si longtemps soutenu la règle stricte.

*Dédicace à la Polymnie accoudée* : la muse de l'éloquence, aux multiples chants, est représentée assise, accoudée, selon le mouvement du marbre qui la représente. Elle est l'intercesseur entre « Le peu qu'ont rêvé les hommes » et le souhait du dieu, son dieu, Apollon, la muse étant celle qui mesure, « prêtresse de l'Ordre et du Mouvement », les deux éléments premiers de toute métrique. L'adresse à une statue féminine, voile et plis, onde et flancs, est l'un des thèmes fréquents de la poésie maurrassienne, qui intériorise la relation qu'il crée entre la représentation allégorique et le discours auquel la statue païenne ne répond pas mais qu'elle écoute. Les images de l'autel, du dépôt sacré, du langage, source de joie reviennent pour créer cette communion particulière d'un dialogue figuratif, qui rappelle la leçon des bas-reliefs de *Corps glorieux*.

*Le Jeu parti de Belle Humeur et Gai Savoir* n'est pas sans évoquer les premières amours de Faust et de Psyché, dans *La Musique intérieure*, ou un jeu parti installe de même une conversation entre les deux amants. Belle Humeur est l'amante, qui prie son ami de « jouer ensemble » : ne voit-il pas combien ils se ressemblent ? Après cette adresse de première strophe, Gai Savoir déroule une réponse tout d'abord excédée à la « mauvaise enfant » : certes, ils se ressemblent, bien plus, ils ne sont qu'un, ils ne font qu'un :

« Quand, Diable ou Dieu tout nous défend  
Même une différence ? »

Ils sont unité, tout le dit, et rien l'un sans l'autre. De cette osmose physique naît le lien mystique, et de la musique des Nombres, chantée par « le dieu », la certitude de cette Unité. Vision d'un tout platonicien, harmonie primordiale, cet ensemble féminin-masculin se dissout, lorsque Belle Humeur répond à Gai Savoir : elle s'irrite de ses certitudes, elle est à lui, certes, mais elle est bien plus, elle veut bien plus :



« N'ai-je un baiser, soir et matin  
Comme une malheureuse  
Qui ne voudrait pour tout destin  
Qu'être ton amoureuse ? »

Elle désire davantage, consciente du pouvoir qu'elle exerce sur lui. Si leur amour n'est rien de plus qu'un chassé-croisé amoureux, à quoi servent-ils ? Lui veut vivre « selon sa loi », elle n'est qu'une « pauvre inassouvie ». L'unité profonde qui les unit existe-telle ? Gai Savoir n'en doute pas : ces orages amoureux ne sont que « De tout petites peines. » S'ils se regardent et se désirent l'amour leur apportera cette union charnelle qui est aussi spirituelle :

« Et pour finir, si le Dieu veut  
Que la scène se close  
En caressant tes blonds cheveux  
J'entrouvrirai ta rose. »

Etrange chute, à la polysémie fortement sexuelle, qui figure un être androgyne qui se dédouble puis s'unit de nouveau, la pulsion amoureuse naissant du Dieu dans ce théâtre de l'étreinte érotisée. A quelle femme, à quel amour le prisonnier peut-il songer, qui n'omet pas d'écrire sous ces vers : Riom, février 1945 ?

Les *Deux hymnes au Soleil, Père de la grâce*, offerts à Hélène Maurras reprennent les thèmes développés dans la pièce solaire *Force et Lumière*. Le premier, sous la citation de Platon, «Quoi qu'il m'arrive », a pour titre *Le matin ou les beaux risques*. Le poème est divisé en quatre parties. Le premier texte part des fruits d'or, du désir empoisonné qu'ils ont suscité, fruits des Hespérides ou pomme de la guerre de Troie, plongeant les hommes dans la convoitise. Le second texte, porté par le désir illogique d'un Mais, déclare que fruits du vin et poison, sucs vénéneux, ils sont pourtant ce que veulent les hommes, ils disent la beauté du soleil, sa force même dans la nuit. Le troisième mouvement généralise cette force cosmique inondée de soleil :

« Puis nous emportant aux cimes de l'Être  
Les commencements, les milieux, les fins,  
SOLAIRE CLARTE, qui rompt et pénètre  
Le silencieux arcane divin. »

Eclairant le monde, offrant aux hommes la beauté des choses qu'il illumine, le soleil est à la fois la force de la clarté et son instrument. Le quatrième texte interroge enfin l'astre solaire : dans le voyage de la vie, aidera-t-il les hommes ? L'image du voyage maritime est à nouveau

reprise proue – onde – azur – métaphore de la vie qui enfin parvient à la rive. Et, alors que tout invite à cesser enfin de craindre, le dialogue de l'incertitude reprend :

« La Fortune en fleur dit : - Quoi qu'il arrive !  
Et nous : - Quelque chose arrivera-t-il ? »

Le second hymne au soleil s'intitule *Le Char ou le vaisseau* : il reprend le thème de Parménide, transporté malgré lui par les cauales sur cette voie fameuse de la Déesse. Du quadrigé écumant de l'Aurore au Zénith, la traversée de ce ciel « Peu à peu déchirant le dernier voile obscur. » Le matin est déjà passé, l'Heure a dansé, les cauales du soleil embrasent le monde de leur galop accordé à la Lyre du Dieu. C'est alors que, quittant la porte fermée du monde d'en bas, le poète se laisse emporter par l'élan vainqueur du soleil. Cette toute-puissante ruisselante l'a pris et il en conserve la force. Les images de la mort prochaine « caveau noir – blanche lame – lit funèbre – urne cinéraire » ne peuvent désormais calmer « Les vœux démesurés qui m'agitent encor. »

Le voyage a repris, vaisseau de flamme du soleil, voile d'un linceul, sans regret, embarqué dans « la belle aventure » de vivre, il n'a plus peur de vivre ou de mourir. Le dernier quatrain règle enfin son compte à ce qui pèse encore sur lui :

« Et vous, plateaux de vaine justice,  
Sous l'astrale faveur détraquez-vous enfin !  
Tes vils métaux fondent au solstice,  
BALANCE, le plus faux des symboles divins ! »  
(Riom 1946.)

Fièvre d'exaltation, transverbération solaire et désir de toute puissance, tout affirme l'intransigeance du poète « héros », inaccessible aux misères humaines, alors que surgit ce dernier mouvement de révolte, force des verbes impératifs et subjonctifs, des exclamations, de l'affirmation de la vilenie, mise à son tour en accusation : la balance, allégorie de la vaine justice, n'est qu'un mensonge de plus.

*Bonheur d'Ulysse* qui s'annonce en vers neuvains se place sous une double citation de l'Odyssée, chant XI. Ce poème est intégralement repris dans *La Balance intérieure* sous le titre de *Variation sur l'Odyssée*, dans le livre III, *Parvis d'Homages*. Une légère modification est néanmoins notable : la longue pièce poétique est enfermée dans la boucle d'un premier puis des deux derniers quatrains en italiques. Dans *La Balance intérieure*, seul le dernier quatrain est en police italique. Un effet plus symétrique d'introduction – conclusion

s'en voit renforcé, comme la poursuite en boucle d'une même image, encore la « sagitta », selon son double emploi, flèche de vie et lumière de l'esprit.

Quatre parties composent le poème qui débute par une annonce en italiques, qui évoque quelque augure sibyllin :

« Mortel roseau cueilli chez les Ombres,  
Le Dieu t'encoche à l'arc de la mer  
A mi-chemin du Clair et du Sombre  
S'envoleront tes pennes de fer. »

Est-ce à dire que la flèche projetée par Apollon, l'archer divin, retrouvera ensuite la liberté de sa trajectoire ? Ce retour est une renaissance : Laerte n'est pas mort, non plus que le bon porcher, la femme d'Ulysse est toujours belle et, sur sa porte, il a retrouvé son honneur et ses biens. Il peut faire la charité, il dispense l'espoir.

Le second poème parle de ce vieillard accepté au festin, vieillard qui est, peut-être, le subterfuge d'un Dieu. Ulysse a respecté les lois, il a mérité de voir la Déesse, Pallas, image de la raison, féminité presque virile, pureté et dureté mêlées :

« Sagesse acquise au prix de mes larmes ! »

La fin approche, dans le troisième texte, qui n'est autre qu'une action de grâce rendue au soleil, à la vie, qui a passé, à la mort qui sera un repos bienfaisant. Les strophes suivantes bénissent les descendants, les « Télémaquides » qui poursuivront son honneur et se battront, comme lui :

« O lionceaux du juste carnage  
Quand vous aurez ma griffe et ma dent  
Qu'opposeront à votre courage  
N'importent quels nouveaux Prétendants ?

Ils vaincront, mieux qu'il ne le fit.

Le quatrième chant évoque enfin la vieille maison de ses grands-parents, en décembre, sous les derniers soirs d'automne. C'est là qu'il a tété « Anticlée », sa mère, qu'il est parti, fuyant sa tendresse et c'est ainsi qu'il l'a perdue. L'image de la mère, vue aux Enfers, ombre trois fois étreinte et jamais saisie, le hante de son seul regret. Mais il sait qu'ils se retrouveront, « au pays des Mânes. »

Les dernières strophes, en italiques, apportent la même conclusion, générale tout d'abord, qui associe les feuilles qui tombent à la succession des morts, puis particulière, cet

Ulysse répondant à la première strophe que la vie a beau jaillir, « flèche marine », quels que soient les jours et les nuits, son destin est tracé :

« Ma vieille mère attend, je la suis. »

Une fois encore, on lit entre les vers la parenté des destins, et surtout celui de la fin. Il n'est cependant pas innocent que ce *Bonheur d'Ulysse* ne soit pas une simple acceptation de la mort mais qu'il naisse de la certitude d'avoir eu raison et d'avoir, pour suivre son combat, des successeurs ardents. François Daudet, auquel ce poème est dédié, n'est autre que le fils de Léon Daudet, le vieux compagnon de combat.

*Le Chant de la porte des songes* : avant de se dérouler en quatre chants, l'ode est placée sous une citation du VI<sup>ème</sup> livre de *L'Énéide*, lorsqu'Énée descend aux Enfers : les vers latins, non traduits, évoquent la seconde porte du sommeil.<sup>267</sup> Ainsi s'ouvrent les « doux battants d'ivoire ».

L'ode est toute entière tournée vers cette métaphore classique du Platonisme : la vérité n'est pas dans le visible. Le songe nous donne « à croire l'inverse du vrai » Cependant qu'il est doux de se laisser bercer, enchanter par ce rêve, fut-il mensonger. Dans le premier chant, les quatrains d'heptamètres, en rimes croisées, insistent tout d'abord sur cette grâce : la bouche, l'aile des songes, les chants de la terre, tout doit s'échapper ; ainsi le verbe impératif « ouvrez » résonne-t-il à chaque strophe, prière et désir : « ouvrez au mensonge bienheureux et beau ! »

Le second chant projette le songe sur la beauté du monde, consolatrice et mensongère, cachant une beauté supérieure et inaccessible. Les couleurs se joignent aux images de la voûte « dôme bleu » puis se déroulent en une incrustation de bijoux « Pierreries, Rubis, Onyx, Gemme née de la une, Agathe que nimbent les deuils de la nuit, noir diamant », chaque quatrain décrit une pierre précieuse avant qu'elles ne viennent clore ce chant en avalanche de trésors fulgurants :

« Béryl, Améthyste,  
Emeraude, Verts  
Et Pourpres, quel myste  
Ecume vos mers ? »

---

<sup>267</sup> Virgile, *Énéide*, VI, vers 894-895 : *Il existe deux portes du sommeil ; la première, dit-on, est de corne, et donne un accès facile aux ombres véritables. L'autre est faite d'un ivoire éclatant et elle resplendit, mais c'est par elle que les Mânes envoient vers le ciel des songes trompeurs.* Trad: site internet: [bcs.fltr.ucl.ac.be/virg/v06-679-901.html](http://bcs.fltr.ucl.ac.be/virg/v06-679-901.html).

Le troisième chant semble, tout à coup, sortir de cette vision euphorique : rien n'est vrai qui semble l'être, les houles du cœur portent notre vie et « L'erreur du destin. » Nous-mêmes, nous ne sommes pas ce que nous croyons être : et, si nos yeux s'ouvrent enfin à cette leçon amère, il est déjà trop tard :

« *Trop tard !...L'Heure trompe :*  
Des sphères sans foi  
Les tours s'interrompent  
Sans dire pourquoi. »

Condamnés à désirer comprendre ce que nous ne voyons pas, nous ne pouvons rester dans la béate contemplation de cette beauté fallacieuse. Aux pierres précieuses répondent, dans ce chant, les éléments du fugace « Nos plus fines poudres de félicité. »

Emiettement de gouttelettes et d'atomes repris dans le chant IV, où les antithèses se renvoient sans cesse cette notion de l'inconsistance des choses : « vents de l'azur, fantômes, ombres, » les formes d'un mouvement impalpable, invisibles, enveloppent nos « infimes natures. » :

« Quand, mère des songes,  
Dans les bras du Dieu  
Son beau corps s'allonge  
Et tiédit un peu. »

Figure mythologique équivoque, de Psyché, l'âme d'où naît le rêve, qui se couche auprès de l'amour, qui réchauffe le beau corps de la création, de Mnémosis, qui fera naître des muses, ou évocation d'Hypnos et de Nyx, père et mère de Morphée... L'ambiguïté soulève un peu son voile si l'on pense que « Le Dieu », dans « Le Cintre de Riom », est Apollon, le Dieu qui réchauffe, frère d'Artémis, lumière qui refroidit, les deux éléments en perpétuelle balance dans cet univers néo-platonicien où « le monde est un songe ».

Reprenant le thème alterné des deux astres, L'Etoile et la Lune, *La Prière aux trois Parques – suivie de leur métamorphose* – est une adresse aux trois divinités, écrite en tercets, en deux chants : le premier évoque « nos destins filés » et l'injustice du sort, à moins que le hasard n'ait grande part dans nos destins mal filés : les puits de l'ombre, les cycles du temps, les tours et retours, tout nous perd. Il faudrait « Quelque jeune Dieu magnifique et sombre » pour nous sauver de la perte d'aimer, de la déchéance, de la mort. La question anaphorique, en tête de vers, « Ne peut-il » pose sur deux tercets cette projection optimiste souhaitant la bénédiction soudaine de cette apparition :

« D'espoirs imbiber la coupe des vœux  
Ou, pour apaiser quelqu'un qui le prie,  
Lui-même apparaître au bord du ciel bleu ? »

Le second chant développe cette vision en une approche charnelle : « Les fatales sœurs se sont attendries ». Par elles s'opère la métamorphose annoncée en titre, les voilà devenues La Muse, La Grâce et La Vertu. Elles se dévêtent, séduites, et le Pâtre divin, cet Apollon devenu juge et arbitre de la vie, les rend toutes trois mères « d'un monde neuf » :

« Un monde épuré de vaine infortune  
Où tout germe aborde aux rives du fruit,  
Et, disgraciant l'Etoile et la Lune,  
Son triple soleil efface la Nuit. »

Février 1949, Cl.

Il n'est plus de destin filé par les Parques, de naissance, vie et mort, mais un recommencement.

Le dernier vers, distancié du dernier tercet, proclamant la victoire finale du soleil, dieu de la lumière, force immanente de l'art, de l'intellect et souverain de l'ordre donne à cette prière aux Parques, bien plus qu'un sens inattendu, une certitude d'oracle apollonien.

Assez étrangement, après ce triomphe d'un rêve solaire, reprise de la parfaite négation d'une atteinte quelconque à la moindre liberté de la pensée ou du songe, le dernier poème du *Cintre de Riom* revient à l'emprisonnement.

1794-1944. Deux dates, séparées d'un tiret, comme la marque d'une naissance et d'une mort sur une pierre tombale. Deux chants divisent encore l'ensemble. Le poème commence selon le code homérique de l'invocation à la Muse :

« Muse aux sourcils serrés, aux grands yeux pleins de larmes  
Depuis que nos barreaux me retiennent ici, »

La muse, sa compagne, l'a enivré de ses attraits, provoquant une rêverie sensuelle, née de ses beautés : « tes charmes- ta chevelure d'or- cette épaule et cette gorge ». Obtenant de lui d'autres œuvres, nées de « ta grâce, tes beaux jeux, tes rires et tes danses » elle l'a détourné malgré elle de l'objet premier de son chant, « La Patrie en deuil. » Nous relevons brièvement ce « nos » barreaux d'un emprisonnement commun, en opposition à sa destinée unique.

Le second chant fait explicitement référence à Chénier, mort si jeune : « J'ai neuf lustres de plus que ton noble Chénier » et à cette vie qui s'attarde, « cette vieille vie » à laquelle il ne tient plus : « Bienvenu m'est le jour qui sera le dernier. »

Une succession de verbes au passé composé, actions achevées, définitivement révolues, montre l'enchaînement de ses peines, par delà « la double défaite et les deux trahisons » : « J'ai bu l'amertume et la mélancolie, j'ai vomi votre écume et craché votre lie, j'ai fui votre bacchanale... » Attitudes de rejet total, sans concession, d'un message de mensonge et de perversion : « Qui peignait en victoire un asservissement ». Deux guerres, qu'il pense perdues, par une double trahison, et cet oracle final qui résonne comme un avertissement :

« Plaise au stylet d'airain des futures Annales  
De n'y point buriner d'autres déchirements !... »  
.....  
.....

Attitude de mépris, verbes du dégoût, la révolte qui achève l'œuvre n'est pas celle du renoncement. Il est et reste celui qui dit le vrai et l'entrevoit. Un avenir funeste, à écrire par un autre, si l'on suit le symbole des deux rangées de pointillés qui laissent à l'avenir la suite du poème. Notons que le premier poème du recueil était inachevé, celui-ci aussi. Il est encore intéressant de noter que ce dernier cri d'orgueil est donné par la date comme le premier dans le temps. Son aspect inéluctable, la parenté étroite qui lie Chénier et Maurras invitent à en méditer la leçon.

Il est tout d'abord indispensable de constater que *Le Cintre de Riom* n'est pas du tout repris dans *La Balance intérieure*, à l'exception du *Bonheur d'Ulysse*, devenu *Variations sur l'Odyssée*, pièce qui exalte la postérité et l'affirmation d'avoir su donner au monde la leçon de vertu que reprendront les « Télémaquides ».

Bien que placé sous le spectre de la prison, tout le recueil est une démonstration de force triomphante ; aucune pièce qui ne professe un avenir radieux dans ce monde de victoire solaire. Tous les thèmes de cette transcendance Lumière-vertu – essor sont repris et exaltés par la situation même du prisonnier. Ce recueil fonctionne comme si cette victime, innocente et « blanche », était expiatoire. Il est le sacrifié de sa cause, immolé non parce qu'il craint, mais parce qu'il accepte ce sacrifice, anticipant sa portée comme la nécessité d'une fécondité nouvelle : par le sacrifice, l'homme acquiert des « droits » sur le destin et possède par là « une force qui contraindra le destin et par suite modifiera au gré humain l'ordre de l'univers. »<sup>268</sup>

Il est notable que les grands mythes sacrificiels – Iphigénie en particulier – permettent une modification et une domination du destin. Ainsi, et tout au long du recueil s'achevant sur

---

<sup>268</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit. p : 358.

l'image fortement mythique de Chénier, la prison est vécue non comme un avatar somme toute évitable mais comme la preuve d'un destin hors du commun. Nous ne pouvons que noter, dans *Le Cintre de Riom*, le nombre des poèmes-prières, la mise en évidence des éléments de la mythologie gréco-romaine appelant au sacrifice avant l'élévation dans l'éther, la multiplicité des armes perçantes – thyrses incandescentes – flèche de feu – l'expression foisonnante des divinités du panthéon grec affiliées au soleil – Pan – Asclépios – ou, au contraire aux forces de la nuit – Lune – Parques – pour mesurer cette notion de combat et de victoire nécessaire. L'inspiration du rite sacrificiel est-elle semi-consciente ? La mort n'est jamais vécue comme un achèvement mais comme une ouverture : « Et la mort vient par vocation mythique se ranger dans cette ambiguïté sacrificielle et jouer par la double négation par la mort de la mort. »<sup>269</sup>

Nous pouvons expliquer, par ce même schéma de lecture, l'émergence sans cesse réaffirmée d'une faculté « prédictive » : non seulement la victime du sacrifice en comprend la hauteur, elle augure des bienfaits de l'avenir, mais elle devient augure ; le mythe d'Apollon tient à cette maîtrise, par le langage, de l'avenir, le poète devenant oracle. Cette idée du sacrifice-prédiction, récurrente dans ces poèmes de prison, est d'ailleurs analysée dans *Le Traité des sacrifices* de Joseph de Maistre, l'un des maîtres à penser de Maurras.

Poète martyr à la force morale indomptée, Charles Maurras met en scène la vertu de l'épreuve comme celle du prisonnier. Et il semble déborder d'un étrange optimisme.

En 1949, en effet, le combat se poursuit. Le calme revenu dans le pays, un désir d'oubli et d'amnistie l'emportant peu à peu, des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour s'indigner d'une peine aussi lourde concernant Charles Maurras.

À l'Académie française, protestation ou gêne, son fauteuil a été laissé vide. Le doute fait peu à peu son chemin : sa détention peut être légitime, mais le fait qu'elle soit sans limite paraît excessif. Le fidèle Pierre Boutang entreprend des démarches afin d'en diffuser l'idée dans l'opinion.

Jean Paulhan, le fondateur des lettres françaises, résistant, envoie une Lettre aux Directeurs de La Résistance, où il dénonce le fait que Maurras soit une victime de l'épuration politique expéditive de 1944-1945. L'effet est retentissant.

Le colonel Rémy, héros de la Résistance et bras droit de De Gaulle rejoint Boutang, Henri Massis, Maurice Pujo, Gabriel Marcel et Daniel Halévy, qui préside une réunion publique, ce 20 décembre 1949, pour dénoncer la détention de Maurras. D'autres voix

---

<sup>269</sup> Ibid. chap. *Le régime nocturne de l'image*, op. cit. p. 357.



s'élèvent, jusqu'à l'Académie royale des sciences morales et politiques espagnole qui s'inquiète auprès de l'ambassadeur de France à Madrid des conditions « affligeantes » de l'emprisonnement de Maurras à Clairvaux.<sup>270</sup>

Lorsque *Au cintre de Riom* paraît, la publication « clandestine » est éventée. Charles Maurras reçoit une lettre du ministère de la justice. Il doit dire à qui il a remis ce manuscrit pour le faire imprimer. Il répond aussitôt : « Les auteurs du verdict du 27 janvier 1945 [...] m'ont arraché mes droits de citoyen. Mais je vis, et conserve mes droits d'homme, au premier rang desquels celui d'exprimer ma pensée. [...] On peut faire de moi ce que l'on voudra. On a la force. On ne gagnera rien sur moi, ce que j'appelle moi. »<sup>271</sup>

## 2.10 La Force de l'écrit

L'écriture est à nouveau une arme. En cette même année 1949, Maurras donne à lire *Inscriptions sur nos murs*, recueil de pensées tournées vers la jeunesse, en maturation durant la guerre, et qui reprend le titre du texte de 1941. Ce recueil comprend *Inscriptions sur nos ruines*, *Français, aimons-nous nous-mêmes*, *Jeunes et vieux*, *Le Goût de la vérité*, *La Figue-palme*, autant d'articles déjà parus, qu'associe l'idée du renouveau après l'adversité et la nécessité fondamentale, pour se trouver soi-même, de se « situer » dans l'entité plus vaste de la patrie. Toujours soucieux de reprendre son rôle et son rang, Maurras répond longuement à un étudiant en Histoire, Claude Digeon, qui l'interroge : les pages noircies de sa réponse seront publiées sous le titre : *Pour un jeune Français*. Il pense à travailler sur Eschyle, mais son vieux démon politique le reprend et il écrit au président Auriol pour le conjurer de recevoir le comte de Paris et de se rallier à un monarchisme de raison afin de supprimer enfin le jeu des partis qui mine la IV<sup>ème</sup> république comme il a miné la III<sup>ème</sup>. Pas moins de cinq cents pages, qui deviendront *Votre bel aujourd'hui*. Comme il l'a toujours fait, Charles Maurras écrit encore de la poésie, poursuivant son œuvre de combat et de résistance : ainsi donne-t-il à nouveau à lire, sous son nom, quelques poèmes, dont certains seront intégrés à *La Balance intérieure* :

*Prière à deux voix* et *Le Lai d'Aristote*, chez Gibert, Arles, 1950. ( cf : *Bal. Int*)

*Pour l'honneur d'un fleuve « apostat »*, Amis du Chemin de Paradis, 1950.

*A mes vieux oliviers*, Amis du chemin de Paradis, 1950.

*Ni peste ni colère*, Amis du Chemin de Paradis, 1951. (cf. : *Bal. int* : Variations sur l'Iliade, I)

---

<sup>270</sup> Stéphane Giocanti, *Maurras, le chaos et l'ordre*, op. cit. p : 478-479.

<sup>271</sup> Lettre de Charles Maurras au ministre de la justice, 7 janvier 1950, aux Archives nationales de France, fonds Maurras, 576AP182 : lettre citée par Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 182.

Maurras lutte pied à pied : lorsque Pierre Boutang lui manifeste son accablement devant la montée du communisme et les difficultés de sa tâche, il lui adresse la lettre qui deviendra son testament politique. Qu'il le veuille ou non, Boutang ne peut lâcher prise, il n'en n'a pas le droit. Ainsi, même en cas de totale défaite, « ce qu'il y a de bien et de beau en l'homme ne se sera pas laissé faire. »<sup>272</sup>

Ne pas se laisser faire. Le corps montre cependant de plus en plus de fatigue. Charles Maurras a maintenant quatre-vingt-trois ans. Ses enfants adoptifs et ses amis s'alarment. Henry Bordeaux, son vieil ami, président de l'Académie Française demande sa grâce à Vincent Auriol, malgré l'avis même de Maurras, qui n'en veut pas : il veut que soit enfin rouvert son procès et a, une fois encore, fait une demande de révision. Le président répond à Henry Bordeaux qu'il ne peut accéder à sa demande car une grâce présidentielle ne peut être accordée qu'à la demande du prisonnier et sans qu'il puisse exister de requête possible. Mais, par « des sentiments humains » le Président de la République demande que le prisonnier soit transféré à l'hôpital de Troyes pour y être soigné. Charles Maurras se voit à nouveau l'objet d'une pressante sollicitude.

## 2.11 A mes vieux oliviers

Pour son quatre-vingt-troisième anniversaire, les amis du vieux prisonnier, réunis dans l'Association des *Amis du Chemin de Paradis*, font paraître un recueil de 14 poèmes, orné de vignettes et lettrines gravées. Tiré à quelque six cents exemplaires, le recueil garde cet aspect semi-confidentiel des recueils poétiques successeurs de *La Musique intérieure*. Quelques notations, en première et dernière page, illustrent moins l'idée du don que celle du « maître » révééré :

Page de garde : « Ce recueil, second des ouvrages édité aux dépens de l'Association « Les Amis du Chemin de Paradis » mûri dans d'injustes ténèbres encore que voué malgré les chaînes aux ombrages radieux, libres et tutélaires de l'arbre éternellement cher à Pallas, déesse de l'ordre civil et de la paix armée. »

En dernière page : « Achevé d'imprimer le 20 avril 1951, pour le quatre-vingt-troisième anniversaire de la naissance de l'auteur, à cette date arraché depuis deux mille quatre cent quatorze jours au ciel de ses ancêtres gavots, aux vents de son rivage natal,

---

<sup>272</sup> Pierre Boutang, Maurras, *la destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 627.

comme aux roses, aux myrtes, aux cyprès et aux oliviers de son jardin, mais non pas au service actif de sa patrie : *La seule France*. »

Nous voyons esquissé le thème du recueil militant, un assemblage « dérobé », comme le furent *Les Inscriptions*, par la main amicale de Joachim Gasquet. Le recueil n'a pas de préface. Mais il contient des notes de l'auteur, signées, qui lèvent l'équivoque d'une œuvre sans assentiment. Nous sommes en présence d'une parution particulière, postérieure de deux ans au *Cintre de Riom* et donnée à lire un an avant *La Balance intérieure*. Bien que la notation hagiographique du cadeau d'anniversaire et la publication « à compte d'amis » suggèrent un caractère privé à ce livret orné de lettrines, à la fois présent et livre rare, il semble impossible d'éluder les questions que pose son existence. Quel est le sens de cet opuscule ? De quelle volonté porte-t-il témoignage ? Peut-on lier cette œuvre à la précédente et fédérer un corpus de « poèmes de prison » spécifique et non étudié à ce jour, présent en amont de *La Balance intérieure* ?

*A mes vieux oliviers* : l'œuvre passe pour une dédicace à visée personnelle, et l'on s'attend à voir filer l'évocation méditerranéenne du jardin provençal, celui de la Bastide, cette « vieille maison » qu'il voue à devenir « une sorte de musée », avec son jardin plein de lui-même pour promenade, avec les amphores, les souvenirs grecs ou provençaux, les senteurs des herbes du midi, les lauriers, myrtes et cyprès. Il n'en est rien. Comme pour *Le Cintre de Riom*, c'est le premier poème qui donne son nom à l'ensemble du recueil. Et l'absence d'un titre spécifique crée l'impression d'un ensemble sans objet clairement identifié, d'une rêverie poétique partie de ce point précis et laissée à la guise des caprices de l'inspiration.

A première lecture, les poèmes sont donnés dans un apparent désordre, sans que l'on puisse immédiatement retenir une ligne maîtresse. Quelques pièces, et, en particulier, la première et la dernière, portent cependant le lieu et la date de leur écriture, de Clairvaux à la prison Saint-Paul de Lyon. Cela suffit-il pour leur conférer la marque de poèmes de prison ? Comme ceux du *Cintre de Riom*, ces poèmes ne seront pas intégrés à *La Balance intérieure*, si ce n'est le dernier, *Où suis-je ?* qui figure au livre V des *Floralies décentes*. Ils sont inédits, à l'exception de trois d'entre eux :

*A son petit serviteur*, publié sous le titre de *Persicos odi, puer*, dans la revue américaine *Symposium* de mai 1948 et repris dans *Aspects de la France*, le 24 février 1949, *La Nympe de Riom*, publiée dans *Aspects de la France*, le 23 juin 1949 et *Où suis-je*, publié sous forme de plaquette hors commerce en 1945 – Editions de l'Anglore, Genève, 1945 – et repris dans la revue *Paroles françaises* du 11 novembre 1949. Ils répondent au code maurassien de la citation littéraire et de la datation éventuelle. Nous trouvons donc :

*A mes vieux oliviers* : Clairvaux 1950.

*L'Auréole* : Clairvaux, août 1947.

*Le Pèlerin* : citation grecque.

*Chant du même pèlerin* : citation grecque : Aristote

*La Camille de Virgile* : Virgile, *Enéide*, fin du chant VII

*A son petit serviteur* : Lyon, juillet 1944 : citation latine : Horace, *Ode 38*, liv. I

*Variations sur les roses d'Ausone*

*Odelette au maître coq Lebrun de l'infirmerie de Riom*

*Dialogue des morts* : Riom 1946 : Citation : La Fontaine : *Amours de Psyché et Cupidon*

*Epître à deux ombres et à la troisième* : citations Anatole France, *Leuconoé* – Frédéric Plessis, *Le Temple d'argile* – Horace, *Odes I*, XI, 8.

*Paraphrase de la berceuse de Simonide*

*La Nympe de Riom* : citation : Epigraphe de Riom

*Parentale* : citation : Dédicace de mon *Breu de Memori*

*Où suis-je ?* : Riom février 1945 : citation Horace, *Ode X*.

Il est à noter que le poème *A son petit serviteur*, clairement daté de Juillet 1944 ne peut être un poème de prison, Maurras ayant été arrêté quelques semaines plus tard. Mais ces dates sont-elles, au bout du compte, des indications précises de l'emprisonnement ou une façon d'en donner le sentiment ? Un moyen de contrôler les affects de l'enfermement sur un lecteur auquel on le rappelle, à titre presque anecdotique, ici et là ? A les croire, le chemin du prisonnier n'est pas linéaire, non plus que celui de sa pensée. L'ensemble forme une boucle, des vieux oliviers du premier poème aux végétaux du dernier, qui sont « de sa sève, de son sang ». Sur cet empire végétal, qui refléurit toujours, coule « le rire de l'Immortel. » Apollon, toujours présent, inonde de sa chaleur puissante chaque recoin d'ombre.

Les deux premières pièces, *A mes vieux oliviers* et *L'Auréole*, disent cette grâce de la vie des arbres, olivier puis tilleul, cette force d'ombre sous le soleil et cette évidence de vie née des racines :

« Mais tout refflambe : l'auréole  
Palpite aux bords, craque au milieu  
Va-t-elle inscrire la parole  
Et le monogramme du dieu »  
(L'Auréole)

Le culte du dieu soleil revenu, il fait si chaud, en août 1947, même en prison. Puis, en cassure thématique, l'ensemble des deux poèmes du Pèlerin, inonde de sarcasmes le régime

républicain. Il s'agit, dans la première pièce, d'un ensemble de quatre chants, puis, dans la seconde, d'un chant unique.

*I : Le Pèlerin :*

*Sur les malheurs publics  
Discours d'un pèlerin devant l'église des roses*

Ce discours prend immédiatement un ton d'anathème, par la répétition de « Jours » en tête de cinq quatrains sur six. Ces « Jours où s'épandit le mal sans mesure, » « Jours, où se rognant les ailes le Monde / dut abandonner toutes ses hauteurs », « Jours de temples morts », « Jours des champs brûlés de la pauvre France » s'achèvent en « Jours ! Payez l'erreur ! » Le poème fait la liste des malheurs abattus sur le pays et la civilisation, et, addition et facture, il adresse la note à la démocratie :

« Jours ! Payez l'erreur ! Triste multitude  
Qui t'es crue un peuple et prise pour Roi,  
Paye ! Ton malheur tourne à l'habitude,  
Le désastre élu t'inculque sa foi. »

Ce ton de proscription sans pitié tient de la violence dépeinte, de la destruction, par la défaite, des « valeurs » sacrées foulées au pied par ce vainqueur qu'une longue métaphore transforme en chien monstrueux, pourvu de crocs. C'en est fait, « le barbare est le plus puissant ». Dans cette projection inversée de *L'Ode historique à la bataille de la Marne*, à quoi bon prophétiser le mal à venir puisque personne n'a écouté ? Il n'est plus d'espoir de se relever pour la « pauvre France » :

« Hier encore jardin d'antique espérance  
Q'allait reflourir le règne des lys. »

C'en est fait du vieux rêve monarchique, et de ceux qui ne parviennent à se tirer de l'erreur républicaine, peuple victime devenu méprisable car consentant à « dilacérer ses propres entrailles ».

Le chant II reprend le même ton de malédiction expiatoire, s'adressant à la démocratie :

« Bourrelle et martyr, ô Démocratie,  
Tes risibles nains et tes faux Titans  
T'ont fait chevauchant le rameau qu'ils scient  
Envahir neuf fois en cent cinquante ans. »

Dans la note 2, Maurras précise les dates de ces invasions : 1792-1793, 1814-1815, 1870, 1914-1940, 1942-1944. Et l'on constate sa façon de revoir l'histoire dans cette datation toute personnelle, oubliant, en 1792-1793, l'éclatante victoire de l'armée du Rhin, mêlant démocratie et chute du 1er Empire, joignant dans une même « défaite » l'assaut germanique de 1914 et celui de 1940, reprenant en dernier lieu la suppression de la zone libre comme une invasion véritable.

L'invective se poursuit de ce « pied promu cœur et ventre, cerveau » qui met sur un autel « un dieu Crocodile à tête de veau », pour reprendre Taine, cité en note 3, « qui ne nommait pas autrement la démocratie ». Des « braillards » qui ne méritent rien que « meure leur Vie et vive leur mort ».

Le chant III prophétise l'extension du mal, épidémie, fléau :

« Croissez à l'envi, bûchers colossaux  
Emportez, limons, au fil du Tartare  
L'escadron léger des vides berceaux. »

Il semble même qu'une joie farouche porte l'augure qui établit définitivement le deuil de tout espoir : « un ciel uniforme est le drapeau noir » ;

Enfin, achevant ce cycle mortuaire et mortifère, le chant quatre ne se compose que d'un quatrain :

« Nos jours sont des soirs, la nuit les dévore.  
Ne disputons pas de leurs noms réels,  
Mais n'y peignons pas de fausses aurores,  
Ayons ce courage intellectuel. »

Est-ce à dire qu'au rebours de tout ce qu'il professe, a dit et redit jusque là, Maurras s'avoue vaincu : qu'il n'y a plus de route, de voie pour les « lionceaux télémaquides » ? Cet aveu de déroute totale, plongé dans un désespoir sans issue, n'est pas seulement le sien, mais le nôtre. Toute une communauté s'abîme dans cette évidence : le rêve est mort, c'en est la fin.

*II : Chant du même pèlerin devant la même église :*

*L'écoulement universel*

Ce pèlerin dont on ignore le pèlerinage reprend devant la même église sa parole d'adresse devenue tutoiement. La vindicte outragée, rageuse, s'est calmée. Dans ce poème, le reproche est fait au successeur qui n'a pas rendu au défunt les rites funèbres, antiques, posant le nom sur la stèle et versant la libation nécessaire pour apaiser l'âme du Manne offensé. A

qui se réfère-t-on ? Quel est l'esprit qui parle ? Afin de lui donner le repos, un chant doit s'élever, qui permettra son voyage vers la transcendance :

« Des antres de l'Ame à la croix des routes  
D'où le ciel en feu se découvrira. »

Tous les thèmes du passage apollonien sont alors repris, mythe du mouvement des « lampes d'or en cycles », élévation du « noir vaisseau d'un nuage en course », accès à « une Alpe où luit l'immortel hiver. » Autant de figures ascensionnelles qui réintègrent le mort dans ce tout bienheureux, cette harmonie préalable auprès de laquelle toute souffrance humaine est vaine, futile, indigne de tant de fureur et presque d'intérêt. A ce discours, le manne répond, que, bien que goutte dans la source du monde, il a été, et que rien ne vaut plus que le fait que l'on s'en souviennne :

« Mieux valait mon nom écrit de ta main. »  
« Et, pour l'illustrer, la Bêche ou la Rame  
Le Glaive, un outil qui parlât de moi,  
Disant quels labeurs allumaient ma flamme,  
Si j'étais berger ou si j'étais roi. »

Le pèlerin répond, en fin ragaillard, confiant dans le cycle repris des choses, et rassuré par le triomphe de « notre » prière : « En vain le dragon s'enroule et se mord » Dragon vaincu par l'archange ou Python tué par Apollon, qu'importe pourvu que l'espoir renaisse.

*III : Chant du même pèlerin  
Devant la même église :  
Au moteur immobile*

Ce chant est placé sous une citation d'Aristote : KINOYN AKINHTON. Il reprend l'adresse au Dieu, Apollon, déjà nommé, dans *Le Cintre de Riom*, « Moteur immobile », en ce que l'astre solaire bougeant et levant toute chose reprend sans cesse le cycle de sa course. Le long déroulé du chant, quatorze strophes en quatrains de décasyllabes, affirme une mystique de la Loi, La Mort allant vers La Vie. Elle n'est autre qu'une prière au Dieu soleil : « Sois, ô sphère d'or parfaitement pure ! »

Il semble que ce pèlerin païen soit abîmé dans une contemplation qui touche à l'extatique : le besoin de décrire devient symbole de son adoration, qui démultiplie les périphrases : « ô roche d'ambre assise en aurore – Ô Cible ! Ô Beauté ! » L'adoration de la trajectoire solaire devient, image si souvent vue- l'explication de la vie humaine, la justification de sa propre vie et de « l'enthousiasme » qui la porte en avant :

« O Cible, Ô Beauté ! La flèche natale  
N'a volé qu'à toi, de mes trop longs jours,  
Ô l'Orientale et l'Occidentale  
Et même planète, Amour, ô Amour ! »

Dans cette mythique fusion du soleil et de l'amour, le poète n'a plus de doute : c'est cette force qui fait résonner : « L'esprit dans nos voix, l'âme dans nos chants ». Dans le même élan, afin de mieux nommer la force qu'il prie et qui l'anime, lui et tous les siens, cœurs tombés dans l'arène mais renaissants, il use de majuscules : TA BEATITUDE EST UNE BONTE - VERS L'INEXPLICABLE ET L'EXPLICATRICE – TERME INDICIBLE – DANS L'INEPUISABLE ET LE TOUT-UISSANT- DEESSE, O MON DIEU ! »

Une progression suit ce mouvement en élévation, qui suit le « fil de lumière », « le feu croisé », et part de l'ombre « Cavernes du mal et cryptes du pire » pour retrouver force après le combat. Il fut rude, ils semblent vaincus et ne le sont pas :

« Nous aurons franchi le degré, l'échelle  
Trajets purpurins de nos pieds en sang,  
Et nous taillerons notre paire d'ailes  
DANS L'INEPUISABLE ET LE TOUT UISSANT. »

Infortune qui n'est qu'une preuve, comment oublier cette leçon, plus féconde qu'aucune autre : après le désespoir, l'espérance, la paix après le tourment, et, après la mort la renaissance, résurrection d'une nouvelle nativité, « dans des langes bleus qu'irise une flamme » qui synthétise l'alliance d'Apollon et de Vénus. Ainsi le balancé des quatrains va-t-il sans cesse de la lumière à l'ombre, de la souffrance à la joie, avant l'évocation finale du vagissement :

« Le régénéré du Corps et de l'Ame  
Longtemps vagira : - DEESSE, O MON DIEU ! »

Singulière invocation où l'Equivoque des sexes se voit levée par une note un peu confidentielle : « L'auteur s'excuse d'avoir toujours pensé le dieu d'Aristote comme une divinité féminine ». Note au demeurant révélatrice de la captation du mythe antique, symptomatique de Maurras et de sa mystique fusionnelle.

*La Camille de Virgile* : Il s'agit d'une ode virgilienne, *Enéide*, fin du chant VII, citée en référence à cette réécriture poétique : « volsca de gente, Camilla », Camille, issue des Volsques. La situation du passage réfère aux retours des Enfers. Enée touche presque au but, il a trouvé sa nouvelle Troie, mais elle est protégée par des guerriers farouches, dont Camille, reine des Volsques. Après un long défilé de peuples italiens, aussi braves que bien armés, la



fresque épique s'attarde un instant sur Camille. Virgile met en valeur la vélocité de la cavalière, survolant « de son pied léger », blés et mer, la foule admirant la fierté de l'héroïne armée « d'un carquois de Lycie » et la beauté, pourpre et or, de sa parure. Maurras reprend, avec une apparente fidélité, le même schéma, mais, le sortant du contexte guerrier, il donne à la figure féminine une qualité allégorique et la divinise :

« Elle aurait pu survoler un champ de blé, sans le toucher,  
Et sans abîmer, dans sa course, les tendres épis »

Virg. En. v. 808-809, chant VII

Devient :

« Sur les tendres moissons à leur cime féconde  
Camille peut voler sans blesser un épi »

Le poète, s'incluant dans la foule émerveillée, semble prendre à son compte l'admiration générale en la détournant, mêlant les symboles d'un pouvoir royal – écharpe de reine = manteau de pourpre ; bâton des pasteurs = sceptre ; or étincelant agrafe ses cheveux = couronne – à la divinisation de la figure monarchique. La description devient vision, Camille est à présent « la haute chasseresse, » Diane nouvelle, sœur d'Apollon et féminisation solaire, dans ce poème où l'ambiguïté de la course au dessus des champs et de la mer conduit à l'émergence d'une entité cosmique pourvue de tous les attributs référant à la transcendance lumineuse :

« De quelle pourpre luit son écharpe de reine,  
Quel or étincelant agrafe ses cheveux  
Et comme, fer promis aux batailles prochaines,  
Le myrte des pasteurs allonge son épieu. »

Tous les symboles de l'imagerie maurrassienne recoupant le mythe solaire apollonien – écharpe – flèches – épieu – associés aux verbes de l'ascension « voler – s'ouvrir un chemin – luire – allonger » s'associent pour chanter la prochaine victoire de cette Niké survolant les blés. S'il s'agit à nouveau d'une féminisation du soleil « DEESSE, O MON DIEU », Camille évoque cette certitude armée, une Jeanne d'Arc volsque défendant sa patrie contre tout envahisseur. Nous retrouvons dans *La Camille de Virgile*, cette nouvelle propension à reprendre librement la traduction d'un texte antique. Elle était déjà - et uniquement - présente dans *Le Cintre de Riom* où l'on relevait *La Paraphrase de deux odes d'Horace – Les deux hymnes au Soleil, père de la grâce*, paraphrasant Platon et Parménide – *Le chant de la porte des songes*, berceuse virgilienne. Cette pratique de jeu poétique en imitation, sur laquelle nous

devrons nous attarder, se trouve à nouveau immédiatement illustrée dans le poème suivant, reprenant sans s'en cacher Horace, Ode XXXVIII, liv. I.

*A son petit serviteur* : reprenant le latin « Persicos odi, puer, apparatus... » « Je déteste, garçon, les raffinements perses... »<sup>273</sup> Maurras reprend le conseil d'Horace, à la fin des Odes : il ne faut aimer et rechercher que la simplicité. Le propos est, certes, singulier, tant chez Horace, qui tresse justement des couronnes compliquées, par ses rimes savantes, et a toujours recherché un art consommé, que chez Maurras dont la prédilection devenant dévorante pour les Antiques n'a rien de simple ou de commun à un Français moyen. Au moins les références d'Horace étaient-elles immédiatement perceptibles aux siens ! Ainsi « le myrte familial », fleur si commune de Vénus, est-il préféré à la rose d'automne, celle-là même qui symbolise la pérennité de l'art :

« Sous l'arrière soleil, s'il en fleurit encore  
Gardons-nous de couper les roses du courtis. »

Maurras ne donne pas simplement ce conseil à un jeune échanton, il file, comme Horace, la métaphore d'un auditeur plus élevé dont il fait son successeur : le vocatif en « tu » latin devient un « nous », il s'agit de suggérer à une postérité jeune, en révérence, de « préférer le myrte familial », le rameau toujours vert, celui que rien ne tue :

« Ce myrte familial me suffit comme à toi,  
Mon petit serviteur : sous l'ombre de la treille  
J'aime à me couronner de myrte quand je boi. »

Le poème suivant, *Variations sur les roses d'Ausone*, se construit sur deux mouvements. C'est, tout d'abord, un hommage au poète latin et bordelais, et à sa vision de la fleur-aurore, l'aurore « aspirant sa brise caressante / au cœur odorant de la jeune fleur ». Ce poète, l'un des pères de la Renaissance, pressent la magie du monde, ses « correspondances mystiques », quand la nature et la vie s'incarnent dans le végétal. Puis le poème prend un déroulé de dialogue fictif, avec tiret introductif, puis guillemets, reliant le *De Rosis nascentibus* d'Ausone à la fuite des jours. Le poète s'adresse aux roses naissantes comme à l'aurore, il leur demande de durer : ainsi, dans le quatrain final, Ausone et Maurras semblent-ils parler d'une même voix :

« Ô splendeur de la rose ! ô douceur de l'Aurore  
Ce n'est pas assez que d'ETRE, ô, durez :  
Un éternel buveur vous redemande (ENCORE !)  
Le double nectar que vous verserez. »

---

<sup>273</sup> Traduction de Jean-Yves Maleuvre, *Cacozelia latens : Les Odes sous les Odes*, <http://www.espace-horace.org> (internet)

Le symbole de la vie versée et du vin, thème qui s'installe peu à peu, était déjà présent dans l'image d'Horace-Maurras, couronné de myrte sous sa treille. Le dédoublement ou le redoublement en un autre poétique fera allusivement référence à Ausone, dans le poème *Parentale*, qui renvoie aux *Parentales* de ce poète.

Le flux de ces pièces inspirées de l'Antique s'interrompt, pour trois poèmes, mais il sera repris à la fin du recueil, dans la *Paraphrase de la berceuse de Simonide – La Nymphe de Riom – Parentale* – et le fameux *Où suis-je*, inspiré d'Horace. Interrompant cette vie parallèle, en fantôme de soi-même que suggère si souvent la prison et qui peut expliquer l'acuité de ces présences livresques, survient un poème étonnant, beaucoup plus contingent : *Odelette au Maître-Coq Le brun de l'infirmerie de Riom*.

Dans une veine burlesque et familière, des plus rares chez Maurras, l'odelette chante les louanges d'un cuisinier nommé Lebrun, qui fit, pour les vieillards de l'infirmerie de Riom d'excellentes soupes et, quand ils n'en n'ont pas, une exquisite purée :

« Mais quelle revanche  
Prend votre bon cœur  
Quand il fait jaillir, brûlante et dorée  
Cette autre purée  
Du fourneau vainqueur ! »

Et « les cinq bons vieillards » de le louer et de le préférer :

« Au vain crucifère  
Dit aussi Lebrun : »

Car c'est là l'argument du poème, louer un jeune cuisinier, nommé Lebrun, mais surtout égratigner au passage Albert Lebrun, président de la République et porteur de la grande croix de la légion d'honneur. Parachevant le propos, le poète souhaite que :

« Vienne le beau jour qui verra s'abattre  
Marianne quatre  
Et monter le Roi. »

Alors il sera juste, et demandé au roi, que ce soit le jeune cuisinier Lebrun, compatissant et courageux, qui porte « Sa croix. » La peinture pouvait surprendre et la vérité du ton, si cette chute politique n'avait tenu le prétexte de mettre en avant, une fois encore, la fidélité du vieux prisonnier à sa cause et de filer le sous-entendu de la prison politique.

Le poème suivant s'intitule *Dialogue des morts*. Il a pour frontispice une citation de La Fontaine, tirée des *Amours de Psyché et de Cupidon*, qui évoque des poètes morts, « gens du Parnasse pour la plupart, sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs

poésies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser ». Prenant la scène au mot, Maurras imagine qu'

« A pas égaux dialoguent deux Ames :  
François Villon et Charles d'Orléans  
Celui-ci Prince et celui-là truand. »

Tous deux poètes et tous deux prisonniers, l'un de « droit commun », l'autre de « politique ». L'échange débute, le Prince prend la parole en parlant de la vue de France qu'il avait depuis Douvres : « *De soif mourais au bord de la fontaine* ». Villon répond au Prince qu'il pouvait aller, venir, sur la plage, à l'air libre, alors que les autres prisonniers sont enfermés :

FRANCOIS

« Les Châtelets ne permirent d'ainsi  
Fleurer au vent la rose ou le souci »

Chacun, peu à peu, fait à l'autre confidence, l'un d'une prison courte et amère, l'autre plus longue et moins sévère :

LE PRINCE

« Quatre saisons sans sortir d'une chambre !

FRANCOIS

Dûment ferré d'au moins trois de mes membres,  
Ce petit an passa sans les pouvoir  
Ni remuer ni même apercevoir. »

Le dialogue théâtralisé se poursuit, en rimes plates. Et chacun des deux poètes dit à l'autre son admiration, Le Prince pour les Testaments :

« Et droit volaient au libre firmament  
Les disques d'or de tes deux Testaments »

Le truand pour les chansons du Prince et ses inoubliables vers d'amour courtois : « Des tendres cœurs ô l'intègre miroir »

Tous deux proches, tous deux complices, affirmant que :

LE PRINCE

« Le Prince Amour de toute chose est roi,

FRANCOIS

Il a régné dans le Duché de Blois<sup>274</sup> »

---

<sup>274</sup> Le duché de Blois est le fief de la maison d'Orléans.

Puis, mêlant leurs voix et chantant ensemble, les deux poètes médiévaux professent la Gloire qui est leur. Comme des répons, les vers s'enchaînent pour affirmer la force lumineuse de l'art chassant les ombres de la mort :

F : « A l'orient de la Cité des Ames...

P : Sinue et flotte un panache de flammes...

F : C'est le soleil de la Gloire aux yeux d'or...

P : Qui vient chasser les ombres de la mort...

ENSEMBLE

Allons chanter son aurore éternelle.

P : Allons renaître...

F : ... Ou remourir...

ENSEMBLE

... En Elle ! »

Cette graphie, que nous avons reproduite, en escalier, cette reprise d'interruption – continuation figurée par les points de suspension et la plongée finale sur le point d'exclamation, tout cherche à rendre visuel ce mouvement du passage et de la transmutation, symbiose ascensionnelle qui va de l'ombre à la lumière.

*Épître à deux ombres et à la troisième* : Cette épître, dédiée à Eugène Langevin, est en fait adressée aux trois écrivains de référence des en-têtes, Anatole France, Frédéric Plessis, Horatius Flaccus. Pour chacun d'eux, une courte citation, en amont du long déroulement des quatrains en pentamètres.

La brièveté du vers, en rime croisée, rend plus aisée la lecture de cette pièce de trente-quatre quatrains, décomposée en sept chants. Au premier chant, les deux premiers morts auxquels on parle doivent savoir qu'ils sont révéérés pour leurs « belles, pures et vives chansons. » Le second chant vient corriger l'injustice qui fait qu'on les oublie alors qu'ils sont inscrits, par leurs vers, dans l'ordre du monde :

« La Lyre éternelle  
Qui meut l'Univers  
Réintègre en elle  
L'esprit de vos vers. »

Le même ton d'emphase et de supplique débute le chant III :

« Qu'Apollon déchire  
Marysas lippu,  
Le bal des satyres  
Est interrompu : »

La force des vers recrée un univers fécond, d'harmonie et d'art. Puis vient le chant IV, exalté comme un chant d'amour :

« Vous, ô vous ! L'écharpe  
Céleste a flotté.  
Vous, ô vous ! La harpe  
Divine a chanté. »

Ce Vous ! invoqué, sans cesse répété, quel est-il ? L'astre qui mêle la myrte et la rose au lys mourant, le feu qui pénètre de lumière les « longues saulaies », « les ifs tremblants » et « les hêtres pensifs », cette force qui s'incarne en une « coupe blonde » une « palme au fruit d'or », ce dieu de lumière qui, seul, offre des couronnes :

« Au cœur où frissonnent  
Les souffles sacrés, »

Elément de vie et de lumière, le dieu-divinité des poètes, entité double, Vénus et Apollon :

« Lucrèce et Virgile  
D'un feu surhumain,  
O lampes d'argile,  
Dorant vos chemins ! »

Mais quelle est la plus haute divinité protectrice, celle à laquelle s'attacher ? Le chant V en pose la question, irrésolue, même au pays des morts :

« Aux champs d'immortelles  
Toujours refleuris  
Aux prés d'asphodèles  
Et de tamaris, »

Ni France ni Plessis ne répondent. Horace est aussi énigmatique. Repoussant le culte de Bacchus, est-ce une allusion à Athéna, casquée, portant « cette pâle auréole unique aux Enfers », la déesse de la pensée pure est-elle la « Grecque inhumaine » ? Ou bien est-ce Psyché dont il s'agit, que rien ne peut satisfaire, qui n'a nul respect des dieux :

« Elle hait Diane  
Moque Poséidon  
Et répute inane  
Le Saint Apollon. »

Car Psyché, si c'est elle, âme inassouvie, n'aime que la puissance qu'elle porte et enfante, l'Amour :

« Pour ne reconnaître  
Au large des cieux  
Qu'un enfant, un Maître  
Qu'elle dit SON DIEU. »

Cette âme en quête peut aussi représenter Cypris, mère de l'Amour. Les occurrences s'entremêlent comme les pouvoirs des déités suggérées.

Le chant VI exalte cette présence enivrante, l'amour, « dans l'arc du désir » et sa puissance de douleur :

« Flamme des détresses  
Du mal sans recours  
Votre enchanteresse  
Dolence d'amour »

Car l'amour absolu est une souffrance absolue, un martyr « qui brûle le cœur de Leuconoé ». C'est un amour de lumière qui ne peut se satisfaire de l'ignorance. Le mythe est allusif, double réminiscence, à Leuconoé la minyade, qui renie Bacchus pendant les Bacchanales, refuse « le vieil évoqué » et file sagement en l'honneur d'Athéna. Mais Leuconoé « aux bras blancs » est aussi la femme à laquelle Horace Flaccus s'adresse, à laquelle il dit qu'il est vain de chercher les raisons de l'existence et les desseins des Dieux, qu'il vaut mieux « cueillir le jour ».<sup>275</sup>

Ce qui ne peut adoucir sa peine, pleureuse qui se tord les bras et dont les gémissements « scandent l'agonie du divin amant » : agonie d'Apollon, mort dans la nuit ? Si, dans ce mélange savant, Maurras joue avec l'implicite, l'hermétisme d'érudition où il s'ébat perd quelque peu un lecteur moins imprégné d'atticisme, pour lequel tant d'allusions voilées deviennent un peu pesantes.

Enfin, le chant VII, affirmant le retour de l'aube offre quelque lueur au chant précédent. Apollon qui semblait mort, renaît :

« Anatole France  
Frédéric Plessis,  
La pleureuse danse  
Au ciel éclairci »

Dans une transe finale, l'ordre du monde renouvelé mêle les dieux réconciliés, Athéna, Vénus et Apollon :

« Alors pleut la joie !  
Vérité ! Beauté !  
La Vie et la Voie !  
L'éternel Été ! »

---

<sup>275</sup> Horace, *Ode à Leuconoé*, *Odes*, I, 11, cette ode est celle qui contient le fameux « Carpe diem ».

L'image de l'ascension d'Apollon,

« Un troupeau de cygnes  
Monte en paradis »

se joint à la verticalité absolue de la Raison :

« Mais en droite ligne  
Mais en plein midi »

Cependant que la force de Vénus irrigue la nature :

« Du bon cœur des chênes  
Les fleuves de miel  
Déroulent leurs pleines  
Délices du ciel. »

Cette *Epître à deux ombres puis à la troisième*, retour de la mort à la vie et du présent - Anatole France - à L'Antique exprime un cheminement spirituel exalté, une mutation de souvenirs funèbres en un culte solaire, païen et affirmé, donnant la mythologie grecque et la poésie antique comme la clef de compréhension de l'univers. Il paraît donc logique de nous absorber à nouveau dans cette Antiquité devenue personnelle, permanente métamorphose de souvenirs et de connaissances anciennes dont le substrat, affluant à la conscience, génère cette composition singulière, modèle d'une transposition lacanienne de sublimation culturelle.

*La Paraphrase de la berceuse de Simonide* affère à cette règle : En deux quatrains, rimes croisées et alternance d'alexandrins et d'heptamètres, mélodie figurant la berceuse, Maurras adapte la vieille berceuse de Simonide de Kéos, qui, pour exorciser l'angoisse au milieu de la tempête, chante la berceuse dite de Danaé : « Dors, mon bébé, que dorme aussi la mer et dorme aussi notre infortune. » Ce texte, dont nous donnons la traduction d'André-Jean Festugière, symbolise, pour le grand helléniste, ce désespoir profond de l'âme grecque, ce mal d'angoisse devant le destin qui n'a qu'une envie, « ne plus sentir, ne plus penser, oublier. »<sup>276</sup>

---

<sup>276</sup> Pierre Hadot, art. *André-Jean Festugière*, Ecole Pratique des Hautes Etudes, section des Sciences Religieuses, Annuaire, tome 92, année 1983, p. 31-35.

André-Jean Festugière : Directeur d'études de la Vème section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes en 1942, il avait publié en 1932 *L'Idéal religieux des Grecs et l'Evangile*, où il avait traduit des textes rares, dont *La Berceuse de Danaé* de Simonide de Kéos, afin d'analyser le rapport des grecs au mysticisme : un rapport de désespoir, selon lui, auquel va s'opposer l'espérance de l'Evangile. A-J Festugière, devenu frère dominicain, soutient sa thèse de doctorat en 1936. Elle contient deux textes fondamentaux *Contemplation et vie contemplative selon Platon* et *La Doctrine du plaisir* chez Aristote. Maurras a-t-il été influencé par la rupture douloureuse que professe le savant traducteur entre la spiritualité grecque, selon lui atteinte d'une douleur désespérée, et l'espérance de l'Evangile ? Il serait assurément intéressant d'analyser l'hellénisme particulier de Charles Maurras selon cette source qui analyse, en outre, le néo-platonisme de son époque comme une erreur relative à la méconnaissance du mysticisme particulier de Platon.



La paraphrase de Maurras reprend le thème, l'enfant endormi endort avec lui : « la bête aux cent formes d'humaine Douleur ». La mer, symbole d'un animal étrange, obscur, dont le grondement des vagues est le râle, s'endort aussi, comme s'endort le Mal, qui est en l'enfant, non pas extérieur mais intérieur, sans qu'il s'agisse pour autant d'en nier l'innocence, le tout-petit d'homme portant avec lui toute l'angoisse de l'espèce :

« Dors bien ! Que la mer divine, au murmure  
De sombre animal  
S'endorme : ainsi dorme en toi la figure  
Immense du mal ! »

A ce « Do, l'enfant do » venu du fond des âges grecs répond *La Nymphé de Riom*, présentée en regard sur la double page de l'opuscule. Sous l'apostrophe latine *Nunc bibe...* (Epigraphe de Riom), nous citerons le petit texte qui semble une joyeuse réponse au précédent :

« Bois vite ! Il fut un temps où tu ne pouvais croire  
Aux lenteurs de ma nymphé, à ses fuyants détours :  
Homme de peu de foi, qui t'arrête de boire  
Le flot certain de mon amour ? »

Il ne semble pas qu'il s'agisse, dans ce court exorde, du *Nunc est bibendum* d'Horace, il faut boire, se réjouir et festoyer, fêter dignement la défaite de Cléopâtre (Horace, ode I, 37). Mais le ton de réjouissance et de libation ordonnée réfère à la sacralisation de la joie par l'acte d'élever la coupe. La métaphore de la boisson et de la joie, bachique, tient également du culte d'Apollon. Quelques évidences, pour nous tout à fait incertaines, porteraient à deviner quelle est cette nymphé, lente et de « fuyants détours », s'il ne s'agissait de La Nymphé de Riom, l'Ambène, de son nom celtique « la femme de l'eau », c'est-à-dire la Nymphé.

Une nymphé gauloise, qui serpente en de « fuyants détours, » mais dont il faut accepter les bienfaits. Ainsi l'épigraphe de Riom, *Nunc bibe*, devient un message. Bois l'eau qui t'es donnée, l'eau de la vie, venue de si loin, et ne t'en détourne pas. L'apostrophe finale en forme de question prend un sens ambigu par l'absence d'un locuteur référent clairement identifiable : qui donne cet ordre au buveur récalcitrant, à cet « homme de peu de foi » ? Le terme évoque évidemment les admonestations du Christ et l'évangile. Ce flot d'amour, solaire et païen, est-il devenu chrétien ? L'absence de réponse, les réticences supposées du buveur semblent référer à cet agnosticisme constitutif de Maurras. Du côté de l'adhésion païenne à la divinisation fusionnelle du monde il n'était pourtant qu'enthousiasme. Allusion voilée à Ausone, *Parentale* chante les mânes ancestraux à la façon des anciens romains. Le poème, longue pièce de quinze quatrains, alternance d'alexandrins et de décasyllabes en rimes

croisées, se divise en trois chants inégaux de deux, dix et trois strophes, selon le schéma académique d'une rédaction, introduction – développement – conclusion.

Le chant introductif précise le sujet, tous les ancêtres sont de Provence, « Plus bas de Gréaulx, plus haut que Toulon » mais tous ont eu un sort différent, lié à leur tâche de marins, pêcheurs ou paysans : « Debout sur la glèbe ou le flot dansant. »

Le second chant déroule la destinée diverse des aïeux, les marins, tout d'abord, puis les gens de plume, économes du roi, et paysans, enfin, ennoblis par la mission nourricière :

« Pour qu'un troupeau d'enfants, qui renaît, boive et mange  
Riant et dansant en chapeaux de fleurs. »

Les plus importants sont ceux-là, « ô vieux paysans », mais d'autres aussi, les gens de loi, disant « le Droit sur un tribunal » ou les marins qui cherchaient à savoir, « ivres de répondre et de recevoir. » Tous l'ont fait, il est pétri de ces facettes multiples, et se reconnaît, enfin, dans ce pêcheur de lagune, jetant son filet :

« Puis, dans un crépuscule où le Dieu glauque rêve  
C'est toi que je suis, pêcheur de l'Étang  
Quand ton filet descend sous la roche, et s'élève  
Le grave chant que mon cœur attend ! »

Pêcheur d'espérance, moissonneur de futur, les images emportent sur cette ambition née de la race éteinte et rallumée en ce descendant.

Le dernier chant est une invocation en forme de question, un appel à savoir si ce destin humain s'est bien accompli : « sans soc, sans foc, sans bataille navale, » ni travaux des champs, ni travaux de justice : mais « âme introduite au moule de vos âmes », il a tenté d'être digne d'eux et de l'archétype familial :

« En tout ce que mon frère et moi-même essayâmes  
Dit son Archétype : - AGIR ET SERVIR. »

Peu à peu la conclusion approche, la leçon reste identique et la question finale « Où suis-je ? » semble reprendre le propos du petit garçon évoqué dans les *Quatre nuits de Provence*. Nous avons déjà étudié ce poème du vertige ascensionnel, terre-arbre-ciel, cette certitude de posséder la nature provençale :

« C'est peu de vous crier que mon cœur vous possède  
Mon Martigues, plus beau que tout : »

Les fleurs, les couleurs, les parfums, tout est sien, tout est lui, (JE SUIS VOUS !) par cette osmose du cœur qui le libère de la prison. « Veine, sève, tumulte éblouissant, branche et

sang, » la force cosmique qui réchauffe terre et plantes « surgeons d'Athena, de Cypris, de Cybèle », puissance lumineuse

« Dont il brûla mon cœur et qui m'emporte l'âme  
Pour la ravir de ciel en ciel »

Essor né du soleil et domination des contingences injustes :

« Partout où retentit sur un verdict infâme  
Le grand rire de l'immortel. »

Et, sous la datation, *Riom, février 1945*, terrible moment d'écrou et de condamnation, ce cri de défi, de mépris du poète, fils d'Apollon. Afin que nul doute ne soit permis, dans ce présent des « Amis du Chemin de Paradis », le dieu est représenté dans la vignette finale, en jeune homme flottant, les pieds sur la base d'un temple grec, le soleil en fond de dessin, l'épaule drapée et la main tendant le rouleau de l'œuvre.

*A mes vieux oliviers* n'est donc pas une simple compilation, un peu hasardeuse, et les oliviers prennent le sens fortement métaphorique des arbres eux-mêmes, enracinés dans ce support de culture et d'histoire, mais aussi des hommes, poètes d'une culture de réappropriation dont tout le recueil porte témoignage. Cet hommage aux « vieux oliviers » de sa conscience où prend racine l'inspiration poétique est encore une leçon de force et de fidélité à la mission choisie, à la lumière antique, à l'arbre d'Athéna.

Deux recueils forment donc ces poèmes de prison, qui ne seront qu'exceptionnellement réintégrés à *La Balance intérieure*. La comparaison la plus rapide permet tout d'abord de voir à quel point ils sont distants de *Au-devant de la nuit*. Le ton n'est pas celui de l'expérience attentive, acquise au fil d'une vie d'exigences intellectuelles et spirituelles. S'il faut toujours et encore combattre, le combat n'est plus interne – tentation suicidaire-amour de la vie – mais externe. Et ce combat est par deux fois annoncé comme une victoire, une victoire prophétique, dans *Le Cintre de Riom*, tout entier tourné vers la jeunesse, la « jeune garde », la génération de 1950, une victoire personnelle dans *A mes vieux oliviers*, où le poète s'abandonne lui-même, appartenant désormais à ce tout plus fécond qui va de la beauté de cette nature latine à sa transcendance historique.

Le temps n'existe plus, la durée est acquise, la mort n'est qu'une source de renaissance, l'élément nécessaire d'une continuité. Cette double démarche, les siens à venir et les siens au passé, s'articule de façon presque mécanique sur la citation, amorce du mouvement poétique. Si les emprunts, allusions et citations, souvent présents dans *La Musique intérieure* sont absents d'*Au-devant de la nuit*, ils deviennent de premier plan dans

les deux recueils de prison, tous deux s'achevant sur une passation Chénier-Maurras, Horace-Maurras et sur le même ton de défi. Une affirmation du recommencement de l'histoire peut aussi se lire, ceux qui ont guillotiné Chénier ne l'ont pas tué poétiquement, ceux qui ont exilé Horace ne l'ont pas fait taire, ceux qui ont emprisonné Maurras ne l'ont pas davantage vaincu. « Risit Apollo », Apollon s'en rit.

Il nous faut cependant noter une tendance devenue récurrente à la réécriture, non par réemploi de ses propres textes mais par l'usage extensif des textes d'autrui. L'importance accordée à l'Antiquité est non seulement première, elle est fondamentale au sens littéral, les textes de base du fonds antique devenant des textes nouveaux, maurrassiens. Il n'y a plus de distance clairement établie, sinon par les italiques de retranscription exacte dont nous ne relevons l'occurrence que dans quelques vers célèbres du *Dialogue des morts*, vers de Charles d'Orléans et de François Villon.

Pour le reste, ce réemploi massif a de quoi surprendre, d'autant qu'il sera absent de *La Balance intérieure*. Le procédé permet-il, en usant d'un jeu poétique de vieil homme, de donner des pièces neuves à un corpus des plus maigres ? Mais en ce cas, pourquoi publier ? Maurras, privé d'une inspiration personnelle, n'est-il plus qu'un radoteur de rimes, assez fat et infatué de lui-même pour se plaire à cette pratique somme toute douteuse quand elle devient excessive ?

L'on peut objecter que le même mouvement de « consommation poétique » par absorption d'un texte antique était déjà liminal, dans *Le Mystère d'Ulysse*, qui s'empare en quelque sorte de *L'Odyssée* et que l'on trouve le même procédé dans *Le Bonheur d'Ulysse* du *Cintre de Riom* qui deviendra *Variations sur l'Iliade* dans *La Balance intérieure*. Certes, et si l'on remonte beaucoup plus loin, le premier poème de Maurras qui fût digne d'être lu à Jean Moréas n'était-il pas une reprise en variation d'un poème d'Anacréon : *KAAE TIS OYΣA* ?

Mais, pour toutes ces pièces, le texte, d'une structure voisine, apportait un contenu différent, il s'agissait d'une extrapolation. Désormais, nous nous approchons d'une écriture seconde, qui tient de la traduction la plus libre, favorisant telle image, adaptant le poème-source à une langue poétique particulière. Le titre de variation ou de variations est souvent donné à ces pièces nouvelles, filant le thème d'une dérive imitative musicale, d'une improvisation à partir d'une ligne mélodique. Les poèmes sont d'ailleurs appelés « chants » et la continuité musicale tient au genre, à l'ode en particulier, et au premier vers, scrupuleusement repris comme dans une variation musicale de type instrumental.

L'on peut ainsi voir s'installer une mécanique d'appropriation d'autant plus intéressante qu'elle incorpore ces « emprunts » avoués à un ensemble émaillé de pièces plus

personnelles, construisant un fuseau didactique sans rupture où, de citation en variation, les fils se confondent. L'emprunt, quand on écrit sous l'idée d'un flux culturel d'appartenance, n'a rien d'un plagiat. Tout d'abord, il est clairement établi par la référence liminale d'en-tête de chaque pièce. Il tient également du changement de langue et d'époque : Maurras n'en use pas autrement, avec Horace, que La Fontaine avec Esope. L'importance n'est pas dans le texte, véhicule de la pensée mais dans le dit, le sens, la leçon à donner. Un texte plus neuf devient un meilleur outil didactique et Maurras veut convaincre.

Cet appui de l'Antique accrédite en outre l'idée de l'acrotère gréco-romain, selon une visée patrimoniale : il ne prend pas, il poursuit, il redonne ce qui était peut-être oublié, il ressuscite, exhumant des limbes poussiéreux de la mémoire le trésor enfoui. Cette vision est également englobante.

Le tout platonicien dans lequel s'élève le chant poétique reste un fait global, sensitif avec Vénus, rationnel, avec Athéna, un don du sublime avec Apollon. Selon ce schéma, Maurras devient l'illustrateur de sa doctrine de filiation spirituelle, il fait, avec les textes anciens, ce qu'il veut que ses disciples fassent, avec son œuvre, et figure, par cette passation intriquée, la victoire de la « race » sur le « temps », c'est-à-dire la culture, et la victoire du littéraire sur la mort, c'est à dire la postérité. Le propos poétique reste donc fortement politique, ce que confirment les quelques échappées contingentes, Marianne quatre ou Lebrun crucifère.

Une seconde approche permet également d'appréhender la teneur de réinvestissement du néo-platonisme par cette dérive d'utilisation de la mythologie grecque. Sous quelque angle qu'on aborde *Le Cintre de Riom* ou *A mes vieux oliviers*, les deux textes sont passionnément païens. Ils professent une mystique de la nature, temple d'un au-delà magnifié, présent au travers de l'éther qui appelle à la compréhension une âme avide de comprendre et incapable de s'extraire de la réalité terrestre.

Mais à cette quête pleine d'angoisse, pressentiment du supraterrrestre, répond la plénitude aristotélicienne. Il ne s'agit pas de s'abîmer dans le désespoir mais d'œuvrer à la transcendance immédiate, selon la proposition d'Aristote : créer une cité, devenir, au fil des jours, une créature de la divine parole, un fils d'Apollon, en appréhendant le mouvement des cycles de façon à s'y incorporer. Le travail – vertu de la *Parentale* – si humble et répétitif soit-il, ouvre ainsi la porte d'airain. Et il l'ouvre d'autant mieux qu'il plante, nourrit, irrigue, cultive. Ce travail de la terre initie la solitude de notre âme au partage dans lequel elle trouve enfin la justification de son existence. La cohérence de cette philosophie est ancienne :

clairement réaffirmée dans cette œuvre semi-souterraine, elle irrigue les poèmes de prison du discours ancien, païen, mis à l'index...

Cette étude ouvre l'hypothèse d'un discours en totale permanence et adéquation avec celui de *La Musique intérieure*. Un discours de combat, rhétorique et à usage interne, fort différent de la lutte intériorisée de *Au-devant de la nuit*. Etudier sa présence ou son absence, dans *La Balance intérieure*, s'avérera donc fondamental sinon à la compréhension globale de cette œuvre du moins à l'utilisation particulière du champ poétique par Charles Maurras.

## 2.12 La fin d'une vie

En 1952, il est fatigué, parfois mieux et parfois moins bien. Henry Bordeaux, qui n'a pas désarmé, finit enfin par obtenir de Vincent Auriol une grâce « médicale » pour raisons de santé. « Le vieux lion « gracié » cessera-t-il pour autant de rugir ? Ses amis en doutent. Le 7 mars, malgré l'opposition de ses ennemis, Charles Maurras est libéré. Il remercie ses amis et le président Auriol mais ajoute aussitôt que ce n'est que justice :

« Depuis mon arrestation arbitraire du 8 septembre 1944, je ne cesse de réclamer cette liberté, non comme une grâce médicale ou autre, mais comme mon bien naturel et légal. »<sup>277</sup>

Maurras sort de prison pour être soigné à la clinique de Saint-Grégoire de Saint-Symphorien- lès Tours. Il reprend quelques forces et le 1<sup>er</sup> mai il se rend sur la tombe de Ronsard.

Le travail qui l'obsède, qu'il a commencé en prison et qu'il poursuit durant ses derniers mois est celui de *La Balance intérieure*. Maurras ajoute aux poèmes d'*Au-devant de la nuit* les pièces poétiques écrites et remaniées qui jalonnent sa vie et qu'il veut faire lire à un large public. *La Balance intérieure* sort des presses le 19 avril 1952, peu avant le quatre-vingt-quatrième anniversaire de son auteur.

En parallèle à cette œuvre poétique, il publie *Originaux de ma Provence*, un volume qui comprend ses textes antérieurs sur les poètes provençaux, Aubanel, D'Arbaud, Félix Gras, Mistral... Il donne également à *Aspect de la France* un texte en prose, *Le Beau jeu des reviviscences*, où il décrit passionnément la douceur et l'importance d'un travail de mémoire, mémoire d'autant plus sublime qu'elle restitue, avec l'enfance et la profondeur de l'être, cette éternité humaine qui est de vivre en portant le passé, le sien et celui des autres. *La Balance intérieure* reste cependant l'œuvre majeure des derniers jours. Il en recevra les premiers

---

<sup>277</sup> Lettre de Charles Maurras à Vincent Auriol, 11 mars 1952 citée par Henry Bordeaux, *La grâce médicale*, p.13. Cette lettre est citée par Stéphane Giocanti, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, op. cit. p. 491.

compliments, à l'automne, mais n'en connaîtra pas la destinée posthume, restée attachée de façon toujours indissociable à son engagement politique.

La maladie progresse, en cet automne de 1952. Il est très mal et reçoit l'extrême-onction le 13 novembre. Charles Maurras fait une fin édifiante. Son retour à la foi peut interroger, mais son dernier poème, *La Prière de la fin*, contient lui-même le doute et l'espérance. Il meurt au petit matin du 16 novembre. Ses dernières paroles seraient un alexandrin :

« Pour la première fois, j'entends quelqu'un venir. »

### III La Balance intérieure : 1952

« Sur un vestige bien aimé  
Le vieil enclos s'est refermé  
Et maintenant il y foisonne  
Un souvenir qui m'empoisonne. »

(*Épithaphe, La Balance intérieure.*)

Durant toute la guerre, Maurras et *Action Française*, ont soutenu et légitimé le gouvernement de Vichy au nom de l'ordre et de la nécessité de conserver à la partie latine de l'état français une identité organique. Les idées maintes fois reprises sont restées celles que le jeune doctrinaire professait déjà au début du siècle. Il semble ainsi n'avoir redouté qu'une chose, que les barbares prussiens n'envahissent Martigues, selon le cauchemar hélas réalisé de sa prime enfance.

Fidélité ou entêtement, il est resté sourd aux problèmes moraux que posait l'obéissance de plus en plus servile de Vichy à l'État nazi. Cette fixité, qui ne perçoit pas l'ensemble des éléments dramatiques qui accablent le pays, est révélatrice d'un enfermement profond, d'une incompréhension flagrante de la mutation comme de l'évolution des forces politiques qui animent la société des années quarante.

De fait, il ne cesse de se relire, de se redire. Sur le plan politique, plongé dans cette perpétuelle démarche anthologique, il a fixé sa pensée et ses théories selon les articles de son *Dictionnaire politique*, édité en 1931. Maurras, isolé, se fige et s'enferme dans une fidélité étroite à ses idées de jeunesse. A cette prison intérieure a succédé la prison véritable, qui deviendra, comme dans l'œuvre de Stendhal, le lieu d'une reconstruction romanesque. Ayant perdu définitivement toute autorité sur le plan politique, la littérature, seul champ d'expression pour continuer d'exister, va servir de refuge à l'homme de bronze.

C'est en prison que Maurras entreprend la construction, en vue de leur réédition, de ses *Œuvres capitales*. Il veut aller vite et parachève la réimpression de ses écrits avec une insistance de vieil homme qui tient à laisser à la postérité une œuvre achevée. Cependant, en un paradoxe supplémentaire, alors qu'il a produit au jour le jour un énorme fonds politique, Maurras construit l'édifice de ses *Ouvres capitales* en privilégiant leur aspect littéraire : tome I, *Sous le signe de Minerve*, tome II, *Essais politiques*, tome III, *Essais littéraires*, tome IV, *Le Berceau des Muses*. Il va de la politique à la poésie, sans renier le propos politique,



inscrivant sa démarche journalistique dans un champ de critique littéraire ou d'observation politique secondaire à l'action, laissant suggérer un recul méditatif sur les événements. Il ne s'agit pas seulement d'anoblir des textes marqués de la trivialité des combats quotidiens en leur conférant un statut littéraire.

Alors que de son aveu même, il a "banni" la politique de ses œuvres capitales<sup>278</sup>, c'est la politique qui va le remettre au devant de la scène : la violence de la punition, son caractère intangible vont instaurer une image de victime, celle du vieux guerrier devenu martyr. Seul, abandonné des princes, trahi par nombre des siens égarés par des théories « germaniques », il demeure, inébranlable, persuadé de la justesse d'une cause transcendant le temps. Cette fixité remarquable, qu'il nomme fidélité, irrigue puissamment les procédés de composition de *La Balance intérieure* que l'auteur tient à inscrire dans une continuité. Divers moyens, que nous allons étudier en premier lieu, sont donc mis en œuvre afin de créer cette notion de permanence supra-temporelle et d'œuvre « en prolongement. »

## 1. Analyse littéraire comparée de *La Balance intérieure*

### 1.1 Un nouveau souci de datation

Lorsque l'on feuillette *La Balance intérieure*, le premier élément qui saute aux yeux est celui de cette datation éparse, comme semée tout au long du corpus. Après *La Musique intérieure* et jusqu'à *Au-devant de la nuit*, qui n'est pas signé de son nom, Maurras a donné à lire peu de vers. Mais voici qu'au fil des années quarante, la poésie est revenue, s'installant pour devenir première. Maurras ne nous a guère habitués, par le passé, à un scrupule de datation. Le fait est nouveau. A le lire, il a écrit *A son corps*, en avril 1943 et *Coin du feu de Provence*, en novembre 1943, *Le rêve de Pan*, en décembre-janvier 1943-1944. Il date également *Le bien et le Mal* de janvier 1944 et *Les Merlons du mur de Martigues*, de février 1944. Devons-nous y voir le moment d'un retour à la poésie ? Ou s'agit-il d'un nouveau besoin, celui de dater ses poèmes, de fixer la ligne, le temps, le lieu ? Si tel est le cas, nous avons, dans *La Balance intérieure*, des poèmes sans date, plus anciens, des « poèmes de vieillesse » et quelques « poèmes de prison », tous datés et mêlés à des pièces antérieures, semble-t-il écrites avec plus de légèreté. Suivons un instant ce fil chronologique :

---

<sup>278</sup> Charles Maurras, cité par Hélène Maurras, *lettre à Hélène Maurras, 1<sup>er</sup> février 1952*, in *Lettres de prison*, op. cit. p. 308.

Après les poèmes de Lyon, de 1943-1944, écrits en liberté, nous voyons le poème *A une aïeule*, daté de 1827-1868-1944 : sans que nous connaissions le mois exact de réécriture, il ne nous est pas permis d'établir qu'il soit antérieur ou postérieur à son arrestation. Nous trouvons ensuite les poèmes de prison :

### Les poèmes de Lyon

*Nouveau regret de Joachim du Bellay*, septembre 1944  
*Danaé sur son or*, novembre 1944  
*Myste d'amour et de mort*, 30 novembre 1944, Lyon, Palais de justice.  
*Titi Lucretii cari Clinamen* daté du 30-31 décembre 1944  
*Variations sur les deux nuits de Michel-Ange*, prison Saint-Paul, Lyon  
*La Rose de l'Idée*, 18 janvier 1945, Lyon

### Les poèmes de Riom

*Où suis-je* : 2-3 février 1945  
*Allégorie du printemps sur un air d'Aubanel*, Riom, mars 1945  
*Variation sur l'Odyssée*, Riom 1945.  
*Antigone, Vierge-mère de l'Ordre*, Riom 1946

### Les poèmes de Clairvaux

*A Jean Moréas*, Lyon, décembre 1944- Clairvaux, décembre 1949.  
*Variation sur l'ode du premier livre*, Clairvaux, 1947-1950  
*Pax*, Clairvaux 1949  
*La Prière de la fin*, Clairvaux, juin 1950.

Ce décompte systématique de l'auteur n'est pas sans interroger : que signifient ces dates ? Si on s'intéresse à leur apparition, elles montrent un souci du temps et de l'exactitude, né après l'atteinte cérébrale de 1943. Auparavant, les rares pièces datées l'étaient en raison d'un calendrier événementiel précis, une préface pour la traductrice de Dante, l'exhumation du non-squelette puis du squelette de Ronsard, en 1932, une méditation à la prison de la Santé en 1937... A ce souci de précision, qui n'est peut-être qu'un nouveau tic de plume, s'oppose la légèreté coutumière de Maurras sur les dates, évidente lorsqu'il s'agit de poèmes de jeunesse au point qu'il les situe vaguement, dans sa jeunesse, en 189..., mais n'en donne pas l'année. Comment devons-nous approcher ce trait nouveau ?

La première hypothèse tiendrait à l'angoisse de la mort et non de la prison, puisque le phénomène semble antérieur à toute peur de poursuites judiciaires. Maurras peut avoir peur de ne pouvoir construire le recueil poétique qu'il médite de faire paraître : nous avons ainsi une préface, datée de mars 1944, qui n'a, semble-t-il, pas été modifiée. L'auteur date donc ses derniers poèmes pour qu'ils aient, du moins, un ordre chronologique, s'il ne peut leur en

donner un autre. Il craint certainement les hasards d'une publication posthume, à la « Chénier », et la main peu experte qui pourrait l'établir.

## 1.2 Les procédés de l'inclusion

Une seconde hypothèse nous intéresse davantage. Pour une « œuvre de prison », bien peu de poèmes sont datés de l'incarcération : ces pièces sont néanmoins données à des moments fortement précisés, afin qu'aucun doute ne soit permis. Nous avons donc 7 poèmes de l'incarcération de Lyon, 4 de celle de Riom, 4 de celle de Clairvaux, soit 15 poèmes de prison sur une centaine de pièces. Maurras date-t-il ses poèmes de prison pour que l'on entende bien que la plupart des pièces de cette seconde œuvre poétique leur préexiste depuis longtemps, qu'ils sont les témoins d'épisodes de sa vie, mais qu'ils n'en forment ni la trace ni le fond ? *La Balance intérieure* a été construite en prison mais ce ne serait donc pas une œuvre de prison.

Afin d'en mieux convaincre, la datation perd son sens chronologique dans le recueil, qui suivra un fil plus thématique. Tout d'abord, la conception de Maurras touchant à sa poésie, mouvement de l'esprit, ligne brisée, élevée, descendante, retours, reprises, s'accommode assez mal d'une datation étroite qui rendrait ce mouvement difficile et donnerait à l'ensemble un axe directionnel purement chronologique et, dans ce cas, si ce n'est un texte, un contexte élégiaque. C'est ce dont il ne veut pas. Nous l'avons vu déplorer les facilités du « pathétique de prison » touchant à la poésie de Chénier. Il désire que *La Balance intérieure* soit lue comme la somme de sa vie et non comme le fruit d'un triste moment d'emprisonnement.

C'est ainsi qu'il y intègre des pièces précédemment publiées, comme le premier *Colloque des morts*. C'est assurément pour cette même raison qu'il donne à la préface de ce recueil cette date de mars 1944, antérieure de six mois à son arrestation. Il n'intégrera pas à l'ensemble les autres pièces écrites en prison, figurant dans *Le Cintre de Riom* ou *A mes vieux oliviers*, si ce n'est deux d'entre elles, à titre presque exceptionnel. Nous notons d'ailleurs que le recueil *Au-devant de la nuit*, écrit sous pseudonyme, figure dans la liste des œuvres du même auteur, en page de garde de la première édition de *La Balance intérieure*, alors que ce corpus est entièrement repris dans cette même *Balance intérieure* et que ni *Le Cintre de Riom* ni *A mes vieux oliviers*, qui lui sont postérieurs, ne seront mentionnés.

Les poèmes de *La Balance intérieure* étaient-ils déjà écrits, prêts à la publication ? Est-ce à dire que *La Balance intérieure* était déjà écrite, en 1944, avant une incarceration

infamante qui n'a permis d'autre publication que partielle et sous pseudonyme ? On lui ajoute quelques pièces, éparées, datées ci et là, et on ne la publie qu'après la sortie de prison, afin qu'elle ne soit pas entachée de l'opprobre. Cette reconstruction du temps de la création donne de fait une forte perspective de continuité à une œuvre qui débutera par une première pièce *Le Colloque des morts* déjà publiée, offrant ainsi un évident schéma de boucle. Cette œuvre ultime contient en outre des *Vers de jeunesse*, datés sans précision, 189... , ce qui conduit à penser que les autres dates sont fort scrupuleuses. Ce sont des moments anciens, volés au temps par une mémoire moins rigoureuse. Maurras en use donc avec la liberté qui veut que l'on cueille au vol quelques éléments de ce vaste puzzle et collage qu'est sa construction poétique sans pouvoir pour autant la circonscrire entièrement. Le temps, resté jusqu'au bout son fidèle « auxiliaire », lui permettra ce singulier redéploiement.

Une véritable mise en scène de construction est également lisible dans la préface de *La Balance intérieure* qui en explique le découpage en livres suivant la double nécessité de suivre les états d'âme ou les affects d'une vie et leur développement moral ou intellectuel. Le poème n'est jamais un simple moment, mais un moment revécu. Cette mise en morale ou en philosophie du sentiment ou de la sensation tient également, selon le poète, au choix esthétique d'une poésie d'imprégnation classique.

Bien qu'il soit doté d'une préface, le texte liminaire a pour originalité de ne pas débiter l'œuvre, qui s'ouvre, en fait, sur le poème *Frontispice* : les vingt vers des cinq quatrains d'alexandrins réguliers qui composent cette ouverture proposent immédiatement une structure classique et un préambule à la thématique bien connue : la mort n'est qu'une apparence de fin, qui n'est pas à craindre :

« Notre mort, ce soleil regardé fixement  
S'il allume son feu sur les hauts de l'abîme  
Dissipe le nuage autour du monument. »

La peur reste « au vulgaire » qui ne sait s'extraire de regarder la tombe, sans comprendre qu'il faut accepter cet inévitable destin, afin d'en mesurer enfin la permanence en « Haussant les paupières de l'âme / Offrons à la clarté son miroir lisse et nu. » Consommation dans la connaissance absolue, ascension spirituelle, évocation énigmatique du « Dieu » solaire qui plane sur cette volonté de courage indifférente aux coups du sort, le poème se clôt sur l'affirmation que la peine et la joie achèveront enfin la « bacchanale » de « leur ronde qui flamboie », « Dans la mâle poitrine où commande ce cœur. » Au mouvement de cycle des

moments de l'âme s'oppose cette fermeté d'expression virile, ce besoin récurrent d'affirmer la préséance de cette autorité. La préface débute ensuite.

### 1.3 Préface de *La Balance intérieure*

Charles Maurras nous a habitués à de dévorantes préfaces où il se fait le critique de l'œuvre qu'il donne à lire. Il sait parfaitement capter au profit de ses idées les livres d'autrui qu'on le supplie de préfacer. Nous en sommes avertis avant de lire la préface de cette dernière œuvre, qui semble « courte », à première vue, puisqu'elle n'offre à la lecture que trente-cinq pages. Elle prend un ton de simplicité comme de distance, l'auteur parlant tout d'abord de lui et de son besoin d'être compris à la troisième personne du singulier. Le texte est divisé en parties.

Le premier mouvement le montre septuagénaire : « Il travaille. Peut-être sert-il. On le lui dit. Il n'aime que trop à le croire. Pour continuer sa besogne, il n'a, jusqu'ici, rien changé aux idées et aux rêves qui firent l'aliment de son esprit ou le combustible de sa machine. » Et l'idée de la mort, « délectation morose », loin de l'en détourner lui sert d'appui. Son état d'esprit est fait d'un certain détachement, « ni défi stoïcien ni aspiration religieuse. » Et il porte avec lui la pensée des défunts, « et leur départ est même cause que nous vivons de plus en plus avec eux. » L'appétit de vivre des siens, que retient sa mémoire, colore ses jours. Notons que, de ligne en ligne, « il » est devenu « nous ».

Le second mouvement est plus interrogatif : faut-il s'étonner de cet état d'esprit, est-ce le propre de la vieillesse ou lui est-il particulier ? Les références sont d'un secours fragile, « railleries » de Lucrèce ou « consolations » de Virgile. Sur le plan philosophique, Maurras s'en étonne lui-même, il ne peut s'empêcher « de construire dans le Surhumain et dans le Divin, et d'y calculer, sous le bandeau, par des tâtons mystérieux, une solide architecture de concepts plus ou moins analogues au dogme simple et net de la résurrection de la Chair et de la communion des Saints. »

Dans ce songe éveillé qu'est sa méditation sur la mort, il éprouve, comme Lamartine (poète qu'il place en dédicace du volume, en compagnie de Michel-Ange et de Bossuet) cette espérance confuse où tout ramène à la pensée du « grand départ. » Perception largement répandue en ces jours de 1944, où il rime « sous le coup de quelque énorme bombe venue de Londres ou de Berlin » et où la mort paraît si contingente et attendue.<sup>279</sup> Mais si la mort «

---

<sup>279</sup> Lyon est en effet bombardée durant le printemps de 1944, cf : partie III, chap. « Le dernier combat ».

l'Eventuelle ou la Fatale » est prévisible, il convient d'autant plus de se placer en deçà du choc et de réfléchir sur elle « au milieu des questions qu'elle soulève, des solutions qu'elle propose, des rêveries qu'elle conseille obscurément. » C'est ce à quoi s'attache « ce petit livre », qui mêlera Descartes et Platon, Saint-Thomas et Lamartine, faisant état des pensées successives, « hauts et bas d'une vie qui mue, et flotte : son chant la suit. » Plus que des pensées, ce sont des « heures » « dans le jeu naturel des faiblesses et des vertus. »

Ainsi Maurras définit-il *La Balance intérieure* comme « une figuration de différents rêves de mourir. » A cette étrange entreprise, il oppose les fameux « principes » qui ont guidé sa vie, mais « ils sont d'un autre ordre que mes rêves et mes chansons. » Et il n'a pas non plus de philosophie dans ce livre, de « système » : « Je n'ai pas de système. Et c'est ce qui peut bien ne pas manquer de philosophie. Cette disposition profonde est exprimée par ma parabole d'une balance où s'équilibreraient des imaginations, des spéculations et des conjectures très différentes, qui ne divergent pas beaucoup plus que ne le font les traits distincts du caractère d'une même personne. »<sup>280</sup>

Ainsi sommes-nous devant les alternances d'une pensée placée devant la mort : cependant la certitude d'une « bonté supérieure » éclaire cet entrelacs et lui permet ce « fredon », cette Poésie qui rend compte, par son mouvement, de ces mouvements d'âme, bonheur ou malheur parfois placés en de petites choses, mais jamais « inanes. ».

Après cet avant-propos fortement explicatif, vient une première notation en forme d'excuse : « Les lecteurs, s'il en reste, d'un recueil de poèmes intitulé *La Musique intérieure*, paru voilà vingt-cinq ans, voudront bien m'excuser d'avoir placé en tête de celui-ci un *Colloque des morts* qu'ils ont lu en 1925, car le second *Colloque*, qui vint ensuite, serait inintelligible sans lui. »<sup>281</sup>

C'est alors que Maurras, à titre d'explication, cite les pages de la préface de *La Musique intérieure* qui ont trait à la Grande Guerre et aux morts qui ont inspiré le premier *Colloque*. Nous trouvons donc une préface dans la préface : « Le premier trimestre, si cruel, si sanglant de 1918 allait s'achever... Nous marchions littéralement dans le sang... » La reprise du texte antérieur est suggérée par la diminution de la police, de la page 17 à la page 27, dix pages qui, du fait d'une police diminuée, occupent non un tiers mais presque une moitié de l'ensemble. Maurras déclare reprendre son écrit antérieur en ce qu'il témoigne au mieux de son état d'esprit lors de l'écriture du premier *Colloque* et il fait état de l'importance

---

<sup>280</sup> Charles Maurras, préface de *La Balance intérieure*, op. cit. p. 14.

<sup>281</sup> Charles Maurras, préface de *La Balance intérieure*, op. cit. p. 17.

fondamentale de cette pièce, « Rien qui soit mien ne m'est allé plus loin dans l'âme que ce poème ».

Cette évocation propose la synthèse de son adhésion au spirituel par évaporation de la mort de l'Etre dans la nature du Tout : au « bourdonnement du deuil » succèdera ce dialogue en forme d'interrogatoire où le poète, cherchant le principe moral et mental des sympathies perdues, finira par trouver une certitude d'existence : « origine et fin se recherchent, se poursuivent pour se confondre, cela est clair pour qui l'a senti une fois. L'autel de sang, le lit de feu ne fait pas naître mais renaître. » Et jamais œuvre poétique n'a mieux fixé l'idée que « Poésie est ontologie », puisque « la poésie porte surtout ses racines vers la connaissance de l'Etre. »

Après cette longue autocitation, la seconde préface vient remplacer la première... Elle revient sur le sens du second *Colloque des morts*, deux idées maîtresses étant en balance dans sa pensée : une « confiance obscure » en l'au-delà et un doute quant à « un état de grâce qui puisse lasser le désir. » D'une guerre l'autre... Le poète reprend les affects de 1918 et les prolonge en 1944, donnant aux deux colloques une même valeur de témoignage et d'empathie pour les héros disparus. Et il se donne cette même place d'extériorité attentive, de « scribe consciencieux ». La fixité de la position, ou de la posture, renvoie plus ou moins consciemment à son plaidoyer de 1945 : Maurras a soutenu le gouvernement en guerre, en 1940-1944, comme il l'avait fait de 1914 à 1918, en bon soldat qui obéit et sert son drapeau. Cette réactualisation d'un passé de gloire à des fins plus contingentes n'a pas la même portée si la préface est bien écrite en mars 1944. Dès lors, cette date n'est plus incidente. Ainsi pouvons-nous observer que cette date n'est pas placée à la fin du texte, comme toutes les autres dates du recueil, mais en début, en en-tête, comme s'il s'agissait d'une lettre.

Après avoir donné cette clef de lecture du second *Colloque des morts*, le troisième mouvement de la préface revient à l'ensemble du recueil et en explique la composition : « Il n'aurait pas été humain de livrer tout un volume aux cris de la noire Déesse. » C'est ainsi que des vers de jeunesse viendront égayer cette œuvre sombre, selon deux cycles, *Faust et Psyché* qui finit mal et *Faust et Hélène*, qui finit mieux. Maurras s'explique sur quelques retouches apportées à des pièces anciennes, parues çà et là : « On aurait tort de chicaner sur un passe-temps où le jeune âge apporta sa trouble matière et l'expérience, son art. »

Il fait ce qu'il a toujours fait, il réutilise, sans fard ni vergogne. Tout vers, publié ou non, lui appartient et continue de lui appartenir. Maurras poursuit l'exposé de sa construction, déclarant que les poèmes du troisième livre, *Parvis d'hommages*, sont dédiés à ces grands poètes qui l'ont « conduit ou bercé, nourri, abreuvé, soutenu. » Si les grands classiques n'y

figurent, il n'en donne pas la raison, il faut se contenter de savoir qu'elle existe. Mais Mistral se devait d'y être, en figure paternelle, et Moréas, pour cette simple raison que Moréas n'est pas assez connu : il faut soutenir « son autorité et sa gloire », « dans l'intérêt public. »

Le titre du quatrième livre, *Trahison de clerc*, permet à Maurras de régler enfin son compte au « mauvais petit juif nommé Julien Benda. » La rigueur de la rancune n'ayant en rien diminué, l'auteur en profite pour dire qu'il a toujours agi de son mieux et en conscience, sa conscience de clerc. Et, s'il a trahi, c'est que sa plume a parfois délaissé le combat pour musarder, justement, et rimer. Maurras a ensuite rangé au cinquième livre des *Floralies décentes* des poèmes « dédiés à quelques fleurs dont j'ai le culte. Puissé-je les avoir nommées sans les froisser d'aucun déshonneur ! » L'explication se poursuit, un sixième livre, *Vers les Pics de Sagesse*, pour considérer « tel ou tel mystère de notre sort », et les *Mortuaires*, enfin, qui reviennent au thème premier de « mes rêveries de l'au-delà. »

La liste achevée, la préface tient à réitérer le propos critique exposé dans la préface de *La Musique intérieure* : « cela se résume en quelques mots : - Maintenir ce qui est transmis. Le maintenir vivant - En ébrancher les parties mortes. » Les notions de rime pour l'oreille, de maintien du « e » muet, le choix du son et non de l'orthographe d'un mot, tout cela est redit, comme il affirme la force de poète de Molière et la bêtise de lui dénier cette richesse de langue parce qu'il est comique ou d'emploi prosaïque. Un grand poète donne sens et vie à ce qu'il écrit, ce n'est pas être poète que d'être seulement un versificateur habile ; il faut être une « voix », une âme qui chante et danse, selon les vieilles leçons autrefois apprises à la source grecque. Il s'agit de suggérer ce mouvement qui est celui du cœur et de l'illustrer par la récurrence mobile des rimes : « Toujours la succession crée l'attente et la suspend, la contente pour l'irriter, et c'est toujours comme une évocation aérienne de biens perdus, de biens repris, disparus, reparus, arrachés et rendus, selon des destinées d'éternelle reviviscence auxquelles l'Eurydice oubliée ne se fierait point. »<sup>282</sup>

Ainsi la poésie est son et il ne convient pas plus de préférer telle ou telle forme que de dénier cette force à une autre. La règle ne peut être étroite : certes, il faut qu'elle soit, que l'on trouve ordre et mesure en poésie, mais de façon si naturelle que l'art semble n'y avoir point de part. Ou une part bien faible. L'on peut aimer et apprécier les refrains, et surtout ne pas se laisser abuser par des conventions de mode, celles qu'impose « le croquemitaine romantique. » Ainsi faut-il, après Jean Moréas, si libre dans ses choix et tournures, chérir Verlaine : car il est tout entier dans ses vers, ses vers musicaux. Et, dernière leçon de cette

---

<sup>282</sup> Charles Maurras, préface de *La Balance intérieure*, op. cit. p. 40.



préface, c'est par l'abandon et la sincérité que le grand poète sera aimé et compris. C'est « à ce que l'on a de plus personnellement unique et secret, plus même on aventure l'ambitieux désir de combiner un occulte murmure semi-divin, à la voix étouffée des consciences humaines, plus le savant et subtil dessein aura de chance de réussir dans la mesure où l'on sera fidèle aux conditions majeures du rythme, à la préséance des lois du chant. »<sup>283</sup>

Une conclusion vient parachever cet art poétique entièrement soumis aux principes édictés jadis de musicalité et de sincérité, d'ordonnance classique et de fond philosophique. Elle confesse le combat d'une âme qui sait qu'elle va mourir, qui n'y consent pas tout de suite, et qui, bercée par la semi-illusion de durer, s'abandonne « au jeu consubstantiel de la Poésie et du Vers. » Revenant au cœur du propos, la préface se clôt en un poème à double quatrain, à la fois adresse et dédicace au lecteur, offrant « aux pauvres hommes » ce petit livre « à grand mal enfanté. »

« Va, petit livre où te renvoie  
L'arcane du destin longuement disputé. »

Inchangé dans ses ambitions, sourcilleux d'être compris au point qu'il ne cesse de s'expliquer en préface, Maurras tient, dans ces pages, bien plus du critique en recherche de lectorat, faisant les références habituelles à fin d'exemples, que du poète en deçà de toute contingence. Il explique, expose, déclare et avalise, l'œuvre devenant seconde, comme si les vers ne disaient pas eux-mêmes ce qu'il convient d'entendre ou étaient suffisants à se faire comprendre. Est-ce par peur de perdre son lecteur dans une composition énigmatique, éclatée, que Maurras tient à nous guider ainsi au fil de la lecture ? Craint-il le reproche fait à *La Musique intérieure* d'une poésie trop intellectuelle et proche d'un hermétisme glacé ? Il est évident que la bonne réception de l'œuvre lui importe au point que les allusions au long combat dont la poésie le distrait mêlent la quête d'une vie et le vertige de la mort, annoncé par une thématique de boucle. Il en ressort une impression de leçon de vie donnée « aux hommes » par quelque myste sage et transcendant, à l'expérience suffisamment aguerrie pour connaître les méandres du cœur humain, un Homère courbé, chantant l'avenir d'une race qu'il ne verra pas, un « Aveugle » à la façon de Chénier. Nous sommes d'ores et déjà placés dans une « lecture expliquée », de lecteurs-disciples à prendre par la main et à ne pas lâcher.

Afin de couronner cette captation d'une libre approche, la préface renvoie en sus à des appendices qui approfondissent la perception par le poète de son œuvre même, appendice 1 et 2 sur les lectures critiques de sa poésie par Pierre Rousseau, p : 271, Henri Bremond, p : 272-

---

<sup>283</sup> Ibid. p. 45.

274, René Benjamin, p : 275-276, puis considérations sur Mallarmé et Verlaine, en double hommage, p : 277-278, « Encore Mallarmé », p : 279-281, « Le squelette de Ronsard », p : 282-283, « Un Editeur de Joachim du Bellay », p : 284-285, puis un calembour mistralien qui le concerne, le fameux « -Te mau-ras, manjo e beù ». <sup>284</sup> p : 286.

Ces références successives exposent ce qu'il juge comme des erreurs grossières sur ses vers ou sur ceux de poètes aimés. Tout contresens d'interprétation l'insupporte. C'est comme si Maurras ne pouvait s'empêcher de craindre cette part de fuite et de fugacité de la chose écrite, qui n'appartient plus seulement à celui qui l'écrit mais aussi à celui qui la lit. Mieux encore : il est si sûr de son fait qu'il devient 'ceux' dont il parle, en usant à leur endroit comme il ne veut absolument pas que l'on en use avec lui. Maître de poésie, il analyse et les dissèque, ils sont cela, ils ont dit cela, il faut que toute lecture soit sienne, qu'il l'éclaire de sa compréhension.

Cette propension sans cesse renouvelée à l'explication « personnelle » de l'auteur ne permet pas de l'oublier. Il est central, omniprésent, et ce poids didactique ne peine guère à se faire écrasant, et, comme il fut toujours, obsédé par la conservation totale du contrôle qu'il possède sur son propre discours et de son image. Cependant cette appropriation n'est pas seulement rhétorique ou théorique, elle est, pour ainsi dire, active, en ce qu'elle ne cesse d'enchâsser le propos contemporain de Maurras dans des vers anciens, des références, des souvenirs.

Cette tentation d'inclusion par réminiscence était certes présente dans *La Musique intérieure*. Elle devient prééminente, ainsi que nous allons le voir dans l'œuvre ultime, au point qu'il nous a paru indispensable d'analyser ce phénomène particulier. Avant de nous émanciper, si nous le pouvons, de la mise en perspective réglée de l'œuvre par son propre auteur, nous suivrons les deux pistes proposées, la mise en continuité et l'approfondissement thématique de l'œuvre de la grande maturité.

#### **1.4 Les figures de l'enracinement**

Nous reprenons un poème déjà lu, nous retrouvons aussitôt les codes de *La Musique intérieure*, et nous ne percevons pas de cassure. Remontant aux racines du chant partagé des langues helléniques, Charles Maurras nous plonge, dès le premier Livre, et dans les deux recueils envisagés, dans un univers de polyphonie antique, un champ d'interventions diverses

---

<sup>284</sup> De Mistral à Maurras, en se moquant de son nom : « Toi, le mal repu, mange et bois !

où des voix s'interrogent et se répondent. L'ensemble des poèmes tisse un long, un éternel discours de demandes, de réponses, d'évocations et d'invocations. C'est ainsi qu'à de longs poèmes de chœur antique succèdent les livres de dédicaces et d'hommages, qui mettent en scène des personnages divers, figures mythologiques ou héros littéraires qui combattent par leur plume un sort contraire. La présence de ces citations et hommages semble néanmoins évoluer, d'un recueil à l'autre, et nous nous devons de comparer la permanence ou la nouveauté des moyens dont use cette didactique de l'enracinement.

#### 1.4.1 Les complexités connexes de la recomposition chronologique

Bien que distantes de vingt-cinq ans, et publiées dans des circonstances très différentes, *La Musique intérieure* et *la Balance intérieure* cultivent une sensible ressemblance de structure et de composition. Les deux recueils se proposent comme une suite de pièces éparses, regroupées de façon chronologique, sans que cette chronologie offre pour autant un axe rigoureux de construction, les poèmes de la parution la plus récente apparaissant à la lecture avant les œuvres de jeunesse. Il en va ainsi du Livre II de *La Musique intérieure* où sont donnés certains poèmes des *Inscriptions*, 1923, et du livre II de *La Balance intérieure*, intitulé *Vers de jeunesse*, s'ouvrant sur *Le Cycle de Faust et de Psyché*, mais qui débute par la pièce *Dédicace*, où le poète fait clairement référence à des livres de Léon Daudet et Jacques Bainville, parus en 1932.

« Napoléon et Les Bacchantes  
Attendraient dix neuf cent cinquante ! »

Ce poème est en outre daté de 1932. Cette vision d'un temps recomposé, celui de la mémoire, puisqu'il s'agit de chanter une vieille et indéfectible amitié, nous offre en fait une structure temporelle plus allusive que réelle, le temps d'une réflexion sur le cours des choses, au long d'une vie. Ainsi le poème qui suit, *Pastorale*, est hypothétiquement daté de 189..., comme *Odelette* et *Vers l'Idylle tragique*. L'on ne peut mieux dire, les dater précisément, ce sont autant de lambeaux de mémoire, les éléments épars de cet amour de jeunesse illuminant le souvenir de celui qui les a composés.

Pourquoi donner une date si elle est incomplète ? Assurément pour ancrer cette idée d'éléments anciens, exhumés du souvenir, mêlés à tous les poèmes datés, dans *La Balance intérieure*. Une remarque s'impose. Dans *La Musique intérieure*, seuls les premiers poèmes sont datés, dans le livre *Prime*, suivant ces quelques dates de 1891, 1892, 1893. Dans *La Balance intérieure*, de nombreux poèmes le sont, l'ensemble se voit émaillé de dates

désordonnées, juillet 1934 dans *Parvis d'Homages*, livre III, ou 1927, dans *Floralies décentes*, livre IV. Enfin, semés tout au long du recueil, à l'exception du Livre I des *Deux Colloques des morts* et du livre II des *Vers de jeunesse*, tous les derniers poèmes sont très précisément datés, de décembre 43- janvier 1944 à juin 1950, pour *La Prière de la fin*. Le temps n'est plus à traiter à la légère, il devient cet élément à la fois intime de la projection intériorisée d'un souvenir et cet arrêt dans la fuite des choses que fige soudain une poésie du moment.

#### 1.4.2 L'effet d'une mosaïque éclatée

Un flot de références mêlées génère de façon parallèle un sentiment de rupture chaotique, brisant toute chronologie : nous avons trouvé, en ouverture de *L'Ode historique de La Bataille de la Marne*, pas moins de trois citations, la première issue de l'*Antigone* de Sophocle, en grec non traduit, la seconde, une inscription latine qui est la devise de la ville d'Aix, la troisième, une citation de Mistral « sin gau rouman e gentilome » ( ils sont gallo romans et gentilshommes)<sup>285</sup>. Les langues latines s'enlacent, Grec ancien, Latin, Toscan médiéval, Ancien Français et Provençal, dont nous devinons les assonances chantantes. La culture des anciennes Humanités, reconnue, partagée, fédère ainsi les deux recueils, en une complicité première ; le lecteur ne sait pas toujours « qui » parle exactement, mais il est tenu de se reconnaître et de se retrouver dans cet enchevêtrement de notations à la fois précises et énigmatiques par leur affleurement soudain. Quel est le lien, pourquoi citer ici tel ou tel, sinon par une communion d'idée aussi soudaine que mystérieuse ?

Dans cette projection de l'esprit, le temps est à la fois rompu, proche et lointain. Aussi l'éternel présent, de l'Indicatif ou du Subjonctif, dont use systématiquement le poète, contribue-t-il à créer le trouble, étant donnée l'impossible contingence des vers. La composition de chaque livre nous égare encore : les poèmes sont autant de pièces diverses, éclectiques mais appartenant à des genres clairement définis : ballades médiévales, jeu-parti évoquant l'amour courtois, sonnets pétrarquisants, odes en alexandrins classiques, poèmes épiques, tous participent, par leur succession anachronique, à ce bouleversement de l'ordre temporel, le moyen-âge suivant La Renaissance au lieu de la précéder, un temps moderne étant suivi d'une évocation de l'Antiquité.

---

<sup>285</sup> Charles Maurras, *La Musique intérieure, Ode Historique de La Bataille de la Marne*, op. cit. p. 173..

Cet apparent fouillis temporel s'ordonne néanmoins en une construction formelle, les deux recueils étant divisés en Livres, à la façon des longs poèmes antiques, cinq livres pour *La Musique intérieure* et sept pour *La Balance intérieure*.

### La Musique intérieure

Destinée

I : Prime : 6 poèmes

II : None : 9 poèmes

III : Les Poèmes en cours : 4 pièces poétiques : L'Ode historique à la Bataille de La Marne – Dialogue (Édipe et Cypris) – L'Été ou l'Âge d'or – Le Colloque des morts

IV : Les Inscriptions et Les Sentences : 19 poèmes

V : *Le Mystère d'Ulysse : discours en 10 poèmes*

*Optumo. sive. Pessumo*

### La Balance intérieure

Frontispice

Livre I : les deux Colloques des morts

Livre II : Vers de jeunesse

Partie I : 13 poèmes

Partie II : 14 poèmes

Livre III : parvis d'hommages : 20 poèmes

Livre IV : Trahisons de Clerc : 7 poèmes

Livre V : Floralties décentes : 10 poèmes

Livre VI : Vers les pics de la sagesse : 14 poèmes

Livre VII : Mortuaires : 18 poèmes

Epilogue : *Prière de la fin*

#### **Figure 2 : Approche comparée des plans de *La Musique intérieure* et de *La Balance intérieure*.**

Les deux œuvres peignent une vie vouée à la poésie mais dont les événements restent distants, le temps confus et fusionnel : Moments entremêlés, pensées, souvenirs, chaque recueil figure la tentative illusoire, clairement exprimée, d'organiser ce flot complexe. Le récit ne guide pas le lecteur d'un début à une fin, il n'offre pas de regard du présent sur le passé, il se contente d'illustrer les traverses d'un parcours exalté, incluses dans un destin : les premiers et derniers poèmes, qui ne sont pas inscrits dans les Livres, évoquent tous deux cet enfermement de la destinée. Nous pouvons lire dans *Destinée*, le premier poème de *La Musique intérieure* :

« Tu ne peux être matelot  
Que d'imaginaires espaces »

et dans le dernier, *Optumo sive Pessumo* :

« Quelle est la langue qui peut dire  
Les deux abîmes de ton cœur ! »

L'on retrouve ce même propos, en continuité, dans le poème *Frontispice*, qui débute *La Balance intérieure*, auquel répond le dernier, *Prière de la fin*. Tous deux invoquent une mort attendue, *Frontispice* évoquant le tombeau, et *La prière de la fin* le repos. A cet effet de boucle s'ajoute la métaphore d'un mouvement de reprise, de construction en attente d'achèvement.

Le premier recueil s'articule autour de poèmes déjà publiés, *La Bataille de la Marne* (1918) et *le Mystère d'Ulysse* (1923). Le second, bien qu'il soit plus long, insert des poèmes publiés dans *La Musique intérieure* qu'il intériorise en les redoublant : *second Colloque des morts*, deuxième version du poème *Révélation*, reprise, dans la première partie des *Vers de Jeunesse* de *La Balance intérieure*, du cycle de *Faust et de Psyché* : les deux recueils s'offrent donc comme une démarche unique, en continuation d'une œuvre globale, ce qui pose le problème de son achèvement.

Si l'on constate aisément, en rapprochant les deux œuvres, ce procédé de répétition enchâssée, il ne peut donner à lui seul cette impression de cohésion qui permettra de dépasser le sentiment d'égarement lié à la représentation de l'irrégularité chronologique et émotionnelle de la pensée. Quelle est la constante qui lie et harmonise cet ensemble divisé ? Lorsque l'on se pose cette question, plusieurs évidences s'imposent, et, tout d'abord, que les deux œuvres sont constamment offertes : chaque poème s'inscrit dans un don collectif qui devient, lorsqu'il est à son tour dédié, particulier.

Ainsi ces renvois fugaces aux amis, cailloux blancs d'une vie, sont repris, amplifiés par des citations d'hommage. Chaque recueil repose donc sur une mémoire non seulement personnelle et sans grande rigueur de calendrier, mais collective et claire, ce qu'illustrent les Livres les plus longs des recueils, *Les Inscriptions et les Sentences*, composé de 19 poèmes, et le *Parvis d'hommages* au titre fort éclairant, composé de 20 poèmes.

### **1.4.3 Une dynamique d'inclusion**

Que l'on lise page à page ou que l'on observe la présentation générale des deux œuvres, l'on ne peut que constater la double démarche qui les inscrit dans l'hommage et la révérence. Toutes deux sont dédiées avec la même insistance, avant et après de longues préfaces. Comme nous l'avons déjà vu, la dédicace de *La Musique intérieure* à M Daniel Halévy, est reprise par un court prologue, sous forme de lettre, qui justifie la longueur d'une préface de quelque 120 pages : « il me faut bien vous dire comment vous sont tombées des

nues tant de vers de toutes cadences ! »<sup>286</sup> Après cette préface, qui demande son indulgence à ce lecteur privilégié, vient une seconde lettre qui s'excuse à nouveau de la composition chaotique de l'ensemble, les poèmes étant donnés comme le fruit des méditations interrompues, reprises, d'une vie : « Et tout ce pêle-mêle figure un peu ce qu'un homme de mon âge peut nommer ses raisons de vivre. »

La dédicace de *La Balance intérieure* offre également le recueil comme un témoignage d'amour et de profond respect, suivant une graphie en majuscules d'imprimerie, à la tournure poétisée :

« A  
MADAME  
LA COMTESSE JOACHIM DE DREUX BREZE  
EN MEMOIRE  
DES OUTRAGEUSES PRISONS PARALLELES  
DE RIOM,  
HOMMAGE TRÉS RESPECTUEUX  
DE HAUTE GRATITUDE »

Nous savons que Madame de Dreux-Brézé est la dernière amante de Maurras, qu'elle l'a suivi à Riom, qu'elle l'entourait d'attentions et adoucissait autant qu'elle le pouvait sa détention. A la mort de Maurras, dans son portefeuille, l'on trouva un poème qu'il avait écrit en blason d'hommage à la jolie poitrine de ce dernier amour.

Le poème intitulé *Frontispice* précède une préface de 35 pages, qui s'achève sur une autre pièce, également en majuscules, de deux quatrains d'octosyllabes et d'alexandrins croisés, qui élargit la dédicace à l'humanité :

« VA, PETIT LIVRE OU TE RENVOIE  
L'ARCANE DU DESTIN LONGUEMENT DISPUTÉ.  
VA-T-EN DIRE OU CACHER LEUR ÂME AUX PAUVRES HOMMES,... »<sup>287</sup>

Cette inclusion des préfaces au sein des dédicaces donne naissance à une mécanique d'offrande qui joint la forme au propos. Chaque préface rend en effet un vibrant hommage aux maîtres qui ont guidé le poète vers la poésie, elles réfèrent et citent, parfois en italiques, ceux dont nous verrons apparaître les noms et les vers en tête des poèmes, Dante, Ronsard, Sophocle, Mistral...

Les références se poursuivent, d'un recueil à l'autre, et ce n'est certainement pas un hasard si la première citation de *La Musique intérieure* réfère à Dante, ainsi que la dernière de *La Balance intérieure*, dans *La Prière de la fin*. Cette évidente fidélité donne aux deux

---

<sup>286</sup> Charles Maurras, prologue de *La Musique intérieure*, op. cit. page de garde.

<sup>287</sup> Charles Maurras, préface de *La Balance intérieure*, op. cit. p. 46.

œuvres une finalité sinon identique du moins très proche : bien que plus de vingt-cinq ans les séparent, *La Musique* et *La Balance intérieure* s'offrent non seulement comme une continuité mais comme l'écho résonnant d'une plus vaste entité. Ainsi, avant que d'être dédiée à la comtesse de Brézé, *La Balance intérieure* offre, en page de garde, trois citations de Michel-Ange, Lamartine et Bossuet.

#### 1.4.4 Le cérémonial de l'hommage

Loin de se borner à la dédicace générale des deux œuvres, cette volonté d'offrande est omniprésente tout au long de chaque entité poétique. Nous l'avons étudiée dans *La Musique intérieure*, et la retrouvons, d'autant plus armée, dans le second recueil.

Ainsi lit-on dans l'entête du poème *Dédicace* « A la mémoire de Léon Daudet et de Jacques Bainville »<sup>288</sup> ou en entête de *La consolation à Térence* : « A Pierre Boutang, en souvenir de notre Grèce romaine. »<sup>289</sup> Certains poèmes sont offerts à quelques amis de "lutte" et d'autres présentés en hommage aux maîtres lointains qui jalonnent de leurs propres vers cette offrande démultipliée.

Quelques pièces, offertes à titre privé, sont en outre soutenues d'une citation : nous donnerons pour exemple le poème *Crèche mistralienne* de *La Balance intérieure*, dédié à Mademoiselle Marie Mazet et précédé d'une phrase latine extraite de *La Marche des Rois* de Saboli ou le poème *Nouveau Regret de Joachim du Bellay*, dans *La Balance intérieure*, que précède un vers de Virgile.

Toutefois, la plupart du temps, les deux formes d'offrande sont clairement dissociées. Mais quelle que soit la nature exacte de l'offrande, dédicace, présent ou citation, hommages directs à des poètes "de référence", le procédé est à tel point constant que nous devons le relever de façon précise.

Un compte exact permet de relever 27 offrandes (citations et dédicaces) pour 44 poèmes, en ce qui concerne *La Musique intérieure* et 100 offrandes (citations et dédicaces) pour les 104 poèmes de *La Balance intérieure* : ainsi que le montre le *tableau 1* : 61% des poèmes de *La Musique intérieure* et 96% des poèmes de *La Balance intérieure* sont ainsi dédicacés ou dédiés.

---

<sup>288</sup> *Dédicace*, *La Balance intérieure*, op. cit. p. 75.

<sup>289</sup> *La Consolation à Térence*, *La Balance intérieure*, op. cit. p. 135.



Offrandes diverses		La Musique int.	La Balance int.
Poèmes offerts		61% des poèmes	96% des poèmes
Poèmes offerts	Avec citations littéraires	82%	66%
	Avec dédicaces amicales	18%	34%

**Figure 3 : Proportion de poèmes offerts et rapport des citations et des dédicaces.**

Il est aisé de constater l'ampleur du phénomène et son accentuation entre les deux œuvres : 39% des poèmes de *La Musique intérieure* ne sont pas offerts alors qu'à peine 4% échappent à cette "manie" dans *La Balance intérieure*.

Dans les deux recueils les citations littéraires dominent largement les dédicaces amicales : le champ de la vie privée reste secondaire face à la volonté d'insertion littéraire. Les dédicaces amicales sont rares dans *La Musique intérieure*. Cependant, leur présence s'accroît fortement dans *La Balance intérieure*.

Il est par ailleurs intéressant de constater que le rythme d'insertion des citations est irrégulier dans les deux recueils.

De même l'axe d'apparition des citations figure un bouleversement chronologique, puisqu'elles apparaissent non selon le temps de l'écriture mais selon leur émergence dans la pensée du poète qui en réfère.

Loin de rompre le discours poétique, cet hommage constant l'enchaîne en réalité dans un flot collectif. Dante, Paul Guigou, Ronsard, Sophocle, Verlaine, Bossuet, Mistral... Poètes du passé et du présent, de la Grèce archaïque, classique, de la Romanité, de la renaissance italienne, du classicisme français ou de la « renaissance Provençale » se mêlent en un flux culturel ininterrompu.

Poètes et amis	Musique intérieure		Balance intérieure	
Sophocle	5	Grec	3	Grec
Aristote			2	Grec
Platon	1	Grec	1	
Homère			4	Grec
Antoine d'Argos			1	
Auteur grec anonyme			2	
Anacréon	1		1	Grec
Virgile	1	Latin	6	Latin
Horace	1	Latin	7	Latin
Lucrèce	1	Latin	4	Latin
Marc Tulle			1	Traduit du Latin
Laberius			1	Latin
Ovide (Apulée)			1	Latin
Ausone			2	Latin
Proverbes et devises	1	Latin	2	Latin et
<b>Fonds Antique</b>	<b>11</b>	<b>40%</b>	<b>38</b>	<b>38%</b>
Dante	2	Toscan	2	Toscan
Michel-Ange			4	Italien
Charles d'Orléans			1	
Peintres (Dürer, Titien, Vinci)	1		2	
Ronsard	2		3	
Du Bellay			1	
Poètes de La Pléiade	1			
Molière	1			
Pascal	1		1	
Descartes			1	
La Fontaine			1	
Racine			1	
<b>Fonds Classique</b>	<b>8</b>	<b>30%</b>	<b>17</b>	<b>17%</b>
Verlaine			1	
Comtesse de Noailles	1			
Moréas			3	
Maurras	1		6	
Aubanel			1	Provençal
Mistral	1	Provençal	2	Provençal
Botanistes : Peiresc, Binet			2	
musiques diverses	1		3	
M.deMaillé			2	
M. Réal del Sarte	2		2	
Amis de prison			1	
Amis lettrés	1		7	
Amis de lutte			8	
Amis provençaux	1		4	
Dédicace globale génération			1	
Ennemis			2	
<b>Contemporains</b>	<b>8</b>	<b>30%</b>	<b>45</b>	<b>45%</b>

Figure 4 : répertoire des citations et des dédicaces.

A ces citations s'ajoutent les trois citations de Michel-Ange, Bossuet et Lamartine, de la page de garde de *La Balance intérieure*.

Si la récurrence du fait culturel paraît procéder d'une culture commune mais de goûts personnels, l'analyse permet de constater la domination écrasante des écrivains antiques sur les écrivains classiques, dans les deux œuvres.

	<b>Musique intérieure</b>	<b>Balance intérieure</b>
<b>Auteurs Antiques</b>	58 %	69 %
<b>Poètes Classiques</b>	42 %	31 %

**Figure 5 : Proportion des Antiques en comparaison aux Classiques.**

Alors que les citations des écrivains du fonds classique diminuent de façon évidente entre les deux recueils, la présence des écrivains antiques demeure stable et prépondérante. La plupart des citations se situent en amont du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Si l'on excepte Moréas, le maître et l'ami de Maurras, et les poètes provençaux, pour lesquels il est difficile de dissocier la part de l'amitié de celle de l'admiration, nous ne trouvons que deux auteurs contemporains de Maurras dans ce cortège de citations, la comtesse Anna de Noailles, dans *La Musique intérieure*, Paul Verlaine, dans *La Balance intérieure*, et nous pouvons noter la présence, plus lointaine, de Lamartine sur la page de garde de *La Balance intérieure*.

Ce florilège poétique renvoie à ce fonds de connaissances duquel jaillit la poésie maurrassienne. Bien que cette démarche puisse déranger par son aspect élitiste, nous ne saurions la réduire à la préciosité d'un fin lettré, car cette culture semble s'offrir comme une évidence partagée, un bien commun. Si l'on excepte deux traductions d'Homère qui introduisent les *Variations sur l'Odyssée*<sup>290</sup> et un extrait du *Songe de Scipion*, de Marc Tulle, qui introduit le poème *Ainsi soient-ils*, dans *La Balance intérieure*, les citations ne sont pas traduites, elles semblent données par honnêteté, témoignant d'une résonance de mémoire produisant soudain l'inspiration. Nous avons vu ce même procédé d'humilité fédérative, dans *La Musique intérieure*, le poète Maurras appartenant à la « Gens » plus vaste des poètes classiques. Cette familiarité, cette complicité entre le poète actuel et celui auquel il songe est ainsi sans cesse déclinée :

<sup>290</sup> Ce poème est repris du *Bonheur d'Ulysse* du recueil *Le Cintre de Riom*.

« Cher Lucrèce ! ô brandon qui me glace et me brûle »  
(Titi Lucretii cari clinamen : *La Balance intérieure.*)

Maurras ne compose pas seul, il ne s'épanche pas mais il continue, il poursuit et chante avec d'autres. Ainsi les deux recueils offrent-ils cette même vision d'une poésie de fonds commun, d'héritage intériorisé toujours en mouvement : il importe peu que certaines pièces soient inachevées et que tout un livre de *La Musique intérieure* propose simplement des *Poèmes en cours*. Cet inachevé renvoie aux citations partielles, aux fragments qui sont autant de reflets d'un même miroir, d'un chant interrompu, repris, en leitmotiv ou en refrain :

« Luise la lampe de vos rêves »  
(La vaine ballade des remontrances à Psyché osées par le vieux Faust : *Prime. La Musique intérieure.*)

De même que les refrains abondent, l'idée du double est constante. Le poète se reconnaît en l'autre, il le devine comme il l'incarne, en :

« Privilégié du mystique échange  
Où rit la nature, où s'épuise l'art »  
(Le Signe : *La Balance intérieure.*)

Poète et porte-parole, témoin actuel du renouveau humain, le chantré inspiré sort de l'unique sensibilité personnelle pour retrouver l'accord démultiplié des poètes et des muses :

« De leurs belles chansons enivré jusqu'à l'âme  
J'aurai comme eux suivi le fantasque démon,  
Mouillé dans tous les flots les mèches de ma flamme,  
Et pesé sur la rame, et serré le timon »  
(A mon ami E.M. de retour en Provence, *La Musique intérieure.*)

Le thème d'une humilité « de race », fortement décliné dans *La Musique intérieure*, s'estompe néanmoins dans *La Balance intérieure*, où revient fréquemment la tentation de se citer soi-même. Aussi trouvons-nous ce Maurras poète aux côtés d'Homère et de Lucrèce, de Racine, Horace ou Ronsard, et en entête de certains de ses propres poèmes... Ainsi le poème *Maturation de l'amertume* dans *La Balance intérieure* est-il introduit par un passage du *Dictionnaire politique et critique* : « Il existe des parfums ronds et des pointus. »<sup>291</sup>

Quoique discrète, (quatre autocitations dans *La Balance intérieure* et une seulement dans *La Musique Intérieure*) cette auto insertion de Maurras dans ce corpus de poètes est

---

<sup>291</sup> *Maturation de l'amertume, La Balance intérieure*, op. cit. p.185.

récurrente : on trouve, dans *La Musique intérieure*, le même exemple d'autocitation proposée en introduction du poème *Portrait* :

« Un portrait des offices  
André Del Sarte peint par lui même je crois...  
*Anthinéa.* »

Cette dynamique, si elle s'accélère, ne va pas jusqu'à la singulière symbiose de traduction en réappropriation que nous avons vue illustrée dans de nombreux poèmes du *Cintre de Riom* ou de *A mes vieux oliviers*. Mais il demeure que ce système d'inclusion par imitation, poursuivi de *La Musique intérieure* à *La Balance intérieure*, tient à fixer durablement l'idée d'une poésie de nature ontologique, à la fois le bien et le socle communs de l'âme gréco-latine.

#### 1.4.5 L'imitation néo-classique

Poursuivant le phénomène des citations, des références, les deux recueils promènent le lecteur dans un vaste jardin méditerranéen, peuplé des statues vivifiées d'une mythologie animée. L'on y retrouve les thèmes épiques de *L'Illiade*, de *L'Enéide* et de *L'Odyssée*, autant de figures héroïques, Ulysse, Achille, Hector, Hercule, qui s'opposent aux ombres féminines de Psyché ou d'Eurydice, au chant glissant de la Sirène ou de la Nymphe Echo :

« J'aurai souci de la fin du monde  
Après la mort de la nymphe Echo »  
(Au vers Neuvain, Rime et Raison, *Les Inscriptions et Les Sentences, La Musique intérieure.*)

Sans insister pour l'instant sur la profusion mystique des divinités païennes, nous relevons ce quatrain de *La Balance intérieure*, qui unit Virgile, Eschyle et Racine :

« Là, Didon, Phèdre, Eriphyle,  
Leurs cris et les miens  
S'entr'appellent aux stériles  
Champs Élyséens, »  
(Descente aux Enfers II, *La Balance intérieure*)

Les noms grecs et latins abondent, et nous ne donnerons pour exemple que quelques titres empruntés aux deux recueils : *Œdipe et Cypris*, *La planète d'Iule*, *A la lyre de Thrace*, *Le mystère d'Ulysse* ou *Le rêve de Pan*...

Le XVII<sup>ème</sup> siècle classique écarte les voiles de ce statuaire allégorique : L'imitation de l'esthétique classique, que nous avons vue dans *La Musique intérieure*, est

particulièrement frappante dans *La Balance intérieure*, par l'emploi des substantifs qui reprennent les formes distancées communes à la Préciosité : non seulement les Dieux sont directement allégorisés selon leurs attributs divins, Apollon figurant le soleil et Pallas Athénée l'olivier, mais les périphrases abondent à nouveau, en particulier pour figurer la course du soleil, « roi de l'espace » :

« Le globe de feu sur le parvis des ondes  
Ouvrait l'ample chemin de pourpre et d'or... »  
(Le Poète : *Le Colloque des morts, Musique et Balance Intérieure.*)

Ainsi le couchant devient-il « le tombeau des flammes », le soleil « le globe de feu », le zénith « la cime enflammée », l'aube, la « Livide hostie offerte à l'arche sombre » ... selon la même vision mise en miroir dans les deux recueils. Cet usage de périphrases coutumières rejoint l'utilisation symbolique des attributs des divinités, figurant un monde de références clairement codifiées. Le procédé, évident dans *La Musique intérieure*, où la mer devient « le Pont, le toit, le dos, l'onde ténébreuse, la houle marine, la fureur des flots... », est totalement identique dans *La Balance intérieure*.

L'usage des majuscules souligne encore la majesté du substantif anobli au rang platonicien de concept. Tout nom prend un sens général, sans déterminant ou avec un article défini singulier :

« Et, sur les branchages,  
Beau Bien révolu  
Le feu des nuages  
Ne flambera plus. »  
(Foliote d'Automne, *La Balance intérieure.*)

Ainsi en va-t-il de l'Amour, toujours renforcé, lorsqu'il est nommé, par la majuscule, amour spirituel autant que charnel en référence à l'Amour des troubadours provençaux, en attente ardente quoique métaphysique. Il s'agit de La Femme, archétype de la féminité, s'offrant parée d'un nuage de voiles vaporeux, de fleurs évanescences :

« Elle va venir ! Ô muses fleuries,  
Votre chœur est prêt, vos ris, vos chansons,  
Vous couronnerez la tête chérie  
Et lui sonnerez la sainte leçon. »  
(Bienvenue, *La Balance intérieure.*)

Dame ou Muse, Divinité à l'apparition précieuse, à laquelle l'on voue des vers réguliers, classiques, à rimes croisées, selon des structures clairement établies, avec une préférence pour l'ode classique, divisée en parties, selon le retour à l'ode chantée des anciens. D'un recueil à l'autre, de longs poèmes en alexandrins, à rimes plates, évoquent les tirades du théâtre racinien ou les présentations des chœurs de Sophocle, ainsi le thème invocatoire, lié au mysticisme comme à la théâtralité du propos est-il récurrent :

Musique intérieure	%	Balance intérieure	%
51	3.46	76	3.35

Figure 6 : Occurrences du ô d'invocation et pourcentages dans le champ lexical commun.

Cette poésie « classique » s'adjoint en outre quelques formes syntaxiques qui paraissent couler de source ; ainsi trouvons-nous de façon fréquente l'emploi du complément de nom ante placé :

« L'étoile aux seize dards enfle ses gonfanons  
 Et dore en flamboyant sur la rivière lente  
Du poète endormi le sépulcre et le nom. »  
 (A Mme la Marquise de Maillé par qui se retrouvèrent les vrais os de Ronsard. *La Balance intérieure.*)

Maurras imite également les ruptures communes au XVIIème siècle, rupture du verbe composé, le participe étant délié de l'auxiliaire par le sujet :

« Et, fou de les entendre  
 Tournoyer dans sa cour  
S'est le grand Alexandre  
Laissé mourir d'amour. »<sup>292</sup>

L'usage de « si » à la place de « même si » évoque de même la langue classique :

« Le conseil des grands Dieux, le cercle des vrais hommes  
 (Si d'eux-mêmes en leur Styx ils ne sont pas noyés) »  
 (Antigone, vierge-mère de l'Ordre, *La Balance intérieure.*)

De façon moins pertinente, puisque l'on peut parler de rejet prosodique impliqué par la rime, nous pouvons relever quelques occurrences du pronom objet dissocié du verbe à l'infinitif,

<sup>292</sup> *Lai d'Aristote, La Balance intérieure*, op. cit. p. 146.

mais le procédé reste exceptionnel, comme pour doser l'usage de l'archaïsme et enraciner cette langue dans une tradition intemporelle.

Si l'on cherche encore à quoi tient, entre les deux œuvres, l'effet d'une étroite parenté, une seconde ligne de cohérence, à la fois fluide et très ferme, apparaît. La même langue unit les deux œuvres. Cette identité linguistique procède d'un choix sémantique identique et constant, dont nous relevons la répétition interne dans le tableau suivant :

	<i>fréquence</i>	<i>Ecart</i>			<i>fréquence</i>	<i>Ecart</i>
Ame	41	37,5		Désir	13	9,5
Voix	30	26,5		Fleur	"	"
Amour	26	22,5		Terre	"	"
Yeux	24	20,5		homme	12	8,5
Flamme	22	18,5		hommes	"	"
Jour	21	17,5		Loi	"	"
Cœur	20	16,5		Main	"	"
Ciel	19	15,5		Psyché	"	"
Esprit	17	13,5		Vent	"	"
Corps	16	12,5		Beau	11	7,5
Dieu	"	"		lumière	"	"
Dieux	"	"		Ulysse	"	"
Nuit	"	"		Air	10	6,5
Beauté	15	11,5		Ami	"	"
Sang	"	"		cieux	"	"
Feu	14	10,5		étoile	"	"
Mer	"	"		mère	"	"
Ombre	"	"		Mort	"	"
Sort	"	"				

**Figure 7 : Répétition lexicale dans *La Musique intérieure***

L'on peut aisément noter le recours au langage précieux par le choix de ce lexique, racinien, de sens plein, par la répétition de noms brefs et génériques, soulignée de majuscules à l'intérieur de chaque recueil et entre eux. Cette connivence lexicale tisse un réseau de vocables familiers entre les deux recueils, et cette permanence crée une évidente ligne de continuité :



Permanence lexicale de la Musique intérieure à la Balance intérieure

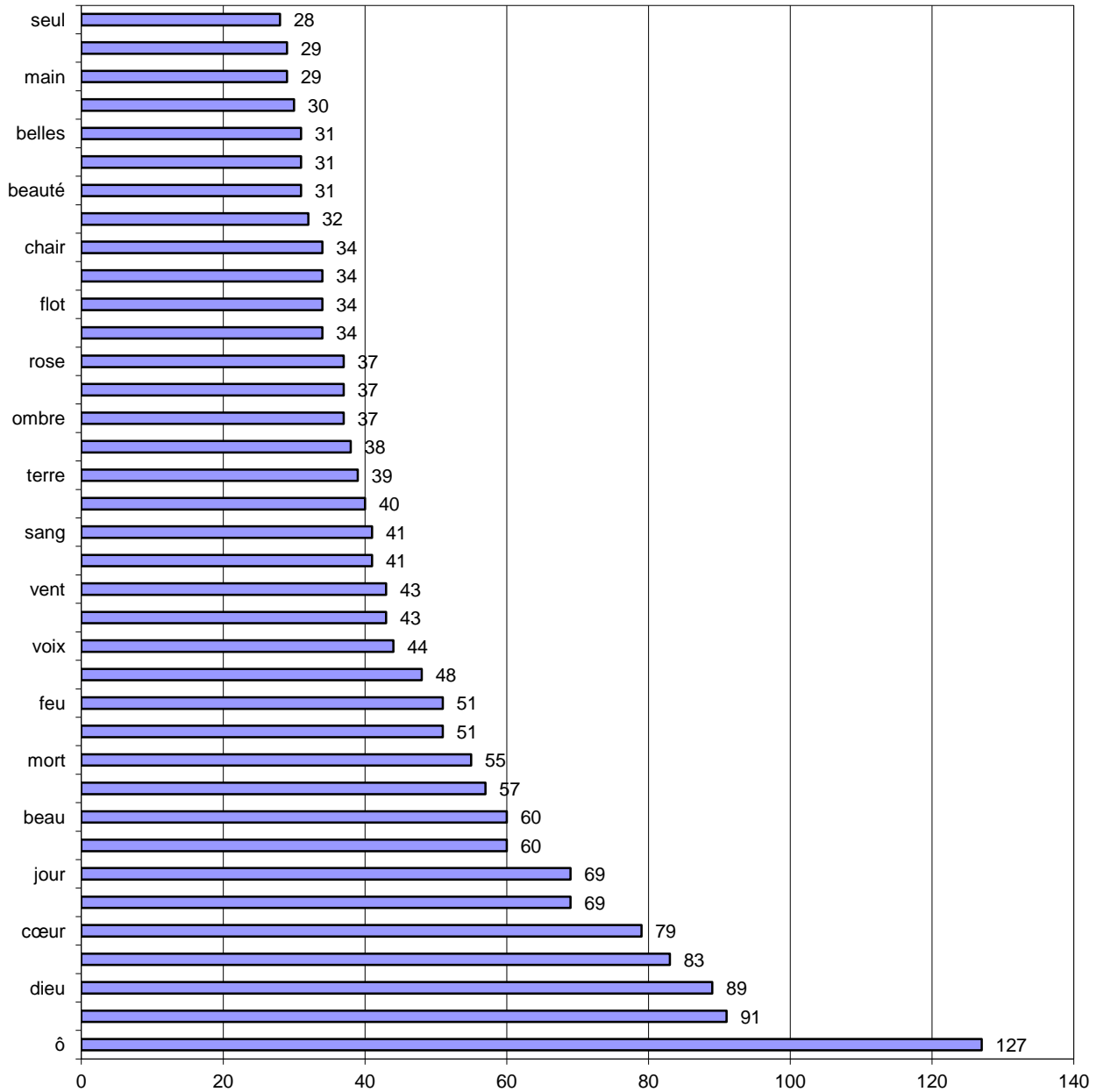


Figure 8 : permanence lexicale et fréquence d'emploi dans *La Balance intérieure* et *La Musique intérieure*

En deçà de ce compte lexical, qui fonde une langue unique, les symboles associés de la permanence irradiant les deux recueils d'une leçon commune d'intemporalité.

## 1.5 Un monument plus solide que l'airain

Toujours fidèle à la tradition monumentale, le poète érige ici et là des structures architecturales : ainsi trouve-t-on, dans *La Balance intérieure*, des poèmes intitulés *Frontispice*, *Inscription pour les amants de Venise*, *Les merlons du mur grec de Martigues* ou encore *le premier toit*, *Les Chapelles*<sup>293</sup>. Nous savons que ce procédé de référents architecturaux était déjà employé dans *La Musique intérieure* avec des poèmes tels que *Triptyque de fleur* ou *Pour la Voie sacrée*, qui évoquent en un même triomphe la grandeur de Rome et la victoire de Verdun.<sup>294</sup>

Il faut souligner que c'est surtout dans le second recueil, conformément aux canons de l'esthétique classique, que l'on trouve ces mélanges "savants" unissant les symboles des mystiques antique et chrétienne, rappelant fortement les tableaux de Poussin, de Le Brun ou du Dominiquin. Toute une mythologie romaine et grecque se voit mélangée aux valeurs du partage, de la communion, et à des symboles chrétiens tels que la manne, le pain, le vin. Cette symbiose mystique s'enracine évidemment dans la même terre ancestrale. Quoique présente dans *L'Ode historique à La Bataille de la Marne* en particulier, elle était beaucoup plus discrète et retenue dans le premier recueil :

« Mais enfin c'est ici désormais que m'attirent  
Ô berceaux balancés, ô tranquille caveau !  
L'esprit, l'âme, la fleur du terrestre sourire  
Et la figure antique et les charmes nouveaux »

(A mon ami E.M, de retour en Provence, *La Musique intérieure*.)

Dans *La Balance intérieure*, ce syncrétisme singulier devient récurrent. L'un des exemples les plus frappants de ce curieux mélange reste celui des rois mages rencontrant dans la crèche l'enfant Jésus incarné en un poème de Frédéric Mistral :

« Les bergers et les rois sont venus de Maillane  
Orgueilleux sous la bure et modestes dans l'or.  
Ils ont trouvé la crèche au font de la cabane  
Et font la révérence au poème qui dort

*Mireille, Calendal, Nerte, la Reine Jeanne*  
*Le poème du Rhône avec les Iles d'or*

---

<sup>293</sup> *Frontispice, Inscription pour Les Amants de Venise, Les Merlons du mur grec de Martigues, Le premier Toit, Les Chapelles, La Balance intérieure*, op. cit. respectivement, p. 9, p. 155, p. 212, p. 218, p. 246.

<sup>294</sup> *Triptyque de fleur, Pour la Voie sacrée, La Musique intérieure*, op. cit. respectivement, p. 152, p. 266.

*Chantent, chœur à six voix, entre le bœuf et l'âne  
La septième chanson ne parle pas encor. »<sup>295</sup>*

Toute une assemblée regroupée autour de l'enfant forme une sorte de chœur antique qui chante la naissance du "divin enfant", entouré des symboles chrétiens qui renvoient aux scènes de la nativité, le bœuf et l'âne, la crèche... Dans ce poème de facture classique, mêlant mythe païen et mythe chrétien, nous notons l'importance des références provençales, l'enfant jésus est incarné en un poème de Frédéric Mistral et les rois mages, au lieu de s'en venir du monde entier, « sont venus de Maillane, » commune des Bouches-du-Rhône et "patrie" de Mistral...

Dans le poème *Où suis-je*<sup>296</sup>, ode à la terre provençale, la courte citation d'Horace en latin, « Risit Apollo... », en entête du poème, permet de relier, à travers le rire d'Apollon, la Provence à la Grèce par l'image idéalisée d'un climat identiquement favorable au développement de la Civilisation. Le rire d'Apollon semble "bénir" sous de mêmes cieux cléments le monde Grec et le monde Provençal tandis qu'il accable de sa dérision « le verdict infâme » prononcé à Lyon.

### 1.5.1 Les arbres

L'image évidente qui reprend le thème de l'enracinement, dans les deux recueils, est celle de ces arbres, permanents témoins qui dressent leurs ombres verticales au long du chemin :

« Devant la maison que trois siècles dorent,  
Fuseaux ténébreux,  
Nous recommençons le rêve d'enclorre  
Votre rêve creux. »  
(Les Témoins, *La Musique intérieure*.)

Les cyprès, personnifiés, parlent au poète, et leur image sombre, dressée contre l'écoulement des choses, relie la terre au ciel. Plus que les gardiens des tombeaux, ces arbres offrent l'image sereine d'une pérennité : ils opposent leur fixité au temps qui passe, temps naturel qui ne les détruit pas mais les vivifie ou les renouvelle :

« Mars, Avril et Mai, rapides artères  
Qui roulez le flot de nos jeunes biens  
Pour en imbiber cette dure terre,  
Vous chantez que tout le reste n'est rien. »

<sup>295</sup> *Crèche mistraliennne, La Balance intérieure*, op. cit. p. 119.

<sup>296</sup> Daté de *Riom, février 1945*, nous savons que ce poème est cité en fin de *A mes vieux oliviers*.

(Ver sacrum du jeune Faust : *La Balance intérieure.*)

Auprès de ces arbres qui reviennent sans cesse, mur qui encercle la maison du poète, s'enracinent d'autres arbres, et toujours l'Olivier, don d'Athéna à la cité, arbre du bassin méditerranéen et de la continuité.

« Mais, rayonnante et mystérieuse  
Dans sa blancheur, ma robe d'Isis  
Mire des jeux d'ombre spécieuse,  
Oliviers, saules et tamaris »

(Prime, *La Musique intérieure.*)

L'arbre évoque la force qui vient du sol, qui permet de se tenir droit :

« L'ormeau viril monte en droite ligne »

(Au vers neuvain : *La Musique intérieure.*)

L'enracinement, condition première de la durée, permet cette victoire de l'homme sur la dissolution des choses et la perte de soi, victoire à laquelle prétend cette poésie d'enracinement :

« Doux vers neuvain que la Muse loue  
Pour le mystère de ta beauté,  
Sarment fleuri, que tes pampres jouent  
Sur le bel orme que j'ai planté ! »

(Au vers neuvain, *La Musique intérieure.*)

L'union métaphorique de l'œuvre poétique et de l'arbre est claire ; ainsi le rejet de « Sur le bel orme » suggère-t-il ce mouvement de glissement continu d'un temps apprivoisé par la tradition. Temps naturel, qui n'est en rien hostile alors qu'il s'inscrit dans un avenir de recommencement, une Renaissance, comme le bois mort reverdit au printemps :

« Mentre che la speranza ha fior del verde. »

(Dante, Purg. III)

« Montre que l'espérance est une fleur du vert... » Telle est la dernière citation de *La Balance intérieure.*

De même la référence aux *métamorphoses* d'Ovide à travers le personnage d'Apulée suggère-t-elle, dans ce même recueil, une sorte d'adéquation, d'unité symbolique entre l'homme et l'arbre, tous deux enracinés dans leur terre ; rappelons qu'Apulée est changé en olivier pour son arrogance, cette référence littéraire sert à Maurras de métaphore unificatrice, l'union de l'homme et de l'arbre figurant l'enracinement naturel de l'individu à sa terre.

Créer, construire une unité culturelle par le mélange des références esthétiques pour rendre l'impression d'une adéquation logique de ces références semble se dessiner comme le projet poétique de Maurras. Cette volonté d'assimilation de cultures latines dans le but d'intégrer à l'entité française un patrimoine immense et transcendant s'exprime par ces procédés de mélanges anachroniques des multiples références culturelles : il s'agit d'unir ces entités diverses en un fonds commun. Mais il faut, pour ce faire, trouver un lien fondamental, un fil d'Ariane à la fois premier et constitutif. Maurras le trouve dans le caractère musical de ce chant poétique propre, selon lui, aux langues latines.

### 1.5.2 Les fils d'Homère

Cette unicité poétique immuable et ininterrompue, presque mathématique de vers qui se veulent composés pour être chantés fonde le rôle de continuateur du poète, être supérieur, éthérien, proche d'une Vérité transcendante. Il devient, par le lien qu'il entretient avec cette poésie chantée, le maillon nouveau d'une chaîne ancestrale qu'il fait descendre de Mistral à Virgile en passant par Racine, Dante, Térence ou Horace, jusqu'à Homère, Homère qu'on devine le père de ce chant poétique propre aux langues et aux races hellènes :

« Et la mort n'est plus amère  
Du vieil homme, qui prétend  
Aux leçons des fils d'Homère  
Qui revivent en chantant »

(Petite stèle pour la grande lyre d'Horace, *La Balance intérieure*.)

Ce vers rythmé d'une langue chantante est le lien premier qui fonde la pérennité culturelle reliant, par une chaîne continue, la France moderne et la Grèce Homérique.

On comprend mieux, dès lors la diversité des langues qui peuplent les deux recueils dans les nombreuses citations des maîtres : du Grec au Latin, du Latin au Provençal, du Provençal au Toscan et du Toscan au Français classique, ces langues chantantes, issues de l'hellénisme, s'insèrent dans ce mouvement continu. Le chant sert de lien culturel, c'est à travers lui que les langues helléniques assurent la pérennité de leurs assonances poétiques et musicales. Ce chant poétique permet un lien, une descendance puisqu'à travers lui, les « fils d'Homère [...] revivent en chantant. » Par le chant, le poète atteint la profondeur mystérieuse des racines de la culture, il atteint une vérité, effleure la transcendance culturelle qui dépasse les simples hommes ; remontant jusqu'au chant mystérieux de la Grèce homérique il devient leur guide. Par le chant, le poète transcende la mort qui, dès lors, n'est « plus amère ».

Ce classicisme particulier puise sa force dans la référence antique qui devient peu à peu la métaphore animée de la terre ancestrale. De même qu'elle en imite la forme par la composition de livres, l'œuvre poétique de Charles Maurras reprend en outre la thématique fondamentale du chant homérique, histoire des héros déchirés entre l'amour et le combat de *L'Iliade* ou errance du héros perdu dans un monde hostile qui cherche son chemin en une éternelle *Odyssée*. Cette dimension de parcours, ballotté entre l'adversité, la révélation et l'expérience, donne à chacun des recueils une même structure de schéma narratif qui serait assez simple à suivre si chaque parcours ne s'entrecoupait de doutes ou de souvenirs qui intériorisent le propos de façon elliptique et mystérieuse, perdant le lecteur dans l'éparpillement savamment orchestré de la conscience d'un héros principal qui n'a rien d'unique.

### **1.5.3 Le chant homérique**

La filiation homérique est clairement annoncée : les 13 poèmes du *Mystère d'Ulysse* viennent clore *La Musique intérieure* et l'on trouve, dans *La Balance intérieure*, deux longs poèmes de référence : les *Variations sur l'Iliade* et les *Variations sur l'Odyssée*. Toutefois les chants d'Homère déroulent un parcours chronologique, *l'Iliade* narre les dix années de bataille de la guerre de Troie et *l'Odyssée* insert les souvenirs d'Ulysse dans la suite événementielle de son long voyage qui devient son récit, alors que le poète raconte en parallèle les difficultés de Pénélope et de Télémaque à Ithaque.

Lorsqu'Homère raconte, les héros (Achille, Hector, Hercule, Ulysse) et les hommes, sont clairement identifiés de même que leurs adjuvants divins. Or cette claire construction du récit événementiel, sans être absente des récits maurrassiens, n'a pas cette simplicité des mésaventures d'un personnage unique. La présence successive des nombreux héros mythiques, leur disparition, leur retour, - Ulysse apparaît douze fois dans *La Musique intérieure* - les apparitions fantomatiques qui surgissent ici et là, demandent la claire identification d'un héros de support, la récurrence de tant de personnages créant un effet d'éloignement. Quel est, de fait, le personnage essentiel, celui dont nous suivons l'aventure ?

### **1.6 Une ligne poétique en mutation**

Une multiplicité de figures, en grande majorité mythologiques, héros de la guerre de Troie ou de l'âge d'or, figures de divinités ou de nymphes, prennent successivement la parole dans le vaste chant dialogué que propose et reprend cet ensemble poétique. Mêlés aux

diverses références et citations éparses, ils permettent de figurer cette éternité où se situe le chant. Tant pour écarter toute contingence du propos que pour créer une force de cohérence dans ce mélange étrange et surprenant, Maurras installe la voix récurrente d'un conteur poète, aède intemporel que l'on imagine comptant sur ses phalanges les mètres de ses vers.

### 1.6.1 Le personnage de l'Aède

L'imitation du chant homérique implique une poésie de mise en scène de la parole. Tel Ulysse contant au roi de Phéacie les mésaventures merveilleuses de son *Odyssee*, cette voix de conteur-héros semble s'extraire de la poésie maurrassienne : acteur principal d'une aventure métaphysique et intemporelle, ce conteur-héros est en même temps acteur et metteur en scène d'un drame qu'il situe sur le plan collectif comme sur le plan personnel. La quête de vérité intérieure est théâtralisée, un héros particulier se détache progressivement des recueils, interagissant avec les autres entités qui répondent à ses incessantes questions.

### 1.6.2 L'abandon de la polyphonie

Perpétuant les codes structuraux de la tragédie antique, tout discours se théâtralise : revenant sans cesse à cette figure d'aède, la mise en scène de la poésie maurrassienne s'organise en deux formes distinctes de discours : le dialogue classique, soit celui de deux figures allégoriques, soit celui d'un « je » poétique avec un autre indéfini, et le dialogue polyphonique d'un héros questionnant un chœur antique. Les longs poèmes qui débutent les deux recueils s'articulent sur cet effet de dialogue chanté, selon une mise en scène où les divers interlocuteurs sont clairement nommés : *Cycle de Psyché et de Faust* dans *La Musique intérieure*, *Cycle de Psyché et de Faust* dans *La Balance intérieure* suivi du cycle d'*Hélène et de Faust*.

Dépassant le simple dialogue, deux poèmes inscrivent clairement les deux recueils dans la tradition du théâtre antique, *Le premier Colloque des morts* et le *Dialogue*. Tous deux dédiés à Sophocle en référence à *Antigone*, ces deux poèmes mettent en scène un chœur antique. Mais il est à noter que ces deux poèmes appartiennent tous deux à *La Musique intérieure* : l'apparition du chœur antique, dans *La Balance intérieure*, est liée à la répétition du *premier Colloque des morts* : il n'y a pas d'autre occurrence de chœur antique dans ce recueil, si ce n'est dans la crèche Mistralienne, mais s'agit-il d'un chœur antique ou d'une chorale de chant d'église ? Quelle différence cette absence de concert permet-elle de mettre en lumière ? Et pourquoi avoir écrit un second *Colloque des morts*, vingt-cinq ans après le premier ?

### 1.6.3 Les Colloques des morts

Dans le premier *Colloque des morts*, le poète, égaré, isolé face à la mort, cherche à comprendre le sens de la vie. L'âme lui répond, puis le chœur des âmes, avant qu'il ne reprenne la parole, selon un schéma en boucle :

Poète - Ame - Chœur des Ames - Poète

Si l'on observe la structure de ce colloque, l'on est frappé par l'effet lentement décliné de la mutation des voix : le rythme s'accélère avec le chœur des âmes. Lorsqu'il reprend la parole, le poète, transporté d'enthousiasme, offre une poésie en expansion.

Le colloque des morts : Livre I de *La Musique intérieure*

Le Poète I : 4 strophes de quatrains en octosyllabes  
II : 6 strophes de quatrains en octosyllabes  
III : 7 strophes de quatrains en octosyllabes

L'Ame IV : 7 strophes de quatrains en octosyllabes  
V : 16 strophes de quatrains en octosyllabes

Le Chœur des Ames VI : 11 strophes de quatrains en heptamètres  
8 strophes de quatrains en heptamètres

Le Poète VII : 9 strophes de quatrains en décasyllabes  
12 strophes de quatrains en décasyllabes

Transcendé par la révélation des âmes, le poète achève sa quête initiatique en une victoire d'essor :

« Je fends ton air, effleure ton écorce  
Tes mers, tes monts enfuis derrière moi,  
Et m'affranchis, esprit devenu force,  
De la fureur du céleste charroi »

Un court poème, *Intermède*, sépare, dans *La Balance intérieure*, *Le premier* et *Le second colloque des morts*.<sup>297</sup> Il en annonce le changement de ton :

« Chaque jour efface  
Nos jours, et le temps  
Recouvre leur trace... »

Le poète du *second Colloque des morts* offre une vision fort différente de la transcendance poétique : s'il reprend le thème de la perte des êtres chers, il se situe lui-même

---

<sup>297</sup> Ce poème débute le recueil sous pseudonyme : *Au-devant de la nuit*.



au seuil de la mort. Une angoisse première, existentielle, l'étreint, et la question résonne, intime, pleine de doute :

« Le savez-vous, démons de l'Espoir et du Songe ?  
 Vos flambeaux fugitifs éclairent-ils, ce soir,  
 Un abîme de chair où mon esprit se plonge  
 Afin de se comprendre et de se concevoir ? »

Il est vieux, désabusé et ne tient pas à s'illusionner davantage :

« Ô double tentateur du Silence, tes Ombres  
 Ne s'imposent pas moins à mes corps refroidis,  
 Sous les pâles degrés, entre deux cyprès sombres,  
 Où tout ce que j'aimais peu à peu descendit »

Bien loin de chercher la lumière de la Vérité révélée, il ne croit plus qu'il puisse dépasser le temps : l'âme lui répond, selon un discours identique, mais sa réponse ne semble pas apaiser la tristesse du poète. La transcendance abstraite qu'elle lui propose peut-elle remplacer la beauté des années perdues ?

« Mais, moi, qui ne suis rien que le fils de la femme  
 Je languis de revoir et je veux ressaisir  
 Tout ce qui m'a brûlé de peine et de plaisir ;  
 Ou de haine et d'amour m'a mesuré l'épreuve ! »

C'est ainsi que la structure d'ensemble, plus brève, plus simple, le chœur polyphonique ayant disparu, offre un dialogue déséquilibré par la longue réponse du poète à l'âme :

Poète – Ame – Poète.

Le Poète : 9 strophes en quatrains composés d'alexandrins, rimes croisées

L'Ame : 7 strophes en quatrains composés d'alexandrins, rimes croisées

Le Poète : Tirade de 42 vers en Alexandrins, rimes plates.

La mission qu'il se fixe est plus simple, plus personnelle, dire ce qu'il a été, ressusciter ceux qu'il a aimés, unissant dans cette évocation tout un ensemble affectif et spirituel. Le lexique, s'il reste semblable, illustre cette mutation d'une mystique plus proche :

Mots d'égal représentation Colloque des morts (1) et (2)	Principales attestations 1 <sup>er</sup> Colloque des morts	Principales attestations 2 <sup>ième</sup> Colloque des morts
âme (4) (4)	cœur (8) (2)	vie (2) (4)
bonheur (2) (2)	amour (6) (4)	dieu (2) (3)
corps (2) (2)	désir (5) (1)	morts (1) (3)
deuil (2) (2)	feu (4) (2)	chair (1) (2)
esprit (2) (2)	ô (4) (2)	mère (1) (2)
silence (2) (2)	yeux (4) (2)	vent (1) (2)
âge (1) (1)	jour (3) (2)	astre (1) (2)
aile (1) (1)	monde (3) (2)	
aimais (1) (1)	sont (3) (2)	
aimèrent (1) (1)	beauté (3) (1)	
amère (1) (1)	homme (3) (1)	
ami (1) (1)	nuit (3) (1)	
aurore (1) (1)	terre (3) (1)	
bouche (1) (1)	voix (3) (1)	
cesse (1) (1)	abîme (2) (1)	
chemin (1) (1)	choses (2) (1)	
couples (1) (1)	haine (2) (1)	
demeure (1) (1)	loin (2) (1)	
donna (1) (1)	poète (2) (1)	
école (1) (1)	trésor (2) (1)	
épreuve (1) (1)		
êtres (1) (1)		
feux (1) (1)		
flamme (1) (1)		
héros (1) (1)		
heure (1) (1)		
horreurs (1) (1)		
humanité (1) (1)		
immobile (1) (1)		
jeunesse (1) (1)		
longs (1) (1)		
mesuré (1) (1)		
mille (1) (1)		
mots (1) (1)		
nuits (1) (1)		
pensée (1) (1)		
plainte (1) (1)		
sang (1) (1)		
seuil (1) (1)		
seule (1) (1)		
soir (1) (1)		
sombre (1) (1)		
vain (1) (1)		
vertu (1) (1)		
vieux (1) (1)		
visage (1) (1)		
vivant (1) (1)		

Figure 9 : le lexique et son emploi dans les Colloques des morts.

C'est ainsi que *La Balance intérieure* ouvre un chemin fort différent de *La Musique intérieure* : le dialogue permet l'évocation homérique mais le recueil se double de pièces plus personnelles où le poète provençal remplace l'aède antique.

### 1.6.4 Le narrateur

Nous étions, dans *La Musique intérieure*, face à un narrateur-poète à la dimension un peu floue, ce chantre distant étant à la fois émetteur du discours et récepteur de celui-ci, selon les impératifs d'un dialogue permanent par sa présence et mutant par la multiplicité des interlocuteurs. Si l'on s'en tient à observer les manifestations de ce poète-personnage, constamment mis en scène dans ce théâtre poétique et polyphonique, nous observerons un équilibre relatif entre « je » et « tu », dans les premières pièces, c'est-à-dire, les deux *Colloques des morts* :

	Singuliers	Pluriels
1 <sup>ère</sup> personne	69	15
2 <sup>ième</sup> personne	71	13
3 <sup>ième</sup> personne	47	11

Figure 10 : Utilisation regroupée des pronoms dans les deux Colloques.

Pourcentages		Colloque 1	Colloque 2
Singuliers	1 <sup>ère</sup> personne	30.57	31.34
	2 <sup>ième</sup> personne	29.94	35.82
	3 <sup>ième</sup> personne	20.38	22.39
Pluriels	1 <sup>ère</sup> personne	7.64	4.48
	2 <sup>ième</sup> personne	6.37	1.49
	3 <sup>ième</sup> personne	5.10	4.48

Figure 11 : Utilisation des pronoms dans chaque Colloque.

Cependant, au fil du texte, cet axe de continuité se modifie : le « je » devient « flottant », il peut accepter d'être tutoyé ou figuré par la troisième personne du singulier, en une narration distancée, ou devenir un « nous ». Permettant une dynamique de conte partagé, de courts poèmes laissent entrevoir un second conteur, jouant avec le premier, en une projection lyrique sinon intime du moins plus personnelle. Une confiance retenue s'instaure peu à peu, créant une complicité subtile entre le lecteur et ce héros sans histoire : les éléments

de son parcours sont épars, la continuité de sa vie paraît détruite par la permanence du souvenir :

« L'orphelin a reçu des lèvres de la veuve  
La rumeur d'un départ qui lui fait le cœur lourd  
Et le ronger en secret comme un mal du retour.  
Son bonheur est partout où son regret se pose : »

(Le poète, dans le second Colloque des morts, *La Balance intérieure*.)

Chacun de ces poèmes de confiance raconte un parcours inscrit dans le présent, le souvenir sert d'amorce à la première strophe qui projette les interrogations ou les sentiments dans l'actuel : du passé au présent, des « héros homériques » au « poète provençal », cette narration en alternance, fugace dans *La Musique intérieure*, domine de façon écrasante le second recueil.

### 1.6.5 La construction du balancement

Tout au long des recueils maurrassiens, l'effet de balance perdue, poèmes longs, poèmes courts, métaphore filée suggérant un combat interne, un mouvement d'oscillation, de recul et d'avancée : les deux courants se mêlent, veine épique et veine lyrique, en une lutte qu'intériorise ce poète-narrateur, fil d'Ariane de cette poésie d'apparente contradiction. Nous voyons donc se succéder de longs poèmes polyphoniques, suivis d'une alternance de pièces « épiques », glorifiant un héros isolé, et de pièces lyriques, éclairs fugaces d'une conscience dissimulée par la foule des ombres qui l'entoure. D'un côté le combat, de l'autre le voyage, la veine épique, la gloire guerrière ou le lyrisme, le regret, l'amertume, l'espérance. Ainsi pouvons-nous observer une dissociation poétique habilement répartie en deux formes récurrentes, une veine épique et une veine lyrique, les deux compositions poétiques mêlant et opposant deux thèmes fondamentaux, le renoncement et l'espérance, le temps et l'éternité, le combat et l'amour, la vie et la mort.

Cependant, bien que fort semblables par cette construction hachée, ce ton d'amertume maîtrisée comme cette langue fortement racinienne, les deux recueils se dissocient lentement. Ils offrent de même l'expérience de deux trajets, mais ces trajets sont divergents : l'un raconte le parcours initiatique d'un exilé perdu sur une mer adverse, héros poète qui triomphe de la contingence et du destin du fait de son courage et de sa ténacité. L'autre, composé beaucoup plus tard, dans la tourmente d'une débâcle personnelle, celle de la vieillesse ou celle de la condamnation, fige lentement le combat spirituel et moral que mène un vieil homme contre ce qu'il redoute le plus, l'oubli.

Il veut retrouver les siens, il a besoin d'eux. C'est ainsi que dans *La Balance intérieure*, sans qu'il renonce à l'évocation de l'univers antique, le poète n'en fait plus l'unique référent de ses aspirations spirituelles. La mythologie gréco-latine n'est qu'un des éléments de la construction culturelle qui relie le lecteur à l'auteur : aux divinités profanes qui peuplent les Champs Elyséens du poète se joignent les figures saintes de la tradition catholique, gravées « Sur l'autel de Bourg- Saint-Andéol : »

« Sur une des faces  
Cachée en retour  
S'enchaînent les Grâces ;  
Volent les amours

Sur l'autre les anges  
Et les diacres sont  
Tout à leur étrange  
Et pure chanson. »  
(Pax, *La Balance intérieure*.)

Si l'on excepte la nature, à la fois lieu mystique et divinité, les rares temples décrits ne sont pas grecs, dans *La Balance Intérieure* : ce sont autant de petites églises à la porte entrouverte. Pour mieux analyser ce cheminement de la poésie maurrassienne qui semble passer d'une étape de la vie à une autre, il nous a semblé nécessaire d'étudier plus particulièrement, dans *La Balance intérieure*, non seulement la permanence mais également la divergence, l'apparition de thèmes nouveaux ou la possible mutation de thèmes présents dans le premier recueil. Le fond du propos demeure-t-il ? S'en trouve-t-il changé ? S'il est pertinent de montrer combien la leçon de vie s'infléchit, selon quels moyens rhétoriques, puisque, ainsi qu'il l'a dit cent fois, il est impossible, pour Charles Maurras, de dissocier, en matière de poésie, la forme du fond ? Telles seront les questions que tentera de résoudre la prochaine analyse.

## 2. Analyse thématique de *La Balance intérieure*

Alors que *La Musique intérieure* exalte une volonté défiant le sort, *La Balance intérieure* semble poursuivre le propos, se plaçant dès la première page sous les auspices du *premier Colloque des morts*, fable de la force et de la transcendance poétique. Mais le deuxième *Colloque des morts* complète le premier, d'un ton bien différent. Certes, le second recueil ne renie pas le premier, il poursuit la même lutte et conserve le même

support rhétorique : des poèmes traditionnels, aux vers réguliers, inscrits dans un lexique classique, figurent un dialogue imaginaire. Cependant le poète a changé, sa vision des choses s'est intériorisée et il semble qu'une perception plus distante alimente désormais cette poésie du devenir.

Maurras reprend dans *La Balance intérieure* son procédé constant de murmure extériorisé : il apostrophe les personnages réels et imaginaires de son parnasse intérieur, mais ces doubles de référence sont si nombreux que l'on ne peut plus parler d'une identification clairement définie. Le « je » qui résonne, de dialogue en dialogue, n'est plus celui d'un double hypothétique : la confiance est toute proche. Il n'est plus question d'équivoque, dans *La Balance intérieure*. Ainsi, lorsqu'un « Je » paraît, il est toujours éclairé par un lieu réel, fusse un lieu hostile, le tribunal de Lyon, la prison de Riom, celle de Clairvaux.

Tandis que *La Musique intérieure* se construit au fil d'un parcours initiatique, *La Balance intérieure* oscille selon le regard introspectif que porte un vieux combattant sur sa vie : une vie de lutte, d'amitié et de don, parfois de lourde tristesse. Cette narration intérieure remonte le temps, s'y arrête, dans les *Vers de jeunesse*, pour y puiser quelque secours, mais ce long regard en arrière se brise souvent sur un présent d'amertume :

« Couvre ton cœur, et tes yeux, et ton front ;  
Pas un regard à l'immonde curée  
De tant d'ingrats qui te déchireront. »  
(Transverbération, *La Balance intérieure*.)

Un vieil homme déchu, en prison, face à une mort obsessionnelle, telle est la vérité qui transparaît souvent, annotée en fin de poème. Mais Charles Maurras ne veut pas de pitié, tout au contraire, et « le vieux guerrier » entend faire de ce dernier combat sa plus belle victoire.

C'est ainsi que le thème d'une fidélité rigoureuse, scrupuleuse, sert encore de trame première à cet assemblage qui apparaît moins épars qu'il ne l'était dans le premier recueil. Bien que *La Balance intérieure* contienne deux fois plus de poèmes que *La Musique intérieure*, la structure d'une construction "en reprise" est donnée comme évidente :

Musique intérieure : Livre I : Prime (**Cycle de Faust et de Psyché**) et **vers de jeunesse** ; Livre II : None ; Livre III : Les poèmes en cours (**le Colloque des morts**) ; Livre IV : **les Inscriptions et les Sentences** Livre V : Le Mystère d'Ulysse.

Balance intérieure : Livre I : **Les Colloques des morts** ; Livre II : **Vers de jeunesse** : **Cycle de Faust et Psyché** ; **Cycle de Faust et d'Hélène** ; Livre III : **Parvis d'hommages** ; Livre IV : Trahisons de Clerc ; Livre V Floralties Décentes ; Livre VI : Vers les pics de la sagesse ; Livre VII : Mortuaires.

Après les deux Colloques des morts, qui placent le recueil dans la même thématique d'un dialogue filé avec l'au-delà, nous retrouvons le *Cycle de Faust et Psyché*, vers de jeunesse revisités, que le poète place sous une citation de *La Musique intérieure* :

« Vous ne savez ! Mon sein ressemble,  
Ô Faust, à ces châteaux mouvants  
Qu'à l'Occident le soir assemble. »

(La vaine Ballade des remontrances à Psyché osées par le vieux Faust,  
*La Musique intérieure*)

Cette fidélité absolue à une métaphysique de la volonté se projette dans la parenté des recueils : on trouve un *Cycle de Faust et d'Hélène*, après le *Cycle de Faust et Psyché*, inscrivant le recueil dans une Iliade revisitée, et un *Parvis d'hommages* correspond au Livre III des *Inscriptions et des Sentences* de *La Musique intérieure*.

La permanence des cycles reproduit la permanence des idées : l'Amour est spiritualité, La Nature est transcendance, le poète a pour mission de le dire aux hommes afin qu'ils trouvent la force de s'accomplir, sur terre, et d'affronter la mort d'une âme sereine :

« L'élan sacré de la Nature  
Emporte l'âme jusqu'au ciel  
Et, Parque, rit de ton injure,  
Le désir est spirituel. »

(Envoi de la Ballade de la Nature et du Désir, *La Balance intérieure*.)

Le temps est compté et il faut convaincre... Nous avons exposé la forme didactique de cette poésie dans notre étude de *La Musique intérieure* et ne nous attacherons pas à en décrire la permanence dans *La Balance intérieure*, tant les procédés d'appels, d'injonction, d'invocation sont similaires. Avant d'exposer les formes originales qu'offre le second recueil, nous devons néanmoins noter la constance avec laquelle Maurras revient sur cette éternelle philosophie du dépassement.

## 2.1 La mutation thématique

Afin de noter la constance avec laquelle Maurras poursuit son combat, nous nous sommes efforcés d'établir un relevé thématique des poèmes de *La Balance intérieure*. Ce relevé s'appuie sur le thème que met en exergue la chute de chaque poésie. Si le procédé est un peu réducteur, certains poèmes mêlant évidemment plusieurs thèmes, il permet de mettre

en évidence la permanence de la thématique maurrassienne, de *La Musique intérieure* à *La Balance intérieure*, avant d'en suivre l'évolution.

### **Le poète est un intermédiaire du sacré**

« Privilégié du mystique échange  
Ou rit la nature, où s'épuise l'art  
Quand rejoindras-tu les Dieux et les Anges  
Qui, là-bas, font signe au pauvre vieillard ? »  
(*Le signe, Mortuaires*)

### Poèmes reprenant ce thème :

*Premier Colloque des Morts* : Livre I  
*Dédicace* : Livre II  
*Transverbération* : Livre II  
*Crèche Mistralienne* : Livre III  
*La consolation à Térence* : Livre III  
*Titi Lucretii cari clinanem* : Livre III  
*A Virgile* : Livre III  
*Petite stèle pour la grande Lyre d'Horace* : Livre III  
*Le Signe* : Livre VII

Il est à noter que ce thème disparaît presque, après le troisième livre.

### **L'amour, révélation première de la Beauté**

« *Elle va venir !* Et l'ingrate vie  
Qui traînait le poids d'un rêve défunt  
Fait enfin retour aux routes suivies  
Des astres, des dieux, des chants, des parfums. »  
(*Bienvenue*)

### Poèmes reprenant ce thème :

*Pastorale* : Livre II  
*Consolation de "Pourpre et d'or"* : Livre II  
*Nocturne de Faust* : Livre II  
*Nocturne de Psyché* : Livre II  
*Soliloque de Faust* : Livre II  
*Petit Manège romantique* : Livre II  
*Vers sacrum du jeune Faust* : Livre II  
*Bienvenue* : Livre II  
*Jardin secret* : Livre II  
*Les Corps perdus* : Livre II  
*La Damnation de Faust* : Livre II  
*L'autre Ciel* : Livre II  
*Sur un Portrait qui sera nu* : Livre II  
*Berges et Plages* : Livre IV  
*La Belle et la Bête* : Livre IV  
*Lacs d'Amour* : Livre IV.



Thème essentiel des livre II et III, l'amour pour la femme aimée « corps et âme » s'estompe peu à peu.

### La mort n'est qu'un passage

« Aux plis de la rive  
Aux anses du port,  
Aux définitives  
Bontés de la mort »

(*Variations sur les deux nuits de Michel-Ange : Parvis d'hommages*)

### Poèmes reprenant ce thème :

*Le premier Colloque des Morts : Livre I*

*Le second Colloque des Morts : Livre I*

*La Monade rêvée : Livre II*

*Variations sur l'Iliade : Livre III*

*Variations sur l'Odyssée : Livre III*

*Au Roi du Festin : Livre III*

*Variations sur les deux nuits de Michel-Ange : Livre III*

*Paris : Livre IV*

*Invitation à la nage : Livre IV*

*Sur une aïeule : Livre V*

*Le premier Toit : Livre V*

*Reliquae Foci : Livre V*

*Corps Glorieux : Livre VII*

*Les Chapelles : Livre VII*

*Ainsi soient-ils : Livre VII*

*Chanson d'Avril : Livre VII*

*La Demande et la Réponse : Livre VII*

*Descente aux Enfers : Livre VII*

Le thème reste essentiel, il est présent tout au long des sept livres et s'accroît progressivement sur la fin du recueil, que clôture *La Prière de la fin*.

### La Nature, force transcendante

« La Cause des causes  
Ou le Bien des biens  
Sourit et repose  
Nos cœurs dans le sien. »

(Pax, Clairvaux, décembre 1949)

Poèmes reprenant ce thème :

*Premier Colloque des Morts* : Livre I  
*Odelette* : Livre II  
*Vers l'Idylle tragique* : Livre II  
*Nocturne de Psyché* : Livre II  
*Renaissance* : Livre II  
*Crépusculaire* : Livre II  
*Pur Esprit* : Livre II  
*Descente du Rhône* : Livre II  
*Souvenir d'Anacréon* : Livre III  
*A la Traductrice...* : Livre III  
*Ballade de la Nature du Désir* : Livre IV  
*Le rêve de Pan* : Livre IV  
*Le règne de la Grâce* : Livre V  
*Prière à deux voix* : Livre VII  
*Pax* (1949) : Livre VII

Il est aisé de constater que cette mystique de la Nature transcendante se voit peu à peu abandonnée, au fil du recueil : cependant, dans les livres I, II, III, la leçon philosophique ne varie pas, comme si l'âge n'avait aucune prise sur elle. Peut-être rend-il simplement cette morale plus proche, avec ce ton amusé et paternel que prend l'homme d'expérience pour parler à ses petits-enfants :

« [...] La Belle à la Bête  
Veut parler raison.  
- *Monsieur*, lui dit-elle  
*Soyez sage, allons !*  
Doutons que la Belle  
En ait dit plus long.

[...] Et, muant sa forme  
En un type humain  
Cette brute énorme  
Lui baisa la main. »

*(La belle et la Bête)*

Un humour contenu perce sous le conte pour enfants. De même s'étonne-t-on de trouver, au détour de l'emphase des poèmes de révélation, quelques vers de morale simple, jetés sur un ton de proverbe bonhomme :

« - Comment veux-tu traîner sur terre  
Nos deux voyages solitaires ? »  
*(Le Petit Ménage romantique)*

Ce changement, ce glissement du ton, en dit long sur le cheminement moral qui modifie peu à peu la portée du recueil : si *La Balance intérieure* reste une œuvre de combat, elle n'est plus seulement cela.

## 2.2 La thématique des derniers Livres

Alors que *l'Ode historique* sert de pivot à *La Musique intérieure*, c'est un épisode de la vie journalistique de Maurras qui a cette fonction, au centre de *La Balance intérieure* : dans *Les Trahisons de Clerc*, Livre IV, Maurras riposte à l'accusation calomnieuse d'avoir tiré un parti politique excessif de son talent de plume, accusation qui sera reprise contre lui lors de son procès. Or il ne s'en cache pas, il écrit ses idées, son intégrité est absolue et son but fraternel :

« Un flot vaincu se soulève, il nous porte  
Au flot qui suit et le gonfle, en berçant  
L'effort léger, les lassitudes mortes  
Le rêve inné de la fleur de nos sangs... »  
(*Invitation à la nage*)

Le rythme allongé, l'anaphore du flot, l'enjambement, tout suggère la souplesse du mouvement et sa continuité. La même idée de transmission et de passage suit une promenade appesantie, le long des *Floralies décentes*, vers *Les Pics de la Sagesse* qu'il faut atteindre mais qui paraissent, tout à coup, bien hauts.

« Lorsqu'au vent du déclin nos cendres se soulèvent  
En heureux tourbillons vers les cieux bien aimés,  
Le cœur reste jonché des désirs et des rêves  
Que la Flamme a mordus et n'a pas consumés. »  
(*Reliquae Foci*)

Le dernier livre, *Mortuaires*, contient un *codicille* et plusieurs prières, pour les proches défunts, *Ainsi soient-ils*, avant que *La Prière de la fin* ne reçoive le nom (ironique ?) d'*Epilogue*. C'est ainsi qu'en seconde partie le recueil s'inscrit dans la vie de lutte publique d'un narrateur martyr de son propre combat. L'émergence de thèmes nouveaux ou plus approfondis peuvent permettre d'approcher de façon moins subjective la sensible différence sinon de philosophie du moins d'approche du propos qui se creuse entre *La Musique intérieure* et *La Balance intérieure*.

## La Beauté du monde

Poèmes illustrant ce thème :

*Au Roi du Festin* : Livre III  
*Variations sur les deux nuits de Michel-Ange* : Livre III  
*Allégorie du Printemps* : Livre III  
*Petite Suite impaire* : Livre IV  
*Maturation de l'amertume* : Livre IV  
*Plénitude* : Livre IV  
*Flos Olivae* : Livre IV  
*Décor floral pour une fontaine en Provence* : Livre IV  
*Le règne de la Grâce* : Livre V

Cette beauté du monde remplace le thème de la Nature- Divinité, présent dans les deux premiers livres. Des thèmes de nature privée se glissent dans le cours poétique, atténuant la rigidité d'une posture stoïcienne devant la mort, étape nécessaire du renouveau :

## La perte des êtres chers

Poèmes illustrant ce thème :

*Contre Henri Mazet* : Livre V  
*Sur une Aïeule* : Livre VI  
*Prélibation* : Livre VII  
*A la bella Ciprignia* : Livre VII  
*Les Chapelles* : Livre VII  
*Ainsi Soient-ils* : livre VII

A ce thème s'associe celui du poids des ans :

## La vieillesse

*Le Signe* : Livre VII  
*Vieille chanson de l'autre signe* (1928) : Livre VII  
*A son corps* : Livre VII  
*Codicille* : Livre VII  
*Chanson d'Avril* : Livre VII

Un thème nouveau apparaît, celui de l'injustice, qui voit se développer la propension à dater chaque poème, comme pour souligner les circonstances amères de leur composition :

## L'injustice et l'ingratitude

*Antigone* (1945) : Livre III  
*La Consolation à Tércence* : Livre III  
*A Madame la Marquise de Maillé* (1933) : Livre III  
*Nouveau Regret de Joachim du Bellay* : Livre III  
*A Jean Moréas* (1944) : Livre III  
*Où suis-je ?* (1945) : Livre IV  
*Danaé sur son or* (1944) : Livre VI  
*Réponse à Charles le Goffic* : Livre VI  
*La Prière de la Fin* (1950) : Livre VII

Ce sentiment d'injustice hautement proclamée va enraciner la « révélation » maurrassienne dans une projection beaucoup plus personnelle : la leçon mystique du dépassement devient dès lors une leçon de courage et de volonté, un appel à l'action que reprennent de nombreux poèmes : dans les dernières pièces, les deux thèmes s'entremêlent étroitement :

## La leçon de sagesse et de force

*Petite stèle pour la grande Lyre d'Horace* : Livre III  
*Variations sur les deux nuits de Michel-Ange* : Livre III  
*A Madame la Marquise de Maillé.... les vrais os de Ronsard* : Livre III  
*A Jean Moréas* (1944) : Livre IV  
*Maturation de l'amertume* : Livre IV  
*Flos Olivae* : Livre IV  
*Le Renoncement à la Rose* : Livre IV  
*Foliole d'Automne* : Livre IV  
*Chanson d'hiver* : Livre V  
*Pax* (1949) : Livre V  
*Tiré d'une ode à la nécessité* : Livre V  
*Réponse à Charles Le Goffic* : Livre VI  
*Contre Henri Mazet (Partie II)* : Livre V  
*Les Merlons du mur grec de Martigues* : Livre V  
*L'Homme et son rêve* : Livre VI  
*Le Bien et le Mal* (1944) : Livre VI  
*Vieille Chanson de l'autre Signe* : Livre VII  
*Prélibation* : Livre VII  
*Coin du feu en Provence* (1943) : Livre VII  
*Prière à deux voix* : Livre VII  
*A Soi-même* : Livre VII  
*Jeu-Parti des Passions* : Livre VII  
*Le repos disputé* : Livre VII  
*Codicille* (1945) : Livre VII  
*La Rose de l'Idée* (1945) : Livre VII  
*La Prière de la Fin* (1950) : Livre VII

Ce thème, qui devient essentiel, dévoile l'intériorisation du propos : tout ce qui semblait rhétorique, dans *La Musique intérieure*, devient personnel : c'est ainsi que la thématique du recueil se modifie notablement, une sorte de cassure s'étant opérée à la fin du livre III. La balance est éconduite par une profonde amertume politique que le poète dépasse par le biais d'une transcendance morale. Le vieil âge lui confère sagesse et vertu, le recueil se développant ainsi autour de leçons de sagesse en dépassement de la violence et l'ingratitude d'une humanité prisonnière de la contingence. Remarquons dès à présent que cette thématique dévore peu à peu la fin du recueil et l'enferme dans un didactisme étroit.

Si des thèmes semblables répondent à ceux de *La Musique intérieure*, nous remarquons que leurs occurrences dominent la première partie du recueil jusqu'au troisième livre au cours duquel l'on voit peu à peu s'estomper cette domination.

Thèmes récurrents	Livres I II III	Livres IV V VI VII
Le poète intermédiaire	8 poèmes	1 poème
La Nature transcendance	13 poèmes	2 poèmes
L'Amour, Révélation...	13 poèmes	4 poèmes
La Beauté du monde	5 poèmes	13 poèmes
La mort est passage	8 poèmes	19 poèmes
La perte des êtres chers	3 poèmes	7 poèmes
La vieillesse	1 poème	7 poèmes
L'injustice	5 poèmes (fin L. III)	4 poèmes
Leçon de courage	11 poèmes	22 poèmes

**Figure 12 : L'émergence des thèmes essentiels dans *La Balance intérieure***

Il est notable de voir que les thèmes de jeunesse de l'Amour-Révélation et de la Nature-Transcendante sont remplacés par la beauté du monde, d'une part et la leçon de courage d'autre part. La fin du recueil suit nettement une pente autobiographique dont le ton de prétendue sagesse cache difficilement l'amertume. La première remarque que nous

pouvons formuler, quant au changement de ton qui s'opère au centre de *La Balance intérieure* tient à une mise à l'écart évidente : le poète blessé semble avoir quelque peine à trouver le chemin des autres.

### 2.3 Le poids du singulier

Ainsi que nous l'avons vu, après le *Colloque des morts*, il n'est pas de foule ou de chœur, dans *La Balance intérieure*, et il est à noter que l'idée de peuple et de race tend à disparaître au profit d'une parenté plus proche, toute familiale lorsque l'on parle des aïeux ou des amis, ou littéraire lorsque l'on évoque les poètes morts.

A un dialogue d'échange et de partage s'oppose l'idée de la foule, masse compacte et vulgaire. Il n'est qu'une exception à cette règle, dans le *Codicille*, lorsque le poète s'adresse à la confrérie des pêcheurs morts :

« Jeunes pêcheurs de nos lagunes  
Gabiens partis en caboteurs  
Ou, descendus de la grande Hune,  
Nos capitaines de fortune,  
Soldats, corsaires et planteurs. »

(Codicille, *La Balance intérieure*.)

La foule et sa vindicte brutale, que Maurras a subie lors de son procès, n'a rien à voir avec cette fratrie de marins. Il est également vrai que ce poème « est daté » de 1930. Le poète se sent proche de cette famille de marins fiers et aventureux alors qu'il redoute le nombre anonyme, la foule grouillante des villes : le « nous » qui intervient sans cesse en prolongement du « je » est indéfini et vague, un lecteur auquel il s'associe, des lecteurs, peut-être, ou le genre humain :

« \_Tristes Vagabonds  
D'un éther inane \_ »

Mais une distance demeure, liée à l'acception néo-classique du lexique. Il semble que notre poète de la fraternité ait peur des hommes, ou, du moins des gens, les apostrophes qu'il adresse sont toujours privées comme s'il avait besoin d'une rencontre unique pour vaincre sa défiance. Et il est extrêmement curieux de constater que cette réticence à user de pluriels « humains » s'accroît encore lorsqu'il s'agit du sujet féminin :

	<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>		<i>Singulier</i>	<i>Pluriel</i>
dieu	34	23	vieille	9	3
mort	24	17	poète	8	2
beau	25	16	amère	5	0
vieil	10	11	ami	7	0
nuit	30	8	blessure	7	0
fleur	25	7	divine	5	0
père	6	7	éternelle	8	0
belle	14	6	femme	3	0
homme	10	6	loi	8	0
jeune	13	5	lys	11	0
noir	12	5	maître	6	0
seul	12	5	noire	4	0
Amer		4	sein	7	0
Amour	53	4	seule	4	0
Mère	10	4	souvenir	8	0
Divin	7	3	tombe	7	0
éternel	5	3	vaine	3	0
Morte	4	3	vieillard	5	0
Vain	12	3	vierge	10	0

**Figure 13 : Occurrences des mots pluriels.**

L'usage du pluriel évite d'ailleurs le plus souvent les représentations féminines, si l'on excepte quelques pluriels « mythologiques », « belles aux longs cous, Sabines et Muses ». Cette tendance paraît sacraliser La femme tout comme l'usage préférentiel du singulier souligne la valeur abstraite des représentations dans une poésie de l'intellect.

## 2.4 Les héros trahis

S'il ne fait jamais d'adresse collective, à qui s'adresse-t-il ? Lorsque l'on observe les personnages mis en scène dans *La Balance intérieure*, l'on se rend compte qu'il s'agit toujours de vieillards accablés par le sort ou de personnages que la foule a bafoué, que les hommes ont trahis. Maurras évoque la misère des grands cœurs incompris, et leur solitude : ce ne sont plus des invocations, l'appel n'est pas incantatoire, le poète sait ce qu'ont ressenti



ceux qu'il cite comme autant de compagnons d'infortune, Virgile le taciturne, incapable de vivre le présent :

« Sonneur mystérieux d'une tristesse obscure »

(A Virgile, *La Balance intérieure*.)

Lucrèce, toujours insatisfait, en quête de comprendre :

« Leur insatiété suscite dans ton âme

Ces coups d'aile confus qui font tout ressurgir. »

(Titi Lucretii, *Cari Clinamen*, *La Balance intérieure*.)

Horace, exilé politique, et surtout Térence, le plus persécuté de tous :

« Tu descends, au tomber des heures triomphales

Seul et nu, mendier tes routes dans la nuit ! »

(La Consolation à Térence, *La Balance intérieure*.)

Ces références à « de grands cœurs perdus » sont d'autant plus révélatrices d'un discours qui se tourne vers lui-même que le poète leur oppose des ennemis mesquins et sans gloire, de pâles histrions, de tristes sires, qui cherchent à avilir celui qui les surpasse, « un rival éperdu » ou pire, lorsque Maurras oublie toute réserve : ainsi, lorsqu'il rend hommage à Jean Moréas est-ce pour mieux charger leurs ennemis communs :

« Le seuil, ô Moréas, qu'osaient bien t'interdire

Même te disputer quelque pâle Giton

Le clair analphabète ou scurrile Satyre

Et deux ou trois faiseurs de vers de mirliton. »

Selon le même mouvement de transfert, une figure revient, obsédante, citée en Grec, maintes fois évoquée, celle d'Antigone, murée vive pour avoir voulu perpétuer la tradition funéraire contre la tyrannie des hommes. L'allusion au sort du prisonnier est transparente, dans cette longue prière où *Ismène parle à sa sœur, de la porte du tombeau avant de l'y suivre* :

« Antigone, ma sœur, écoute-moi. Redoute

L'éloge empoisonné qu'on sème sur ta route. »

(Antigone, vierge-mère de l'Ordre, *La Balance intérieure*.)

## 2.5 La peur d'être sali

Antigone, « Vierge-mère de l'Ordre », n'est pas seulement la figure héroïque d'une jeune fille dressée contre une loi inique, elle est la représentation sublimée du combat pour la

tradition et l'ordre qui fait fi de la mort : personne ne veut l'entendre, si ce n'est un « vieillard qui trembla dans le chœur. » Dans le *chant II* du même poème, les distiques d'alexandrins en rimes plates deviennent des quatrains, alors que l'apostrophe « Antigone ma sœur » débute cinq strophes et clôt la septième :

« *Revenant sur le seuil de la tombe*  
*Ismène ne parle plus mais chante : »*

Malgré le ton enflammé d'Ismène, que figure une exaltation répétitive, la même crainte ressurgit : Ismène s'inclut dans le combat de sa sœur, craignant non la mort mais le mensonge, la version perverse que l'on peut donner de leur histoire :

« Antigone ma sœur, ne donnons plus à croire,  
Reines de la Cité, ses premiers citoyens  
Qu'aux chants insidieux des filles de Mémoire,  
Nous laissons démembrer la gerbe de nos biens. »

La peur d'être sali et traîné dans la boue après la mort résonne tristement, bien que la voix d'Ismène s'achève en une prétendue victoire :

« Rendons un esprit pur aux mots mal écoutés  
Et recevons enfin des lèvres de nos mystes,  
Antigone ma sœur, une postérité. »

Il n'est pas anodin que Charles Maurras ait ajouté, en bas de page, *Riom 1946*. Il est en prison, condamné à la perpétuité, et ne veut pas que l'on oublie ce cadre. Mais hors de ces dates furtives, Maurras n'en parle jamais, à peine une allusion, fugitive, au « tribunal de Lyon » ou à Saint-Paul Saint-Joseph, qui est aussi une prison. Rien, sur la Seconde Guerre Mondiale, si peu, sur son procès ou son emprisonnement. Comment croire cependant que de telles conditions de détention ne l'affectent pas ?

Tout le touche, l'atteint, il est seul, condamné, abandonné : il cherche à riposter, ne veut pas faiblir, mais ses protestations philosophiques semblent bien creuses face à la réalité d'une dégradation infamante. L'héroïsme littéraire de *La Bataille de la Marne* est loin, Maurras est, pour beaucoup, un traître, et pour les autres, un condamné destiné à l'oubli. Dans la nécessité qui le presse, le temps l'accable, il est si vieux. Seul, emprisonné, que lui reste-t-il pour se défendre ? Sublimant dès lors son message de courage, le « vieux guerrier » se situe au cœur de sa didactique. Il décide de se montrer, de dire ce qu'il a été, de peindre une lutte plus humaine contre l'âge et l'oubli.

## 2.6 L'érection d'un tombeau

« Beaux soirs ensanglantés où toute vie achève  
De souffrir afin de dormir,  
Quel exterminateur agite en vous son glaive  
Et fait le choix de ses martyrs ? »  
(Plages mortes, *La Balance intérieure.*)

Le thème de la mort, nous l'avons vu, est fondamental, dans la poésie maurrassienne, mort de passage et de renaissance. Cependant il prend, au fil des dernières pages, une résonance moins générale et plus privée : c'est de sa mort que parle le poète, une mort qu'il attend, non seulement de transcendance métaphysique mais de repos et d'oubli de ses peines. Quand aura-t-il enfin le droit de s'endormir :

« Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour ? »  
(La prière de la Fin, *La Balance intérieure.*)

Le refrain, répétitif, le titre d'*Épilogue* donné à cette ultime prière, reflète le souci poignant d'être encore admiré, de rester « ce vieux guerrier » courageux, un peu fou, accroché à son combat :

« De l'antique ahan bénéficiaire  
Vieil esclave public, laboure et sème encor  
Sans te lamenter d'un auxiliaire,  
Le Temps, qui fait crédit et sursis à la mort. »  
(A soi-même, *La Balance intérieure.*)

Ce dernier quatrain d'un poème daté de 1938 met en évidence le combat, permanent, et l'épuisement du soldat qui attend la mort comme une délivrance. Le thème devient peu à peu dominant, figeant le rôle du personnage essentiel de cette tragédie intime dans une mise en scène funèbre. Avant d'être porté au tombeau, il faut laisser de soi une image réelle, dire sa vérité, sa dignité : ainsi le ton devient-il celui de "Confessions" qui, bien sûr, n'évoquent pas Rousseau, même si le besoin de justification, de protestation véhémement reste le même contre l'injustice des hommes. Les vivants l'ont honni, mais les morts lui rendront justice, et le temps, peut-être :

« Au jardin du myrte et de l'asphodèle  
Où vivent tes Parents, les Héros et les Saints  
On prend en pitié nos âmes mortelles :  
Personne ne sourit de nos vastes desseins. »  
(A soi-même, *La Balance intérieure.*)

Il dira tout, ce qu'il a été, ce qu'il a voulu, mêlant ses souvenirs aux vers de sa jeunesse, jusqu'au bout fidèle. Pourquoi mentirait-il, au seuil du tombeau quand il n'a plus rien à craindre ou à espérer ? C'est ainsi que, dans les derniers vers de *La Balance intérieure*, s'extériorisant de lui-même, le poète, qui prend Dieu à témoin, prononce sa propre homélie funèbre :

« Ce vieux cœur de soldat n'a point connu la haine  
Et pour vos seuls vrais biens a battu sans retour.  
Le combat qu'il soutint fut pour une Patrie... »  
(La Prière de la Fin, *La Balance intérieure*.)

*La Balance intérieure* sera son témoignage et son testament. Le recueil tout entier devient le mausolée dressé par le poète à sa postérité et il va de soi que sa construction d'ensemble file la métaphore du monument poétique « plus solide que l'airain ». Reprenant le propos de son cher Horace, le poète entend construire ce monument : de *Frontispice* à *Mortuaires*, le lexique architectural installe cette idée de pérennité durable : « le marbre poli, la pierre dorée, les roches blondes, » offrent un matériau lumineux, sans tristesse, le cimetière sera doux, serein, intégré à un paysage familier et fertile :

« Aux clartés mères des mondes  
Le coteau des roches blondes  
Mène un peuple d'ossements  
Et, volute d'arches rondes,  
Endentelle ses dormants. »  
(*Les Chapelles*, *La Balance intérieure*.)

A la fonction d'objet de mémoire du recueil correspond l'image d'une tombe véritable, et à la posture héroïque du vieux combattant répond une sépulture latine, simple et "naturelle" qui apprivoise la mort selon le lieu commun du long sommeil :

« Dans le cercle des fantômes  
Où tout n'est plus rien  
De ce qu'ont nommé les hommes  
Leur mal ou leur bien :

Plus jamais le cœur ne tremble  
A ces Bienheureux  
Les miroirs de l'Être semblent  
Limpides pour eux.

Vaine joie et fausse peine  
Y viennent mourir :  
Ton rayon, Lune sereine  
Ne sait plus mentir. »

(Descente aux Enfers, *La Balance intérieure.*)

Avec la cohérence logique qui caractérise son système de pensée, Maurras érige son tombeau selon la tradition des siens :

« Où l'on naît et meurt chez soi. »

(Les Chapelles, *La Balance intérieure.*)

Et ce n'est pas sans une sorte de coquetterie qu'il reprend son *Codicille*, l'incluant à « ces pages testamentaires réunies en plusieurs livres ». Il rappelle qu'il avait fait « élection de sépulture » dans son vieux berceau de Martigues, de préférence au caveau de famille de Roquevaire. » Ce *Codicille* fixe les nouvelles volontés d'ensevelissement du futur défunt ajoutant à la pierre du pays natal les symboles végétaux qui illustrent son constant souci de durée, « l'aubier rose d'un cyprès » et les « Myrtes séchés et lauriers verts ».

Transcender le temps, retrouver le passé, l'inclure au présent, « éterniser le jour » l'ensemble des poèmes de *La Balance intérieure* s'inscrit dans un schéma de construction quasi pyramidale : le passé, à base très large, le présent, si aigu, les jours ensoleillés d'autrefois, l'ombre de la cellule devenue celle du tombeau. Reprenant son combat, le poète veut unir sa mort, comme sa vie, à son long chemin de « porteur de flamme ». C'est ainsi qu'il écrit, en novembre 1944, alors qu'il vient d'être jeté en prison :

« Et la mort n'est plus amère  
Du vieil homme qui prétend  
Aux leçons des fils d'Homère  
Qui revivent en chantant :

Au silence de la tombe  
Il en est qui ne succombent  
Après mille ans révolus  
Et les Grands, les Forts, les Almes  
Nourriront leur verte palme  
Dont le chant ne se tait plus.

(Petite stèle pour la grande lyre d'Horace, *La Balance intérieure.*)

Ce désir d'éternité d'un homme finalement désabusé s'affranchit de la contingence. Il semble même que l'adversité permette au poète-héros de montrer sa constance et sa foi : c'est ainsi qu'il engage un nouveau combat d'autant plus admirable qu'il le sait perdu.

Ainsi que le dit et le redit toute la poésie maurrassienne, le corps n'est qu'une enveloppe de chair, le moyen physique de transmettre la vie, de porter le flambeau de l'âme. Cependant ce flambeau s'éteint peu à peu. Nombre de poèmes appellent la mort comme une délivrance d'autant plus espérée que la lutte quotidienne du vieil homme contre cette déchéance intime est sans cesse citée.

### 2.6.1 Les vieux sages

Voisins des ombres, les vieillards se font nombreux : il faut cependant dissocier ces figures d'anciens de toute représentation de danse macabre. Les "nobles vieillards" qui accompagnent la réécriture des mythes antiques s'inscrivent dans la tradition du sage qui offre à la folle jeunesse son expérience toujours affectueuse et lucide. L'on voit ainsi apparaître le vieillard ému d'*Antigone*, *Vierge-Mère de l'ordre*, le vieux Faust, dont se moque d'ailleurs Psyché « Pessimiste à barbe de fleuve » et le vieil homme de L'Iliade, prêtre d'Apollon et père de Chryséis :

« Ô Vieillard (...)

Laisse trembler tes mains dans l'écume de l'onde  
Mais ne maudis personne et tiens-toi de nourrir  
De nouvelles douleurs les tristesses d'un monde  
Où, d'eux-mêmes tes maux avec toi vont mourir. »

(Variations sur l'Iliade, I, *Ni peste ni colère*, *La Balance intérieure*.)

Sans rancœur ni amertume, ces vieillards sont une vivante image de la sagesse. Les poètes sont également des hommes d'âge, forts de leur savoir, selon cette tradition grecque qui demande à celui qui parle de savoir de quoi il parle et lui suppose l'expérience que confère l'âge mûr. Le Livre *Parvis d'hommages* est d'ailleurs placé sous cette citation de Moréas, en révérence aux anciens : « Les Poètes et les Pères ». Tous ces dignes personnages sont évidemment des garants fidèles de la tradition, comme le poète, qui suggère que l'âge l'a paré des mêmes vertus de renoncement et de sagesse.

### 2.6.2 Le naufrage de la vieillesse

« J'ai subi le vol des astres, la course  
Oblique des cieux.  
D'ainsi naviguer aux flammes de l'Ourse,  
Le temps m'a fait vieux. »

(Vieille chanson ou l'autre signe, *La Balance intérieure*.)

Associée au voyage de la vie, la vieillesse atteint un vagabond, un marin, presque par mégarde, comme s'il n'avait pas eu le temps de la voir venir :

« Ô vieil écumeur de tristes méandres  
Où se sont mirés tous nos firmaments,  
Quand cesseras-tu d'y prendre et reprendre  
Ton air, ta lumière et ton aliment ? »  
(Le Signe, *La Balance intérieure.*)

Cette vieillesse est citée sans cesse : l'adjectif vieux, le nom de vieillard reviennent de façon systématique, en un aveu toujours distancé :

« La lune en fuyant mire une dépouille  
Qui n'est plus mon corps.  
Les muscles raidis, les yeux qui se brouillent  
Contiennent la mort. »  
(Vieille chanson ou l'autre signe, *La Balance intérieure.*)

Cette poésie du grand âge contient très peu d'allusions aux misères physiques engendrées par la vieillesse : pas de tremblements, de rides, d'os saillants, rien qui reprenne la vision d'un Ronsard dans le fameux sonnet : « Je n'ai plus que les os, un squelette je semble. »

Il ne s'agit pas de peindre un vieillard misérable, égotant, mais un homme en lutte sur tous les fronts. Cette posture sublime s'humaniserait presque de ce rejet des signes de l'âge qui révèle une angoisse cachée. Si l'on ne voit pas les effets dévastateurs du temps, c'est que ce corps perclus n'est rien et le poète s'extrait sans cesse de cette dépouille : ainsi écrit-il un sonnet « cartésien » à son corps, brave serviteur qui n'est pas vraiment lui :

« Cher vêtement qu'il faut que je dépose  
Pour ton usure et pour ta vétusté, »  
(A son corps, *La Balance intérieure.*)

Suivant son propos distancié, il semble que le poète, en parlant de ce corps à la troisième personne, s'amuse presque de son vieillissement.

Cependant le doute s'installe, peut-être l'élément le plus humain de cette poésie de bravade, avec la peur de l'oubli. Non seulement de l'oubli des hommes, dont on ne parle pas, dont on tient l'ingratitude pour passagère, mais de cette difficulté du souvenir qu'entraîne l'âge.

### 2.6.3 L'expression du doute

Un vertige prend parfois le poète, une peur véritable qui rompt l'armure qu'il s'est forgée. Le sort l'a fait poète mais la vie lui montre qu'il ne peut dépasser sa condition d'homme. Il n'est pas toujours un héros, il peut faillir : quelques strophes, peu nombreuses mais poignantes, enregistrent cette souffrance d'être incapable de mieux :

« Et l'immense mélancolie  
Qu'épand l'énigme des neuf cieux  
Boit tout Léthé qui nous délie  
Glaucques lumières de ses yeux ! »  
(Odelette, Cycle de Faust et de Psyché, *La Balance intérieure.*)

Il est vrai qu'il s'agit là de vers de jeunesse, quand Charles n'était pas encore tout à fait Maurras. A cette angoisse au demeurant maîtrisée répond une sorte de colère. L'homme se tend sur son combat, sur sa volonté toujours vivace de conduire les hommes vers la Vérité : c'est lorsqu'il est au plus bas, le 18 janvier 1945, que Charles Maurras dédie son œuvre à cette génération de 1950 « *pour laquelle nous avons toujours travaillé.* »

### 2.6.4 La révolte

La vieillesse est le lot de tout homme, si les Parques le veulent. Ce destin commun est-il pour autant acceptable ? La métaphore constante de l'hiver revient, qui ne peut éteindre le feu souterrain et l'endort à peine :

« Vois-tu blanchir au loin sous la neige profonde  
Le soracte, et ployer du même fardeau blanc  
Le bois qui se plaint et le cours d'une onde  
Qui gèle à son flanc ?  
(...)  
Nos cyprès géants sous leurs vieilles branches  
Ne sourcillent pas. »  
(Au Roi du Festin, *La Balance intérieure.*)

La dureté de la vieillesse, sa prédominance, ne sont pas suffisantes pour dompter un cœur que continue d'embraser un désir de jeunesse, ainsi qu'une folle espérance :

« Les verts peupliers, les aubes, les saules  
Tombent. L'œillet meurt. Et sèche l'iris :  
A charger ton pas, plier ton épaule,  
Nulle vérité ne t'a donc guéri ? »  
(Berges et plages, *La Balance intérieure.*)



La loi de la nature n'est qu'apparence, pour ce cœur d'airain. La vieillesse permet d'attendre la mort comme une délivrance, et de connaître enfin le prix de la jeunesse, de la beauté de la vie. Cette jeunesse, cet amour de la vie sont toujours présents, ils ne demandent qu'un peu d'espoir pour renaître :

« Quel est donc ce chant qui sourd et qui monte  
Plus haut qu'autrefois ?  
Au secret d'un cœur où rien ne la dompte  
Quelle est cette voix ? »  
(Vieille chanson ou l'autre signe, *La Balance intérieure*.)

## 2.7 La mission poétique

C'est autour de cette colère maurrassienne que s'organise la carapace du vieux soldat inchangé, c'est elle qui l'enferme dans un passé magnifié, dans le rêve de restauration d'une société en déférence à ses traditions. Si le discours use d'un ton différent, plus humble et plus doux, la mission qui incombe au poète reste identique à celle de *La Musique intérieure*. Cependant la forme, les images qui symbolisent et mettent en scène cette mission suivent l'évolution du discours.

### 2.7.1 Ressusciter les disparus

La structure de *La Balance intérieure* perdure les effets d'anachronismes savants de *La Musique Intérieure* et les accentue. Les références en entêtes de poèmes sont plus nombreuses que dans *La Musique intérieure*. Situer sa poésie hors de toute contingence, dans un intemporel métaphysique de communion avec les morts, la terre et la culture qui en découle, reste un fondement inébranlable de la doctrine tant politique que littéraire de Maurras, que l'on retrouve dans tous les champs du discours. Mais cet effet rhétorique est devenu plus personnel dans *La Balance intérieure*.

Alors que le poète efface toute individualité remarquable dans *La Musique intérieure* où les références culturelles écrasent les références personnelles, il semble que sa personnalité réelle s'émancipe dans *La Balance intérieure* où les références aux amis et aux proches (si l'on compte parmi eux les poètes du Félibrige), égalent presque les références aux maîtres et parfois se confondent par le biais d'identiques révérences. Des poèmes-hommages sont ainsi dédiés tant à Horace qu'à Moréas auquel est consacré tout le troisième Livre des *Parvis d'hommages* : ainsi que nous l'avons vu, est écrit sur la page de garde :

« *Les Poètes et Pères*  
Jean Moréas. »

L'allusion à son maître et initiateur véritable en poésie est transparente : au fil des pages, en un mouvement qui s'accélère, des poètes peu connus, provençaux, sont mis sur un pied d'égalité avec d'immenses figures antiques. L'association mentale est plus que flatteuse. Le poète deviendrait-il la seule référence capable de juger de la valeur poétique d'une œuvre ? Il semble tout d'abord régler leur compte à des partis pris critiques "parisiens", jugeant ses confrères à l'aune véritable de leurs qualités, ces qualités se mêlant à un combat commun, ressusciter la langue provençale permettant d'établir le lien linguistique entre une culture et un peuple. A ces poètes se mêlent des amis de lutte, confondus en une camaraderie de combat.

### 2.7.2 Les amis perdus

L'hommage poétique est aussi politique, la lutte se poursuit, contre tous les détracteurs, d'autant plus nécessaire que les poètes provençaux, comme les vieux amis, ont disparu, et que les hommes, ingrats, ont oublié leur rôle et l'importance de leur engagement.

Une notion de témoignage vécu filtre ces hommages appuyés et précis, comme si le poète portait la responsabilité de la destinée posthume de ses amis perdus. Là encore, il reste ferme, il n'oublie pas, gardien d'une mémoire humaine d'autant plus précieuse qu'elle est fragile et déjà la proie de l'oubli. Il y a, dans cette évocation minutieuse, un effet "d'album de souvenirs" d'autant plus net que la référence reste un peu secrète et voilée, allusive. La dédicace au Docteur Larrieu est suivie du mot de Platon « lequel est le plus durable, de l'homme ou de l'habit qu'il porte ! »<sup>298</sup>, en un clin d'œil amical, la préface à la duchesse de Guise, qui fait allusion à une promenade dans un cimetière est clairement datée du 13 juillet 1934, enfin, il est dit du Capitaine Gaudy « qu'il a fait toutes les guerres »... Autant de références à des instants de complicité qui ponctuent le recueil d'éclairs autobiographiques. L'on ne dit pas tout mais l'on dit un peu, assez pour que se dessine une connivence affectueuse.

Ce regard sur le passé est tout pétri de souvenirs. S'agit-il toujours de faire renaître les âmes des morts, de communiquer et d'extraire de ce contact spirituel les vérités premières, ontologiques, des grandes Lois non écrites ?

« Et qu'elle assure enfin, sœur du puissant esprit  
Les ordres éternels qui ne sont pas écrits. »  
(Antigone, Vierge-Mère de l'Ordre, *La Balance intérieure*.)

---

<sup>298</sup> Platon : *Phédon*, XXXVIII, Les Belles Lettres, coll. *Universités de France*, 15 décembre 2002.

Le mouvement n'est-il pas, plus simplement, celui d'un vieil homme qui aime à évoquer son passé et se complâit à l'évocation de ses souvenirs ? Ces vérités transcendantes ne viennent plus d'un chœur antique mais des voix aimées qui résonnent d'outre tombe, que Maurras appelle comme Ismène appelle sa sœur : « *De la porte du tombeau, avant de l'y suivre.* »

### 2.7.3 Les voix chères

Sans que se fende tout à fait la carapace, la confiance infiltre lentement cette poésie intellectuelle : les disparus prennent les traits humains de ce père, mort « dix ans avant lui », <sup>299</sup> de ce frère « de vingt ans en avance sur lui » qui l'attendent « Au jardin du Myrte et de l'Asphodèle ». Le poème, *Ainsi soient-ils*, s'inscrit sous les dates en chiffres romains des décès de son père et de sa mère, à gauche, de son frère et de Monseigneur Pennon, son maître de collège, à droite. La mystique de la transcendance par delà la mort s'humanise étrangement alors que le poète se décrit comme le dernier survivant :

« - Non, vous reconnaissez, mélancolique cendre,  
Au pas sûr et pieux de nos fidélités  
Un murmure de pleurs qu'il est doux de répandre  
Tant il est clair en nous que vous ressuscitez ! »  
(*Ainsi soient-ils, La Balance intérieure.*)

« En nous » n'est pas « pour nous », la préposition laisse flotter l'ambiguïté entre une adhésion totale à la résurrection de la chair et à la croyance que chacun porte en lui les ombres de son passé. Il est vrai qu'*Ainsi soient-ils* a été composé à la prison de la Santé, en novembre 1936, alors que Maurras revient lentement près du trône de Saint-Pierre.

La chaîne se déroule peu à peu : *Sur une aïeule* évoque une inconnue, « Ô mère de mon père ! » dont le poète sait bien peu :

« Il n'est resté de toi que le faible murmure  
Des survivants déjà lointains »

Une jeune femme morte en enfantement, un époux qui la suit, deux amants, unis dans la tombe, dont rien n'évoque plus l'amour, si ce n'est la présence de leur descendant. C'est à lui de parler d'elle, d'eux, à lui de les faire revivre. C'est ainsi que le tombeau de mémoire que le poète érigeait devient une étrange nécropole familiale, un lieu de rencontre et de retour ultime. La terre qui le recevra est celle de tous les siens, ainsi se confie-t-il à elle :

---

<sup>299</sup> Le poème « A soi même » est daté de 1943 : Maurras est alors âgé de 75 ans.

« Militaire, paysanne  
Industrieuse, artisanne  
Ô Romaine... »  
(Les Chapelles, *La Balance intérieure*.)

Les morts qui fondent la famille du poète se confondent avec ceux de son pays : une parenté élargie attend de l'accueillir dans son sein, sous « le grand pin d'Orient qui regarde la ville » :

« Comme sèche la feuille et s'envole la fleur,  
Comme tournent au vent les pailles de l'éteule  
Il voit naître et passer la joie et la douleur  
Des petits-fils de nos aïeules. »  
(Le repos disputé, *La Balance intérieure*.)

La mort s'inscrit dans la tradition commune. Le poète paraît tirer de cette certitude son apaisement, à moins que ces évocations répétées de la tombe familiale ne soient une supplique déguisée pour y être enterré, pour que prenne fin, avec sa vie, cet exil de Clairvaux.<sup>300</sup>

## 2.8 En balance...

Dans ce regard sur la vie perdue, le grand nombre des êtres chers et disparus se joint aux ombres des maîtres anciens, dévoilant une même vérité, une même force. Bien sûr, la philosophie est la même, mais cette fameuse Vérité ontologique, née des lois immuables de la Nature, prend avant tout racine dans une vie d'expériences et d'affections. Deux cultures sont en balance, l'une verticale descend aux racines du passé, jusqu'au "premier livre", jusqu'à Homère. Ainsi peut-on lire cet entête des variations sur l'Odyssée : « *Le trait sorti de la mer t'apportera la plus douce des morts.* »

La citation reprend le thème de la mer turbulente et de la mort sublimée, fil conducteur qui irrigue toute la poétique de *La Musique intérieure* et les vers de jeunesse de *La Balance intérieure*. Mais une autre culture, horizontale, née des amitiés perdues, des maîtres rencontrés, disparus, construit un second fondement, plus profond, véritable essence de cette culture fraternelle et marque vivante de sa continuité "historique." Ces deux cultures se joignent en une unité symbolique, ensemble elles forment cette culture totale, globale, du patrimoine poétique :

---

<sup>300</sup> Celui qui souhaitait tant être enterré en terre provençale a vu son souhait exaucé. Il n'a pas été inhumé à Saint-Plessis-lès Tours. Après la bénédiction funèbre, son corps a été transporté en train jusqu'au caveau familial. Le corps de Charles Maurras repose à Roquevaire et son cœur à Martigues.

« Quelle est cette ombre qui s'envole ?  
Elle ressemble à tous mes morts,  
Elle est un peu tout ce que j'aime  
Mais quelque chose y déplaît fort  
Que je ne trouve qu'en moi même. »

(Prélibation, *La Balance intérieure.*)

### 2.8.1 La force de la vie

Si les deux recueils rendent hommage à une même transcendance de la nature, les chemins de *La Balance intérieure* sont moins métaphysiques que ceux de *La Musique intérieure* qui ne fait état de la beauté du monde qu'au travers d'allégories anciennes. La voix de la Nature, Cypris, dévoile elle-même ses propres beautés, cherchant à expliquer aux mortels perdus, tels Œdipe, le fondement de ses Lois. Mais *La Balance intérieure* abonde en descriptions lumineuses, personnelles, elle peint directement et d'une façon plus "physique" cette beauté du monde, à la fois douceur et harmonie, qui console et conforte le poète dans la nécessité d'en faire comprendre l'infinie grandeur.

Devons-nous accorder cette évolution au poids des ans, à cette nostalgie puissante qui prend chacun avec le temps, rendant le passé lumineux, ou s'agit-il du manque, terrible, du sol natal, lié à l'emprisonnement, mal du pays qui semble dévorer Maurras ?

« Quand tu heurtes du poids de ton Alpe étoilée  
L'arche branlante de nos ponts  
Humbles, sur les déclinés de ta fière vallée  
Nous nous traînons et nous rampons. »

(La descente du Rhône, *La Balance intérieure.*)

Bien que l'auteur s'en défende, l'absence résonne dans ces pages qui ne parlent qu'aux morts, et le regret affleure, dans cette poésie de mouvement permanent, cassure du rythme, rejet, enjambement, glissement des vers, balancement des rimes croisées, regret de ne pouvoir aller et venir librement, ou de revoir Martigues, avant la fin :

« Mes cinq arpents de fruits, de fleurs, d'herbes arides,  
De pins dorés, de cyprès noirs,  
Et ma vieille maison que nul âge ne ride,  
Est-il besoin de vous revoir ? »

(Où suis-je, *La Balance intérieure.*)

De fait, la Provence, quasiment absente de *La Musique intérieure*, chante partout dans *La Balance*, jusqu'à « La cigale éphémère. » Quantité de poèmes renvoient à ce sol perdu, idéalisé, tels qu'*Où suis-je*, *La descente du Rhône*, *Flos Olivae* ou *Jardin secret*. Si la

nostalgie est la source première de cette promenade provençale, toute mélancolie est cependant bannie de cette terre radieuse.

### 2.8.2 Jardin secret

Ce rêve poétique d'un pays intérieur, enchanté, semble jaillir du fond de l'âme du prisonnier poignardé, tel César, par la sauvage curie républicaine, comme dans *La Planète d'Iule*. Ce martyr se présente en sage qui refuse la haine de tous ses fils adoptifs, ce peuple de France auquel on ment. Il est ce « vieux soldat qui n'a point connu la haine », ce héros abandonné, trahi par la horde des Brutus. Or le songe permet cette élévation *Vers les Pics de la Sagesse*, ce calme stoïcien de Térence, de Lucrèce. Il n'est plus question de braver le destin, à la manière du héros guerrier de *La Musique intérieure*, mais d'atteindre une plénitude faite de renoncement et d'acceptation. Les souvenirs de la terre bénie inspirent une tonalité paisible, figuration de la paix intérieure où conduit toute *maturation de l'amertume* :

« Les thym, les romarins, les verveines répondent,  
Aiguillon du baiser dans l'air vif du matin  
A la nuit qui languit dans vos caresses rondes  
Héliotropes, lys ou roses, ou jasmin ! »

Ainsi le songe emporte-t-il le poète loin des "soucis cuisants", vers les rivages tranquilles d'un jardin de douceur bordé de myrte et d'asphodèles, où d'interminables heures solaires, détachées de la fuite du temps, semblent perpétuer ce printemps de jeunesse éternelle, ce jardin secret de l'âme.

### 2.8.3 La beauté du monde

S'inscrivant en continuité de *La Musique intérieure*, le chemin vers la paix, inchangé, consiste à dévoiler la Vérité supérieure de la Nature, son éternel, immuable recommencement. Mais le chemin passe par un jardin de bord de mer, par des allées de cyprès ou de peupliers anciens, par des vallons tortueux où se balance une mer d'oliviers en fleur, près d'« une fontaine en Provence », ou du « mur grec de Martigues. » La terre et les morts s'affirment comme les éléments premiers de la religion de Maurras. Cependant il n'est pas de mise, le poète ayant perdu tout semblant d'autorité, en 1950, de convaincre par un rythme vif et des poses épiques de l'élévation transcendante d'un poète guerrier, guide spirituel, presque militaire, des hommes. Il faut désormais révéler, par la douceur d'un chant qui remonte du fond des âges, la beauté immuable du monde méditerranéen.

#### 2.8.4 Une musique ancienne

Une musique lointaine, un air ancien, populaire, fait surgir à la surface de l'esprit les souvenirs épars d'un passé enfoui, comme cette chanson de berger gascon, entête de *La monade rêvée* :

« *Yo e tu, tu e yo*  
Ai ! quino dolsor »

Les références musicales renvoient toutes à ces mélodies simples, populaires : Ainsi trouve-t-on en entête du poème *Paris* :

« *Que le temps me dure.*  
(Air à trois notes de Jean-Jacques Rousseau) »

Rousseau qui n'est cité, notons le, qu'en tant que musicien. Ou, en entête de *Allégorie du Printemps* : « *Sur un Air d'Aubanel* »

A ces musiques simples correspond le chant poétique, porté par des rimes croisées, féminines, des images empreintes de douceur : les vers sont irréguliers, cadencés, les formes restent héritées de la poésie précieuse, de l'ode grecque ou de la ballade médiévale à envoi, mais toute une stylistique de la danse alimente cette fluidité musicale. Toujours en balancement, les sons féminins dépassent le cadre d'une poésie strictement classique comme dans *La Musique intérieure* pour accentuer la tonalité d'éternel printemps du havre méditerranéen.

Une musique de tradition festive accompagne ces souvenirs idéalisés de la terre natale. Le rythme est souple, alerte, les strophes formées de vers inégaux renvoient à toute une tradition de poèmes chantés :

« Amour aime ta fleur : tant que, dure et chenue,  
La vieillesse t'épargne, il voudra te cueillir !  
Danse ! Joue ! Attends l'heure convenue,  
Ta nuit va s'ouvrir. »

(Au Roi du festin, *La Balance intérieure*.)

Les vers scandés par l'hémistiche, les points d'exclamation, les impératifs, le tutoiement, tout suggère non plus le commandement et la force mais une vivacité primesautière, une joie presque juvénile, née de la certitude d'un bonheur offert et l'impératif prend la valeur amicale d'un conseil : Ami, « cueille le jour ». Dans ce jardin d'âme dont rien ne peut briser le charme, tout est serein, familial. Les bontés du climat sont un don des dieux bienveillants, Apollon, Cypris ou Pallas Athénée :

« Vertu de nos vallons où tous les dieux sont nés  
[...]  
Tu nous versas ton cœur, ô Pallas Athéné ! »

Les voiles, les écharpes claires, les brouillards légers s'évaporent en images évanescentes, telles « le frais encens qui monte des tiges. » La nuit, l'hiver, sont définitivement chassés par un immuable et lumineux printemps :

« Ce petit coin me rit de toutes les lumières  
De son éternel soleil : »

(Où suis-je, *La Balance intérieure.*)

Deux couleurs dominant ce jardin, l'or, qui tient au verbe "dorer", employé de façon redondante, et le vert, couleur du printemps, du végétal de la vie revenue auquel se mêle parfois un blanc inondant la végétation de lumière :

« La fleur de l'olivier, l'ombelle verte et blanche  
Sous la feuille légère à la double couleur ... »

(Flos olivae, *La Balance intérieure.*)

Des odeurs suaves, de musc et d'ambre, semblent se dégager de la rondeur des rimes nasales. Elles s'élèvent dans la plénitude d'un éternel printemps, d'une infinie promenade au milieu de ce jardin fleuri d'où s'exhalent de "ronds et pointus" parfums et qu'habitent de charmantes créatures.

### 2.8.5 Féminité

« Et voici venir à vives cadences  
Comme un beau vaisseau qu'inspire le vent  
Fille de la Gêne et de l'Abondance,  
De son pas qui danse,  
La sylphide au cœur de soleil levant »

(Allégorie du Printemps, *La Balance intérieure.*)

Une grâce épicurienne se pose un instant sur les vers et mêle le végétal à la chair : l'allongement des assonances en « s » et la présence des nasales « en », « an », « in » tempère quelques allitérations sifflantes, souvent en « V ». Tout est léger, flottant et gracieux comme la démarche d'une nymphe. Si les jeunes filles en fleur sont rares, elles apparaissent, dans cette poésie du souvenir joyeux, comme de charmantes créatures, mi-allégories, mi-fiancées, vêtues de pampres, et d'ailleurs assez peu vêtues :



« L'entrelacs des fleurs et des feuilles grêles  
Sur elle sinue en nobles dessins  
Et ne la vêtant qu'à demi décèle,  
O tendre pucelle !  
Tes fines rondeurs de hanche et de sein. »

Les sonorités féminines viennent contribuer à l'installation de cette douceur du chant qui entoure l'être aimé d'une rondeur de rimes embrassées ou enlacées. Une tendresse naît à l'égard d'une femme-enfant, jeune et irrévérencieuse, qui apparaît, ici et là :

« La petite princesse  
Dont les yeux sont si beaux  
Bouscule la sagesse  
Et la pousse au tombeau. »  
(Lai d'Aristote, *La Balance intérieure.*)

Il faut cependant trouver la sagesse de renoncer, avec l'âge, à un amour trop jeune :

« Céleste enfant qui ris de me tendre  
Ton rameau vert au jet simple et droit  
(...)  
Détourne-toi du seuil des regrets  
Et quelque ardeur qu'allume ta rose  
Détachons-la de mon noir cyprès. »  
(Le Renoncement à la rose, *La Balance intérieure.*)

Il faut être jeune pour aimer, ainsi l'évocation amoureuse se lie-t-elle à ce jardin de rêve par la présence du souvenir :

« Gousses du genêt, distillez vos ambres,  
Vos poivres, vos miels, ardeur et douceur,  
Epanouissez par toute la chambre  
Vos souffles pareils au chant des neuf sœurs. »  
(Bienvenue, *La Balance intérieure.*)

« Ô Volupté ! » L'invocation est souvent associée au parfum, et le désir au feu, terme répétitif qui exalte toujours le mouvement insatiable qui féconde la vie, et sur lequel nous reviendrons :

« La sombre nuit serre sa voûte,  
Nos cœurs gonflés sont si puissants  
Que le désir embrase toutes  
Les étoiles de notre sang. »  
(Vers l'idylle tragique, *La Balance intérieure.*)

L'égaré des sens suggère une fusion amoureuse, un vertige où les éléments sensuels se confondent, vision, toucher, ouïe et odorat. Lorsque la confiance prend cet aspect intime, il est à noter que le poète se montre toujours « en attente », amant d'une absente qui « va venir ! » Toute une exaltation de formes exclamatives narre cette impatience de jeune homme amoureux :

« Âme de mon âme,  
Fleur qui n'a tenu  
Sa pulpe de flamme  
Qu'en votre vertu  
Emportez ma rose,  
Dame de merci ! »

(Jardin secret, *La Balance intérieure.*)

La femme-fleur est toujours présente mais elle n'est plus cette beauté inaccessible de l'amour courtois. Sans être l'amante passionnée qui évoque le tout premier « Pour Psyché », elle redevient tendre :

« Le sombre amour unit leurs yeux  
Elle caresse, elle repousse  
Et les destins germent entre eux  
Comme un seul chêne sous la mousse. »

(Le premier toit, *La Balance intérieure.*)

Une association de douceur et de désir humanise la belle en un idéal féminin de fécondité mais aussi de tendresse :

« Sous l'écorce humide où la nymphe dore  
Le sang végétal honneur des vieux troncs  
Le rameau gonflé des songes de Flore  
Travaille à déclore  
Les secrets bijoux qui l'étoileront. »

(Allégorie du printemps, *La Balance intérieure.*)

La beauté féminine témoigne de cette beauté fertile et spirituelle de la Nature, elle est la preuve de son existence et de la possible harmonie du monde :

« Le visage aigu remirant son âme  
Accorde le ciel, la terre et la mer,  
Un monde apaisé la loue et l'acclame.  
Pour elle s'enflamment  
Les pavillons bleus et les dômes verts. »

(Allégorie du printemps, *La Balance intérieure.*)

La nature toute entière unie et complice sert de berceau et d'écrin aux ébats amoureux évoqués avec un érotisme discret. L'amour est charnel, il implique cette union des corps qui permet la naissance :

« Enveloppés du ciel immense  
Ils s'agenouillent tous les deux  
Et de l'étreinte qui commence  
Ferment l'arceau mystérieux. »

(Le premier Toit, *La Balance intérieure*.)

Ce don de tendresse est béni par les cieux. Le désir, la volupté procèdent de l'ordre des choses, l'amour physique permettant l'expérience d'une éternité immédiate puis d'un enfantement :

« Seule à seule, nos personnes,  
Ivres des printemps du ciel  
Se reçoivent et se donnent  
Dans leurs feux spirituels. »

(Le chœur des âmes, Le Colloque des morts, *La Balance intérieure*.)

Cette floraison des choses humaines se mêle à un épanouissement de fleurs.

### 2.8.6 Les fleurs

Notons qu'une place importante est laissée aux fleurs de ce paradis végétal comme en témoigne le livre qui leur est consacré *Floralies décentes*. Toute une gerbe de fleurs, renvoyant à la poésie courtoise, est ainsi savamment offerte.

Ces fleurs ont une importance symbolique profonde, elles font partie de l'architecture de ce jardin-musée vivant : le titre du poème *Décor floral pour une fontaine en Provence* établit cette mise en perspective des fleurs. Progressivement, le jardin familial s'élargit en une entité culturelle plus vaste de civilisation gréco-latine, fleurs d'olivier, laurier de la victoire, myrtes et asphodèles éternelles se mêlent au pin et à la figue. Certaines fleurs, telle la feuille d'acanthé, référence aux colonnes corinthiennes, redoublent l'effet de mise en perspective architecturale des fleurs : rappelons que, dans la mystique maurrassienne, la cité est fleurie, bâtie en communion avec la nature :

« Le nom d'Athènes nous vient d'*anthinéa* qui veut dire fleurie »<sup>301</sup>.

---

<sup>301</sup> C. Maurras, *Anthinéa*, préface page VIII

Nous retrouvons ainsi, dans *La Balance intérieure*, le thème phare d'*Anthinéa*, sorte de carnet de route parcourant les hauts lieux de la civilisation, alliant constamment à la beauté naturelle du sol la beauté naturelle de la langue.

Les symboles classiques des fleurs se mêlent à la plus vaste métaphore d'une civilisation toujours renaissante parce qu'enracinée dans ce jardin méditerranéen. Les fleurs, par nature si fragiles, deviennent, dans la poésie maurrassienne, le symbole de beauté, de force et de stabilité d'une civilisation toujours fertile :

« Et, fières fleurs, beaux fruits  
Charités des temps futurs,  
Y semaient cette espérance  
D'où naquit leur douce France.

(Les Merlons du mur grec de Martigues, *La Balance intérieure*.)

Les fleurs établissent l'évidence du chaînon ininterrompu des résurrections cycliques : elles s'éteignent l'hiver pour renaître au printemps, conformément aux hommes qui habitent ce jardin. Elles donnent des fruits, meurent pour mieux renaître, le cycle des saisons se présente comme la représentation métaphysique du cycle de la vie, s'insérant dans une pérennité immuable :

« - Qu'est-ce donc qui naît de la vie ?  
- La mort.  
- Et de la mort ?  
- La vie. »

(Citation de *Phèdre*, en en-tête du poème *inscription de l'auteur des amants de Venise pour l'autel Danieli*.)

Une nature exubérante et tendre fleurit, reverdit, s'offre comme un écrin en cet éden lumineux. Cette vie, foisonnante et multiple, revient, ressurgit, rayonne, et rend possible le cercle du passage, du retour, figure mystique de l'espérance.

### **2.8.7 Le mythe de l'éternelle jeunesse**

*Jeunesse de l'an  
Printemps de l'âme.*

Ce proverbe italien en en-tête du poème *Jeunesse* peint cette volonté constante, cette recherche sans cesse exprimée des beaux jours. Ainsi la quête de ce printemps intérieur se transfigure en quête de la jeunesse éternelle : une métaphore constante met en balance l'âme

et le corps, la mort et la vie. Une étrange approche du mythe de Faust accompagne ces métaphores de la jeunesse éternelle : si le corps du vieil amant a pâti, son âme est restée jeune :

« Hautes, ardentes, parfumées  
Montent la flamme et la fumée  
Qui de mon cœur au firmament  
S'en vont chercher l'apaisement. »

(*Soliloque de Faust ou L'objecteur de conscience, La Balance intérieure.*)

Une autre évocation de ce masque du corps qui cache la force de jeunesse de l'esprit apparaît dans les *Variations sur L'Odyssée*. Faisant allusion à Ulysse, métamorphosé en vieillard par la déesse Pallas pour qu'il puisse distinguer les siens des traîtres qui, depuis son départ, ont changé de camp, le poème laisse entendre que le subterfuge peut être plus général :

« Puis, savons-nous ? Vos visages sombres  
Vos bras coupés et vos pieds tortus  
Ne cachent-ils un Dieu qui voyage  
Pour éprouver l'humaine vertu ? »

(Bonheur d'Ulysse : Variations sur l'Odyssée, *La Balance intérieure.*)

La vieillesse ne touche que le corps. Si le cycle de la vie impose sa loi, l'être humain peut éterniser, par sa fidélité à sa pensée et à ses racines, sa propre jeunesse. Cette fidélité à soi-même implique le dépassement de l'âge et de la mort, elle éternise la jeunesse de l'esprit contre la contingence du corps. C'est ainsi qu'un brillant éther accueille les âmes éternelles, demeurées vierges de toute trahison. Dans un mouvement similaire à celui de *La Musique intérieure, La Balance intérieure* oppose au naufrage horizontal des corps l'élévation verticale des âmes. Le cycle de *Faust et d'Hélène* témoigne de ce double voyage terrestre et spirituel : *La Damnation de Faust* renvoie à cette impossible éternité des corps, rappelant de façon surprenante et inattendue *Le Bateau ivre* de Rimbaud :

« Ma Balance est ivre  
Et flotte au hasard  
Ton Dieu qui délivre  
M'arrive trop tard »

(Faust, dans *La Damnation de Faust, La Balance intérieure.*)

En opposition à ce naufrage du corps, l'âme de Faust, qui a su conserver son éternelle jeunesse, s'élève plus loin, dans *L'autre ciel*, vers l'autre mer, tranquille, supra-lunaire : en un rythme contraire à la cadence rapide du pentamètre de *La Damnation*, le poète allonge le paisible alexandrin :

« Nous irons si tu veux à la cime des mondes,  
Nous nous balancerons sur les flots de l'éther, »  
(L'Autre Ciel, *La Balance intérieure*.)

## 2.9 Le testament spirituel

Dans un mouvement parallèle à celui de *La Musique intérieure*, *La Balance intérieure* peint un voyage de la nuit vers le jour en une métaphore constante de passage, une métamorphose sublimatoire des corps d'où s'évadent les âmes pour rejoindre quelque éther Aristotélicien. Une même vague d'espérance berce les deux recueils. Elle sert au poète de flambeau, le guide dans ce labyrinthe nocturne de la contingence. Mais ces pérégrinations sont plus complexes dans *La Balance intérieure* et peuvent paraître, par les effets d'adoucissement rhétorique de la confiance, moins didactiques, plus authentiques que celles de *La Musique intérieure*. La fin du recueil, évoquant les dernières paroles avant la mort, dépasse toutefois le cadre de la confession pour prendre une valeur de message ultime.

### 2.9.1 L'héritage

Des *Vers de Jeunesse* au *Codicille*, *La Balance intérieure* ne s'en défend pas : l'œuvre de combat prend rapidement la forme d'un testament moral. Tous ceux qui le liront, qui le comprendront, seront les légataires universels de ce trésor partagé, s'ils ne le sont déjà.

Le testament se construit en référence à un héritage commun, « notre » jardin méditerranéen. L'adjectif possessif abonde dans le recueil, mais, alors que dans *La Musique intérieure*, le « Tu » devenait « Nous », c'est le « Je » récurrent de la confiance qui s'élargit ici, le vieil homme parlant aux siens. Maurras orchestre un effet de communion, insérant le lecteur au sein de ce patrimoine foncier et terrien. Il nous y plonge tout de suite, sans progression : on n'entre pas dans ce jardin, on y est. Les descriptions font état d'une immobilité contemplative et d'instantanés partagés. Le lieu où nous nous trouvons est, à la fois, bien connu et évident, chaque élément étant toujours présenté par un article défini ; *les* murs, *les* cyprès, *les* grilles qui s'ouvrent sans cesse, image renouvelée d'ouverture et de liberté mais aussi d'inclusion amicale au centre d'un univers privé :

« La figue, le pin, le laurier  
Et le cyprès font à l'arche du puits  
Alterner chacun sur la pierre vive  
Sa feuille et son fruit. »

(Décor floral pour une fontaine en Provence, *La Balance intérieure*.)

En offrant ses propres images de jardin secret, le poète fait de son univers onirique le lieu d'une hospitalité simple. Il ouvre pour nous la porte de cette maison méditerranéenne qui protégeait si jalousement son intimité :

« Tant qu'une grille avare de ses barreaux nous couvrira »

Les fruits, la vigne, le pain et le vin, autant de délicieux moments d'amitié qui évoquent les libations antiques ou celles partagées avec des amis plus proches :

« Ami, le sang doré de tes grappes divines  
N'a pas démerité du vieil honneur latin  
Horace et Metellus ont aimé ce raisin  
Et Trajan l'a goûté sous la treille de Pline. »

(Contre Henri Mazet, *La Balance intérieure.*)

Dans un élan rhétorique parallèle à celui de *La Musique intérieure*, *La Balance intérieure* provoque un sentiment d'appartenance à des racines communes. A la communion des êtres s'ajoute une communion de l'Homme et de sa terre natale. Par un effet d'inversion de toute perception individualiste, cette mystique définit l'enracinement à la terre comme le vecteur véritable de la liberté humaine :

« Mais vous, mes oliviers, vous, mon myrte fidèle,  
Vous mes roses, n'en faites rien :  
Je n'ai jamais quitté nos terres maternelles  
Frères, Sœurs, vous le savez bien  
Vous vous le murmurez au secret de vos branches,  
Nous sommes nés du même sang,  
Et ma sève et la vôtre et nos veines épanchent  
Dans un tumulte éblouissant »

( OÙ suis-je, *La balance intérieure.*)

Le « Je » poétique, personnage héroïque, devient ainsi l'exemple vivant d'une morale universelle, puisque « je », en première strophe, devient « nous », en dernière strophe. Comprendre ce dépassement, donner sa vie à ce dépassement, telle est l'éthique qui irrigue ce testament spirituel.

## 2.9.2 L'exemple

La constante émergence des souvenirs lumineux fait du poète l'exemple de cette force d'âme qui « éternise le jour ». Charles Maurras n'a pas « changé », il a gardé son cœur de jeune homme, conservant cette bravoure, ce courage d'un Ulysse perdu face à l'adversité. Au contraire, il semble qu'il se soit retrouvé.

Il en est le premier témoin, la vieille n'a éteint ni les joies, ni les blessures secrètes de l'enfance : son corps a vieilli mais son âme est toujours celle du jeune provençal, naïf et innocent, un peu « romantique », malgré lui et malgré tout, monté à Paris en quête de gloire, mais en exil de son beau jardin. La dépouille usée de son corps ne lui est rien ou bien peu :

« Manquera-t-il à mon fond quelque chose,  
Ô doux habit, quand tu m'auras quitté ? »  
(A son corps, *La Balance intérieure.*)

Le vieil homme est resté debout, il n'a pas transigé avec la foi de ses vertes années. S'il prend parfois le rôle que lui confère la sagesse de l'âge, ce n'est que dans une sérénité de promenade : le reste du temps, il redevient un guerrier, vieux, certes, mais guerrier avant tout :

« *Toujours la pique au poing fut la marque hautaine*  
De ton mâle génie à nos rives conduit  
Après que le donjon romain d'Athènes  
Sous les coups de Pallas eût péri dans la nuit, »  
(A Jean Moréas, *La Balance intérieure.*)

Soulignant d'italiques la devise de Moréas, il la prend à son compte. Suivre à son tour l'exemple pour mieux le donner, tel est le propos constant de Maurras.

Non, il ne change pas, s'il comprend davantage. Fidèle à l'idéal de sa jeunesse, il n'a jamais pactisé avec l'envahisseur "prussien," ce sont les autres qui ont trahi, qui méritent ce sort injuste de l'incarcération et de la dégradation nationale. Il est demeuré ce jeune homme éperdu de poésie, meurtri d'une immuable blessure qui l'accompagne depuis l'enfance, la mort de son père.

Etre fidèle, à ce père provençal, à Jean Moréas, son père spirituel, et poursuivre jusqu'au bout le combat. Si la forme se modifie, si la violence épique s'atténue, au fil des pages, le fond demeure : enraciné à sa terre comme à sa doctrine, l'homme de bronze est toujours là. C'est de cette constance, cette fidélité revendiquée à ses jeunes années de combat que ce martyr-guide des hommes tire sa force. Il ne s'agit plus, comme au plus fort de la Victoire et de l'Union Sacrée, d'un dépassement viril de la mort, mais d'un dépassement spirituel qui, par le souvenir poétisé et la constance de l'idéal, éternise non plus le "jour" mais le courage.

### 2.9.3 L'œuvre à mener

« Pour un grand objet, trop courte est la vie  
Mais sans l'œuvre à mener tout y serait trop long !  
Va ! persévérons aux routes suivies  
Pour y faire abonder tout ce que nous voulons. »  
(A Soi même, *La Balance intérieure.*)



Emmurés par la fatalité, nous sommes tous condamnés à mourir. Ainsi le poète revient-il sans cesse au tombeau, au flambeau qui éclaire d'une lueur tremblante la fixité obsessionnelle de la nuit éternelle. A cette perte irrémédiable de soi-même, qui n'apparaît guère dans le précédent recueil, se mêle la nuit. La peinture s'accompagne, généralement, de l'hiver et de la neige, créant, en opposition aux apparitions rayonnantes du printemps, un effet de noir et blanc, d'univers sans couleur : la référence est proche aux Enfers des Anciens, où flottent des corps ombreux, sorte de peuple cimmérien habitant un lieu de brume au bord du fleuve de l'oubli :

« Fleuve qui traînez l'opaque verdure  
De votre miroir au jour hésitant  
Ranimez, ô Tarn, la vieille blessure  
Que vous avez faite à mes beaux vingt ans. »  
(Berges et plages, *La Balance intérieure*.)

Il ne faut pas oublier l'épreuve, mais la porter à son côté « comme un glaive de feu ». La vie est faite d'embûches, de travaux que l'homme doit accomplir au cours de sa vie. Tel est le destin commun, unique à chacun de nous :

« Ô Xanthe, sans souci de funestes présages,  
Il n'est que de bondir et foncer en avant,  
D'ici, cher compagnon de fête et de carnage,  
Que je doive périr à la fleur de mon âge  
Ou parer de longs fruits la terre des vivants. »  
(Variations sur l'Iliade, *La Balance intérieure*.)

Qu'importe que la bataille s'achève par le plus terrible, le plus effrayant des combats. Ce dernier voyage doit être appréhendé avec le même courage, la même ténacité qui permit au poète d'affronter toutes les autres. Face à cette dernière épreuve de la mort, Maurras ne cesse de recommander aux « pauvres hommes » une force stoïcienne d'acceptation et de dépassement, celle dont il témoigne lui même, confiant en l'avenir. Si la forme poétique use d'un ton plus personnel, c'est pour mieux inspirer la philosophie de force, de courage et de volonté qui anime les vers.

#### **2.9.4 La Rédemption**

Cette leçon de volonté, d'amour de l'héritage légué et de devoir commun puise évidemment sa force dans une mystique de la Nature, force transcendante et universelle. Ce thème du retour des fleurs et des fruits, de l'hiver à l'été, s'inscrit dans l'affirmation d'un

temps saisonnier, naturel, en un calendrier agraire qui évoque le temps Aristotélicien. La boucle, le fil et le lien reviennent, en métrique comme en lexique :

« Des traits que tu retiens tout se lie et s'engendre  
La clarté vient de l'ombre ; après les maux, les biens. »  
(La consolation à Térence, *La Balance intérieure.*)

Ainsi le poète compte-t-il ses « lustres », la révolution des astres servant de sablier dans ce monde où l'on ressent comme une présence la force cosmique des planètes :

« Mais les houles enflammées  
Qui, des astres s'épanchant,  
Font, leurs sèves rallumées,  
Rire enfin nos tristes champs »  
(Le règne de la Grâce, *La Balance intérieure.*)

Les noms des Dieux grecs ou romains, donnés à Phoebé ou Apollon, l'allusion à la ronde des Heures, à la balance du jour, à la voûte, au dôme, au toit des neufs sphères, tout concourt à inscrire les poèmes dans un monde de physique pythagoricienne, le monde de l'enveloppe perceptible de Platon, mais aussi de l'ordre immuable de la sagesse : les neufs sphères chantent leur musique d'harmonie tandis que les neufs cieus nous enveloppent :

« Et la pointe d'une rose  
Perce-t-elle sous l'autan  
Les neufs cieus, pour qu'elle éclore,  
L'illuminent en chantant. »  
(Le Règne de la Grâce, *La Balance intérieure.*)

### **2.9.5 La musique des sphères**

Un ordre des choses, souverain et cosmique, baigne ce monde, mer, terre, ciel, en exprimant l'inlassable mouvement. Cette dynamique stellaire dépasse l'homme, « grain de sable qui vécus », le plaçant néanmoins au cœur d'une bienveillance attentive :

« Quelque fausse solitude  
Dont l'esprit soit désolé  
De Hautes sollicitudes  
L'Univers est constellé.  
(Le règne de la Grâce, *La Balance intérieure.*)

L'harmonie du mouvement tient à la mesure et à la cadence, réglée à jamais, et à cette musique céleste, son du monde, dont le vent dans les arbres, l'eau qui coule ou la mer qui gronde sont autant de cordes de lyre, « mystique murmure » que comprend « l'initié. » :

« Les sombres pourpres du couchant  
Roulent dans leur bûcher le sanglot que la terre  
Hausse et mesure comme un chant. »  
(Plages mortes, *La Balance intérieure.*)

La musicalité harmonieuse de la langue poétique, degré d'extrême maîtrise de la langue, devient l'expression sublimatoire de l'harmonie terrestre. Ainsi le « myste », prêtre orphique qui apparaît dans la *Prière à deux voix* offre à celui qui l'interroge la communion fraternelle qui naît de cette musique dont la beauté révèle l'acceptation des règles d'une harmonique transcendante. *La Balance intérieure* cherche à installer, par la fiction testamentaire, cette vision métaphysique dans l'esprit du dépositaire. Le monde décrit ne projette pas seulement l'image d'une transcendance cyclique des saisons, il y insert l'être humain. Nous rencontrons ici une perception dynamique proche de celle des « Métamorphoses » d'Ovide et du monde d'atomes « crochus » peint par Lucrèce et Démocrite : si la nature et la culture sont transcendances, n'y a-t-il pas continuation spirituelle des âmes constamment renaissantes en d'autres corps ? Un flot de vie baigne l'âme qui ne meurt pas. Si la métempsychose n'est pas clairement projetée en une réincarnation continue, si l'âme ignore ce qu'elle deviendra, elle procède néanmoins d'une immense énergie cosmique :

« Sur l'horizon, ciel et mer qui se baisent  
Font palpiter au joint mystérieux  
Le double gouffre où se meuvent à l'aise  
La chair de l'homme et l'esprit de ses dieux. »  
(Invitation à la nage, *La Balance intérieure.*)

Cette mystique, qu'elle soit fille d'Aristote ou d'Auguste Comte, n'évoque pas plus les animaux qu'elle n'établit de hiérarchie des âmes. Elle ne figure le « passage » de la mort à la vie que selon le vieux thème du renouveau printanier : un culte païen communément admis depuis l'époque romaine illustre cette symbolique profane, myrtes, lauriers, rameaux, palmes, de la résurrection. Cependant, presque tout l'arsenal de la tradition funèbre semble s'être fait chrétien.

« Le côteau vient de la combe  
Lames, croix, petites tombes,  
Les corbeilles, les jardins  
Dès l'Huveaune qu'ils surplombent  
Echelonnet leurs gradins. »  
(Les Chapelles, *La Balance intérieure.*)

Maurras n'évoque plus les mânes et les Lares mais des morts paisibles qui attendent leurs « relevailles ». Il ne s'agit pas seulement d'avoir bien combattu pour atteindre les Champs Elyséens, mais d'avoir aimé. Une nouvelle acception théologique affleure peu à peu, liée à la tradition de la sépulture provençale, mais également à un besoin de croire en une force moins lointaine et plus indulgente, en un Dieu, le Dieu, retrouvant sa majuscule :

« Veuille le Dieu décerner de longs jours  
De solitude aux gloires de cette âme  
Qui ne sera que jeunesse et qu'amour. »  
(A son corps, *La Balance intérieure*. – Pau, Lyon, 1943)

### 2.9.6 La conversion

La mystique de la Nature reposait sur le désir, flot de feu qui emportait l'âme et provoquait l'union de la chair en une première communion spirituelle. Aucun péché, aucun remords. La seule évocation d'une souffrance liée au mal d'aimer tenait à la perte de la femme adorée :

« Il n'est plus de beauté, de grâce, ni de charme  
Qui ne t'épanouisse au milieu de mes larmes.  
Eurydice, ô soleil qui m'échappe et me fuit  
Ta lumière est dardée au plus fort de ma nuit. »  
(Disjectae Membra, *La Balance intérieure*.)

De même qu'il n'était aucune proscription physique, la morale ordinaire apparaissait peu dans cette projection de la volonté. L'épreuve, la douleur ne semblaient présentes que pour permettre à l'homme de les surpasser : se montrer plus fort, ne pas pleurer sur son sort ni geindre mais rester loyal, telle était la valeur première de cette morale qui se fondait sur l'héroïsme antique pour empêcher la déchéance des hommes. Morale assez peu chrétienne, si une vision nouvelle ne semblait s'être glissée dans ce panthéon gréco-romain.

Alors que L'Amour, divinisé, permettait d'entrevoir la beauté d'un monde idéal, platonicien, il semble que cet Amour sublime change peu à peu de nature : le poète aime désormais la création en laquelle il révère non une Nature lointaine, païenne, mais la main d'une Providence posée sur les hommes. Le pain et le vin du partage, la vigne du Seigneur, les symboles du rite catholique se joignent aux images antiques : le passé nourrit ce présent sans pour autant l'inspirer complètement.

Sur les fondations antiques s'érigent les bâtisses chrétiennes : « Les Chapelles », « le parvis », « Notre-Dame », « les porches », « les portes de Gloire », « l'autel de Bourg- Saint-Andéol » :

« Ces lames de pierre  
Erigent l'autel  
Qui part en prière  
Au Christ immortel »  
(Pax, *La Balance intérieure.*)

Nous sommes loin du rejet des Evangiles, œuvre de « quatre juifs obscurs » et de cette absence du Christ remplacé par le joyeux cortège polythéiste.

De plus, les prières ne s'adressent plus seulement à des déités antiques mais à Sainte Geneviève, protégeant Paris, à La Vierge, Dame de Merci, aux Saints Patrons de la tradition catholique française :

« La France des Bourbons, de Mesdames Marie,  
Jeanne d'Arc et Thérèse et Monsieur Saint Michel. »  
(*La prière de la fin, La Balance intérieure.*)

Il est ainsi à noter que la pièce « chrétienne » de *La Musique intérieure, Paris*, est reprise au centre du Livre IV, *Trahison de Clerc*.

Le jardin méditerranéen se couvre de croix à l'ombre des cyprès, une mystique fusionnelle incorpore le catholicisme à ce paganisme métaphysique. Une théologie augustinienne de La Grâce corrobore cette philosophie de la transcendance. « Le » Dieu devient le juge suprême, le seul être qui puisse mesurer, aux célestes balances, la valeur d'une âme :

« Chère âme, croyez-vous aux célestes balances ? »  
(Le Bien et le Mal, *La Balance intérieure.*)

Mêlant le thème de la résurrection de la chair et du jugement dernier et une mystique de la Nature à la religion de ses pères, Maurras avoue qu'il ne sait pas quel est ce Dieu auquel il s'adresse :

« Car, Seigneur, je ne sais qui vous êtes. J'ignore  
Quel est cet artisan du vivre et du mourir. »  
(*La prière de la fin, La Balance intérieure.*)

Dieu jugera son cœur, Il l'excusera de n'avoir pu vaincre le désir de comprendre qui est en lui :

« Ecoutez ce besoin de comprendre pour croire  
Est-il un sens aux mots que je profère ? Est-il,  
Outre leur labyrinthe, une porte de gloire ? »  
(*La Prière de la fin, La Balance intérieure.*)

Ce vieil homme debout qui s'incline enfin, qui modifie l'incantation homérique en une prière chrétienne adressée au Seigneur inscrit cet ultime message dans la tradition de l'humilité catholique : la Révélation n'est plus celle d'un au-delà païen mais d'un retour aux valeurs de la fraternité et de l'Amour :

« Comment croire, Seigneur, pour une âme que traîne  
Son obscur appétit des lumières du jour ?  
Seigneur, endormez-la dans votre paix certaine  
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour. »

(La prière de la fin : Clairvaux, juin 1950.)

Cet appel à l'Amour divin ouvre une perspective nouvelle qu'était loin de suivre le « *Chemin de Paradis*. » Si la question demeure, insistante, de la sincérité de cette rédemption tardive, *La Prière de la fin* semble trancher. Le parcours spirituel est, en effet, largement amendé par la structure du recueil et par son contenu, qui délaisse peu à peu une divinité plurielle pour en venir au Dieu Apollon, avant de lui préférer le Seigneur, Dieu le père, dans *La Prière de la fin*.

Se fondant sur *La Balance intérieure* et, plus particulièrement sur ce dernier poème, les exégètes de Maurras ne doutent pas de ce « retour à la foi », lent et douloureux, né dans la première prison de La Santé et péniblement consenti, l'agnosticisme de jeunesse demeurant une fidélité à soi-même. Qu'en est-il ? Pour la première fois, Maurras ne pourra pas revenir sur son œuvre, l'expliquer ou la modifier. Mais il semble avoir réglé de façon consommée cette « évidence équivoque » avec ce qu'il faut de fermeté pour ne pas renier les intuitions enflammées de sa jeunesse, les images païennes, tout en revenant au sein de l'église. Néanmoins soucieux de rester dans une cohérence, il évoque des moments de spiritualités, des traits divers, balancés par son humeur ou ses souvenirs : « Ces traits sont éclairés d'une lumière assez sereine, qui n'est pas le soleil de la foi, mais peut être son clair de lune. »<sup>302</sup>

Si l'on reprend les intentions de la préface, et le désir avoué de donner aux « pauvres hommes » la leçon de courage et d'optimisme nécessaire pour vaincre l'angoisse de l'anéantissement, nous ne pouvons que constater la réussite rhétorique du propos. Les excès violents du discours, qui entraînaient *La Musique intérieure* vers une didactique politique dont l'esthétique violente permettait le doute et favorisait le recul du lecteur en danger d'être happé par ce flot de certitudes victorieuses, se sont adoucis. L'image du poète prisonnier, le sentiment habilement distillé de l'injustice, la peinture verte et dorée d'un paradis de fleurs, tout concourt à une mise en sympathie. Après en avoir exposé les thèmes, ne venons-nous

---

<sup>302</sup> Charles Maurras, préface de *La Balance intérieure*, op. cit. p. 16.

pas de donner de *La Balance intérieure* une lecture dont nous mesurons la tonalité maurrassienne ? C'est, par un paradoxe puissant, l'affirmation même de l'incertitude qui nous séduit : « Bienheureux sans doute l'esprit qui trouvera force, temps, moyens pour réduire tous ces ordres divers à quelque unité rationnelle. »

L'image de la balance, omniprésente dans ce recueil, balance du temps, du chant et de la mesure, balance du mouvement du monde, balance céleste du dernier jugement n'est pas seulement le témoin d'un choix délibéré mais ô combien difficile à un cœur orgueilleux. Elle laisse dans le mouvement, favorise le doute et crée ainsi un espace d'adhésion plus progressif et personnel. Ultime habileté du discours ou forme figurative des mouvances de l'esprit, nous ne saurions trancher. D'ailleurs l'art n'est-il pas fait pour nous entraîner ? Assurément, à l'exacte condition qu'il ne soit jamais un moyen mais une fin.

Suivant cette métaphore de l'équivoque et de l'incertain, nous nous voyons encouragés à balancer à notre tour, cherchant quelque fermeté de jugement dans une réception de l'œuvre plus distante, étant toutefois conscients d'être ballottés entre l'objectivité nécessaire à l'analyse critique et l'interprétation subjective naturelle à tout lecteur.

### **3. Analyse de La Balance intérieure selon ses schèmes psychiques récurrents**

Après une mise en forme descriptive, les moyens de l'analyse littéraire mettant en scène les procédés stylistiques de l'évocation, nous jugeons nécessaire une analyse différente, reprenant le thème filé de la songerie poétique, donc du rêve éveillé. Sans aller jusqu'à une lecture freudienne du « tagsraum » dans *L'interprétation des rêves*, nous nous pencherons sur l'analyse des structures imaginatives liées à la représentation générale. En adhérant à la thèse de Robert Desoille qui veut qu'en dessous du substrat freudien demeure un inconscient collectif d'où naissent les schémas mentaux et les images qu'ils génèrent, en acceptant la théorie de Lacan, particulièrement influencé par Maurras en ce qu'une représentation psychique est toujours culturelle, nous espérons éclairer d'un angle différent cette approche du cheminement métaphysique, réel ou artificiel, que suggère *La Balance intérieure*.

Cette approche nous semble autorisée par la récurrence des schémas antiques, et cette volonté d'absorption et d'inclusion qui naît de la multiplicité des références dans cette œuvre poétique. Nous ne saurions en outre oublier le rapport particulier qu'entretient Charles Maurras à la spiritualité en Art comme aux troubles engendrés par l'impulsion mystique, la conversion ou le retour à la foi. Ainsi reprenait-il, en 1925, dans *Barbarie et Poésie, vers un*

*art intellectuel*, un texte de 1894-1895, *Du Roman rustique au roman mystique*, dont nous avons relevé les exigences esthétiques, axées sur l'approfondissement culturel de la mysticité :

« Cependant le mysticisme proprement dit pourrait se définir comme une sorte de quintessence du spiritualisme. Montrer les âmes des personnes et des choses, c'est le propre de la spiritualité en art. La mysticité nous traduit l'âme commune de ces âmes, les lois, les points d'identité de ces substances distinctes, leur plus simple structure initiale, leurs matériaux primitifs. ».

Afin de nous extraire de l'impact purement littéraire de ce recueil poétique, mesurant sur nous-mêmes la force didactique de ce chant cadencé, nous nous attacherons à étudier sous ce prisme, avec des connaissances hélas mesurées, les figures mutantes de ce mysticisme particulier.

### 3.1 Le feu

Nous avons vu la valeur testimoniale de *La Balance intérieure*. Or ce legs s'appuie tout d'abord sur un droit au legs. Ce droit, qui se fonde sur l'âge, droit de l'antécédent, du père, du descendant devenu ascendant, tient surtout, dans son acceptation par le lecteur, de la peine subie, l'emprisonnement, l'opprobre et l'injustice, que la datation rappelle avec une incidence suffisante. Mais cette projection en victime du poète martyr, à haute valeur sacrificielle, ne peut tenir seulement du contexte, aujourd'hui connu et demain dépassé. Maurras écrit pour son temps mais il espère une postérité qui ignorera ou mesurera mal ce qu'ont été les remous politiques de sa carrière, la Collaboration et l'Épuration. Il doit donc fédérer son lecteur par cette légitimité du dire qui naît de la souffrance.

Tester, c'est laisser, après la mort, tout comme écrire. Le poète doit donc souffrir pour enfanter, selon un archétype constitutif de la création, universellement répandu depuis la Bible. Et l'œuvre deviendra, si elle est transmise, la justification de sa souffrance, comme un fils aux qualités remarquables justifie la vie de son père et les épreuves traversées pour bien l'élever. Nous avons vu cette acceptation de la douleur comme nécessité du dire prophétique dans *La Musique intérieure*. Nous en retrouvons l'expression démultipliée dans *La Balance intérieure*, non que le poète désire de la pitié, puisqu'il est toujours droit, « un mâle cœur », « une âme indomptée » et que c'est lui qui use de l'apitoiement : « Pauvres hommes, pauvre plançon de rose... ». Il prétend à de l'admiration, pour la souffrance subie et dépassée, non parce qu'il est mu par un appétit insatiable de reconnaissance, mais parce que l'admiration lui



permet d'accomplir sa mission, de faire de son expérience une leçon et un don. Le schème de la douleur est donc constitutif du propos. Dans *La Balance intérieure*, il se décline longuement selon deux blessures, la brûlure et la plaie, le feu et le sang.

Alors qu'elle était lumière, brillance insoutenable, aspiration à l'idéal, dans les œuvres précédentes, l'expression exacerbée de l'ascension solaire n'en finit pas de brûler, dans *La Balance intérieure*. Les éléments mythiques du rais solaire symbolique – puissance virile – paternelle - royale - sont toujours présents, « hautement » présents, cet adverbe récurrent assurant la mise en place mentale d'une scénographie ascensionnelle. Ainsi trouvons-nous le « feu de la lance initiatrice » (*Ver sacrum du jeune Faust*) – le « cœur du rouvre doré du rayon de miel ! » (*Renaissance*) – le « lys inflétri » (*Les corps perdus*) – la « touffe de lys en flamme » (*Antigone, Vierge-mère de l'ordre*) et, plus loin dans la trame narrative, le dard, la flèche, l'égide, le thyrses, la lance... Nous lasserions à les citer tous et à nouveau car leur présence suit le principe anaphorique de la continuité transversale des deux recueils. Cependant cette symbolique armée semble se détacher d'une force purement solaire ou d'un messenger héroïque. Si l'on exclut l'apparition de Jean Moréas « Toujours la pique au poing » et porteur symbolique de la flamme hellénique, l'arme brillante figure principalement le renouveau. Elle tient de la symbolique du printemps, de la fécondité retrouvée de la nature ensemencée par le soleil. L'élément vertical en perdant le sens métaphorique d'une arme devient un végétal qui se hausse vers la lumière, hampe de fleur irradiée de lumière, flèche d'un tronc, dont la beauté et le parfum sont un appel à exister. La puissance de cet appel, cette envie d'essor ne laissent pas d'être présents et toujours nécessaires :

« Avance du côté qu'illumine le Dieu »  
(*L'Ame – Le second Colloque des morts*)

Mais le soleil ne se contente pas de briller, il brûle. Cette clarté trop vive enflamme cet Icare mal préparé à la rencontre, ce bouton de fleur, ce pampre de vigne mal déplié, cet être trop jeune, jeté trop tôt en pâture au feu dévorant du Dieu :

« Petit plançon rosé qui veut faire une rose »  
(*La Rose de l'idée*)

Le feu est double, en effet, feu supérieur de la raison et feu d'un soleil excessif. Les deux schèmes se confondent dans la brûlure dont le champ lexical devient envahissant, s'il se mêle à l'amour. Dans les *Vers de jeunesse*, et, en particulier, *Le Cycle de Faust et Psyché*, le feu est confondu avec le plaisir dans une douleur exquise : « papillon sur les feux de l'été » - « tout

ce qui m'a brûlé de peine et de plaisir » - « Les feux (des yeux de Psyché) sont doux » – « Flamme unique, nous ne sommes plus toi ni moi » – « Hautes, ardentes parfumées, montent la flamme et la fumée » Les citations abondent sur cette révélation du feu- désir charnel, qui dévore l'âme avant qu'il ne la consume :

« Hélène, la dure  
Torche du désir  
A fait la blessure  
Que j'aime à sentir »  
(Faust - La Damnation de Faust – Cycle de Faust et d'Hélène)

Mais ce feu, trop fort, dévoyé de l'idée de création, devient bientôt insupportable :

« Au riche désordre  
De mon univers  
Quel feu va remordre  
Mon âme et ma chair, »  
(Faust – La Damnation de Faust – Cycle de Faust et d'Hélène)

Ce feu d'amour, brûlure passionnelle, égare, il n'existe que par la douleur qu'il produit, en image violente :

« Et l'amant forcené qui vivait de ta flamme  
Sur ton lit brûlant s'étendit. »  
(Sur une aïeule)

Sans support dans le réel, ce feu métaphorique n'a d'ailleurs ni couleur ni ombre, il ne rougeoit pas plus qu'il ne projette d'étincelles, de chaleur, il tient du concept précieux de l'Amour – Flamme et de l'épreuve courtoise, car c'est toujours l'homme, l'amant, qui brûle d'amour, pour une femme, fût-elle tendre, absente ou distante.

A ce feu de l'amour excessif correspond la chaleur intense de l'été. Telle Chronos, la flamme solaire dévore ce qu'elle a enfanté : il s'agit d'une nouvelle métaphore du brûlant, monstre dévorant, qui « dessèche, fane, consume, aspire. »

Après *Frontispice* qui professe pour le poète- martyr un essor glorieux,

« Soit ! Du pied des bûchers aux langues de leur flamme,  
Tout ce qui se consume est par le Dieu connu :  
Imitons-le ! »

nous trouvons encore, au tout début de l'œuvre, cette position remarquable du poète entraîné sur le char solaire, nouveau Phaéton aimé du Dieu et conclusion déterminante du premier *Colloque des morts* :

« Hôte et nocher de la pompe que l'astre  
Accumulait à ce ponant vermeil,  
Comme amarré sur un fauve pilastre,  
J'aurai jeté l'ancre dans le soleil ! »

(Le Poète, VII, Le premier Colloque des morts)

Mais il s'agit, justement, d'un poème antérieur, issu de *La Musique intérieure*. Cette position prééminente s'efface en effet des premiers vers de *La Balance intérieure*. Le début de la trame narrative de ce recueil ne privilégie plus l'ascension mais la descente, étape primordiale, initiatique, d'une future et très hypothétique élévation. Cette inversion du mythe de la transcendance active se lit dès le poème *Intermède* qui sert de point de balance entre les deux *Colloques des morts* :

« Si haut élancée  
Que fut ta pensée  
De sage ou de fol  
Vois, elle est au sol. » .

De même, le rayonnement solaire devient-il un incendie, un « autel de feu », s'il n'est pas maîtrisé, mis dans le grand ordre d'une nécessaire fécondité.

« Et, si loin que s'en va la lande et son mystère,  
Les sombres pourpres du couchant  
Roulent dans leur bûcher le sanglot que la terre  
Hausse et mesure comme un chant. »

(Plages mortes)

A cet aveuglement solaire répond en effet la nuit. Il est fondamental de dire qu'elle est d'autant plus présente, dans *La Balance intérieure*, que l'ombre y est douce, indulgente et complice, qu'il s'agisse des ébats des jeunes amants, sur lesquels elle referme ses bras, ou des aspirations de l'âme à trouver son chemin. Car cette Nyx hellénique est la « Tranquille », celle qui apaise et permet de retrouver la fraîcheur, le repos, la rosée et la sève. Dans cette descente vers une nuit divinisée, le processus de l'inversion est remarquable : la nuit, sous la protection de la lune, offre un monde en miroir, monde de songes mais aussi de tendresse :

« Mais, quand le soir tombé, feuille à feuille s'envolent  
L'écharpe, la tunique aux replis odorants  
Tu jaillis dans une auréole  
Où l'esprit te désire et la chair te comprend. »

(Nocturne de Faust)

Nous ne saurions nous dispenser d'évoquer les *Quatre nuits de Provence* dans cette approche, quand la confidence vient de l'écrivain lui-même, qui tient de la nuit l'espace nécessaire à l'approfondissement et au retour sur soi-même : « La journée va finir sans flammes, j'ai prié qu'on n'allumât point. Que le soir monte avec ses fumées incertaines : le détail, l'accident, l'inutile y seront noyés, il me restera l'essentiel. Ai-je rien demandé d'autre à la vie ? »<sup>303</sup>

La métaphore du glauque, de l'eau brouillée, de la lune fatale, astre saturnien de la mauvaise destinée, n'existe plus dans ce recueil méditatif où la lune offre une lumière diffuse, pâle clarté dont les maléfices sont rompus :

« Lunes qui vous glissez sous les branches nocturnes,  
Allaitez doucement la mémoire des morts :  
Le vin pâle et doré qui coule de vos urnes  
Refleurisse à jamais les Ames et les Corps. »  
(A Virgile : Myste d'amour et de mort)

Car la lune, la « Sainte Phoebé » de *Crépusculaire*, n'est plus un masque inquiétant, la marque d'une fatalité, mais une déité indulgente, qui éclaire tendrement le monde et suggère, miroir implicite, de réfléchir : « Donc, çà et là, dans ses transparences divines, traversées de soudaines opacités, le Soir léger et pur se rend, peu à peu, à la Nuit. Sur la pente gauche du ciel, le croissant couleur de perle s'élève, glisse, coule à l'autre versant, pareil aux concessions d'une rêverie fatiguée qui se replie sans hâte et ne faiblit pas sans honneur. Cette face souffrante pourrait décliner en silence. Mais l'accent de sa flamme morte insiste, de très haut, et m'impose, en quelque manière, le ressouvenir du refrain du beau chant entendu, il y a de longues années et qui n'a rien perdu de sa force sur ma pensée. »<sup>304</sup>

La nuit devient complice, douceur et chaleur, elle permet le creux, le nid, comme l'écoute des sons purifiés de toute intrusion sonore. Descente voluptueuse, elle dégage le narrateur de toute posture à mettre en lumière, exerçant sur lui l'ascèse du monde et ouvrant ainsi la sphère de l'intimité, du bonheur de l'enfance, « refrain du beau chant entendu il y a de longues années ». Le principe de cette reconstruction dans l'ombre et le silence est l'une des sources du mythe d'Orphée : « La menace des ténèbres s'inverse en une nuit bienfaisante tandis que couleurs et teintures se substituent à la pure lumière et que le bruit, domestiqué par

---

<sup>303</sup> Charles Maurras, *Quatre nuits de Provence*, op. cit. prologue.

<sup>304</sup> Ibid.

Orphée le héros nocturne, se mue en mélodie et vient relayer par l'indicible la distinction de la parole et des mots. »<sup>305</sup>

Regarder la lune, s'y appesantir, c'est induire le retour à l'enfance pure, primordiale, par le schème mille fois utilisé de l'enfantement, du ventre rond, du lac de lumière laiteuse, tiède et doux. La Lune ainsi perçue offre une des images majeures de la tradition latine, qu'il s'agisse de « l'Alma mater » de Virgile ou de la représentation plus ancienne de la déesse-mère.<sup>306</sup> La lune, déité indo-européenne archaïque, permet d'exorciser la peur de mourir, en ce qu'il est visible, chaque nuit, qu'elle naît, croît, s'amplifie, s'arrondit, décroît, meurt et renaît. Bien mieux que le cycle solaire, inquiétant, l'astre du jour étant entier dès sa naissance, et son retour restant aventureux après la nuit, le cycle lunaire prouve la renaissance et, au travers de la mort, la vie. Il apporte aussi la consolation d'une lumière dans l'obscurité, fondant ainsi le mythe de la lampe allumée – lumière divine dans les ténèbres - - petite lampe blanche portée par son père- et de la bienveillance de la divinité qui éclaire doucement la nuit. Maurras évoque lui-même le mythe d'Eleusis, rite du mystère féminin et de l'offrande à la lune qui doit sacraliser l'oracle, parole prophétique qui monte du passé :

« O trésor d'Eleusis, ô dépouille de Cumes,  
Vers dorés de Samos à Parthénope inscrits,  
Bûchers accumulés où la sagesse allume  
Le faisceau prolongé des flammes de l'esprit. »  
(A Virgile, Myste d'amour et de mort)

La présence d'Artémis permet de sacraliser la nuit :

« Que tes yeux dans l'ombre,  
Quand ils font, ô Nuit,  
Sinuer le sombre  
Sentier qui conduit  
  
Aux plis de la rive  
Aux anses du port  
Aux définitives  
Bontés de la Mort. »  
(Variations sur les deux nuits de Michel-Ange, II, Los de la Nuit.)

Le thème de la descente, lié à l'obscurité, à la lune, à la nuit, permet d'approcher la mort, non selon une chute mais un chemin paisible, méditatif, où les éléments de l'intime « – bras – amphore- urne – corps mêlés, étreintes amoureuses » permettent une mise au tombeau figurative :

<sup>305</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit. p : 268.

<sup>306</sup> Mircea Eliade, *Traité d'Histoire des religions*, Payot, Paris, 1951. p : 220.

« Vaine joie et fausse peine  
Y viennent mourir  
Ton rayon, lune sereine  
Ne sait plus mentir. »

Comme le note Desoille, les rêves de descente sont des rêves de retour aussi bien que d'acclimatation ou un consentement implicite à la condition temporelle. Nous mourrons tous. Il faut simplement « désapprendre la peur ». <sup>307</sup>

« Le murmure est tari de la fausse rivière,  
Les flots de ce Léthé sont un fleuve qui ment  
Le lys épanoui de vos glauques lumières  
Chante : - TOUT CE QUI FUT DURE ETERNELLEMENT ! »  
(A Virgile : Myste de mort et de vie)

Tous les thèmes filés dans *La Balance intérieure*, des *Colloques des morts* aux *Mortuaires*, semblent avoir pour objet de convaincre et de se convaincre que la mort n'est pas une fin. Selon un poncif de la littérature, elle n'est pas une fin pour les grands poètes, dont la palme restera verte :

« Au silence de la tombe  
Il en est qui ne succombent  
Après mille ans révolus »  
(Petite stèle pour la grande Lyre d'Horace)

Elle ne l'est pas davantage pour celui qui se souvient de ses morts et les fait ainsi revivre : puissance des mots et du souvenir, puissance, surtout, d'une appartenance. Tombes, stèles, urnes et cendres, tout reste ensoleillé, « chantant », pourvu que cet univers fixe détruise l'idée d'un au-delà inconnu. Ainsi l'idée de la mort est-elle associée, dans *La Balance intérieure*, à l'idée de la descente dans le tombeau familial, et du retour. Le nom des morts, amis perdus, êtres chers, poètes révéérés, tous procèdent de l'exorcisme de cette peur première. La terre, cette terre qui se doit d'être nourricière, et donc de faire renaître après la mort, ne le peut que si elle possède cette vertu d'appartenance, en une sorte de promesse scellée avec les Dieux.

« Le vain mot de tristesse est la mystique amphore  
Où les Dieux ont caché le froment du Retour »  
(A Virgile : Myste d'amour et de mort)

Non seulement la mort n'est pas à redouter mais elle est une douce compagne pour celui qui la préfère à la compagnie des perfides. Antigone descend vive au tombeau devant les

---

<sup>307</sup> Robert Desoille : *Le Rêve éveillé en psychothérapie*, op. cit. p 150.

portes duquel sa sœur lui parle. Car ces portes se rouvriront. Le thème de la tombe se mêle à celui de la maison, « refuge – asile – toit » comme à celui du port :

« La rive est creusée en forme de lyre  
La Bouche du Port  
Sur l'onde aplanie admet le navire  
Où flottent nos morts, »  
(Corps Glorieux)

La tombe, silencieuse, défend le secret, elle protège par son simple mystère :

« Sur le plateau dévasté  
Qu'advint-il de la cité ?

Dans la poudre et sous la cendre  
Elle dut un jour descendre,

Mais son sort inglorieux  
Fut sauvé de tous les yeux. »

(Les Merlons du mur grec de Martigues)

Il est donc naturel que ce chemin des tombes n'ait rien d'austère : il est ombreux, protégé par des cyprès, des oliviers, et ce fameux jardin méditerranéen pourrait bien être un cimetière.

Nous touchons ici à une symbolique nocturne qui semble diamétralement opposée aux mythes virils d'ascension lumineuse, mais qui, selon la psychanalyse, n'est que le second moment d'un mouvement de quête de l'absolu : ainsi la mort, traduite comme un mouvement de descente, devient-elle une transmutation du passage : descendre en soi, c'est se retrouver, enfant, ou jeune homme, c'est s'extraire du temps et devenir autre.

« A la fleur de nos jeunesse  
Le Dieu nous envoie  
Vers les pics de la sagesse  
Par d'étranges voies. »

(Chanson d'hiver)

L'effet de cette descente a pour conséquence mécanique une sorte de dédoublement vivant-mourant qui permet le dialogue ( colloques des morts ) et la construction imaginaire de l'Ombre, si présente dans l'œuvre toute entière de Maurras, ombre en écoute ou double émergent, insolent ou fâché, « Tu » rétif , devenu un « Je » distant, qu'il faut mouvoir en permanence et conduire dans le bon chemin.

« Ton oblique destin s'est-il choisi soi-même  
Monstre, que le dieu seul peut distinguer de moi ? »  
(Le Bien et le Mal)

Cette descente symbolique, qui « tue la mort », permet également d'en revenir, puisque le poète n'est pas « vraiment » mort. Tel Ulysse ou Enée revenant des Enfers, plus forts et sûrs de leur route, il peut poursuivre son chemin, sa navigation oscillante. Comme nous le verrons plus loin, la tombe et le bateau sont étroitement associés, comme dans l'aventure de Maurras adolescent, sur le point de mourir dans la barque emportée mais rendu à la vie par l'arrêt de la tempête.<sup>308</sup>

Il s'agit donc d'une descente qui suggère toute la vie, toute la turbulence d'une vie, lenteur du temps et approche de la vieillesse, ce voyage permanent et grave donnant seul la force d'affronter le feu brûlant de la connaissance et de l'absolu : « Mais ce qui distingue affectivement la descente de la fulgurance de la chute, comme d'ailleurs de l'envol, c'est sa lenteur. La durée est réintégrée, apprivoisée par le symbolisme de la descente grâce à une sorte d'assimilation du devenir par le dedans. La rédemption du devenir se fait, comme dans l'œuvre de Bergson, par l'intérieur, par la durée concrète. »<sup>309</sup>

Ce schème de construction mentale nous paraît être l'une des clefs de cette singulière construction en descente-ascension, présente dans *La Musique intérieure* et omniprésente dans *La Balance intérieure*. La prééminence du poète ne tient donc pas à sa place « en Gloire solaire » mais à ce mouvement oscillant, descente et remontée, et à cette difficulté de l'arrachement à la terre. Si l'on suit la marche poétique, nous voyons en effet se construire une dent de scie d'un poème à l'autre, comme l'ondulation d'une vague. Le narrateur a perdu toute place fixe, en bas ou en haut du schéma que propose chaque pièce, il semble flotter dans l'éther, tel une voix au milieu d'éléments en balance, l'aube et le jour, le crépuscule et la nuit. Il n'est plus seulement un guide olympien mais un médiateur.

Suivant le concept liminal d'une vie en descente - temps court - et d'une mort en remontée - temps long - l'idée du temps de la pensée, temps de la vie construite, est sans cesse mise en contradiction avec le déroulé du temps réel, printemps- automne, automne-hiver :

« Comme ils s'empourprent et pâlisent,  
Nos soirs, Psyché, comme ils s'en vont ! »  
(Vers l'idylle tragique)

Au temps cyclique s'oppose le temps linéaire d'une vie qui, à défaut « d'éterniser le jour », veut mûrir, tel un fruit, s'améliorer et comprendre. La blessure du feu, qui transparaît dans tous les éléments symboliques du pouvoir – égide incandescent – brandon incandescent-

---

<sup>308</sup> Charles Maurras, *Quatre nuits de Provence*, fin de la quatrième nuit, op. cit.

<sup>309</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit. p. 228.



Myrte incandescent- égide brûlant la poitrine- n'est qu'une extériorisation de cet infini désir de savoir. La dialectique de la volonté maurrassienne s'incarne en effet dans son impatience, rage exclamative, impuissante. Le temps ne lui apporte pas ce qu'il en attend. Il faut qu'il parvienne au moment ultime pour qu'il puisse enfin s'élever aux *Pics de la sagesse*, et il ne le peut qu'après la lente descente au tombeau que figurent, abandonnent et reprennent ses « différents rêves de mourir ».

« Pour un grand objet trop courte est la vie,  
Mais sans l'œuvre à mener tout y serait trop long ! »  
(A soi-même)

Nous sommes de fait conviés à une métamorphose :

« Mais, rameaux du divin autel  
Le feu jaillit des sépultures,  
Le désir est spirituel. »  
(Ballade de la nature du désir)

Ce temps conquis par la sagesse est une évidente transcendance, une victoire personnelle indiscutable. Et le vieux maître en pose à présent la leçon : si la tombe est un lieu de mémoire, d'enracinement, un lieu que ferment des portes qui se rouvriront, le terme n'est pas définitif. Il ne peut l'être, toute vie en fait la démonstration. C'est ainsi que reviennent, dans les *Mortuaires*, les flèches de feu, les éperons du soleil qui brisent les pierres tombales, les mille symboles de la force rayonnante qui rend la vie :

« - Mon pauvre corps, qui ne peux sous la lame  
Rien que dormir (en espérant ton tour  
De t'envoler sur mes ailes de flamme) »  
(A son corps)

La transcendance solaire explose littéralement à la fin du recueil dont un élément récurrent accrédite la nécessité, la jeunesse, car c'est à la jeunesse que s'adresse cette leçon d'espoir mûrie par le temps :

« Mais les yeux rayonnant des têtes juvéniles t'attendent ! »  
(La Rose de l'idée)

La jeunesse doit être préservée, protégée, de façon paternelle, jeunesse fragile, en fleur ou en bouton, jeune fille amoureuse qu'il ne peut écouter, adolescent déjà parti :

« Prompt adolescent ! Le rêve illusoire  
T'a vite emporté sous le Monument »  
(Jeunesse)

Elle ne peut comprendre, saisie par cet appétit de vivre du désir, la dure leçon de l'existence, cette leçon de la lenteur du temps. Il appartient donc au poète de lui transmettre cet espoir, sagement, car l'épreuve de la mort, mal comprise, peut irrémédiablement briser la jeunesse :

« Ici la mère en deuil a, du feu de ses larmes  
Ouvert un dur enfant au rêve de l'amour »  
(Le nouveau Colloque des morts)

Le Poète tient là un rôle fondamental, didactique et bienveillant, il est un passeur de lumière, comme son référent le plus cher, son père. La mutation de l'imitation du père en un prolongement personnel n'a rien d'extraordinaire, et Maurras en est certainement conscient, toute *La Balance intérieure* pouvant se lire comme une fable de la transmission. Elle permet néanmoins de comprendre les mouvements profonds de ce besoin de paternité dont la poésie solaire ne serait qu'une sublimation, au sens freudien du terme.

### 3.2 Le sang

La seconde blessure teinte cette poésie en apparence apaisée, jardin amical, douceur et tendresse, d'un flot de violence écarlate. Le sang apparaît sans cesse, qu'il soit métaphorique, couchers de soleils sanglants, flux et saignement de l'horizon, ou blessure constamment rouverte.

Si l'on trouve quarante-trois occurrences du substantif « sang » dans les deux recueils, le mot n'est cité que quatorze fois, dans *La Musique intérieure*, malgré la guerre, la Bataille de la Marne, le massacre des prétendants par Ulysse, et vingt-neuf fois, dans *La Balance intérieure*, qui ne contient pas de fresque épique. Le sang apparaît peu dans *La Musique intérieure*, sang véritable, au demeurant, et associé à l'ennemi : l'Allemagne « a levé ses mains sanglantes », le favori de Prométhée lève sa « face ensanglantée » : sang et élévation, le sang est aussi celui du rite sacrificiel, celui qui nourrit les morts :

« Les morts que tu gorgeas du sang des brebis noires  
N'ont-ils pas annoncé qu'il faudrait repartir ? »  
(Le Mystère d'Ulysse)

Le sang est une force de vie, souffle interne et mouvement chaud qui anime le corps :

« Voici le sang de tes veines chaudes »  
(Portrait, *La Musique intérieure*.)

Or cette image d'un sang chaud, « bouillonnant », image de la force vitale revient, récurrente, dans *La Balance intérieure* :

« Vieux sang qui bouillonne  
D'enfer en éther  
Tu vainquis l'automne  
Voilà ton hiver. »

Cette conception du sang le transforme en un feu liquide, tel celui qui anime les statues d'Héphaïstos pour les rendre vivantes. C'est une lave qui brûle ce cœur inassouvi : la blessure n'est pas celle de l'amour désespéré, c'est une fièvre, une folie, elle tient de la pulsion incontrôlable – et de ce fait tellement dangereuse – qui irrigue de colère brûlante le corps qui enferme l'âme du poète. Rien ne l'apaise, pas même l'âge :

« - Pur et triste, le sang bouillonne. Il recommence  
Le trajet dur et doux qu'il ne sait pas finir : »  
(Reliquae Foci)

Car ce même élément rouge et chaud irrigue les fils d'une même race. L'idée du feu sacré, fait de race, don des Dieux, ou le mythe judéo-chrétien du souffle divin qui coule dans les veines de la statue de terre rouge nommée Adam et la réchauffe, se retrouvent dans ce sang qui peine à accepter la mort. D'ailleurs s'éteint-il avec elle ou sommeille-t-il jusqu'à couler de nouveau ? Ainsi le poète déclare-t-il aux défunts, dans le chant II du premier *Colloque des morts* :

« Vous êtes là, je peux entendre  
Cette houle de votre sang  
Ce battement sonore et tendre  
Qui nous consterne en vieillissant »

Le sang des disparus coule en lui, cogne en lui. Il est aussi ce « sang doré » de la terre, sang des arbres et rayon de miel, sève qui saigne dans les cyprès abattus :

« Nous sommes nés du même sang,  
Et ma sève est la vôtre  
Et nos veines s'épanchent  
En un tumulte éblouissant. »  
(Où suis-je ?)

Sang des hommes, sève de la nature, l'épanchement cyclique devient identique :

« Mais les houles enflammées  
Qui, des astres s'épanchant,  
Font, leurs sèves rallumées  
Rire enfin nos tristes champs, »  
(Le Règne de la Grâce)

C'est ainsi qu'à la brûlure interne de ce sang de feu répond l'image de l'épanchement, de la source et de la libation, le vin étant le « sang doré de tes grappes divines. » (Contre Henri Mazait) Le sacrifice tient à ce liquide rouge, répandu en prières votives par les prélibations antiques pour rendre à la terre sa force tellurique. A cette image se joint la transe, la danse, *Le rêve de Pan*, l'ode chantée, toujours dans un cadre rituel et sacrificiel.

« J'ai rêvé de t'offrir, ô Rose de l'Idée  
Ce ruisseau d'une flamme immortelle : mon sang.  
(La Rose de l'Idée)

Comment mieux exprimer que le sang versé l'est pour cette noble cause ? A la fois élément de force et de blessure, fluide à la valeur quasi-expiatoire et qui donne à ce nouveau « Tyrtée » une aura de martyr, le sang qu'il brûle de donner comme le vin qu'il verse, sang et sève, sang et feu, empourpre d'un flux doré les figures de l'élévation :

« Transverbéré de longues flèches blondes  
Meurs et renais, et remeurs, c'est ton tour  
De reverser dans la coupe des mondes  
Un sang doré des grâces de l'amour. »

L'image du rituel qui se dégage de la prolifération des « autels », pierres tombales devenues le lieu de la résurrection a une pleine valeur mystique. Quant au geste de la prosternation (la descente) puis de l'élévation (Corps Glorieux) alors que le vase de vin contient un sang symbolique, versé pour éclairer les hommes, les sortir de l'erreur, sang du Christ sacrifié, bu par le prêtre, il ne peut qu'évoquer la Cène. Nous sommes au cœur des images de l'enfance, lorsque Charles n'a pas six ans. Son père est en vie. Il veut que l'enfant apprenne le latin pour comprendre le sens du mythe car il va servir la messe, enfant de chœur comme il l'a été avant lui. Dans la mission dévolue par le père, sacrée, l'Eucharistie met en scène l'ensemble des éléments présents dans le flux d'images contenu par *La Balance intérieure* et l'ordonne enfin. Nous imaginons l'enfant, soumis à ce cérémonial, à cette liturgie latine, à la tentation solaire de l'hostie consacrée, « livide hostie offerte à l'arche sombre qu'épanouit le ciel oriental » écrivait-il dans le premier *Colloque des morts*. Nous savons ce poids sur lui, la foi intransigeante de sa mère, cette détresse de ne plus croire, cette perte vécue comme la perte d'un paradis terrestre d'innocence. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que Maurras prend inconsciemment – et encore moins consciemment - la place du Christ, à Pâques, quand toute la renaissance païenne de la fête des Rameaux exulte de ce

retour de la sève et de la vie, mais il prend parfois celle du prêtre, dans la libation, et celle de la victime expiatoire, par le sang offert aux hommes.

La valeur christique des images qui foisonnent dans *La Balance intérieure*, mythe de la résurrection et de l'Élévation à la Messe, ne peut s'occulter. Nous sommes dès lors devant une rupture, la construction, tout à fait consciente, du maître, qui lègue à ses disciples la leçon des ans et peut d'autant mieux le faire qu'il a longuement songé et mûri, en « maturation de l'amertume » les leçons de la vie, et celle du « myste ». Car il semble que la mise en scène sacrificatoire échappe au propos volontaire, offrant à lire la recomposition du mythe pascal dans une sorte d'apothéose qui ne tient plus des seuls fils bien réglés de la volonté. Maurras a peut-être donné la clef de cette impulsion, en 1930, à la fin de la *Première Nuit de Provence*, en nous racontant un de ses rêves d'enfant, un rêve heureux, puisque son père, qui allait mourir dix jours plus tard, était encore vivant : « Je me revois, habillé d'un costume d'enfant de chœur, aube blanche, robe rouge, calotte rouge, dans notre église illuminée mais parfaitement vide. Sophie, me tenant par la main, me conduit à l'enthousiaste jeune curé. L'étole en croix sur la poitrine et la chape au dos, il officie pour moi seul, afin de m'apprendre à tenir, à garnir et à balancer un bel encensoir de vermeil, dont les chaînettes, entrechoquées, élèvent le son clair et pur souvent entendu à la messe, - *tin! tin! tin!* - que le Songe nomme tout bas ma leçon de latin. »

Comment ne pas s'attarder à la forte valeur symbolique de cette scène religieuse, à forte valeur de dédoublement « je me revois », le père étant le jeune prêtre, Charles étant l'enfant, et Sophie, au doux nom de sagesse, figurant une présence maternelle ? Il doit apprendre le rôle à tenir, rôle sacré, être le gardien de l'encensoir précieux, celui qui le tient, l'emplit et le balance, encensoir de poésie et de transmission où le latin devient musique. Il est alors dans la plénitude de l'enfance, de son innocence et de sa place, au sein du chœur de la communauté illuminée, moment de grâce dont sa quête politique ne serait que l'affirmation d'harmonie et sa quête poétique la tentative semi-consciente d'une restauration.

Une seconde lecture, plus enfouie, peut être faite : Maurras se perçoit seul, au chœur de l'église illuminée, accompagnée par une femme qui n'est pas sa mère, devant un homme adoubé par son père qui lui transmet un héritage et l'initie. Il devient celui qui doit donner aux autres, absents, cette révélation. Ce rôle d'« initié », thème orphique devenu récurrent d'une poésie à forte consonance gréco-latine, le rend différent, il fonde sa mission en lui donnant une aura mystique. L'aspect central de Maurras dans le schéma politique qu'il a généré comme dans sa poésie, qui n'est qu'une longue démultiplication, poème après poème, d'une

narration suivant l'axe prostration-élévation- révélation, tient à ce rôle sur piédestal : il est celui qui dit sans cesse ce que les autres doivent entendre.

Cette mission générée dans l'enfance explique non seulement le choix journalistique, il lui faut choisir la plus vaste tribune, mais également l'aspect prophétique que prennent peu à peu ses articles et ses poèmes : il est celui qui voit l'avenir et la perte d'un passé doré dont il est le dépositaire, perte irrémédiable si on ne l'écoute pas. La mutation poésie-prophétie est d'autant plus frappante qu'il n'est pas ou n'a pas été entendu. D'où sa rage, dans *Le Cintre de Riom* ou dans *A mes vieux oliviers*, d'où cet entêtement basé sur cette certitude d'être un dépositaire de vérité, construite dès la petite enfance, et enkystée par un deuil qui interdit tout retour en arrière.

Selon cette perspective d'un « Sur-moi » construit trop tôt, l'infirmité devient un don, il est le sourd qui entend, et, par une permutation classique du dépassement, ce sont les autres, ceux qui ne l'entendent pas, qui sont atteints de surdité. Suivant ce schéma de l'inconscient, ce sont des proscrits, interdits à la lumière, et la violence du dire est non seulement permise à leur endroit, mais nécessaire. La mission sacrée est un combat. Mais qui combattre ? Nous n'avons pas, en effet, d'occurrence satanique dans cette œuvre, très éloignée des accents baudelairiens ou verlainiens, en ce que l'ombre des défunts est bienveillante. Les mauvais, dans ce messianisme politique, sont les mécréants qui tiennent d'une autre église, qu'elle soit réformée, juive, ou de foi laïque.

L'aura mystique mise en lumière par la construction hagiographique du martyr, la projection dans l'avenir, se lit dans la révérence des « disciples », apôtres de ce nouvel évangile. Nous n'irons pas jusqu'à parler d'une secte, dont le gourou se donne comme un nouveau messie, car Maurras ne va jamais jusqu'à cette projection excessive. Il professe une transcendance de la volonté péniblement acquise au milieu des épreuves et son agnosticisme n'est que très tardivement remis en cause. Mais la ferveur qui l'entoure, l'idée de l'homme d'exception, le rôle de guide charismatique sont à tel point inhérents à sa ligne politique qu'ils provoquent une seconde angoisse de mourir, d'où naît l'impérieuse nécessité de l'écriture poétique, celle qui ne meurt pas. Que deviendront les siens, sans lui, qui prendra d'une main assez ferme pour l'élever très haut le vieil encensoir de vermeil ?

Cette forme d'adhésion mystique à celui qui dit la vérité est l'un des fondements du fascisme, qui transforme le leader en une sorte de divinité omnisciente, « duce ou führer », dont la violence, dans le discours, tient d'une expression de la vérité évidente, et, dans les faits, d'une nécessité impérieuse d'enrayer tout déclin, donc de purifier la société. La guerre est alors nécessaire, fondatrice d'un ordre nouveau qui retourne aux sources de la race, le

sang, et de la culture, la terre baignée par l'histoire, c'est-à-dire la patrie. Elle détruit et régénère, nouveau Phénix, par le feu, élément de purification. Nous sommes à la limite de thématiques très proches et d'un choix d'images connexes. Mais cette projection fascisante n'est pas directement présente dans *La Balance intérieure* en ce que la poésie maurrassienne ne renverse pas l'autel. Elle ne le peut, elle tient de lui sa mission. Païenne ou chrétienne, elle se doit de rester dans une mystique de la divinité supérieure, quelque nom qu'on lui donne, Cypris – Terre-Mère – Apollon – Seigneur - et ce champ religieux, polythéiste ou monothéiste, ne peut s'accommoder d'une autre transcendance. Nous l'avons vu, Maurras honnit le nazisme en ce qu'il est une « religion » perverse qui établit un nouveau « peuple élu ». Or, il ne peut supporter cette idée d'élection d'ordre divin, à laquelle il ne saurait appartenir, qui heurte la base de sa construction personnelle. Le choix mystique, fondamental, préserve donc cette poésie nationaliste et didactique de la dérive idéologique.

Toutefois le discours, par sa virulence rageuse, crée une distorsion fort peu maurrassienne entre le fond et la forme. L'ambiguïté du martèlement, métaphore de la vitesse selon la lecture maurrassienne de Boutang, gêne la lecture et met mal à l'aise le non-maurrassien secoué de ruptures logiques en anaphores réglées, d'injonctions en révolte aussitôt dépassée, d'invocations répétitives transformées en figures ensoleillées dominantes. Si le flux mystique n'est pas douteux, s'il confère au poète un rôle de prophète, comment le concilier avec la violence souterraine qui affleure, avec ce « mais » constant, ce besoin d'invoquer ou de provoquer pour avoir une réponse ? Le choix didactique, purement rhétorique, existe, mais il ne convainc pas toujours, car la souffrance demeure, trop présente pour ne pas être interne. Le mysticisme se veut, et nous l'avons trouvé dans les figures apaisées et rayonnantes du jardin méditerranéen, un moment de plénitude, de paix. Comment ne pas être en paix si l'on parvient, par la poésie, à offrir à tous les absents le balancement du bel encensoir vermeil ? Mais cet idéal que Maurras décrit, il ne l'atteint pas. Jusqu'au bout, il reste un projet, un désir :

« Comment croire, Seigneur, pour une âme que traîne  
Son obscur appétit des lumières du jour ?  
Seigneur, endormez-là dans votre paix certaine  
Entre les bras de l'Espérance et de l'Amour. »

Il est, encore, toujours, une sorte de rage dans ce combat métaphorique avec une divinité qui tourmente, donnant assez d'intelligence pour entrevoir la beauté du monde mais pas assez pour la comprendre, qui révèle, par la force solaire, qui aime mais qui tue. Devons-nous accepter que la rébellion engendrée par les douleurs de la condition humaine et

constamment domptée par la certitude d'accéder à l'Au-delà ne soit qu'un procédé purement didactique, une mise en scène du cheminement philosophique ? Le mal n'est-il pas plus profond ? Il y a, dans *La Balance intérieure*, un tel besoin de croire que la mort n'existe pas...

La douleur dont souffre Maurras lorsqu'il évoque non la tombe mais le deuil est celle de l'arrachement, de la perte, celle du père, douleur vive mais identifiable et celle, plus obscure, du rejet. Tout néophyte en psychiatrie nous arrêterait à l'idée de l'encensoir, vase sacré, à la féminité induite, et au désir suggéré par le fait d'être appelé, autorisé, à le garnir. Un espace oedipien s'en trouverait ouvert. Six ans, l'âge où Maurras perd son père, est l'âge du plein Œdipe, ce moment où le petit garçon qui veut sa mère pour lui seul veut « tuer » son père. Une mort souhaitée, qui n'a rien de réel, mais qui peut induire un sentiment de culpabilité écrasant.

Une image monte dans *La Balance intérieure*, suggérée par l'absence, femme absente, mère absente, remplacée par Sophie, dans le rêve de l'enfant, fondée sur l'idée du bercement. La tombe berce ce qu'elle contient en son « giron creux », ventre en attente et en maturation de la vie qui sommeille. Ainsi Eliade fait-il référence à la thérapie qui consiste, dans de nombreuses cultures, à revigorer le malade ou le mourant en l'ensevelissant ou en le plaçant dans un trou de rocher.<sup>310</sup> La tombe-berceau, tient évidemment de la terre, porteuse de vie et de l'isomorphe mort-sommeil, que Gilbert Durand met en lumière comme fréquent chez les enfants de quatre à sept ans, qui réinventent le mythe du *Politique* de Platon en décidant que les vieillards – ou ceux qu'ils trouvent très vieux - redeviendront un jour des enfants : « Enfin bien des peuples ensevelissent leurs morts dans la position fœtale, marquant ainsi nettement leur volonté de voir dans la mort une inversion de la terreur naturellement éprouvée et un symbole du repos primordial. »<sup>311</sup> Position de la naissance mais aussi du sommeil, quand nous savons que l'association de la mort et du sommeil est un poncif évident. Dès *La Musique intérieure*, nous trouvons cette union étroite :

« O berceaux balancés, ô tranquille caveau ! »  
(Ciel étoilé)

Mais le thème s'affirme, dans *La Balance intérieure*, de l'alliance explicite, et apparemment contre nature, de ce berceau et de ce tombeau :

« Vois du berceau des larges flammes  
Ton pin noirâtre qui renaît  
Et rend au ciel les milliers d'âmes  
Que son écorce retenait. »

---

<sup>310</sup> Mircea Eliade, *Traité de l'histoire des religions*, Ed. Payot, Paris, 1949, p. 220.

<sup>311</sup> Gilbert Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit. p. 269.



L'idée est certes liée au bûcher funéraire et au rite du passage, au droit à user de la barque de Charon. Les morts flottent, l'âme rentre au port :

« La Bouche du Port  
Sur l'onde aplanie admet le navire  
Où flottent nos morts »  
(Corps Glorieux)

Tous les éléments des Enfers grecs sont bien présents, « Portes noires d'Hadès, Tartare, descente aux Enfers, vision des ombres du passé, récurrence du fleuve, Styx ou Léthé. ». Cette construction mythologique prend néanmoins des développements divers, allusifs ou suggestifs, beaucoup moins convenus. Ainsi voit-on l'association du berceau et du sarcophage, qui affleure en particulier dans les évocations de Danaé, relecture maurrassienne du mythe de Persée. Enfermé avec sa mère Danaé dans un sarcophage jeté à la mer, le petit Persée flotte dans l'obscurité. Il sera sauvé, tiré de ce tombeau où est morte sa mère, quand le cercueil accostera. Persée a survécu, il tient sa force de Zeus, son père, père absent et dont il doute, Zeus ayant fécondé Danaé par une pluie d'or :

« Le bel or ! il pleut à larges rafales.  
Comme, ô Danaé, Jupiter est prompt  
A bien occuper, beautés sans rivales,  
Cette cuisse blonde et ce doux giron ! »  
(Danaé sur son or)

Triste Danaé, « vide et veuve, où sont tes félicités ? ». L'image de cette mère veuve, donnant naissance malgré elle, en mourant, se retrouve dans d'autres poèmes à forte valeur de confiance familiale, et dans *Sur une aïeule*, où la jeune femme, grand-mère de Charles Maurras, est tuée par l'enfantement :

« Au chemin qu'avait pris le petit corps sans âme  
Chancelante tu descendis »

Elle est bien souvent inscrite, avec la même approche, dans l'association de la tombe et du lit, « lit brûlant », « lit de souffrance », où se décline cette angoisse de la mort en couches. Si l'image de la mère-nature est liée à la vie exubérante du végétal (jamais de l'animal) l'image de la mère est ainsi associée à la mort et à la perte, comme le dit Ulysse, retrouvant l'ombre de sa mère aux Enfers :

« Je t'ai revue au bord de la fosse  
Qui ne cherchais et nommais que moi :  
Je t'ai rouvert les bras, et la fausse  
Image, hélas ! a fondu trois fois. »  
(Variations sur l'odyssée)

Il s'en veut, mais n'a pu exister qu'en dehors d'elle.

Cette ombre noire, veuve et pleureuse, offre un portrait maternel bien austère. Le bercement est celui d'une barque-cercueil, non des bras maternels. Quant à l'élément liquide, si souvent assimilé à cette régression in utero si bien expliquée par Bachelard, il reste froid, sauvage, une mer tout aussi sombre que la première. Vaisseaux noirs, voiles noires, voiles noirs. Les projections de la mère nous invitent à mesurer cette difficulté : sa mère porte l'histoire des défunts et, sans cesse, cette « pleureuse » lui en parle :

« - Tu n'as point oublié qu'elle disait encor  
Pour quels proches aïeux, autrefois une mère,  
Un père, l'emmenaient au Village des Morts. »  
(Le second Colloque des morts)

Le culte des morts ne laisse guère de place aux vivants. L'enfant devient dur qui voit en sa mère une veuve :

« Ici, la mère en deuil a, du feu de ses larmes  
Ouvert un dur enfant au rêve de l'amour  
Et fait flotter en lui les horreurs et les charmes  
Du souffle aventureux qui lui donna le jour.  
(Le nouveau Colloque des morts)

C'est elle qui lui annonce la perte de son père, et il lui en veut.

« L'orphelin a reçu des lèvres de la veuve  
La rumeur du départ qui lui fait le cœur lourd  
Et le ronger en secret comme un mal du retour. »  
(Le Poète : Le nouveau colloque des morts)

Or il se sent coupable de ce sentiment et d'avoir repoussé ce dont il avait si grand besoin :

« Là, dans sa fleur, ma mère Anticlée  
Les mamelons pourprés m'a tendus,  
Bourgeons laiteux à pousse emmiellée,  
Longtemps têtés et vite mordus.  
  
Je t'ai donc fuie, ô pure tendresse !  
Mais, revenu pour te fuir encore  
Je renlaçais une onde traîtresse  
Quand tu mourus du bruit de ma mort. »  
(Variations sur l'Odyssée)

Le bruit de la mort tue. Le petit Charles ne l'a que trop entendu. Sa mère a perdu un enfant à naître cette même année de la mort de son père. Quant à son frère aîné, il est mort l'année même de sa naissance : nous trouvons ce deuil premier évoqué dans *Quatre nuits de*

*Provence*, seule allusion réelle à la petite enfance que nous ayons de lui : « - Ou bien est-ce comme mon pauvre frère Romain qui est au ciel ?... »

Il n'est pas difficile de comprendre la peine d'un enfant de six ans, qui adorait son père, qui en veut à sa mère d'une sorte de rancune profonde mêlée à la peur de la perdre. La mort est partout autour de lui et les mères peuvent mourir en enfantant. Ont-elles dès lors envie d'avoir un enfant ? *La Balance intérieure* ne contient aucune image joyeuse de la maternité, tout au contraire, il y pèse un poids funèbre et une espèce de soulagement, comme si la mort de la mère et du petit frère ayant eu lieu, on n'avait plus à les redouter : que de professions de foi en l'au-delà, de visites, de regrets, de méditations sur leur tombe ! Que d'appels à retrouver ceux qui sont partis, ce que la mort va enfin permettre. Pierre Boutang note incidemment que Charles Maurras n'a publié de poésie qu'après la mort de sa mère, en 1922, et de son frère, en 1924, étant d'ailleurs pris dans un vertige de pertes successives, René de Saint-Pons, son ami de collège, Barrès, Plateau, Philippe Daudet. *La Musique intérieure* est également une réflexion sur la mort. Mais la veine restait distante, culturelle et générale, infiniment plus secrète sur cette première blessure. Peut-être est-il temps, dans *La Balance intérieure* et avant la fin, d'enterrer la vieille rancune qui l'oppose à sa mère et de revenir vers le Dieu auquel elle croyait, auquel il refusait de croire ?

« Plutôt que de pleurer obstinément tes pères  
(Ne sont-ils pas en toi pleins de vie et de feu ?)  
Par-dessus les tombeaux que tes larmes trempèrent  
Avance du côté qu'illumine le Dieu. »  
(Le nouveau colloque des morts)

Quelle est, au juste, cette « Ame » qui lui parle et lui fait la leçon ?

L'association de la barque et du cercueil tient évidemment des rites antiques, Barque du nocher mais aussi barque d'Osiris ou vaisseaux d'élévation, comme la nef merveilleuse de l'ascension en apothéose du premier *Colloque des morts*. Mais la barque – sarcophage, qui conduit de la mort à la vie,

« Honneur au rivage  
Bienheureux et beau  
Où le sarcophage  
N'est plus le tombeau : »  
(Pax)

est également celle où l'enfant acceptait de monter, cet enfant qui ne voulait pas manger, « je refusais toujours et tout » et dont Sophie, sa bonne, <sup>312</sup> savait contourner l'entêtement : « Armée d'une simple soupe de riz, elle allait s'asseoir dans une des barques nombreuses amarrées devant nous et, comme je m'y précipitai pour sauter aussi, elle m'arrêtait : je devais payer le passage, avaler une cuillerée. Puis elle enjambait le bordage de la barque suivante, sans me permettre de l'y suivre qu'au même prix marqué. Combien de fois le jeu recommençait-il et dans combien de barques jusqu'au suprême grain de riz ! »

Payer le passage, pour vivre, comme les morts de l'Antiquité donnaient leur obole à Charon. Dans cette  *NUIT DE PROVENCE*, l'on voit que sa mère veut à tout prix qu'il mange, qu'elle ne sait quelle bonne chose donner à son petit garçon qui n'aime rien, qui repousse tout et la repousse en même temps. C'est d'une autre, patiente, dévouée et joueuse aussi, qu'il accepte l'aliment. Quant à l'aliment divin, comme il le repousse aussi ! Nous sommes dans la souffrance d'une culpabilité qui punit et se punit par l'un des rares choix qu'ait un enfant, le refus de manger, d'absorber ce que l'on veut qu'il prenne : tout repas, réel et fictif, et cette idée que Dieu a rappelé son père, qu'il l'a pris avec lui, au ciel. Ainsi trouve-t-on ce cri répété, touchant, enfantin, ce refus d'être dépossédé, ce rejet d'une toute-puissance absurde et cruelle, dans *Le nouveau colloque des morts*, parlant de la mort de ce père, perte de sa voix et perte de ses yeux : « - Rends- moi, rends-moi ! ».

A ce moment, l'enfant veut ce miracle, sa parole est magique comme la poésie qui tient « du souffle divin. » Avant que de filer le lien philosophique du Dieu ou de la Déesse cruelle qui pèse en ses célestes balances le cœur des hommes, et de s'en exaspérer, nous pouvons lire cette révolte enfantine devenue refus que confortera en pleine adolescence le malheur de la surdité. Il ne veut pas de ce Dieu. S'il faut croire, pour vivre, il existe d'autres chemins mystiques, ceux, plus légers et païens du *Chemin du Paradis*. La violence du dire, que rien ne calme, tient du premier malheur.

Maurras fait part, dans la préface de *La Balance intérieure*, de « L'ambitieux désir de combiner un occulte murmure semi-divin à la voix étouffée des consciences humaines... » Cette définition de l'art poétique permet d'en faire ce discours mystique privilégié qui, passant du poétique au prophétique, permet également d'aller du poétique au politique. Mais il nous dit aussi, non sans une pointe d'étonnement, trouver répandue dans ses poèmes une thématique très proche de la résurrection de la chair. Rien qui, en définitive, nous surprenne, car nous y lisons, en deçà de l'arsenal néo-classique, des citations, des références, de tous ses

---

<sup>312</sup> Charles Maurras, *Quatre nuits de Provence*, Troisième nuit, op. cit.

remparts de connaissance et d'intellect dressés ici et là, le manque, la douleur née d'une mère « vide et veuve », et ce désir profond, angoissé, sublimé par les vers, de retrouver ce père chéri et perdu, auquel toute une vie n'a cessé d'obéir.

## Conclusion

Ce n'est pas faire des vers qu'écrire de la poésie. Tout l'art viendrait de cette conscience ouverte à l'infini comme à ce chant enfoui, refrain et nourriture de l'âme qui peut, si elle les entend, « combiner un occulte murmure semi-divin à la voix étouffée des consciences humaines ».

Cette définition de la tentative poétique, inscrite par Charles Maurras dans la préface de *La Balance intérieure*, semble résumer ces mélanges de voix, d'appels, de réponses psalmodiées qui construisent la poésie maurrassienne. Le poids du passé, l'évocation constante d'une divinité à l'écoute, d'un lecteur ami, figurent un double discours en poursuite, avancées et retours, où il ne s'agit pas de partager une simple émotion mais la fluidité ou les aspérités inconstantes d'une pensée : « Etats d'esprit successifs, et qui se défendent à peine. Hauts et bas d'une vie qui mue, et flotte : son chant la suit. »<sup>313</sup>

Si bien qu'il semble superflu comme aléatoire de faire la part du didactisme et de la pulsion sublimée dans cette leçon de vie, mille fois répétée, l'interrogation ondulant du doute à la certitude lumineuse, enfin partagée :

« Alors que s'élargit, monte, fulgure, enseigne,  
Et rit la pure voix qui ne se taira point ! »

(A Jean Moréas, *La Balance intérieure*.)

Toutefois, « la poésie charme et enseigne », c'est la vieille doctrine, inchangée depuis *Le Conseil de Dante*, publié en 1913. Et tout l'enjeu est contenu dans cette coordination qui nous met au défi de séparer les verbes. La poésie « coule », « fuit », « s'élançant sur des ondes irréversibles ». Elle est une voix, chantant d'autres voix, mais elle enseigne, et nous ne saurions omettre ses leçons.

Une œuvre de conviction, certes, mais dont l'écrivain de *La Balance intérieure* refuse de faire seulement une œuvre de combat, mise au service de principes politiques et moraux maintes fois réaffirmés : « - Ces principes existent, et je leur ai donné ma vie, plus que ma vie. Seulement ils sont d'un autre ordre que mes rêves et leur chanson. La considération des « ordres » prime tout. Le rigide Pascal a dû en convenir ; faute de quoi l'on mêle tout ; idées, choses, on n'y voit plus rien. »<sup>314</sup>

---

<sup>313</sup> Charles Maurras, préface, in *La Balance intérieure*, op. cit. p. 15.

<sup>314</sup> Ibid. p.15.

La poésie de Maurras, selon cette préface de 1944, serait donc d'un autre « ordre », elle ne suivrait pas un système philosophique, un mode de pensée, et ne pourrait être réduite, étant un chant, un écho, à une contingence étroite : « Poème 1940 » ou 1944 ou 1945, nous dit-on, comme si l'on était condamné à un millésime. »<sup>315</sup>

La remarque, qui, en citant 1945, laisse entrevoir que la préface a pu être « remaniée » après mars 1944, invite à casser toute analyse de mode ou d'école, refusant ce schéma préconçu et facile qui définit les clés d'une analyse avant toute approche, s'accommodant de piocher ici et là ce qui va conforter le carcan préétabli, canevas de codes d'autant plus faciles à retrouver qu'on les y cherche à l'exclusive. Une poésie « ceci ou cela », enfermée de force dans le moule d'une « Ecole romane » à la projection volontairement néo-classique.

Si l'on voit à quel point le critique littéraire se défie de la critique littéraire, il ne se méfie pas moins des poètes qui s'accrochent à « un courant » comme à une branche, sous peine d'être emportés dans l'oubli : « Ces Robinsons qui se privent de Vendredi et se claquemurent dans l'île pour le seul profit de suivre une mode finiront bien par céder au chant intérieur qui les invite à reconsidérer les justes passerelles du langage et du sentiment. »<sup>316</sup>

Libérant sa plume de l'étroite vision d'une poésie d'illustration d'un propos sinon politique du moins critique, Maurras ne veut pas davantage d'une analyse individualisée à l'extrême et ne cherchant que lui dans les méandres de ses vers : s'il s'y trouve, ce n'est qu'un court instant, et encore prétend-il ne pas y être seul. Ainsi raille-t-il les critiques : « Ils disent volontiers « langage ou rythme individuel ». Comme si cela existait ! Quand on ne parle qu'à soi-même, on use encore d'un truchement qui vient de la communauté. La syntaxe reçue peut être renoncée. Mais son vocabulaire ? Et son sens ? Fut-il dissous dans la musique, on n'échappe toujours pas à autrui. »<sup>317</sup>

Découvrir cette poésie comme l'instantané d'une âme et d'une langue, dans l'étroite connexion qu'enregistrent les deux entités, voici la mission impartie au lecteur. Nous reviendrons sur cette « poésie de langue » mais nous relevons pour l'heure à quel point l'écrivain tient à établir un principe de lecture de son œuvre avant qu'elle ne soit lue, repoussant aussi fermement la notion de temps-contexte que celle d'un champ d'investigation purement individuel. Or, lire Charles Maurras en dehors de l'idée de temps ou de personnage est pour le moins délicat, tant son emprise fut grande sur son époque, tant elle trouve encore d'échos démultipliés. Nous ne saurions nous en dispenser sans courir le risque de céder à la

---

<sup>315</sup> Ibid. p. 42.

<sup>316</sup> Ibid. p. 44.

<sup>317</sup> Ibid. p. 43.

première et évidente volonté du narrateur-poète, fondre son œuvre, « le fleuve roule et n'est jamais le même », <sup>318</sup> dans un tel labyrinthe de reprises, cassures, retours et modifications qu'il devienne impossible d'en fixer le contour exact.

Bien sûr, nous mesurons à travers ces lignes, l'angoisse du poète d'être enfermé dans l'armure qu'il s'est lui-même forgée, d'être Maurras qui écrit des vers et non un poète qui épanche son cœur. Une crainte plus que justifiée, que conforte la fracture bipolaire que nous avons enregistrée dans la première partie de ce travail mettant l'accent sur la réception éminemment politique du personnage, l'œuvre littéraire subissant une mise à l'index que son exégète, Pierre Boutang, décrit pour mieux s'en indigner : « Ce qui jugera de Maurras poète, à travers les siècles, ne coïncide pas tout à fait avec les ordinaires mesures : il a été trop bien reconnu, trop aimé par une classe de français assez rebelles à la poésie et à la littérature – selon le schéma de la bibliothèque du duc de Brécé – <sup>319</sup> il a été trop haï par une intelligentsia hostile à toute politique nationale, souvent juive ou libérale et se croyant en état de légitime incompréhension - pour que sa poésie, et sa poétique, aient déjà (en 1984, trente-deux ans après sa mort) rencontré la justice. » <sup>320</sup>

Le commentateur, lui-même emporté par l'amitié, part de l'idée implicite qu'étudier la poésie de Charles Maurras poussera forcément à l'admirer. Mais la question qui se pose est-elle de « rendre justice » à cette poésie ? De la déclarer sublime ou quelconque, en dehors de celui qui l'a écrite, pour prétendre à une objectivité parfaite qui, en poésie, n'a pas à avoir cours ? L'adhésion poétique, comme l'amour, est une rencontre. Peut-on lui dénier d'exister pour tous au titre qu'elle n'ait eu lieu pour quelques-uns ? Tel n'est pas notre propos et nous ne saurions suivre Boutang ou Maurras sur le chemin sévère d'accorder ou de refuser la couronne de lauriers. Il n'est que trop clair que la perception de l'homme dénature l'affect et ce n'est pas en terme d'admiration ou d'indifférence que nous nous plaçons.

Afin de rester dans l'étude de cette œuvre et non dans son discours, nous avons dû en donner une lecture à la fois contingente et globale, travail de compilation indispensable pour éviter le risque d'affirmations construites sur des extraits, méthode plus sûre mais dont nous mesurons la lourdeur répétitive. Nous avons cherché, de reprises en modifications, la présence ou l'absence d'une ligne continue, diffuse ou avérée, dans cet ensemble poétique en

---

<sup>318</sup> Ibid. p. 38.

<sup>319</sup> La bibliothèque du duc de Brécé est décrite dans une page de *L'Histoire contemporaine* d'Anatole France extraite de *L'Anneau d'améthyste*. Cette page d'Anatole France est citée par Maurras dans *L'Avenir de l'intelligence*, le chapitre X prenant ce titre de *La Bibliothèque du duc de Brécé* : « la bibliothèque des ducs de Brécé qui avait accueilli tous les grands livres du XVIIIème siècle ne posséda que la dixième partie de ceux du commencement du XIXème... », op. cit. p. 49.

<sup>320</sup> Pierre Boutang, *Maurras, la destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 489.



perpétuelle gestation, du premier *Pour Psyché* de 1911 à *L'Ode historique de la Bataille de la Marne*, en 1918, de *La Musique intérieure*, en 1925, à *Au-Devant de la nuit* en 1947, du *Cintre de Riom* en 1949 à *A mes vieux oliviers*, en 1951, et ce jusqu'à *La Balance intérieure*, publiée en 1952. Nous sommes néanmoins conscients de l'évidente impossibilité d'un maillage purement chronologique, les pièces poétiques ayant été écrites, selon Maurras, au fil du temps et de l'envie :

« Le vrai est que cette pièce (Ni peste ni colère) est très ancienne ; elle remonte à mon avant-dernière lecture de l'Iliade, au moins pour son commencement ; je l'ai achevée à Lyon longtemps après. Ces façons me sont assez habituelles, surtout lorsqu'il s'agit d'un modèle ancien. Ça part très bien, mais d'ordinaire, à la première difficulté où je bute, je lâche tout. Et puis, un jour ou l'autre, cela revient et reprend tout seul. Vous verrez, dans *La Balance intérieure*, à son Parvis d'hommages (d'où sont tirées ces antiquités traduites) la belle odelette d'Horace au roi du festin, commencée à Martigues en 1927 et finie à Clavaux en 1949 ! Je ne peux pourtant me vanter d'y avoir travaillé vingt-deux ans. Ce serait un peu trop beau. »<sup>321</sup>

Cette poésie de reprise et de résurgence offre néanmoins une très forte cohérence de thèmes et de procédés, une forte cohésion de la forme qui prétend fixer l'instant et du fond, déni de la mort. Le problème crucial que nous visons à résoudre tient à la nature particulière de cette poésie, à son didactisme et à son esthétique. S'ils sont étroitement liés, par quel moyen le sont-ils, et selon quel axe de cohérence ? Pouvons-nous les démêler et tenter enfin d'apporter une réponse à la question mainte fois posée d'une poésie opportuniste, relais rimé d'une pensée ? Devrons-nous rester dans l'hypothèse ou verrons-nous enfin se dégager les fondations enfouies de ce monument d'habileté métrique, dans les recueils poétiques, et rhétorique, dans les deux préfaces qui les exposent.

La question centrale demeure celle d'une esthétique fasciste et d'une tendance datée - 1921-1923-1925 - ou plus profonde, récurrente dans l'ensemble du corpus poétique. Comment analyser cette esthétique de la violence et du combat, interne et externe, ce besoin de réordonner le monde par une projection exaltée ? Sur quels appuis prosodiques et visuels s'appuie-t-elle ? Et comment la comprendre enfin ?

Dépasant finalement le cadre polémique d'une utilisation du fait littéraire à des fins générales ou personnelles mais toujours politiques, en ce sens que Maurras est indissociable de l'idéologie qu'il a construite, nous poserons la question plus générale de la perception

---

<sup>321</sup> Lettre de Charles Maurras à Pierre Boutang, mai 1951, citée par Pierre Boutang, *Maurras, La destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 459.

d'une œuvre engagée et des limites induites par cet engagement, limites redoutées par Maurras lui-même :

« Le mystère de l'art côtoie le mystère du monde par la vertu du vers en soi, par l'incarnation de la fabuleuse gageure, hors de laquelle il n'y a que la prose et le malheur, la prose et le deuil, sans retour. »<sup>322</sup>

## 1. Le projet poétique

Certes, le didactisme poétique, dans *La Balance intérieure*, paraît moins anguleux que dans *La Musique intérieure*, le vertige obsessionnel de la tombe mettant quelque peu en doute la royale indifférence du "héros". Les souvenirs, tendres et lumineux, humanisent le vieil Ulysse désenchanté qui semble parfois s'accrocher à son dogme comme le naufragé au mât brisé de son radeau. Cependant la volonté de fer qui soutient l'ensemble et construit sa structure balancée casse habilement une ligne directrice rectiligne, utilisant les hésitations du poète pour figurer les doutes et les hésitations de son âme. Qu'en est-il exactement ? Il est légitime de se demander s'il ne s'agit pas d'émouvoir et de persuader, par cette apparente fragilité, mieux que par une pure rhétorique d'adhésion. L'idée d'une manipulation permanente blesse en nous le confident qui compatit à la détresse du vieux prisonnier, elle nous avilit presque, au point que l'on est tenté de croire en sa sincérité.

Si nous suivons une grille de lecture maurrassienne, nous ne pouvons que considérer le premier problème, omniprésent, qui se pose au poète, celui d'un monde platonicien, uniquement accessible par sa beauté, obéissant à une incohérence réorganisée par la pensée. Le roulis des choses nous parvient à travers des voiles, affects et sentiments qui poétisent le « mauvais infini » et transforment l'indifférence du monde qui suit sa course cosmique en images lumineuses, jaillies du plus profond. Cette traduction de l'espoir construit une poésie fortement liée à la puissance évocatrice de ces images qui éclatent avec brutalité en fin de vers ou de strophes, alors que le rythme cassé figure la violence de leur impact. Il est peu d'écritures poétiques plus syncopées, cadencées, nerveuses, que celle de Charles Maurras, figurant un balancé douloureux et l'impossible harmonie du sujet qui contemple le monde avec ce monde qui l'étreint et le dépasse.

La première explication de cette projection poétique, qui, selon le Maurras de la préface de *La Balance intérieure*, est inchangée en lui depuis la préface de *La Musique*

---

<sup>322</sup> Charles Maurras, préface, in *La Balance intérieure*, op. cit. p.40.

*intérieure*, tient à cette volonté de dépassement, mouvement premier de chaque poème, fixé sur un « mais » de refus comme sur un rocher. Comment aller, passer, dépasser ? Comment refuser cette impuissance intrinsèque à la nature humaine ? Sans cesse, les vers illustrent un mouvement, descente et montée, chute ou ascension. Toutes les cassures, césures, cadences redoublées, figurent la progression répétitive du pas ou du battement d'aile, en reprise dans la rime croisée dont la régularité métronomique semble pousser le texte, lui donner de l'élan, selon le « ahan du vieux laboureur ». Cette nécessité dynamique tient à la volonté d'incarner un refrain, une progression rapide dans son désir, ralentie par des pesanteurs de pensée. Le rythme, essentiel chez Maurras, métaphore constante d'une impatience, implique cette marche forcée, épuisante mais nécessaire, si bien qu'il se dégage de ses poèmes une affirmation finale, conquise de haute lutte, ce que Pierre Boutang définit comme une « tranquillité en ivresse. ».

La progression poétique tient donc à ce rythme haché, fortement balancé, et à un vertige de rapidité. Pour Maurras, il faut générer cette impulsion de la vitesse, projection assez proche des nécessités du modernisme, afin que le doute ne détruise pas l'élan : « mais la nature même de la poésie n'a pas trop à se plaindre de ces combats de la hâte avec le scrupule. Au contraire, ils la favorisent. Car si elle est élan, enthousiasme et ravissement, elle est aussi limite et cadence, coupure et arrêt, chute et frein. »<sup>323</sup>

Cette vitesse, indispensable à l'élan, jette le poète dans une quête sans cesse renouvelée, le schéma de la projection, situation finale de chaque poème, se trouvant ruiné au poème suivant. L'effet de répétition didactique de la leçon donnée par Charles Maurras, une sorte « d'en-avant » permanent, tient assurément à cette cassure figurant sans cesse le recommencement ou le retour, puisqu'il s'agit de retrouver cet état de grâce aussi ensoleillé que fugace qui irradie la conscience et semble l'aspirer avant de la délaisser.

Le retour, d'après Maurras, est l'essence même du chant poétique, en ce qu'il est figuré, tant par la rime que par l'allitération, et qu'il est attendu : « Le lecteur anticipe en effet cette rime, il attend le mot qui viendra la parfaire et se laisse guider par le son avant que ne l'emplisse le sens c'est ainsi que la poésie traditionnelle offre un ordre extrêmement rigoureux par le son et une liberté par le sens, le poète pouvant jouer avec les mots, mettre en attente ou en surprise, « piéger » en quelque sorte le lecteur qui attendant ceci et recevra cela : « toujours la succession crée l'attente et la suspend, la contente pour l'irriter ». »<sup>324</sup>

---

<sup>323</sup> Charles Maurras, préface, chap. *Le vrai seul*, in *La Musique intérieure*, op. cit. p. 49-50.

<sup>324</sup> Charles Maurras, préface, in *La Balance intérieure*, op. cit. p. 40.

La syntaxe est vue comme le moyen d'impulser du rythme et les mots répétés offrent cette résonance qui chante dans l'âme du récepteur. Car la poésie est un chant, elle n'a de force que parce qu'elle chante dans la tête d'un autre, telle une *Musique intérieure* offerte. L'art des retours ne tient pas de la seule rhétorique, il n'est pas l'anaphore ou la répétition en ce qu'il ne cherche pas la même efficacité. Il faut, en poésie, jouer du retour comme d'une « divine surprise » et non comme d'une force affirmative, afin que le lecteur suive le poète, la répétition étant un mode de fonctionnement, un « retour des retours » : « Les refrains des poèmes et ses rimes, césures et cadences, allitérations, assonances et consonances, ses pauses, ses accents, sont tous des retours dont la qualité varie, ceux-ci légers et ceux-ci graves, d'esprit aérien, de pesante matière. »<sup>325</sup>

Cette poésie des retours, par essence classique, tient avant tout de la voix, car, selon Maurras, il n'est de poésie que dite, chantée et murmurée, divin murmure que l'on entend en soi si l'on ne peut l'entendre au dehors : « Les vrais amis de la Poésie sont ceux qui se la chantent pour se mieux figurer le charme alternatif qui oppose et compose, meut et retient, part et revient. »<sup>326</sup>

Cette vision d'une voix reprise, retrouvée, revenue par ses fréquents retours, touche au plus profond de la vision maurrassienne. Elle construit sa philosophie du langage premier, véhiculaire, bien ontologique, constitutif de l'humain, et du langage culturel, poétique, transformant l'animal humain en être humain. Cette mutation divinisée du langage s'opère, dès la haute antiquité homérique, par le chant de l'aède qui est un art consommé des retours, et se poursuit au travers de la littérature latine puis française : « Lors donc qu'en un sonnet quatre fois les quatrains, et deux fois les tercets, ont caressé l'esprit du même retour de voyelles, ou que pour une ballade ces retours plus fréquents n'ont pas été moins réguliers, l'artifice de l'écriture les a figés sur l'espace immobile, cela ne fait qu'illustrer et que stimuler la vivante merveille qui note et qui confirme le sentiment de nos constantes sur les cristaux du fluide, du fuyant, de l'enfui et de l'en allé. »<sup>327</sup>

Le retour est évidemment à la racine de la politique maurrassienne, philosophie réactionnaire qui tient à briser l'ère du déclin induite par les Lumières et à revenir à un état antérieur, pérennité d'harmonie sociale construite sur le principe monarchique, don des siècles, qui a organisé peu à peu la société des hommes selon le principe d'un empirisme organisateur. Retours, tradition, politique, un cheminement logique, selon Pierre Boutang :

---

<sup>325</sup> Charles Maurras, préface, in *La Balance intérieure*, op. cit. p. 37.

<sup>326</sup> Ibid. p. 40.

<sup>327</sup> Ibid. p. 39-40.

«La poétique des retours, de la répétition fondatrice, est clairement de même origine que la politique de la tradition vivante qui fait apparaître dans l'histoire – cette autre part de l'humaine parole – les progrès soudains et cachés, les figures héroïquement novatrices selon la liturgie de l'hérédité familiale et royale. »<sup>328</sup> Est-ce à dire qu'allant au bout de cette logique la poétique maurrassienne serait une transposition de cet ordre « historique » des choses ? Si l'on poursuit cette projection didactique, deux voies s'ouvrent, celle de la langue et celle de la poésie, devenues toutes deux les preuves d'un système politique ancien et bienfaisant.

Si Maurras tient si fort à la poésie, c'est parce qu'elle affirme, dans son essence-même, une continuité linguistique. Le retour n'est pas seulement celui des sons, mais des mots. L'acception de vocabulaire n'a jamais été aussi haute. Pour Charles Maurras, utiliser les mêmes mots, c'est revenir au même, former une identité, un corps social : sa vision d'un art national, passant par une langue nationale rêvait ainsi de prendre et de comprendre les diverses sources qui avaient fait notre langue, creuset permanent, en deçà de tout régime politique, fondant l'amour d'une terre par l'usage d'une langue. Un bien précieux, qui se devait d'être travaillé, d'avoir un « style » afin de mieux figurer la jonction de l'autre et du même, du particulier et du collectif. Cette vision, qui explicite un certain élitisme culturel, pense agréger par l'usage et la beauté de la langue tous ceux qui voudraient en user, à l'exclusion de ceux, restés « les autres », qui n'en voudraient pas - ou- et le point mérite d'être fortement souligné, en useraient mal. Nous retrouvons ici la vieille étymologie grecque du « barbare », cet étranger qui produit des sons discordants, n'entend pas le grec, le parle si mal qu'il ne peut appartenir à la cité. Et nous savons la récurrence et les développements donnés par Maurras à ces barbares, à cette barbarie. Barbarie de langue, donc, avant tout, et expression évidente d'un refus des autres de devenir des nôtres, l'exclusion s'opérant ainsi du fait de ce barbare, qui commet en outre l'irréparable faute, s'il parvient à s'installer, de vouloir imposer ses idées.

Suivant toujours la construction poétique, nous avons longuement étudié les pratiques d'inclusion de la poésie maurrassienne au sein d'un vaste courant de poésie « latine ». Les œuvres poétiques, expression d'une identité, devenaient le vecteur d'une vision politique, monarchique et traditionnelle, cherchant au travers des mots leur histoire et leur commune résonance. Ainsi peut-on expliquer la propension de plus en plus envahissante à fédérer, par le jeu des références, voire de la paraphrase avouée, des poètes antiques et latins et tout un parnasse classique qui, possédant la même langue chantée selon les mêmes codes structuraux,

---

<sup>328</sup> Pierre Boutang, *Maurras, La destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 469.

transforme l'expression individuelle en expression commune, reprise, poursuivie, en un exceptionnel exemple d'entité collective. La langue latine comme sa sauvegarde s'incarnent ainsi « à nouveau » dans cette poésie de culture nationale.

Maurras allant assurément plus loin dans la cohérence, nous passons de façon induite de la langue à la race latine, race perçue selon cette langue et grâce à elle, vivant sur sa terre et dans sa langue propre, langue de pays comme le provençal ou le catalan. La race et la terre, vecteurs d'un même sang, forment un composé humain, héréditaire, une sorte de création portée par l'histoire, incluse en elle et devant perdurer. C'est à ce titre que la poésie de Maurras, à la fois tradition et apport nouveau, prend un rôle éminemment politique de sauvegarde par l'expression de cette race. La pureté de la race devient la pureté de la langue, et la poésie la forme sublimatoire de cette pureté, car elle est la plus haute acception de l'intelligence, ce merveilleux don de créer des liens, et, dans la poésie, d'induire des liens immatériels et intuitifs, fulgurances de l'intelligence qui n'est pas seulement la raison. Il s'agit d'une double conquête, métaphore parfaite de la réussite politique, ou du pouvoir, en ce que la poésie, qui réalise la perfection d'une langue, offre en outre un sens à l'incohérence du monde perçu. En chantant cette incohérence, elle lui donne un ordre : qu'est-ce d'autre que la poésie, sinon une mesure, une métrique, une progression ordonnée que le poète règle : « Le poète est placé au carrefour des choix entre les types de retours. La nature de son dessein décide quelle règle il prendra ou laissera. »<sup>329</sup>

Cette vision du poète, ordonnateur du monde, « empiriste organisateur », n'est pas moins puissante que celle d'un chef de guerre. Le poète dit, il prophétise, il sait. Quant à l'état de la société, qui avilit et appauvrit la langue en méconnaissant sa force poétique, il procède de ce déclin moral, déchéance des valeurs que les hommes de lettres ont eux-mêmes abandonnées en refusant de s'attacher à la tradition de leur langue, c'est-à-dire à la littérature nationale pour tenter de briller seuls, par leur prétendu talent personnel : « Quand donc l'homme qui pense aura sacrifié les commodités et les plaisirs qu'il pourrait acheter à la passion de l'ordre et de la patrie, non seulement il aura bien mérité des dieux, mais il se sera honoré devant les autres hommes, il aura relevé son titre et sa condition. L'estime ainsi gagnée rejaillira sur quiconque tient une plume. Devenue le génie sauveur de la cité, l'Intelligence se sera sauvée elle-même de l'abîme où descend notre art déconsidéré. »<sup>330</sup> Une mission sacrée, édictée en 1905, et qui semble devenir une voie personnelle, vingt ans plus tard.

---

<sup>329</sup> Charles Maurras, préface, in *La Balance intérieure*, op. cit. p. 42.

<sup>330</sup> Charles Maurras, préface, in *L'Avenir de l'intelligence*, op. cit. p 16.

Une seconde approche, tout aussi didactique mais plus personnelle, affleure le propos : devenir poète préserve de l'angoisse. Dans ce champ clos des vers, le combattant peut faire ce qu'il veut des sons et la notion de mystère sacré, de source semi-divine des mots qui affleurent à la conscience le dispense d'y trop réfléchir. Il peut lever un voile de pudeur, et se raconter, son œuvre poétique devenant cette biographie à laquelle il a renoncé. Une biographie tient de l'orgueil, une confidence de l'amitié, du legs, surtout si elle prétend transmettre une leçon de vie. Et c'est bien le cas, dans les deux principaux recueils, qui suivent le fil d'une vie, expriment les désordres de la passion, la difficulté d'en surmonter le poids, cette folie d'amour ayant donné au poète mal épris l'exacte vision de sa faiblesse. Du dégoût qui en naît vient la souffrance, puis, de la poésie même, le dépassement : c'est alors que le monde redevient beau, que le poète aspire à nouveau, qu'il mesure son désir retrouvé, son besoin de croire, son envie « d'éterniser le jour ». Le combat critique ne suffisant pas à redresser l'art, la tristesse de son cœur ne pouvant se consoler dans l'aridité de sa tâche, Maurras se prend lui-même au mot, il devient poète. Cette démarche, fortement datée par le rythme des publications, paraît secondaire à la première en ce qu'elle est plus moderne. Maurras a plus de cinquante ans quand il publie *La Musique intérieure*.

Il semble donc remplacer la politique par la poétique, mais cette grille de lecture, toujours chronologique, n'offre qu'une perspective étroite. Elle établit une transposition du combat politique, antérieur, en ce combat poétique qui n'en serait que l'extension didactique. Nous venons d'énoncer les principaux traits didactiques de cette poésie-raison, et beaucoup ont glosé sur l'effet de manipulation qui consiste à faire de la poésie pour exprimer une vision politique. Serait-il le seul, en ce cas ? Le XX<sup>ème</sup> siècle n'est-il pas celui de « la poésie engagée » ? Par ailleurs, cette idée repose sur le substrat communément admis de la politique, sale, et de la poésie, pure. N'est-ce pas là un préjugé aussi peu réel que daté, conséquence de la vision romantique du poète isolé et incompris, en souffrance, incapable de trouver sa place dans la société du vulgaire ? Par ailleurs Maurras ne s'en cache pas, pour lui, le didactisme en poésie n'a rien de choquant, il appartient clairement à son devoir. Et il ne cesse de dire qu'il a toujours été poète. Le doute provient de l'âge où il publie ses premiers recueils. Il s'agit encore d'un problème de temps. Mais ses recueils contiennent, en réponse peut-être, des « vers de jeunesse ». Un poète qui n'aurait pas eu le temps d'exister, dévoré par le journalisme dès l'affaire Dreyfus : retenons l'hypothèse et creusons-la. Et si ce n'était pas la politique qui gouvernait son œuvre mais l'ancrage poétique qui en était le principal support ? Lorsqu'il s'exclame « Politique d'abord ! » n'est-ce pas pour mieux s'en convaincre ? Il y avait peut-être une autre voie, un choix précédent.

## 2. De l'esthétique au politique

En deçà de toute appartenance politique, il y a, dans cette vision politique, un lyrisme passionné, une métaphysique de la beauté du monde, fragile, détruite par l'assaillant barbare, et une rapide mise en politique d'une philosophie de l'action dont les preuves nécessaires sont toutes culturelles, jardin méditerranéen, vieux oliviers, littérature d'humanités portée comme un trésor, telle une « mystique amphore ». Préserver, restaurer la beauté du monde devient le principe fondateur de cette politique qui naît de l'esthétique d'une tradition latine retrouvée : Benito Mussolini ne disait-il pas fréquemment cet aphorisme : « Qui dit Fascisme dit avant tout beauté. » ?

Statues antiques, beauté dénudée des corps, gloire immortelle des classiques, refus des apports qui dénatureraient la pureté latine ne sont pas au premier abord des éléments politiques mais esthétiques. Ils obéissent à une perception du beau, construite sur les bancs de l'école, qui conduit à un goût exclusif mais partagé par des camarades. Les thèmes centraux de cette esthétique du passé offerte à la jeunesse abondent, force virile, mâle courage devant la mort, rejet d'un christianisme qui fait de l'homme une créature vouée à l'obéissance et auquel l'impératif de la charité ôte toute force de révolte. Bâtir une société nouvelle devient un besoin, et, quand les piliers de cette lyrique de la terre et des dieux latins se voient menacés, un devoir. Cette esthétique devenant force politique se voit ainsi fondée à développer tous les champs de la violence et de l'enrôlement. Un enrôlement d'autant plus aisé qu'il est un fait de classe, à tous les sens du mot, qu'il s'adresse à la révolte adolescente, qu'il lui fixe une mission sacrée, qu'il parle d'héroïsme, d'une race dont le sang dépasse la mort, une mort qui n'est que recommencement si le tombeau sacré des aïeux accueille le héros mourant. Cette dernière didactique, la plus évidente, reprend à un autre niveau la thématique du retour vibrant des mots, force injonctive, exclamative, force d'impulsion transcendante.

A quelle jeunesse s'adresse-t-on ? A ces enfants sans père pendant quatre ans, qui ont attendu son retour, qui ont dû accepter l'absence de ce héros parti pour les sauver des barbares, à qui l'on a conté tant de beaux faits d'armes. Tant de jeunes garçons, bercés par cette légende dorée, élevés dans le culte d'une chevalerie aérienne – nous pourrions retrouver ici les images des premiers pilotes et chevaliers du ciel encensés par la presse de guerre, Guynemer ou Baron rouge - gamins vivant dans l'ombre omniprésente de cette Grande Guerre poétisée par l'Art National, enfants aux pères trahis par le retrait des forces



bolcheviques, en 1917, jeunes gens tenus par la légende paternelle à n'être pas moins braves, pas moins vaillants.

Ainsi Robert Brasillach, de retour d'Allemagne avec de jeunes catalans, parlait-il d'une esthétique, apprise depuis bien longtemps, qu'il appelait fascisme : « Le fascisme, il y a bien longtemps que nous avons pensé que c'était une poésie, et la poésie même du XXème siècle (avec le communisme sans doute). Les petits enfants qui seront des enfants de vingt ans, plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation d'un million d'hommes, les camps de jeunesse, les gloires du passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre toutes les jeunes gens et toutes les nations réconciliées, José-Antonio, le Fascisme immense et rouge. Je ne pourrai jamais oublier le rayonnement merveilleux du fascisme universel sur ma jeunesse.»<sup>331</sup>

Cette épopée militaire résonnante court toute l'Europe, par ailleurs profondément marquée par des notions données pour scientifiques de race nationale. Elle conduit à aimer la violence, à glorifier l'exploit – fut-il sportif - à honorer la guerre en mille monuments aux morts, et non la paix. Enfants de 1914- 1918, fascistes de 1934- 1939, est-ce si étonnant ? Il semble, peut-être faudrait-il développer un point de généralisation si hasardeux, que le fascisme, victorieux, naît de cette poésie de gloire et le nazisme d'une poésie de revanche, plus déterminée et plus sombre bien que parallèle.

A suivre cette idée d'un Maurras poète avant tout, et à la pousser à son terme, l'on ne sombre pas dans le lyrisme doucereux, préjugé commun qui fait de la poésie le penchant des « délicats », des faibles, mais l'on voit jaillir cette veine qui va irriguer les débuts du vingtième siècle, emportant dans son élan cette culture qu'elle prétendait sauver, tant les hommes y ont cru, tant la jeunesse de ce temps a suivi, tant l'affrontement des idéologies a poussé ses jeunes membres dans un embrigadement de masse.

Nous avons vu cette poésie d'esthétique fasciste, irritée, violente, cherchant où se tourner, refusant de se soumettre à l'incompréhensible, dans les expressions exaltées ou exaspérées qui fusent dans *Les inscriptions* et *La Musique intérieure*. Elle naît de Péguy, Déroulède, Barrès, elle est le prolongement guerrier de l'Art National. Mais qui a lu, qui ne soit maurrassien, ces recueils oubliés ? Cette lecture à peine exprimée se voit aussitôt combattue par les commentateurs-exégètes de Maurras, qui s'appuient non sur ses vers – hormis la Prière de la fin – mais sur sa ligne monarchique et ses dires politiques : Maurras a lutté contre la dérive fasciste au sein de son parti, contre *Le Faisceau* de Valois, contre les

---

<sup>331</sup> Robert Brasillach, cité par Michel Lacroix, *De La Beauté comme violence, l'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, op. cit. et repris sur <http://club-acacia.over-blog/article-32722237.html>

excès de 1934, contre la milice et tout le clan des Ya-Ya. Ne parlons pas de son rejet de Hitler et du nazisme, l'Allemand restant l'ennemi suprême. Si nous pensons qu'il ne voulait pas d'un fascisme politique, en France tout au moins, et qu'il était toujours et encore fidèle au Prince, ne pourrions-nous user du même argument et déclarer comme ses ennemis, que, s'il a jusqu'au bout suivi Pétain, s'il se laissait aller à un antisémitisme évident, c'est qu'il était fasciste ?

Lorsqu'on se souvient du « premier sang » de l'Affaire Dreyfus, des appels répétés au meurtre de Jaurès, de l'apologie du peloton d'exécution pour les traîtres de la Grande Guerre qui refusèrent de monter au combat, de la condamnation à mort de Schrameck ou de Blum par l'épisode fameux du « couteau de cuisine », comment croire à la prière sans quête de pardon de ce « vieux soldat qui n'a point connu la haine » ? Alors qu'il écrit *La Balance intérieure* où s'organise une rhétorique de fraternité latine, ses articles de journaux sont dans le même temps lapidaires, hurlant à l'exécution des "terroristes," des juifs ou des homosexuels : « Pâles gitons » ou « Pédé sans cervelle », certaines formules de *La Balance intérieure*, qui se veulent l'expression d'une colère virile, raclent les bas-fonds d'une vulgarité singulière chez ce fin lettré. Bien que Pédé soit à comprendre comme Partisan Démocratique, Maurras ne peut en ignorer l'ambiguïté. Certes, les éléments journalistiques, de nature biographique, sont évidemment à détacher de l'œuvre poétique, mais une omission complète paraît fort difficile, particulièrement en ce qui concerne la terrible année 1943 où ses écrits furent impitoyables.

Si nous écartons l'action politique du discours poétique, nous ne pouvons accepter d'exceptions : l'argumentation politique ne peut être réfutée, au titre que Maurras est « d'abord » poète, puis mise en avant pour écarter l'aura fascisante de son œuvre, de même qu'elle ne peut, à l'inverse, circonscrire cette longue projection poétique dans un projet politique qui n'a pas vu le jour. Il paraît cependant facile, commode serait plus juste, de réserver le titre d'écrivains fascistes à des fascistes politiques condamnés à mort et exécutés en 1945.

Car il existe une esthétique fasciste mais l'adjectif embarrasse. Le Fascisme définit un courant de pensée, né de la guerre et des progrès de la science qui ont ruiné, pour beaucoup, une foi jusque-là préservée : s'interrogeant sur l'adhésion au nazisme de tant de jeunes intellectuels allemands, cultivés, emportés par l'enthousiasme bien plus que par l'opportunisme, Christian Ingrao confirme cette piste de réflexion. Citant le général SS Otto Ohlendorf plaidant devant ses juges américains, il nous donne le témoignage d'une analyse vécue : « Ils - il s'agit des jeunes hommes de la génération 1920, devenus nazis - recherchaient un support spirituel, un but derrière le système social dans lequel ils étaient nés,

un but qui leur promît une véritable dignité humaine, de véritables buts humains, ainsi qu'une base religieuse et spirituelle pour leur développement d'êtres humains. Cette génération, par ses souffrances, est devenue trop réaliste pour croire qu'en cette période de l'histoire elle trouverait la morale et la base sociale nécessaires à son existence humaine en fixant simplement ses yeux sur l'Au-delà [...]. En vérité, la scission entre l'homme de la semaine et l'homme du dimanche apparaît comme l'une des causes les plus profondes de la souffrance matérielle et morale. Ainsi, il devient compréhensible que cette génération ait cherché de nouvelles valeurs religieuses. »<sup>332</sup>

Nous touchons ici à un nœud du problème, le Fascisme développe une religion du chef, un fanatisme de croyances. Or, trouver une esthétique fasciste dans une œuvre poétique écrite en 1925 est une chose, en voir la permanence en 1952 serait d'un tout autre ordre, qui ferait basculer l'analyse d'une poésie à l'esthétique fasciste ou préfasciste à l'expression d'une poésie proprement fasciste. Nous passons le simple effet d'une didactique conservatrice et réactionnaire dont nous avons vu tous les éléments. L'adhésion fasciste étant par essence mystique, c'est selon le mysticisme si particulier de la poésie maurrassienne que nous allons poser la question de cette appartenance.

Le cadre mystique dans lequel se débat Maurras poète est une constante d'évidence. La question d'une authentique conversion ou reconversion à « la foi de ses pères » se pose néanmoins, lorsque nous considérons la "christianisation" progressive de la mystique Maurrassienne. Elle semblait bien vague, en 1925, et vaguement opportune dans *La Patronne de Paris* et *Paris* deux poèmes des *Sentences* de *La Musique intérieure*. Ce retour à la foi, donné comme l'aboutissement d'un parcours spirituel, pourrait sembler de pure convention si l'ensemble du recueil ne se voyait placé sous le regard de Dieu par *La Prière de la fin*.

### **3. La Prière de la Fin**

L'étude purement critique de cette *Prière de la fin* met en évidence un cheminement doctrinal : le poète enferme sa prière dans une demande qui se modifie sensiblement : « endormez-moi », au premier vers, devient « endormez-la », à l'avant-dernier alexandrin : il s'agit de l'âme du héros qui « n'a point connu la haine » et dont le cœur n'a battu que pour « vos seuls vrais biens ». Ce cœur martyr a battu « sans retour », il n'a pas trahi et n'en a pas cherché de récompense. Sa fidélité à une vision politique chrétienne, le roi d'ordre divin et les

---

<sup>332</sup> Christian Ingrao, *Croire et détruire, Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, Paris, 2010, p. 125.

saints qui entourent son trône de Gloire, ne s'arrête pas à Rome puisque « Rome d'Athènes en fleur a récolté le fruit ». De même a-t-il été fidèle à lui-même, à cette pulsion de doute et d'angoisse insufflée à ce cœur cherchant toujours « la même vérité. » Le poète demande au Seigneur de l'accueillir « dans sa paix certaine », l'adjectif mettant en avant la certitude de cette paix et laissant largement supposer que le Seigneur l'acceptera. Comment douter, dès lors, de ce « retour en grâce » d'un vieux guerrier fidèle dans ses actes et qui avoue qu'il a douté ? Pourquoi s'en cacherait-il ? En inscrivant sa doctrine de tradition hellénique au sein de sa prière, en y incluant le doute agnostique qu'il a toujours professé à l'encontre de la religion catholique, Maurras désarme toute remarque.

Cependant la religion catholique au sein de laquelle il revient « dormir » correspond-elle à la vision d'héroïsme métaphysique qu'il affirme sans cesse ? La leçon politique du combat pour les valeurs antiques de l'Ordre est soutenue par la Révélation mystique d'une transcendance naturelle sans laquelle tout s'effondre. La mission humaine est inscrite dans la force cyclique de la Nature parce qu'elle seule permet de dépasser la mort. Ce printemps permanent, cet avril, repose sur le corps, en un épicurisme un peu distant, sans cesse hanté par l'idée de la mort. Cette religiosité sans réelle liturgie s'accommode fort bien de divinités que le temps a vidées de toute force spirituelle. Il s'agit d'allégories charmantes et précieuses de La Nature dont la transcendance détruit toute allégeance à un Dieu souverain. S'envelopper des paroles du myste, chercher dans la transe orphique cet état supra-conscient où s'ouvrent les portes d'un ordre cosmique n'a rien de judéo-chrétien. Dans la religion chrétienne, l'émerveillement de l'homme devant la Création n'est pas une révérence à la Création divinisée mais à Dieu, le Créateur de toute vie, et la pulsion première du religieux tient d'une gratitude infinie. Le savant mélange que fait Maurras entre les acceptions du divin ne peut égarer le théologien le moins rigoureux. La forme féminine de la divinité a beau changer, La Déesse-Mère devenant Cypris, et Cypris les Dieux, puis le Dieu avant de devenir enfin le « Seigneur », une seule fois, dans *La Prière de la fin*,<sup>333</sup> cette mystique néo-platonicienne, qui appuie le fondement mystique sur la présence des ombres mortelles, divinités qui soufflent et insufflent les songes, peut être réelle, mais elle n'a que bien peu de choses à voir avec la foi catholique.

L'on pourrait donner à Maurras le crédit d'une grâce tardive, liée à la vieillesse, à l'appesantissement devant la mort, si *Le Rêve de Pan*, qui évoque « le même Dieu qui tue et fait renaître » ne reprenait le vieux thème d'une Nature païenne transcendante et n'était daté

---

<sup>333</sup> Maurras se conforme ici à la tradition juive qui ne nomme pas Dieu lorsqu'elle le prie et ne l'invoque jamais « en son nom ». Seigneur est une traduction de l'hébreu « Adonai » communément reprise par le Christianisme.

de « Décembre 43- Janvier 44 ». D'autres pièces tardives professent le même écart : nous avons vu cette même dimension de paganisme philosophique, Aristotélien et Comtien, où les Dieux sont des forces qui érigent des Lois, dans *Le Cintre de Riom* de 1947 et dans *A mes vieux Oliviers* en 1951. Ces deux œuvres, dédiées à la happy few maurrassienne des Amis du Chemin de Paradis permettent-elles d'induire une fixité mystique chez Maurras ? Pierre Boutang, qui analyse une lettre de Clairvaux datée de mai 1951, déclare que « Maurras, en ce moment de son oscillation, se croyait loin encore des espérances chrétiennes ou platoniciennes. » Et cette *Prière de la fin* n'est en rien une demande de pardon, d'absolution des fautes commises, mais de repos.

#### 4. Le refus du Pardon

La Résurrection de la Chair, mystère premier de l'Eglise catholique sur lequel Maurras s'étonne de toujours revenir, n'est pas un dû. La rédemption s'obtient, elle s'appuie sur la foi et la confiance en ces volontés impénétrables de Dieu. Cette victoire sur la mort repose sur la leçon du Christ, l'Evangile, et cette leçon ne s'offre pas aux seuls latins : elle inclut les « barbares Germains » et tous les hommes. L'ordre souverain, premier à tout autre est celui de La Charité. La fraternité du Christianisme ne repose pas sur une terre élue, un patrimoine méditerranéen à l'exclusion de tout autre, et elle offre à tous le même pardon. Jamais Maurras n'emploie ce mot, le plus grand absent de son vocabulaire. Le pardon est cependant le pilier fondateur du catholicisme qui place l'homme entre le péché et la foi, sans souci d'exalter un autre courage que celui de reconnaître ses erreurs. Or le repentir, dans la mystique maurrassienne, est un aveu d'erreur. Et cet aveu ne grandit pas : ainsi le terme est-il atténué par l'emploi du pluriel dans la seule occurrence lexicale que nous ayons trouvé :

« Regrets, repentirs, ingrates envies,  
Planètes du Mal  
Tournez, en chantant qu'au bout de la vie  
Le soir est fatal. »  
(La Demande et la Réponse, *La Balance intérieure*.)

Le rejet du catholicisme, et plus particulièrement du Christ, tient certainement à la leçon de courage militaire que Maurras répète sans cesse. Ce courage armé – nous ne reviendrons pas sur les lances et autres glaives de cet arsenal- est lié à la fidélité aux siens et à soi-même. Au fil du temps, il change néanmoins de visage, passant du combat réel au combat figuré. Si *La Musique intérieure* prend pour clef de voûte une ode historique revancharde en

se servant de *La Bataille de la Marne*, observons que, lorsqu'il n'est pas au fort de la Victoire, la valeur guerrière de la poésie maurrassienne tend à glisser vers une autre projection, une lyrique de l'élévation personnelle, douloureuse et obsessionnelle. Seule une vague guerre de Troie abonde la veine épique dans *La Balance intérieure*. Aucune allusion à la seconde guerre mondiale n'apparaît dans un recueil dont certaines dates attestent d'une écriture simultanée de l'horreur des combats. Rien, pas une ligne, un demi-vers, alors que le monde est à feu et à sang. Maurras ne parle que de son âme, des retours d'un passé lointain, d'un mouvement d'exaltation, présent, d'un souvenir, d'un songe. Il ne semble pas gommer les épisodes peu glorieux de son obédience à Pétain mais ne pas en avoir conscience. Sa mémoire, sans s'abîmer pour autant dans le naufrage de la vieillesse, mêle les deux guerres, le vieux soldat de 1914-1918, le nationaliste de 1944, « trahi » et accroché au même drapeau. Il est loin de condamner la guerre, légitime parce qu'utile, un vers révélant parfois le fond de sa pensée :

« Une paix radieuse est la fille des armes »

Inscription de l'auteur des amants de Venise pour l'hôtel  
Danieli, *La Balance intérieure*.)

Mais l'on ne sait s'il s'agit d'une allusion à la paix romaine, forgée sur la force, ou s'il reprend cette vieille idée de la violence salvatrice d'une identité culturelle que développe la philosophie de de Maistre ou de Fichte. Il souhaite certainement rappeler que le désastre de la défaite vient de l'impréparation d'une armée et d'un pays trahis par un gouvernement naïvement pacifiste. Il est, encore et toujours, celui qui disait la vérité et dont le seul tort est de la voir avant les autres. Comment pourrait-il demander pardon alors qu'il subit cette extrême injustice ?

Au sortir de la guerre, Maurras n'a plus de journal, lui et les siens sont proscrits, il n'est plus rien. Il ne lui reste que la poésie pour se protéger d'un oubli presque immédiat et pérenniser son combat en lui assurant une succession. Il est manifeste que la datation des poèmes de prison renvoie à l'idée que l'on s'intéressera, un jour, à la date de leur composition : Villon, Chénier, Verlaine, Maurras, le mythe est sensible du poète en prison. Maurras a lui-même été trop longtemps critique pour ignorer le parti que l'on peut tirer d'une connaissance biographique éclairant une œuvre par des prolongements tragiques. Dans toute son entreprise éditoriale, une constance s'impose, celle d'une mise en avant glorieuse qui contribue à l'exaltation de l'homme à travers son œuvre. De même pouvons nous constater une construction quasi-romanesque du personnage du poète, personnage fidèle jusqu'au malheur, exalté plein d'espairs malmené par la vie.

## 5. La construction du martyr

Il est bien difficile d'écrire avec « Je » sans former le souci de trop dévoiler de soi. Le « Je » poétique sublime de *La Musique intérieure* se matérialise néanmoins, dans *La Balance intérieure* : la vie que l'on montre n'est plus transposée, c'est celle que l'on a vécue ou, du moins, celle que l'on pense avoir vécue. Le chemin de cette poésie va, évidemment, de la jeunesse à la vieillesse.

Cette route commune à la condition humaine s'appuie sur un passé tout aussi commun. La rencontre précoce d'un enfant avec la mort, l'émerveillement d'un jeune homme devant le corps féminin, la blessure d'un premier amour déçu, le temps du combat, contre le temps qui passe et la perte des vieux amis, les instants de doute, vaincus par la beauté solaire d'un jardin méditerranéen, la lutte perdue contre l'injustice des hommes et la vieillesse, enfin, lente déchéance contre laquelle il faut encore tenir, voici le résumé des étapes successives que morcellent les Livres, composés comme un miroir éclaté, dont les dates, nous le savons, ne sont en rien successives.

A bien lire, Charles Maurras est un mal compris, un vieil homme fidèle à ses années de jeunesse que beaucoup ont trahi. Certains vers vont plus loin, Charles Maurras ou le poète, mais c'est désormais tout un, reste le combattant d'un avenir radieux, un juste sacrifié par et pour les hommes. La figure qui s'élève rappelle les martyrs de la fin du moyen âge ou les vies de saints, notamment par l'utilisation des images sanglantes des justes sacrifiés. Un mélange gréco-romain incorpore à ces effets picturaux un ton de peinture néo-classique à la David, comme dans ce César poignardé au Capitole de *La Planète d'Iule*. Mais en une *maturation* singulière de *l'amertume*, le poète qui tente d'atteindre les *Pics de la sagesse*, pardonne aux pauvres hommes leur véhémence acharnée, et leur « verdict infâme », se tournant avec confiance vers le « grand rire de l'Immortel », Apollon, qui jugera tout en ses « célestes balances. ». La même référence au Dieu, et à ce Dieu seul capable de le juger, se retrouve dans *La Prière de la fin*. Le juste fait fi de l'injustice humaine, à la gloire éphémère il préfère cette gloire immortelle que promettent les astres. Ce sage se moque des bassesses du monde dont il ne peut être que la victime. Il doit sacrifier cette vie solitaire pour une justice absolue, une gloire céleste :

« Qu'à ta gloire l'Envie et la Haine répondent,  
Laissons s'entretuer ces filles du tombeau. »

(Antigone, *La Balance intérieure*.)

Au poète trahi le temps donnera raison ; un monde plus droit reconnaîtra un jour l'étendue des vérités que dévoile son talent :

« L'Erreur qui te doit tout, même ses tristes voiles  
Connaîtra les pudeurs de son indignité : »  
(Consolation à Térence, *La Balance intérieure.*)

La figure d'un poète-martyr est en réalité constante si on lui assimile toutes les références aux justes sacrifiés tels Térence ou Horace. Les vérités de ces martyrs seront révélées aux hommes par des générations futures, les grands cœurs ne doivent craindre aucun Léthé :

« Au silence de la tombe  
Il en est qui ne succombent  
Après mille ans révolus. »  
(Petite stèle pour la grande lyre d'Horace, *La Balance intérieure.*)

Ces hommes extraordinaires s'élèvent au rang de martyr-guides allégoriques de la patrie : ainsi Antigone ou Virgile reflètent-ils cette récurrence constante de sauveurs nationaux :

« Virgile, tes moissons, tes combats, tes pâtures  
Ont aux Muses redit jusqu'à la fin des jours  
L'accord du sang farouche et de l'alme pur  
Qui vit naître et grandir la romaine aventure. »  
(A Virgile, *La Balance intérieure.*)

Autant d'hommages, renvoyant à la même histoire, reprise, déclinée, de livre en livre, l'intercesseur changeant et le propos demeurant. Charles Maurras établit une parenté ou plutôt une filiation. S'élevant au rang des pères, toutes les figures de poètes employées dans *La Balance intérieure* renvoient à sa propre figure : ne construit-il pas, de façon indirecte mais toujours récurrente, un *Parvis d'hommages* personnel ? Ne cherche-t-il pas à se présenter comme le plus digne défenseur des lois éternelles de la patrie ?

Si la multitude des citations de maîtres peut faire penser à cette école d'humanité et d'humilité dont se recommandait la tradition classique, la tendance amplifiée du poète à se citer lui-même est certainement le reflet le plus fâcheux d'une fausse modestie. Pour un homme qui se refusait à « faire centre », le besoin de mettre en scène est à élever au rang d'extrême contradiction. La tentative la plus évidente et la plus discutable de cette « héroïsation du moi » culmine avec la citation intégrale d'un poème de Le Goffic au sein du recueil *La Balance intérieure* ; Le Goffic, poète disciple du « maître incontesté de la poésie-raison », en fait un Ulysse moderne : Maurras est ainsi ce « Pilote au cœur d'airain », tendu



par « une âpre volonté. » L'éloge à cette force de caractère hors du commun peint le naufragé triomphant du naufrage en un dernier vers éloquent :

« Mais tu t'abîmeras sans avoir renoncé ».

Citer, au sein de son œuvre le poème d'un autre, un poème d'admiration totale, adressé non à l'œuvre mais à l'homme, et lui répondre que « L'humilité convient à la race des hommes » a de quoi laisser songeur. Drapé dans sa vertu, Maurras refuse de se plaindre, ce silence devenant plus éloquent que tout : il témoigne d'un courage héroïque, ce vieil homme seul, trahi et malade, ayant toutes les raisons de se lamenter sur son sort. Tout au contraire, il préfère exalter la fraternité passée et future en une omission constante du présent. Montrer la beauté du Monde le soustrait à sa misère et lui donne ce rôle de guide éclairé qui consolide toute la construction hagiographique du personnage. Il offre ainsi au lecteur, qui devient le véritable témoin à décharge de son procès, une poésie de projection, sublimée et nouvelle, teintée de douceur et d'émerveillement, apparemment bien loin de toute violence.

C'est ainsi qu'une tendresse émerveillée décrit les fleurs et la beauté du monde, le ciel des soleils couchants, la pourpre et l'or qui se déversent sur la terre, l'abondance des biens, soleil et pluie qui tombent des cieux. Il ne s'agit pas seulement d'exalter la nature nourricière mais de confier un amour véritable. S'il s'inscrit dans une continuité culturelle, il n'en demeure pas moins que le tableau général projette une force solaire, violente, comme un tableau de Van Gog. L'exaltation qui s'ensuit surgit de cette beauté que les vers cadencent. L'idée de la transcendance n'est pas aussi évidente que le poète le dit et le besoin de dépasser la mort et l'oubli naissent en réalité d'une révolte violente, toujours renouvelée malgré cette prétendue évidence de la permutation des âmes. Seul le jardin méditerranéen paraît apaiser cette soif d'éternité. Les images fleuries, les évocations amicales, les mouvements d'eau et de vent permettent une illustration simple de la doctrine comme une adhésion facile, première, à la beauté des choses. Paradoxe s'il en est, cette tendresse légitime toute violence, puisqu'il est indispensable de préserver un monde que l'on trouve si beau. En nous offrant la douceur d'un éternel printemps, le poète devient un intermédiaire universel :

« Le vain mot de tristesse est la mystique amphore  
Où les Dieux ont caché le froment du retour  
Pour le temps que les feux d'une nouvelle aurore  
Mûriront sa douceur dans l'âme de l'Amour ! »

(A Virgile, *La Balance intérieure*.)

Le poète maurrassien reçoit ainsi le rôle de nous guider dans l'indispensable combat de préservation, de protection d'un monde si beau puisqu'il est capable de le décrire. Le mot

le plus employé de la poésie maurrassienne est le mot « cœur » qui garde souvent son sens "XVIIème" de courage mais l'adoucit de l'équivoque d'une tendresse profonde. Au demeurant, il est agréable d'entendre que rien ne meurt, que tout revit, et de partager, bien plus qu'un combat, une espérance.

## 6. Mysticisme et fascisme

Un homme d'âge qui pense à la jeunesse, vieil homme qui pense aux oliviers qu'il a plantés et dont les autres verront les ombrages, c'est la dernière image que nous offre Maurras. Mais toute la syntaxe, effets métriques et stylistiques, ne sont que choc, réveil, envie d'en découdre. Et le combat toujours dépeint, toujours repris, qui crie au ciel son impuissance ou son emportement, n'est jamais celui d'une conscience torturée par le remords d'avoir mal agi mais celui d'une intelligence qui ne supporte pas l'idée que la mort soit définitive. Le seul choix qu'on lui ait laissé pour transcender son mal-être, et qu'elle ne peut choisir, est une religion de l'humilité et de la résignation. Or, loin d'être moral, le repentir est une faiblesse, un renoncement, il ne serait issu que de la peur de mourir seul. Nous sommes placés ici au centre de ce déchirement de l'extrême droite des années trente, oscillant entre le conservatisme religieux qu'il est utile de confesser et la philosophie de la volonté, qui ne peut s'inscrire que dans l'athéisme d'un « ordre nouveau. » Excommunié par le Vatican pour avoir « utilisé » l'Église au profit d'Action Française, connu pour un paganisme fâcheux, Maurras ne fait guère intervenir d'autre mystique que celle d'une Cypris idéalisée dans *La Musique intérieure*. Et il en va de même, par la suite, les vers ne trouvant de clarté qu'à la « haute lumière » d'Apollon. Mais s'agit-il pour autant d'une foi ? Peut-il croire tout de bon à ces divinités de folklore gréco-romain, déjà présentes dans Anthinéa ?

L'effet de mode est évident. Nous devons noter la présence de cette mythologie recomposée, typiquement fin de siècle, qu'il s'agisse des arts figuratifs et de la veine Art nouveau, où les sylphes, Flora ou Cybèle, naissent des enlacements d'une verdure de fer, bronze ou bois, ou de la multiplicité de ces statues drapées, Statue de la Liberté ou semeuse du Franc et jusqu'à la Fortune poussant sa roue ou offrant sa corne d'abondance des premiers billets de la Loterie nationale. Le même fond mythologique parcourt la poésie, innombrables « Psyché », Faune discourant de Mallarmé, mythes revisités par Cocteau ou par des constructions dramatiques multiples, Giraudoux, Anouilh, et jusqu'à Sartre, dans *Les Mouches*. Ce cadre antique coïncide avec la perception d'une culture de fond, établie par les historiens du milieu du XIXème siècle, de Henri-Martin à Michelet, qui vont véhiculer l'idée

d'un substrat fondamental permanent à travers l'Histoire, des Gaulois, « nos ancêtres » ou des Teutons, idée de construction d'un schéma de race dont les idéaux conscients sont poussés par ces influx inconscients, intériorisés. Cette anthropologie de masse, ô combien présente dans *L' Ode historique de la bataille de la Marne*, revancharde, conduit à la certitude, clairement affirmée de l'appartenance, qui suffit, étant de race et de langue, à créer un droit du sol des natifs « de souche », l'expression reprenant éloquemment la métaphore sublimatoire de l'arbre, racines, branches et feuilles. Elle conduira à vulgariser la dichotomie des Latins et des Germains, avec toutes les dérives bien connues de l'utilisation des héros du sang, de Siegfried et de Wagner par le nazisme, ou du mythe prométhéen du feu arraché aux Dieux, faisceau divin qui affirme le droit des lecteurs à exercer le châtement. La prise de conscience d'un héritage imaginaire – que l'on ne nomme pas encore inconscient collectif - coïncide avec les débuts de la psychanalyse, Electre, Œdipe permettant à Freud de s'appuyer sur ces mythes préchrétiens pour donner un nom à des pulsions fondamentales ainsi éclairées et validées par ce courant historique et esthétique proliférant.

Maurras ne doute pas de la puissance du mythe, dont le myste devient le nouvel instrument, la Lyre retrouvée. Adhérent à cette organisation historique du flux symbolique, il reprend à son compte, poésie étant ontologie, tout un imaginaire fantasque qui offre une perspective d'au-delà sans la limiter au christianisme. La religion devient une vision multiple, il s'agit d'ailleurs d'exprimer une religiosité qui sent, entend un murmure divin dans les beautés de la nature, beautés qui créent le désir, la vie et la transcendance. La beauté, l'esthétique, est première à l'impulsion sacrée. C'est cet enfant qui lève la tête, émerveillé par la splendeur du ciel étoilé de la seconde *Nuit de Provence* et qui pressent un ordre cosmique des choses, une magie qui n'est pas enfermée dans le missel maternel.

Le paganisme maurrassien tient de sa doctrine, il est à la source de ses certitudes. Il ne peut l'abandonner sans renier la dimension politique qui y affère, mais il ne peut non plus, étant monarchiste de raison, s'y perdre. Alors que lui sont confiées ses premières colonnes dans des journaux catholiques, sur la recommandation de l'abbé Pennon, il se dit agnostique, il voudrait croire mais il ne le peut, attendant cette Grâce. Sa perspective mystique ressemble ainsi à un compromis : il peut être agnostique, c'est-à-dire douter du Dieu qu'on lui propose, mais devenant rapidement le chef de file politique de l'ultra conservatisme, fortement catholique, il ne peut être athée. Or il ne supporte pas l'obéissance, en terme de religion, et encore moins la soumission. Le combat qu'il mène avec l'ange est, dit-il, celui de sa « bonne tête », sa « tête dure », qui refuse absolument que les voies du Seigneur soient impénétrables. Logique et déterminé, c'est dès l'adolescence qu'il rejette un Dieu de bonté qui ferait tant de

mal. Le vertige du suicide n'était pas loin de l'adolescent se découvrant irrémédiablement sourd. La mort comme désir est présente dans *La Musique intérieure*, la sirène du *Mystère d'Ulysse* propose-t-elle autre chose que cette plénitude sereine ? L'envie d'en finir balance souvent avec le combat terrestre, la vie à accomplir, à laquelle on s'accroche par tant d'exclamations héroïques qu'elles deviennent suspectes.

Charles n'a que quatorze ans, en 1882, lorsqu'il commence à perdre les sons. Il est en classe de troisième, innocent et exalté, n'aimant que la musique des mots. Rapidement son état s'aggrave : il est complètement sourd à l'âge de dix-sept ans. Maurras évoque, mais fort peu, ses infirmités dans sa poésie. Lorsque ces occurrences apparaissent, ce n'est qu'indirectement, ainsi sa boiterie, à la fin de *L'Ode historique à la Bataille de la Marne*.

« J'ai, du fond de nos murailles  
Où le flot roule ses entrailles  
Fait au Germain calamiteux  
Cette chanson que j'ai chantée  
A la manière de Tyrtée  
Le maître d'école boiteux. »

La surdité l'enferme dès l'adolescence et le coupe violemment des autres, le condamnant au repli, brisant toute possibilité d'études universitaires. Il ne lui reste « que » l'écriture. Encore faut-il se faire connaître. L'orgueil lui fait refuser l'emploi d'une corne de sourd, il préfère lire sur les lèvres et cache habilement son handicap. A peine introduit dans les premiers cafés littéraires, le jeune homme brûle de débattre en des diatribes enflammées. Il fréquente ces cabarets où évolue une foule « d'hirsutes », « d'hydropathes » et autres ennemis littéraires.

S'il cède à l'envie de participer à de houleux débats politiques et littéraires, le handicap le freine, l'obligeant à une retenue courtoise. Il passe ainsi pour un jeune homme de bonne éducation qui ne coupe jamais son interlocuteur et le laisse aller à son terme avant de lui répondre, « point par point ». Cette « politesse glacée » le dispense d'interruptions violentes auxquelles il n'aurait pas de répartie immédiate. Son éloquence est toujours phrasée, sa voix, très forte, tient au fait qu'il ne s'entend pas, mais son public l'ignore et l'on croit qu'il force sa voix pour dominer le bruit des cafés bondés. Cette mise à l'écart permanente participe, inconsciemment peut-être, à la construction du personnage public. Maurras affiche le plus souvent une indifférence un peu condescendante. Mais si la surdité lui confère une distance élégante, elle lui refuse tout rôle politique direct : alors que les orateurs doivent se produire en réunions publiques, il lui est difficile, n'étant pas connu, de monter à la tribune.

Il est malaisé d'imaginer l'état de frustration où cette infirmité le plonge mais nous ne pouvons douter que cet amoureux de musique ne fût hanté par cette perte des sons. Alors qu'il n'entend plus, une nouvelle musique s'établit, qui le berce de réminiscences mélodiques. Le souvenir des mots se mêle donc à ses souvenirs et il n'est pas sans une triste ironie du sort qu'il ne puisse entendre lui-même cette « poésie écrite pour l'oreille ». Une sorte de revanche singulière lui est cependant offerte par cette musique mentale et il rejoint, en un procédé d'inversion, cet Ulysse attaché au mât de son navire qui entend ce que ses matelots ne peuvent entendre :

« Qu'au repli de l'oreille une clôture épaisse  
Interdise mon âme aux voix de la déesse  
Et qu'à peine enfermé dans l'étroite prison  
Solitaire et déchu de l'empire des sons  
Dans l'ombre du cachot qu'habite le silence  
Un autre chant sonore et fluide s'élançe !  
Des maîtresses des dieux redise la beauté  
Des héros fils des dieux la générosité  
Et rende comme il faut la justice ou l'hommage  
Aux poètes sacrés, pères de tous les sages »

S'inscrivant dans une dynamique de volonté, un essor poétique, Maurras cherche à faire de sa faiblesse une leçon de force et de courage : sa poésie est une revanche. Il devient celui qui entend ce que les autres n'entendent pas, ce qu'autorise et nécessite le mythe grec d'Apollon. Il est Ulysse écoutant les sirènes, nouvel Orphée faisant revivre les voix du passé et les sons perdus. Sa poésie d'éternel discours n'est-elle pas le reflet d'une longue conversation d'harmonie familière où l'on s'écoute, où l'on s'entend, où le silence ne dure jamais ? Peut-être faut-il voir dans ce dialogue permanent, cet échange verbal constant de la poésie maurrassienne, non seulement le besoin de parler librement, d'être entendu, de dialoguer vraiment, mais aussi le détournement du profond besoin d'entendre, de n'être plus seul « dans l'ombre du cachot qu'habite le silence ».

Ainsi pouvons-nous comprendre le compromis offert par l'agnosticisme, la porte est toujours ouverte pour la brebis égarée, et le goût prononcé pour une religiosité allégorique des éléments, religion différée et projetée dans maints objets, d'une façon presque magique et animiste. Fleurs, arbres, mer, étoiles nous percevons la blessure de voir sans entendre, et ce désir profond, peut-être né à lire Platon, de ne pas mieux voir que les autres, mais, du moins, d'entendre mieux. Il a souffert, s'il ne souffre encore, de ne pouvoir croire vraiment, croire comme avant. Cette mystique du manque cherche à se remplir, d'où cette foule de déités, qui

permettent de maintenir la flamme avec les disparus du premier Colloque des morts sans sombrer dans le désespoir.

D'une façon semblable, le mysticisme de *La Balance intérieure* et des recueils qui la précèdent tient à une rupture apparente mais non consommée. La langue employée est religieuse, l'appel aux Dieux récurrent, mais le poète met toujours en lumière le suppliant. Il organise son rôle, il en fait l'intercesseur des forces divines et des doutes humains, il veut croire bien plus qu'il ne croit, car il n'accepte pas la mort. Et il veut être celui qui prie, quelque Dieu que ce soit. C'est ainsi que, dans *La Balance intérieure*, par *La Prière de la fin*, Maurras choisit l'accommodement. Bien qu'il s'en défende, il paraît rejoindre le rang. Cette tendance à revenir à la religion de ses pères est bien connue chez une personne âgée : s'agit-il d'une tentation humaine, d'une angoisse véritable de vieil homme face à la mort ? Nous serions enclins à le croire si une datation récurrente ne mettait sans cesse l'accent sur le moment précis où ce retour chrétien a lieu. La démarche, systématique, insiste au point de détruire toute illusion de mouvement spontané, dénotant encore un à-propos de mise en situation. Tous les poèmes, sans exception, qui réfèrent au rituel catholique, sont en effet clairement situés, dans le temps et le lieu :

- *Pax* : Clairvaux, décembre 1949.
- *Les Chapelles* : 13 juillet 1943, cimetière de Roquevaire
- *Codicille* : octobre 1930, entre Simiane et Roquevaire
- *Ainsi soient-ils* : novembre 1938, entre Simiane et Roquevaire
- *La Rose de l'Idée* : 18 Janvier 1945, Lyon.
- *La Prière de la fin* : Clairvaux, juin 1950.

Cette insistance sur la date est d'autant plus symptomatique que Maurras refuse la notion de temps en ce qui concerne son œuvre poétique, et qu'il avoue sa construction en dehors de toute chronologie d'écriture. Entend-il montrer que son retour vers le catholicisme n'a rien à voir avec son emprisonnement ? Qu'il est détaché de la peur immédiate de la mort ? Qu'il s'agit d'une réflexion plus longue et mûrement méditée à l'ombre du caveau familial ? Maurras cherche-t-il à faire oublier ses démêlés avec Rome ? Il semble surtout que le poète se serve ici de la notion d'appartenance à une religion, à une terre et à un "camp", qu'il reprenne sans cesse cette vieille conception de latinité romanisée qu'expriment toutes les figures d'arches arrondies qu'il décrit. En s'inscrivant dans cette tradition, il reprend le thème d'une fraternité de race et de culture et se donne pour un catholique peu pratiquant, un fidèle de cérémonie, qui doute mais voudrait croire, assez semblable, somme toute, à beaucoup de ceux qui le liront.

A ce point de notre analyse, nous ne pouvons nier la projection fasciste de la poésie maurrassienne, le poète devenant un myste, donc un guide, Duce ou Führer, être héroïque et surhumain, investi d'une parole divine qui dit toujours la vérité. Nous avons étudié maintes facettes de cette construction du prophète inspiré dans l'ensemble de cette œuvre. Et nous nous trouvons en face du dilemme que nous pose cette religiosité singulière, revisitée et personnelle, manifeste, qui refuse de nier le divin, Dieu ou les Dieux, et d'aller au bout de ce chemin athée. La pirouette serait commode de dénier à cette religiosité une valeur authentique en ce qu'elle est purement littéraire et d'un paganisme douteux, d'autant plus affirmée qu'elle donne un rôle prééminent au poète et lui permet ainsi d'incarner la projection mystique. Nous pourrions dès lors affirmer que la poésie de Charles Maurras est fasciste. Mais ce serait décider, de façon péremptoire, que Maurras use d'un discours mystique alors qu'il est incroyant. Or, nous ne pouvons contester la fréquence d'une religiosité, qui, pour sembler de pacotille, est aussi constante que déterminée. Tout au contraire, c'est en ce qu'elle est d'essence religieuse – quelle que soit la religion choisie – que la démarche interpelle : ainsi la remarque 4/8 du fragment de manuscrit de *La Merveille du monde*, cité par Pierre Boutang, n'est en rien anodine : « Peut-être que le meilleur moyen de nous défaire du tenace sentiment de notre impuissance est de garder l'illusion divine et de la cultiver laborieusement. »<sup>334</sup>

« L'illusion divine », athéisme, agnosticisme, nous jouons sur les mots, mais le fait religieux demeure, Maurras ne renverse pas l'autel chrétien, il déclare qu'il en a besoin. Il l'associe, en fait, à un univers polythéiste bien particulier, gréco-latin, selon la vision d'une progression historique des croyances, ce que nous pouvons peut-être expliquer. La religion gréco-latine, ainsi qu'il le décrit dans *Corps glorieux*, ne détache pas le mort du vivant ni les morts des vivants, elle les inclut dans la vie quotidienne, lares, pénates et mannes, les défunts sont toujours là, mangeant les restes jetés au sol par les convives du banquet. Les Ombres écoutent, elles aident, envoient des songes, une « leçon des Enfers ». La contradiction fondamentale tient moins à la nature du combat entrepris qu'à l'angoisse fondamentale qui le sous-tend. Selon cette explication, il ne s'agit pas d'exalter la race, l'héroïsme en tant que tel, mais de nier la mort, la mort de ceux qui sont partis, que nous aimions, qui fonde pour toujours la certitude de « notre impuissance ».

---

<sup>334</sup> Pierre Boutang, *Maurras, La destinée et l'œuvre*, op. cit. p. 626.

## 7. Les images du passé

C'est dans *La Montagne provençale* que Maurras confie le souci qu'il a de l'image. Peut-il trouver une source d'images « latines », « provençales » des images de civilisation en foulant la terre de ses ancêtres ? « Quelques courses que j'aie menées dans notre haut pays, je ne puis me convaincre d'y avoir vu flotter la famille de mes fantômes, ni la trace, ni le souvenir de rien d'eux. Il n'y a guère de mémoire héréditaire dans notre corps. C'est l'idée, c'est l'image seule qui, en passant, choisit un cœur pour le percer. »<sup>335</sup>

Cette image est-elle créée ou retrouvée ? Il s'interroge sur sa présence et sa résurgence, cet aspect de bonheur que l'on éprouve à la trouver ou à la retrouver, enfouie mais claire. Maurras croit en ces images profondes, substrat culturel puissant, dont il confesse la vertu sublimatoire : « Mais d'où vient cette image ? L'esprit qui nous l'apporte, son vent vif et lointain, n'est-il pas quelque chose qui reste imprégné de nos morts ? »<sup>336</sup>

L'image vient d'un Au-delà personnel. Maurras n'a pu accepter les théories de Breton ou de Soupault non seulement parce que ces iconoclastes chassaient le travail, l'art poétique, qui est un ordre, donc une victoire, mais parce qu'ils favorisaient l'image au détriment du son et que le son est, pour lui, paradoxe parfait de sa surdité, le vecteur de l'image, son support réel dans l'inconscient. Nous parlons souvent de ce que nous n'avons jamais vu mais que nous avons entendu, nous imaginons. Les images sont, selon lui, issues des sons, des sons premiers, ceux de l'enfance ; nous éprouverions tous une poésie primordiale en écoutant des histoires, des chansons, et en imaginant, grâce à ces histoires, ces chansons venues de très loin, transmises par des voix chères : « Voilà le mystère de l'art. L'art qui délire, relie, excelle aussi à bien river les chaînes dures ou douces, haïes ou bénies ( ... ) Sans l'art, sans les figures, prisonnières et victorieuses de l'Être, que vaudrait notre faculté, je ne dis pas d'acceptation mais d'adaptation ? Le cœur, la chair, l'âme de l'homme, qui ont si grand besoin de recevoir, sont possédés d'un égal besoin de donner. Leur joie est de répandre. Mais quelle joie tirer de nous, et rayonner, sans les multiplicateurs de la poésie ? »<sup>337</sup>

Nous avons un trésor commun, un fonds d'images venues de la langue que nous nous offrons. Cette transcendance première de l'humanité est sa première victoire sur la mort, vaincue, car le silence ne peut plus être. Toutes ces images sont bonnes à prendre, allégories

---

<sup>335</sup> Charles Maurras, *Œuvres Capitales*, T. IV, *La Montagne provençale*, Flammarion, Paris, 1954, p. 132.

<sup>336</sup> Ibid. p. 132.

<sup>337</sup> Ibid. p. 133.



antiques, contraction surprenante d'une métaphore, d'autant que ces images révèlent plus qu'un état d'âme, elles sont le sang propre à une culture.

Ces images construites, culturelles, appartiennent à ce Parnasse néo-classique que Maurras ne cesse de citer :

« Le moindre mouvement de l'onde ou de la terre  
Dit le nom des héros, la semence des dieux  
Et tout ce qui mûrit du sauvage mystère  
Trahit l'égale main de sublimes aïeux : »  
(Ciel étoilé, *La Musique intérieure*)

La mise en exergue d'une forte culture d'humanités classiques pourrait nourrir, aujourd'hui en particulier, tant ces références sont perdues, l'aspect passéiste du corpus poétique. Cette pratique semi-énigmatique d'allusions mythologiques, ce besoin de se placer et de placer le lecteur-ami au dessus du vulgaire peuvent prendre un mauvais air de Trissotin potache qui étale un savoir acquis sur les bancs du collège d'Aix. Ces figures de sylphes et de nymphes, ces accumulations de citations antiques, relèvent du souvenir : elles ressuscitent un univers d'adolescent isolé, rêvassant sur des versions grecques et latines. Qu'il le décide ou le nourrisse, cet élan vers sa propre jeunesse et sa construction culturelle est encore un retour. Le jeune Charles, devenu sourd, dévore les livres, s'abîme dans l'étude, se dessèche, dit-il, cherchant dans cet aliment intellectuel une raison d'être. Il n'écoute pas les admonestations de Monseigneur Pennon, qui le voit se détourner de la foi. Beaucoup plus tard, il inscrira néanmoins son nom sur le caveau personnel de *Ainsi soient-ils*, témoignant de sa reconnaissance pour les leçons et la patience de son ancien maître.

Dans ce champ clos, ravagé d'injustice, les images mythologiques ont apporté leur part de rêverie et de fantasme. Nous nous souvenons d'une des premières pages de Maurras, une rédaction sur Chénier, et de cet article repris dans *Critique et Poésie*, où il montre Chénier plongé dans la compilation des Antiques et notant sur des feuilles les images qui lui viennent et nourriront ensuite ses poèmes. Chénier, le poète auquel il dédie la dernière pièce du *Cintre de Riom*... Nul doute qu'il ne s'en soit senti très proche, enfermé dans le sombre collège et « l'étroite prison » de la surdité.

Les images mythologiques qui abondent le néo-classicisme des débuts du XIXème siècle apportent d'ailleurs un souffle qui n'est pas sans évoquer, par quelque malice, bien moins le classicisme que le romantisme. Si l'on ne connaissait Maurras, que penser en effet de ces différentes figures d'un poète méditant au bord d'une tombe ? Si l'âge vient tempérer l'idée du beau ténébreux, ainsi que l'absence d'une Elvire dans ce tombeau, l'image qui se

dégage est celle d'une solitude irritable, passionnée, exaltée à la manière d'un Byron et qui s'exacerbe de la même façon lors de son ascension de l'Acropole. Cette véritable adoration pour la Grèce classique se rapproche du premier romantisme de la fin du XVIIIème et de Chénier, précurseur romantique. Nous pensons à la description que Maurras fait de lui-même, dans *Anthinéa*, de son exaltation passionnée lors de la découverte d'Athènes, exaltation qui le rend plus proche, aux yeux d'un lecteur moderne, des romantiques anglais tels que Keats, Byron, Brooke ou Shelley, que d'un classique : « Je n'y montais pas tout de suite bien que j'y fusse accouru dès le premier soir. Les sentiments confus, qui, durant plusieurs jours interminables, me retinrent hors de l'enceinte, m'attiraient cependant errant et fiévreux sous l'escarpement. »

Quelques pages plus loin, Charles Maurras, après une lourde hésitation à la confession, décrit le transport spontané qui le fait enlacer et embrasser une des propylées : « ... oserais-je écrire ce qui suivit ? Pourquoi non, si j'osais le faire ? [...] aperçue la première des jeunes Propylées, j'entourais de mes bras l'espace, autant que je pus en tenir, et, inclinant la tête non sans prudence à cause d'une troupe d'américains qui se rapprochait avec bruit, prenant même grand soin qu'on me crût en train de mesurer la circonférence, je la baisais de mes lèvres comme une amie. »

Cette tendance romantique était-elle le fait de la jeunesse ? Nous retrouvons cependant cette même image d'une statue adorée dans le poème *Samothrace* où l'évocation du drapé de la statue se teinte d'érotisme :

« - Toiles frémissantes  
Moulez ce beau corps !  
Je sente et ressente  
Son royal accord ! »

La présence charnelle de statues dévêtues alimente le fantasme épicurien du jardin méditerranéen mais la personnification de ces divinités de pierre est également une constante de la poésie romantique.

De même, la métaphore filée du naufrage, mêlée à l'ivresse du désir, pourrait évoquer quelques influences néoromantiques, symbolistes, que, malgré toute l'irrévérence de la critique maurrassienne à son encontre, l'on puise chez Mallarmé. « Encore Mallarmé » que l'on admire pourtant ! De même l'emploi récurrent du mythe de Faust peut-il rappeler Goethe. Le fait de choisir de porter le nom d'un personnage damné est éminemment romantique. Si la volonté d'insérer sa poésie au sein d'une école classique romane anime Maurras, les poèmes éthériens, en forme de sonnet, renvoyant au monde céleste de Platon et des présocratiques, ne

peuvent qu'évoquer l'influence de Baudelaire pour lequel Maurras éprouve, encore qu'il s'en défende, « une véritable faiblesse ». Ainsi *La Psyché* de Maurras ressemble, telle une sœur en miroir, à *La Beauté des Fleurs du Mal*, avec ses « larges yeux aux clartés immortelles »... Nous retrouvons de même une influence de Musset, poète chéri de l'adolescence, lorsque Maurras s'extrait de lui même dans *Descente aux enfers* :

« Faisons comme si  
                  J'étais devenu mon ombre  
Et m'étais assis  
                  Dans le cercle des fantômes »

Ce mécanisme de dédoublement n'est pas sans évoquer *La Nuit de Mai*, et l'influence romantique. « L'erreur de jeunesse », semble, malgré les années, demeurer profondément enfouie. Si nous restons sur l'analyse littéraire et les années de construction poétique, les fantômes, les esprits, et les identifications sous forme de réminiscences laissent à penser que cette influence du siècle a pesé lourd sur Maurras qui a brûlé tous ses écrits antérieurs à 1893. De même, cette manie des jeunes années de détruire les poèmes "ratés" n'est pas sans rappeler une attitude empreinte de romantisme ; notre doute n'aurait-il pas été renforcé si nous avions pu analyser *Les Amours improbables de Pythagore et de la princesse Théocléa* et autres poèmes d'une jeunesse d'errance romantique, parnassienne et symboliste dont l'auteur se détourne mais qui n'en est pas moins aux aguets ?

Nous restons évidemment dans un schéma de construction purement culturel, fortement intellectualisé. Maurras paraît souvent se cacher derrière cet arsenal néo-classique qui lui permet de se soustraire à toute approche plus intime. Mais les allégories mythologiques, les dieux, déesses, héros, semblent avoir une vertu consolatrice qui remonte à plus loin dans le temps. Il fut, jadis, un petit garçon de huit ans, qui ne vivait que par *L'Odyssée* et dont parle la préface d'Anthinéa : « Tel qu'il était sous les tilleuls et les lauriers roses de sa Provence, et penché sur le livre qu'il lisait du matin au soir : l'Odyssée était sa passion. Il en peuplait les jeux, le sommeil, en parlait sans cesse, ne sachant qu'admirer le plus du courage, de la patience ou de l'art du héros. »

La nymphe marine, Circé, Calypso, tant de figures charnelles et tendres, à côté de Pallas, si droite et dure mais toujours présente. Et Ulysse, héros auquel il ne cessera de s'identifier, avec, toujours ce lourd regret de ne pas être lui. Plus jeune, cependant, n'était-il pas plutôt Télémaque, lui, qui, vieillard s'adresse à ses « Télémaquides » ? Certes, Ulysse est un héros, un mythe du courage et de la persévérance, de l'intelligence, de l'arrogance aussi, un principe de la droiture monarchique, mais c'est, avant tout, le père perdu de Télémaque,

qui vit dans son attente et ne sait pas s'il est vivant ou mort. Un fils qui cherche son père. Un père qui cherche à retrouver son fils.

Charles n'a que six ans à la mort de son père, « le grand deuil qui coupe en deux les paysages de mon enfance. »<sup>338</sup> Il décrit lui-même la figure idéalisée, lointaine, d'un être profondément aimé : « Cette impression ne faisait qu'un avec l'ample douceur, la tendre lumière dont je me sentis enveloppé aussi longtemps qu'il fut là, c'est à dire pendant mes six premières années. »<sup>339</sup>

Le père de Maurras était la douceur, la gaieté même, au dire de l'auteur qui reconnaît la confusion de ses souvenirs, l'image réelle de son père semblant à jamais perdue : « ... Quatre ou cinq portraits n'y fera rien, non, pas même le souvenir de sa "figure de bureau"... »<sup>340</sup>

Cette souffrance profonde de la perte du père, blessure secrète à jamais résonnante, apparaît explicitement dans quelques vers : Si le premier chapitre de la préface de *La Musique intérieure, Secret*, encercle de mystère cette fugace figure paternelle, le *second Colloque des morts* renvoie à cette blessure profonde de manière explicite :

« L'orphelin a reçu des lèvres de la veuve  
La rumeur d'un départ qui lui fait le cœur lourd. »

Nous l'avons vu, les vers témoignent de la révolte de Maurras face à cette mort qui résonne en un cri déchirant : « Rends-moi ! Rends-moi ! » Il semble que cette disparition le hante. Si les occurrences explicites, les appels ouverts à ce père perdu sont rares, c'est que la blessure reste vive, mal cicatrisée, peut-être trop personnelle pour se prêter à une quelconque mise en scène. Mais il semble que cette figure impossible à oublier ait une répercussion majeure sur l'œuvre et qu'elle revienne constamment.

En effet, la fidélité du poète à son père est fondamentale : la figure paternelle idéalisée bâtit toute la construction de l'œuvre poétique et des images similaires réunissent les deux hommes : « De vieux sang provençal, nouveaux comme nos chênes, sensibles et ondoyants comme nos tamaris... »

Charles Maurras parle ainsi de son père dans le premier chapitre de la préface de *La Musique intérieure, Le Secret* ; cette association de son père et de sa terre, la Provence, apparaît en de fortes occurrences dans les poèmes de *La Balance intérieure* :

---

<sup>338</sup> Charles Maurras, préface, in *La Musique intérieure*, in *Initiation*, op. cit. p.19

<sup>339</sup> Ibid. p.5.

<sup>340</sup> Ibid. p.5.

« Vous vous le murmurez au secret de vos branches  
Nous sommes nés du même sang  
Et ma sève est la vôtre et nos veines épanchent [...] »

Maurras cherche à pérenniser le flambeau paternel, suivant de nombreux processus d'assimilation à son père, transmetteur premier d'une culture transcendante. C'est ainsi que cet amour pour tous les genres du chant provient de ce même foyer, à la fois natal et génétique : « Mon père était véritablement possédé de la danse et du chant. [...] sa chanson ne l'arrêtait pas. Le sacré, le profane, tout ce qui se module à l'église ou à l'opéra, latin, français, provençal ou méli-mélo des trois [...] »<sup>341</sup>

Par le chant, une première transmission s'effectue, situant Maurras en continuateur de l'image paternelle : « Etait-ce que mon père voulut me le transmettre comme un hôte fidèle et un fils adoptif pieux... »<sup>342</sup>

Les langues citées, latines, ce premier rôle de récepteur émerveillé, fondent sa vocation. Il est intéressant de constater que Maurras est resté, jusqu'à la fin de ses jours, le fils de son père : n'ayant jamais eu d'enfant, il semble avoir différé cette transcendance en une paternité de transfert, celle qu'il accordait à tous ces jeunes gens qui l'escortaient et buvaient ses paroles. Le désir d'être poète comme l'assimilation de la poésie et du chant tient de ce désir de piété filiale. L'homme qui n'a pas eu de descendance ne peut transcender le monde que par la transmission de ce chant lointain qui lui vient de ses racines premières. Le Flambeau maurrassien consiste à faire renaître ce père perdu, phénix imaginaire du *Colloque des morts*, premier révélateur d'une vérité ontologique génétique et à poursuivre son message. La quête de *La musique intérieure*, quête de la vérité "ontologique", "supra naturelle", peut être perçue comme une recherche profonde, semi-consciente, de ce père perdu, premier vecteur d'une culture supérieure. Si la descente aux enfers du *Colloque des morts* semble renvoyer à cette descente d'Ulysse, à laquelle *Le mystère d'Ulysse* fait référence :

« Le héros préféré de Pallas et d'Homère  
A médité l'avis que les morts lui donnèrent, »

Nous savons que le héros initial y rencontre les éparses figures de ses compagnons perdus ainsi que celle de son père, le vieux Laërte, avant de voir l'ombre de sa mère : ce sont ces figures qui vont guider Ulysse, l'aider à retourner vers sa patrie. Le héros poète de *La Musique intérieure*, à la recherche d'une patrie spirituelle, de racines premières, paraît en quête d'une identité culturelle constamment allégorisée : il est probable que cette figure

---

<sup>341</sup> Ibid. préface p.6

<sup>342</sup> Ibidem.

paternelle perdue soit l'un des éléments fondamentaux de cette quête insistante. Maurras cherche son père comme il cherche à lui ressembler : l'ambivalence se pose alors de cette figure d'Ulysse idéalisé, voyageur héroïque bravant toutes tempêtes : « Il avait couru la France, visité Londres, revu souvent Paris... »<sup>343</sup>

Son père avait beaucoup voyagé, avant de s'installer enfin et de fonder un foyer. Il semble que notre poète, dans son mouvement constant d'identification au héros mythologique, ait voulu reconstruire une autre figure, sublimée, vouant une totale fidélité à ce héros aux yeux étincelants dont la disparition apparaît comme l'injustice première.

La rage mal contenue du jeune Maurras face à ce manque est remarquable en de nombreux points : d'un point de vue matériel, il est certain que la mort de ce père a causé bien des difficultés financières à la famille Maurras ; il perd la douce vie de Martigues, il doit aller à Roquevaire, puis à Aix, au collège, où il est « pauvre ». Le jeune Charles est ensuite obligé de monter à Paris, à l'âge de dix-sept ans, un baccalauréat en poche, pour subvenir aux besoins des siens. Il doit se commettre dans des journaux, avilir sa plume : cette perte de son destin le mine et il est fort probable que ce manque financier, cette demi-nécessité où se trouvèrent les Maurras lors de ces années d'exil soit l'une des causes de l'amertume de Maurras.

A la difficulté financière se joint une indéniable détresse humaine. Le jeune homme manque de repères virils, d'exemples masculins sur lesquels construire son identité propre : ainsi, dans un mouvement de faiblesse profondément humain, Charles se cherche-t-il des pères de substitution : tout d'abord son maître du collège jésuite d'Aix, Monseigneur Penon, qui, dans le poème *Ainsi soient-ils* rejoint « le caveau familial poétique » : il lui écrit constamment et veut lui plaire, lui montrer qu'il n'a rien oublié de son enseignement latin.

Une autre figure de père respecté, que l'on se refuse à décevoir, apparaît dans les années bohèmes de Maurras comme la figure incontournable de la construction du jeune homme, tant sur le plan littéraire que politique. Il semble en effet que le poète Jean Moréas ait eu cette influence presque paternelle sur le jeune esprit en formation : un rapport ambigu en est dressé par Maurras ; Moréas, plus qu'un maître, est un exemple de construction mentale : les éloges semblent ne point tarir avec les années et Maurras confie, dans sa préface de *La Musique intérieure* : « [...] j'aurais regretté de froncer le souverain sourcil de Jean Moréas. »<sup>344</sup> Père spirituel, père poétique et père d'adoption se confondent dans cette figure idéalisée de Jean Moréas, grec d'origine, c'est-à-dire presque provençal.

---

<sup>343</sup> Ibidem.

<sup>344</sup> Ibid. préface, p. 44

Ainsi, toute une démarche psychologique construite à partir de ce manque premier paraît à la racine du désespoir maurrassien : l'idéalisation de ce père disparu et, à travers lui, l'idéalisation de la Provence natale comme seule source de fidélité à la mémoire de cet être cher, irrigue d'une souffrance sublimée les recueils poétiques. La quête transcendante vers les racines de la culture suppose une quête personnelle plus intérieure et un lien logique s'opère entre ce père perdu, ces pères de substitution et la Provence. Tous sont les vecteurs d'une même quête intérieure, de même qu'un rapport logique, identique, réunit les diverses entités paternelles à la Provence par le chant poétique : « J'ai retrouvé six strophes délicates et tendres composées pour ma mère au moment de leur fiançailles. »<sup>345</sup>

Le père de Maurras, premier maître de poésie, auquel il doit son propre talent, ne cesse de vivre à travers celui qui ne cessa jamais d'être le fils de son père. Il est au demeurant fort probable que cette première injustice du monde, qui fit sortir brutalement le jeune Maurras des douceurs de l'enfance, soit une des raisons maîtresses de son refus du Dieu chrétien comme de son besoin de croire dans ces grandes Lois des Anciens, pour lesquels les Morts, présents, ne nous laissent jamais à notre détresse.

## 8. Les images profondes

Nous avons vu, au travers du voyage tirant à la voile de ce navigateur de lagune, le retour d'images profondes, inscrites dans une dichotomie de noir et de blanc, images lunaires s'opposant à l'ascension solaire, images d'arbres sombres opposés à des fleurs « incandescentes », printemps chassant l'hiver, et partout, astre ou lampe, l'image de la flamme irradiant sa lumière :

« Luise la lampe de vos rêves ! »  
(Pour Psyché, *La Musique intérieure*)

Dans la toute petite enfance, un homme se penchait sur le lit de l'enfant, il portait une « petite lampe blanche », dont la flamme était attendue, protectrice, chassant les ombres autour du lit. Son père couchait Charles, non sans l'avoir contemplé, plein de tendresse et de fierté, d'inquiétude, parfois, s'il était souffrant, un père en âge d'être grand-père, toujours indulgent, toujours expliquant. Puis l'homme descendait, et la lampe blanche s'éloignait, projetant des ombres immenses aux marches de l'escalier. Cette « petite flamme » de la lampe à pétrole, si haute pour l'enfant couché, le persuade d'un pouvoir assimilable à celui de la

---

<sup>345</sup> Ibidem.

lune, la nuit, et du soleil, le jour. Elle fonde cette adhésion première à l'astre qui éclaire, un astre aimé, appelé, supplié, que nous avons vu maintes fois dans la poésie maurrassienne, astre du jour mais aussi de la nuit, offrant à la fois un chemin de hauteur et une descente en soi même. Cette verticalité double, ligne discontinue qui cherche à rester droite, tient de l'angoisse de perdre cette lumière, car la petite lampe blanche peut se casser, sa flamme est fragile, elle tremble au moindre souffle, palpitante, vivante : « La flamme est une verticalité habitée. Tout rêveur de flamme sait que la flamme est vivante. Elle garantit sa verticalité par de sensibles réflexes. Qu'un accident de combustion vienne troubler l'élan zénithal, aussitôt la flamme réagit. »<sup>346</sup>

Cette petite lumière tendre que Maurras confie pour essentielle dans la première des *Quatre Nuits de Provence* est à préserver, flambeau paternel de tendresse, qui lui semblait tenir d'une force divine, tout Dieu primordial donnant la lumière selon le code des mythes de Zeus, d'Apollon, ou du « Fiat Lux » biblique. Mais, du jour au lendemain, la lampe n'a plus brillé. Comprendons-nous encore, nourrissons élevés dans l'aisance de la lumière électrique, cette puissance de la flamme éclairante et son impact symbolique ? L'envie d'atteindre cet astre intime et familial oblige à lever la main, à se hausser : « Un rêveur de volonté verticalisante qui prend sa leçon devant la flamme apprend qu'il doit se redresser. Il retrouve la volonté de brûler haut, d'aller, de toutes ses forces, au sommet de l'ardeur. »<sup>347</sup>

La symbolique de la liturgie du feu abonde en tant de religions et sous tant d'aspects que nous ne saurions les citer. Mais la flamme éclaire au plus haut point l'axe père – fils. Elle construit une mystique d'élévation et de sublimation personnelle, une transcendance de transmission directe : « Mais tout rêveur de flamme monte son feu vers le sommet. C'est là que le feu devient lumière. »<sup>348</sup>

Dans cette même *Nuit de Provence*, le petit Charles voit, allumés sur la table, les chandeliers de la veille de Noël. Ces « tristes flambeaux » représentent le feu de Noël, ce qui le laisse froid. Le conformisme de l'acte, l'action d'allumer les candélabres étant dictée par le rite maternel, ne laisse de place qu'à une imitation des gestes, une obéissance toute construite et vide d'intervention personnelle. Alors que, si l'on prend la place du père pour porter la même lumière, la donner à la jeunesse, la transmettre, un destin devient possible, et l'angoisse fondamentale, œdipienne, de la culpabilité née de cette perte trouve sa parfaite sublimation. C'est ainsi que, d'une façon profonde, enracinée par la perte du père, une acception religieuse

---

<sup>346</sup> Gaston Bachelard, *La flamme d'une chandelle*, PUF, 1961, p. 58.

<sup>347</sup> Ibid. p. 58.

<sup>348</sup> Ibid. p. 59.



voit le jour, qui féconde toute cette poésie de la flamme, expliquant son ton prophétique et l'impérieuse nécessité de convaincre : « Flamme née de deux flammes, nous accourons à l'aimant de chaude lumière sur un champ électrique déjà formé de la substance de notre feu. »<sup>349</sup>

La flamme, flambeau olympique de la transmission, est en effet associée à la vie, à un sang enflammé, brûlant et bouillonnant, à une chaleur des veines, le feu créant le feu, la petite flamme de l'allumette enflammant le brasier, un feu que l'on ne voit pas toujours, qui survit, souterrain, saute en d'autres places et soudain se déchaîne. Le feu ne craint pas la mort, le Phénix renaît de ses cendres, la vie est donc un feu que l'on éprouve en soi, donné par d'autres, et la flamme une mission de lumière. Pour la philosophie de la volonté nietzschéenne, la flamme-vie offre un élan supra-vital, elle élève, hausse, prolonge la vie au-delà de sa vie propre, malgré toutes les difficultés liées à la matière : « L'acte de sauter au-delà de soi-même est l'acte le plus haut. Il est le point d'origine de la vie, la genèse de la vie. La flamme n'est rien autre qu'un acte de ce genre. Ainsi la philosophie commence là où le philosophe se philosophe lui-même, c'est-à-dire se consume et se renouvelle. »<sup>350</sup> Cette transcendance du « moi » s'offre comme une continuité descendant-ascendant, une continuité dont la flamme est l'élément représentatif.

Une seconde mise en évidence de la force de la flamme tient à l'image de la flamme-fleur. Embrasé de lumière, le faite des arbres est une torche, les cyprès, debout, ont cette même forme du flambeau, et les fleurs, rouges ou blanches, « brillantes », « étincelantes », vibrent sur la hampe, associées à cette image d'un flambeau vivant, confirmant l'espoir de l'éternel retour. La fleur peut être l'image de la passion, reflet d'un besoin d'accomplissement de la lumière devenant beauté : Nous retrouvons ainsi « les roses de feu » d'un d'Annunzio, poète de l'ardeur :

« - Regarde ces roses rouges !

- Elles brûlent. On dirait qu'elles ont dans leur corolle un charbon allumé. Elles brûlent véritablement. »<sup>351</sup>

Ce feu végétal, présent dans les armes végétales lumineuses que nous avons souvent citées, se reconnaît dans « l'égide incandescent » que brandit Pallas dans *La Musique intérieure*. Il prend toutefois, chez Maurras vieillissant et dans *La Balance intérieure*, la puissance irradiante d'une lampe tranquille. Une fleur allumée peut contenir la promesse d'un

---

<sup>349</sup> Charles Maurras, préface, citation de la préface de *La Musique intérieure*, in *La Balance intérieure*, op. cit. p. 23.

<sup>350</sup> Nietzsche, *Ecce Homo suivi de Poésies*, Trad. Albert, Mercure de France, Paris, 1909, p. 222.

<sup>351</sup> Gabriele D'Annunzio, *Le Feu*, Trad. Hérelle, Calman-Lévy, Paris, 1949, p. 304.

accomplissement, avec une conviction offrant plus de douceur et non moins de force. Ainsi en va-t-il du dernier poème de *La Balance intérieure*, *La Rose de L'Idée*, ultime profession de foi poétique dédiée à la génération de 1950 :

« Ainsi, dans nos jardins d'âmes désaccordées  
Le siècle ténébreux qui n'a su que gémir  
Aura dû ralentir, ô Rose de l'Idée,  
Ta volonté d'éclore et de t'épanouir. »  
(*La Rose de l'Idée*, *La Balance intérieure*.)

Nous devons acter la présence d'une poésie du feu. La flamme devient la source de cette poésie de l'embrassement, consciences enflammées, exaltation du feu intérieur, « beau sang » flamboyant d'une race et transcendance conquise par cette lumière de l'esprit qui chasse les obscurités passionnelles où l'âme se débat. Selon ce schème ontologique, le poète ne se contenterait pas de suivre le projet de son père, il deviendrait la projection de ce père chantant, perdu. Les mille tours et détours d'un cerveau se lisent assurément de façon moins directe, moins catégorique, mais ce système explicatif ouvre un champ d'investigations multiples et nous pensons que des psychologues plus aguerris pourraient certainement mener à bien cette analyse, liminale, dont nous nous excusons. Mais il permet de réduire les illogismes de l'analyse littéraire, de comprendre enfin la cohésion d'un système de représentations et d'images à double lecture, l'une étant culturelle, basée sur la mythologie gréco-latine, et l'autre profonde, trouvant dans cet aliment secondaire et scolaire de *L'Odyssée* les éléments d'une construction mentale cohérente et consolatrice.

Ainsi entendons-nous enfin l'image de la femme voilée, obscure, qui reste un objet de trouble, de passion et d'égarement, fondant l'idée que l'accomplissement n'est pas, ne peut pas être amoureux. L'image de la femme – Sirène- poison- charme- Marthe- Circé... est associée à la peur. La maternité, chantée dans ses effets par la fécondité de la Mère-Nature, Déesse-Mère, est devenue allégorie, mais la mère véritable, « Anticlée », est morte. Nous devinons le poids accablant d'une mère qui devient une veuve, que l'on ne peut plus voir comme une femme, dont la fidélité devient le principe de vie de ses fils puisque, si cette mère n'est pas fidèle, le héros absent est souillé et la mission détruite. Ulysse peut-il exister sans Pénélope ?

Par le fait d'une pudeur, ou d'une distance temporelle – l'amour est, depuis longtemps, parti - la femme à laquelle s'adressent les quelques poèmes d'amour des *Vers de jeunesse* n'a guère de consistance. Elle porte le nom de l'âme, Psyché, de la patrie des Dieux, Hélène, et devient, peu à peu, une aspiration, une idée, un être idéal : aucun trait clairement identifiable

ne vient nourrir l'image de cette femme-déité, inspiratrice à la fois fuyante et charnelle d'un amour distancé. Les yeux dominant le portrait, « yeux de fleur » qui restent bien vagues, comme si le poète se servait des clichés d'une peinture littéraire de l'amour bien plus que d'une réalité. Une projection féminine indéfinie, sans identité réelle, domine cette poésie où le code amoureux sublime le plus souvent un amour de dépassement platonicien. Les éléments du corps féminin sont chosifiés en un « découpage » neutre que souligne l'absence d'un prénom véritable. De même Maurras se garde-t-il d'être lui-même face à la femme admirée : sinon, pourquoi user sans cesse d'un double, d'un Faust qui parle à « Psyché » ou à « Hélène » ?

Cette distance permanente allégorise les personnages, les théâtralise, elle permet le dépassement métaphysique du propos mais ruine, dans le même temps, toute proximité. C'est une poésie de l'Amour sans l'amour, un jeu basé sur les ravages de la passion qui implique la nécessité d'une seconde quête. Quelques rares poésies laissent entrevoir une souffrance mal surmontée : dans *La Musique intérieure*, un poème, *Ténèbres*, montre ainsi le fond de l'égarément :

« Un vent froid souffle dans la rue,  
Mon cœur s'arrête à chaque pas.  
L'étoile est-elle dans la nue ?  
Je ne sais pas, je ne sais pas. »

Le poète est seul, malheureux, « l'Etoile » est comme absente de la nue, et l'on a le sentiment d'un vécu affligeant et insupportable. Un second poème de jeunesse, *Vers une aube*, reprend cette mise en scène d'un jeune homme perdu, amoureux et pitoyable :

« Hélas ! remonte l'avenue  
Chercher l'angoisse du bonheur !  
Que le toucher et que la vue  
De la demeure bien connue,  
Encore un coup, blessent ton cœur ! »

Puis vient, d'autant plus mâle, la leçon de force et de transcendance qui crée un élan ascensionnel mais pervertit toute impression de sentiment amoureux authentique. Maurras se sert du thème amoureux, il ne peint guère qu'un amour ancien, sublimé en une sorte de fable de communion amoureuse. Quelques vers dévoilent une tendresse ancienne, contenue :

« Mais tu laissas pendre  
Ta main jusqu'à moi,  
Monter et descendre  
Ma caresse tendre  
Au bout de tes doigts. »

(Consolation de pourpre et d'or, *La Balance intérieure*.)

Vers anciens, souvenir d'un amour enfoui, resté présent. Le thème qui l'emporte n'est pas celui de la passion, du désespoir d'aimer, mais celui de la douceur que fait naître l'évocation de l'Amour, c'est-à-dire de la jeunesse : il éprouve « un vertige doux », « je ne sais quoi de doux m'enveloppe et me presse ». Alors qu'il effleure l'idée d'un amour douloureux, Maurras s'attarde sur cette douceur d'aimer avec un recul nostalgique qu'explique l'âge ainsi qu'une hypothèse biographique : une déception amoureuse l'aurait marqué, définitivement. Parmi les papiers conservés par ses héritiers, un journal intime daté de 1894 parle de son idylle avec une certaine « Psyché », que l'on retrouve dans les premières poésies publiées, *Pour Psyché*, en 1911, et *Prime* dans *La Musique intérieure*. A cette Psyché serait dédiée, à l'aide d'une dédicace chiffrée, « la plus intime des pages d'*Anthinéa* », parue en 1901, ainsi que *L'Enquête sur la monarchie* parue en 1909. Cette jeune femme dont il cache soigneusement l'identité est-elle la nièce de Gustave Janicot, le directeur de la *Gazette de France*, ainsi qu'une autre lettre de sa correspondance le laisse supposer ?<sup>352</sup> De même qu'il rompt avec *La Gazette*, il ne peut se consacrer à cet amour exclusif : « J'ai de grands devoirs politiques, je suis accablé de travail. J'ai besoin, a/ d'un peu de temps pour voir les gens, causer avec eux, etc..., b/ d'une paix que tu ne peux ni ne veux me donner. Je suis résolu à ne pas me déshonorer. »<sup>353</sup>

Il fut d'autres amours, d'autres ruptures : Mais quelle qu'elle soit, cette cassure indique que l'unique passion qui a dévoré Maurras et à laquelle il a sacrifié sa vie demeure la politique. « Amour » s'absente, il devient un concept philosophique, quand il n'est pas détourné au profit d'une philosophie de la transcendance. Sans le remplacer, comme invite à le penser la dédicace de *La Balance intérieure* adressée à Madame de Dreux-Brézé, l'amitié le talonne dans la vie de l'écrivain, ainsi que le montrent les nombreuses dédicaces de poèmes des deux recueils. Nous trouvons deux acceptions de cette amitié « virile », l'une située sur le piédestal des « vieux amis » et de la fidélité, l'autre protectrice, toute paternelle, celle du maître à ses disciples, ainsi qu'elle apparaît de Maurras à Boutang, dans l'en-tête de *La Consolation à Térence*.

Poussant notre raisonnement à son ultime limite, nous trouvons dans cette analyse du transfert sublimatoire l'explication du fait mystique associé à cette poésie du père. Celui qui parle, avec tant de force, n'est pas seulement le porteur du discours paternel, qui rend vie à la parole morte, mais le père de ceux qui l'entendent, un père de substitution, auquel il faut

---

<sup>352</sup> Brunot Goyet, *Charles Maurras*, op. cit. p.170.

<sup>353</sup> Ibidem, d'après les papiers conservés par M. Jacques Maurras.

plaire pour en être accepté, auquel on fait une cour fervente, que l'on admire mais dont on veut avant tout être aimé. Nous avons souvent vu ce Maurras paternel, cette ruche de jeunes littérateurs épris de leur « mentor ». Car le système maurrassien roule en boucle lyrique du père au fils, de son père à lui-même et de lui-même à chaque lecteur de la génération suivante, selon une réaction en chaîne typique de l'Entre-deux guerres. Cette poésie s'appuie sur l'héroïsme guerrier, en figures de héros virils qui sont autant d'images sublimées des pères-morts, héros perdus dans l'enfance ou détruits par la guerre et dont on va reprendre le combat, suivant l'idéal de leur engagement préalable. L'adhésion est rendue nécessaire par l'absence, sous peine de trahir ces pères nationalistes, martyrs de leur amour pour la Patrie, ou ces pères prolétaires sacrifiés dans des combats sanglants malgré leurs convictions socialistes. Nous pourrions faire une analyse très proche de la foi ouvrière car il existe aussi une mystique sombre pour les fils d'ouvriers poursuivant le rêve socialiste de la génération de Jaurès. Mais elle a d'autres approches et d'autres poètes.

Nous imaginons pour l'heure tous ces défunts, cloués au mur dans un cadre, leur pose héroïque et leur moustache. Ils sont là, en hauteur, présents, remplaçant tout autre image, fut-ce celle d'un crucifix.

« Les quatre murs de la cellule  
Sont peuplés quand tombe le soir  
Des feux où notre cœur se brûle,  
Des spectres que nul ne peut voir,  
Dont la foule pourtant circule  
Et nous tend les mains dans le noir. »  
(Fresnes, *Poèmes de Fresnes*)

Ce quatrain, et tant d'autres, pourrait être de Maurras. Mais il est de Robert Brasillach, écrit dans la prison de Fresnes, en 1945, peu avant son exécution. La lecture diagonale des poèmes du rédacteur perdu nous dit mieux que toute autre l'emprise des défunts, sacrés, et l'appel de la mission incomprise.

Née dès 1870, revenue à la charge en 1914-1918, cette poésie de la mystique des morts construit le prochain affrontement, combat anti-communiste pour les petits bourgeois désargentés, blessés dans leur nationalisme, pour les paysans ruinés, prêts à revêtir la chemise verte par haine du Bolchevik. Ascension solaire, faisceaux ou poings levés, tous ces fils se doivent « d'être à la hauteur. » Tant de jeunes gens, en quête de transcendance paternelle, vont ainsi croire un homme de la génération antérieure à la leur, et se sentir autorisés, par le fait prétendument constitutif du sang, de la langue et de la terre, à toutes les violences. Nous ne parlons plus dès lors d'une veine épique, long discours de revanche sur les misères de la

condition humaine, qui est de mourir et de le savoir, mais d'un discours de vengeance qui agrège les siens autour d'un sang, patrimoine d'un droit. Tant de jeunes gens privés très jeunes de leur père, cherchant leur « arche de Noé » comme Michel Déon, autant de Brasillach en herbe,<sup>354</sup> qui vont aveuglément obéir à ce rêve d'autorité qui les conforte et les rassure. Ils sont portés au fanatisme par l'impossible recul sur soi-même qui est le fait des manques constitutifs et des actes pulsionnels. Ils sont, obéissant au mythe de la transcendance solaire, les enfants des morts de 1914-1918, tous ceux que nous appellerons, puisqu'il faut attraper la petite lampe, la génération des bras tendus.

La poésie de Maurras n'est donc pas, selon nous, fasciste par sa seule forme, une esthétique de la vitesse, une impulsion rongée par le besoin de sublimation. Elle n'est pas fasciste au sens qu'elle professe une foi, une certitude en un Au-delà constitutif de sa démarche, une quête du père et un retour vers celui-ci, protecteur primordial, monarque, roi, prince, Dieu, entité sublime et unique. Mais elle l'est par cette force de conviction didactique et mystique qui tient d'une influence déplacée du politique à l'intime. Elle est un moteur de violence, poussée par un didactisme beaucoup plus profond que ne le veut le poète, qui se défend de cette appartenance politique sans concevoir qu'il porte peut-être en lui les mêmes stigmates. L'on pourra aisément objecter à cette analyse que *La Balance intérieure*, achevée et publiée en 1952, sept ans après la seconde guerre mondiale, ne peut avoir de responsabilité dans celle-ci. Si Maurras écrit pour la génération de 1950, lui offrant ce patrimoine bien lourd, il écrit surtout pour la précédente, puisqu'il n'a cessé de composer son œuvre depuis ce premier *Pour Psyché*, de 1911, sans cesse repris, réintégré, remanié.

Après la Grande Guerre, Maurras fut déjà perçu comme un idéologue obstiné, tant sur le plan politique que littéraire, et rejeté comme tel par le siècle nouveau. Il est, il reste, « fin de siècle », faisant de son entêtement une fidélité, semblant incapable de s'adapter aux transformations profondes d'un monde différent, s'égarant d'analyse et cherchant dans la thématique Maistrienne de « la décadence » l'explication d'une mutation sociale qu'il repousse viscéralement. De même qu'il ne parvient pas à concevoir une pensée économique qui ne s'arque toute sur un anticapitalisme de classe, il demeure un lettré passéiste et ne cesse de ressasser les grands thèmes et les « grandes idées » qui l'ont rendu célèbre, lors de l'« Affaire », qui restera l'affaire de sa vie.

Alors que se pose le problème de son appartenance au fascisme, le vieil idéologue d'extrême droite n'en mesure pas le poids réel. Il n'a d'autre souci que celui de se situer en

---

<sup>354</sup> Le père de Robert Brasillach, militaire en poste au Maroc et grand absent de son enfance, est mort quand le jeune rédacteur de *L'Action française* avait 14 ans.

amont d'un phénomène plus complexe que ne le suggère une pure datation 1920-1930 et dont il est peut-être un rare exemple d'antériorité. Toujours monarchiste en 1950, contre-révolutionnaire ne prenant en cause que la rupture de 1789, il reste agité par des débats qui ne suivent pas toujours l'évolution réelle de son temps, clamant que la solution est dans le passé, avertissant d'un chaos imminent qui ne tient pas à la surdité des politiques démocrates et des hommes lâches qui l'entourent mais aux fractures devenues insupportables de la société moderne. Le décalage rhétorique est de plus en plus manifeste, de même que le souci « d'être et de rester Maurras », celui qui est sorti de l'ombre en 1898. C'est ainsi que la tentative poétique devient parfois une véritable mise en scène hagiographique, *La Balance intérieure* cherchant à restaurer l'image héroïque que Maurras s'était si patiemment construite. Plus fidèle à lui-même qu'à son combat, il s'enferme dans le personnage public qui aura dominé sa vie. Il semble avant tout porté par un immense orgueil, une frustration non moins grande venant de la perte du piédestal politique et moral des années 1900- 1920. Il s'ensuit une quête de la postérité et une posture statufiée qui pervertissent le champ poétique au point d'y mettre en défiance tout accent un peu sincère.

Après cette affirmation dont nous mesurons la sévérité, il paraît assez vain de trancher la question du Maurras politique utilisant la poésie à des fins politiques, ou du poète malheureux, dévoré par le champ journalistique. Le fait est avéré, l'étude exhaustive de la critique littéraire en montre l'opportunisme, la captation intellectuelle. Néanmoins Maurras dissocie ce qui, selon lui, doit l'être. Il pense que son raisonnement, sa vision de l'humain, s'impriment selon des codes philosophiques différents du champ littéraire et particulièrement de sa poésie « de l'instant ». Pour lui, la question ne se pose pas, et, si on la pose, ce n'est que pour l'accuser, dérive ennemie qui est fort possible.

Cette accusation, reprise lors de son fameux procès, prétend ne pas valider le fait qu'un homme politique fasse de la poésie ou, plutôt, déclare que la poésie d'un homme politique ne serait pas de la poésie mais l'expression d'une propagande dévoyée. Une acception rigoriste, pour ne pas dire fort étroite, n'accepterait l'ambivalence du politique et de la poétique que si le poète naissait le premier à la connaissance des hommes. Un Lamartine, un Victor Hugo ont eu des carrières politiques plus incontestables que Charles Maurras qui n'a jamais été élu, si ce n'est à l'Académie française. Mais ils ont été poètes dès leurs vingt ans. L'antériorité de la poétique sur le politique ferait le poète et le cas contraire lui ôterait ses lettres de crédit, à moins qu'il ne se retire enfin sur la montagne et ne fasse des rimes épurées du haut de sa tour d'ivoire.

Cette vision, fantaisiste et romantique, vient assurément d'une époque écœurée de langage pompeux, de propagande cultivée, et à un refus de ce mélange idéologique, phrases sentencieuses transmises par la radio. Un refus assez sage, sur le plan politique, mais qui ne saurait, sur le plan littéraire, impacter légitimement la qualité d'une œuvre. Un refus partisan, qui ne reconnaît de valeur à une œuvre poétique que dans l'universalité d'un propos bien admis. La poésie engagée, tenue pour telle et admirée, a cependant fleuri tout au long du XXème siècle, d'Eluard à Aragon, peut-être en réponse aux excès précédents. Une poésie engagée, mais plus souvent lyrique, intime, et où le poète souffre, antihéros qui n'a pour arme dérisoire que la parole, chanteur désabusé, un peu perdu, bouleversé par la course étrange du monde et la violence des hommes. L'aspiration maurrassienne, une poésie néo-classique du courage, paraît bien éloignée de cette acception moderne. Cette volonté de transcendance, cette destruction de toute faiblesse ne correspondent pas à notre attente. Trop d'exclamatives, de connaissances étalées, d'intellectualité, trop de force prophétique et d'ascensions cosmiques nous écartent. Nous n'en avons ni l'habitude ni la clé. Des vers résonnent longuement, des strophes chantent d'une rondeur de verbe, le tout contient une grandeur emportée qui laisse désormais froid puisqu'elle ne nous inclut pas dans une rage de revanche.

Maurras, politique, semble se relever de ses cendres. Mais Maurras, poète, paraît d'une autre époque, une « Belle Epoque » à la poésie fortement datée. La plus évidente fracture que relève le lecteur moderne est cette fameuse « rhapsodie » des strophes de *La Bataille de la Marne* dont la lourdeur n'a pour excuse que le patriotisme guerrier, et le cadre victorieux de 1918 :

« Mais toi, sans ville ni bourgade,  
Coureur des bois, batteur d'estrade,  
GERMAIN, pourquoi cesserais-tu,  
Par les déserts de ta patrie  
De cultiver la pillerie  
Comme héritage de vertu ? »

Il est évident qu'une autre contingence nous porte, en 2014, cent ans après, et que la sévérité de notre jugement se fonde sur une acception largement individualiste et néoromantique de la poésie, celle-là même que combattait Maurras. Aujourd'hui, c'est communément par sa faiblesse qu'un poète nous émeut, par cette sincérité nue que nous attendons d'une confiance fluide, digne de Verlaine, où rien ne « pose ». Or, les poses et les postures de Maurras, l'héroïsation constante qu'il fait de lui-même au travers de sa poésie nous gênent et l'on ressent une irritation sourde devant une virtuosité prosodique à ce point



éloignée de notre attente de simplicité. Il n'était pas perçu ainsi à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, au tout début du XX<sup>ème</sup>. Cette force antiromantique et réactionnaire semblait à la pointe de l'avant-garde... Il plaisait, on l'imitait autant qu'on l'écoutait.

Il faut avouer que le problème demeure, celui d'une perception du fait poétique toujours contingente et portée par notre temps : peut-être sommes-nous encore et toujours des lecteurs néoromantiques, peut-être l'avenir nous donnera-t-il tort. Dans ces lignes de critique, nous offrons un avis assurément personnel, mais il nous semble qu'en illustrant une doctrine philosophique, en s'inscrivant comme un modèle, en poussant la veine épique d'une poésie nationale jusqu'à la frontière ultime de la violence, la poésie maurrassienne a perdu cette transcendance intemporelle à laquelle elle prétendait : devenue un fait de société, la marque d'une époque, un sujet d'étude en histoire de la littérature, elle a perdu ce mystère léger, cette grâce instinctive de la poésie lorsque : « Ces accouplements de syllabes n'attestent pas la seule mémoire du genre humain et sa plus vulgaire sagesse. Ils confessent aussi son cœur.<sup>355</sup>

---

<sup>355</sup> Charles Maurras, *La Balance intérieure*, préface, op. cit. p : 39.

# Bibliographie

## Bibliographie des œuvres de Charles Maurras

*Œuvres capitales*, 4 volumes, Flammarion, 1954<sup>2</sup>,

### I. – PHILOSOPHIE

- *Le Chemin de Paradis* (1895, Flammarion).
- *Trois Idées Politiques* (x898, Crès et Cie). *Anthinéa*, d'Athènes à Florence (1901, Flammarion).
- *L'Avenir de l'Intelligence* (1905, Flammarion).
- *Athènes antique* (1913, de Boccard).
- *Romantisme et Révolution* (1922, N. L. N.) *L'Allée des Philosophes* (1923, Crès et Cie). *Les princes des Nuées* (1928, Taillandier).
- *Corps glorieux ou vertu de la perfection* (1928, I., Pichon).
- *L'Amitié de Platon* (1937, Éditions du Cadran).
- *Les Vergers sur la mer* (1937, Flammarion). *Mes Idées Politiques* (1937, Arthème Fayard). *Avenir de l'Intelligence française* ('943, Maximilien Vox). *L'ordre et le désordre* (1948, Les Iles d'Or, Plon). *Antigone, Vierge mère de l'ordre* (1948, Les Trois Anneaux). *Réflexions sur la révolution de 1789* (1948, Les Iles d'Or). *Le Mont de Saturne* (1950, Les Quatre jeudis). *Le Bienheureux Pie X, Sauveur de la France* (1953, Pion). *Pascal, puni, conte infernal* (à paraître).

### II. – POESIE

- *Pour Psyché* (1911, Champion).
  - *Le Mystère d'Ulysse* (1923, N. R. F.).
  - *La Bataille de la Marne* (1923, Champion).
  - *La Musique intérieure* (1925, Grasset).
- Quatre Poèmes d'Eurydice* (1937, Éd. du Trident).
- *Où suis-je?* (1945, Anglore, Genève).
  - *Au-devant de la nuit* (sous le pseudonyme de Léon Rameau, 1946, Lardanchet).
  - *Le Cintre de Riom* (1949, Trois Anneaux). *Prière à deux voix. Le Lai d'Aristote* (1950, Gibert, Arles). *Pour l'honneur d'un fleuve « apostat »* (1950, Amis du Chemin de Paradis).
  - *A nies vieux oliviers* (1951, Amis du Chemin de Paradis). *Ni peste, ni colère* (1951, Amis du Chemin de Paradis).
  - *La Balance intérieure* (1952, Lardanchet).

### III. - SOUVENIRS, ÉVOCATIONS

- *L'Étang de Berre* (1915, Flammarion). *Tombeaux* (1921, N.L.N.).
  - *La Musique intérieure* (préface à..., 1925, Grasset) <sup>1</sup> *Mar e Lono* (1930, Éd. du Cadran).
  - *Quatre Nuits de Provence* (1931, Flammarion). *Au Signe de Flore* (1931, Grasset). *Paysages et Cités de Provence* (1932, Didier et Richard). *Notre Provence* (en collabor. avec Léon Daudet, 1933, Flammarion).
- Le long du Rhône et de la mer* (1934, Éd. du Cadran).
- *Dans Arles au temps des fées* (1937, Éd. du Cadran).
  - *Les Vergers sur la mer* (1937, Flammarion).
  - *La Montagne provençale* (1938, Éd. du Cadran).
  - *Discours de réception à l'Académie* (1939, Plon).
- La Contre-Révolution spontanée* (1943, Lardanchet).
- Paysages mistraliens* (1944, Didier et Richard).
- *Marseille en Provence* (1946, Lardanchet).
- Pour un jeune Français* (1949, Amiot-Dumont).
- *Mon jardin qui s'est souvenu* (1949, Lanauve de Tartas).
  - *Tragi-comédie de ma surdité* (1951, Lanauve de Tartas).
  - *Le beau jeu des reviviscences* (1952, M. Stanislas Rey).
- Lettres de prison* (à paraître, Flammarion).

### IV. - CRITIQUE LITTÉRAIRE

- Théodore Aubanel* (2389, Albert Savine). *Jean Moréas* (1891, Plon Nourrit et Cie).
- *L'Avenir de l'Intelligence* (s905, Flammarion).
  - *Les Amants de Venise*, George Sand et Musset (r902, Flammarion).
- L'Étang de Berre* (1915, Flammarion),

- *Le Conseil de Dante* (1920, Bque des Grands Auteurs). *Romantisme et Révolution* (1922, Bque des Œuvres Politiques). *Poètes* (1923, Le Divan).
- *Ironie et Poésie* (1923, Au Pigeonnier). *L'Allée des Philosophes* (1923, Crès et Cie). *Anatole France, politique et poète* (1924, Plon). *Barbarie et Poésie* (1925, Bque des Oeuvres Politiques).
- *Gaulois, Germains et Latins* (1926, Bque des (Oeuvres Politiques).
- *Lorsque Hugo eut les cent ans* (1926, Marcelle Lesage). *Un débat sur le Romantisme avec Raymond de la Tailhède* (1928, Flammarion).
- Mistralismes* (1930, N. R. F.).
- Tryptique de Paul Bourget* (1931, Alexis Redier).
- Prologue d'un essai sur la critique* (1932, La Porte étroite). *Jacques Bainville et Paul Bourget* (1937, Éd. du Cadran). *Aux mânes d'un maître* (1941, Lardanchet). *Mistral* (1941, Aubier).
- Poésie et Vérité*, t. I (1944, Lardanchet).
- Paysages mistraliens* (1944, Didier et Richard).
- Une promotion de judas* (1948, Éd. de la Seule France). *Maurice Barrès* (1948, Éd. de la Girouette).
- Maîtres et témoins de ma vie d'esprit* (1953, Lardanchet).

## V. - POLITIQUE

*Décentralisation* (1898, Revue Encyclopédique).

*Enquête sur la Monarchie* (1901, Bque des (Oeuvres Politiques). *Un débat nouveau sur la République et la décentralisation* (1905, Société prov. d'éditions, Toulouse).

*Libéralisme e' liberté, Démocratie et peuple* (1905, Lit. d'A. F.). *Le Dilemme de Marc Sangnier* (1906, N. L. N.). *Si le coup de force est possible* (1910, N. L. N.). *Idées royalistes* (1910, Librairie d'A. F.). *Kiel et Tanger* (1910, Bque des Oeuvres Politiques). *Une campagne royaliste au Figaro* (1911, N. L. N.). *La Politique religieuse* (1912, N. L. N.). *L'A. F. et la Religion Catholique* (1913, N. L. N.). *Quand les Français ne s'aimaient pas* (1916, Bque des Oeuvres Politiques).

*Les Conditions de la Victoire, 4 vol.* (1916-1918, N. L. N.).

*Le Pape, la Guerre et la Paix* (1917, N. L. N.). *Aux républicains de Russie* (1917, Librairie, d'A. F.). *La Part du Combattant* (1917, N. L. N.). *La paix de sang* (1918, Librairie d'A. F.).

*Les chefs socialistes pendant la guerre* (1918, N. L. N.). *Les trois aspects du président Wilson* (1920, N. L. N.). *La Démocratie Religieuse* (1921, N. L. N.).

*Les nuits, d'épreuve et la mémoire de l'État* (1924, N. L. N.). *La violence et la mesure* (1924, Librairie d'A. F.). **Pour en sortir** (1925, Librairie d'A. F.). *Réflexions sur l'ordre en France* (1927, Au Pigeonnier).

*Le Tombeau du Prince* (1927, Bque des ouvres Politiques). *La Politique 1926-1927* (1927, Bque des Oeuvres Politiques). *Petit Manuel de l' «Enquête sur la Monarchie »* (1928, Bque des Oeuvres Politiques).

*Le mauvais Traité* (1926, Éd. du Capitole).

*Napoléon avec ou contre la France* (1929, Flammarion). *Le « bibliophile » Barthou* (1929, Éd. du Capitole). *Lettre à Schramek* (1929, Éd. du Capitole). *De Demos à César* (1930, Éd. du Capitole).

*Méditation sur la politique de Jeanne d'Arc* (1931, Bd. du Cadrant). *Pour la Défense nationale* (1931, Éd. du Capitole). *Casier judiciaire d'A. Briand* (1931, Bd. du Capitole). *Le Quadrilatère* (1931, Flammarion). *Nos Raisons* (1933, Librairie d'A. F.). *Dictionnaire Politique et Critique* (1934, Cité des livres). *Louis XIV et la France* (1936, Éd. du Cadran). *Devant l'Allemagne éternelle* (1937, Bd. à 1 ;toile).

*Jeanne d'Arc, Louis XIV, Napoléon* (1937, Flammarion). *Mes Idées Politiques* (1937, Arthème Fayard). *Louis XIV ou l'Homme-Roi* (1939, Ed. du Cadran). *Pages Africaines* (1940, Sorlot).

*La Seule France* (1941, Lardanchet).

*Sans la muraille des cyprès* (1971, Gibert, Arles).

*De la Colère à la Justice* (1942, Milieu du monde, Genève?). *La Contre-Révolution spontanée* (1943, Lardanchet). *Vers l'Espagne de Franco* (1943, Livre moderne). *Pour un réveil français* (1943, A l'ombre des cyprès, Arles). *L'Allemagne et nous* (1945, Vérités françaises). *Réponse à Paul Claudel* (1943, f. d. de Midi).

*Procès de C. M. et de Maurice Pujo devant la Cour de justice du*

*Rhône* (1945, Vérités françaises).

*Le Patriotisme ne doit pas tarer la Patrie* (1946, Bd. de la Seule France).

*Les deux justices ou notre « J'accuse »* (1947, Éd. de la Seule France).

*L'ordre et le désordre* (1948, Les Iles d'Or, Plon).

*Réflexions sur la révolution de 1789* (1948, Les Iles d'Or). *Antigone, Vierge mère de l'Ordre* (1948, Trois Anneaux). *Le parapluie de Marianne* (1948, La Seule France). *Pour un jeune Français* (1949, Amiot-Dumont). *Inscriptions sur nos ruines* (1949, Ed. de la Girouette). *Au grand juge de France* (1949, Seule France). *Pour réveiller le Grand juge* (1951, La Seule France).

*Les mensonges de l'« expert » Verdenal au procès de Lyon* (1951, La Seule France).

*Jarres de Biot* (1951, Lanauve de Tartas).

*Le Guignon français* (1952, Amis du Chemin de Paradis). *Le Bienheureux Pie X, Sauveur de la France* (1952, Plon).

## Ouvrages généraux :

Berstein, Gisèle et Serge, *Dictionnaire historique de la France contemporaine*, T.I, 1870-1945, Complexe, Bruxelles, 1995  
Charle, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXème siècle. Essai d'histoire comparée*, Le Seuil, Paris, 1996.  
Delporte, Christian, *Histoire politique de la France, 1919-1939*, Pygmalion, Paris, 1998.  
Delporte, Christian, *Les journalistes en France, 1808-1950, naissance et construction d'une profession*, Le Seuil, Paris, 1998.  
Dictionnaire historique de la vie politique française au XXème siècle, Sirinelli Jean-François PUF, Paris, 1995.  
Dictionnaire d'Histoire universelle, Maria Teresa Llistosela (dir.), *Les Guerres Mondiales, Vol. 19*, Salvat, Barcelona, 2006.

**Chronique du XXème siècle**, conçu par Catherine et Jacques Legrand, coll. Robert Maillard, Jean de Cars, ( Dir. Ed.) avec la collaboration de Anik Blaise, Jean-Marc Notias, Jean-Philippe Rhétacker, Yves de Saint-Agnès, Jean-Pierre Wauters, Patrick Facon, Christian Bachelier, Françoise Bonnefoy, Serge Cosseron, Richard Dubreuil, Ariane Eissen, Isabelle Fessard, Sophie Geng, Emir Harbi, Betty Larrigue-Harris, Gérard Legrand, André Libioule, Patck Rizzi, Carole Thierry, Pascale Thumerelle, Eric Vdal, Ed. Chronique, Jacques Legrand S.A, Périgueux, 1985.

Article : *L'Italie adopte le régime fasciste*, 7 octobre 1926.  
Article : *Un coup d'Etat en Pologne*, 12 mai 1926.  
Article : *Putsch militaire au Portugal*, 28 mai 1926 et Juillet 1926.  
Article : *La conférence de Locarno officialise les arbitrages*, 16 octobre 1925.  
Article : *Très violentes émeutes en Autriche*, 15 juillet 1927  
Article : *Marthe Hanau, la banquière sans scrupule, est arrêtée*, décembre 1928.  
Article : note *Munich*, 26 octobre 1929.  
Article : *La Sarre redevient un territoire allemand*, janvier 1935.  
Article : *Une manifestation dégénère en combats*, 16 mars 1937  
Article : *L'exposition internationale est ouverte à Paris*, 24 mai 1937.  
Article : *L'armistice divise le gouvernement*, 13 juin 1940.  
Article : *Hitler rencontre Pétain à Montoire*, 24 octobre 1940.

## Doc. Archives

« Le fauteuil vide » :

<http://www.ina.fr/histoire-et-conflits/seconde-guerre-mondiale/video/AFE00000789/le-proces-de-charles-maurras.fr.html>.

**Investigation of Un-American propaganda activities in the United States:**

[http://archive.org/stream/investigationofun1947unit/investigationofun1947unit\\_djvu.txt](http://archive.org/stream/investigationofun1947unit/investigationofun1947unit_djvu.txt)

## Sites internet les plus fréquemment consultés :

<http://www.cairn.info/revue-transversalites-2013-1.htm>.

[http://www.bnf.fr/collections\\_et...bibliothèques\\_numériques\\_gallica](http://www.bnf.fr/collections_et...bibliothèques_numériques_gallica). Html : site BNF, gallica, bib. numérique : <http://gallica.bnf.fr/editors.type/periodicals> :

Journaux numérisés cités :

La Croix, 27 mars 1928  
L'Echo de Paris, 28 août 1928  
L'Echo de Paris, 28 novembre 1928  
Le Gaulois, L'Intransigeant, Le Figaro, L'Humanité, 29 juin 1929  
Le Temps, Le règlement de la paix, avril 1928 à janvier 1930  
Le Temps, Le règlement de la paix, 15 avril 1930  
L'Echo de Paris, 8 janvier 1932  
L'Echo de Paris, 8 mars 1932  
L'Echo de Paris, 31 janvier 1933  
L'Echo de Paris, 3 mai 1933  
L'Humanité, 9 janvier 1934  
L'Humanité, 6 février 1934  
L'Echo de Paris, 3 août 1934  
L'Echo de Paris, 20 août 1934  
L'Echo de Paris, 8 janvier 1935  
L'Aurore – Le Figaro – Le Populaire – L'Humanité : 1935  
L'Humanité, 19 juillet 1936  
L'Humanité, 17 mars 1937  
L'Echo de Paris, 14 mars 1938  
Le Figaro, 7 décembre 1938  
Le Figaro, 27 août 1939  
Le Figaro, 29 septembre et 30 septembre 1939  
Le Figaro, 16 mars 1940

<http://maurras.net/>

## **Bibliographie générale :**

### **Œuvres sur Maurras**

- Apollinaire, Guillaume, *A propos de la Bataille de La Marne*, Journal *Le Mercure de France*, 1<sup>er</sup> novembre 1918.
- Ariès, Philippe, *Le thème de la mort dans Le Chemin de Paradis*, Etudes maurrassiennes, Aix-en-Provence, 1972.
- Barko, Ivan, *L'Esthétique littéraire de Charles Maurras*, Droz, Genève, 1961.
- Beau de Loménie, Emmanuel, *Maurras et son système*, E.T.L., 1953.
- Benjamin, René, *Maurras, ce fils de la mer*, Plon, Paris, 1932.
- Boutang, Pierre, *Maurras, La destinée et l'œuvre*, Plon, Paris, 1984, et éd. revue, La Différence, 1993.
- Capitan-Peter, Collette, *Charles Maurras et l'idéologie d'Action Française, étude sociologique d'une pensée de droite*, Le Seuil, Paris, 1972.
- Chinon, Yves, *La vie de Maurras*, Perrin, Paris, 1991.
- Cormier, Aristide, *A la recherche d'une âme*, Plon, Paris, 1956, repris dans *Mes entretiens de prêtre avec Charles Maurras*, suivi de *La vie intérieure de Charles Maurras*, NEL, Paris, 1970.
- Darcel, Pierre, *Souvenirs d'un témoin au Procès Maurras*, 1977, source : Maurras.net, site internet de l'Association des Amis du Chemin de Paradis.
- Daudet, Léon, *Charles Maurras et son temps*, Flammarion, Paris, 1930.
- de Fabrègues, Jean, *Maurras et son Action française*, Perrin, Paris, 1966.
- de Guérin-Ricard, Lazare, *Charles Maurras intime*, Revue BMC n°14
- Dupré, Guy, *Maurice Barrès et Charles Maurras, La République ou le Roi, correspondance inédite, 1888-1923*, Plon, 1970.
- Giocanti, Stéphane, *Charles Maurras félibre, l'itinéraire et l'œuvre d'un chantre*, Louis de Montalte, Paris, 1995.
- Giocanti, Stéphane, *Maurras, Le chaos et l'ordre*, Flammarion, Paris, 2006.
- Gonzales Pedro et Cuevas Carlos, art. *Charles Maurras et l'Espagne*, Etudes réunies par Olivier Dard et Michel Grunewald, Peter Lang, Berne, 2009.
- Goyet, Bruno, *Charles Maurras*, Presses de L'Institut de Sciences politiques, Paris, 2000.
- Hans Manfred Bock, art. *Traditionalisme, passéisme, protofascisme. Perceptions de Charles Maurras en Allemagne*, Etudes réunies par Olivier Dard et Michel Grunewald, Peter Lang, Berne, 2009.
- Joseph, Roger, *Charles Maurras tel qu'il fut*, in *Les Cahiers Charles Maurras*, 1964.
- Joubert, Jean-Marc, *La Merveille du monde*, édition critique, in *bulletin Charles Maurras*, avril-juin 2003.
- Kessel, Joseph, *De la rue de Rome au Chemin de Paradis*, Le Cadran, Paris, 1927.
- Kunter, Tony, *Maurras et la contre révolution, entretiens*, source internet : Maurras.net/pdf/Kunter\_entretiens.pdf
- Lalou, René, *Entretien sur la poésie d'aujourd'hui, propos de Charles Maurras*, in *La Muse française*, juin 1927.
- Levy, David, *Maurras et la vie intellectuelle britannique*, Études maurrassiennes 3, Aix-en-Provence : Centre Charles Maurras, 1974. In-8°, 246 pages. V. Nguyen (édit.)
- Massis, Henri, *Entretiens avec Charles Maurras*, in *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1961.
- Maulnier, Thierry, *Charles Maurras est mort*, La Table ronde, Paris, 1953.
- Maurras, Hélène, *Souvenirs des prisons de Charles Maurras*, Ed. du Fuseau, Paris, 1965.
- Mourre, Michel, *Charles Maurras*, Ed. Universitaires, Paris-Bruxelles, 1953.

- Musiedlak, Didier, art. *Charles Maurras et l'Italie, histoire d'une passion contrariée*, Etudes réunies par Olivier Dard et Michel Grunewald, Peter Lang, Berne, 2009.
- Nguyen, Victor, *Maurras (1868-1952) et le Félibrige, éléments de problématique*, in *Rev. La France latine*, n°78 et 79, 1979-1980.
- Pado, Dominique, *Maurras, Béraud, Brasillach, trois condamnés, trois hommes, trois générations*, Pathé, Paris, 1945.
- Pozzo di Borgo, Louis, *Charles Maurras, le poète du rempart*, Aubanel père, Avignon, 1953.
- Raynaud, Ernest, *Les débuts littéraires de Charles Maurras*, in *La Muse française*, juin 1927.
- Rebatet, Lucien, *Les Décombres*, Denoël, Paris, 1942.
- Renouvin, Bertrand, *Charles Maurras, L'Action française et la question sociale*, Ars magna, coll. Le lys rouge, Paris, 1982.
- Roger Joseph et Forges Jean, *Biblio-iconographie générale de Charles Maurras*, Roanne, Les Amis du chemin de Paradis, 2 tomes, 1953.
- Segard, Achille, *Charles Maurras et les idées royalistes*, coll. *Les hommes d'action*, A.Fayard, Paris, 1919.
- Sutton, Michael, *Charles Maurras et les catholiques français, 1880-1914*, Beauchesne, Paris, 1994.
- Sutton, Michael, *Nationalism, positivism and catholicism. The politics of Charles Maurras and french catholics*, University Press. Cambridge, Cambridge, 1982.
- Thibaudet, Albert, *Commentaires des Notes sur Dante de Charles Maurras*, in *Nouvelle Revue Française*, avril 1913.
- Thibon, Gustave, *Hommage à Charles Maurras*, in *Points et Contrepoints*, juin 1953.
- Thibon, Gustave, *Images de Charles Maurras*, F-X de Guibert, Paris, 2003.
- Truc, Gonzague, *Charles Maurras et son temps*, Bossard, Paris, 1917.
- Weyembergh, Maurice, *Charles Maurras et La Révolution française*, Vrin, Paris, 1992.

## Contemporains

- Allain, Jean-Claude, *Joseph Caillaux, Le défi victorieux, 1863-1914*, Imp. Nat. Paris, 1998.
- Anglès, A, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, T.I, Gallimard, Paris, 1978.
- Anna, Martha, *What did André Gide see in the Action française*, Hivers, 1991.
- Auzépy-Chavagnac, Véronique, *Jean de Fabrègues et la jeune droite catholique : aux sources de la révolution nationale*, Presses universitaires du Septentrion, Lille, 2002.
- Bainville, Jacques, *Journal, 1901-1918 et 1927-1935*, Plon, Paris, 1948.
- Bainville, Jacques, *Lectures*, préface de Charles Maurras, Fayard, Paris, 1937.
- Barrès, Maurice, *Les Déracinés*, Gallimard, coll. *Folio*, septembre 1988.
- Benda, Julien, *La Trahison des Clercs*, NRF, Paris, 1927.
- Benoist, Charles, in *Rev. Les Cours de l'Institut d'Action française*, n° 19, janvier 1930.
- Bernanos, Georges, *Nous autres Français*, NRF Gallimard, Paris, 1939.
- Bernanos, Georges, *Scandale de la vérité*, NRF Gallimard, Paris, 1939.
- Bloy, Léon, *L'invendable*, rééd. R. Laffont, coll. *Bouquins*, Paris, 1999.
- Calzant, Georges, *Prisonnier de la Gestapo au Fort- Montluc*, in *Rev. Les Cahiers Charles Maurras*, n° 14, 1965.
- Copin-Albancelli, Paul, *La Guerre occulte, les sociétés secrètes contre les nations*, Perrin et Cie, Paris, 1925.
- D'Annunzio, Gabriele, *Le Feu*, trad. Hérelle, Calman-Lévy, Paris, 1949.
- de Gaulle, Charles, *Mémoires de guerre*, Tome I, Plon, Paris, 1959.
- Delorme, Philippe, *L'homme qui rêvait d'être roi*, Buchet- Chastel, 2006.
- Déon, Michel, *Mes arches de Noé*, La Table ronde, Paris, 1978.

- Descholdt, Pierre-Jean, *Cher Maître, Lettres à Charles Maurras*, Christian de Bartillat, Paris, 1995.
- Dimier, Louis, *Vingt ans d'Action Française et autres souvenirs*, NLN, Paris, 1926.
- Faure, Edgar, *Mémoires*, Vol.I, Plon, Paris, 1982.
- Gasquet, Joachim, *L'Art vainqueur*, NLN, 1919.
- Gide, André, *Nationalisme et littérature*, NRF, 1er juin, 1er octobre et 1er novembre 1909.
- Jouanny, Robert, *Jean Moréas, écrivain français*, Minard, Paris, 1969.
- Jouveau, Marie-Thérèse, *Joseph d'Arbaud*, imp. Bene, Nîmes, 1984.
- Keiger, J.F.V. *Raymond Poincaré*, The press. Syndicate of the University of Cambridge, Eng. 1997.
- Lafargue, Paul, *Le Socialisme et la conquête des pouvoirs publics*, 1899. rééd. Les Bons Caractères, mars 2004.
- Laufenburger, Henry, *Crédit public et finances de guerre, 1914-1944, Allemagne, France, Grande-Bretagne*, Librairie de Médicis, Paris, 1944.
- Leduc, Edouard, *Anatole France avant l'oubli*, Publibook, Paris, 2004.
- London, Géo, *Le procès Maurras*, Roger Bonnefon, Lyon, 1945.
- Loustanau-Lacau, Georges, *Mémoires d'un Français rebelle*, Robert Laffont, Paris, 1948.
- Maritain, Jacques, *Pourquoi Rome a parlé*, Spes, Paris, 1927.
- Maritain, Jacques, *Primauté du spirituel*, Plon, coll. *Le roseau d'or*, Paris, 1927.
- Mas Lopez, Jordi, *Josep Maria Junoy I Joan Salvat-Papasseit, dues aproximacions a l'haiku*, L'Abadia de Montserrat, Barcelona, 2004.
- Montard, Charlotte, *Quatre ans à l'Action française, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu*, Lori, Neuilly, 1931.
- Morand, Paul, *Venises*, Gallimard, Paris, 1971.
- Moréas, Jean, *A travers Paris*, in *Le Figaro*, 14 septembre 1891.
- Moréas, Jean, article *L'Ecole romane*, Journal *Le Figaro*, 23 septembre 1891.
- Moréas, Jean, *Poèmes et Sylves*, Société du Mercure de France, Paris, 1907.
- Poisson, Georges, *Les Orléans, une famille en quête d'un trône*, Perrin, Paris, 1999.
- Proust, Marcel, *Correspondance générale*, Plon, Paris, 1933.
- Pujo, Maurice, Journal *L'Action française*, 7 janvier 1934.
- Roger, Joseph, *Comment se prépare, se mène et se conclut un procès en Cour d'injustice*, in *Rev. Les Cahiers Charles Maurras*, Roanne, 1965.
- Roger, Joseph, *Le Chemin de Paradis et les dispositions testamentaires de Charles Maurras*, Ed. Les Amis du Chemin de Paradis, 1955.
- Roger, Joseph, *Martigues et le Chemin de Paradis*, Ed. Les Amis du Chemin de paradis, Les Alpes, 1957.
- Roudinesco, Elisabeth, *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, Paris, 1993.
- Roussel, Eric, *De Gaulle*, Gallimard, Paris, 2002.
- Varillon Pierre et Rambaud Henri, *Enquête sur les maîtres de la jeune littérature*, Bloud et gay, Paris, 1923.
- Walter, Xavier, *Un roi pour la France, Henri, comte de Paris*, F.X. de Guibert, Paris, 2002.

## **Œuvres sur la période**

- Algazy, Joseph, *L'Extrême droite en France de 1965 à 1984*, L'Harmattan, Paris, 1989.
- Algazy, Joseph, *La Tentation néo-fasciste en France, 1944-1965*, Fayard, Paris, 1984.
- Alix, Roland, *La nouvelle jeunesse, enquête auprès des jeunes gens d'aujourd'hui*, Librairie Valois, Paris, 1930.
- Anderson, Benedict, *L'imaginaire national, réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, La Découverte, Paris, 1996.
- Aron, Raymond, *Mémoires, 50 ans de réflexions politiques*, Juillard, Paris, 1983.

- Azéma, Jean Pierre et Wieviorka, Olivier, *Vichy, 1940-1944*, Perrin, Paris, 1997.
- Badia, Gilbert, *Histoire de l'Allemagne contemporaine, 1933-1962*, Editions sociales, Paris, 1975.
- Berenson, Edward, *The Trial of Madame Caillaux*, University of California, 1993.
- Berg, Robert J. *La querelle des critiques en France à la fin du XXème siècle*, University of Illinois, Urbana-Champaign, 1989.
- Birnbaum Pierre et Winock Michel, *Histoire de l'extrême droite en France*, Le Seuil, Paris, 1993.
- Blanckaert, Christaen, *L'Affaire Salengro, Chronique d'une calomnie*, Michalon, Paris, 2009.
- Cahm, Eric, *Revolt, Conservatism and Reaction in Paris, 1905-1925*, in Malcolm Bradbury and James Mac Farlane, *Modernism. A Guide to European Literature, 1890-1930*, Ed. Penguin Books, London, Eng., 1976. Rééd. 1987.
- Cerisier, Alban, *Une histoire de la NRF*, Gallimard, 2009.
- Chaigne, Louis, *Les Bénédictines de la rue Monsieur, Histoire et vocation d'une chapelle*, F-X Leroux, Strasbourg, 1950.
- Dansette, Adrien, *Destin du catholicisme français, 1926-1956*, Flammarion, Paris, 1957.
- de Benoist, Alain, *Vu de droite, anthologie critique des idées contemporaines*, Le Labyrinthe, Paris, 2001.
- Defoort, E. *Een beigisch reactionair Katholicisme. Maurras en de Action Française binnen het Belgische Franstalige Katholicisme, 1898-1926*, thèse de doctorat inédite, Katholieke Universiteit Leuven, Lieven, 1975.
- Delporte, Christian, *Histoire politique de la France, 1919-1939*, Pygmalion, paris, 1998.
- Delpla, François, Le terrorisme des puissants, De l'incendie du Reichstag à la nuit des longs couteaux, in *Rev. Guerre et histoire*, n°7, septembre 2002.
- Digeon, Claude, *La crise allemande et la pensée française*, PUF, Paris, 1959.
- Diourdonnat, Pierre-Marie, *Je suis partout, 1940-1944. Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, La Table ronde, Paris, 1973.
- Dobry, Michel, *Février 34 et la découverte de l'allergie de la société française à la révolution fasciste*, in *Revue française de sociologie*, 30 juillet 1989.
- Dormagen, Jean-Yves, *Logiques du Fascisme. L'Etat totalitaire en Italie*, Fayard, Paris, 2008.
- Encrevé, André, *Les milieux protestants et l'Action française*, in *L'Action française, culture, société, politique*, Michel Leymarie et Jacques Prévotat (dir.), Septentrion, 2008.
- Fabiani, Jean-Louis, *Les philosophes de la République*, Ed. de Minuit, Paris, 1988.
- Fleutot, François-Martin, *Des Royalistes dans La Résistance*, Flammarion, Paris, 2000.
- Foubert, David, *Le comte de Paris et le Courrier royal*, mémoire de maîtrise, Université du Maine, Le Mans, 1994.
- Fouilloux, Etienne, *Une église en quête de liberté. La pensée catholique entre modernisme et Vatican II, 1914-1962*, Desclée de Brouwer, Paris, 1998.
- Godefroy, Eugène, *Quelques années de politique royaliste, du ralliement à la Haute cour, 1892-1899*, Nouvelle Librairie Nationale, Paris, 1900.
- Goguel, François, *La politique des partis sous La Troisième République*, Le Seuil, Paris, 1958.
- Goyet, Bruno, *Un rôle politique, Henri VIII, comte de Paris, 1908-1940*, Thèse sous la direction de Serge Berstein, Institut d'Etudes Politiques de Paris, janvier 1996.
- Gugelot, Frédéric, *La conversion des intellectuels au catholicisme en France, 1885-1935*, Editions du CNRS, Paris, 1998.
- Huguenin, François, *A l'école d'Action française, Un siècle de vie intellectuelle*, J-C Lattès, Paris, 1998.
- Ingrao, Christian, *Croire et détruire, Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, Paris, 2010.
- Joly Laurent et Vallat Xavier, *Du nationalisme chrétien à l'antisémitisme d'état*, Grasset, Paris, 2001.
- Jouveau, René, *Histoire du Félibrige*, impr. Bene, Cavaillon, 1970-1987.
- Juillard, Jacques, *Sur un fascisme imaginaire, à propos d'un livre de Zeev Sternhell*, Annales Economies, Sociétés, Civilisations, Vol 39, 1984.



- Laborie, Pierre, *L'Opinion française sous Vichy, Les Français et la crise d'identité nationale, 1936-1944*, Le Seuil, 1990.
- Laurent Sébastien et Halévy Daniel, *Du libéralisme au traditionalisme*, Grasset, Paris, 2001.
- Le Dréau, Christophe, art. *L'Action française de Charles Maurras et les catholiques britanniques*, Etudes réunies par Olivier Dard et Michel Grunewald, Peter Lang, Berne, 2009.
- Leymarie Michel et Prévotat Jacques, *L'Action française, culture, société, politique*, Presses Universitaires du Septentrion, Lille, 2008.
- Mazgaj, Paul, *Imaginig fascism, the cultural politics of the French Young Right*, Assoc. Univ. Presses, Cranbury, 2007.
- Michel, Henri, *Le Procès de Riom*, Albin Michel, Paris, 1979.
- Milza Pierre, Jequier François et Tétart Philippe, *Le pouvoir des anneaux, les Jeux Olympiques à la lumière de la politique, 1896-2004*, Vuibert, Paris, 2004.
- Milza, Pierre, *Les Fascismes*, Imp. Nat., Paris, 1985.
- Nguyen, Victor, *Aux origines de L'Action française, Intelligence et Politique à l'aube du XXème siècle*, Fayard, Paris, 1991.
- Nguyen, Victor, *Stratégies littéraires et méditations mistraliennes. Les premiers contacts félibréens de Charles Maurras, 1886- 1890*, in *Rev. Marseille*, n° 123, 1980.
- Nicault, Catherine, art : *Les milieux juifs et l'Action française*, in *L'Action française, culture, société, politique*, Michel Leymarie et Jacques Prévotat (dir.), Septentrion, Lille, 2008.
- Nolte, Ernst, *Der Faschismus in seiner Epoche*, Piper Verlag, Munich, 1963.
- Oggé, Frédéric, *Le Journal « L'Action française » et la politique intérieure du Gouvernement de Vichy*, thèse d'état sous la dir. de Raoul Girardet, Inst. Etudes politiques, Toulouse, 1983.
- Palmier, Jean- Michel, *Weimar en exil. Le destin de l'émigration intellectuelle allemande antinazie en Europe et aux Etats-unis*, T. II, Payot, Paris, 1988.
- Paxton, Robert O. *Le temps des chemises vertes : révoltes paysannes et fascisme rural, 1929-1939*, Le Seuil, Paris, 1996.
- Paxton, Robert O., *La France de Vichy*, Le Seuil, Paris, 1973.
- Payne, Stanley J. *A History of Fascism*, University of Wisconsin Press, Madison, 1995.
- Payne, Stanley J. *Fascism in Spain*, University of Wisconsin Press, Madison, 1999.
- Péchanski, Denis, *Vichy, 1940-1944, Quaderni et documenti inediti di Angelo Tasca*, Fond.Giangiacomo Feltrinelli, Milan, 1986.
- Pellissier, Pierre, *6 février 1934, La République en flammes*, Perrin, 2010.
- Picard, Emmanuelle, *Des usages de l'Allemagne, politique culturelle française en Allemagne et rapprochement franco-allemand, 1945-1963*, Thèse sous la direction de J.P. Azéma, Inst. Etudes Politiques, Paris, 1999.
- Pichon, Muriel, *Les Français juifs, 1914-1950 : récit d'un désenchantement*, Presses universitaires du Mirail, coll. *Tempus*, Toulouse, 2009.
- Prévotat, Jacques, *Catholiques français et Action française, Etude des deux condamnations romaines*, Thèse soutenue à Nanterre sous la direction de René Rémond, 1994.
- Prévotat, Jacques, *L'Action française*, PUF, Paris, 2004.
- Prévotat, Jacques, *Les catholiques et l'Action française, Histoire d'une condamnation, 1899-1939*, Fayard, coll. *Pour une histoire du XXème siècle*, Paris, 2001.
- Rabaut, Jean, 1914, *Jaurès assassiné*, Complexe, Bruxelles, 2005.
- Renard, Paul, *L'Action française et la vie littéraire, 1931-1944*, Presses universitaires du Septentrion, Lille, 2003.
- Rials, Stéphane, *Révolution et Contre révolution au XIXème siècle*, DUC/ Albatros, Paris, 1987.
- Rouso, Henri, *Le syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*, Le Seuil, Paris, 1987.
- Saucy, Robert, *French Fascism, the first wave, 1924-1933*, Yale University Press, 1986.
- Sauvy, Alfred, *Histoire économique de La France entre les deux guerres*, *Rev.Economia*, Paris, 1984.
- Serant, Paul, *Les dissidents d'Action française*, Copernic, Paris, 1978.

- Silver, Kenneth, *Vers le retour à l'ordre. L'avant-garde parisienne et La Première Guerre Mondiale*, Flammarion, Paris, 1991.
- Sirgiovanni, George, *An Undercurrent of Suspicion : Anti-Communism in America during World Warr II*, transaction publishers, Rutgers, New Brunswick, New Jersey, 1990.
- Sirinelli, Jean-François, *Génération intellectuelle, Khâgneux et normaliens dans L'Entre-deux-guerres*, Fayard, Paris, 1988.
- Sternhell Zeev, Ssnajder Mario et Asheri Maia, *Naissance de l'idéologie fasciste*, Gallimard, Paris, 1989.
- Sternhell, Zeev, *La droite révolutionnaire, 1885-1914, Les origines françaises du Fascisme*, Le Seuil, Paris, 1978.
- Sternhell, Zeev, *Ni de droite, ni de gauche, l'idéologie fasciste en France*, Le Seuil, Paris, 1983.
- Sutton, Michael, art *Le maurrassisme de T.S. Eliot et le legs de T.E. Hulme*, in *Charles Maurras et l'étranger, l'étranger et Charles Maurras*, Etudes réunies par Olivier Dard et Michel Grunewald, Peter Lang, Berne, 2009.
- Tucker, Kenneth H. Jr, *French revolutionary Syndicalism and the public sphere*, Cambridge/ New York, Cambridge University Press. 1996.
- Vallaud, Pierre, *1919-1939, Vingt ans de guerre*, Acropole, Paris, 2009.
- Verdès-Leroux, Jeannine, *Refus et Violence, Politique et littérature à l'extrême droite des années trente aux retombées de la Libération*, Gallimard, coll. *Suite des Temps*, Paris, 1996.
- Weber, Eugen, *Ma France*, Fayard, Paris, 1991.
- Eugen Weber, *Action française : Royalism and Reaction in Twentieth-Century France*, Standford, Standford University Press, 1962, Eng. (trad. française, Stock, 1964).
- Weinberg, Zwi, *Henry, L'Affaire et l'antisémitisme : le cas Urbain Gohier*, R. Koren et D. Michman (dir), *Les intellectuels face à l'Affaire Dreyfus, d'hier à aujourd'hui*, L'Harmattan, Paris, 1998.
- Winock, Michel, *Le siècle des intellectuels*, Le Seuil, Paris, 1996.

## Etudes littéraires

- Auger, Louis Simon, *Le classicisme français et autres cas européens*, [www.hartmut-stenzel.de/material/class2.pdf](http://www.hartmut-stenzel.de/material/class2.pdf).
- Aury Dominique et Zylberstein Jean-Claude, *La Littérature est une fête*, NRF, Gallimard, Paris, 1986.
- Bachelard, Gaston, *L'Air et les songes, essai sur l'imagination du mouvement*, J. Corti, Paris, 1943.
- Bachelard, Gaston, *La flamme d'une chandelle*, PUF, Paris, 1961.
- Basil de Sélincourt, *The English Secret, A French Romantic*, Oxford University Press, London, 1923.
- Clarke, George Herbert, *A Treasury of War Poetry, British and American poems of the World War 1914-1919*, George Herbert Clarke ed., 1919.
- Compagnon, Antoine, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Le Seuil, Paris, 1990.
- Debon, Claude, *Guillaume Apollinaire après Alcools*, Minard, Paris, 1981.
- Decaudin, Michel, *La crise des valeurs symbolistes. Vingt ans de poésie française, 1895-1914*, Slaktine, Genève-Paris, 1981.
- Desoille, Robert, *Entretiens sur le rêve éveillé en psychothérapie*, coll. *Sciences de l'Homme*, Payot, Paris, 1973.
- Dumézil, Georges, *Mitra-Varuna, essai sur deux représentations indo-européennes de la Souveraineté*, PUF, Paris, 1953.
- Durand, Gilbert, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1969, rééd. Dunod, Paris, 1992.
- Eliot, Thomas Steams, *For lancelet Andrewes, essays on style and order*, Faber and Gwyer, Londres, 1928.
- Field, Frank, *British and French Writers of the Firts World War*, Cambridge university Press. Eng. 1991.
- Foucault, Michel, *Qu'est-ce qu'un auteur ?*, *Dits et écrits*, Gallimard, Paris, 1994.
- Lacroix, Michel, *De la beauté comme esthétique de la violence*, Thèse : *L'esthétique du fascisme français, 1919-1939*, *Drieu La Rochelle, Céline, Brasillach*, Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Philippon, Michel, *Paul Valéry, une poétique en poèmes*, Presses Universitaires De Bordeaux, Bordeaux, 1993.

Ponton, Rémy, *Naissance du roman psychologique. Capital culturel et social et stratégies littéraires à la fin du XIXème siècle*, in *Rev.Actes de la recherche en Sciences Sociales*, juillet 1975.

Silkin, John, *The penguin Book of Fisrt World War poetry*, Penguin Books Ltd., London, 1996.

Stenzel Hartmut et Thoma Heinz, *Poésie et société dans la critique littéraire du Globe*, www.persée.fr.

Stenzel, Hartmut, *Die französische Klassik, literarische modernisierung und absolutistischer staat*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1995.

Vallcorba Plana, Jaume, *Noucentisme, mediterraneisme i classicisme, apunts per la historia d'una estètica*, Ed. quaderns crema, Barcelona, 1994.

## ouvrages généraux

Ariès Philippe et Winock Michel, *Un historien du dimanche*, Le Seuil, Paris, 1980.

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Voilquin, Flammarion, coll. G.F. , Paris, 1965.

Aristote, *La Politique*, trad. P. Pellegrin, Nathan, coll. *Les intégrales de philo*, Paris, 1983.

Berstein, Gisèle et Serge, *Dictionnaire historique de la France contemporaine*, T.I, 1870-1945, Complexe, Bruxelles, 1995.

Brunetière, Ferdinand, *Histoire de la littérature française*, 8 Volumes, Delagrave, Paris, 2<sup>ème</sup> éd. 1899.

Buisson, Ferdinand, *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, Hachette et Cie, Paris, 1911.

Charle, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIXème siècle. Essai d'histoire comparée*, Le Seuil, Paris, 1996.

Chebel d'Appollonia, Ariane, *L'Extrême droite en France. De Maurras à Le Pen*, Complexe, Bruxelles, 1987.

de Certeau, Michel, *L'écriture de l'histoire*, Gallimard, Paris, 1975.

de Maistre, Joseph, *Considérations sur la France, 1796-1797*, rééd. Complexe, coll. *Historiques*, n° 54, Lille, août 2006.

Delannoi, G. et Taguieff, P.A. (dir.) *Théories du nationalisme. Le nationalisme des « nationalistes », Un problème pour l'histoire des idées politiques en France*, Kimé, Paris, 1991.

Dottin, Paul, *L'Angleterre, Nation continentale*, Tallandier, Paris, 1993.

Faguet, Emile, *Histoire de la littérature française*, T. II, Plon, Paris, 1900.

Gellner, Ernest, *Nations et nationalisme*, Le Seuil, Paris, 1989.

Gengembre, Gérard, *La contre révolution ou l'histoire désespérante*, Imago, Paris, 1989.

Godechot, Jacques, *Histoire générale de la Presse française*, PUF, Paris, 1972.

Hobsbawn, Eric, *Nations et nationalisme depuis 1780, programme, mythe, réalité*, Gallimard, Paris, 1992.

Horace, *Les Odes*, Trad. Jean-Yves Maleuve, *Cacozelia latens : Les Odes sous les Odes*, <http://www.espace-horace.org/jym/sommaire.htm>

Joly, Bertrand, *Dictionnaire biographique et géographique du nationalisme français, 1800-1900*, Honoré Champion, Paris, 2005.

Kant, Emmanuel, *Critique de la raison pratique*, Trad. Heinz Wismann, Luc Ferry, Ferdinand Alquié, coll. *Folio/essais n° 133*, Paris, octobre 1989.

Lafage, Franck, *L'Espagne de la contre révolution, développement et déclin, XVIIIème-XXème siècles*, L'Harmattan, coll. Horizon Espagne, Paris, 1993.

Lanson, Gustave, *Histoire de la littérature française*, Hachette, 1923.

Longnon, Henri, *Pierre de Ronsard et la Réforme*, in *Rev.La Revue universelle*, T.XV, n° 14, 15 octobre 1923.

Mac Farlane, James, in *Modernism, A guide to European Literature, 1890-1930*, Penguin Books, London, 1976.

Martel, Philippe, *L'éveil des nationalités et les revendications linguistiques en Europe*, sous la dir. de Carmen Alén Garabato, L'Harmattan, Paris, 2005.

Michel, Bernard, *Nations et nationalismes en Europe centrale : XIXème et XXème siècles*, Aubier, Paris, 1995.

Minot, Jacques, *Histoire des universités françaises*, PUF, coll. Que sais-je ? , Paris, 1991.

Mircea Eliade, *Traité de l'Histoire des religions*, Payot, Paris, 1949.

Nietzsche, *Ecce Homo* suivi de *Poésies*, Trad. Albert, Mercure de France, Paris, 1909.

Nisard, Jean-Marie Napoléon Désiré, *Histoire de la littérature française*, imp. Firmin Didot frères, Paris, 1844-1861.

Nisbet, Robert. A. *La tradition sociologique*, PUF, coll. Quadrige, Paris, 1984.

Paulsen, Friedrich, art. *The modern University : The Three Transformations* in S. Rothblatt and B. Wittrock (dir.) , *The European and American University since 1800, Historical and Sociological Essays*, Cambridge, 1993.

Pelletier André, Rossiaud Jacques, Bayard Françoise, Cayez Pierre, *Histoire de Lyon : des origines à nos jours*, Editions lyonnaises d'art et d'histoire, Lyon, 2007.

Pérez, Josph, *Histoire de l'Espagne*, Fayard, Paris, 1996.

Philippe, Béatrice, *Etre juif dans la société française du Moyen-âge à nos jours*, Complexe, Bruxelles, 1997.

Platon, *Phédon*, Les Belles Lettres, coll. *Universités de France*, 15 décembre 2002.

Rémond, René, *Les droites en France*, Aubier-Montaigne, coll. *Historique*, Paris, 1992.

## **Outils informatiques**

*Itinera electronica, version 2.0.0* édité par la Faculté de philosophie et de lettres, Faculté Catholique de Louvain, Belgique. 2006.

*Microsoft Office 2007*, copyright 2006, Microsoft Corporation.

## DOCUMENTS, TABLEAUX ET ANALYSES :

### TOME II

<u>Almanach de l'Action Française de 1933.</u> .....	666
<u>Approche comparée des plans de <i>La Musique intérieure</i> et de <i>La Balance intérieure</i>.</u> .....	854
<u>Proportion de poèmes offerts et rapport des citations et des dédicaces.</u> .....	858
<u>Répertoire des citations et des dédicaces.</u> .....	859
<u>Proportion des Antiques en comparaison aux Classiques.</u> .....	860
<u>Occurrences du ô d'invocation et pourcentages dans le champ lexical commun.</u> .....	864
<u>Répétition lexicale dans <i>La Musique intérieure</i>.</u> .....	865
<u>Permanence lexicale et fréquence d'emploi dans <i>La Balance intérieure</i> et <i>La Musique intérieure</i>.</u> ..	866
<u>Le lexique et son emploi dans les Colloques des morts.</u> .....	875
<u>Utilisation regroupée des pronoms dans les deux Colloques.</u> .....	876
<u>Utilisation des pronoms dans chaque Colloque.</u> .....	876
<u>L'émergence des thèmes essentiels dans <i>La Balance intérieure</i>.</u> .....	887
<u>Occurrences des mots pluriels.</u> .....	889

# TABLE DES MATIERES

## TOME II

TROISIEME PARTIE : DURER : 1926-1952 .....	589
I - L'EPEE ET LE LAURIER : 1926-1939 .....	594
1. Le temps des trahisons : 1926-1929 .....	596
1.1 L'Index .....	597
1.2 La trahison des clercs.....	605
1.3 Corps glorieux ou vertu de la perfection.....	610
1.4 L'Anglais qui a connu la France.....	615
1.5 A boulet rouge .....	620
2. Les Ferments de l'émeute : 1930 - 1934 .....	630
2.1 La montée des périls .....	630
2.2 Le lit de la corruption .....	631
2.3 Codicille.....	633
2.4 Quatre nuits de Provence .....	635
2.5 Le passé présent .....	647
2.6 Le triomphe fasciste.....	652
2.7 Napoléon avec contre La France.....	654
2.8 Prologue d'un essai sur la Critique - 1896-1932.....	662
2.9 Le squelette de Ronsard.....	667
3. Défections et Reconquête : 1934-1939.....	673
3.1 Le feu aux poudres.....	673
3.2 Le 6 février 1934 .....	678
3.3 Déconvenues.....	683
3.4 Leçon de monarchie.....	688
3.5 De sang et de feu.....	691
3.6 Un couteau de cuisine .....	692
3.7 De Blum à Salengro.....	697
3.8 Le désaveu des princes .....	706
3.9 L'écrivain en prison .....	708
3.10 Les Feuilles de laurier.....	714
3.11 A soi-même.....	717
3.12 La Bénédiction de Musset.....	719
3.13 L'année 39 .....	724
3.14 André Chénier.....	725
3.15 Sous la coupole .....	733
II - LA PRISON INTERIEURE : 1939-1952.....	737
1. Le dernier combat : 1939-1944 .....	738
1.1 Drôle de Guerre .....	738
1.2 Du sang et des larmes .....	741
1.3 Maréchal, nous voilà.....	744
1.4 La divine surprise .....	747
1.5 Entre Bainville et Baudelaire .....	750
1.6 Dante et Mistral .....	752
1.7 Sans la muraille des Cyprès .....	754
1.8 Inscriptions sur nos ruines .....	755
1.9 Raidissement doctrinal.....	756
1.10 Jean-Jacques « faux prophète ».....	757
1.11 Le Pain et le Vin .....	759

1.12 A son corps .....	763
1.13 La Politique de Ronsard.....	765
1.14 Poésie et Vérité .....	770
1.15 L'enfermement .....	774
2. Le Refuge des sons : 1944 - 1952.....	779
2.1 La déchéance .....	780
2.2 L'isolement .....	780
2.3 Le Procès Maurras .....	781
2.4 Numéro d'écrou 2068 .....	783
2.5 Les poèmes de Riom.....	784
2.6 Léon Rameau .....	788
2.7 Au-devant de la nuit.....	789
2.8 Ecrits et protestations.....	803
2.9 Le Cintre de Riom .....	804
2.10 La Force de l'écrit.....	818
2.11 A mes vieux oliviers .....	819
2.12 La fin d'une vie.....	839
III LA BALANCE INTERIEURE : 1952 .....	841
1. Analyse littéraire comparée de La Balance intérieure .....	842
1.1 Un nouveau souci de datation .....	842
1.2 Les procédés de l'inclusion.....	844
1.3 Préface de La Balance intérieure .....	846
1.4 Les figures de l'enracinement .....	851
1.4.1 Les complexités connexes de la recomposition chronologique.....	852
1.4.2 L'effet d'une mosaïque éclatée .....	853
1.4.3 Une dynamique d'inclusion .....	855
1.4.4 Le cérémonial de l'hommage .....	857
1.4.5 L'imitation néo-classique.....	862
1.5 Un monument plus solide que l'airain .....	867
1.5.1 Les arbres .....	868
1.5.2 Les fils d'Homère.....	870
1.5.3 Le chant homérique.....	871
1.6 Une ligne poétique en mutation .....	871
1.6.1 Le personnage de l'Aède.....	872
1.6.2 L'abandon de la polyphonie.....	872
1.6.3 Les Colloques des morts .....	873
1.6.4 Le narrateur .....	876
1.6.5 La construction du balancement.....	877
2. Analyse thématique de La Balance intérieure .....	878
2.1 La mutation thématique .....	880
2.2 La thématique des derniers Livres .....	884
2.3 Le poids du singulier .....	888
2.4 Les héros trahis .....	889
2.5 La peur d'être sali .....	890
2.6 L'érection d'un tombeau.....	892
2.6.1 Les vieux sages .....	895
2.6.2 Le naufrage de la vieillesse .....	895
2.6.3 L'expression du doute .....	897
2.6.4 La révolte .....	897
2.7 La mission poétique.....	898
2.7.1 Ressusciter les disparus.....	898
2.7.2 Les amis perdus.....	899
2.7.3 Les voix chères.....	900

2.8 En balance .....	901
2.8.1 La force de la vie .....	902
2.8.2 Jardin secret .....	903
2.8.3 La beauté du monde .....	903
2.8.4 Une musique ancienne .....	904
2.8.5 Féminité .....	905
2.8.6 Les fleurs .....	908
2.8.7 Le mythe de l'éternelle jeunesse .....	909
2.9 Le testament spirituel .....	911
2.9.1 L'héritage .....	911
2.9.2 L'exemple .....	912
2.9.3 L'œuvre à mener .....	913
2.9.4 La Rédemption .....	914
2.9.5 La musique des sphères .....	915
2.9.6 La conversion .....	917
3. Analyse de La Balance intérieure selon ses schèmes psychiques récurrents .....	920
3.1 Le feu .....	921
3.2 Le sang .....	931
<b>CONCLUSION</b> .....	<b>943</b>
1. Le projet poétique .....	947
2. De l'esthétique au politique .....	953
3. La Prière de la Fin .....	956
4. Le refus du Pardon .....	958
5. La construction du martyr .....	960
6. Mysticisme et fascisme .....	963
7. Les images du passé .....	969
8. Les images profondes .....	976
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	<b>987</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE CHARLES MAURRAS</b> .....	<b>987</b>
<b>OUVRAGES GÉNÉRAUX :</b> .....	<b>989</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE :</b> .....	<b>990</b>
<b>DOCUMENTS, TABLEAUX ET ANALYSES :</b> .....	<b>998</b>